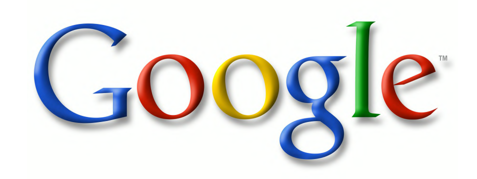




# HISTOIRE
## DES
# EMPEREURS ROMAINS,
## DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

*Par M.* CREVIER, *Professeur Emérite de Rhétorique au Collége de Beauvais.*

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
*J. WETSTEIN.*
MDCCLII.



# LISTE

*noms des Consuls, & des Années que comprend ce Volume.*

GALBA, Empereur.

C. SILIUS ITALICUS. An. R. 819.
M. GALERIUS TRACHALUS. De J. C. 68.

SER. SULPICIUS GALBA. An. R. 820.
CÆSAR AUGUSTUS II. De J. C. 69.
T. VINIUS RUFINUS.

OTHON, Empereur.

VITELLIUS, Empereur.

HIS-



# HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.



## GALBA.

## LIVRE XIII.

### §. I.

*Réflexion sur la licence que s'attribuent les gens de guerre de disposer de l'Empire. Galba reçoit la nouvelle de la mort de Néron, & du Decret du Sénat qui le déclaroit lui-même Empereur. Virginius refuse encore une fois l'Empire, & fait reconnoître Galba par ses Légions. L'armée du bas Rhin prête aussi le serment à Galba. Mort de Capiton qui la commandoit. Macer tué en Afri-*

*que, où il vouloit remuer. Toutes les Provinces reconnoissent Galba. Intrigues de Nymphidius pour s'élever à l'Empire. Il est tué par les Prétoriens. Cruautés de Galba à cette occasion. Il dégénére de son premier goût de simplicité. Il se laisse gouverner par Vinius, Cornelius Laco, & Martianus. Il affecte un appareil de terreur. Traits de rigueur. Massacre des soldats de Marine. Traits d'avarice. Recherche des largesses de Néron. Vexations à ce sujet. Avidité & insolence de Vinius. Inconséquence de la conduite de Galba envers les ministres des cruautés de Néron. Tigellin est épargné. Les bonnes actions de Galba oubliées ou blâmées. Il s'attire la haine des soldats. Année féconde en malheurs. Tableau de l'état de l'Empire au commencement de cette année. Sur la nouvelle d'une sédition des Légions de Germanie, Galba adopte Pison. Discours de Galba à Pison. Galba déclare l'adoption aux Prétoriens, dont il aliéne les esprits par son austérité. L'adoption notifiée au Sénat. Galba se décrédite de plus en plus. Projets criminels d'Othon. Derniéres mesures qu'il prend pour envahir le trône. Exécution du complot. Galba en apprend la nouvelle. Discours de Pison à la Cohorte qui étoit de garde devant le Palais. Tentatives de Galba auprès des soldats. Vains témoignages de la faveur du*

*du Peuple pour lui. Galba se détermine à aller au-devant des séditieux. Belle réponse de Galba à un soldat qui se vantoit d'avoir tué Othon. Ardeur des soldats pour Othon. Il les harangue. Galba est massacré dans la place publique par les soldats qu'Othon avoit envoyés. Mort de Vinius. Mort de Pison. Les têtes de Galba, de Pison, & de Vinius, portées à Othon, & mises chacune au bout d'une pique. Mort de Laco & d'Icelus. Othon accorde la sépulture à ceux qu'il avoit fait tuer. Caractére de Galba. Il est le dernier Empereur d'un sang illustre, & d'une ancienne noblesse.*



'EXTINCTION de la Maison des Césars est une époque importante dans l'Histoire des Empereurs Romains. Jusques-là, quoique les armes fussent l'origine, la force, & l'appui du Gouvernement Impérial, cependant une sorte de droit de succession tempéroit & limitoit le pouvoir des gens de guerre, & les empêchoit de disposer de l'Empire pleinement à leur gré. A la mort de Néron se divulgua, dit Tacite (*a*), un mystére d'Etat: on sçut que l'on pouvoit faire un Empereur ailleurs qu'à Rome;

Réflexions sur la licence que s'attribuent les gens de guerre de disposer de l'Empire.

(*a*) Evulgato imperii arcano, posse alibi Principem quàm Romæ fieri. *Tac. Hist. l.* 4.

me ; &, ce qui tiroit encore plus à conséquence, que la force décidoit seule de ce choix, & que les troupes en étoient maîtresses absolues.

*Plut. Galb.* L'énorme largesse promise par Nymphidius aux Prétoriens, acheva de porter le mal à son comble. Il étoit entiérement contraire au Bien public, que les soldats donnassent l'Empire : ils apprirent à le vendre. Delà une suite de révolutions & de catastrophes tragiques. Galba n'ayant pu ni voulu acquitter la promesse de Nymphidius, l'avidité des Prétoriens frustrée se tourna vers Othon. Les armées des Provinces prétendirent n'avoir pas moins de droit de faire un Empereur que les Prétoriens, & voulurent porter leurs chefs à la souveraine puissance. C'est ainsi que pendant un espace de tems très-court, trois Empereurs passérent rapidement sur la scéne, presque comme des Rois de théatre. L'Empire Romain fut livré au trouble & mis en combustion, jusqu'à ce que la sagesse de Vespasien & de ses premiers successeurs, si pourtant on en excepte Domitien, rappella pour un tems le calme, & rétablit l'ordre renversé par la violence.

Mais le vice radical subsistoit. Les troupes, faites pour obéir, avoient trop bien connu leur ascendant sur la puissance civile pour l'oublier jamais. Les Princes les mieux affermis furent obligés de les ménager extrêmement. Enfin elles pri-

prirent absolument le dessus. Le caprice des soldats fit & défit les Empereurs, & amena, par des secousses réitérées, la chute de l'Empire. Telle est la fragilité de toutes les choses humaines, qu'elles portent même dans ce qui fait leur force le principe de leur ruine. Je reprens le fil des événemens.

C. SILIUS ITALICUS. AN. R. 819.
M. GALERIUS TRACHALUS. De J. C. 68.

Au tems de la mort de Néron, arrivée, comme je l'ai dit, le onze Juin, Galba étoit à Clunia dans la plus grande consternation. Il n'attendoit que la mort, quand Icelus vint de Rome lui annoncer celle de son ennemi. Cet affranchi n'étoit resté dans la ville qu'autant de tems qu'il lui en avoit fallu pour s'assurer de la vérité des faits, & pour voir de ses propres yeux le corps mort de Néron; & tout de suite il étoit parti, faisant une telle diligence, qu'en sept jours il se rendit de Rome à Clunia. Il apprit donc à Galba, que les Cohortes Prétoriennes, & à leur exemple le Sénat & le Peuple l'avoient proclamé Empereur, du vivant même de Néron; & il l'instruisit du sort funeste de ce Prince, qui lui laissoit la place vacante.

Galba reçoit la nouvelle de la mort de Néron, & du Decret du Sénat qui le déclaroit lui-même Empereur. *Plut. Galb.*

Sur ces heureuses nouvelles, Galba passa en un instant de la tristesse & presque du désespoir, à la joie & à la confian-

AN. R. 819. DE J. C. 68. fiance : il vit se former sur le champ autour de lui une Cour nombreuse de personnes de tout état, qui le félicitoient à l'envi : & deux jours après ayant reçu le courier du Sénat, qui confirmoit le rapport d'Icelus, il quitta le titre de *Lieutenant du Sénat & du Peuple Romain*, prit le nom de *César*, qui étoit devenu celui de la souveraine puissance, & se disposa à aller incessamment s'en mettre en pleine possession dans la Capitale.

*Suet. Galb. 11.*

Icelus fut bien récompensé de son voyage. Son Patron devenu Empereur lui donna l'anneau d'or, le mit au rang des Chevaliers, en le décorant du nom de *Martianus*, pour couvrir la bassesse de sa première condition, & il lui laissa prendre un crédit & une autorité dont cette ame servile abusa étrangement.

*Tac. Hist. l. 13.*

Virginius refuse encore une fois l'Empire, & fait reconnoître Galba par ses Légions. *Plut.*

Dans ces commencemens tout réussissoit à Galba. Virginius suivit constamment son plan de s'en rapporter au Sénat sur le choix d'un Empereur. Après la mort de Néron, les Légions qu'il commandoit lui firent de nouvelles instances pour obtenir de lui qu'il consentît à monter sur le trône des Césars ; & même un Tribun lui présentant son épée nue, le somma de recevoir l'Empire, ou l'épée dans le corps. Rien ne put faire abandonner à ce grand-homme ses principes de modération ; & il insista si fortement auprès des soldats pour les engager à reconnoître celui que le Sénat avoit déclaré Em-

Empereur, qu'enfin il les amena, quoiqu'avec beaucoup de peine, à prêter le serment de fidélité à Galba. AN. R. 819. De J. C. 68.

Il fit plus: & Galba lui ayant envoyé un successeur, qui fut Hordeonius Flaccus, Virginius remit à ce Lieutenant le commandement de son armée, & vint se rendre auprès de son Empereur, qui l'y avoit invité comme par amitié. Il fut reçu assez froidement: un mot de Tacite nous apprend qu'il y eut même une accusation intentée contre lui. Il ne lui en arriva aucun mal. Galba, qui lui eût sans doute souhaité plus de chaleur pour ses intérêts, estimoit pourtant sa vertu. Mais il étoit empêché de lui en donner des témoignages par ceux qui l'approchoient, & qui croyoient faire beaucoup que de laisser la vie à un homme tant de fois proclamé Empereur. C'étoit l'envie qui les portoit à le tenir bas. Ils ne sçavoient pas, dit Plutarque, qu'ils lui rendoient service, & que leur mauvaise volonté secondoit la bonne fortune de Virginius, en lui procurant un asyle tranquille, où il fût à l'abri des agitations & des orages qui firent périr coup sur coup tant d'Empereurs.

Tac. Hist. I. 8.

Plut.

L'armée du bas Rhin prête aussi le serment à Galba. Mort de Capiton, qui la commandoit.

L'armée de la basse Germanie accéda aussi à Galba, mais il en couta la vie à son Commandant Fonteius Capito. C'étoit un homme bien différent de Virginius, & qui s'étoit rendu odieux par son avidité & par son orgueil tyrannique. On pré-

AN. R. 819. De J. C. 68. *Tac. Hist. I. 7. Dio. Galb.* prétendit qu'il avoit aſpiré à la ſouveraine puiſſance; & un trait rapporté par Dion, peut confirmer ce ſoupçon. Un accuſé ayant appellé du jugement de ce Lieutenant à Céſar, Capiton monta ſur un ſiége plus élevé, & lui dit: „ Plaide „ maintenant devant Céſar": & l'ayant forcé d'alléguer ſes moyens de défenſe, il le condamna à mort. Cette action eſt hardie, & peut marquer des vues ambitieuſes. *Tac.* Ce qui eſt certain, c'eſt que ſur le prétexte de ſes deſſeins turbulens Cornelius Aquinus & Fabius Valius, qui commandoient ſous ſes ordres deux des Légions de ſon armée, le tuérent ſans attendre l'ordre de Galba. Quelques-uns crurent que ces deux Commandans de Légions l'avoient ſollicité eux-mêmes à ſe faire Empereur, & que n'ayant pas réuſſi à le perſuader, ils voulurent ſe défaire par ſa mort d'un témoin qui pouvoit leur nuire. Galba approuva le meurtre de Capiton, ſoit par une légéreté d'eſprit qui le rendoit crédule, ſoit qu'il n'oſât pas trop approfondir une affaire ſi délicate, de peur de trouver des coupables qu'il ne fût pas en état de punir. C'eſt ainſi que Galba fut reconnu par les deux armées de Germanie.

Macer tué en Afrique, où il vouloit remuer. *Plut. Galb. Tac. Hiſt. I. 7. 11. & 73.* Clodius Macer en Afrique, voulut exciter du trouble. Déteſté pour ſes rapines & ſes cruautés, il crut n'avoir d'autre reſſource, que de ſe cantonner dans ſa Province, & de tâcher de s'en faire un Do-

Domaine propre, & un petit Etat. Il fut aidé dans ce dessein par Galvia Crispinilla, femme aussi audacieuse, que savante dans la débauche, dont elle donnoit des leçons à Néron. Nous l'avons vue accompagner ce Prince en Gréce. Elle passa, dans le tems dont je parle ici, en Afrique, & de concert avec Macer elle entreprit d'affamer Rome & l'Italie, en retenant les vaisseaux qui partoient pour y porter des bleds. Mais Trebonius Garucianus, Intendant de l'Empereur, tua Macer par ordre de Galba, & rétablit ainsi le calme dans le Pays. AN. R. 819 De J. C. 68

Toutes les Provinces reconnoissent Galba.

Dans les autres Provinces il n'y eut aucun mouvement, & toutes se soumirent avec docilité à l'obéissance de Galba. On a dit qu'il avoit pris ombrage de Vespasien, qui faisoit actuellement la guerre contre les Juifs, & qu'il envoya des assassins pour le tuer. La chose ne paroît pas vraisemblable; & ce qui est certain, c'est que Vespasien n'en fut pas instruit; car il fit partir Tite son fils, pour aller rendre son hommage au nouvel Empereur. *Suet. Galb. 6. 23.* *Tac. Hist. II. 1.*

Intrigues de Nymphidius, pour s'élever à l'Empire.

Rome, qui avoit déterminé les vœux des Provinces en faveur de Galba, par un retour inopiné lui suscita du trouble & des allarmes. La cause du mal fut l'ambition de Nymphidius, qui, aspirant au trône, commença par s'emparer de toute l'autorité dans la ville. Il méprisoit Galba comme un vieillard foible & caduc, qui à peine pourroit se faire porter *Plut.*

AN. R. 819. De J. C. 68. en litiére jusqu'à Rome. Au-contraire il s'attribuoit à lui seul la gloire de la ruine de Néron, & il se comptoit puissamment soutenu par les Cohortes Prétoriennes, dont l'affection dévouée depuis long-tems à sa personne, avoit acquis une nouvelle chaleur par la largesse immense qu'il leur avoit promise, & qui leur faisoit regarder Nymphidius comme leur bienfaiteur & Galba comme leur débiteur.

Plein de ces idées présomptueuses, il ordonna à Tigellin son collégue de quitter l'épée de Préfet du Prétoire. Il s'appliqua à gagner les principaux membres du Sénat, invitant à des repas les Consulaires & les anciens Préteurs, comme au nom de Galba, pendant qu'il travailloit pour lui-même. Il aposta des émissaires secrets, qui dans le camp des Prétoriens exhortoient les soldats à envoyer demander à Galba que Nymphidius fût établi seul & pour toute sa vie leur Commandant. La bassesse du Sénat augmenta encore la phrénésie de cet ambitieux. Il se voyoit traité de Protecteur par la premiére Compagnie de l'Empire. Les Sénateurs venoient en foule lui faire leur cour. On vouloit qu'il dictât tous les Decrets du Sénat, & qu'il les confirmât. Enflé de ces déférences excessives, bientôt il devint redoutable à ceux qui s'étoient proposé de gagner sa faveur.

Les Consuls avoient chargé des esclaves publics de porter à Galba le Decret qui

qui le déclaroit Empereur, & ils leur a- AN. R. 819.
voient donné des lettres scellées de leurs De J. C. 68.
sceaux, pour se faire fournir des chevaux sur toute la route. Nymphidius trouva très-mauvais qu'on n'eût pas pris de lui des soldats pour cette commission, & qu'on ne se fût pas servi de son sceau. La colére qu'il en eut le porta à délibérer sérieusement d'en faire repentir les Consuls, & il fallut que ces souverains Magistrats fissent effort pour l'appaiser par d'humbles excuses.

Dans les vues de Nymphidius, il lui étoit avantageux de mettre le peuple dans son parti. Il s'attacha à le gagner, en lui accordant une pleine licence. Il souffrit que la multitude traînât par les rues les statues de Néron, & qu'elle les fît passer sur le corps d'un gladiateur qui avoit été agréable à ce malheureux Prince. On étendit par terre Aponius, délateur de profession, sous une charette chargée de pierres, qui l'écrasa : plusieurs autres furent mis en piéces, & même des innocens : ensorte que Junius Mauricus, homme extrêmement estimé pour sa sagesse & sa vertu, dit en plein Sénat : „ Je crains „ que nous ne soyons bientôt obligés de „ regretter Néron."

Nymphidius appuyé, à ce qu'il pensoit, du peuple & des soldats, & tenant le Sénat en esclavage, crut devoir aller en avant, & faire des démarches, qui, sans le découvrir pleinement, avançassent

AN. R. 819. DE J. C. 68. sent néanmoins l'exécution de ses desseins. Ce n'étoit pas assez pour lui de jouir des honneurs & des richesses de la souveraine puissance, d'imiter les désordres les plus honteux de Néron, & d'épouser comme lui l'infame Sporus : il voulut être Empereur en titre ; & il travailla à disposer les esprits dans Rome en faveur de son projet insensé, par ses amis, par quelques Sénateurs qu'il avoit gagnés, par des femmes intriguantes. En même tems il dépêcha vers Galba l'un de ses plus intimes confidens, nommé Gellianus, pour épier les sentimens du nouveau Prince, & reconnoître par où il seroit plus aisé de l'attaquer.

Gellianus trouva les choses dans un état capable de désespérer Nymphidius. Cornelius Laco avoit été nommé par Galba Préfet du Prétoire : T. Vinius pouvoit tout sur l'esprit de l'Empereur, & rien ne se faisoit que par ses ordres : ensorte que l'envoyé de Nymphidius, soupçonné & observé de tous, n'avoit pas même pu obtenir une audience particuliére de Galba.

Nymphidius allarmé du rapport de Gellianus, assembla les principaux Officiers des Cohortes Prétoriennes, & il leur dit, „ que Galba étoit un vieillard respecta„ ble, & plein de douceur & de modé„ ration ; mais qu'il se gouvernoit peu „ par lui-même, & suivoit les impressi„ ons de deux Ministres dont les inten„ tions

„ tions n'étoient pas bonnes, Vinius & Laco. Qu'avant donc qu'ils se fortifiassent, & qu'ils acquissent insensiblement une puissance pareille à celle de Tigellin, il étoit à propos d'envoyer des Députés du camp à l'Empereur, pour lui représenter qu'en éloignant de sa personne & de sa Cour ces deux hommes seulement, il se rendroit plus agréable, & trouveroit les cœurs mieux disposés en sa faveur à son arrivée à Rome. " La proposition de Nymphidius ne fut point goûtée. On trouva indécent d'entreprendre de donner des leçons à un Empereur de l'âge de Galba, & de lui prescrire, comme à un jeune Souverain qui commenceroit à goûter la douceur du commandement, quels étoient ceux à qui il devoit donner sa confiance.

AN. R. 819. De J. C. 68.

Nymphidius prit un autre tour. Il entreprit d'intimider Galba, en lui grossissant les dangers. Il lui écrivit que dans Rome les esprits fermentoient, & menaçoient d'une nouvelle révolution : que Clodius Macer (dont j'ai rapporté la mort par anticipation) remuoit en Afrique ; que les Légions de Germanie nourrissoient des mécontentemens qui pourroient bientôt éclater, & qu'il apprenoit que celles de Syrie & de Judée étoient dans de semblables dispositions. Galba ne fut point la dupe de ces vains artifices, ni ébranlé par des terreurs visiblement exagérées à des-

An. R. 819. De J. C. 68. dessein, & il n'en continua pas moins sa marche vers Rome: ensorte que Nymphidius, qui comptoit que l'arrivée de Galba seroit sa ruine, se résolut de le prévenir. Clodius Celsus d'Antioche, l'un de ses plus fidéles amis, & homme de sens, l'en détournoit, & l'assuroit qu'il n'y auroit pas une maison dans Rome qui déférât le nom de César à Nymphidius. Mais la plupart se moquoient de sa réserve: surtout Mithridate, autrefois Roi d'une partie du Pont qui s'étoit soumis à Claude, comme je l'ai rapporté, & qui depuis ce tems n'avoit point quitté le séjour de Rome, tournoit en plaisanterie la tête chauve & les rides de Galba, & disoit que de loin ce bon vieillard paroissoit quelque chose aux Romains; mais que vu de près, il seroit jugé l'opprobre des jours pendant lesquels il auroit porté le nom de César. Cette façon de penser, qui flattoit l'ambition de Nymphidius, fut approuvée; & ses partisans convinrent de le mener vers minuit au camp des Prétoriens, & de l'y proclamer Empereur.

Il est tué par les Prétoriens.

Une partie des soldats étoit gagnée: mais Antonius Honoratus, Tribun d'une Cohorte Prétorienne, rompit ces mesures. Sur le soir il assembla ceux qu'il avoit sous ses ordres, & il leur représenta de quelle honte ils se couvroient en changeant tant de fois de parti dans un si court intervalle, & cela sans cause légitime, sans que l'amour du bien dirigeât leur

leur choix, & comme si un mauvais démon les forçoit de passer de trahison en trahison. „ Notre premier changement, „ ajoûtoit-il, avoit un motif, & les crimes de Néron nous justifient. Mais „ ici, avons-nous à reprocher à Galba „ le meurtre de sa mére & de sa femme? „ avons-nous à rougir d'un Empereur „ qui fasse le rôle de Comédien, & qui „ monte sur le Théatre? Et néanmoins, „ ce n'est pas pour ces raisons que nous „ avons abandonné Néron: il a fallu que „ Nymphidius nous trompât, en nous „ faisant croire que ce Prince nous avoit „ abandonnés le premier, & s'étoit enfui en Egypte. Prétendons-nous donc „ faire de Galba une victime que nous „ immolions sur le tombeau de Néron? „ Prétendons-nous nommer César le „ fils de Nymphidia, & tuer un Prince qui appartient de près à Livie, „ comme nous avons réduit à se tuer le „ fils d'Agrippine? Ah! faisons plutôt „ porter à celui-ci la peine de ses attentats, & d'un seul coup vengeons Néron, & prouvons notre fidélité à Galba." Ce discours fit impression sur les soldats qui l'entendirent: ils communiquérent leurs sentimens à leurs camarades, & en ramenérent le plus grand nombre à leur devoir. Il s'éléve un cri, & tous se mettent en armes.

AN. R. 819. De J. C. 68.

Ce cri fut un avertissement pour Nymphidius de se rendre au camp, soit qu'il s'i-

AN. R. 819. De J. C. 68.

s'imaginât que les soldats l'appelloient, soit qu'il voulût prévenir un trouble naissant. Il vint donc à la lumiére d'un grand nombre de flambeaux, muni d'un discours qui lui avoit été composé par Cingonius Varro, Consul désigné, & qu'il avoit appris par cœur pour le prononcer aux Prétoriens assemblés. En approchant il trouva les portes fermées, & les murs garnis de soldats. Effrayé, il demanda à qui ils en vouloient, & sur quel ordre ils avoient pris les armes. Il lui fut répondu d'un cri unanime, qu'ils reconnoissoient Galba pour Empereur. Nymphidius fit bonne contenance: il joignit ses acclamations à celles des soldats, & il ordonna à sa suite d'en faire autant. Il ne put néanmoins par-là éviter sa perte. On le laissa entrer dans le camp, mais ce fut pour le percer de mille coups; & lorsqu'il eut été tué, son corps, environné d'un grillage, demeura pendant tout le jour à la vue de quiconque vouloit repaître ses yeux de ce spectacle.

Cruautés de Galba à cette occasion.

C'étoit-là un heureux événement pour Galba, qui se trouvoit, sans y avoir rien mis du sien, délivré d'un indigne rival, dont le génie turbulent avoit de quoi se faire craindre. Mais il deshonora ce bienfait de la fortune par la cruauté. Il fit tuer Mithridate & Cingonius Varro, comme complices de Nymphidius. Petronius Turpilianus, choisi pour Général par Néron, fut aussi mis à mort par les ordres

de Galba : & ces illustres personnages, exécutés militairement (a) & sans aucune forme de justice, passoient presque aux yeux du Public pour des innocens opprimés.

*Il dégénére de son premier goût de simplicité.*

On attendoit toute autre chose du gouvernement de Galba, & les violences de sa part révoltérent d'autant plus, qu'elles étoient moins prévues. Il avoit déjà commencé à dégénérer du goût de simplicité avec lequel il s'étoit annoncé. Tout le monde fut charmé de la façon dont il reçut les Députés du Sénat à Narbonne. Non seulement il leur fit l'accueil le plus gracieux, sans faste, sans hauteur; mais dans les repas qu'il leur donna, il ne voulut point se servir des Officiers de la bouche de Néron qui lui avoient été envoyés, & il se contenta de ses propres domestiques. En (b) conséquence on le regarda comme un homme qui pensoit supérieurement, & qui se mettoit au-dessus d'une vaine ostentation, que l'on veut faire passer pour grandeur. Mais bientôt Vinius, dont le crédit sur l'esprit de Galba prenoit des accroissemens rapides de jour en jour, le fit changer de systême, & renoncer à cette simplicité du vieux tems; & il lui persuada qu'au-lieu de

(a) Inauditi atque indefensi, tamquam innocentes perierant. *Tac. Hist. I.* 6.

(b) Εὐδοκίμει, μεγαλόφρων ἀνὴρ κρείττων ἀπειροκαλίας φαινόμενος. *Plut.*

An. R. 819. De J. C. 68. de ces façons unies & populaires, qui n'étoient qu'une flatterie peu séante envers la multitude, il devoit soutenir son rang par une magnificence digne du Maître de l'Univers. Galba prit donc tous les Officiers de Néron, & se monta pour sa maison, pour ses équipages, pour sa table, sur le ton d'un Empereur.

Il se laisse gouverner par Vinius, Cornelius Laco, & Martianus *Plut. Galb. & Tac. Hist. I. 6. 13. 48. & Suet. Galb. 14.*

Vinius, qui va faire pendant quelques mois le premier rôle dans l'Empire, étoit un homme bien peu digne de la confiance d'un Prince tel que Galba. Né d'une famille honnête, mais qui pourtant ne s'étoit jamais élevée au-dessus de la Préture, sa jeunesse fut déréglée; & dans ses premiéres campagnes il osa deshonorer son Général Calvisius Sabinus, dont il corrompit la femme, qui étoit entrée dans le camp en habit de soldat. Pour ce crime, Caligula le fit charger de chaînes. Sorti de prison par la révolution qui suivit la mort de ce Prince, Vinius se fit une nouvelle affaire, mais d'une autre espéce, sous Claude. On le soupçonna d'avoir eu l'ame assez basse & assez servile pour voler un vase d'or à la table de l'Empereur où il mangeoit; & le lendemain Claude l'ayant de-nouveau invité, le fit servir seul en vaisselle de terre. Il se releva pourtant de ce double opprobre: actif, ardent, rusé autant qu'audacieux, il vint à bout de parcourir la carriére des honneurs jusqu'à la Préture; & ce qui est plus singulier, il gouverna la Gaule Narbon-

bonnoise avec réputation de févérité & d'intégrité. C'étoit (*a*) un de ces caractéres également souples au bien & au mal selon les occasions, & faits pour réussir de quelque côté qu'ils portent les talens que la nature leur a donnés. Elevé par la faveur de Galba au comble de la fortune, il y donna l'essor à ses vices, & surtout à son avidité pour l'argent; & après avoir brillé comme un éclair, nous le verrons tomber avec son Maître, dont il avoit en grande partie causé la chute. AN. R. 819. De J. C. 68.

Quoique Vinius tînt le plus haut rang à la Cour de Galba, Cornelius Laco, Préfet du Prétoire, avoit aussi un grand crédit; & (*b*) l'assemblage du plus lâche des hommes avec le plus vicieux, réunissoit contre le gouvernement du Prince qu'ils obsédoient, la haine & le mépris. L'affranchi Icelus, ou Martianus, entroit avec eux en part de l'autorité. Ils formoient ensemble un Triumvirat de *Pédagogues*, ainsi les appelloit-on dans Rome, qui ne quittoient point le foible vieillard, & le menoient à leur gré.

C'est à leurs impressions qu'il faut attribuer presque toutes les fautes de Galba.

(*a*) Audax, callidus, promptus, &, prout animum intendisset, pravus aut industrius, eâdem vi. *Tac. Hist. I.* 48.

(*b*) Invalidum senem T. Vinius & Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignavissimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ destruebant. *Tac. Hist. I.* 6.

AN R. 819. De J.C. 68. ba. Il étoit sans-doute esprit borné, avare, sévére jusqu'à la rigueur, mais au fond il avoit des intentions très-droites: il aimoit la justice, le bon ordre, les loix. Ces qualités, si précieuses dans un Souverain, devinrent inutiles au bonheur public, par l'aveugle confiance qu'il eut en des Ministres qui ne cherchoient que leurs intérêts. Le Prince vouloit le bien, & le mal se faisoit avec une licence effrenée. On s'en prit à Galba: on le rendit responsable de la mauvaise conduite de ceux qui abusoient de son autorité, & avec raison. Car, (a) suivant la judicieuse remarque de Dion, il suffit aux particuliers de ne point faire d'injustices: mais ceux qui commandent doivent même empêcher qu'il ne s'en commette par d'autres. Il importe peu à ceux qui souffrent, de qui vienne le mal, dès qu'ils en sont les victimes.

Il affecte un appareil de terreur. Traits de rigueur. Massacre des soldats de Marine. *Suet. Galb.* 11. & 12.

J'ai dit que Galba avoit aliéné les esprits par divers actes de cruauté contre d'illustres personnages. Il affectoit même un appareil de terreur, ayant pris la casaque militaire, comme s'il eût eu une guerre à entreprendre ou à soutenir, & portant un poignard, qui, attaché à son cou

(a) Τοῖς μὲν γὰρ ἰδιώταις ἀπόχρη μηδὲν ἀδικεῖν. τοῖς δὲ τὰς ἡγεμονίας ἔχουσιν ἀνάγκη προνοεῖν ὅπως μηδ᾽ ἄλλος κακουργῇ. οὐδὲ γὰρ διαφέρει τι τοῖς κακῶς πάσχουσιν ὑφ᾽ ὅτου ἂν τι κακῶνται. *Dio. Galb.*

cou avec un ruban, lui pendoit sur la poitrine. Il fit presque tout son voyage en cet équipage, qui rendoit plutôt ridicule que terrible un vieillard infirme & gouteux; & il ne revint à l'habit de paix qu'après la mort de Nymphidius, de Macer, & de Capito. Les faits répondoient à ces annonces menaçantes. Il sévit contre les villes d'Espagne & de Gaule, qui avoient balancé à se déclarer pour lui, & il punit les unes par des augmentations de tributs, les autres en détruisant leurs murailles. Il fit mourir des Intendans & d'autres Officiers, avec leurs femmes & leurs enfans. Mais rien ne le rendit plus odieux que le massacre qui souilla & remplit d'horreur son entrée dans Rome. Les soldats de Marine, que Néron avoit formés en corps de Légion, & qui par-là avoient acquis un grade de milice plus honorable chez les Romains, vinrent à la rencontre de Galba à Ponte-Mole, à trois milles de la ville, & lui demandérent à grands cris la confirmation du bienfait de son prédécesseur. Galba, rigidement attaché à l'ordre de la discipline, les remit à un autre tems. Ils comprirent que ce délai équivaloit à un refus, & ils insistérent d'une façon peu respectueuse: quelques-uns même tirérent leurs épées. Cette insolence méritoit d'être punie: mais Galba passa les bornes, en donnant ordre à la Cavalerie qui l'accompagnoit, de faire main-basse sur ces malheureux. Ils n'é-

AN. R. 819.
De J. C. 68.

toient

AN. R. 819. De J. C. 68. toient point armés en régle, & ne firent aucune résistance : ce qui n'empêcha pas qu'on ne les massacrât inhumainement, & qu'il n'en restât plusieurs milliers sur la place. Quelques-uns se soumirent en implorant la clémence de l'Empereur, & ils furent décimés. Cette exécution sanglante excita de justes plaintes, & frappa de terreur ceux mêmes qui en avoient été les ministres.

Traits d'avarice. *Suet. & Plut.* Les traits d'avarice n'étoient pas moins marqués. Les habitans de Tarragone lui ayant offert une couronne d'or pesant quinze livres, il la fit fondre, & exigea trois onces qui manquoient au poids. Il cassa une Cohorte de Germains que les Césars avoient établie pour leur garde, & dont la fidélité ne s'étoit jamais démentie; & il renvoya ces étrangers dans leur pays sans récompense. On faisoit même courir des histoires malignes, qui, sans avoir peut-être beaucoup de fondement, le rendoient tout-à-fait ridicule. On disoit qu'ayant vu qu'on lui servoit un soupé dont la dépense pouvoit être considérable, il avoit gémi de douleur; que pour reconnoître le zéle & les soins de son Intendant, qui lui présentoit ses comptes en bon ordre, il lui avoit donné un plat de légumes; & qu'un fameux Joueur de flûte, nommé Canus, lui ayant fait grand plaisir en jouant devant lui pendant un repas, il avoit tiré de sa bourse cinq deniers pour l'en gratifier, observant que c'é-

c'étoit de son argent, & non pas de l'argent du Public. Ces petitesses firent grand tort à sa réputation, & l'estime universelle qu'on lui portoit au moment de son élection, étoit déjà changée en mépris lorsqu'il arriva à Rome.

AN. R. 819. De J. C. 62.

Il en eut tout d'un coup la preuve. Car dans un Spectacle, les Comédiens qui représentoient une espéce d'Opéra Comique, ayant entonné un air fort connu, dont les premiéres paroles signifioient: „ Voici le vieil avare arrivé de sa mé- „ tairie: " toute l'assemblée acheva la chanson, dont elle faisoit l'application à Galba, & on la répéta plusieurs fois.

Recherché des largesses de Néron. Vexations à ce sujet. Avidité & insolence de Vinius. *Tac. Hist.* I. 20. *Plut. Galb.* *Suet. Galb.* 15.

Les procédés qu'on lui vit tenir, ne réformérent pas l'idée que l'on s'étoit faite de lui, parce que les arrangemens même louables qu'il prenoit, étoient mêlés de circonstances qui en diminuoient le prix, & totalement gâtés par l'indigne conduite de ceux qui l'approchoient. Pour remplir le trésor épuisé, il ordonna une recherche des largesses insensées de son prédécesseur. Elles se montoient à deux cens cinquante millions, & elles avoient été répandues sur des débauchés, sur des farceurs, sur les ministres des plaisirs de Néron. Galba voulut qu'ils fussent tous assignés, & qu'on ne leur laissât que la dixiéme partie de ce qui leur avoit été donné. Mais (*a*) à peine ce dixiéme leur

(*a*) At illis vix decumæ super portiones erant, iisdem erga aliena sumptibus quibus sua prodegerant:

AN. R. 819. DE J. C. 68. leur restoit-il. Aussi prodigues du bien d'autrui que du leur, ils ne possédoient ni terres ni (*a*) rentes. Les plus riches ne conservoient qu'un mobilier, que le luxe & leur goût pour tout l'attirail du vice & de la mollesse, leur avoient rendu précieux. Galba, qui n'étoit pas traitable sur l'article de l'argent, trouvant insolvables ceux qui avoient reçu les gratifications de Néron, étendit la recherche jusques sur les acheteurs qui avoient acquis d'eux. On conçoit quel trouble & quel bouleversement dans les fortunes résulta de cette opération, dont trente Chevaliers Romains étoient chargés. Une multitude d'acquéreurs de bonne foi étoient inquiétés : on ne voyoit dans toute la ville que biens mis en vente. C'étoit (*b*) pourtant une joie publique, de trouver aussi pauvres ceux que Néron avoit prétendu enrichir, que ceux qu'il avoit dépouillés.

Mais on souffroit très-impatiemment que Vinius, qui engageoit l'Empereur dans des discussions de minuties & dans des chicanes tout-à-fait onéreuses à un très-grand nombre de citoyens, bravât par

rant : quam rapacissimo cuique ac perditissimo non agri, aut fœnus, sed sola instrumenta vitiorum manerent. *Tac.*

(*a*) *Je parle notre langage pour être entendu. Le texte porte* fœnus, *argent placé à intérêt.*

(*b*) Attamen grande gaudium quòd tam pauperes forent quibus donasset Nero, quàm quibus abstulisset. *Tac.*

par son luxe les yeux de ceux qu'il vexoit, & abusât de son crédit pour tout vendre, & pour recevoir de toute main. Il n'étoit pas le seul qui exerçât ce trafic. Tous (a) les affranchis, tous les esclaves de Galba le faisoient en sousordre, se hâtant de profiter d'une fortune subite, & qui ne pouvoit pas durer longtems. Il y avoit commerce ouvert pour tout ce qui trouvoit des acheteurs, établissemens d'impôts, exemptions & priviléges, impunité des crimes, condamnations d'innocens. Sous le nouveau Gouvernement renaissoient tous les maux de l'ancien, & le Public n'étoit pas également disposé à les excuser.

AN. R. 819. De J. C. 68.

Inconséquence de la conduite de Galba envers les ministres des cruautés de Néron. Tigellin est épargné.

*Plut. Tac. Hist. I. 72. Suet. Galb. 14.*

On fut encore très-blessé de l'inconséquence de la conduite de Galba, par rapport au suplice de ceux qui s'étoient rendu les instrumens des cruautés de Néron. Plusieurs subirent la juste peine de leurs crimes; Helius, Polycléte, Patrobe, l'empoisonneuse Locuste, & d'autres qui n'avoient point trouvé de protecteurs. Le Peuple applaudit à ces actes de justice, lorsque ces insignes criminels étoient conduits au suplice; on crioit que nulle fête ne pouvoit être plus satisfaisante pour la ville, & que leur sang étoit l'offrande la plus agréable aux Dieux; mais

(a) Offerebant venalia cuncta præpotentes liberti. Servorum manus subitis avidæ, & tamquam apud senem festinantes: eademque novæ aulæ mala, æquè gravia, non æquè excusata. *Tac. Hist.* I. 7.

AN. R. 819. DE J. C. 68. mais on ajoûtoit que les Dieux & les hommes demandoient la mort de celui qui par ses leçons avoit formé Néron à la tyrannie, de l'infâme & malfaisant Tigellin.

Mais le rusé scélérat avoit suivi la pratique ordinaire de ceux de son espéce, qui, (a) toujours en défiance sur le présent, toujours allertes sur les changemens qui peuvent arriver, se ménagent dans des amis puissans une ressource contre la haine publique; & sous cet abri ils commettent hardiment le crime, surs de l'impunité. Tigellin avoit pris de loin ses mesures pour s'assurer la protection de Vinius. Dès les commencemens des troubles il se l'étoit attaché par l'attention à lui sauver sa fille, qui, se trouvant dans Rome au pouvoir de Néron, couroit risque de la vie; & récemment il avoit promis au même favori de très-grandes sommes, si par son crédit il pouvoit sortir de péril. Des mesures si habilement prises lui réussirent. Vinius le prit sous sa sauvegarde, & lui obtint de Galba l'assurance de la vie.

On compara avec étonnement le sort de ce misérable avec celui de Petronius Turpilianus, qui n'ayant guéres d'autre crime que d'être demeuré fidéle à Néron, en avoit été puni par le suplice; pen-

(a) Pessimus quisque, diffidentiâ præsentium mutationem pavens, adversùs publicum odium privatam gratiam præparat: unde nulla innocentiæ cura, sed vices impunitatis. *Tac.*

pendant que celui qui avoit rendu Néron digne de mort, & qui après avoir achevé de le pervertir, s'étoit séparé d'intérêts d'avec lui, & avoit ajoûté à tous ses forfaits la lâcheté & la perfidie, vivoit heureux & tranquille : grande preuve de l'énorme pouvoir de Vinius, & de la certitude indubitable de tout obtenir de lui par argent. AN. R. 819. De J. C. 68.

Le Peuple indigné s'acharna sur Tigellin. Au Cirque, au Théâtre, il demandoit à grands cris son suplice, qui auroit été pour la multitude le plus doux des spectacles. Tous se réunissoient dans ce vœu, tant ceux qui haïssoient Néron, que ceux qui le regrettoient. Galba porta la docilité aux ordres de Vinius jusqu'à faire afficher une Ordonnance, dans laquelle il prenoit la défense de cet homme abominable. Il y disoit que Tigellin ne pouvoit pas vivre encore longtems, étant consumé d'une maladie de langueur, qui le méneroit bientôt au tombeau. Il accusoit même le Peuple de cruauté, & il trouvoit fort mauvais qu'on voulût le forcer de rendre son gouvernement odieux & tyrannique.

Vinius & Tigellin, vainqueurs, insultérent à la douleur du Peuple. Tigellin offrit aux Dieux un sacrifice d'action de graces, & prépara un repas somptueux ; & Vinius, après avoir soupé avec l'Empereur, vint au dessert chez Tigellin avec sa fille, qui étoit veuve. Tigellin

AN. R. 819. De J. C. 68. porta à cette Dame une ſanté d'un (a) million de ſeſterces; & il ordonna à la Sultane Reine de ſon Serrail, d'ôter un colier qu'elle portoit, de la valeur de (b) ſix cens mille ſeſterces, & de le mettre au cou de la fille de Vinius. Tigellin ne jouit pas longtems de cette impunité ſcandaleuſe: nous le verrons bientôt ſous Othon porter enfin la peine de ſes crimes.

Il n'étoit pas beſoin d'être un auſſi important criminel que lui pour obtenir grace de Galba. L'eunuque Halotus, qui avoit empoiſonné Claude, qui s'étoit montré l'un des plus ardens inſtigateurs des cruautés de Néron, non ſeulement échappa au ſuplice, mais fut revêtu d'une riche & honorable Intendance. Il n'eſt pas dit quel fut ſon protecteur; mais ce qu'on peut aſſurer ſans aucun doute, c'eſt qu'il n'en eut pas de meilleur que ſon argent.

Les bonnes actions même de Galba oubliées ou blâmées. *Tac. Hiſt.* II. 10. *Zonar.*

D'un (c) Prince haï & mépriſé les bonnes actions mêmes ſont mal interprétées & mal reçues, ou au-moins on ne lui en tient aucun compte. Galba rappella ceux qui avoient été exilés: il permit de punir les délateurs; il livra les eſclaves ingrats & inſolens à la juſte vengeance de leurs Maîtres. Ces traits, aſſurément louables, furent ſi peu remarqués,

(a) *Cent vingt-cinq mille livres.*
(b) *Soixante & quinze mille livres.*
(c) Inviſo ſemel Principe, ſeu benè, ſeu malè facta premunt. *Tac. Hiſt.* I. 7.

qués, que Suétone & Plutarque n'en ont fait aucune mention. An. R. 819, De J. C. 68.

Galba avoit récompensé les villes & les peuples de Gaule qui s'étoient soulevés avec Vindex, par la remise du quart des Tributs, & même par le droit de Bourgeoisie Romaine. Il étoit bien naturel que ce Prince témoignât sa reconnoissance à des Peuples à qui il devoit l'Empire. Mais on se persuada que ces bienfaits étoient achetés de Vinius; & ils devinrent ainsi une occasion de murmure & de mécontentement contre son Maître. *Tac. Hist.* I. 8. & 51. *Plut.*

La disposition générale des esprits étoit donc peu favorable à Galba: Il acheva de se perdre en irritant les soldats. Sa (a) sévérité, autrefois estimée & vantée par les gens de guerre, leur étoit devenue suspecte, depuis que par une habitude de quatorze ans de licence sous le gouvernement de Néron, ils avoient appris à redouter l'ancienne discipline, & à chérir autant les vices de leurs Chefs, qu'ils avoient dans d'autres tems respecté leurs vertus. Un mot de Galba, très-digne d'un Empereur, mais dangereux dans la circonstance, porta leur secret dépit Il s'attire la haine des soldats. *Tac. Hist.* I. 5. & *Plut.*

(a) Laudata olim & militari famâ celebrata severitas ejus angebat adspernantes veterem disciplinam, & ita quatuordecim annis à Nerone adsuefactos, ut haud minùs vitia Principum amarent, quàm olim virtutes venerabantur. Accessit Galbæ vox pro Republicâ honestâ, ipsi anceps, legi à se militem non emi. Nec enim ad hanc formam cetera erant. *Tac. Hist.* I. 5.

AN. R. 819. De J. C. 68.

dépit jusqu'à une haine violente & cruelle. Ils s'attendoient à recevoir, sinon la largesse promise par Nymphidius, dumoins une gratification pareille à celle que Néron leur avoit faite à son avénement à l'Empire. Galba instruit de leurs prétentions, déclara „ qu'il avoit coutu„ me de lever les soldats, & non de les „ acheter." Ils sentirent que cette parole non seulement les frustroit du présent, mais leur ôtoit toute espérance pour l'avenir, & seroit regardée comme une loi dictée par Galba à ses successeurs. Ils entrérent en fureur, & leur emportement pouvoit leur paroître d'autant plus légitime, qu'une façon de parler si haute n'étoit pas soutenue, comme nous l'avons vu, par le reste de la conduite. Ainsi tout se préparoit à une révolution au commencement de l'année, où Galba prit un second Consulat avec T. Vinius.

AN. R. 820. De J. C. 69.

SER. SULPICIUS GALBA. CÆSAR AUGUSTUS II.
T. VINIUS RUFINUS.

Année féconde en malheurs.

Cette année est remarquable dans les fastes du Genre-humain, comme prodigieusement féconde en scénes tragiques, en guerres civiles, en secousses violentes qui ébranlérent successivement toutes les parties de l'Univers. Tacite, curieux d'instruire son Lecteur non seulement des événemens, mais de leurs causes, nous

nous trace ici un tableau de l'état actuel de l'Empire avant que ces tempêtes éclatassent, & des dispositions où étoient les citoyens, les provinces, & les soldats. J'en ai déjà emprunté plusieurs traits, qui s'enchassoient naturellement dans mon récit; & je vais maintenant le présenter en entier, en évitant néanmoins les redites.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Tableau de l'état de l'Empire au commencement de cette année. *Tac. Hist. l. 4-11.*

La mort de Néron avoit d'abord réuni tous les esprits dans un sentiment de joie universelle, mais bientôt elle produisit une grande variété de mouvemens. Les Sénateurs persévérérent dans une façon de penser, que fixoit en eux la haine de la tyrannie. Ils goûtoient tout le charme d'une liberté, bien douce au sortir de la plus affreuse servitude, & nullement gênée dans son premier essor par un Prince nouveau & absent. Toute la fleur de l'Ordre des Chevaliers, la plus saine partie du Peuple, avoient dans tous les tems suivi les impressions du Sénat. Mais la vile populace, accoutumée aux plaisirs du Cirque & du Théâtre, les plus vicieux des esclaves, les citoyens débauchés, qui ayant dissipé leur patrimoine ne subsistoient que par les honteuses prodigalités de Néron, étoient mécontens, consternés, & portés à recueillir avidement les bruits qui pouvoient les flatter d'un changement. L'âge (*a*) même de Galba fournissoit matiére

(*a*) Ipsa ætas Galbæ & irrisui & fastidio erat, as-

AN. R. 820. DE J. C. 69. tiére aux railleries de la multitude, qui estimant ses Princes par la mine, comparoit avec dédain les infirmités & la tête chauve de ce vieil Empereur, à la brillante jeunesse de Néron.

J'ai fait assez connoître les dispositions des Prétoriens. Ils n'avoient abandonné Néron, que parce qu'on les avoit trompés. Plusieurs étoient entrés dans le complot de Nymphidius, & quoique le chef de la révolte ne fût plus, il restoit un levain d'aigreur dans leurs esprits. Frustrés de la gratification qui leur avoit été promise; ne voyant point de lieu, si les choses demeuroient tranquilles, à espérer des occasions de grands services & de grandes récompenses; comptant peu sur l'amitié d'un Prince qui avoit obligation de l'Empire aux Légions; leur fidélité étoit d'autant plus chancelante qu'ils méprisoient Galba, & qu'ils lui reprochoient tout ouvertement sa vieillesse & son avarice.

Les Prétoriens n'étoient pas les seules troupes qui fussent alors dans la ville. Galba y avoit amené sa Légion d'Espagne: les restes de la Légion de Marine, formée par Néron, les détachemens des armées de Germanie, de Bretagne & d'Illyrie, dont ce même Prince avoit voulu se

assuetis juventæ Neronis, & Imperatores formâ ac decore corporis, ut est mos vulgi, comparantibus. *Tac.*

se servir contre Vindex, s'y trouvoient aussi : & le tout ensemble faisoit une grande multitude de gens de guerre qui remplissoit Rome, & qui offroit des forces considérables à quiconque en sçauroit réunir en sa faveur les vœux encore incertains. AN. R. 820. De J. C. 69.

La plus grande partie des Provinces étoient tranquilles. Mais dans les Gaules & parmi les armées de Germanie, une fermentation violente annonçoit les approches d'un orage terrible. Les Gaules, dès le commencement des troubles, s'étoient partagées en deux factions fort inégales. Le plus grand nombre des Peuples avoient pris parti pour Vindex : au-contraire, ceux qui étoient voisins de la Germanie, s'étoient déclarés contre lui, & lui avoient même fait la guerre. Cette division subsistoit encore. Les anciens partisans de Vindex demeuroient attachés à Galba, qui les avoit comblés de bienfaits. Les Peuples de Tréves, de Langres, & de tout ce canton, exclus des graces répandues sur leurs compatriotes, ou même punis par la confiscation d'une partie de leurs terres, joignoient la jalousie au ressentiment, & n'étoient pas moins outrés des avantages dont ils voyoient jouïr les autres, que de ce qu'ils souffroient eux-mêmes.

Les deux (a) armées de Germanie, tou-

(a) Germanici exercitus, quod periculosissimum in tantis viribus, solliciti & irati. *Tac. Hist.* I, 8.

AN. R. 820. DE J. C. 69. toujours prêtes à se réunir, & redoutables par la jonction de leurs forces, étoient tout à la fois mécontentes & agitées d'inquiétudes : disposition très-voisine de la rebellion dans un corps puissant. Fiéres de leur victoire sur Vindex, elles se croyoient d'un autre côté suspectes à Galba, comme ayant soutenu des intérêts contraires aux siens. Elles ne s'étoient laissé persuader que fort tard d'abandonner Néron. Elles avoient offert l'Empire à Virginius ; & quoiqu'elles fussent piquées contre ce grand-homme qui les avoit refusées, cependant elles souffroient avec peine qu'on le leur eût enlevé. Sa situation à la Cour de Galba, où il étoit sans crédit, & même accusé, leur paroissoit humiliante & ignominieuse pour elles ; & elles se regardoient presque comme accusées en sa personne. L'armée (a) du haut Rhin méprisoit son Commandant Hordeonius Flaccus, vieillard infirme & gouteux, incapable d'une conduite soutenue, & de prendre de l'autorité. Il n'auroit pas suffi même à gouverner une armée qui eût été tranquille. Ainsi des furieux, tels que les soldats qu'il avoit sous ses ordres, n'en étoient que plus animés par les foibles efforts qu'il

(a) *Superior exercitus legatum Hordeonium Flaccum spernebat, senectâ & debilitate pedum invalidum ; ne quieto quidem milite regimen : adeo furentes infirmitate retinentis etiam accendebantur. Tac.*

qu'il faisoit pour les contenir. Les Légions du bas Rhin, après la mort de Fonteius Capito, demeurérent assez longtems sans chef. Enfin Galba leur envoya A. Vitellius, qu'il choisit à dessein, comme un homme sans conséquence, & qui ne pouvoit lui faire ombrage. Vitellius étoit un caractére souverainement méprisable, & entre ses vices une basse gourmandise tenoit le premier rang. Galba ne croyoit donc avoir rien à craindre de lui. Il disoit que ceux qui ne pensent qu'à manger ne sont nullement à craindre, & que le ventre de Vitellius trouveroit dans une riche Province de quoi se satisfaire. L'événement prouva que Galba s'étoit trompé. AN. R. 820. De J. C. 69. Suet. Vit. 7.

La Germanie étoit la seule Province qui menaçât d'un trouble prochain. L'Espagne demeuroit tranquille sous le gouvernement pacifique de Cluvius Rufus, homme célébre par les talens de son esprit; Orateur, Historien, mais sans expérience dans les choses de la Guerre. Nulles Légions ne prirent moins de part que celles de la Grande-Bretagne aux horreurs des guerres civiles : soit que leur éloignement, & l'Océan qui les séparoit du reste de l'Empire, les missent à l'abri de la contagion de l'esprit séditieux, soit que les expéditions fréquentes qui les tenoient en haleine occupassent leur activité, & leur eussent appris à faire un meilleur usage de leur valeur, en la tour- Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. nant contre l'étranger. L'Illyrie, où les Légions tenues dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, ne mêloient ni leurs forces ni leurs vices, avoit été prémunie par cette prudente politique contre le trouble & le mouvement.

L'Orient étoit encore dans le calme, & l'on n'y voyoit alors nuls préparatifs de la révolution qui fixa enfin le destin de l'Empire, en terminant heureusement toutes les autres. Mucien, à qui Vespasien fut dans (*a*) la suite redevable de son élevation sur le trône des Césars, commandoit en Syrie quatre Légions. Sa fortune fut sujette à de grandes vicissitudes. Dans sa jeunesse il s'étoit acquis des amis puissans, auxquels il faisoit sa cour avec toute la vivacité d'une ardente ambition. Un revers survint; la dépense qu'il faisoit le ruina; son état devint chancelant; il eut même à craindre la colére de Claude; & il se trouva heureux d'en être quite pour aller en Asie avec un comman-

(*a*) Syriam & quatuor legiones obtinebat Licinius Mucianus, vir secundis adversisque juxtà famosus. Insignes amicitias juvenis ambitiosè coluerat. Mox attritis opibus, lubrico statu, suspectâ etiam Claudii iracundiâ, in secretum Asiæ repositus, tam prope ab exsule fuit, quàm postea à Principe. Luxuriâ, industriâ, comitate, arrogantiâ; malis bonisque artibus mixtus. Nimiæ voluptates, quum vacaret; quoties expedierat, magnæ virtutes palam laudares: secreta malè audiebant. Sed apud subjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens: & cui expeditius fuerit tradere Imperium, quàm obtinere. *Tac. Hist.* I. 10.

mandement de peu d'importance. Il y passa quelque tems dans une situation aussi voisine de celle d'un exilé, qu'il se vit près dans la suite de la Grandeur Impériale. Son caractére ne fut pas moins mêlé que sa fortune. C'étoit un composé d'activité pour le travail & de paresse voluptueuse, de douceur & d'arrogance. Dans le repos, le plaisir le dominoit : si les affaires l'appelloient, il faisoit preuve de grandes vertus. Au dehors il ne paroissoit en lui rien que de louable : sa conduite intérieure n'avoit pas bonne renommée. Habile à prendre diverses formes, selon la qualité de ceux avec qui il traitoit, il sçut plaîre à ses inférieurs, à ses égaux, à ses collégues, & se faire dans tous les ordres des créatures & des amis. A tout prendre, il étoit plus capable de donner l'Empire à un autre, que de s'y maintenir s'il y eût pensé pour lui-même. AN. R. 820. De J. C. 69.

Vespasien faisoit la guerre contre les Juifs avec trois Légions. Il n'eut aucune pensée de traverser Galba, & j'ai déjà dit qu'il fit partir Tite son fils pour l'assurer de sa soumission. Tibére Alexandre, dont j'ai eu déjà occasion de parler plus d'une fois, Juif de naissance & neveu de Philon, gouvernoit l'Egypte, & commandoit les troupes qui gardoient cette Province. L'Afrique, depuis la mort de Clodius Macer, s'étoit soumise à la loi du *plus fort*; &, peu contente du Maître foible dont elle avoit essayé, tout Empereur

AN. R. 820. DE J. C. 69. lui étoit bon. Les deux Mauritanies, la Rhétie, le Norique, la Thrace, & les autres Provinces qui n'avoient que des Intendans pour les gouverner, suivoient les impressions des armées dont elles se trouvoient voisines, L'Italie & les Provinces desarmées n'avoient d'autre sort à attendre, que celui d'être la proie du vainqueur. Tel étoit l'état des choses dans toutes les parties de l'Empire, lorsque Galba & Vinius Consuls ensemble commencérent une année qui fut la derniére pour eux, & presque fatale à la République.

Sur la nouvelle d'une sédition des Légions de Germanie, Galba adopte Pison.

*Tac. Hist.* I. 12. *Suet. Galb.* 16 & 17. *Plut. Galb.*

Peu de jours après le premier Janvier, arrivérent à Rome des lettres de Pompeius Propinquus, Intendant de la Belgique, qui avertissoit la Cour que les Légions du haut Rhin, au mépris du serment par lequel elles s'étoient engagées à Galba, demandoient un autre Empereur, & qu'elles en laissoient le choix au Sénat & au Peuple Romain, pour donner à leur révolte une couleur plus honnête. Ce mouvement, qui porta Vitellius à l'Empire, sera raconté avec une juste étendue en lieu plus convenable.

Sur la nouvelle qu'en reçut Galba, il se hâta d'exécuter le dessein où il étoit dès auparavant de se désigner un successeur par la voie de l'adoption, persuadé qu'il n'avoit point de meilleur reméde à opposer au mal naissant; & que ce qui inspiroit la hardiesse de mépriser son autorité, étoit moins sa vieillesse, qu'une suc-

ces-

cession incertaine, faute d'un héritier dé- An. R. 820.
terminé. Il y avoit déjà quelques mois De J.C. 69.
qu'il s'occupoit de cette pensée, & qu'il en conféroit même avec ceux à qui il donnoit sa confiance; & l'on ne parloit d'autre chose dans la ville, par une suite de la manie qu'ont tous les hommes de se mêler de politique, au-moins dans leurs discours, s'ils ne le peuvent autrement. Mais les bruits vagues répandus dans le public étoient sans conséquence. Les Ministres de Galba pouvoient influer beaucoup dans la décision; & toujours divisés entre eux sur les moindres objets, ils l'étoient bien plus vivement par rapport à une affaire de cette importance.

Vinius portoit Othon, qui étoit en effet le sujet le plus apparent entre tous ceux sur lesquels on pouvoit jetter les yeux. J'ai fait connoître Othon sous le régne de Néron, dont il fut pendant quelque tems le favori, & qui ensuite, à cause de Poppéa, l'éloigna de la Cour, & l'envoya gouverner la Lusitanie. J'ai dit que de tous les Gouverneurs de Provinces, Othon fut le premier qui se déclara pour Galba, & qu'il témoigna pour son service un grand zéle, dont le motif secret étoit l'espérance de l'adoption qu'il avoit dès lors en vue. Cette espérance se fortifia en lui de jour en jour. Les vœux des soldats étoient décidés en sa faveur: la vieille Cour le désiroit, dans l'espérance de retrouver en lui un autre Néron.

Mais

AN. R. 820. DE J. C. 69. Mais la recommandation & l'appui de Vinius donna à Othon pour adverſaires les deux autres Miniſtres, Laco & Icelus, qui ſe réunirent contre lui, quoiqu'ils ne fuſſent pas eux-mêmes fixés ſur la perſonne de celui qu'ils devoient propoſer en ſa place. Ils n'avoient pas laiſſé ignorer à leur Maître que Vinius étoit intimement lié avec Othon; qu'il y avoit un mariage projetté entre celui-ci & la fille du Conſul, qui étoit veuve; & que Vinius en travaillant pour Othon, comptoit travailler pour ſon gendre. Tacite penſe que Galba fut même touché de la vue du Bien public, & qu'il crut que ce n'eût pas été la peine d'ôter à Néron l'Empire, pour le laiſſer à Othon.

Le choix qu'il fit, confirme cette conjecture. La vertu le détermina en faveur de Piſon Licinianus, en qui, avec un âge déjà formé & une illuſtre naiſſance, il trouvoit (*a*) une grande ſévérité de mœurs, qui paſſoit même pour miſanthropie auprès des amateurs du plaiſir. Il étoit fils de M. Craſſus & de Scribonia, & avoit été adopté par un Piſon, qui n'eſt pas connu d'ailleurs. Son pére & ſa mére furent mis à mort par Claude, auſſi-bien que l'un de ſes fréres aînés Pompeius Magnus. Un autre de ſes fréres, qui paroît avoir été l'aîné de toute la

(*a*) Æſtimatione rectâ ſeverus, deteriùs interpretantibus triſtior habebatur. *Tac.*

la famille, périt sous Néron. Lui-même il avoit été exilé, & vraisemblablement il n'étoit revenu à Rome que par la révolution qui mit Galba sur le trône. Suétone assure que Galba avoit toujours beaucoup aimé Pison, & qu'il étoit résolu depuis longtems de le faire héritier de ses biens & de son nom. D'autres prétendoient, au rapport de Tacite, que Pison fut redevable de son adoption à Lacon, qui avoit eu autrefois des liaisons avec lui chez Rubellius Plautus, mais qui feignoit de ne le pas connoître, pour éviter de rendre son suffrage suspect d'intérêt particulier. Ce qui est certain, c'est que le caractére de sévérité qui se remarquoit dans Pison, plaîsoit autant à Galba, qu'il donnoit d'inquiétude à la plupart des Courtisans. L'Empereur donc ayant assemblé un Conseil, auquel, outre Vinius & Laco, il appella Marius Celsus, Consul désigné, & Ducennius Geminus, Préfet de la ville, manda Pison, & le prenant par la main il lui fit un discours que Tacite rapporte en ces termes.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Discours de Galba à Pison. Tac. Hist. I. 15.

„ Si j'étois un simple particulier qui „ vous adoptasse, il me seroit honora- „ ble sans-doute de faire entrer dans ma „ maison le descendant de (*a*) Pompée

„ &

(*a*) *C'étoit vraisemblablement par Scribonia sa mére que Pison descendoit de Pompée, dont un de ses fréres, qui fut marié à Antonia fille de Claude, avoit pris les noms, se faisant appeller* Cn. Pompeius Ma-

gnus

An. R. 820. „ & de Craſſus; & ce ne ſeroit pas une
De J. C. 69. „ moindre gloire pour vous de rehauſſer „ l'éclat de votre nobleſſe, en y joignant „ celle des Sulpicius & des Catulus. „ L'élevation où m'a porté le conſentement des Dieux & des hommes, „ donne un bien autre relief à mon adoption. Plein d'eſtime pour votre vertu, „ conduit par l'amour de la patrie, je „ vais vous chercher dans le ſein du repos „ pour vous offrir le rang ſuprême, dont „ l'ambition a allumé tant de guerres du „ tems de nos ayeux, & que je n'ai moi-même acquis que par les armes. Je ſuis „ en cela l'exemple d'Auguſte, qui aſſura la premiére place après lui d'abord „ à Marcellus ſon neveu, enſuite à Agrippa ſon gendre, puis à ſes petits-fils, & enfin à Tibére ſon beau-fils. „ Mais Auguſte ſe chercha un ſucceſſeur dans ſa famille, & moi je le choiſis dans la République. Non que je „ n'aye des parens, des amis, dont le „ ſeçours m'a été utile dans la guerre. „ Mais ce n'eſt point l'ambition ni aucune vue d'intérêt propre qui m'a „ élevé à l'Empire; & je puis vous donner pour preuve de la pureté & de la „ droiture des intentions qui guident „ mon choix, non ſeulement mes liai- „ ſons

gnus. *On peut voir la généalogie de cette famille dans les notes de Ryckius ſur Tacite*, Hiſt. l. 14. & Ann. II. 27.

„ ſons auxquelles je vous préfére, mais AN. R. 820.
„ encore les vôtres. Vous avez un fré- DE J. C. 69.
„ re, qui a même ſur vous la ſupériori-
„ té de l'âge. Il ſeroit digne de la for-
„ tune que je vous offre, ſi vous ne l'é-
„ tiez encore plus que lui. (a) Vous
„ êtes dans un âge où eſt amorti le feu
„ des paſſions ordinaires à la jeuneſſe.
„ Votre conduite a toujours été telle,
„ qu'on n'y a rien remarqué qui eût
„ beſoin d'apologie. Juſqu'ici vous ne
„ connoiſſez que la mauvaiſe fortune.
„ La proſpérité ſonde le cœur par une
„ épreuve plus délicate; parce que l'on
„ ſe roidit pour réſiſter à l'adverſité,
„ au-lieu que les amorces de la bonne
„ fortune nous ſéduiſent & nous cor-
„ rompent. Vous perſévérerez toujours
„ ſans-doute avec une égale conſtance à
„ conſerver la fidélité à vos engagemens,
„ la franchiſe, l'amitié, qui ſont les plus
„ grands

(a) Ea ætas tua, quæ cupiditates adoleſcentiæ jam effugerit; ea vita, in quâ nihil præteritum excuſandum habeas. Fortunam adhuc tantùm adverſam tuliſti. Secundæ res acrioribus ſtimulis animum explorant: quia miſeriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem conſtantiâ retinebis; ſed alii per obſequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ; peſſimum veri affectûs venenum, ſua cuique utilitas. Etiam ego ac tu ſimpliciſſimè inter nos hodie loquimur: ceteri libentius cum fortunâ noſtrâ, quàm nobiſcum. Nam ſuadere Principi quod oporteat, multi laboris: aſſentatio erga Principem quemcunque ſine affectu peragitur.

AN. R. 820. DE J. C. 69. „ grands biens de la vie : mais les autres, par leurs molles complaiſances, „ travailleront à affoiblir en vous ces „ vertus. L'adulation, les careſſes flatteuſes vous livreront des aſſauts : „ l'intérêt particulier, cet ennemi mortel de tout attachement véritable, „ changera en trompeurs tous ceux qui „ vous approcheront. Actuellement je „ vous parle avec ouverture & ſimplicité : les Courtiſans, dans le commerce qu'ils ont avec nous, enviſagent plus notre fortune que notre „ perſonne. Car donner au Prince de „ bons conſeils, c'eſt une choſe pénible & ſouvent hazardeuſe : au-lieu que „ la flatterie s'exerce ſans que le ſentiment y entre pour rien.

„ (a) Si le vaſte corps de l'Empire „ pouvoit ſe ſoutenir en équilibre ſans „ une main qui le gouvernât, je penſerois aſſez noblement pour mériter „ l'honneur de rétablir l'ancienne forme de la République. Mais il y a longtems que la néceſſité d'un Chef eſt „ prouvée. Je ne puis faire un meilleur „ préſent au Peuple Romain, que celui „ d'un

(a) Si immenſum Imperii corpus ſtare ac librari ſine rectore poſſet, dignus eram à quo Reſpublica inciperet. Nunc eò neceſſitatis jampridem ventum eſt, ut nec mea ſenectus conferre plus populo Romano poſſit, quàm bonum ſucceſſorem ; nec tua plus juventa, quàm bonum Principem. *Tac.*

„ d'un bon successeur; & vous vous se- AN. R. 820.
„ rez acquitté envers lui, si vous le gou- DE J. C. 69.
„ vernez en bon Prince. Sous Tibére &
„ les Empereurs qui l'ont suivi, nous
„ avons été comme le patrimoine d'u-
„ ne seule famille qui nous possédoit
„ par droit héréditaire. L'élection nous
„ tiendra lieu de liberté. Et la maison
„ des Jules & des Claudes étant finie,
„ l'adoption est un moyen qui nous fe-
„ ra trouver le plus digne. Car naître
„ d'un Prince est un avantage fortuit,
„ & qui ne laisse plus de lieu à un juge-
„ ment libre. Au-contraire rien ne gê-
„ ne l'adoption; & si l'on veut faire un
„ bon choix, il ne faut qu'écouter la
„ voix publique.

„ Mettez-vous (a) devant les yeux le
„ sort de Néron. Ce Prince orgueilleux
„ d'une longue suite de Césars qu'il a-
„ voit pour ancêtres, comment a-t-il
„ été détruit? Ce n'est point Vindex
„ avec sa Province desarmée, ni moi
„ avec une seule Légion, qui avons rui-
„ né sa fortune. Ce sont ses débauches,
„ c'est sa cruauté monstrueuse qui a for-
„ cé le Genre-humain à se délivrer de
„ son indigne joug, & à donner l'exem-
„ ple

(a) Sit ante oculos Nero, quem longâ Cæsarum serie tumentem, non Vindex cum inermi provinciâ, aut ego cum unâ legione, sed sua immanitas, sua luxuria, cervicibus publicis depulere. Neque erat adhuc damnati Principis exemplar. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. „ ple jusqu'alors inouï d'un Empereur „ condamné. Nous-mêmes nous ne de„ vons pas nous promettre une entiére „ sécurité. Quoique portés au rang su„ prême par la voie de la guerre & de „ l'élection, quoique nous gouvernant „ par les principes les plus vertueux, „ l'envie s'attachera à nous. Ne vous „ effrayez pas néanmoins, si au milieu „ de cet ébranlement général de l'Uni„ vers, vous voyez deux Légions qui ne „ soient pas encore rentrées dans le cal„ me. Je n'ai pas trouvé non plus les „ choses dans une situation tranquille „ lorsque j'ai pris le timon de l'Empi„ re; & dès que l'on sera informé d'une „ adoption qui m'assure un successeur, „ on oubliera ma vieillesse, seul repro„ che que l'on se croie en droit de me „ faire maintenant. Néron sera toujours „ l'objet des regrets des vicieux: c'est „ à nous à faire ensorte que les bons „ mêmes n'ayent pas à le regretter.

„ Le tems ne me permet pas de m'é„ tendre ici en paroles pour vous don„ ner des leçons; & si mon choix est „ bon, tout est dit. J'ajoûterai (a) seu„ le-

(a) Utilissimus idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum dilectus est, cogitare quid aut nolueris sub alio Principe, aut volueris. Neque enim hîc, ut ceteris in gentibus, certa dominorum domus, & ceteri servi: sed imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt nec totam libertatem. *Tac.*

„ lement en un mot, que le moyen le AN. R. 820.
„ plus sûr & le plus court pour vous de DE J. C. 69.
„ discerner les bonnes & les mauvaises
„ régles de conduite, c'est de vous rap-
„ peller ce que vous avez souhaité, ce
„ que vous condamniez dans les Prin-
„ ces sous lesquels vous avez vécu. Car
„ il n'en est point de cet Etat comme
„ des autres, où une seule maison ré-
„ gnante tient tout le reste de la Na-
„ tion dans l'esclavage. Vous avez à
„ gouverner des hommes qui ne peuvent
„ supporter ni une pleine liberté, ni
„ une entiére servitude".

Ainsi (*a*) parloit Galba, comme instituant un héritier de l'Empire. Les autres adoroient déjà la fortune du nouveau César.

Pison se posséda parfaitement. Au premier coup d'œil lorsqu'il entra, & ensuite pendant un assez longtems que tous les regards demeurérent fixés sur lui, on ne remarqua ni trouble, ni aucun signe d'une joie immodérée. Il répondit d'une façon pleine de respect pour son pére & son Empereur, avec modestie sur ce qui le

(*a*) Et Galba quidem hæc ac talia, tanquam Principem faceret: ceteri tanquam cum facto loquebantur. Pisonem ferunt statim intuentibus, & mox conjectis in eum omnium oculis, nullum turbati aut exsultantis animi motum prodidisse. Sermo erga patrem Imperatoremque reverens, de se moderatus; nihil in vultu habituque mutatum: quasi imperare posset magis quàm vellet. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. le touchoit lui-même, nul changement ni dans son visage, ni dans tout son maintien. Il n'étoit point ému, & ne paroissoit point insensible: & on avoit lieu de le juger plus capable qu'avide de la premiére place.

Galba déclare l'adoption aux Prétoriens, dont il aliéne les esprits par son austérité.

On douta où il seroit plus convenable de notifier l'adoption, devant le Peuple, dans l'Assemblée du Sénat, ou au Camp des Prétoriens. On se détermina pour commencer par le Camp. C'étoit une distinction d'honneur que l'on accordoit aux soldats: & l'on pensa que s'il y avoit de la bassesse & du danger à gagner leur faveur par des largesses ou par une molle indulgence, on ne devoit pas négliger les bonnes voies de l'acquérir. Cependant (a) il s'étoit assemblé autour du Palais Impérial une foule infinie, qu'agitoit & tenoit en suspens l'avide curiosité d'un secret de cette importance; & les efforts même que l'on faisoit pour empêcher qu'il ne transpirât avant le tems, augmentoient l'impatience, & donnoient plus de cours aux bruits qui commençoient à se répandre.

C'étoit le dix Janvier; & la pluie, le tonnerre, & les éclairs en firent un jour hideux, même pour la saison. De toute antiquité la superstition des Romains leur avoit

(a) Circumsteterat interim Palatium publica exspectatio magni secreti impatiens, & malè coërcitam famam supprimentes augebant. *Tac.*

avoit fait regarder le tonnerre comme un mauvais présage pour les élections, & en pareil cas les assemblées se rompoient. Galba méprisoit avec raison ces idées populaires, & il n'en poursuivit pas moins ce qu'il avoit résolu. L'événement fut contre lui, & fortifia le préjugé. AN. R. 820. De J. C. 69.

Il ne tint pas un long discours aux soldats. Sec par caractére, & affectant encore une (a) briéveté digne de son rang, il déclara qu'il adoptoit Pison, se conformant à l'exemple d'Auguste, & suivant la (b) pratique militaire de s'associer par son choix un compagnon dans les grandes occasions. Il ajoûta un mot touchant la sédition de Germanie, de peur que son silence ne parût mystérieux, & ne donnât lieu d'en penser plus encore qu'il n'en étoit. Il dit que la quatriéme & la dix-huitiéme Légion, animées par un petit nombre d'esprits turbulens, n'avoient pourtant point poussé l'égarement au-delà de simples paroles, & que bientôt elles rentreroient dans le devoir.

Galba ne tempéra la sécheresse laconique de son discours par aucune douceur, par aucune distribution d'argent, par aucune promesse. Cependant les Officiers & ceux des soldats qui se trouvoient près du

(a) Imperatoriâ brevitate. *Tac.*
(b) *Les exemples de cette pratique ne sont pas rares dans l'Histoire Romaine. On en trouve un chez les Samnites*, Hist. de la Rép. Rom. Tome III. p. 276.

AN R. 820. De J. C. 69. du tribunal, applaudirent & donnérent des témoignages extérieurs de satisfaction. Les autres demeurérent dans un morne silence, outrés de perdre dans une révolution qui s'étoit faite par la voie des armes, le droit à des largesses usitées même en pleine paix. Tacite (*a*) donne pour constant, qu'une libéralité modique, si ce Prince eût sçu y forcer sa rigide œconomie, lui auroit gagné les esprits. Il se perdit par une austérité du vieux tems, que ne pouvoit plus comporter le siécle où il vivoit.

L'adoption notifiée au Sénat.

Du camp, Galba se transporta au Sénat, où sa harangue ne fut ni plus longue, ni mieux parée. Pison s'expliqua d'une maniére obligeante & modeste. La (*b*) Compagnie étoit favorablement disposée pour lui. Plusieurs approuvoient sincérement son adoption: ceux à qui elle déplaisoit, y applaudissoient avec plus d'empressement que les autres: le plus grand nombre, neutres & indifférens, ne s'intéressant aux affaires publiques que par rapport à leurs vues particuliéres, portoient indistinctement leur hommage partout où ils voyoient la fortune.

Ce-

(*a*) Constat potuisse conciliari animos quantulâcumque parci senis liberalitate. Nocuit antiquus rigor & nimia severitas, cui jam pares non sumus. *Tac.*

(*b*) Et Patrum favor aderat: multi voluntate: effusiùs qui noluerant: medii ac plurimi, obvio obsequio, privatas spes agitantes, sine publicâ curâ. *Tac.*

Cependant les nouvelles de Germanie augmentoient les craintes & les allarmes dans la ville. Le mal paroissoit grand, & il l'étoit. Le Sénat délibéra d'envoyer des Députés de son Corps pour appaiser la sédition. Dans le Conseil du Prince il fut proposé de mettre Pison à la tête de la députation, afin que le nom de César joint à l'autorité de la premiére Compagnie de l'Empire imposât aux mutins. Quelques-uns furent d'avis de faire partir avec Pison le Préfet du Prétoire; & ce fut ce qui rompit le projet, parce que Laco ne jugea pas à propos de s'exposer aux dangers d'une pareille commission. La députation même du Sénat n'eut point lieu. Galba, à qui l'on s'en étoit rapporté du choix des Députés, les nomma, puis reçut les excuses de quelques-uns, & en substitua de nouveaux. Les uns s'offroient, les autres refusoient, selon que chacun étoit remué par la crainte ou par l'espérance. Et de toutes ces variations il résulta une conduite sans dignité, sans décence, qui décrédita de plus en plus le vieil Empereur.

An. R. 820. De J. C. 69.

Galba se décrédite de plus en plus.

Dans le même tems furent cassés deux Tribuns des Cohortes Prétoriennes, un de celles de la Ville, un des Compagnies du guet. Le plan étoit de faire des exemples capables d'intimider ceux qui restoient en place. On ne réussit qu'à les irriter. Ils se persuadérent qu'ils étoient tous suspects, & que l'on se proposoit

AN. R. 820. De J. C. 69. de les attaquer & de les détruire successivement l'un après l'autre.

Projets criminels d'Othon. *Tac. Hist.* I. 21. *Plut. Galb.* *Suet. Oth.* 4. Cette disposition des esprits étoit bien favorable aux desseins ambitieux d'Othon, qui, furieux de voir ses espérances frustrées, ne songeoit qu'à emporter par le crime ce que l'adresse & l'intrigue n'avoient pu lui faire obtenir. Il s'étoit mis, par sa mauvaise conduite, dans la (a) nécessité de périr ou d'être Empereur: il le disoit ouvertement, & accablé du poids de ses dettes, qui se montoient à deux cens millions de sesterces (b), il protestoit qu'il lui étoit indifférent de succomber sous les coups des ennemis dans une bataille, ou sous les poursuites de ses créanciers devant les Juges. Vivant (c) donc dans un luxe onéreux même à un Empereur, & réduit à une indigence intolérable au plus petit particulier, agité de sentimens violens de vengeance contre Galba, d'envie contre Pison, il se forgeoit encore des dangers & des craintes, pour allumer davantage ses désirs. Il se disoit à lui-même: „ Qu'il avoit été à charge à Néron; & qu'il n'étoit plus question pour lui d'attendre un „ nou-

(a) Neque dissimulabat, *nisi Principem, se stare non posse: nihilque referre, ab hoste in acie, an in foro sub creditoribus caderet.* Suet.

(b) *Vingt-cinq millions de nos livres Tournois.*

(c) Othonem... multa exstimulabant: luxuria etiam Principi onerosa, inopia vix privato toleranda; in Galbam ira, in Pisonem invidia. Fingebat & metum, quò magis concupisceret. *Tac.*

„ nouvel exil déguisé sous un titre d'hon- AN. R. 820.
„ neur. Que les Princes ne manquoient De J. C. 69.
„ pas de tenir pour suspect, & de haïr qui-
„ conque leur étoit destiné par l'opinion
„ publique pour successeur. Que cette i-
„ dée lui avoit nui auprès d'un Empereur
„ presque décrépit. Combien plus lui
„ nuiroit-elle auprès d'un jeune Prince,
„ sombre & malfaisant par caractére, &
„ encore aigri par un long exil? Qu'il ne
„ pouvoit donc espérer que la mort: &
„ que par conséquent il devoit agir & tout
„ oser pendant que l'autorité de Galba
„ étoit ébranlée, & que celle de Pison
„ n'avoit pas eu le tems de s'établir.
„ Que le changement dans le Gouver-
„ nement étoit un moment avantageux
„ pour les grandes entreprises; & que la
„ circonspection étoit déplacée où le
„ repos est plus pernicieux que la té-
„ mérité. Enfin, que la mort, assurée à
„ tous par une commune loi, ne laissoit
„ d'autre différence, que l'oubli de la
„ postérité ou la gloire; & que si un
„ même sort l'attendoit, innocent ou
„ coupable, il étoit d'un homme de
„ cœur de mériter son infortune plutôt
„ que de s'y laisser conduire lâchement".
Ces (a) horribles pensées étoient soute-

(a) Non erat Othoni mollis & corpori similis animus. Et intimi libertorum servorumque, corruptiùs quàm in privatâ domo habiti, aulam Neronis, & luxus, adulteria, matrimonia, ceterasque regnorum libidines, avido talium, si auderet,

AN. R. 820. De J. C. 69. tenues dans Othon par un courage ferme, & qui ne ressembloit en rien à la mollesse de ses mœurs. Tous ceux dont il étoit environné aiguillonnoient encore son audace. Ses affranchis & ses esclaves, accoutumés à vivre dans une corruption égale à celle de leur Maître, lui remettoient devant les yeux les plaisirs de la Cour de Néron, le luxe, la licence de la débauche, & toutes les facilités que donne le rang suprême pour satisfaire ses passions, le flattant de l'espérance de jouir de tant de biens s'il avoit de la hardiesse, & lui reprochant comme une bassesse l'inaction par laquelle il les laisseroit en d'autres mains. Ces exhortations étoient bien conformes à son goût, & les Astrologues venoient à l'appui : espéce (a) d'hommes, dit Tacite, qui fait métier de tromper les Grands, qui nourrit les fausses espérances, que toujours les loix condamneront, & que toujours la cupidité retiendra à son service.

Il y avoit longtems qu'Othon avoit commencé à les consulter. Cette maladie lui étoit commune avec Poppéa, qui en tenoit plusieurs à ses gages, qui dans le secret donnoit sa confiance à ces fourbes,

deret, ut sua ostentantes, quiescenti ut aliena exprobrabant. *Tac.*

(a) Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostrâ & vetabitur semper, & retinebitur. *Tac.*

bes, (a) si dangereux auprès d'une Impératrice. L'un d'eux, nommé Ptolémée, avoit prédit à Othon, lorsqu'il partit pour l'Espagne, qu'il survivroit Néron. Cette prédiction vérifiée par l'événement, accrédita beaucoup l'Astrologue dans l'esprit d'Othon; & Ptolémée, devenu plus hardi, en ajoûta une seconde, & lui promit l'Empire après Galba. Il étoit guidé par les circonstances, par les bruits publics, par une conjecture qui avoit de la probabilité. Mais Othon, suivant (b) la manie de l'esprit humain, qui croit volontiers l'extraordinaire, & pour lequel l'obscurité, surtout si elle est flatteuse, devient une amorce de persuasion, ajoûtoit une pleine foi à l'habileté de son Devin, & ne doutoit point que ce ne fussent ses hautes connoissances qui lui avoient dicté cet oracle. Après l'adoption de Pison, Ptolémée (c) ne voulut point passer pour faux prophéte; & puisque les événemens ne se prêtoient pas d'eux-mêmes, il résolut de les aider, & il conseilla les attentats les plus criminels, suite toute na-

An. R. 820. De J. C. 69.

(a) Pessimum Principalis matrimonii instrumentum. *Tac.*

(b) Cupidine ingenii humani libentius obscura (*) credendi. *Tac.*

(*) *Le texte porte* credi. *Mais plusieurs Commentateurs ont observé qu'il faut lire* credendi.

(c) Nec deerat Ptolemæus, jam & sceleris instinctor, ad quod facillimè ab ejusmodi voto transitur. *Tac.*

AN. R. 820. DE C. J. 69. naturelle de vœux ſemblables à ceux dont Othon s'étoit laiſſé repaître.

Il eſt pourtant incertain ſi l'on doit dater de ce moment ſeulement le projet d'une conſpiration contre la vie de Galba, & s'il n'étoit pas plus ancien; car depuis longtems Othon avoit pris à tâche de gagner l'amitié des ſoldats. Il eſt à croire, que voulant à quelque prix que ce pût être devenir Empereur, il eût mieux aimé arriver par les voies licites à ce qu'il ſouhaitoit, mais bien réſolu de recourir au crime ſi les autres reſſources lui manquoient. Dans les marches, dans les corps de garde, il reconnoiſſoit les vieux ſoldats, les appelloit par leur nom, les traitoit de camarades, comme ayant fait avec eux le ſervice ſous Néron: il demandoit des nouvelles de ceux qu'il ne voyoit pas: il aidoit de ſon crédit ceux qui en avoient beſoin, il leur donnoit de l'argent, mêlant à toutes ces careſſes des plaintes ſur ce qu'ils avoient à ſouffrir, des diſcours ambigus ſur Galba, & tout ce qui eſt capable d'aigrir une multitude, & de la porter à la ſédition.

Il travailloit donc ainſi par lui-même à ſoulever les ſoldats, & il avoit pour ſecond un certain Mevius Pudeus, l'un des intimes confidens de Tigellin. Celui-ci s'étoit chargé des détails, & connoiſſant les caractéres les plus turbulens, les plus légers, ceux que preſſoit la diſette

ſette d'argent, il prenoit ſoin de les réunir entre eux & avec lui, il les combloit ſecrettement de ſes dons: & enfin il en vint à cette audace, que toutes les fois que l'Empereur ſoupoit chez Othon, il diſtribuoit cent ſeſterces * par tête aux ſoldats de la Cohorte qui faiſoit la garde, feignant d'honorer Galba par une largeſſe qui tendoit à le détruire. On conçoit facilement qu'il agiſſoit ainſi au nom & par les ordres d'Othon, qui lui-même cachoit ſi peu ſes démarches de ſéduction, qu'ayant ſçu qu'un ſoldat étoit en conteſtation avec ſon voiſin pour les limites de leurs champs, il acheta tout le champ du voiſin, & en fit préſent au ſoldat. Et le Préfet Lacon, par une négligence ſtupide, ne voyoit rien. Ce qui éclatoit, les ſourdes pratiques, tout lui demeuroit également inconnu.

AN. R. 820. De J. C. 69.

* *Douze livres dix ſols.*

Derniéres meſures qu'il prend pour envahir l'Empire.

Lorſqu'Othon eut pris ſon parti de lever le maſque & d'attaquer Galba, il chargea Onomaſtus, l'un de ſes affranchis, de la conduite du crime. C'eſt une choſe incroyable, que la foibleſſe des moyens qu'il employa pour une entrepriſe de cette conſéquence. Un million de ſeſterces, c'eſt-à-dire, cent vingt-cinq mille livres de notre monnoie, qu'il venoit de tirer depuis peu d'un eſclave de l'Empereur, à qui il avoit fait, par ſon crédit, obtenir un emploi, formoient tout ſon tréſor: & Onomaſtus lui gagna

AN. R. 820. DE J. C. 69. par préſens & par promeſſes Barbius Proculus & Veturius, Sergens aux Gardes (*a*), qui avoient de la ruſe, de l'audace, & quelque talent pour manier les eſprits. Deux (*b*) ſoldats, dit Tacite avec étonnement, entreprirent de détrôner un Empereur, & d'en ſubſtituer un autre en ſa place, & ils réuſſirent.

Il eſt vrai qu'ils n'eurent qu'à mettre le feu à une matiére toute diſpoſée. Il reſtoit encore parmi les Prétoriens des créatures de Nymphidius : quelques-uns regrettoient Néron, & la licence où ils avoient vécu ſous cet Empereur : tous étoient indignés de n'avoir reçu aucune gratification de Galba, & ils craignoient même qu'on ne changeât leur état, & qu'on ne les fît paſſer des Cohortes Prétoriennes dans les Légions, dont le ſervice étoit beaucoup plus pénible, & moins utile. Barbius & Veturius ne firent pourtant l'entiére confidence de leur plan qu'à un petit nombre des plus déterminés. Ils ſe contentérent de jetter parmi les autres des ſemences de ſédition, qui puſſent éclôre au moment de l'exécution.

J'ai dit qu'outre les Prétoriens, il y avoit

(*a*) *J'interpréte à notre maniére les titres d'*Optio *& de* Teſſerarius, *auxquels il ſeroit peut-être difficile de trouver des titres exactement correſpondans dans notre milice.*

(*b*) Suſcepere duo manipulares Imperium Populi Romani transferendum, & tranſtulerunt. *Tac. Hiſt.* I. 26.

avoit actuellement dans Rome des Légions & des détachemens de Légions, que l'occasion des derniers troubles avoit donné lieu d'amener des différentes provinces dans la ville. La contagion du mal se communiqua aussi à ces troupes, depuis l'exemple que leur montroient les séditieux de Germanie. Et les choses se trouvérent si aisément & si promptement préparées, que le lendemain des Ides, quatorze Janvier, les conjurés auroient enlevé & proclamé Othon à son retour de souper, s'ils n'eussent craint l'embarras de l'obscurité, celui de l'ivresse de la plupart de ceux qu'il s'agissoit de mettre en œuvre, & la difficulté de faire concourir ensemble des soldats de différentes armées, répandus dans tous les quartiers de la ville. Le désordre en eût sans-doute été plus grand. Mais ce n'étoit pas cette considération qui touchoit des scélérats prêts à verser de sens froid le sang de leur Prince. Ils appréhendoient que les soldats des Légions venues de province ne connoissant pas pour la plupart Othon, ne prissent pour lui par erreur le premier qui se présenteroit. L'affaire fut donc remise au lendemain.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Il n'étoit pas possible que toutes ces menées se tramassent si secrettement, qu'il n'en transpirât quelque chose. Il en vint même à Galba des avis, auxquels Laco l'empêcha de faire attention. Ce

AN. R. 820. DE J. C. 69. Préfet étoit en même tems malhabile & opiniâtre. Il (a) ne connoissoit point-du-tout le caractére du soldat; & tout conseil qui ne venoit pas de sa part, quelque excellent qu'il pût être, trouvoit en lui un contradicteur zèlé, qui s'irritoit même contre les remontrances des gens sages.

Exécution du complot. Le quinze Janvier, jour choisi pour l'exécution du complot, Othon vint le matin, selon son usage, faire sa cour à Galba, qui le reçut comme de coutume, en lui donnant le baiser. Il assista ensuite au sacrifice qu'offroit l'Empereur: & il entendit avec grande joie celui qui consultoit les entrailles des victimes, annoncer à Galba des présages de la colére céleste, un danger pressant, un ennemi domestique.

Dans le moment son affranchi Onomastus vint lui dire *que l'architecte & les maçons l'attendoient.* C'étoit le mot dont ils étoient convenus pour signifier que les apprêts de la conjuration se trouvoient en état, & que les soldats commençoient à s'assembler. Othon partit; & comme on lui demandoit pourquoi il se retiroit, il dit qu'il étoit sur le point d'acheter une maison déjà vieille, & qu'il vouloit la faire visiter avant que de consommer

(a) Ignarus militarium animorum, consiliique quamvis egregii, quod non ipse afferret, inimicus, & adversus peritos pervicax. *Tac.*

ner le marché. Appuyé sur le bras de son affranchi, il gagna la colonne milliaire érigée dans la Place publique ; & là il trouva vingt-trois soldats qui le saluérent Empereur. Il fut effrayé de les voir en si petit nombre : il voulut reculer, si nous en croyons Plutarque, & renoncer à une entreprise qui lui paroissoit trop mal concertée. Mais les soldats ne lui en laissérent pas la liberté, & l'ayant mis promptement dans une chaise, ils le portérent au camp, tenant en main leurs épées nues. Sur le chemin, environ un pareil nombre de soldats se joignirent aux premiers, quelques-uns instruits du mystére, la plupart poussés par la curiosité & la surprise : & ils accompagnérent la chaise, les uns en tirant leurs épées & jettant de grands cris, les autres marchant en silence, & attendant l'événement pour se décider. Le Tribun qui gardoit la porte du camp, soit déconcerté par la nouveauté d'un événement si étrange, soit frappé de la crainte d'une corruption qui eût déjà pénétré au-dedans, & à laquelle il fût également inutile & périlleux de s'opposer, livra l'entrée sans résistance ; & à son exemple les autres Officiers préférérent leur sureté présente à l'honneur accompagné de risque & de danger : ensorte (a) que cet horrible attentat fut entre-

An. R. 820. De J.-C. 69.

(a) Isque habitus animorum fuit, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. trepris par une poignée de scélérats : un plus grand nombre le désiroient, tous le souffrirent.

Galba en apprend la nouvelle. Galba (a) étoit encore occupé de son sacrifice, & il fatiguoit, dit Tacite, par des vœux tardifs, les Dieux déjà déclarés pour son rival. Un bruit se répand que l'on conduit au camp des Prétoriens un Sénateur, dont on ne put pas d'abord lui dire le nom : bientôt il apprit que c'étoit Othon. En même tems ceux qui avoient rencontré la troupe rebelle accourent de toutes parts: les uns grossissent la terreur, les autres l'affoiblissent & demeurent au-dessous du vrai, n'oubliant pas la flatterie même dans un moment si critique. On tint conseil, & il fut résolu de sonder les dispositions de la Cohorte qui étoit actuellement de garde. Pison fut chargé de cette commission : on réservoit Galba comme une derniére ressource, si le mal exigeoit de plus grands remédes. Le nouveau César assembla donc la Cohorte devant la porte du Palais Impérial, & de-dessus le perron il parla en ces termes:

Discours de Pison à la Cohorte „ Braves (b) camarades, c'est aujour- „ d'hui

(a) Ignarus interim Galba, & sacris intentus, fatigabat alieni jam Imperii Deos. *Tac.*

(b) Sextus dies agitur, commilitones, ex quo ignarus futuri, & sive optandum hoc nomen, sive timendum erat, Cæsar adscitus sum : quo domûs nostræ aut Reipublicæ fato, in vestrâ manu positum est. Non quia meo nomine tristiorem casum paveam, ut qui adversa expertus, quum ma-

„ d'hui le sixiéme jour depuis que sans „ sçavoir ce qui en arriveroit, ni si je de- „ vois craindre ou souhaiter un titre qui „ m'approchoit du rang suprême, j'ai „ été nommé César. Le succès est en „ vos mains: c'est de vous que dépend „ le sort de notre Maison, & celui de la „ République. Ne croyez pourtant pas „ que j'appréhende pour moi personnel- „ lement un événement sinistre. J'ai es- „ sayé de l'adversité, & j'éprouve ac- „ tuellement que la fortune même la „ plus brillante n'est pas exposée à de „ moindres dangers. Mais je plains le „ sort de mon Pére, du Sénat, & de „ l'Empire*, s'il nous faut périr aujour- „ d'hui, ou, ce qui n'est pas moins dou- „ loureux pour les amis de la vertu, „ acheter notre sureté aux dépens de la „ vie des autres. C'étoit pour nous une „ consolation dans les derniers troubles, „ que la ville n'eût pas vu répandre le „ sang, & qu'une si grande révolution „ se fût passée pacifiquement. Mon a- „ doption sembloit prévenir toute crain- „ te d'une guerre civile, même après „ Galba. Un audacieux renverse de si „ douces espérances.

AN. R. 820. De J. C. 69.

qui étoit de garde devant le Palais.

„ Je ne vanterai ici ni ma naissance „ ni

maximè discam ne secunda quidem minus discriminis habere. Patris, & Senatûs, & ipsius Imperii vicem doleo, si nobis aut perire hodie necesse est, aut, quod æquè apud bonos miserum est, occidere. *Tac.*

An. R. 820. „ ni mes mœurs. Vis-à-vis d'Othon, il
De J. C. 69. „ n'eſt pas beſoin de citer des vertus.
„ Ses vices, qui font toute ſa gloire,
„ ont ruiné l'Empire, même lorſqu'il
„ n'étoit que favori de l'Empereur. Se-
„ roit-ce par ſon air de molleſſe, par ſa
„ démarche languiſſante, par ſa parure
„ efféminée, qu'il ſe montreroit digne
„ de la premiére place? Ceux (*a*) qui
„ prennent ſon luxe pour libéralité, ſe
„ trompent. Il ſçaura diſſiper, mais il
„ ne ſçaura pas donner. De quoi s'oc-
„ cupe-t-il maintenant dans ſon eſprit?
„ De parties de débauches, d'adultéres,
„ d'aſſemblées de femmes ſans honneur.
„ Ce ſont-là, ſelon lui, les prérogati-
„ ves du rang ſuprême; plaiſirs pour lui,
„ honte & ignominie pour tout l'Empi-
„ re. Comment (*b*) auroit-il d'autres
„ penſées? Jamais celui qui eſt parvenu
„ à la ſouveraine puiſſance par le crime,
„ n'en uſa ſelon les régles de la vertu.

„ Le vœu unanime du Genre-humain
„ a mis Galba en poſſeſſion de la puiſ-
„ ſance des Céſars: Galba m'a déſigné
„ pour ſon ſucceſſeur de votre conſen-
„ tement. Si la République, & le Sé-
„ nat, & le Peuple, ne ſont plus que de
„ vains noms, au-moins eſt-il de votre
„ in-

(*a*) Falluntur quibus luxuria ſpecie liberalitatis imponit. Perdere iſte ſciet, donare neſciet. *Tac*

(*b*) Nemo unquam Imperium flagitio quæſitum bonis artibus placuit. *Tac.*

„ intérêt, mes chers Camarades, que „ ce ne soient pas les plus méchans des „ soldats qui fassent les Empereurs. On „ a vu les Légions se soulever contre „ leurs Chefs, mais jusqu'ici la fidélité „ des Cohortes Prétoriennes est sans ta- „ che. Néron même n'a pas été aban- „ donné de vous, c'est lui qui vous a „ abandonnés. Quoi? moins de trente „ misérables déserteurs, à qui l'on ne per- „ mettroit jamais de se choisir un Cen- „ turion & un Tribun, donneront l'Em- „ pire? Vous autoriseriez cet exemple; „ & en demeurant dans l'inaction, vous „ en prendriez le crime & la honte „ sur vous? Cette licence passera dans „ les provinces: nous en serons les pre- „ miéres victimes, & les malheurs des „ guerres qu'elle occasionnera, retom- „ beront sur vous. Après tout, ce que „ l'on vous donne pour assassiner votre „ Prince, n'excéde pas ce que vous pou- „ vez acquérir innocemment; & vous „ recevrez de nous pour votre fidélité, „ la même largesse que d'autres vous of- „ frent comme le prix d'un crime dé- „ testable."

AN. R. 821. De J. C. 69.

Tentatives de Galba auprès des soldats.

Le discours de Pison eut son effet. Les soldats qu'il avoit harangués n'étoient prévenus d'aucune impression contraire à leur devoir; & habitués à respecter les ordres des Césars, ils se mirent sous les armes, & déployérent leurs drapeaux. Mais leur fidélité, comme on le

verra,

AN. R. 820. DE J. C. 69. verra, tenoit à peu de chose. Marius Celsus, connu des Légions d'Illyrie, où il avoit eu autrefois un Commandement, fut envoyé vers le détachement de cette armée, qui campoit dans le Portique d'Agrippa. Dans un autre quartier étoient quelques Compagnies de Vétérans des Légions de Germanie, que Néron avoit fait transporter à Alexandrie, & subitement rappellées. On les manda par deux premiers Capitaines de Légions : & quoique leurs camarades eussent déjà proclamé Vitellius Empereur, ceux-ci montrérent plus de fidélité pour Galba qu'aucun autre Corps de troupes, en reconnoissance de la bonté qu'il leur avoit témoignée, & de son attention à leur procurer tous les secours nécessaires pour se remettre des fatigues d'une longue navigation.

*Suet. Galb. 20. Tac. Hist. I. 31.*

Du reste tout ce qu'il y avoit de gens de guerre dans Rome prirent parti pour Othon. La Légion de Marine étoit irritée contre Galba, à cause de la cruauté avec laquelle il l'avoit traitée en arrivant à la ville. Les Prétoriens rebutérent & même outragérent trois Tribuns qui vouloient détourner un dessein criminel. Les soldats d'Illyrie, au-lieu d'écouter Marius Celsus, tournérent contre lui la pointe de leurs armes.

Vains témoignages de la faveur du Peuple pour lui.

Le Peuple sembloit affectionné à Galba. Une foule infinie remplissoit le Palais, & par mille cris confus demandoit

la mort d'Othon, & l'exil de ses complices, comme si dans le Cirque ou au Théâtre ils eussent demandé quelque divertissement nouveau. Ce (a) n'étoit point attachement véritable, ni estime décidée; puisque dès le jour même ils alloient exprimer avec le même emportement des sentimens tout contraires: c'étoit habitude de flatter quiconque occupoit le rang suprême, vain étalage, amour du bruit & du fracas. AN. R. 820. De J. C. 69.

Cependant Galba délibéroit s'il devoit se renfermer dans son Palais, ou aller au-devant des séditieux. Vinius appuyoit le premier parti: il vouloit que l'Empereur armât ses esclaves, fortifiât toutes les avenues du Palais, & ne s'exposât point à la fureur des rebelles. ,, Donnez, lui di-
,, soit-il, aux méchans le tems de se re-
,, pentir, aux bons celui de se concer-
,, ter. Le (b) crime a besoin de célérité:
,, les conseils vertueux s'affermissent par
,, la réflexion. Après tout, s'il est à pro-
,, pos que vous vous montriez, vous en
,, serez toujours le maître: sorti une fois,
,, votre retour ne sera peut-être plus en
,, votre pouvoir".

Galba se détermine à aller au-devant des séditieux.

Les

(a) Neque illis judicium aut veritas, quippe eodem die diversa pari certamine postulaturis: sed tradito more quemcunque Principem adulandi, licentiâ acclamationum, & studiis inanibus. *Tac.*

(b) Scelera impetu, bona consilia morâ valescere. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. Les autres penſoient qu'il falloit ſe hâter, avant qu'une conjuration naiſſante eût eu le tems d'acquérir des forces. „ Par „ notre activité, diſoient-ils, nous dé- „ concerterons Othon, dont les démar- „ ches furtives & précipitées annoncent „ la foibleſſe. Il s'eſt dérobé par artifi- „ ce, il s'eſt préſenté à une multitude qui „ ne le connoiſſoit pas; & il profite du „ délai que lui accorde notre indolence, „ pour apprendre à jouer le perſonnage „ d'Empereur. Vaut-il mieux attendre „ qu'après avoir tranquilliſé & réuni en „ ſa faveur tout le camp, il s'empare à „ main armée de la Place publique, & „ monte ſous vos yeux, Céſar, au Ca- „ pitole, pendant que, courageux Em- „ pereur, avec vos braves amis, vous „ vous tiendrez bien fermé de verrouils „ & de ſerrures, vous diſpoſant appa- „ remment à ſoutenir un ſiége? C'eſt un „ beau ſecours que celui de vos eſclaves, „ ſi on laiſſe languir l'ardeur de ce peu- „ ple, qui montre pour vous tant de zè- „ le; ſi on laiſſe refroidir le premier mou- „ vement d'indignation, qui a toujours „ le plus de force. Ainſi (*a*) le parti le „ moins honorable, eſt en même tems „ le moins ſûr. Et s'il faut périr, allons „ affronter le danger. Il en réſultera plus de

(*a*) Proinde intuta, quæ indecora: vel ſi cadere neceſſe ſit, occurrendum diſcrimini. Id Othoni invidioſius, & ipſis honeſtum. *Tac.*

„ de haine contre Othon, & plus d'hon- AN. R. 820.
„ neur pour nous". De J. C. 69.

Comme Vinius s'opposoit avec fermeté à cet avis, Laco s'emporta jusqu'à le menacer. Il régnoit entre eux une haine très-vive, que l'affranchi Icelus allumoit encore; & ils (a) exerçoient opiniâtrement leurs inimitiés personnelles aux dépens du Bien public. Galba, qui avoit de l'élevation dans les sentimens & du courage, ne balança pas beaucoup à se déterminer pour le parti le plus généreux. Seulement on prit la précaution de faire partir d'avance Pison pour aller au camp des Prétoriens frayer les voies à l'Empereur. On se persuadoit que le grand nom de ce jeune Prince, la faveur récente de son adoption, & l'idée qu'avoit le Public de sa haine contre Vinius, universellement détesté, rendroient sa personne agréable aux soldats.

A peine Pison étoit-il sorti, que la nouvelle se répandit qu'Othon venoit d'être tué dans le camp. Ce (b) n'étoit d'abord qu'un bruit vague: mais bientôt, comme il arrive dans les mensonges importans, il se trouva des témoins du fait, qui assuroient y avoir été présens, & l'avoir vu de

(a) Privati odii pertinaciâ in publicum exitium. Tac.

(b) Vagus primùm & incertus rumor: mox, ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam & vidisse affirmabant; credulâ famâ, ut inter gaudentes & incuriosos. Tac.

AN. R. 820. De J. C. 69. de leurs yeux. Et le vulgaire y ajoûtoit foi, les uns parce que la chose leur faisoit plaisir, les autres parce qu'ils n'y prenoient pas assez d'intérêt pour l'examiner curieusement. Plusieurs ont cru que ces discours ne furent pas semés au hazard, mais qu'ils venoient de partisans secrets d'Othon, qui, mêlés dans la foule, y jettérent à dessein un bruit flatteur pour Galba, afin de le tirer du Palais.

La (a) crédulité, non plus seulement du Peuple, mais d'un grand nombre de Sénateurs & de Chevaliers Romains, seconda parfaitement les vues des ennemis de Galba. Affranchis de crainte, & ne croyant plus avoir besoin de garder de mesures, ce fut à qui se répandroit en applaudissemens, en témoignages d'une joie immodérée. On forçoit les barriéres du Palais, on se jettoit dans les appartemens: tous vouloient se montrer à Galba, se plaignant que l'honneur de le venger leur eût été enlevé par les soldats. Ceux qui faisoient le plus de bruit, étoient précisément les plus lâches, les plus disposés, com-

(a) Tum verò non populus tantùm & imperita plebs in plausus & immodica studia, sed equitum plerique ac senatorum, posito metu incauti, refractis palatii foribus, ruere intus, ac se Galbæ ostentare, præreptam sibi ultionem querentes: ignavissimus quisque, & in periculo non ausurus, nimii verbis, linguæ feroces: nemo scire, & omnes affirmare. Donec inopiâ veri & consensu errantium victus, sumpto thorace Galba ..... sellâ levaretur. Tac.

comme il parut par l'événement, à reculer à la premiére apparence de danger: fiers & hautains en paroles, braves de la languè, aucun d'eux n'avoit, ni ne pouvoit avoir de certitude, & tous assuroient le fait: ensorte que Galba trompé par l'erreur universelle, prit sa cuirasse, & monta dans sa chaise. Dans le moment un soldat nommé Julius Atticus vint à sa rencontre, & montrant son épée ensanglantée, il se vantoit d'avoir tué Othon. „ Camarade, lui dit Galba, qui t'en a donné l'ordre? " (a) Parole bien digne d'un Prince attentif à reprimer la licence militaire. Les menaces ne pouvoient l'abbattre, & la flatterie ne l'amollissoit point.

AN R. 820. De J. C. 69.

Belle réponse de Galba à un soldat qui se vantoit d'avoir tué Othon.

La situation des choses étoit bien autre qu'il ne se l'imaginoit. Tout le camp reconnoissoit Othon; & l'ardeur étoit si grande, que non contens de lui faire un rempart de leurs corps, les Prétoriens le placérent au milieu de leurs drapeaux, sur une élevation où paroissoit peu auparavant la statue d'or de Galba. Ni Tribun ni Centurion n'avoit la liberté d'approcher: le soldat prenoit même soin d'avertir que l'on se tînt en garde contre les Officiers. L'air retentissoit d'acclamations & d'exhortations mutuelles; & ce n'étoient

Ardeur des soldats pour Othon.

*Tac. Hist.* I. 36.

(a) Insigni animo ad coërcendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adversùs blandientes incorruptus. *Tac.*

AN. R. 820. De J.C. 69. toient pas des cris oisifs d'une flatterie impuissante, comme parmi la populace de la ville. A mesure qu'un soldat arrivoit, les autres le prenoient par la main, l'embrassoient avec leurs armes, l'amenoient à Othon, lui dictoient les paroles du serment; & tantôt ils recommandoient les soldats à l'Empereur, tantôt l'Empereur aux soldats. Othon (*a*) de son côté jouoit son rôle, saluant de la main, donnant le baiser, faisant des gestes de soumission à la multitude, & toutes sortes de bassesses serviles pour parvenir à dominer. Surtout (*b*) il s'épuisoit en promesses: & il répéta plusieurs fois qu'il ne prétendoit avoir pour lui, que ce que lui laisseroient les soldats.

Il les harangue. Lorsqu'il sçut que la Légion de Marine s'étoit déclarée en sa faveur, il commença à prendre confiance en ses forces: & au-lieu que jusques-là il n'avoit agi qu'en corrupteur qui cherche à se faire des créatures, il crut devoir procéder en chef de parti, qui se voit à la tête d'un corps puissant & nombreux. Il convoqua l'assemblée des soldats, & leur fit cette harangue. " Mes chers Camarades, j'igno-
,, re sur quel pied je dois ici m'annoncer.
,, Il

(*a*) Nec deerat Otho protendens manus, adorare vulgum, jacere oscula, & omnia serviliter pro dominatione. *Tac.*

(*b*) Nihil magis pro concione testatus est, quàm id demum se habiturum quod sibi illi reliquissent. *Suet. Oth. 6.*

„ Il ne m'eſt pas permis de me qualifier AN. R. 820.
„ ſimple particulier, après que vous m'a- De J. C. 69.
„ vez nommé Empereur; ni Empereur,
„ pendant qu'un autre jouit de l'Empire.
„ Le titre qui vous convient ſera pareil-
„ lement incertain, tant que l'on doute-
„ ra ſi c'eſt un Empereur ou un ennemi
„ du Peuple Romain que vous avez dans
„ votre camp. Entendez-vous les cris
„ par leſquels on demande en même
„ tems ma mort & votre ſuplice? tant
„ il eſt évident que votre ſort & le mien
„ ſont inſéparablement attachés, & que
„ nous ne pouvons ni périr, ni triom-
„ pher que conjointement. Et Galba,
„ doux & clément comme il eſt, a peut-
„ être déjà promis ce qu'on lui deman-
„ de. Il n'y auroit pas lieu de s'en éton-
„ ner, après l'exemple de tant de mil-
„ liers d'innocens maſſacrés par ſes or-
„ dres, ſans que perſonne l'en eût ſol-
„ licité. Je frémis d'horreur, toutes les
„ fois que je me rappelle la funeſte en-
„ trée de Galba, & l'inhumanité barba-
„ re avec laquelle il a fait décimer aux
„ portes de la ville de malheureux ſol-
„ dats qui s'étoient remis à ſa foi: ſeul
„ exploit par lequel il ſe ſoit ſignalé.
„ Car quel autre mérite a-t-il apporté à
„ l'Empire, que les différens meurtres
„ de Fonteius Capito dans la Germanie,
„ de Macer en Afrique, de Cingonius
„ Varro ſur ſa route, de Petronius Tur-
„ pilianus dans la ville, de Nymphidius

AN. R 820. De J. C 69. „ dans votre camp? Quelle est la province, quelle est l'armée, qu'il n'ait souillée d'un sang violemment répandu, ou, selon son langage, qu'il n'ait châtiée & réformée? Car (*a*) ce qui est crime pour les autres, il l'appelle remède: la cruauté est chez lui une sévérité salutaire, l'avarice une sage œconomie, les suplices & les outrages qu'il vous fait souffrir, le maintien de la discipline.

„ Il ne s'est encore écoulé que sept mois depuis la mort de Néron: & déjà Icelus a plus pillé, que n'ont jamais fait les Vatinius, les Polyclétes, & les Helius. Vinius (*b*) auroit donné moins libre carrière à sa licence & à son avidité, s'il eût été lui-même Empereur: au-lieu que simple Ministre, il nous a vexés comme soumis à son pouvoir, sans avoir intérêt de nous ménager, parce que nous appartenions à un autre. La maison de cet homme suffit seule pour vous payer la gratification sur laquelle on ne vous satisfait jamais, & que l'on vous reproche tous les jours. Et (*c*) pour nous ôter tou-

(*a*) Nam quæ alii scelera, hic remedia vocat: dum falsis nominibus severitatem pro sævitiâ, parcimoniam pro avaritiâ, supplicia & contumelias vestras disciplinam appellat. *Tac.*

(*b*) Minore avaritiâ aut licentiâ grassatus esset Vinius, si ipse imperasset. Nunc & subjectos nos habuit tamquam suos, & viles tamquam alienos. *Tac.*

(*c*) Ac ne qua saltem in successore Galbæ spes es-

„ toute espérance, même de la part de son successeur, Galba tire de l'exil un sujet d'élite, choisi entre tous comme celui qui lui ressemble le mieux pour l'humeur sombre & avare. Vous avez vu, mes chers camarades, comment les Dieux, par une tempête furieuse, ont rendu sensible leur courroux contre cette malheureuse adoption. Le Sénat & le Peuple Romain sont dans les mêmes sentimens. On attend que votre valeur donne le signal : c'est vous qui êtes la force de tout dessein honorable & glorieux : sans votre appui demeurent inutiles & sont privées de leur effet les plus belles entreprises. Ce n'est pas qu'il soit ici question de guerre, ni de danger pour vous. Tout ce qu'il y a de troupes dans Rome joint ses armes aux vôtres. Et une seule Cohorte, qui n'est pas (*a*) même réguliérement armée, est moins une défense pour Galba, qu'une garde qui le retient pour nous le livrer. Dès „ que

An. R. 820. De J. C. 69.

effet, arcessit ab exilio quem tristitiâ & avaritiâ sui simillimum judicabat. *Tac.*

(*a*) *Les Soldats Romains ne s'armoient de toutes piéces que pour le combat. Lorsqu'ils faisoient la garde, ils ne portoient que l'épée & la lance, & leur vêtement étoit la toge, comme il est ici marqué expressément par Tacite :* una cohors togata *Dans le camp même ils n'avoient pas leur armure complette, comme il paroît par l'ordre que donne Othon, après son discours, d'ouvrir l'arsenal, afin que les soldats puissent s'armer.*

AN. R. 820. De J. C. 69. „ que ces soldats vous auront apperçu, „ dès que je leur aurai donné l'ordre, il „ ne restera d'autre combat, sinon à qui „ me montrera le plus de zèle. Au-reste „ hâtons-nous. Tout (*a*) délai est nuisible à une entreprise qui ne peut être „ louée qu'après le succès. "

En finissant ce discours, Othon ordonna que l'on ouvrît l'arsenal, où tous prirent les armes qui les premiéres leur tombérent sous la main, sans distinction de Prétorien ou de Légionaire, de soldat national ou étranger. Aucun (*b*) Tribun, aucun Centurion ne paroissoit. Les soldats se servoient à eux-mêmes de Chefs & d'Officiers, animés surtout par la douleur des bons, puissant éguillon pour les méchans.

Galba est massacré dans la Place publique par les soldats qu'Othon avoit envoyés.

Les choses étoient en cet état, lorsque Pison envoyé, comme je l'ai dit, par Galba, approchoit du camp des Prétoriens. Le bruit & les cris tumultueux qu'il entendit l'obligérent à rebrousser chemin, & il revint joindre Galba, qui s'avançoit vers la Place publique. En même tems Marius Celsus rapporta de mauvaises nouvelles des soldats d'Illyrie. Alors Galba se trouva dans une étrange perplexité. Les uns vouloient qu'il retour-

(*a*) Nullus cunctationi locus est in eo consilio quod non potest laudari nisi peractum.

(*b*) Nullo Tribunorum Centurionumve adhortante, sibi quisque dux & instigator, & præcipuum pessimorum incitamentum, quòd boni mœrebant. *Tac.*

tournât au Palais, les autres, qu'il s'emparât du Capitole, plusieurs, qu'il montât à la Tribune aux harangues. Le plus grand nombre se contentoient de réfuter les avis proposés : & (*a*), selon qu'il arrive dans les conseils dont l'événement est malheureux, on rappelloit le passé, & on regardoit comme les meilleurs partis ceux qu'il n'étoit plus tems de mettre à exécution. An. R.820. De J. C.69.

Les (*b*) flots de la populace qui remplissoit la Place publique, poussoient de côté & d'autre Galba, obligé d'obéir à leurs mouvemens. Les Temples, les Basiliques, tout étoit plein, & tout respiroit la tristesse. Car dans une si grande multitude on n'entendoit pas un seul cri, ni presque une seule parole : des visages étonnés, une attention avide & inquiète à recueillir le moindre bruit, ni tumulte ni calme décidés, un silence de crainte & de désespoir.

On vint néanmoins dire à Othon que le peuple prenoit les armes, & il ordonna en conséquence à ceux qui l'environnoient de partir en diligence, & de prévenir

(*a*) Quum . . ., ut evenit in consiliis infelicibus, optima viderentur quorum tempus effugerat. *Tac.*

(*b*) Agebatur huc illuc Galba turbæ fluctuantis impulsu, completis undique Basilicis & Templiis, lugubri prospectu. Neque populi aut plebis ulla vox, sed attoniti vultus, & conversæ ad omnia aures, neque tumultus neque quies, quale magni metûs & magnæ iræ silentium est. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. venir le danger. Ainsi (a), dit Tacite, des soldats Romains, comme s'il se fût agi pour eux de faire descendre du trône des Arsacides Vologése ou Pacorus, & non pas de massacrer leur Empereur, foible, sans armes, & respectable par son âge avancé, dissipent la populace; foulent aux pieds le Sénat; & la lance baissée, courant à bride abattue, ils entrent furieux dans la Place: & ni la vue du Capitole, ni la vénération des Temples qui s'offroient de toutes parts à leurs yeux, ni la majesté du Rang Suprême, ne furent des motifs capables de les retenir, & de les empêcher de commettre un crime, que venge très-certainement quiconque succéde au Prince assassiné.

Dès que cette troupe armée parut; l'Enseigne de la Cohorte qui accompagnoit Galba, arracha de son drapeau l'image de ce Prince, & la jetta contre terre. Cette action insolente fut un signal qui décida tous les soldats en faveur d'Othon: la Place devint déserte en un instant par la fuite de tout le peuple, & si quelques-uns balançoient encore, les sédi-

(a) Igitur milites Romani quasi Vologesen aut Pacorum avito Arsacidarum solio depulsuri, ac non Imperatorem suum inermem & senem trucidare pergerent, disjectâ plebe, proculcato Senatu, truces armis, rapidis equis forum irrumpunt. Nec illos Capitolii adspectus, & imminentium templorum religio, & priores & futuri Principes terruere, quo minus facerent scelus cujus ultor est quisquis successit. *Tac.*

séditieux les déterminérent en mettant contre eux l'épée à la main. Galba se vit donc abandonné de tous: & les vétérans détachés des Armées Germaniques, qui seuls avoient de la bonne volonté, & qui s'étoient mis en marche pour venir à son secours, arrivérent trop tard, parce que ne connoissant point les rues, ils se détournérent du droit chemin. Ceux qui portoient Galba, dans le trouble & dans la frayeur qui les saisit, renversérent la litiére, & il roula par terre près d'un endroit de la Place publique appellé le (*a*) *Lac Curtius*. Ses derniéres paroles ont été diversement rapportées, selon que la haine ou l'estime animoit ceux qui en ont fait mention. Si l'on en croit quelques-uns, il demanda d'un ton supliant quel crime il avoit commis, & il promit de s'acquiter envers les soldats, si on vouloit seulement lui accorder un délai de quelques jours. D'autres en plus grand nombre assuroient qu'il avoit présenté la gorge aux meurtriers avec courage, les exhortant à frapper, s'il leur sembloit que le bien de la République l'exigeât. Peu importoit à ces scélérats quels discours il leur tenoit. Leur barbarie fut telle, qu'après qu'il fut mort d'un coup d'épée reçu dans la gorge, après même qu'on lui eut cou-

An. R. 820. De J. C. 69.

*Suet. Galb. c. 20.*

(*a*) *Voyez sur l'origine de ce nom* l'Hist. Rom. de Rollin, Tom. III. p. 10.

AN. R. 820. DE J. C. 69. coupé la tête, ils continuérent de lui déchiqueter à coups redoublés les bras & les cuisses; car le reste du corps étoit couvert par la cuirasse. Le soldat qui lui avoit coupé la tête, la cacha d'abord dans ses habits, ne pouvant la tenir suspendue par les cheveux, dont elle étoit totalement dégarnie. Ensuite exhorté par ses camarades à mettre en évidence le trophée d'un si criminel exploit, il enfonça ses doigts dans la bouche, & porta ainsi cette tête à la main, qu'il élevoit en l'air, jusqu'à ce qu'on lui eût donné une pique, au haut de laquelle il l'attacha.

Mort de Vinius. *Tac. Hist.* I. 39. 42.

Vinius ne pouvoit éviter la mort. Il n'y avoit que peu de momens que le Préfet Laco par politique ou par haine avoit eu la pensée de le tuer, sans en parler à Galba, & il n'en fut empêché que par les embarras de la circonstance. A peine sorti de ce danger, que peut-être il n'a jamais connu, Vinius tomba entre les mains des partisans d'Othon. Il y a aussi quelque variation à son sujet. Les uns racontoient que la peur lui avoit coupé la parole, les autres qu'il avoit crié à haute voix, qu'Othon ne vouloit point sa mort: ce que l'on interprétoit comme une preuve d'intelligence avec l'ennemi & le meurtrier de son Maître. Tacite a si mauvaise opinion de lui, qu'il (*a*) incline à le regarder

(*a*) Huc potiùs ejus vita famaque inclinat, ut conscius sceleris fuerit, cujus causa erat. *Tac.*

der comme complice d'une conjuration dont il étoit la cause, & à laquelle il avoit fourni le prétexte par ses crimes. Quoi qu'il en soit, Vinius en fuyant reçut une premiére blessure au jarret, & ensuite un soldat légionaire lui perça les flancs de part en part d'un coup de lance. An R. 820. De J. C. 69.

Mort de Pison.

Personne ne s'étoit mis en devoir de secourir ni Galba, ni Vinius. Mais Pison trouva un défenseur en la personne de Sempronius Densus, Capitaine de ses Gardes. Ce généreux Officier, le (a) *seul digne du nom Romain que le Soleil*, pour me servir de l'expression de Plutarque, *ait vu en ce jour de crime & d'horreur*, tira son poignard, alla au-devant des assassins, & leur reprochant leur perfidie, il tourna contre lui-même leurs efforts, soit par les coups, soit par les défis qu'il leur porta: & enfin aux dépens de sa vie, il procura à Pison le moyen de se sauver, quoique blessé, dans le Temple de Vesta. Un esclave public l'y reçut, & touché de compassion il le cacha dans sa petite chambre, où Pison à l'abri, non de la sainteté de l'asyle, mais d'une retraite ignorée, gagna quelques momens. Bientôt deux soldats, chargés nommément de le tuer, le cherchérent si bien qu'ils le trouvérent, & l'ayant tiré dehors ils l'égorgérent à la porte du Temple.

On

(a) ὃν μόνον ἥλιος ἐπεῖδεν ἐν μυριάσι τοσαύταις ἄξιον τῆς Ῥωμαίων ἡγεμονίας. *Plut. Galb.*

AN. R. 820. De J. C. 69.

Les têtes de Galba, de Pison & de Vinius, portées à Othon, & mises chacune au bout d'une pique.

On porta à Othon les têtes des trois victimes de son ambition, & il les considéra toutes curieusement. Mais (a) surtout il ne pouvoit se lasser de promener ses regards avides sur celle de Pison; soit qu'alors seulement libre de toute inquiétude, il fût assez tranquille pour se livrer à la joie; soit que le respect de la Majesté Impériale dans Galba, le souvenir de l'amitié qui l'avoit lié avec Vinius, troublassent son ame par quelques remords, tout endurci qu'il étoit dans le crime: au-lieu que n'envisageant dans Pison qu'un ennemi, & un rival, il goûtoit sans scrupule le plaisir de s'en voir délivré.

Tout sentiment d'humanité étoit éteint. Les trois têtes, attachées chacune au bout d'une pique, furent portées avec ostentation parmi les Drapeaux près de l'Aigle: & ceux qui prétendoient, avec vérité ou sans fondement, avoir pris part à ces horribles exécutions, s'empressoient de s'en faire un honteux honneur, & de montrer leurs mains sanglantes. Après la mort d'Othon, on trouva (b) parmi ses pa-

(a) Nullam cædem Otho majore lætitiâ excepisse, nullum caput tam insatiabilibus oculis perlustrasse dicitur: seu tum primùm levatâ omni sollicitudine mens, vacare gaudio cœperat: seu recordatio majestatis in Galbâ; amicitiæ in T. Vinio, quamvis immitem animum imagine tristi confuderat: Pisonis, ut inimici & æmuli, cæde lætari, jus fasque credebat.

(b) Plures quam CXX. libellos præmia exposcentium, ob aliquam notabilem illâ die operam, Vitellius postea invenit; omnesque conquiri & in-

papiers plus de six vingts requêtes pré-sentées pour demander récompense de quelque exploit signalé en ce jour funeste : & Vitellius fit chercher & mettre à mort tous ceux dont elles portoient les noms, non par considération pour Galba, mais suivant la pratique des Princes qui veulent par de semblables exemples se procurer ou la sureté, ou du-moins la vengeance. AN. R. 820. De J. C. 69.

Othon n'avoit garde de laisser impunis le Préfet Laco & Icelus. Il feignit de reléguer le premier dans une Ile, & il le fit tuer sur le chemin. Il n'observa pas tant de ménagement à l'égard d'Icelus, qui n'étant qu'un affranchi subit en public le dernier supplice. Mort de Laco & d'Icelus. *Tac. Hist.* I. 46.

La cruauté d'Othon envers ceux dont ses projets ambitieux l'avoient rendu ennemi, ne s'étendit pas pourtant au-delà de leur mort. Il consentit que Vérania épouse de Pison rendît les derniers honneurs à son mari, & que Crispine, fille de Vinius, s'acquitât du même devoir envers son pére. Elles rachetérent l'une & l'autre du soldat, encore plus avide que cruel, les têtes qui leur étoient si chéres, & les rejoignirent aux corps. Othon accorde la sépulture à ceux qu'il avoit fait tuer.

Pison n'étoit âgé que de trente & un ans lorsqu'il périt, laissant une meilleure re-

interfici jussit, non honore Galbæ, sed tradito Principibus more, munimentum ad præsens, in posterum ultionem.

AN. R. 820. DE J. C. 69. renommée que sa fortune n'avoit été heureuse. Après qu'il eut éprouvé les plus douloureuses disgraces dans sa famille & en sa personne, la grandeur suprême, que lui promettoit l'adoption de Galba, s'évanouit pour lui en quatre jours, & ne servit qu'à hâter sa mort. J'ai fait connoître suffisamment Vinius; & je n'ai rien à ajoûter sur ce qui le regarde, sinon que (a) son testament demeura sans effet à cause de ses excessives richesses, au-lieu que la pauvreté de Pison assura l'exécution de ses derniéres volontés.

*Plut. & Suet. Galb.* Le corps de Galba resta longtems sur la place exposé à toutes sortes d'insultes, sans que personne y prît intérêt. Enfin Helvidius Priscus l'enleva par la permission d'Othon, & le remit à un des esclaves de Galba nommé Argius, qui lui donna une chetive sépulture dans les jardins de sa famille. Sa tête, après avoir longtems servi de jouët à des valets d'armée, fut achetée cent piéces d'or par un affranchi de Patrobius, qui vouloit exercer sur *Tac.* elle une lâche vengeance, pour satisfaire les manes de son patron affranchi de Néron, & puni du dernier suplice par Galba. Il l'outragea donc en mille maniéres devant le tombeau de Patrobius, & ce ne fut que le lendemain qu'Argius la recouvra,

(a) Testamentum T. Vinii magnitudine opum irritum. Pisonis supremam voluntatem paupertas firmavit. *Tac.*

vra, & l'ayant brulée en mêla les cendres à celles du corps. AN. R. 820. DE J. C. 69.

Tel (a) fut le sort de Galba, âgé de soixante & treize ans, qui pendant les régnes consécutifs de cinq Princes avoit joui d'une prospérité constante, plus heureux sous l'Empire des autres, que lorsqu'il fut lui-même Empereur. Sa maison étoit de la premiére noblesse de Rome, & possédoit de grands biens. Lui-même, il fut un génie médiocre, plutôt exemt de vices qu'orné de vertus. Encore devons-nous dire que s'il n'eut point ces vices ennemis de la société, il en eut de personnels, dont la honte & l'infamie est bien capable de flétrir sa mémoire. Sans être indifférent pour la gloire, il ne connoissoit point l'ostentation. Le bien d'autrui ne le tenoit pas, il ménageoit le sien, & étoit avare de l'argent du public. Ses amis & ses affranchis le gouvernérent. S'ils se trouvoient gens de bien, sa docilité

Caractére de Galba.

*Suet. Galb.* 22.

(a) Hunc exitum habuit Ser. Galba tribus & septuaginta annis, quinque principes prosperâ fortunâ emensus, & alieno Imperio felicior, quàm suo. Vetus in familiâ nobilitas, magnæ opes: ipsi medium ingenium, magis extra vitia quàm cum virtutibus. Famæ nec incuriosus, nec venditator. Pecuniæ alienæ non appetens, suæ parcus, publicæ avarus. Amicorum libertorumque, ubi in bonos incidisset, sine reprehensione patiens: si mali forent, usque ad culpam ignarus. Sed claritas natalium, & metus temporum obtentui, ut quod segnitia erat, sapientia vocaretur.... Major privato visus, dum privatus fuit, & omnium consensu capax imperii, nisi imperasset. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. cilité pour eux ne nuisoit pas à sa réputation: s'ils étoient vicieux, elle alloit à un excès qui le rendoit méprisable. Mais la grandeur de sa naissance, & la difficulté des tems où il vivoit, furent des voiles qui couvrirent son foible, & qui firent passer pour sagesse ce qui étoit imbécilité. J'ai dit qu'il s'acquita avec honneur des divers emplois par lesquels il passa. Universellement estimé, il parut au-dessus de l'état d'un particulier tant qu'il fut dans la condition privée; & tout le monde l'eût jugé digne de l'Empire, s'il n'eût jamais été Empereur.

Il est le dernier Empereur d'un sang illustre & d'une ancienne noblesse.

J'observerai ici que Galba est le dernier des Empereurs qui ait été d'une ancienne noblesse. Tous ses successeurs seront des hommes nouveaux, dont les ancêtres ne paroissent point dans les Fastes du Gouvernement Républicain. Quatre Empereurs de suite s'étoient attachés pendant près de soixante ans à exterminer tous les grands noms; & le petit nombre de ceux qui avoient échappé à leurs cruautés, ne s'occupoient que du soin d'étouffer par l'obscurité de leur vie la splendeur périlleuse de leur origine.

O-



# OTHON.

## §. II.

*Empressement universel à flatter Othon. Il sauve Marius Celsus de la fureur des soldats. Préfets du Prétoire & Préfet de la Ville, nommés par les Soldats. Le Sénat décerne à Othon tous les titres de la Souveraine Puissance. Effroi des Romains au sujet de deux contendans à l'Empire, tels qu'Othon & Vitellius. Traits louables dans la conduite d'Othon. Il admet Marius Celsus au rang de ses amis. Mort de Tigellin. Othon élude les cris du peuple, qui demandoit la mort de Galvia Crispinilla. Arrangement des Consulats. Sacerdoces distribués convenablement. Faveur accordée judicieusement par Othon aux soldats. Facilité excessive d'Othon sur certains chefs. Il rétablit les statues de Poppéa, & paroît vouloir honorer la mémoire de Néron. Avantage remporté en Mœsie sur les Sarmates Rhoxolans. Sédition excitée par le zèle indiscret & téméraire des soldats pour Othon. Discours*

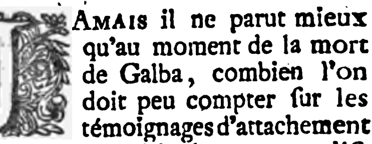
*cours d'Othon aux séditieux. Suplice de deux des plus coupables. Allarmes & inquiétudes dans la ville. Prétendus prodiges. Débordement du Tibre. Origine de l'Empereur Vitellius. Son caractére, ses vices. Traits de sa vie jusqu'au tems où il fut envoyé par Galba en Germanie. Disposition des Légions Germaniques à la révolte. Vitellius est reçu des Légions Germaniques avec une joie infinie. Caractéres de Valens & de Cécina, principaux auteurs de la révolution en faveur de Vitellius. Le mal est encore aigri par quelques peuples des Gaules. Préparation prochaine à la révolution. Serment prêté au nom du Sénat & du Peuple Romain. Vitellius est proclamé Empereur. Plusieurs Officiers immolés à la fureur du soldat. D'autres dérobés à la mort par ruse. Les troupes voisines des armées de Germanie accédent au parti de Vitellius. Contraste entre l'ardeur des troupes & la nonchalance de Vitellius. Plan de guerre formé par les Généraux de Vitellius. Marche de Valens jusqu'aux Alpes Cottiennes. Marche de Cécina. Desastre de la Nation Helvétique. Cécina traverse les Alpes Pennines. Othon & Vitellius se sondent mutuellement, & se tendent des embuches l'un à l'autre. Les familles d'Othon & de Vitellius conservées. Forces du parti d'Othon.*

*Plan*

*Plan de guerre d'Othon. Il relégue Dolabella à Aquinum, & l'y fait garder à vue. Trouble & inquiétude dans Rome aux approches de la guerre. Empressement d'Othon pour partir. Il prend congé du Sénat, & fait un acte de bonté & de justice. Il harangue le Peuple. Servile adulation de la multitude. Il part, s'étant fait précéder d'un corps de troupes destiné à défendre le passage du Pô. Il se livre à la fatigue. Exploits de la flotte d'Othon. Les troupes de terre d'Othon & de Vitellius commencent à se tâter. Faste de Cécina & de sa femme. Il assiége inutilement Plaisance, & se retire à Crémone. Défiance des troupes d'Othon par rapport à leurs Chefs. Grands avantages remportés par les Généraux d'Othon sur Cécina. Sédition furieuse dans l'armée de Valens. Ardeur des troupes de Valens pour joindre Cécina. Jalousie entre Cécina & Valens. Comparaison d'Othon & de Vitellius. Othon se détermine à hazarder une bataille contre l'avis de ses meilleurs Généraux. Motifs de l'empressement d'Othon pour combattre. Othon se retire à Brixellum avant la bataille. Combat dans une Ile du Pô, où les gens de Vitellius ont l'avantage. L'armée d'Othon mal gouvernée. Mouvement de cette armée pour aller chercher l'ennemi. Bataille de Bédriac, où l'armée d'Othon est défaite. Les vaincus*

*cus se soumettent, & prêtent serment à Vitellius. Mort d'Othon. Ses funérailles. Regrets des Soldats, dont plusieurs se tuent à son exemple. Jugement sur son caractère. Faux Néron. Délateur puni à la poursuite d'un autre délateur plus puissant que lui.*

AN. R. 820. De J. C. 69. Empressement universel à flatter Othon. *Tac. Hist.* I. 45.



JAMAIS il ne parut mieux qu'au moment de la mort de Galba, combien l'on doit peu compter sur les témoignages d'attachement que donne une multitude toujours disposée à recevoir la loi du plus fort. Le changement fut si subit & si complet, que vous eussiez (*a*) cru voir, dit Tacite, un autre Sénat, un autre Peuple Romain. Tous couroient au camp, il y avoit émulation à qui arriveroit le premier: ils blâmoient hautement Galba, ils louoient le jugement des soldats, ils baisoient la main d'Othon. Plus ces démonstrations étoient feintes, plus ils s'efforçoient d'en couvrir le faux par toutes les apparences d'un zèle sincére. Othon de son côté ne rebutoit aucun de ceux qui se présentoient: du geste & de la voix, il prenoit soin de calmer le soldat

(*a*) Alium crederes Senatum, alium populum. Ruere cuncti in castra, anteire proximos, certare cum præcurrentibus, increpare Galbam, laudare militum judicium, exosculari Othonis manum: quantòque magis falsa erant quæ fiebant, tantò plura facere. *Tac.*

dat irrité & menaçant, & il montroit une douceur peut-être aussi trompeuse que les hommages qu'on lui rendoit. An. R. 820. De J. C. 69.

Il sauve Marius Celsus de la fureur des soldats.

Il sauva en cette occasion d'un grand danger Marius Celsus, Consul désigné; qui jusqu'à la derniére extrémité étoit demeuré fidéle à Galba. Les soldats furieux demandoient à grands cris son suplice, haïssant (a) en lui les talens & la vertu, comme on devroit haïr le vice. Outre l'injustice atroce d'un tel procédé, l'exemple étoit terrible, & ouvroit la porte au carnage des plus gens de bien, & peut-être au pillage de la ville. Othon (b) n'avoit pas encore une autorité assez affermie pour empêcher le crime; il pouvoit déjà l'ordonner. Il commanda donc que l'on chargeât Marius de chaînes, comme pour le réserver à de plus grands suplices; & par cette feinte il le déroba à une mort inévitable.

Préfets du Prétoire & Préfet de la Ville nommés par les Soldats.

Le caprice des soldats décidoit de tout. Ils se donnérent eux-mêmes pour Préfets Plotius Firmus & Licinius Proculus. Plotius autrefois simple soldat, & devenu Commandant du Guet dans la Ville, s'étoit déclaré des premiers en faveur du nouvel Empereur. Proculus étoit lié avec Othon d'une familiarité intime, & il passoit pour l'avoir utilement servi dans l'exé-

(a) Industriæ ejus innocentiæque, quasi malis artibus, infensi. *Tac.*

(b) Sed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum scelus: jubere jam poterat. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C 69. l'exécution de ses desseins. Les soldats nommérent aussi un Préfet de la Ville, & leur choix tomba sur Flavius Sabinus, qui avoit exercé la même charge sous Néron. La considération de Vespasien son frére, qui faisoit actuellement la guerre en Judée, fut auprès de plusieurs une puissante recommandation.

Le Sénat décerne à Othon tous les titres de la Souveraine Puissance. *Tac Hist.* I. 47.

Après (a) tous les crimes dont avoit été rempli ce jour funeste, le comble des maux fut la joie qui le termina. Le Préteur de la Ville, devenu Chef du Sénat par la mort des deux Consuls, assembla la Compagnie; & l'adulation se déploya sans mesure. Les Magistrats, les Sénateurs, accourus avec empressement, décernérent à Othon la puissance Tribunicienne, le nom d'Auguste, & tous les titres de la Souveraine Puissance, s'efforçant à l'envi d'effacer par des éloges excessifs les reproches injurieux dont ils l'avoient peu auparavant accablé. Leur politique eut sa récompense. Personne ne s'apperçut qu'Othon Empereur eût conservé du ressentiment des injures qu'il avoit reçues simple particulier. Si c'étoit oubli de sa part, ou seulement délai de vengeance, c'est ce que la briéveté de son régne n'a pas permis de discerner. Othon, reconnu du Peuple & du Sénat, sortit du camp, vint dans

(a) Exacto per scelera die, novissimum malorum fuit lætitia. *Tac.*

dans la place publique encore inondée de sang, & passant à travers les cadavres étendus par terre, il monta au Capitole, & delà se rendit au Palais.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Il n'est pas besoin d'avertir que pendant qu'on lui applaudissoit au dehors, on le redoutoit intérieurement, on l'avoit en horreur : & comme les nouvelles du soulévement de Vitellius, qui avoient été supprimées du vivant de Galba, commencérent alors à se répandre librement, il n'étoit aucun citoyen qui ne fût touché de compassion sur le triste sort de la République, destinée à devenir la proye de l'un ou de l'autre de ces deux indignes contendans. Non seulement les Sénateurs & les Chevaliers, qui par leur état devoient prendre plus d'intérêt aux affaires publiques, mais le simple peuple gémissoit ouvertement de voir les deux mortels les plus dignes de haine & de mépris par leurs débauches honteuses, par leur lâcheté, par leur mollesse, mis en place & choisis exprès, ce sembloit, par un mauvais destin pour ruiner l'Empire. On se rappelloit, non les exemples récens des cruautés exercées par les Princes sur des particuliers pendant la paix, mais les désastres généraux des guerres civiles, la ville de Rome tant de fois prise par ses propres citoyens, la désolation de l'Italie, les Provinces ravagées, Philippes, Pharsale, Pérouse, & Modéne, noms fameux par les combats

Effroi des Romains au sujet de deux contendans à l'Empire, tels qu'Othon & Vitellius.

*Tac. Hist.* I. 50.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

bats sanglans de Romains contre Romains. „ L'Univers, disoient-ils, s'est „ vu près de sa ruine, même lorsque la „ premiére place étoit disputée par des „ rivaux d'un mérite éminent. Après „ tout néanmoins l'Empire a subsisté „ sous César & sous Auguste: la Ré„ publique se seroit maintenue, si Pom„ pée (*a*) ou Brutus eussent remporté „ la victoire. Mais (*b*) ici pour qui fe„ rons-nous des vœux? pour Vitellius, „ ou pour Othon? De part & d'autre „ ce ne peuvent être que des vœux im„ pies, des priéres détestables. Quel „ choix à faire entre deux hommes dont „ la guerre ne peut avoir d'autre issue, „ que de montrer la supériorité du vice „ dans celui qui sera vainqueur?" Quelques-uns jettoient les yeux sur Vespasien. Mais c'étoit encore une espérance éloignée: & supposé même qu'elle réussît, on n'étoit pas sûr de trouver en Vespasien un aussi bon Prince, qu'il se montra par l'événement.

Traits louables dans la

Cependant la conduite d'Othon trompa

(*a*) *C'est une multitude qui parle, & l'on ne doit pas prendre ce qui est dit ici pour le vrai sentiment de Tacite. Il est fort incertain, si Pompée vainqueur auroit laissé subsister l'ancien Gouvernement: & Tacite pensoit plutôt le contraire, comme on peut le voir au* 38. *c. du L. II. des Hist.*

(*b*) Nunc pro Othone, an pro Vitellio, in templa ituros? Utrasque impias preces, utraque detestanda vota, inter duos, quorum bello solum id scires, deteriorem fore qui vicisset. *Tac.*

pa l'attente de tout le monde. Il ne s'endormoit point dans l'oisiveté : il ne se livroit point aux délices : de l'attention aux affaires, de l'activité, la décence de son rang soutenue par le travail, & par des soins dignes d'un Empereur. Il est vrai qu'on ne se fioit pas à ce changement. On pensoit qu'il avoit fait simplement tréve avec les plaisirs, qu'il déguisoit ses panchans : & l'on (a) craignoit de fausses vertus, à la place desquelles reviendroient bientôt les vices qui lui étoient naturels. AN. R. 820. DE J. C 69. conduite d'Othon.

Il sçavoit que rien n'étoit capable de lui faire plus d'honneur que la douceur & la clémence, & il en fit un usage très-bien entendu à l'égard de Marius Celsus. L'ayant soustrait, comme je l'ai rapporté, à la fureur des soldats, il le manda au Capitole. Celsus (b) avoua généreusement le crime de sa constante fidélité envers Galba, & il s'en fit un mérite auprès d'Othon, qui pouvoit espérer de lui un semblable attachement. Othon ne prit point le ton d'un Prince offensé qui pardonne : il admit sur le champ Celsus au rang de ses amis, & bientôt après il le choisit pour un de ses Généraux dans la guer- Il admet Marius Celsus au rang de ses amis.

(a) Eoque plus formidinis afferebant falsæ virtutes, & vitia reditura. *Tac.*

(b) Celsus constanter servatæ erga Galbam fidei crimen confessus, exemplum ultrò imputavit. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. guerre contre Vitellius. Celſus (a) s'attacha à Othon, comme ſi ſa deſtinée eût été d'être toujours fidéle, & toujours malheureux. La nobleſſe du procédé d'Othon envers Celſus fit un grand éclat. Les premiers de la ville en furent charmés, la multitude la célébra par ſes louanges, les ſoldats mêmes n'en furent pas fâchés: revenus de leur premier emportement, ils (b) admiroient malgré eux une vertu qu'ils ne pouvoient aimer.

Mort de Tigellin. La joie publique ne fut guéres moindre pour la mort de Tigellin. Nous avons vu quel étoit l'acharnement du peuple contre cet odieux & abominable Miniſtre de Néron. La haine qu'il méritoit ſi juſtement par lui-même, ſurchargée encore de celle que lui avoit attirée la protection de Vinius auprès de Galba, ſe renouvella à l'avénement d'Othon. Les cris pour demander ſa mort retentirent dans les Places, dans les Cirques, dans les Théâtres; & le nouveau Prince fut bien aiſe de ſe gagner l'affection de la multitude, en lui ſacrifiant un ſcélérat digne des plus grands ſuplices. Il envoya donc l'ordre de moûrir à Tigellin, qui s'étoit retiré près de Sinueſſe, avec la précaution de tenir des vaiſſeaux toujours prêts pour s'enfuir par mer en cas de diſgrace. L'ordre

(a) Manſitque Celſo velut fataliter etiam pro Othone fides, integra & infelix. *Tac.*

(b) Eamdem virtutem admirantibus cui iraſcebantur. *Tac.*

dre le prévint; & forcé de s'y soumettre, au milieu d'un tas de concubines, qui ne le quitoient jamais, il se coupa la gorge avec un rasoir.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Le peuple demandoit aussi la mort de Galvia Crispinilla, femme intriguante & audacieuse, Gouvernante de l'infame Sporus sous Néron, & ensuite complice de la révolte de Clodius Macer en Afrique, & instigatrice du projet d'affamer Rome. Mais Crispinilla trouva plus de protection que Tigellin. Sporus en étoit une auprès d'Othon. D'ailleurs les richesses immenses que cette femme avoit amassées par mille exactions, lui avoient fait trouver un mariage honorable avec un personnage Consulaire. Othon trop touché de ces considérations, éluda sous divers prétextes les cris du peuple, & usa de subterfuges par une indulgence déplacée, & qui ne lui fit pas d'honneur. Galvia Crispinilla échappa donc sous ce régne, & sous celui de Vitellius, à la haine publique; & sous Vespasien elle parvint même à jouir d'un très-grand crédit dans la ville, parce (a) qu'elle étoit riche & sans enfans, & se trouvoit ainsi dans un état qui donne de la considération, dit Tacite, sous les bons, comme sous les mauvais Princes.

Othon élude les cris du peuple, qui demandoit la mort de Galvia Crispinilla. *Tac.*

*Dio, Oth. Tac.*

C'étoit la coutume, comme je l'ai déjà

Arrangement des

(a) Potens pecuniâ, & orbitate, quæ bonis malisque temporibus juxtà valent. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. Consulats. *Tac. Hist.* I. 77.

jà observé plus d'une fois, que les nouveaux Empereurs prissent le Consulat. Ainsi en la place de Galba & de Vinius, Othon se nomma Consul avec Salvius Titianus son frére, qui l'avoit déjà été sous Claude. Ils devoient être en charge jusqu'au premier Mai. Dans l'arrangement des Consulats du reste de l'année, Othon se conduisit avec beaucoup de modération. Il garda leur rang à ceux qui avoient été désignés par Néron & par Galba, entre lesquels les plus dignes de marque sont Marius Celsus, que nous avons fait suffisamment connoître, & Arrius Antoninus, qui paroît avoir été l'ayeul maternel de l'Empereur Antonin le Pieux. Une attention politique engagea Othon à donner part au Consulat à Virginius Rufus. Il vouloit par-là faire sa cour aux Légions de Germanie, qui avoient toujours conservé de la vénération pour ce grand-homme; & leur présenter une amorce pour les regagner, s'il eût été possible.

Sacerdoces distribués convenablement.

On lui sçut gré du soin qu'il prit d'élever aux dignités d'Augures & de Pontifes des vieillards illustres, à qui il ne manquoit que ces titres pour parvenir au faîte des honneurs; & on ne loua pas moins sa bienveillance envers la jeune Noblesse, dont plusieurs nouvellement revenus d'exil reçûrent de lui des Sacerdoces qui avoient autrefois été dans leurs familles.

Je

Je place ici parmi les actions louables d'Othon une faveur accordée par lui aux soldats, mais avec prudence & sagesse, dès les premiers momens qui suivirent la mort de Galba. Ils se plaignoient d'une espéce de tribut qu'ils étoient obligés de payer à leurs Centurions pour obtenir des exemptions de certains travaux militaires. C'étoit un usage, ou plutôt un abus établi, d'où résultoient plusieurs inconvéniens contre le bien de la discipline. Othon, qui trouvoit de la justice dans les plaintes des soldats, & qui ne vouloit pas aliéner les Centurions, en les frustrant d'un émolument qu'ils regardoient comme appartenant à leur charge, prit un tempérament, & déclara qu'il payeroit du Trésor Impérial ce qui avoit été jusques-là une redevance des soldats envers leur Capitaine: institution utile, & qui fut autorisée par la pratique constante de ses successeurs.

An. R. 816. De J. C. 69.

Faveur accordée judicieusement par Othon aux soldats.

*Tac. Hist.* I. 46.

A ces traits qui méritérent à Othon l'approbation publique, il en joignit d'autres qui avoient besoin d'être excusés par la nécessité des circonstances. Trois Sénateurs condamnés sous Claude ou sous Néron pour cause de concussion, furent rétablis dans leur dignité. On fit (a) passer ce qui étoit punition d'une cu-

Facilité excessive d'Othon sur certains chefs.

*Tac. Hist.* I. 77.

(a) Placuit ignoscentibus, verso nomine, quod avaritia fuerat, videri majestatem: cujus tum odio etiam bonæ leges peribant. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. cupidité injuste & tyrannique, pour une persécution occasionnée par de prétendus crimes de Lése-Majesté : nom odieux, dont l'iniquité justement détestée anéantissoit même les loix salutaires.

Tacite improuve pareillement des largesses & des priviléges prodigués aux Peuples & aux Villes; les Colonies de Séville & de Mérida recrutées par l'addition de plusieurs nouvelles familles; le domaine de la Bétique augmenté de plusieurs villes & territoires en Mauritanie; le droit de Bourgeoisie Romaine accordé à ceux de Langres. Othon étoit porté à donner, & cherchoit à se faire partout des créatures.

Il rétablit les statues de Poppéa, & paroit vouloir honorer la mémoire de Néron.

Mais ce qui est absolument inexcusable, ce sont ses retours de tendresse vers Poppéa, & ses témoignages de vénération pour la mémoire de Néron. Il fit rétablir par un Sénatusconsulte les statues de Poppéa, à qui tout ce qui pouvoit arriver de plus favorable étoit d'être oubliée. Il souffrit aussi que des particuliers relevassent les statues de Néron, étalassent ses portraits: il remit en place les Intendans & les affranchis que ce Prince avoit employés: la premiére Ordonnance sur le Trésor Impérial qu'il signa, fut pour destiner cinquante millions de sesterces (a) à l'achévement du *Palais d'or*: il ne rejetta point les acclamations d'une

*Suet. Oth.* 7.

(a) *Six millions deux cens cinquante mille livres.*

d'une vile populace, qui le salua des noms de *Néron Othon*: & l'on assure que lui-même il ajoûta le nom de Néron au sien dans des lettres adressées à certains Gouverneurs de provinces. Néanmoins, lorsqu'il s'apperçut que les premiers & les plus gens de bien de la ville s'offensoient de ces tentatives hazardées dans la vue de faire revivre la mémoire d'un tyran si détesté, il eut assez de jugement pour y renoncer & s'en abstenir.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

*Plut. Oth.*

Les premiers commencemens du régne d'Othon furent signalés par un avantage remporté sur les Sarmates Rhoxolans. Ce qui peut nous intéresser davantage dans cet événement, assez peu considérable en lui-même, c'est la description que fait Tacite de la maniére dont les Sarmates se battoient. Il est (*a*) très-singulier, dit cet Historien, comment toute la force & toute la vigueur de ces peuples est en quelque façon hors de leurs personnes. S'ils sont à pied, rien de plus mou ni de plus lâche; à cheval & en escadrons, on a peine à les soutenir. Leurs armes sont la pique, & une longue épée qu'ils manient à deux mains: point de boucliers: les plus illustres d'entre eux portent de lourdes cuirasses, qui les rendent invulnérables aux traits, mais incapa-

Avantage remporté en Mœsie sur les Sarmates Rhoxolans. *Tac. Hist. I. 79.*

(*a*) Mirum dictu, ut sit omnis Sarmatarum virtus velut extra ipsos. Nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obstiterit. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. pables de se relever lorsqu'ils sont une fois abbattus. Une troupe donc de Sarmates Rhoxolans, composée de neuf mille chevaux, trouvant la frontiére de la Mœsie mal gardée, parce que toute l'attention se portoit vers les apprêts de la guerre civile, y fit irruption pendant l'hiver, & s'enrichit d'un grand butin. La troisiéme Légion, soutenue de son renfort accoutumé d'auxiliaires, marcha contre eux, & les défit aisément, à la faveur d'un dégel, qui faisoit de toute la campagne un vaste marais. Les chevaux des Sarmates enfoncés dans la boue devenoient comme immobiles, & les Romains n'eurent presque qu'à tuer des ennemis qui ne pouvoient se défendre. Othon fit grand trophée de cette victoire. Il récompensa M. Aponius Gouverneur de la Mœsie par une statue triomphale, & ses trois Lieutenans par les Ornemens Consulaires. Il vouloit s'acquérir l'honneur de passer pour un Prince heureux dans la guerre, & sous les auspices duquel les Armes Romaines s'illustroient d'un nouvel éclat.

Un genre de mérite qu'on ne sçauroit lui refuser, c'est de s'être fait extrêmement aimer des soldats. Leur zèle pour son service alloit jusqu'à la passion, & il donna lieu à une sédition, qui devint presque funeste à la ville.

Sédition excitée par le zèle in- Othon avoit commandé que l'on amenât à Rome une Cohorte qui étoit à Os-

Oſtie, & le ſoin de * l'armer fut donné à Criſpinus, Tribun des Prétoriens. Cet Officier, pour exécuter avec moins d'embarras ſes ordres, choiſit le moment de la nuit commençante, comme un moment de tranquillité, & ayant ouvert l'arſenal il fit charger les armes néceſſaires ſur les chariots de la Cohorte. Les ſoldats prirent ombrage des précautions mêmes affectées pour éviter le trouble: tout leur parut ſuſpect: & déjà (a) échauffés par le vin pour la plupart, la vue des armes fut une amorce qui les enflamma. Ils accuſent leurs Officiers de trahiſon, & leur imputent le deſſein d'armer contre Othon les eſclaves des Sénateurs. Ce bruit atroce ſe répand en un inſtant: tous accourent, les uns de bonne foi, &, dans l'état où le vin les avoit mis, ne ſçachant guéres ce qu'ils faiſoient; les méchans, par l'avidité de ſaiſir l'occaſion de piller; le grand nombre, par le goût qui eſt naturel à toute multitude pour la nouveauté & pour le tumulte; & l'heure de la retraite avoit renfermé les bons dans leurs tentes. Le Tribun & les plus ſévéres des Centurions ayant voulu réſiſter aux ſéditieux, furent tués ſur la place; & les ſoldats fougueux s'emparent des armes, tirent leurs épées, & montant à cheval courent à la Ville & au Palais.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Zéle indiſcret & téméraire des ſoldats pour Othon.

* Voyez la note ci-deſſus, p. 75.

O-

(a) Viſa inter temulentos arma, cupidinem ſui movere. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. Othon donnoit un grand repas à plus de quatre-vingts tant Magiſtrats que Sénateurs, dont pluſieurs avoient amené leurs femmes. L'allarme fut des plus vives : on ne ſçavoit ſi c'étoit une fureur ſubite qui eût tranſporté les ſoldats, ou une perfidie de l'Empereur ; quel parti étoit le plus périlleux, ou de reſter & d'attendre, ou de s'enfuir & de ſe diſperſer : ils vouloient montrer de la confiance, & leur trouble les déceloit : ſurtout ils attachoient leurs regards ſur le viſage d'Othon, qui (*a*) leur donnoit de la crainte, pendant qu'il craignoit lui-même. Il ne méritoit pas que l'on ſe défiât de lui. Auſſi touché du danger auquel il voyoit le Sénat expoſé, que s'il eût été menacé lui-même, il envoya les Préfets du Prétoire au-devant des ſoldats pour les calmer, il ordonna à ſes convives de ſe retirer promptement. Tous s'enfuirent en déſordre : les Magiſtrats jettant les marques de leurs dignités, & évitant un cortége qui les auroit rendus reconnoiſſables, des vieillards & des femmes s'égarant dans les ténébres, ſe répandirent en différentes rues : peu regagnérent leurs maiſons : la plupart crurent trouver plus de ſureté chez leurs amis, & les plus obſcurs de leurs cliens étoient ceux

(*a*) Utque evenit, inclinatis ſemel ad ſuſpicionem mentibus, quum timeret Otho, timebatur. *Tac.*

ceux qu'ils choisissoient par préférence, comme les moins faciles à deviner. AN. R. 820. De J. C. 69.

Les barriéres mêmes du Palais ne pûrent arrêter la fougue des séditieux, & ayant blessé un Centurion & un Tribun qui vouloient les retenir, ils pénétrérent jusqu'à la salle du festin, demandant qu'on leur montrât Othon. Il ne sortoit de leurs bouches que des paroles de menaces contre leurs Officiers, contre le Sénat entier; & ne pouvant désigner en particulier aucun coupable, leur licence en vouloit à tous. Othon obligé de s'abaisser, contre la majesté de son rang, aux priéres & aux larmes, eut bien de la peine à les appaiser. Ils retournérent dans leur camp à regret, sans avoir accompli leur dessein, mais en ayant assez fait pour se rendre criminels.

Le (a) lendemain l'aspect de la ville sembloit annoncer une ville prise. Les portes des maisons étoient fermées, peu de monde dans les rues, la consternation peinte sur le visage de ceux qui se montroient. Pour ce qui est des soldats, ils affectoient un dehors de tristesse, où le repentir avoit peu de part. Les deux Préfets du Prétoire les prirent par bandes, craignant de les assembler en corps, & leur parlérent d'un ton plus ferme ou plus doux,

(a) Posterâ die, velut captâ urbe, clausæ domus, rarus per vias populus, mœsta plebs, dejecti in terram militum vultus, ac plus tristitiæ quàm pœnitentiæ. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. doux, chacun ſelon ſon caractére. La fin de ces harangues fut une diſtribution de cinq mille ſeſterces (*a*) par tête. Après ce préliminaire Othon oſa entrer au camp. Auſſitôt les Tribuns & les Centurions l'environnent, dépouillant les marques de leurs emplois, & demandant repos & ſureté. Les ſoldats ſentirent quelle haine jettoit ſur eux une pareille requête, & ſe composant, prenant des maniéres ſoumiſes, ils invoquérent même la ſévérité de l'Empereur contre les auteurs de la ſédition.

Othon (*b*) avoit l'eſprit agité de bien des penſées différentes. Il voyoit que les ſoldats étoient partagés de ſentimens; que les bons ſouhaitoient un prompt remède à la licence, mais que la plupart, amateurs de ſéditions, & ne pouvant ſouffrir qu'un gouvernement mou & foible, avoient beſoin de l'amorce des troubles & du pillage pour ſe laiſſer mener volontiers à une guerre civile. Réfléchiſſant ſur lui-même, il comprenoit que la vertu & la

(*a*) *Six cens vingt-cinq livres.*

(*b*) Otho quanquam turbidis rebus, & diverſis militum animis, quum optimus quiſque remedium præſentis licentiæ poſceret; vulgus & plures, ſeditionibus & ambitioſo imperio læti, per turbas & raptus faciliùs ad civile bellum impellerentur: ſimul reputans non poſſe principatum ſcelere quæſitum, ſubitâ modeſtiâ, & priſcâ gravitate retineri, ſed diſcrimine urbis & periculo Senatûs anxius, poſtremò ita diſſeruit. *Tac.*

la sévérité antiques ne convenoient guéres à un Prince monté au rang suprême par le plus noir des attentats. D'un autre côté le danger de la Ville & du Sénat faisoit sur lui une impression profonde. Enfin il prit son parti, & parla en ces termes: An. R. 822. De J. C. 69.

„ Mes chers camarades, je ne viens „ point ici encourager votre bravoure, „ ni animer votre ardeur à mon servi„ce: ces sentimens sont chez vous en un „ degré qui passe ce que je puis souhai„ter, & je n'ai à vous prier que d'y ap„porter de la modération. Les causes „ ordinaires des troubles qui s'excitent „ dans les armées, sont la cupidité, les „ haines, ou la crainte des dangers. Rien „ de tout cela n'a influé dans le tumul„te arrivé derniérement parmi vous: il „ n'a eu pour principe qu'un trop vif at„tachement pour votre Empereur, & „ un zèle dont vous avez plus écouté la „ voix que celle de la prudence. Car (a) „ souvent des motifs louables, si la sa„gesse ne les gouverne, produisent des „ effets pernicieux. Discours d'Othon aux Séditieux.

„ Nous partons pour la guerre. Fau„dra-t-il que tous les couriers soient „ entendus en présence de l'armée, que „ tous les Conseils se tiennent en public? „ Une

(a) Nam sæpe honestas rerum causas, ni judicium adhibeas, perniciosi exitus consequuntur. Tac.

AN. R. 820. De J. C. 69.

„ Une telle pratique conviendroit-elle au „ bien des affaires, à la rapidité des occasions qui s'envolent dans l'instant ? „ Il (a) est des choses que le soldat doit „ ignorer, comme il en est qu'il doit sçavoir. L'autorité des Chefs, la sévérité de la discipline exige que souvent „ les Officiers eux-mêmes ne connoissent „ pas les motifs des ordres qu'ils reçoivent. Si lorsqu'un ordre a été donné, „ il est permis à chacun d'en raisonner „ & de faire des questions, la subordination périt, & les droits du souverain „ commandement périssent avec elle. „ Se donnera-t-on, lorsque nous serons „ à la guerre, la licence de prendre les „ armes en pleine nuit ? Un ou deux misérables, (car je ne crois pas que les auteurs de la sédition passent ce nombre) „ un ou deux forcenés, dont la fureur „ sera encore augmentée par l'ivresse, „ tremperont leurs mains dans le sang de „ leurs Officiers, forceront la tente de „ leur Empereur ? Il est vrai que c'est „ par affection pour moi que vous l'avez „ fait. Mais dans le trouble, dans les ténébres, dans une confusion générale, „ l'occasion peut se présenter aux malin-

(a) Tam nescire quædam milites, quàm scire oportet. Ità se ducum auctoritas, sic rigor disciplinæ habet, ut multa etiam Centuriones Tribunosque tantùm juberi expédiat. Si, cur jubeantur, quærere singulis liceat, pereunte obsequio etiam Imperium intercidit. Tac.

,, intentionnés d'agir même contre moi. An R. 822.
,, Quels autres sentimens, quelles autres De J. C. 69.
,, dispositions Vitellius avec ses satellites
,, nous souhaiteroit-il, si la chose dépen-
,, doit de lui? Ne seroit-il pas charmé,
,, que la mesintelligence & la discorde se
,, missent parmi nous? que le Soldat n'é-
,, coutât plus les ordres du Centurion, ni
,, le Centurion ceux du Tribun; afin que
,, mêlés & confondus, cavalerie & infan-
,, terie, sans régle, sans discipline, nous
,, courussions à une perte certaine? C'est
,, (a) par l'obéissance, mes chers ca-
,, marades, que la milice subsiste, & non
,, par une curiosité indiscrette, qui sou-
,, met à l'examen les ordres des Géné-
,, raux. L'armée la plus modérée & la
,, plus soumise avant l'action, est tou-
,, jours la plus courageuse dans l'action
,, même. Les armes & la bravoure, voi-
,, là votre partage: laissez-moi le con-
,, seil, & le soin de gouverner votre va-
,, leur. Peu sont coupables: deux seule-
,, ment seront punis: que tous les autres
,, bannissent de leur souvenir les horreurs
,, d'une nuit si criminelle. Et que jamais
,, ne se répétent dans aucune armée ces
,, cris audacieux contre le Sénat. De-
,, man-

(a) Parendo potius, commilitones, quàm imperia ducum sciscitando, res militares continentur: & fortissimus in ipso discrimine exercitus est, qui ante discrimen quietissimus. Vobis arma & animus sit: mihi consilium, & virtutis vestræ regimen relinquite. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69.

„ mander que l'on extermine une Compagnie qui préside à l'Empire, qui renferme la fleur & l'élite de toutes les „ Provinces, non certes, c'est ce que „ n'oseroient faire ces Germains mêmes „ que Vitellius arme actuellement con- „ tre nous. Et des enfans de l'Italie, une „ jeunesse vraiment Romaine voudroit „ se porter à une fureur sanguinaire con- „ tre cet Ordre auguste, dont la splen- „ deur nous donne une supériorité écla- „ tante sur la bassesse ignoble du parti de „ Vitellius? Vitellius a des nations pour „ lui: il est accompagné d'un corps de „ troupes qui a figure d'armée. Mais le „ Sénat est pour nous: & cette seule dif- „ férence met la République de notre „ côté, & constitue nos adversaires en- „ nemis de la patrie. Eh (a) quoi! pen- „ sez-vous que cette grande & superbe „ ville consiste dans les maisons, dans „ les édifices, dans des amas de pierres? „ Ces êtres muëts & inanimés peuvent „ se détruire & se renouveller sans consé- „ quence. C'est le Sénat qui en est l'a- „ me, & de sa conservation dépend l'é- „ ternité de l'Empire, la paix de l'Uni- „ vers, votre salut & le mien. Cette „ Com-

(a) Quid? vos pulcherrimam hanc urbem, domibus & tectis, & congestu lapidum, stare creditis? Muta ista & inanima intercidere ac reparari promiscuè possunt. Æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestrâ salus, incolumitate Senatûs firmatur. *Tac.*

„ Compagnie a été instituée sous la di- An R. 820.
„ rection des auspices par le péré & le De J. C. 69.
„ fondateur de cette ville: elle a subsisté
„ depuis les Rois jusqu'aux Empereurs
„ toujours florissante & immortelle: nous
„ devons en transmettre la majesté à nos
„ descendans, telle que nous l'avons re-
„ çue de nos ancêtres. Car de-même que
„ de vous naissent les Sénateurs, du Sé-
„ nat sortent les Princes."

Ce discours mêlé de sévérité & d'indulgence, propre à reprimer & à flatter les soldats, fut extrêmement goûté & applaudi. Ils furent aussi charmés de ce qu'Othon se contenta du suplice de deux des plus coupables, auxquels personne ne prenoit intérêt: & par-là si l'indocilité de ces mutins ne fut pas guérie, au-moins se trouva-t-elle calmée pour un tems.

Suplice de deux des plus coupables.

*Plut. Oth.*

Cependant la ville n'avoit pas recouvré sa tranquillité. Les apprêts de la guerre y entretenoient le trouble: & quoique les soldats n'attentassent rien en commun contre le repos public, ils se répandoient dans les maisons comme espions, déguisés en bourgeois: ils observoient malignement les discours de ceux que leur noblesse, leur rang, & leurs richesses exposoient plus que d'autres aux soupçons. On se persuada même qu'il s'étoit glissé dans la ville des partisans de Vitellius, qui épioient furtivement la disposition des esprits. Ainsi

Allarmes & inquiétudes dans la ville.

*Tac. Hist.* I. 85.

tout

AN. R. 820. DE J. C. 69. tout étoit plein de défiances, & les citoyens se croyoient à peine en fureté dans l'intérieur de leurs maisons. En public l'embarras devenoit encore plus grand. A chaque nouvelle qui arrivoit, (car l'armée de Vitellius étoit déjà depuis long tems en marche, & elle approchoit de l'Italie) on se tenoit alerte, on composoit son visage & son maintien, de peur de paroître ou mal augurer, si le bruit étoit fâcheux, ou ne pas se réjouir assez des succès. Mais (a) surtout les Sénateurs, lorsqu'ils étoient assemblés, ne sçavoient comment tourner leurs avis, comment régler leur conduite, pour ne point donner prise. Le silence pouvoit être imputé à mauvaise humeur, la liberté devenir suspecte. Et Othon nouvel Empereur, & récemment sorti de l'état de particulier, se connoissoit en flatterie. Les Sénateurs donc prenoient le parti de s'envelopper dans des discours ambigus, dans des propos vagues, traitant Vitellius d'ennemi & de parricide, & l'accablant d'injures, dans lesquelles les prudens

(a) Coacto verò in Curiam Senatu, arduus rerum omnium modus, ne contumax silentium, ne suspecta libertas. Et privato Othoni nuper, atque eadem dicenti, nota adulatio. Igitur versare sententias, & huc atque illuc torquere, hostem & parricidam Vitellium vocantes: providentissimus quisque, vulgaribus conviciis; quidam vera probra jacere, in clamore tamen, & ubi plurimæ voces, aut tumultu verborum sibi ipsi obstrepentes. *Tac.*

dens se donnoient de garde de rien spécifier : quelques-uns articuloient des faits distincts & précis, mais c'étoit dans les momens de clameurs & de tumulte, lorsque plusieurs parloient ensemble, encore avoient-ils soin de prononcer d'une façon bruyante & confuse, qui ne permît de les entendre qu'à demi. AN. R. 820. De J.C. 69.

Les allarmes publiques furent augmentées par de prétendus prodiges, qui (a) autrefois & dans les siécles grossiers, dit Tacite, se remarquoient en pleine paix, mais qui n'ont plus guéres de crédit aujourd'hui, à-moins que la crainte de quelque danger présent ne leur en donne. Une subite inondation du Tibre fut un désastre réel. Le débordement vint avec tant de furie, qu'il rompit le pont de bois, renversa les quais, & s'étendit non seulement dans les lieux bas de la ville, mais même dans ceux qui n'avoient pas communément à craindre de pareils accidens. On n'eut pas le tems de se précautionner. Plusieurs furent enlevés par les eaux dans les rues, d'autres en plus grand nombre surpris dans leurs boutiques & dans leurs lits. Il y eut beaucoup de bled perdu par l'inondation du marché où il étoit exposé en vente. Delà s'ensuivit la disette, la cessation de gain pour les ar-

Prétendus prodiges.

Débordement du Tibre.

(a) Et plura alia, rudibus seculis etiam in pace observata, quæ nunc tantùm in metu audiuntur. Tac.

An. R. 826. De J. C. 69. artisans; & les eaux ayant séjourné longtems gâtérent les fondemens de bien des édifices, qui tombérent lorsque le fleuve se retira. Comme les esprits étoient tournés vers la superstition, on s'imagina que c'étoit un mauvais présage pour Othon, qui actuellement se préparoit à partir pour la guerre contre Vitellius, que les grandes eaux lui fermassent le Champ de Mars & la Voie Flaminienne, qui étoient son chemin.

Le départ d'Othon m'avertit de faire connoître l'ennemi qu'il alloit combattre, & d'exposer en détail la promotion de Vitellius à l'Empire, & les mouvemens qui l'avoient suivie jusqu'à l'entrée de ses troupes en Italie.

Origine de l'Empereur Vitellius.

Si la famille dont sortoit l'Empereur Vitellius étoit aussi ancienne que son nom dans l'Histoire, elle devroit être comptée parmi les premiéres noblesses de Rome. Car (a) dès l'année de l'expulsion des Rois on trouve deux Vitellius fréres, qui véritablement ne font pas un beau personnage, puisqu'ils furent condamnés & exécutés comme complices de la conjuration des Tarquins; mais qui tenoient un rang très-distingué dans la ville, puisqu'ils étoient neveux de Collatin, & beaux-fréres de Brutus. Je m'étonne que ceux qui au rapport de Suétone avoient cherché à illustrer l'origine

Suet. Vit. I. 3.

(a) Voyez *Hist. de la Rép. Rom. Tom.* I. p. 289.

gne de la maison dont il s'agit, au-lieu de se perdre dans la fable, n'ayent pas saisi ce fait si éclatant & si avéré, à-moins qu'une noblesse tirée de traîtres & d'ennemis de la patrie ne leur ait semblé peu honorable. Quoi qu'il en soit, la généalogie de l'Empereur Vitellius ne remonte avec certitude que jusqu'à son ayeul P. Vitellius Chevalier Romain, Intendant d'Auguste, & Pére de quatre fils, dont les deux plus célébres furent P. Vitellius, ami & vengeur de Germanicus, & L. Vitellius trois fois Consul & Censeur, & encore plus connu par la bassesse de son adulation, que par l'éminence des dignités qu'il posséda. Ce dernier eut deux fils, A. Vitellius, qui est l'Empereur dont nous avons à parler, & L. Vitellius, qui fut Consul dans la même année que son frére aîné, comme nous l'avons remarqué.

AN. R. 820. De J. C. 69.

A. Vitellius, l'un des plus indignes sujets qui ayent deshonoré la Majesté Impériale, nâquit le sept, ou, selon d'autres, le vingt-quatre Septembre de la seconde année de l'Empire de Tibére. Il passa les derniéres années de son enfance & les premiéres de sa jeunesse à Caprée, séjour dont le nom annonce la conduite qu'il y tint; & l'on crut que par son deshonneur étoient achetées les graces que Tibére fit à son pére, le Consulat, & le Gouvernement de Syrie. Toute sa vie répondit à de si honteux com-

Son caractére, ses vices: traits de sa vie jusqu'au tems où il fut envoyé par Galba en Germanie.

An. R. 820. De J. C. 69. Le mépris que Galba faisoit de Vitellius, fut, comme je l'ai dit, le motif qui détermina cet Empereur à lui confier l'important emploi de Commandant des Légions de la basse Germanie. Lorsqu'il fallut partir, il n'avoit pas de quoi faire le voyage; & pour trouver de l'argent, il fut obligé de déposer en gage un brillant, qui servoit de pendant d'oreille à sa mére Sextilia, Dame d'un très-grand mérite. De-plus il loua sa maison, mettant dehors Galéria sa femme & ses enfans, pour les loger dans un grenier. Ses créanciers, & en particulier les habitans de Sinuesse & de Formies, dont il avoit détourné à son profit les revenus publics, firent opposition à sa sortie, & arrêtérent ses équipages, Il se tira de cet embarras par la hauteur & la violence. Un affranchi, à qui il devoit, s'étant rendu plus incommode que les autres, Vitellius lui intenta un procès criminel, prétendant que cet homme l'avoit frappé; & il en couta encore au malheureux créancier cinquante mille sesterces (*a*), pour obtenir de son débiteur la cessation des poursuites. Cet exemple intimida les autres, & Vitellius partit. Il arriva au camp vers le premier Décembre de l'année qui précéda la mort de Galba, & il trouva les Légions dans une fermentation violente, qui n'attendoit que l'occa-

*Tac. Hist. I. 52.*

(*a*) *Six mille deux cens cinquante livres.*

casion pour éclater & produire une révolte.

AN. R. 820. De J. C 69.

Cette armée étoit fiére de sa victoire sur Vindex. Beaucoup de gloire & un riche butin remporté sans fatigue & sans danger avoient été des amorces qui l'excitoient à préférer les hazards de la guerre au repos, l'espoir des récompenses à un service tranquille & uniforme. Ces motifs (*a*) agissoient d'autant plus puissamment sur les soldats, qu'ils avoient supporté pendant longtems toute la rigueur d'une milice ingrate, dans un pays presque sauvage, & sous une discipline sévére, dont la fermeté se maintient inexorable dans la paix, au-lieu que les dissensions civiles l'énervent par les facilités qu'elles offrent au changement de parti, & par l'impunité qu'elles assurent à la perfidie. Les Légions Germaniques formoient toutes ensemble un corps très-puissant. Mais avant leur derniére expédition, chaque soldat ne connoissoit que sa Compagnie : les Légions avoient leurs quartiers séparés : les deux armées demeuroient renfermées dans les limites de deux provinces différentes. Rassemblées contre Vindex, elles firent l'essai de leurs for-

Dispositi-on des Légions de Germanie à la révolte.

*Tac. Hist.* l. 51.

(*a*) Diuque infructuosam & asperam militiam exercitus toleraverat, ingenio loci cœlique, & severitate disciplinæ, quam in pace inexorabilem discordiæ civium resolvunt, paratis utrimque corruptoribus, & perfidiâ impunitâ. *Tac.*

An. R. 820. De J. C 69. forces & de la foiblesse des Gaules; & animées par le succès, elles soupiroient après une nouvelle guerre & de nouvelles discordes, & elles ne regardoient plus les Gaulois comme des alliés, mais comme des ennemis vaincus.

Les Peuples de la partie des Gaules qui borde le Rhin, nourrissoient ce levain d'animosité, & liés avec les Légions par la société d'intérêts & de sentimens, ils les aiguillonnoient contre les partisans de Galba; car c'est ainsi qu'ils avoient l'audace d'appeller ceux qui étoient entrés dans la ligue de Vindex. Par leur instigation les soldats aigris de plus en plus contre les Séquanois, contre les Eduens, contre tous les Peuples les plus opulens de la Gaule, & mesurant leur haine sur la richesse du butin qu'ils espéroient, ne rouloient dans leur esprit que prises de villes, ravages des terres, enlévemens d'or & d'argent. Leur avidité & leur arrogance, vices ordinaires des plus forts, étoient encore irritées par la fierté des Gaulois, qui insultoient l'armée en faisant trophée des immunités & des récompenses qu'ils avoient reçues de Galba.

Ajoûtez à tant de causes de trouble les bruits atroces que répandoient avec malignité des esprits brouillons, & auxquels le soldat ajoûtoit foi témérairement. On disoit que Galba se préparoit à décimer les Légions, à casser les plus bra-

braves des Capitaines. De toutes parts arrivoient des nouvelles sinistres : de Rome, on n'apprenoit rien qui n'inspirât l'aversion & le mépris pour Galba, & ces impressions fâcheuses, en passant par Lyon, ville ennemie du Gouvernement actuel par une suite de son opiniâtre attachement pour Néron, se grossissoient & s'envenimoient encore. Mais (a) la source la plus féconde des propos vagues, indiscrets, turbulens, étoit dans l'armée même, qu'agitoient tour à tour la haine, la crainte, &, lorsqu'elle considéroit ses forces, une confiance pleine de présomption. An. R. 820. De J. C. 69.

Vitellius est reçu des Légions Germaniques avec une joie infinie. *Suet. Vit. 7.*

Dans la disposition où étoient les esprits, un Commandant d'un nom illustre, né d'un pére trois fois Consul, parvenu à un âge où la vigueur se soutient encore & accompagne la maturité, pardessus tout cela d'un caractére facile & prodigue, fut reçu comme un présent venu du Ciel. On ne remarquoit point, ou même on lui tournoit en éloges les traits de bassesse dont toute sa conduite étoit remplie, & qu'il avoit fait paroître en particulier sur la route ; car il ne rencontroit point de soldat qu'il ne le baisât des deux joues. Dans les hôtelleries il se familiarisoit indécemment avec les

(a) Sed plurima ad fingendum credendumque materies in ipsis castris, odio, metu, &, ubi vires suas respexerant, securitate. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. les valets & les palefreniers. Il (a) ne manquoit point de leur demander tous les matins s'ils avoient déjeuné, & il tiroit de son estomac la preuve que lui-même il n'étoit pas à jeun.

*Tac. Hist.* L. 52. Il faut pourtant convenir qu'il y eut quelque chose de louable dans la maniére dont il se comporta en arrivant à l'armée. Il visita avec soin les quartiers d'hiver des Légions. Une molle & flatteuse indulgence ne fut pas le seul motif qui le porta à effacer les notes d'ignominie, à rétablir dans leurs grades les Officiers qui en avoient été privés. La justice & la raison furent aussi quelquefois consultées. Surtout il se fit honneur en s'éloignant de la honteuse avarice de son prédécesseur Fonteius Capito, qui vendoit les emplois, & pesoit la dignité & l'indignité des sujets au poids de leur argent.

Le mérite de cette conduite fut estimé bien au-dessus de sa valeur. C'étoit, selon les idées de la multitude, un mérite d'Empereur, & non de simple Consulaire. Des (b) juges desintéressés auroient

(a) Ut manè singulos jamne jentassent sciscitaretur, seque fecisse ructu quoque ostenderet. *Suet.*

(b) Et Vitellius ut (*) apud severos humilis, ita comitatem bonitatemque faventes vocabant, quòd sine modo, sine judicio, donaret sua, largiretur aliena ... ipsa vitia pro virtutibus interpretabantur. *Tac.*

(*) *J'ajoûte au texte la particule* ut, *conduit par le sens & autorisé par Freinshemius.*

roient trouvé Vitellius petit & bas. Les soldats prévenus appelloient en lui bonté & libéralité ce qui étoit facilité excessive à donner sans mesure, sans choix, non seulement le sien, mais souvent le bien d'autrui:& ses vices passoient pour vertus.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Dans les deux armées il y avoit sans doute de bons sujets & des amateurs de la tranquillité: mais le nombre de ceux en qui se faisoit remarquer une activité pernicieuse, l'emportoit de beaucoup. Entre tous se distinguoient par une cupidité effrenée & par une témérité capable de tout oser Alienus Cecina & Fabius Valens, Commandans de Légion, l'un dans l'armée du haut Rhin sous Hordeonius Flaccus, l'autre dans l'armée de la basse Germanie sous Vitellius.

Caractéres de Valens & de Cecina, principaux auteurs de la révolution en faveur de Vitellius.

Valens étoit un vieil Officier, qui avoit d'abord tâché de se mettre bien auprès de Galba, en lui donnant des avis secrets contre Virginius, & en s'efforçant de lui persuader qu'il l'avoit délivré d'un ennemi dangereux par la mort de Fonteius Capito: & comme il ne reçut pas pour ces prétendus services la récompense qu'il attendoit, il taxoit Galba d'ingratitude, & son zèle faux se tourna en haine violente. Il animoit Vitellius à aspirer à la premiére place. „ Votre nom, „ lui disoit-il, est célébre dans tout „ l'Empire: les soldats sont pleins d'ar„ deur pour vous, Flaccus Hordeonius „ est trop foible pour vous arrêter; la

AN. R. 820. De J. C. 69.

„ Grande-Bretagne ſe joindra à nous, „ les troupes auxiliaires des Germains „ ſuivront le reſte des Légions, l'atta- „ chement des Provinces au gouverne- „ ment préſent ne tient qu'à ún filet, ſur „ le trône des Céſars eſt aſſis un vieil- „ lard qui n'exerce qu'une autorité pré- „ caire, & dont on voit approcher la „ fin; ouvrez ſeulement les bras à la „ fortune qui fait toutes les avances vers „ vous. L'irréſolution (a) de Virginius „ étoit fondée. Fils d'un ſimple Cheva- „ lier, la médiocrité de ſa naiſſance le „ mettoit au-deſſous de l'Empire s'il „ l'eût accepté, & à l'abri du danger „ s'il le refuſoit. Il n'en eſt pas ainſi de „ vous. Les trois Conſulats de votre „ pére, la Cenſure qu'il a gérée, l'hon- „ neur qu'il a eu d'être le collégue de „ Claude; voilà des titres qui vous ap- „ pellent au rang ſuprême, & qui vous „ ôtent la ſureté de la condition privée". „ Ces vives exhortations donnoient quelques ſecouſſes à la pareſſe de Vitellius. Il n'oſoit eſpérer encore, mais il commençoit à déſirer; car juſques-là rien n'avoit été plus éloigné de ſa penſée. Dion

(a) *Meritò dubitaſſe Virginium, Equeſtri familiâ, ignoto patre: imparem ſi recepiſſet Imperium, tutum ſi recuſaſſet. Vitellio tres patris Conſulatus, Cenſuram, collegium Cæſaris, imponere jampridem Imperatoris dignationem, & auferre privati ſecuritatem.* Quatiebatur his ſegne ingenium, ut concupiſceret magis quàm ſperaret. *Tac.*

Dion rapporte que des Astrologues lui ayant autrefois prédit l'Empire, il s'étoit moqué d'eux, & avoit cité cette prédiction comme une preuve de leur ignorance ou de leur fourberie. AN. R. 820. De J. C. 69. *Dio, Galb.*

Cecina dans l'armée de la haute Germanie n'étoit pas moins ardent que Valens, & par des motifs semblables. Questeur dans la Bétique au tems de la révolution qui porta Galba à l'Empire, il s'étoit montré des plus empressés à se jetter dans ce parti, & son zèle avoit été récompensé par l'emploi de Commandant d'une Légion. Mais il s'y conduisit mal, & il fut convaincu d'avoir détourné à son profit des deniers publics. Galba, inexorable sur cet article, ordonna qu'on le poursuivît comme coupable de péculat. Cecina, aussi irrité que si on lui eût fait injustice, résolut de brouiller tout; &, pour (*a*) se sauver de l'incendie qui le menaçoit personnellement, il entreprit de mettre le feu à la République. Il avoit tout ce qui est nécessaire pour gagner le soldat: une brillante jeunesse, une grande & riche taille, un courage & une ambition sans bornes; ses discours étoient vifs & animés, sa démarche fiére, ses yeux pleins de feu. Personne ne pouvoit être plus capable de pousser aux derniéres extrémités une ar- *Tac. Hist. I. 53.*

(*a*) Privata vulnera Reipublicæ malis operire statuit. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. armée aussi mal disposée, que celle dans laquelle il avoit un commandement important.

Le mal est encore aigri par quelques Peuples des Gaules.

Tout concouroit à aigrir le mal. Les Peuples de Tréves, de Langres, & des autres Villes Gauloises, qui ayant pris parti contre Vindex, avoient éprouvé la sévérité de Galba, mêloient leurs plaintes à celles des soldats répandus au milieu d'eux, & les effrayoient même par des périls chimériques. La chose alla si loin, que des Députés de Langres qui étoient venus apporter aux Légions, suivant un ancien usage, des (a) symboles d'hospitalité & d'amitié, excitérent presque par les discours qu'ils tinrent une sédition dans l'armée: & Hordeonius Flaccus leur ayant ordonné de se retirer secrettement pendant la nuit, le bruit se répandit qu'il les avoit fait tuer. En conséquence ces Légions alarmées s'unirent pour leur défense mutuelle par une confédération furtive, dans laquelle entrérent même les troupes auxiliaires, qui auparàvant étoient en division avec elles. Car, (b) dit Tacite, les méchans se concertent plus aisément pour la guerre, qu'ils ne maintiennent entre eux la concorde pendant la paix.

Dans

(a) *Une représentation de deux mains droites jointes ensemble.*

(b) Faciliore inter malos consensu ad bellum, quàm in pace ad concordiam. *Tac.*

An. R. 820. De J.C. 69. Préparation prochaine à la révolution. Serment prêté au nom du Sénat & du Peuple Romain.

Dans cette situation des choses, arriva le premier Janvier, jour auquel se renouvelloit le serment de fidélité aux Empereurs. Les Légions de la basse Germanie qui étoient sous les ordres de Vitellius, le prêtérent, mais avec beaucoup de difficulté & de marques de répugnance. Il n'y eut que les premiers Officiers qui prononcérent les paroles du serment: les (a) autres gardérent le silence, chacun attendant que son voisin se déclarât, & disposés tous, comme il arrive dans les occasions délicates, à suivre avec avidité ce qu'aucun n'osoit commencer. La conspiration du mécontentement étoit universelle, mais il y eut pourtant de la diversité entre Légion & Légion. Ceux de la premiére & de la cinquiéme poussérent l'insolence jusqu'à jetter des pierres contre les images de Galba; la quinziéme & la seiziéme n'allérent pas au-delà du murmure & des menaces.

Dans l'armée du haut Rhin la quatriéme & la dix-huitiéme Légion se décidément sans aucun ménagement contre Galba, dont elles brisérent les images: & pour ne point encourir le reproche d'une rebellion ouverte contre l'Empire, les soldats prêtérent serment au Sénat & au Peuple Romain, noms oubliés depuis long-

(a) Ceteri silentio, proximi cujusque audaciam expectantes: insitâ mortalibus naturâ propere sequi quæ piget inchoare. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. long-tems On conçoit bien que dans un pareil mouvement quelques-uns se distinguérent par leur audace, & se firent remarquer comme les chefs & les porte-enseignes de la sédition. Aucun néanmoins ne harangua en forme, ni ne monta sur un lieu élevé pour se faire entendre des soldats, parce (a) qu'ils n'avoient encore personne auprès de qui ils pussent se faire un mérite d'un pareil service.

Le (b) Commandant-Général Hordeonius Flaccus ne fit aucun effort pour reprimer la fureur des mutins : il n'entreprit ni de retenir dans le devoir ceux qui chancelloient encore, ni d'encourager les bons : mou, lâche, timide, & exemt de vices parce qu'il n'avoit pas la force d'être vicieux, il demeura simple spectateur d'un désordre qu'il devoit empêcher. Les Commandans particuliers des Légions & les Tribuns imitérent l'indolence du Chef. Quatre Centurions osérent seuls témoigner quelque zèle pour Galba, & défendre ses images contre les insultes des rebelles. Ils ne firent qu'irriter les soldats forcenés, qui se saisirent d'eux & les chargérent de chaînes. Après cet exemple il ne resta plus aucune trace ni de fidélité, ni de souvenir du serment prê-

(a) Neque enim erat adhuc cui imputaretur. *Tac.*

(b) Spectator flagitii Hordeonius Flaccus consularis legatus aderat, non compescere ruentes, non retinere dubios, non cohortari bonos ausus, sed segnis, pavidus, & socordiâ innocens. *Tac.*

prêté à Galba : &, (a) comme il arrive dans les féditions, le parti du grand nombre devint bientôt le feul, & entraîna l'univerfalité. AN R. 820. De J. C. 69.

La nuit du premier au fecond Janvier, le foldat chargé de porter l'Aigle de la quatriéme Légion vint à Cologne où étoit Vitellius, & l'ayant trouvé à table, il lui apprit que fa Légion & la dix-huitiéme avoient renoncé à l'obéiffance de Galba, & prêté ferment au nom du Sénat & du Peuple Romain. Ce ferment parut vifiblement illufoire : il fut réfolu de faifir la fortune aux cheveux pendant qu'elle étoit encore indéterminée, & l'on ne douta point que Vitellius ne dût s'offrir aux troupes qui cherchoient un Empereur. Il dépêcha donc des couriers aux Légions qui lui obéiffoient & à leurs Commandans, pour leur apprendre, „ que „ l'armée du haut Rhin ne reconnoif„ foit plus l'autorité de Galba. Qu'il „ falloit, par conféquent, fi l'on regar„ doit cette démarche comme une re„ bellion, entreprendre une guerre ; ou, „ fi l'on préféroit l'union & la paix, „ choifir un nouvel Empereur. Et dans „ ce dernier cas, il infinuoit qu'il y a„ voit bien moins de rifque à prendre ce „ que l'on avoit fous fes yeux, qu'à al„ ler chercher au loin un fujet inconnu. „ Vitellius eft proclamé Empereur. Tac. Hift. I. 56.

La

(a) Quod in feditionibus accidit, unde plures erant, omnes fuere. Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. La premiére Légion étoit la plus voisine, & Fabius Valens le plus ardent des Officiers-Généraux. Il vint dès le lendemain à Cologne avec un corps de cavalerie, & il salua Vitellius Empereur. Cette proclamation se fit avec une indécence que pouvoient excuser l'empressement & la précipitation, si le nouvel Suet. Vit. 8. Empereur n'y eût joint des maniéres basses & tout-à-fait méprisables. Il fut enlevé de sa chambre par les soldats dans son habillement ordinaire, sans aucune marque de dignité, & porté de rue en rue, tenant à la main une épée nue, que l'on disoit avoir été celle de Jules-César, & qui à ce titre étoit gardée à Cologne dans le Temple du Dieu de la Guerre. Après la cérémonie, au-lieu de retourner à son hôtel de Commandant, Vitellius se mit à table dans une maison où on lui avoit préparé un repas, & il n'en sortit que contraint par le feu qui prit à la salle à manger. Tous les assistans furent effrayés de cet accident, comme d'un présage sinistre. „ Ayez confiance, „ dit Vitellius : c'est une lumiére qui „ vient nous éclairer." Et voilà, si nous en croyons Suétone, tout le discours qu'il tint aux soldats dans une si importante occasion.

Cette conduite, si peu convenable à la majesté du rang suprême, n'empêcha pas qu'il ne fût reconnu sur le champ par toutes les Légions de la basse province; &

pa-

pareillement l'armée de la haute Germanie, oubliant les noms du Sénat & du Peuple Romain, dont elle s'étoit parée, jura fidélité à Vitellius: preuve (a) manifeste, que pendant les deux jours précédens, la République avoit été pour elle un prétexte, & non l'objet d'un sincére attachement. An. R. 820. De J.C. 69.

Ceux de Cologne, de Tréves & de Langres, égaloient l'ardeur des armées, offrant des troupes, des chevaux, des armes, de l'argent. C'étoit une vive émulation de ville à ville, de particulier à particulier: & elle ne se faisoit pas seulement sentir parmi les Chefs des colonies, & les principaux Officiers, qui étant dans l'abondance pouvoient faire de pareilles offres sans se gêner, & qui d'ailleurs se proposoient après la victoire les plus flatteuses espérances. Les Compagnies, le simple soldat apportoit ses petites épargnes; & ceux qui n'avoient point d'argent donnoient leurs baudriers, leurs ornemens militaires, leurs armes argentées, par une espéce de manie & d'emportement, ou plutôt par avidité & par esprit d'intérêt.

Vitellius ayant fait un effort pour louer le zèle que lui témoignoient les soldats, reçut le nom de *Germanicus* qu'ils lui donnoient: mais, par quelque motif que ce *Tac. Hist. I. 62.* *Suet. Vit. 8.*

(a) Scires illum (exercitum) priore biduo non penes Rempublicam fuisse. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. ce puisse être, il ne voulut point être appellé *César*, & sans rejetter absolument le titre d'*Auguste*, il différa de l'accepter. Il prit dans les commencemens quelques arrangemens assez convenables. Il chargea des Chevaliers Romains de plusieurs ministéres, que les Empereurs précédens faisoient exercer par leurs affranchis. Il eut pour les soldats la même indulgence que nous avons déjà remarquée & louée dans Othon, & il voulut que le Fisc payât pour eux l'espéce de tribut que les Centurions levoient dans leurs Compagnies.

Plusieurs Officiers immolés à la fureur du soldat, d'autres dérobés à la mort par ruse.

La multitude, toujours furieuse dans les révolutions auxquelles elle a eu part, vouloit que l'on fît mourir un grand nombre de personnes. C'est quelque chose dans un Prince tel que Vitellius, qu'il n'ait pas toujours satisfait ces cris sanguinaires, & qu'il les ait quelquefois éludés par la ruse, en mettant dans les chaînes ceux dont on lui demandoit la mort. Car (a) au milieu de ces forcenés il pouvoit bien être cruel ouvertement, mais il falloit qu'il les trompât pour user de clémence. Ainsi fut sauvé Julius Burdo, Amiral de la Flotte du Rhin. Il avoit contribué à la ruine de Fonteius Capito, que le caprice des soldats prétendoit venger, quoiqu'ils n'eussent pas eu lieu de l'aimer beau-

(a) Apud sævientes occidère palam, ignoscere nonnisi fallendo poterat. *Tac.*

beaucoup pendant sa vie. Vitellius fit arrêter Burdo, & au bout d'un tems, lorsque les vieilles haines furent oubliées, il lui rendit la liberté. Civilis, ce fameux Batave, qui donna dans la suite bien des affaires aux Romains, fut aussi dérobé dans l'occasion dont je parle au ressentiment des soldats, qui le regardoient vraisemblablement comme traître à l'Empire. Il avoit été soupçonné de projets de rebellion par Fonteius Capito, & en conséquence envoyé à Rome sous Néron, & absous par Galba. Vitellius l'épargna par politique, pour ne point irriter la fiére nation parmi laquelle Civilis tenoit un très-haut rang. Dans le nombre de ceux dont le nouvel Empereur accorda la mort aux cris des soldats, les plus remarquables sont les quatre Centurions qui s'étoient opposés à la révolte contre Galba. Leur (a) fidélité étoit un crime que ne pardonnent point des rebelles.

An. R. 820. De J. C. 69.

Tac. Hist. IV. 13.

Les troupes voisines des armées de Germanie accédent au parti de Vitellius.

Le parti de Vitellius, déjà très-puissant par lui-même, se grossit encore en peu de tems. Les armées de Germanie donnoient le ton aux provinces voisines. Valerius Asiaticus, qui commandoit dans la Belgique, Junius Blesus Gouverneur de la Lyonnoise, reconnurent Vitellius. Les troupes qui gardoient la Rhétie suivirent la même impression. L'armée de la

(a) Damnatos fidei crimine, gravissimo inter desciscentes. Tac.

An. R. 820. de J. C. 69. Tac. Hist. I 60. & Agr. 16. la Grande-Bretagne, mal d'accord avec elle-même & avec son Chef, se réunit pourtant en faveur du nouvel Empereur. Trebellius Maximus la commandoit; homme mou & sans expérience dans la guerre, & qui méprisé pour sa lâcheté, se faisoit encore haïr par son avidité & ses exactions. Roscius Cælius, Commandant d'une Légion, aigrit le mécontentement des troupes; & la sédition s'alluma au point, que Trebellius (a) fut obligé de s'enfuir & de se cacher pour éviter la mort. Il revint pourtant, & fut reçu de son armée, qui lui laissa reprendre une ombre de commandement; & par une espéce d'accord le Général acheta sa sureté en donnant toute licence aux soldats. Cet accord même si honteux ne fut pas de longue durée. Il fallut que Trebellius s'enfuît de-nouveau, & que repassant la mer il allât chercher un asyle auprès de Vitellius. Cette armée ne prit pas beaucoup de part à la guerre civile, mais son nom accréditoit le parti qu'elle avoit embrassé; & Vitellius voyant qu'il ne laissoit derriére lui ni provinces ni troupes qui ne fussent amies, forma son plan pour achever son entreprise, & pour aller établir à main armée son autorité dans le centre de l'Empire.

Il

(a) Trebellius fugâ ac latebris vitatâ exercitûs irâ, indecorus atque humilis, precariò mox præfuit: ac velut pacti exercitus licentiam, dux salutem. Tac. Agr.

Il étoit excité à se hâter par l'ardeur de ses troupes ; car rien n'étoit plus différent que Vitellius & son armée. Les soldats le pressoient à grands cris de leur mettre les armes à la main, pendant que l'effroi troubloit les Gaulois, & que l'Espagne balançoit à se déterminer. Les rigueurs de l'hiver ne leur paroissoient point un obstacle. Ennemis de tout retardement, ils vouloient qu'on les menât sur le champ attaquer l'Italie, & s'emparer de Rome. Ils disoient que dans les discordes civiles la diligence étoit infiniment importante, & qu'il falloit plus agir que délibérer. Vitellius (a) au-contraire s'endormoit dans la nonchalance. Vivre dans un luxe paresseux, couvrir sa table avec profusion, il comptoit que c'étoit là jouïr de l'Empire. Chargé d'embonpoint, noyé dans le vin dès le milieu du jour, il négligeoit absolument les affaires ; & un si mauvais exemple n'influoit point sur les soldats, qui montroient un zèle aussi empressé, que si un Empereur vigilant les eût encouragés par de vives exhortations. Ainsi quand j'ai dit que Vitellius forma son plan de guerre, il faut entendre que ce furent les principaux Officiers qui le dressérent sous son nom.

An. R. 819. De J. C. 69. Contraste entre l'ardeur des troupes & la nonchalance de Vitellius.

Il fut donc résolu que deux corps d'armées,

Plan de guerre formé.

(a) Torpebat Vitellius, & fortunam Principatûs inerti luxu ac prodigis epulis præsumebat, medio diei temulentus, & saginâ gravis. Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. mé par les Généraux de Vitellius.

mées, l'un de quarante mille hommes, l'autre de trente mille, prendroient les devans sous la conduite de Valens & de Cecina; & que l'Empereur les suivroit avec de plus grandes forces encore. Valens avoit ordre de faire déclarer les Gaules en faveur de Vitellius, ou de les ravager, si elles refusoient de se soumettre, & il devoit entrer en Italie par les * Alpes Cottiennes. On marqua à Cecina une route plus courte, & il fut dit qu'il gagneroit les ** Alpes Pennines. Dès que ces arrangemens furent connus, les soldats demandérent avec instance le signal du départ; & il faut que l'on n'y ait pas perdu de tems, puisqu'ils partirent avant que d'avoir reçu la nouvelle de la mort de Galba, qui fut tué, comme je l'ai dit, le quinze Janvier.

* Vers le Mont Cénis.

** Vers le Grand St. Bernard.

Marche de Valens jusqu'aux Alpes Cottiennes.

*Tac. Hist.* I. 62.

Tacite a remarqué, comme un bon présage, la rencontre d'un aigle, qui se montra à la tête de l'armée de Valens lorsqu'elle se mettoit en marche, & qui l'accompagna pendant un tems. S'il y a quelque chose qui mérite d'être observé dans cette avanture vraie ou fausse, c'est la crédulité superstitieuse de l'Historien.

Valens traversa le pays de Tréves sans précaution comme sans péril, parce que les peuples étoient affectionnés au parti de Vitellius. Mais à Divodurum, que nous nommons aujourd'hui *Metz*, quoique très-agréablement accueillis, les soldats furent saisis d'une frayeur subite & for-

forcenée: ils coururent tout d'un coup aux armes, non pour piller la ville, mais pour massacrer les habitans; & cela sans motif, sans prétexte, uniquement par fureur & par phrénésie. Comme on ignoroit la cause de cette rage soudaine, il étoit plus difficile d'y apporter le reméde. Enfin néanmoins les priéres du Commandant appaisérent les soldats, & sauvérent la ville d'une ruine totale, mais après qu'il en eut couté la vie à quatre mille hommes. Cet exemple terrible jetta la consternation parmi les Gaulois; & par tout où l'armée passoit, les villes entiéres venoient au-devant avec leurs Magistrats, les enfans & les femmes se prosternoient par terre le long des chemins; & l'on employoit toutes les ressources que la foiblesse fait mettre en usage pour fléchir les puissans irrités. AN. R. 821. De J. C. 69.

Valens reçut dans le pays des Leuces, qui est maintenant le Diocése de Toul, la nouvelle de la mort de Galba, & de la promotion d'Othon à l'Empire. Ce changement fit peu d'impression sur les soldats, à qui il étoit indifférent d'avoir à combattre Othon ou Galba. Il (a) décida les Gaulois. Ils haïssoient également Othon & Vitellius: mais Vitellius se faisoit craindre, & ce motif emporta la balance.

L'ar-

(a) Gallis cunctatio exempta: & in Othonem ac Vitellium odium par, ex Vitellio & metus. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. L'armée passa ensuite sur les terres de la cité de Langres, qui étoit amie. Elle y fut très-bien reçue, & se piqua de son côté de modestie & de bonne discipline. Mais ce fut une joie de courte durée. Il y avoit dans le pays huit Cohortes de Bataves, destinées à marcher à la suite de la quatorziéme Légion comme auxiliaires, & qui s'en étoient séparées à l'occasion des troubles qui précédérent la mort de Néron. Elles alloient regagner la Grande-Bretagne, pendant que la quatorziéme Légion étoit dans la Dalmatie. Valens, qui trouva ces Cohortes à Langres, les ayant jointes à son armée, les Bataves prirent querelle avec les légionnaires; & les soldats des autres corps se partageant entre les deux partis opposés, peu s'en fallut qu'il ne s'ensuivît un combat général. Valens usa de l'autorité de Commandant, & par le suplice d'un petit nombre de Bataves, il apprit aux autres à se rappeller les sentimens presque oubliés de respect & d'obéissance pour la majesté de l'Empire.

*Tac. Hist.* II. 11. & 27.

Il chercha envain un prétexte de faire la guerre aux Eduens. Il leur avoit demandé de l'argent & des armes, & ils lui fournirent de-plus des vivres gratuitement. C'étoit la crainte qui les faisoit agir ainsi. Ceux de Lyon tinrent la même conduite, mais de cœur & par affection. La haine contre Galba les avoit depuis longtems déterminés en faveur

de

de Vitellius. Valens trouva à Lyon la Légion Italique, & un corps de cavalerie que nous appellerions, selon notre façon de nous exprimer, le * *Régiment de Turin*; & il les emmena avec lui. Tacite remarque ici un manége de Courtisan de la part de ce Général. La Légion Italique avoit pour Commandant Manlius, qui avoit bien mérité du parti de Vitellius. Valens, (*a*) à qui apparemment il faisoit ombrage, le desservit par des accusations secretes, pendant que, pour l'empêcher de se tenir sur ses gardes, il le louoit beaucoup en public. L'artifice eut son effet, & Vitellius ne fit aucun cas d'un Officier à qui il avoit obligation, & qui pouvoit lui être utile.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

* *Ala Taurina.*

J'ai dit ailleurs (*b*) que les villes de Lyon & de Vienne étoient deux rivales, qui se regardoient toujours avec un œil d'inimitié & de jalousie. L'affection des Lyonnois pour Néron avoit inspiré à ceux de Vienne un grand zèle pour Galba. En conséquence il s'étoit livré entre eux des combats, ils avoient ravagé mutuellement leurs terres, avec un acharnement qui faisoit bien voir qu'un autre intérêt que celui de Galba ou de Néron les animoit. Galba resté le maître, punit les Lyonnois, récompensa ceux de Vien-

(*a*) Secretis eum criminationibus infamaverat Fabius ignarum, &, quo incautior deciperetur, palam laudatum. *Tac.*

(*b*) *Hist. de la Rép. Rom.* T. XV. p. 70.

AN. R. 820. DE J. C. 69. Vienne : nouveau motif de haine réciproque, que le voisinage enflammoit encore. L'arrivée de Valens avec une puissante armée parut aux Lyonnois l'occasion la plus favorable qu'ils pussent souhaiter pour satisfaire leur vengeance : ils tâchérent de communiquer aux troupes toute la haine dont ils étoient envenimés, & ils y réussirent si bien, que les soldats vouloient saccager & détruire de fond en comble la ville de Vienne, & que leurs Chefs ne croyoient pas pouvoir retenir leur fureur. Les Viennois allarmés vinrent avec tout l'appareil de supplians se jetter aux genoux des soldats, se prosterner devant eux, implorer avec larmes leur miséricorde. En même tems Valens leur distribua trois cens sesterces par tête. Alors ils se montrérent plus traitables, l'ancienneté & la splendeur de la Colonie de Vienne furent des motifs qui agirent sur leur esprit, & ils se trouvérent disposés à écouter les représentations de leur Général. Les Viennois furent pourtant desarmés, & ils s'épuisérent en présens, & en fournitures de toute espéce à l'usage des soldats. Mais ils se jugeoient encore fort heureux d'en être quittes à ce prix. Le bruit public fut, qu'ils avoient acheté par une grande somme la protection de Valens ; & la chose est très-vraisemblable en soi. Cet (a) Officier, qui longtems avoit vécu

(a) Is diu sordidus, repentè dives, mutationem for-

en fort à l'étroit, devenu tout d'un coup riche, dissimuloit mal le changement arrivé dans sa fortune. La longue indigence n'avoit servi qu'à irriter ses passions, & il s'y livroit sans mesure: vieillard prodigue, après avoir luté contre la pauvreté dans sa jeunesse. An. R. 820. De J. C. 69.

Il traversa lentement le pays des Allobroges & celui des Vocontiens (*a*), vendant ses marches & ses séjours par un honteux trafic avec les possesseurs des terres qui se trouvoient sur son chemin: & il agissoit d'une façon si tyrannique, qu'il fut prêt de mettre le feu à la ville de Luc (*b*) dans le pays des Vocontiens, si l'on ne fût venu sans délai lui apporter la somme qu'il demandoit. Quand l'argent manquoit, l'honneur des filles & des femmes étoit le prix qu'il falloit lui livrer pour le fléchir. C'est ainsi qu'il arriva au pied des Alpes.

Cecina prit sa route par les Helvétiens, qui du courage & de la fierté de leurs péres n'avoient guéres conservé alors qu'un nom célébre sans force réelle & sans vigueur. Ils ignoroient la mort de Galba, & en conséquence ils refu- fé-

Marche de Cécina. Désastre de la Nation Helvétique. *Tac. Hist.* I. 67.

fortunæ malè tegebat, accensis egestate longâ cupidinibus immoderatus, & inopi juventâ senex prodigus. *Tac.*

(*a*) *Les villes principales des Vocontiens étoient Vaison, Luc, & Die.*

(*b*) *Cette ville, qui étoit sur la Drôme, a été submergée il y a déjà plusieurs siécles Il s'est formé aux environs un village, qui en porte encore le nom.*

An. R. 820. De J. C. 69. férent de se soumettre à Vitellius. D'ailleurs un incident d'assez petite conséquence fit naître une querelle entre eux & les soldats Romains: & Cecina, avide de pillage & de sang, se hâta d'en faire une guerre. Les Helvétiens se voyant vivement attaqués, s'assemblérent en corps d'armée: mais deshabitués de combattre, ne connoissant point leurs rangs, ne sçachant point faire usage de leurs armes, ils furent taillés en piéces, leurs terres ravagées, leur capitale, qui étoit la ville d'Avenche, menacée d'un siége. Comme il leur étoit impossible de résister, ils se soumirent au vainqueur, qui fit trancher la tête à Julius Alpinus, l'un des Chefs de la Nation, & réserva la décision du sort des autres à Vitellius.

Les Députés des Helvétiens trouvérent l'Empereur & les Légions dans les dispositions les plus fâcheuses à leur égard. Les soldats demandoient que la Nation fût exterminée, & ils présentoient leurs poings fermés & leurs épées nues au visage des Députés. Vitellius lui-même n'épargnoit ni les reproches ni les menaces. L'éloquence de Claudius Cossus, Orateur (a) de la députation, sauva sa pa-

(a) Claudius Cossus, unus ex legatis, notæ facundiæ, sed dicendi artem aptâ trepidatione temperans, atque eo validior, militis animum mitigavit: ut est mos vulgo, mutabili subitis, & tam prono in misericordiam, quàm immodicum sævitiâ fuerat. Effusis lacrymis, & meliora constantiùs pos-

patrie. Il parut tremblant, déconcerté, versant des larmes, & par un discours convenable à sa douleur, il attendrit une multitude, toujours prête à passer d'une extrémité à l'autre, & aussi prompte à se laisser toucher de commisération, qu'à se porter aux plus violens excès. Les soldats changés joignent leurs larmes à celles des suplians, & plus fermes dans le parti de la clémence qu'ils n'avoient été ardens pour celui de la rigueur, ils obtinrent de Vitellius la grace des Helvétiens.

An. R. 820. De J. C. 69.

Cecina étoit demeuré dans le pays, attendant le jugement & les ordres de l'Empereur. Lorsqu'il en fut instruit, & pendant qu'il se préparoit à passer les Alpes, il apprit qu'un corps de cavalerie, qui avoit autrefois servi sous Vitellius en Afrique, & que Néron avoit fait venir en Italie pour le projet dont il a été parlé d'une expédition en Egypte, embrassoit le parti de son ancien Général, & lui avoit juré obéissance & fidélité. Cette cavalerie étoit actuellement dans les environs du Pô; & non contente de se donner elle-même à Vitellius, elle avoit déterminé à se déclarer pour lui quatre villes importantes, Milan, Novare, Yvrées, & Verceil. Cecina, bien joyeux de cet heureux commencement, & conce-

Cecina traverse les Alpes Pennines.

postulando, impunitatem salutemque civitati impetravere. Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. cevant qu'un corps qui ne se montoit tout au plus qu'à mille chevaux ne pouvoit pas garder un si grand pays, fit promptement partir un détachement considérable d'infanterie & de cavalerie, & lui-même avec le gros de l'armée il traversa les Alpes Pennines, encore couvertes de neiges.

Othon & Vitellius se sondent mutuellement & se tendent des embuches l'un à l'autre. Tac. Hist. I. 74.

Pendant que Vitellius faisoit de si formidables apprêts de guerre, il recevoit souvent d'Othon des lettres pleines de fadeur, qui l'invitoient à la paix, en lui offrant de l'argent, un rang honorable, & tel lieu de retraite qu'il voudroit choisir pour y passer ses jours dans l'abondance & dans les délices. Vitellius répondoit sur le même ton, & ce badinage ridicule & indécent dura quelque tems de part & d'autre. Ensuite aux douceurs succédérent les injures: & dans les lettres qu'ils s'écrivoient, ils se reprochoient mutuellement toutes sortes de désordres & d'infamies: & tous deux ils disoient vrai.

Othon voulut aussi sonder les dispositions des troupes de son ennemi, & fit députer par le Sénat quelques membres de la Compagnie vers les deux Armées Germaniques. Les Députés restérent auprès de Vitellius, à qui il s'engagérent si aisément qu'ils ne sauvérent pas même les dehors, & s'ôtérent l'excuse de la contrainte. Les Officiers des Gardes, qu'Othon avoit pris soin de leur joindre comme

me par honneur & pour leur faire corté- ge, furent renvoyés avant qu'ils eussent pu s'insinuer parmi les Légions, & lier commerce avec elles. Valens les chargea de lettres adressées de la part des Armées Germaniques aux Cohortes Prétoriennes, & à celles de la Ville. Il y étoit parlé magnifiquement de la puissance du parti de Vitellius. On leur offroit de vivre en bonne intelligence avec elles. On se plaignoit de ce qu'elles avoient voulu donner à Othon l'Empire, dont Vitellius étoit le premier en possession. On tentoit leur fidélité par des promesses & par des menaces, en leur représentant l'inégalité de leurs forces pour la guerre, en même tems qu'on les assuroit qu'elles ne perdroient rien par la paix. Mais les Prétoriens étoient trop affectionnés à Othon, pour se laisser ébranler.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Après les tentatives de corruption, vinrent les embuches secrettes. Vitellius & Othon envoyérent réciproquement l'un contre l'autre des assassins. Ceux de Vitellius se cachérent aisément dans Rome. Les émissaires d'Othon furent tout d'un coup découverts. De nouveaux visages se déceloient eux-mêmes dans un camp où tout le monde se connoissoit.

Vitellius avoit dans Rome sa mére, sa femme, & ses enfans. Il écrivit à Salvius Titianus, frére d'Othon, que, s'il leur arrivoit aucun mal, il lui en répondroit sur sa tête & sur celle de son fils.

Les famil. les d'Othon & de Vitellius conservées.

An. R. 820. De J. C. 69. fils. Et (a) les deux maisons subsistèrent. Mais la gloire de la clémence est du côté de Vitellius. Car on peut attribuer à crainte la douceur dont usa Othon : au-lieu qu'un pareil soupçon ne peut pas tomber sur celui qui demeura vainqueur.

Forces du parti d'Othon.

Je n'ai fait connoître jusqu'ici les forces que du seul parti de Vitellius. Celui d'Othon n'étoit pas moins bien appuyé. Outre l'Italie, les Cohortes Prétoriennes, & celles de la Ville, il avoit pour lui les Légions de Dalmatie, de Pannonie, & de Mœsie, qui lui jurérent fidélité. C'étoit-là son vrai & solide soutien. Les Provinces d'outremer, & tout l'Orient, l'Egypte, & l'Afrique lui avoient aussi prêté serment. Mais ce n'étoit point par affection pour sa personne. Le nom de la Ville & la majesté du Sénat pouvoient beaucoup dans ces provinces éloignées, & l'on y étoit tout naturellement disposé à reconnoître pour Empereur celui qui étoit reconnu dans Rome. D'ailleurs Othon étoit le premier des deux concurrens dont la promotion leur eût été annoncée, & eût prévenu les esprits.

Vitellius comptoit aussi dans son parti des provinces, que les circonstances, & non un véritable attachement, avoient dé-

(a) Et stetit utraque domus : sub Othone, incertum an metu. Vitellius victor clementiæ gloriam tulit. Tac.

déterminées en sa faveur. L'Aquitaine, l'Espagne, la Narbonnoise, ne tenoient à lui que par la crainte. L'Espagne même s'étoit d'abord déclarée pour Othon, & Cluvius Rufus, qui en étoit le Proconsul, en fut loué par un Placard qu'Othon fit afficher dans Rome. On apprit dans le moment qu'il avoit changé de parti. L'Aquitaine passa aussi par les mêmes variations. Ainsi les forces d'Othon & de Vitellius se balançoient, & le succès pouvoit paroître fort incertain. An. R. 820. De J. C. 69.

Voici le plan de guerre que forma Othon. Comme il sçavoit que les passages des Alpes étoient déjà occupés par les troupes de Vitellius, il résolut d'attaquer par mer la Gaule Narbonnoise, & dans ce dessein il équipa une flotte. Ceux qui montoient cette flotte avoient pour lui un très-grand zèle. C'étoient en premier lieu les restes de la Légion de Marine si cruellement traitée par Galba. Othon y joignit les Cohortes de la Ville, & un détachement de Prétoriens, sur la fidélité desquels il comptoit tellement, qu'il les regardoit même comme les surveillans de celle des Chefs. Ces Chefs étoient deux premiers Capitaines de Légion, & un Tribun cassé par Galba, & rétabli par Othon. Ils commandoient les troupes. Le soin des vaisseaux rouloit sur l'affranchi Oscus: emploi au-dessus de sa condition: mais Othon se fioit plus à un homme de cet état, qu'à ceux d'une

Plan de guerre d'Othon.

*Tac. Hist.* I. 87.

An. R. 820. De J. C. 69. naiſſance & d'un rang plus diſtingués.

Il ſe mit lui-même à la tête de ſon armée de terre, pour marcher à la rencontre des Lieutenans de Vitellius. Il choiſit pour la commander ſous ſon autorité les plus habiles Généraux que Rome eût alors : Suetonius Paulinus, dont les exploits racontés dans les livres précédens font l'éloge ; Marius Celſus, guerrier plein de vigueur ; Annius Gallus, dont le caractére propre étoit la maturité. Mais il ne comptoit pas pleinement ſur leur attachement pour lui, & il réſervoit toute ſa confiance pour Licinius Proculus, l'un des deux Préfets du Prétoire, excellent (a) Officier pour le ſervice de la Garde, mais ſans aucune expérience dans la Guerre ; & qui ruſé calomniateur, ſçavoit donner un mauvais tour même aux bonnes qualités des autres, & jetter habilement dans l'eſprit du Prince des ombrages & des défiances contre des hommes qui joignoient la franchiſe & la modeſtie à des talens ſupérieurs.

Il relégue Dolabella à Aquinum, & l'y fait garder à vue.

Avant que de partir, craignant que ſon abſence ne donnât occaſion à quelque mouvement dans Rome, il crut devoir prendre des précautions, dans leſquelles il ne conſulta pas toujours les ré-

(a) Is urbanæ militiæ impiger, bellorum inſolens, auctoritatem Paulini, vigorem Celſi, maturitatem Galli, ut cuique erat, criminando, quod facillimum factu eſt, pravus & callidus, bonos & modeſtos anteibat. *Tac.*

régles d'une exacte justice. Dolabella lui étoit suspect, non par aucun trait d'ambition ni d'esprit intrigant, mais par le nom qu'il portoit, l'un des plus illustres de l'ancienne Noblesse, par sa parenté avec Galba, & parce qu'il avoit été mis sur les rangs pour être adopté par cet Empereur. Othon se regarda comme suffisamment autorisé par ces raisons à s'assurer de la personne de Dolabella. Il le relegua à Aquinum (a), & l'y fit garder à vue. Par les mêmes raisons il emmena avec lui plusieurs des Magistrats, une grande partie des Consulaires, non pour l'aider de leurs conseils ou de leurs services, mais pour les avoir sous sa main & en sa puissance. De ce nombre étoit L. Vitellius, qu'il ne distinguoit en rien des autres, ne le traitant ni en frére d'Empereur, ni en frére de son ennemi. AN. R. 819. De J. C. 69.

C'étoit une nouveauté dans Rome que des préparatifs de guerre. Depuis le calme rendu par Auguste à la République, le Peuple Romain n'avoit connu que des guerres éloignées, dont l'inquiétude, comme la gloire, n'intéressoit que le Chef de l'Empire. Sous Tibére & sous Caligula, on n'eut à craindre que les maux d'une paix tyrannique. L'entreprise de Scribonianus Camillus contre Claude

Trouble & inquiétude dans Rome aux approches de la guerre.

(a) *Aquin, dans la Terre de Labour au Royaume de Naples.*

AN R. 820. DE J. C. 69. de fut étouffée dans sa naissance, & l'on n'avoit pas eu le tems de s'en allarmer. Néron fut détruit par la seule nouvelle du soulévement de deux provinces, plutôt que par les armes. Au-lieu que dans la circonstance actuelle on voyoit des Légions, des flottes se mettre en mouvement ; &, ce qui étoit inouï, les Cohortes Prétoriennes, & celles de la Ville partir pour aller combattre.

Ainsi le trouble régnoit dans Rome, & (a) aucun ordre de citoyens n'étoit exemt de crainte. Les premiers du Sénat, foibles vieillards & habitués par une longue paix à une vie tranquille, la Noblesse amollie, & qui avoit oublié le métier de la guerre, les Chevaliers sans expérience dans le service, & n'ayant jamais fait une campagne ; tous trembloient, & leur frayeur se manifestoit par

(a) Nullus ordo metu aut periculo vacuus. Primores Senatûs, ætate invalidi, & longâ pace desides, segnis & oblita bellorum Nobilitas, ignarus militiæ Eques, quantò magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. Nec deerant è contrario, qui ambitione stolidâ, conspicua arma, insignes equos, quidam luxuriosos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli, mercarentur. Sapientibus quietis & Reipublicæ cura : levissimus quisque & futuri improvidus, spe vanâ tumens. Multi afflictâ fide in pace, ac turbatis rebus alacres, & per incerta tutissimi. Sed vulgus & .... communium curarum expers populus, sentire paulatim belli mala, conversâ in militum usum omni pecuniâ, intentis alimentorum pretiis. *Tac.*

An. R. 822. De J. C. 69.

par les efforts qu'ils faisoient pour la cacher. Il s'en trouvoit d'autres néanmoins qui entroient dans des dispositions toutes contraires. La guerre réveilloit leur ambition, mais une ambition insensée, qui les portoit à vouloir briller par la dépense. Ils se fournissoient d'armes riches, de beaux chevaux, d'équipages magnifiques. La table étoit un grand objet pour quelques-uns; & ils achetoient comme provisions de guerre, tout ce qui est propre à nourrir le luxe & à irriter les passions. Les sages soupiroient après le repos public qui s'éloignoit, & s'occupoient des intérêts de l'Etat. Les esprits légers, livrés au présent, & sans prévoyance de l'avenir, s'enivroient de vaines espérances. Le desordre convenoit à plusieurs, qui ayant ruiné leurs affaires & perdu tout crédit, redoutoient la paix, & n'avoient de ressource que dans la confusion de toutes choses. La multitude, dont les vues toujours bornées se renferment dans ce qui la touche, commençoit à sentir les maux de la guerre, par la disette de l'argent, par l'augmentation du prix des vivres. Elle n'avoit éprouvé rien de pareil dans le mouvement de Vindex, qui s'étoit terminé dans la province entre les Légions de Germanie & les Gaulois.

**Empressement d'Othon pour partir.**

Othon faisoit, autant qu'il pouvoit dépendre de lui, ce qui étoit nécessaire pour mettre fin à ces maux, en hâtant une

AN. R. 820. De J. C. 69.

une décision. Il ne pouvoit souffrir les délais, qu'il prétendoit avoir été pernicieux à Néron; & la diligence de Cécina, qui avoit déjà passé les Alpes, étoit un aiguillon qui le pressoit de se mettre en campagne.

Il prend congé du Sénat, & fait un acte de bonté & de justice.

Le quatorze Mars il convoqua le Sénat, pour recommander le soin de la République à la vigilance de la Compagnie. En même tems cherchant à se gagner les cœurs par un acte de bonté & de justice, il accorda à ceux qui étoient revenus d'exil, & dont les biens avoient été confisqués, ce qui n'étoit pas encore entré dans le Fisc des neuf dixiémes des largesses de Néron revendiquées par Galba. Ce don étoit très-bien placé, & avoit une apparence magnifique. Mais le produit en fut peu considérable, par l'effet des ardentes & exactes perquisitions des Officiers du Fisc, qui avoient laissé bien peu de choses en arriére.

Il harangue le peuple. Servile adulation de la multitude.

Othon harangua aussi le peuple, & dans son discours il vanta beaucoup la dignité de la Capitale, & fit valoir en sa faveur le suffrage auguste de tout le Sénat. Il s'exprima fort modestement sur les partisans de Vitellius, qu'il taxa plutôt de prévention & d'ignorance, que de mauvaise volonté & d'audace: & pour ce qui est de Vitellius, il n'en dit pas un seul mot. Tacite doute si cette grande circonspection doit être attribuée à Othon lui-même, ou à celui qui lui compo-

posoit ses discours. C'étoit, selon l'idée publique, Galerius Trachalus, Orateur célébre, dont j'ai parlé ailleurs : on croyoit reconnoître son style. Les (a) applaudissemens d'une multitude accoutumée à flatter, furent aussi excessifs que faux & menteurs. C'étoient des vœux empressés, c'étoient des témoignages d'une ardente affection, comme s'il se fût agi d'honorer le départ ou du Dictateur César, ou de l'Empereur Auguste. Tel étoit l'avilissement auquel l'accoutumance de la servitude avoit amené le Peuple Romain. Il étoit devenu un peuple d'esclaves, qui occupés chacun de leur intérêt personnel, comptoient pour rien la décence & l'honnêteté publique. Othon en partant chargea son frére Salvius Titianus de tenir sa place dans la ville, & de gouverner en son absence les affaires de l'Empire.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Il fit prendre les devans à un corps considérable de troupes, composé de cinq Cohortes Prétoriennes, de la premiére Légion, & de quelque Cavalerie. Il y joignit deux mille Gladiateurs, renfort peu honorable au parti qui s'en servoit, mais employé néanmoins dans les guerres

Il part, s'étant fait précéder d'un corps de troupes destiné à défendre le passage du Pô.

*Tac. Hist.* II. 11.

(a) Clamor vocesque vulgi, ex more adulandi, nimiæ & falsæ. Quasi Dictatorem Cæsarem, aut Imperatorem Augustum prosequerentur, ita studiis votisque certabant: nec metu aut amore, sed ex libidine servitii : ut in familiis, privata cuique stimulatio, & vile jam decus publicum. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. res civiles même par des Chefs attentifs aux régles. Annius Gallus & Vestricius Spurinna furent mis à la tête de ces troupes, & eurent ordre d'aller disputer aux ennemis le passage du Pô, puisque la barriére des Alpes étoit franchie. Othon lui-même les suivit à peu de distance, avec le reste des Cohortes Prétoriennes, & tout ce qu'il avoit de forces sous sa main. Il ne se donna pas le tems d'attendre quatre Légions, qui lui venoient de Dalmatie & de Pannonie, & dont trois étoient de vieux corps. La quatorziéme Légion surtout avoit acquis beaucoup de gloire par ses exploits dans la Grande-Bretagne sous Suetonius Paulinus. En conséquence choisie par Néron pour l'expédition qu'il méditoit peu avant sa ruine, cette préférence avoit encore enflé le courage des soldats qui la composoient, & l'affection qu'ils avoient conçue pour Néron réfléchissoit sur Othon. Ces quatre Légions s'étant fait précéder d'un détachement de deux mille hommes, se mirent en mouvement, mais avec lenteur. La querelle fut décidée avant qu'elles arrivassent.

Il se livre à la fatigue. Othon, en (a) sortant de Rome (b), sem-

(a) Nec illi segne aut luxu corruptum iter: sed loricâ ferreâ usus est, ante signa pedester, horridus, incomptus, famæque dissimilis. *Tac.*

(b) *Le témoignage que rend ici Tacite à Othon, est bien différent de ce qu'en dit Juvenal, qui lui reproche la mollesse & le luxe portés jusques dans les apprêts de la guerre civile, & un miroir faisant partie de ses équipages.*

Res

sembla y avoir laissé le goût du luxe & des délices. Revêtu d'une cuirasse de fer, il marchoit à pied à la tête des troupes, couvert de poussiére, négligé sur sa personne, entiérement différent de ce qu'il avoit paru jusqu'alors. Il sçavoit être tout ce qui convenoit aux circonstances, & au besoin de ses affaires.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Exploits de la flotte d'Othon.

Dans les commencemens la fortune favorisa Othon, & lui donna de flatteuses espérances. Sa flotte, quoique très-mal gouvernée, lui soumit toute la côte maritime de la Ligurie & de la Narbonnoise. Elle avoit pour Chefs, comme je l'ai dit, un Tribun & deux Centurions. Les soldats mal disciplinés mirent le Tribun aux fers. L'un des deux Centurions n'avoit nulle autorité : l'autre, nommé Suedius-Clemens, commandoit moins les troupes qu'il ne leur faisoit la cour. Mais s'il étoit plus propre à corrompre qu'à maintenir la discipline, d'un autre côté il avoit de la bravoure & une grande ardeur de se signaler.

Une flotte où les soldats étoient les maîtres, ne pouvoit manquer de causer d'étranges désordres. En côtoyant la Ligurie, ils firent par-tout des descentes, & ils s'y conduisirent de façon qu'on ne les

Res memoranda novis annalibus, atque recenti Historiâ, Speculum civilis sarcina belli.

*Juven. Sat. II. v. 112.*

*L'autorité du Poëte satyrique ne me paroît pas devoir entrer en comparaison avec celle de l'Historien.*

AN. R. 820. De J. C. 69. les eût jamais pris pour des troupes nationales qui parcouroient les côtes de leur patrie. C'étoient des ennemis qui exerçoient toutes sortes de violences. Ils pilloient, ils ravageoient, ils mettoient tout à feu & à sang; & le dégât fut d'autant plus horrible, que l'on ne se tenoit point en garde contre eux. Les (a) campagnes étoient remplies de toutes les richesses que produit la terre, les maisons ouvertes. Les habitans accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans venoient au-devant des soldats avec toute la sécurité qu'inspire la paix, & ils trouvoient les maux de la guerre. Nul canton ne souffrit plus que celui des (b) Alpes Maritimes, que Marius Maturus Intendant du pays voulut défendre avec ce qu'il put ramasser de montagnards. Mais (c) des troupes réglées n'eurent pas de peine à dissiper une multitude de Barbares, qui ne connoissoient aucune discipline, insensibles à la gloire de vaincre, comme à la honte de fuir. Il n'y avoit point de butin à gagner sur une nation pauvre; pas même de prisonniers à faire parmi des hom-

(a) Pleni agri, apertæ domus: occursantes domini juxta conjuges ac liberos securitate pacis & belli malo circumveniebantur. *Tac.*

(b) *Petite Province, qui s'étendoit depuis la Mer jusqu'au Mont Viso, où le Pô prend sa source.*

(c) Primo impetu cæsi disjectique montani, ut quibus temere collectis, non castra, non ducem noscitantibus, neque in victoriâ decus esset, neque in fugâ flagitium. *Tac.*

hommes alertes, qui d'un saut agile avoient tout d'un coup grimpé leurs montagnes. Les vainqueurs se rabattirent sur la ville appellée alors *Albium Intemelium*, aujourd'hui *Vintimille*, & ils assouvirent leur avidité aux dépens de ses malheureux habitans. AN. R. 820. De J. C. 69.

Leur injustice & leur cruauté, déjà odieuses par elles mêmes, le devinrent encore davantage par l'exemple de courage que donna une femme Ligurienne, qui avoit caché son fils. Les soldats croyant qu'avec lui elle avoit caché de l'or, voulurent par la rigueur des tourmens forcer cette mére à déceler son fils. Elle leur montra son sein, en leur déclarant qu'ils devoient chercher dans cet asyle celui que poursuivoit leur fureur; & (a) les plus cruels suplices continués jusqu'à la mort, ne purent tirer d'elle aucune parole qui démentît une si généreuse réponse.

Par ces pillards fut tuée la mére d'Agricola, qui étoit alors dans les terres qu'elle possédoit en Ligurie. *Tac. Agr.* l. 7.

Les peuples de la Narbonnoise, allarmés du voisinage de la flotte d'Othon, demandérent du secours à Valens, qui étoit encore en-deçà des Alpes. Ce Commandant leur envoya un détachement nombreux, cavalerie & infanterie, entre *Tac. Hist.* II. 14.

(a) Nec ullis deinde terroribus, aut morte, constantiam vocis egregiæ mutavit. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. tre lequel & les gens d'Othon descendus à terre, il se livra coup sur coup deux combats très-vifs, précisément sur le bord de la mer. Dans l'un & dans l'autre ceux qui combattoient pour Vitellius eurent le desavantage, mais il en couta beaucoup de sang aux vainqueurs; & par une espéce de tréve tacite, les deux partis s'éloignérent réciproquement, & se retirérent, les vaincus à Antibe, les gens d'Othon à *Albingaunum*, aujourd'hui *Albengue* sur la côte de Génes.

Le bruit des succès de la flotte d'Othon retint dans ce parti les Iles de Sardaigne & de Corse. Il y eut pourtant dans la Corse quelques mouvemens, causés par la témérité de l'Intendant Decimus Pacarius, homme turbulent & inquiet, qui s'empressant de faire éclater son zèle pour Vitellius, voulut lui procurer le foible appui de l'Ile où il étoit en autorité. Il porta la peine de sa folle entreprise; car les Corses, qu'il fatiguoit par des levées & par les exercices militaires auxquels il les astraignoit, épiérent le moment où il étoit dans le bain, & le tuérent. Ceux qui l'avoient tué portérent sa tête à Othon. Mais (a) ils ne reçûrent ni récompense de celui pour qui ils avoient travaillé, ni punition de la part de

(a) Neque eos aut Otho præmio affecit, aut punivit Vitellius, in multâ colluvie rerum majoribus flagitiis permixtos. *Tac.*

de Vitellius resté vainqueur. De plus grands objets & de plus grands crimes les firent oublier.

*Les troupes de terre d'Othon & de Vitellius commencent à se tâter.*

*Tac. Hist. II. 17.*

Les troupes de terre d'Othon remportérent des avantages encore plus grands, que ceux qui viennent d'être racontés de sa flotte. Il est vrai que le premier début n'avoit pas été favorable. J'ai parlé d'un corps de cavalerie, qui bordant la rive du Pô, s'étoit déclaré pour Vitellius. Cette cavalerie, appuyée d'un bon détachement envoyé par Cécina, avoit entraîné sans peine dans le même parti tout le beau pays qui s'étend entre le Pô & les Alpes. Ce (a) n'est pas que les villes & les peuples de ces cantons aimassent Vitellius; mais ils ne prenoient non-plus aucun intérêt à Othon, & amollis par une longue paix, tout Maître leur étoit indifférent, & le premier occupant les décidoit.

Tout cela étoit fait avant que les troupes d'Othon arrivassent, & elles souffrirent d'abord quelques légers échecs. Une Cohorte de Pannoniens fut faite prisonniére auprès de Crémone. Cent chevaux & mille soldats de marine eurent le même sort entre Plaisance & *Ticinum*, que nous appellons aujourd'hui *Pavie*. Ces succès animérent le courage des Bataves & des Germains détachés par Cécina. Ils pas-

(a) Nullo apud quemquam Othonis favore, nec quia Vitellium mallent: sed longa pax ad omne servitium fregerat, faciles occupantibus, & melioribus incuriosos. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. passent le Pô vis-à-vis Plaisance, enlévent quelques batteurs d'estrade; & cette insulte imprévue ayant répandu l'allarme, donna lieu au bruit qui courut que Cécina étoit arrivé avec toute son armée.

Spurinna étoit dans Plaisance avec trois Cohortes Prétoriennes & mille Vétérans. C'étoit un Capitaine sage & habile, qui n'ajoûta nulle foi à la fausse nouvelle que débitoient des hommes effrayés: mais il sentoit qu'il n'avoit avec lui qu'une garnison, & non pas une armée; & que si ses troupes suffisoient pour défendre la place, elles ne suffisoient pas pour tenir la campagne. Ainsi sa résolution étoit de demeurer enfermé dans les murs de Plaisance. Les soldats, qui n'avoient jamais vu la guerre, & dont cette ignorance rendoit la fierté indomptable, courent aux armes, enlévent les drapeaux, présentent la pointe de leurs armes à Spurinna qui veut les retenir, & dédaignent d'écouter les Centurions & les Tribuns, qui louoient la prudence du Chef. Ils l'accusoient même de trahison, & d'intelligence avec Cécina. Spurinna (a) fut contraint de se prêter à la témérité des soldats; & il jugea à propos de feindre d'entrer dans leurs sentimens, afin de conser-

(a) Fit temeritatis alienæ comes Spurinna, primò coactus, mox velle se simulans, quò plus auctoritatis inesset consiliis, si seditio mitesceret. *Tac.*

server son autorité, & d'être plus en état de ramener les esprits, si la fougue de la sédition venoit à se calmer. C'est ce qui ne manquà pas d'arriver, comme il l'avoit prévu. An. R. 820. De J. C. 69.

Lorsqu'ils furent en campagne, aux approches de la nuit il fallut se retrancher. Ce travail, qui étoit nouveau pour les Prétoriens, commença à dompter leur vivacité. Alors les plus sensés ouvrirent les yeux, reconnurent leurs torts; & ils représentoient aux autres à quel danger ils seroient exposés, si dans un pays de plaine, en aussi petit nombre qu'ils étoient, ils se trouvoient enveloppés par toute l'armée de Cécina. Ces réflexions étoient frappantes, & les Officiers venant à l'appui, tous convinrent que le Chef faisoit sagement de choisir pour siége de la guerre une colonie puissante & bien fortifiée. Enfin Spurinna osa leur parler ouvertement, non pour leur reprocher leur faute, mais pour leur faire sentir ses raisons. Il réussit; & laissant seulement quelques coureurs pour avoir des nouvelles de l'ennemi, il remena les autres à Plaisance, devenus plus traitables, & plus disposés à obéir. Il répara & augmenta les fortifications de la place, il se pourvut abondamment d'armes & de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un siége: il fit plus, il établit parmi ses troupes la discipline & la subordination, seul avantage qui manquât au parti d'Othon, où d'ailleurs brilloit le courage.

Ce-

AN. R. 820. De J. C. 69.

Faste de Cécina & de sa femme.

*Tac. Hist.* II. 20.

Cependant Cécina approchoit, tenant le soldat aussi modeste & aussi retenu depuis son entrée en Italie, qu'il lui avoit jusques-là permis de licence. L'accoutrement singulier & fastueux du Chef choquoit les yeux des habitans du pays qu'il traversoit. Ces peuples, qui portoient la toge, trouvoient étrange qu'un Général Romain se montrât à eux revêtu d'une casaque rayée de diverses couleurs, & que dans le reste de (*a*) son habillement il empruntât les modes des Barbares (*b*). Salonina sa femme l'accompagnoit, montant un beau cheval superbement enharnaché; & ce faste, qui ne faisoit tort à personne, ne laissoit pas d'exciter l'indignation. C'est le vice naturel à tous les hommes, de regarder avec un œil d'envie la fortune des nouveaux riches, & de ne pardonner qu'en faveur d'une exacte modestie à l'élevation de ceux qu'ils ont vu leurs égaux.

Il assiége inutilement Plaisance, & se retire à Crémone.

Cécina ayant passé le Pô, tenta d'abord la fidélité des adversaires par de belles paroles & de magnifiques promesses, & on lui

(*a*) *Un haut de chausse à la mode des Gaulois & des Germains.*

(*b*) Uxorem ejus Saloninam, quamquam in nullius injuriam insigni equo ostroque veheretur, tamquam læsi gravabantur: insito (*) mortalibus naturâ, recentem aliorum felicitatem ægris oculis introspicere, modumque fortunæ à nullis magis exigere, quàm quos in æquo videre. *Tac.*

(*) *Le texte porte* insita. *Je suis la conjecture de Lipse.*

lui rendit le change. Après que les noms An. R. 820. spécieux de paix & de concorde eurent De J. C. 69. été mis en avant, & employés avec aussi peu de bonne foi d'un côté que de l'autre, il fallut en venir à la guerre ; & Cécina se disposa à faire le siége de Plaisance, affectant tout ce qui pouvoit inspirer la terreur. Car (a) il sçavoit que le succès d'une premiére entreprise est d'une grande conséquence pour toutes celles qui suivront. Ne doutant donc nullement de la supériorité de ses forces, il voulut brusquer l'assaut & insulter la place sans prendre aucune des précautions que l'art de la guerre avoit inventées pour couvrir les assiégeans. Les soldats aussi présomptueux que leur Commandant, se présentérent au pied des murs, remplis de vin & de viandes. Ils trouvérent une vigoureuse résistance, à laquelle ils ne s'attendoient point ; & après avoir perdu beaucoup de monde ils furent repoussés. Dans ce premier combat fut brulé un vaste & superbe Amphithéâtre, construit dans un fauxbourg, & dont les Plaisantins regrettérent amérement la perte, lorsqu'ils n'eurent plus à craindre de plus grands maux.

La nuit se passa de part & d'autre dans les apprêts d'une attaque en régle, & d'une bonne défense. Les partisans de Vitellius se munirent de claies, de galleries, de

(a) Gnarus, ut initia provenissent, famam in cetera fore. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. de béliers : ceux d'Othon préparérent de longues perches, & des masses énormes de pierre, de plomb, d'airain, pour percer & briser les ouvrages des assaillans, & écraser ceux qui seroient dessous. Dans ce travail (a) ils s'animoient chacun de leur côté par de vives exhortations. Ils se représentoient l'honneur de vaincre, la honte de succomber. D'une part on vantoit la force invincible des Légions Germaniques, & de l'autre la gloire & la prééminence des Cohortes Prétoriennes & de la Maison de l'Empereur. Les Légionaires traitoient avec le dernier mépris les Prétoriens, comme une vile milice, nourrie dans l'oisiveté, corrompue par le Cirque & par les Théâtres; & ceux-ci à leur tour traitoient leurs adversaires d'étrangers que Rome ne connoissoit point. Les noms d'Othon & de Vitellius se mêloient beaucoup dans ces discours : mais les uns & les autres avoient bien plus belle matiére à charger d'opprobres celui contre lequel ils faisoient la guerre, qu'à louer celui qu'ils servoient.

A peine le jour commençoit, & déjà les

(a) Utrimque pudor, utrimque gloria; & diversæ exhortationes, hinc legionum & Germanici exercitûs robur, inde urbanæ militiæ & Prætoriarum cohortium decus, attollentium. Illi, ut segnem ac desidem, & Circo ac Theatris corruptum militem, hi, peregrinum & externum increpabant. Simul Othonem ac Vitellium celebrantes culpantesque, uberioribus inter se probris quàm laudibus stimulabantur. *Tac.*

les murailles étoient garnies de défenseurs, & la plaine brilloit de l'éclat des armes. Les Légions serrant leurs rangs, les troupes auxiliaires plus étendues & se donnant plus de champ, avoient partagé l'attaque entre elles. Celles-ci composées de Germains, lançoient de loin des fléches & des pierres contre les endroits de la place les plus forts & les mieux gardés; & si quelque partie des murs paroissoit ou négligée, ou en mauvais ordre, ces Barbares s'en approchoient sans précaution, suivant leur méthode, à demi nuds, ne se couvrant point de leurs boucliers, mais les agitant par une vaine ostentation, & poussant des cris pleins de férocité. Les Prétoriens avoient beau jeu contre eux. Ils les accabloient d'une grêle de traits jettés à plomb avec roideur, & ils en tuoient beaucoup sans recevoir presque aucun dommage. Ils ne se défendoient pas moins bien contre les Légionaires, qui à couvert sous leurs galleries travailloient à sapper la muraille par le pied. Les gros quartiers de pierre dont les assiégés avoient fait provision, poussés d'enhaut, & tombant sur les toits des galleries, mirent tout en désordre, & rendirent pareillement cette attaque inutile. Les Légionaires écrasés, les Auxiliaires percés de traits, se retirérent avec grande honte, ayant beaucoup perdu de la réputation qui les avoit précédés. Cécina, après deux assauts livrés sans succès, leva

AN. R. 820. DE J. C. 69.

AN. R. 820. va le siége, & se retira à Crémone.
DE J. C. 69. Spurinna, informé de la marche des ennemis, dépêcha promptement un courier à Annius Gallus, pour l'avertir de la levée du siége, & de la route que tenoit Cécina. Gallus étoit en chemin avec la première Légion, qu'il amenoit au secours de Plaisance. Sur la nouvelle qu'il reçut de Spurinna, la Légion vouloit marcher à l'ennemi; & l'ardeur de combattre la porta jusqu'à la sédition. Gallus avec bien de la peine s'en rendit pourtant le maître, & s'arrêta à Bédriac, village (*a*) situé entre Crémone & Vérone, que deux batailles de Romains contre Romains dans l'espace de peu de mois ont rendu célébre dans l'Histoire.

Vers le même tems, Martius Macer, qui commandoit les deux mille gladiateurs dont j'ai parlé, passa avec eux brusquement le Pô près de Crémone, & tombant sur un corps d'auxiliaires de Cécina, il

(*a*) *Cluvier a raison d'observer que cette position est bien vague. La distance de Vérone à Crémone est considérable, & Bédriac doit avoir été beaucoup plus près de la derniére de ces villes que de la premiére. Selon ce même Géographe, Tacite se seroit mieux exprimé, s'il eût placé Bédriac entre Crémone & Mantoue. Mais si Cluvier reléve bien un défaut d'exactitude dans l'Historien Latin, il n'a pas réussi également à déterminer la vraie position de Bédriac, qu'il suppose répondre au bourg appellé* Canéto. *Ce bourg est à la gauche de l'Oglio, & Bédriac étoit à la droite de cette riviére. Mr. Danville, aux lumiéres duquel je m'en rapporte très-volontiers, pense que Bédriac est le lieu appellé aujourd'hui* Cividale.

il en tailla en piéces une partie, & mit le reste en fuite. Mais il ne poussa point son avantage, dans la crainte que les ennemis venant à se reconnoître, n'appellassent du secours, & ne devinssent bientôt supérieurs. An. R. 820. De J. C. 69.

Défiances des troupes d'Othon par rapport à leurs Chefs.

Cette précaution (a) de prudence donna des soupçons aux soldats du parti d'Othon, accoutumés à interpréter toujours en mal la conduite de leurs Commandans. Les plus lâches étoient, comme il ne manque jamais d'arriver, les plus insolens; & leurs discours n'attaquoient pas seulement Macer, mais les premiers Chefs de l'armée, Annius Gallus, Suetonius Paulinus, Marius Celsus. Surtout les meurtriers de Galba se montroient les plus violens boutefeux de trouble & de discorde. Agités par le remords de leur crime, & par la crainte d'un juste supplice, ils cherchoient leur sureté dans le désordre: ils semoient la division, soit par des propos séditieux qu'ils tenoient publiquement, soit par des avis secrets qu'ils faisoient passer à Othon. Et ce Prince dif-

(a) Suspectum id Othonianis fuit, omnia ducum facta pravè æstimantibus. Certatim, ut quisque animo ignavus, procax ore, Annium Gallum, & Suetonium Paullinum, & Marium Celsum ... variis criminibus incessebant. Acerrima seditionum ac discordiæ incitamenta, interfectores Galbæ, scelere ac metu vecordes, miscere cuncta, modò palam turbidis vocibus, modò occultis ad Othonem litteris. Qui humillimo cuique credulus, bonos metuens, trepidabat, rebus prosperis incertus, & adversis melior. Tac.

AN. R. 820. DE J. C. 69. disposé à prêter l'oreille aux rapports de la plus vile canaille, parce qu'il craignoit les honnêtes-gens, ne sçavoit à quoi s'en tenir: indécis dans le bon état de ses affaires, & plus sage dans la disgrace. Il prit le parti de mander Titianus son frére, & de lui donner le commandement général des troupes. Avant que ce nouveau Chef arrivât, Paulinus & Celsus remportérent sur l'ennemi un avantage très-considérable.

Grand avantage remporté par les Généraux d'Othon sur Cécina.

Cécina se sentoit piqué de n'avoir réussi dans aucune de ses entreprises, & de voir tomber de jour en jour dans le discrédit la réputation de son armée. La levée du siége de Plaisance, les auxiliaires surpris & défaits par Macer, les escarmouches mêmes entre les batteurs d'estrade des deux partis presque toujours décidées à son desavantage, tout cela le chagrinoit; & craignant que Valens, qui approchoit, n'emportât toute la gloire des succès, il cherchoit, avec plus d'avidité que de circonspection, à réparer son honneur. Dans cette vue il forma le plan d'une embuscade, où il prétendoit attirer les Généraux du parti contraire. Mais ceux-ci en ayant eu avis, tournérent contre lui sa propre ruse, & il tomba dans le piége qu'il avoit tendu.

La cavalerie d'Othon commandée par Celsus fit des merveilles, & rompit les rangs des adversaires. Paulinus, qui conduisoit l'infanterie, ne vint pas assez promp-

promptement à l'appui. Il étoit (a) naturellement temporiseur: & comme le combat s'engageoit dans un pays coupé, il voulut d'abord combler les fossés, élargir les voies, donner du front à son armée, persuadé qu'il seroit tems de commencer à vaincre, lorsque toutes les précautions seroient prises pour se garder d'être vaincu. A la faveur de ce délai, les gens de Cécina gagnérent des vignes, & un petit bois, où ils eurent le tems de reprendre leurs esprits, & de se réformer. De-là ils retournérent à la charge, tuérent quelques cavaliers Prétoriens, que la chaleur de la victoire avoit portés à se trop avancer, & blessérent le Roi Epiphane (b), qui combattoit vaillamment pour Othon. Ce fut alors que commença à donner l'infanterie de Paulinus: & elle écrasa les troupes ennemies avec d'autant plus de facilité, que Cécina fit la faute de ne pas mander tout d'un coup un renfort considérable, mais chaque Cohorte l'une après l'autre, qui, à mesure qu'elles arrivoient, étoient mises en désordre ou par l'effort des vainqueurs, ou par le flot des fuyards. Cet-

AN. R. 820.
De J.C. 69.

(a) Cunctator naturâ, & cui cauta potiùs consilia cum ratione, quàm prospera ex casu placerent, compleri fossas, aperiri campum, pandi aciem jubebat, satis citò incipi victoriam ratus, ubi provisum foret ne vincerentur. *Tac.*

(b) *Ryckius dans ses notes sur Tacite, pense que ce Prince étoit le fils d'Antiochus de Commagéne, dont il est parlé dans Joséphe*, L. VII. *de la Guerre des Juifs*, c. 27.

AN. R. 820. De J. C. 69. Cette faute du Commandant fut remarquée par ses soldats mêmes, qui en furent irrités, & y soupçonnérent de la trahison : ensorte qu'ils chargérent de chaînes le Préfet du Camp, Julius Gratus, comme s'entendant avec son frére Julius Fronto, qui étoit Tribun dans l'armée d'Othon, & qui de son côté avoit été mis dans les fers pour un semblable soupçon.

Au-reste l'effroi fut si grand & si universel parmi les troupes de Vitellius, la confusion & le mêlange de ceux qui fuyoient avec ceux qui venoient du camp à leur rencontre, jetta un trouble si étrange & sur le champ de bataille, & à la tête des retranchemens, qu'il demeura pour constant dans les deux partis, que l'armée de Cécina auroit pu être entiérement détruite, si Paulinus n'eût pas fait sonner la retraite. Ce Général alléguoit qu'il avoit apprëhendé, s'il s'acharnoit à la poursuite, de hazarder ses troupes fatiguées par un rude combat, & qui n'avoient point de réserve pour les soutenir en cas de disgrace, & de les exposer à des ennemis qui sortiroient tout frais de leur camp. Mais ce raisonnement trouva peu d'approbateurs : la multitude n'en fut point satisfaite, & ses défiances augmentérent à l'égard de son Chef. Au contraire l'événement de ce combat fut une leçon utile pour les vaincus. Sans en être intimidés, ils se tinrent pour avertis

de

de se conduire avec plus de précaution & de retenue ; & ce ne furent pas seulement les troupes de Cécina qui en profitérent, & qui voulurent se laver du reproche que leur faisoit leur Général d'être elles-mêmes la cause de leur défaite par une arrogance plus propre à la sédition qu'au combat ; mais les soldats de Valens, qui étoit alors arrivé à Pavie, apprenant à ne point mépriser l'ennemi, & piqués du désir de relever la gloire de leur parti, devinrent plus soumis & plus disposés à l'obéïssance. Car jusques-là le même esprit d'indocilité régnoit parmi eux : & sur la route ils avoient excité une sédition furieuse, dont Valens s'étoit vu près de devenir la victime. En voici l'occasion. AN. R. 820. De J. C. 69.

Les huit Cohortes de Bataves, que Valens avoit trouvées à Langres, & jointes à son armée, étoient, comme je l'ai dit, par leur premiére destination, attachées à la quatorziéme Légion. Dans le mouvement qui délivra de Néron l'Empire & le Genre-humain, les Légionaires & les Bataves s'étoient divisés, & avoient pris parti, les premiers pour le Prince, & les autres contre lui. Néron ayant succombé, ce fut pour les Bataves un sujet de vanité & de triomphe. Ils ne voulurent point accompagner la quatorziéme Légion en Dalmatie, & ils se déterminérent à retourner dans la Grande-Bretagne, d'où ils étoient partis. La rencontre de l'armée de Valens leur fit rebrousser chemin. Sédition furieuse dans l'armée de Valens. Tac. Hist. II. 27.

AN. R. 820. De J. C. 69. Ils embrassérent le parti de Vitellius, & y portérent toute leur fierté. Ils se vantoient sans-cesse auprès des Légions avec lesquelles ils marchoient, d'avoir réduit la quatorziéme Légion, d'avoir privé Néron de la possession de l'Italie: en un mot ils s'attribuoient tout l'honneur de la décision de cette grande querelle, & ils se donnoient pour les arbitres de la fortune des Princes & du succès des guerres. Les soldats des Légions souffroient impatiemment ces bravades: le Chef lui-même en étoit blessé: la discipline se corrompoit par des querelles continuelles, qui pouvoient aisément dégénérer en combats: enfin Valens craignoit que de l'insolence les Bataves ne passassent à l'infidélité.

Frappé de ces réflexions, Valens saisit le prétexte que lui offroit la défaite des troupes qu'il avoit envoyées au secours de la Narbonnoise contre la flotte d'Othon. Sous couleur de défendre les alliés de Vitellius, & réellement dans la vue de séparer un corps trop puissant lorsque toutes ses forces étoient réunies, il ordonna à une partie des Bataves de se transporter dans la Narbonnoise. Cet ordre affligea les Bataves, & indisposa même les Légions, qui se plaignoient qu'on leur ôtoit un important appui en éloignant d'excellentes troupes. „ Quoi? disoit-on, „ de vieux soldats vainqueurs en tant de „ guerres, sont retirés pour ainsi dire du „ champ de bataille au moment où nous

„ ap-

„ approchons de l'ennemi ! Si le soin d'u- An. R. 820.
„ ne Province est préférable à celui de De J. C. [illegible]
„ la Capitale & au salut de l'Empire,
„ allons tous dans la Narbonnoise. Mais
„ si l'Italie est notre objet essentiel, si
„ elle est le terme & le fruit de la vic-
„ toire, qu'y a-t-il de moins sensé, que
„ de nous affoiblir lorsque nous y en-
„ trons, & de retrancher de notre corps
„ des membres vigoureux, qui nous ren-
„ droient de grands services ? "

Comme ces discours se répandoient dans tout le camp, Valens voulut y mettre ordre, & il envoya ses licteurs pour dissiper la sédition. Mais les mutins l'attaquent lui-même, ils lancent sur lui des pierres, ils l'obligent de fuir; & ils le poursuivent, en lui reprochant les dépouilles de la Gaule dont il s'étoit enrichi, l'or qu'il avoit reçu des Viennois; & persuadés qu'il cachoit des trésors acquis par leurs travaux, ils pillent ses bagages, visitent ses tentes, & sondent la terre avec la pointe de leurs armes, pendant que l'infortuné Chef, sauvé par leur avidité, se cachoit déguisé en esclave chez un Officier de cavalerie.

Leur grande fougue au bout d'un tems commença à s'appaiser. Alphenus Varus, Préfet du Camp, s'avisa d'un expédient pour leur faire sentir le besoin qu'ils avoient de leur Chef. Ce fut de les laisser absolument à leur propre conduite, en faisant cesser tout l'ordre qui entre-

 tient

AN. R. 820. DE J. C. 69. tient la discipline dans une armée. Il défendit aux Centurions de faire leur ronde, aux Trompettes de sonner pour annoncer les veilles de la nuit. Ce (a) calme insolite acheva de déconcerter les mutins. Ils demeurérent dans une espéce d'engourdissement : ils se regardoient les uns les autres, ne sçachant quel parti prendre : & consternés précisément parce que personne ne se mêloit de les commander, ils tâchérent par un modeste silence, par des marques de repentir, enfin par leurs priéres & par leurs larmes, d'obtenir leur pardon. Valens choisit ce moment pour sortir de sa retraite, & il se présenta dans l'état humilié d'un supliant, le visage baigné de pleurs. Les soldats l'avoient cru mort : ensorte que le revoyant contre leur espérance, ils furent également attendris & pénétrés de joie : & passant, comme c'est l'ordinaire de la multitude, d'un excès à l'autre, ils se félicitent de l'avoir recouvré, ils le comblent de louanges, & l'en-

(a) Igitur torpere cuncti, circumspectare inter se attoniti : & idipsum quòd nemo regeret paventes, silentio, pœnitentiâ, postremò precibus ac lacrymis veniam quærebant. Ut verò deformis & flens, & præter spem incolumis, Valens processit, gaudium, miseratio, favor : versi in lætitiam, ut est vulgus utroque immodicum, laudantes gratantesque, circumdatum aquilis signisque in tribunal ferunt. Ille, utili moderatione, non supplicium cujusquam poposcit : ac ne dissimulans suspectior foret, paucos incusavit : gnarus, civilibus bellis plus militibus, quàm ducibus licere. *Tac.*

l'environnant de leurs aigles & de leurs drapeaux, ils le portent sur son tribunal. Valens se renferma dans une modération convenable à la circonstance. Il ne demanda le suplice d'aucun des coupables; il se plaignit pourtant de quelques-uns, de peur qu'un silence absolu ne le rendît suspect de réserver son ressentiment tout entier dans son cœur. Il sçavoit que dans les guerres civiles les soldats donnent la loi à leurs Chefs. AN. R. 820. DE J. C. 69.

Peu s'en fallut que la sédition ne se rallumât de-nouveau, lorsqu'en arrivant auprès de Pavie l'armée de Valens apprit la défaite de Cécina. Outrée de n'être pas venue assez à tems pour se trouver au combat, elle s'en prenoit aux lenteurs & même à la perfidie de son Commandant. Mais la réflexion changea cette fougue inconsidérée en ardeur contre l'ennemi. Les soldats ne veulent prendre aucun repos, & sans attendre l'ordre de personne ils se hâtent, ils pressent les Porte-enseignes, ils précédent souvent leurs drapeaux, & par cette diligence ils eurent bientôt joint Cécina.

Ardeur des troupes de Valens pour joindre Cécina.

Ce fut un grand sujet de joie pour les troupes de celui-ci, de se voir accrues d'un si puissant renfort. Mais en même tems elles craignoient d'en être méprisées, comme ayant été vaincues, comme ayant manqué de courage. Ainsi, tant pour se justifier elles-mêmes, que pour flatter l'armée arrivante, elles en relevoient la

An. R. 820. De J. C. 69. force & la puissance; & se plaignoient de Valens, qui par ses retardemens les avoit privées d'un si grand appui, & exposées à essuyer seules tout le feu des troupes fraîches de l'ennemi. Et en général, quoique Valens eût la prééminence par l'ancienneté, & parce qu'il commandoit un corps d'armée bien plus nombreux, cependant (a) la faveur du soldat étoit pour Cécina, à qui sa jeunesse, sa bonne mine, & surtout sa libéralité gagnoit les cœurs, en même tems que ses maniéres bruyantes & fanfaronnes éblouissoient les esprits.

Jalousie entre Cécina & Valens.

Delà nâquit une vive jalousie entre les deux Commandans. Cécina méprisoit son collégue, comme infecté d'une honteuse avarice; & Valens tournoit Cécina en ridicule, comme arrogant & présomptueux. Néanmoins cachant leur haine réciproque, ils se réunissoient pour tendre à l'utilité commune du parti, & de concert ils écrivoient des lettres pleines de reproches outrageans contre Othon, ne ménageant rien, & ne craignant point de s'ôter l'espérance du pardon en cas de disgrace: au-lieu que les Généraux d'Othon s'abstenoient de toute invective contre Vitellius, quelque riche que fût la matiére.

Il

(a) Studia tamen militum in Caecinam inclinabant, super benignitatem animi quâ promptior habebatur, etiam vigore aetatis, proceritate corporis, & quodam inani favore. *Tac.*

Il est vrai qu'entre ces deux Princes si vicieux le Public faisoit alors une différence à l'avantage de Vitellius, dont (a) les voluptés paresseuses sembloient moins à craindre, que les passions impétueuses d'Othon. Celui-ci, par le meurtre de Galba, avoit étrangement surchargé les sentimens de terreur & de haine dont les esprits étoient de longue main prévenus: personne n'imputoit à l'autre le commencement & l'origine de la guerre. Vitellius, gourmand & esclave de son ventre, ne paroissoit ennemi que de lui-même: le luxe d'Othon, sa cruauté, son audace, menaçoient la République. Telles sont les observations de Tacite: malgré lesquelles je ne craindrai point de dire, que si Othon étoit plus criminel, il y avoit en lui plus de ressource. Sa conduite, depuis qu'il eut envahi l'Empire, présente bien des parties louables: au-contraire tout est digne de mépris dans Vitellius, dont la facilité stupide ouvroit la porte à tous les maux, sans laisser aucune espérance de bien.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Comparaison d'Othon & de Vitellius.

La jonction de Cécina & de Valens les mettoit en état de livrer bataille, & rien

Othon se détermine à hazarder

(a) Minùs Vitellii ignavæ voluptates, quàm Othonis flagrantissimæ libidines timebantur. Addiderat huic terrorem atque odium cædes Galbæ: contrà illi initium belli nemo imputabat. Vitellius ventre & gulâ sibi ipsi hostis: Otho luxu, sævitiâ, audaciâ, Reipublicæ exitiosior ducebatur. Tac.

AN. R. 820. De J. C. 69. une bataille contre l'avis de ses meilleurs Généraux. *Tac. Hist.* II. 31.

rien ne retardoit une action générale, si Othon ne vouloit s'y refuser. Il tint un grand Conseil pour délibérer s'il devoit traîner la guerre en longueur, ou tenter les risques de la fortune. Suetonius Paulinus fut d'avis de temporiser : & comme il passoit pour le plus habile Capitaine qui fût dans l'Empire, il crut qu'il étoit digne de sa réputation d'appuyer son avis sur des considérations profondes, qui embrassassent tout le plan de la guerre.

Il représenta donc „ Que toutes les „ forces de Vitellius étoient arrivées, & „ que l'on n'avoit pas à craindre qu'elles „ reçussent de nouveaux accroissemens, „ vu que la fermentation qui agitoit les „ esprits des Gaulois, & la crainte des „ Nations Germaniques ne permettroient „ pas de dégarnir la rive du Rhin. Que „ les Légions Britanniques étoient occu„ pées par les Barbares à qui il falloit fai„ re face, & séparées par la mer. Que „ les Espagnes avoient peu de troupes. „ Que la Narbonnoise trembloit, tenue „ en respect par la flotte d'Othon, & ef„ frayée du mauvais succès du combat „ hazardé par les gens de Vitellius. Que „ la Gaule Transpadane, enfermée entre „ les Alpes & le Pô, n'ayant aucune „ communication avec la mer, ravagée „ par le passage des troupes, ne pourroit „ fournir les provisions nécessaires à „ l'armée ennemie, qui par conséquent „ tomberoit bientôt dans la disette. Que

„ les

„ les Germains auxiliaires, dont la fierté AN. R. 820.
„ paroiffoit avoir quelque chofe de for- DE J.C. 69.
„ midable, étoient des corps mous, que
„ le changement de climat, fi la guerre
„ duroit jufqu'à l'Eté, fuffiroit pour ab-
„ battre. Que (*a*) fouvent des ennemis
„ redoutés, dont le premier effort fem-
„ bloit capable de tout renverfer, rui-
„ nés par les délais, avoient vu leurs for-
„ ces s'évanouir & fe réduire à rien. "
*Nous au-contraire*, ajoûta-t-il, *nous avons des reffources infinies, & fur lefquelles nous pouvons pleinement compter. La Pannonie, la Mæfie, la Dalmatie, nous offrent le fecours de leurs puiffantes armées. Nous avons pour nous l'Italie, (b) Rome la capitale de l'Empire, le Sénat & le Peuple Romain, noms refpectés, dont l'autorité peut bien fouffrir une éclipfe paffagére, mais ne périt jamais. Toutes les richeffes publiques & particuliéres font en notre pouvoir: & l'on fçait que dans les difcordes civiles l'argent eft plus efficace fouvent que le fer. Nos foldats font accoutumés au climat de l'Italie, & capables de fupporter les chaleurs. Nous avons devant nous le Pô, & plufieurs villes bien for-*

(*a*) Multa bella impetu valida, per tædia & moras evanuiffe. *Tac.*

(*b*) Italiam, & caput rerum urbem, Senatumque & populum Romanum; nunquam obfcura nomina, etfi aliquando obumbrentur; publicas privatafque opes, & immenfam pecuniam, inter civiles difcordias ferro validiorem. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. *fortifiées, bien munies de troupes & de provisions, & dont aucune, comme nous pouvons nous en flatter après l'exemple de Plaisance, ne cédera aux attaques de l'ennemi. Qui nous force de nous hâter? Nous ne pouvons que gagner à tirer la guerre en longueur. Dans peu de jours arrivera la quatorziéme Légion, dont la réputation est très-grande, avec les troupes de la Mœsie. Alors nous remettrons la matiére en délibération: & si l'avis de la bataille prévaut, nous la livrerons avec un important surcroît de forces.*

Marius Celsus accéda au sentiment de Paulinus. Annius Gallus, dont on envoya demander l'avis, parce qu'une chûte de cheval le retenoit au lit, pensa de-même. Mais Othon inclinoit vers le parti opposé. Son frére Titianus & le Préfet du Prétoire Proculus, hardis par inexpérience, promettoient avec emphase que les Dieux & la fortune d'Othon présideroient au combat, recourant à la flatterie, afin que personne n'osât les contredire. Cet avis l'emporta, & la témérité des adulateurs prévalut sur la sagesse des meilleures têtes.

Motifs de l'empressement d'Othon pour combattre. *Tac. Hist.* II. 37. Il est pourtant bon d'observer qu'Othon avoit plusieurs motifs de se hâter de combattre. Outre qu'il ne pouvoit supporter le poids de l'incertitude qui l'accabloit, & que par vivacité & par impatience succombant sous l'inquiétude, il aimoit mieux précipiter une décision, au ha-

hazard de ce qui pourroit en arriver ; l'ardeur des Prétoriens pour en venir aux mains avec l'ennemi, lui faisoit la loi. Ces troupes nullement accoutumées aux fatigues d'une guerre de campagne, soupiroient après leur tranquille service dans la ville ; & d'ailleurs pleines de présomption, elles comptoient que combattre & vaincre seroit pour elles une même chose, & qu'une action générale les mettroit en état de retourner sur le champ aux délices de Rome, qui faisoient la matiére de leurs continuels regrets. AN. R. 820. De J. C. 69.

Un autre intérêt encore plus puissant aiguillonnoit Othon, s'il est vrai, comme plusieurs l'ont prétendu, qu'il y ait eu quelque disposition dans les deux armées à se concilier, & à convenir de ne se point égorger mutuellement pour la querelle des deux plus indignes mortels qui fussent sur la Terre ; mais de prendre plutôt le parti de les sacrifier tous deux, & de choisir un sujet propre à faire honneur à l'Empire, ou même de s'en rapporter au Sénat. Si les choses tournoient ainsi, Suetonius Paulinus, homme d'un mérite éprouvé, & le plus ancien des Consulaires, pouvoit concevoir de grandes espérances : & tel étoit, selon ce récit, le secret motif des délais qu'il conseilloit.

Tacite ne trouve nulle probabilité dans ce fait, & il le réfute avec hauteur. Est-

An. R. 820. De J. C. 69. il (a) croyable, dit-il, que Paulinus, dont on vante avec raison la prudence consommée, ait pu espérer que dans un siécle aussi corrompu une multitude de gens armés auroit assez de modération pour renoncer à la guerre par amour de la paix, après avoir troublé la paix par l'amour de la guerre? Peut-on supposer avec quelque vraisemblance, ou que des armées composées de tant de nations différentes, dont les langues & les mœurs n'avoient nul rapport, se soient concertées pour un pareil projet; ou que les principaux Officiers & les Chefs, la plupart noyés dans le luxe, abîmés de dettes, perdus de crimes, consentissent à reconnoître un Prince qui ne fût pas comme eux vendu au vice, & redevable à leurs armes de son élevation? L'ambition, ajoûte-t-il, a rempli de sang & de carnage les meilleurs tems de la République. A Pharsale, dans les plaines de Philippes, les Légions ne se sont point séparées sans tirer l'épée, bien loin que les armées d'Othon & de Vitellius ayent été capables d'un tel héroïsme de modération & de sagesse. Il

(a) Neque Paulinum, quâ prudentiâ fuit, sperasse, corruptissimo seculo, tantam vulgi moderationem reor, ut qui pacem belli amore turbaverant, bellum pacis caritate deponerent; neque aut exercitus linguis moribusque dissonos in hunc consensum potuisse coalescere, aut legatos ac duces, magnâ ex parte luxûs, egestatis, scelerum sibi conscios, nisi pollutum obstrictumque meritis suis principem passuros. Tac.

Il n'eſt pas aiſé de ſe refuſer à la force de ces raiſonnemens. Mais Tacite convient lui-même qu'il eſt poſſible que l'indignité des deux Empereurs pour leſquels on combattoit, ait fait naître des penſées de paix aux plus judicieux & aux plus ſenſés des ſoldats. Suetonius Paulinus & Marius Celſus, principaux Chefs de l'armée d'Othon, étoient des gens de bien, de bons citoyens, que cette idée peut avoir flattés, quoiqu'ils la trouvaſſent difficile dans l'exécution.[a] Au moins Othon pouvoit le ſoupçonner; & ce ſoupçon ſuffiſoit pour le déterminer à ne vouloir ſouffrir aucun délai.

An. R. 819. De J.C. 69.

La réſolution de combattre étant arrêtée, il ne fut plus queſtion que de délibérer ſi Othon ſe trouveroit à la bataille, ou s'il mettroit ſa perſonne en ſureté. On prit encore ſur ce point le mauvais parti, à l'inſtigation des mêmes flatteurs qui dominoient dans le Conſeil. Ils affectérent ici un grand zèle pour la conſervation du Prince: enſorte que Paulinus & Celſus, déjà rebutés de l'affront qu'avoit eſſuyé leur premier avis, ne ſe ſentirent pas portés à en donner un ſecond qui ſemblât mettre Othon en péril. Il fut donc décidé que l'Empereur ſe retireroit à Brixellum *; & ce jour eſt remarqué par Tacite comme la premiére époque du dépériſſement des affaires d'Othon. D'une part il emmena avec lui une partie des Cohortes Prétoriennes & des

Othon ſe retire à Brixellum avant la bataille.

*Tac. Hiſt.* II. 33.

* *Berſello.*

ſes

An. R. 820. De J. C. 69. ses meilleures troupes : & de l'autre celles qui restoient n'eurent plus le même courage, parce que leurs Commandans leur étoient suspects, & qu'Othon, en qui seul les soldats avoient confiance, & qui n'avoit lui-même confiance qu'aux soldats, laissoit les Chefs & l'armée livrés à leurs soupçons réciproques, & par conséquent peu en état d'agir de concert. La preuve ne tarda pas à s'en manifester.

Combat dans une Ile du Pô, où les gens de Vitellius eurent l'avantage.

Les Généraux de Vitellius étoient parfaitement instruits de l'état du camp d'Othon. Dans les guerres civiles rien n'est plus commun que les transfuges ; & les espions en voulant tirer le secret des autres, souvent offrent le moyen de pénétrer le leur. Ainsi Cécina & Valens, aussi tranquilles que leurs ennemis étoient bouillans & impétueux, tournoient en sagesse pour eux l'imprudente témérité de ceux à qui ils avoient affaire, & ils se tenoient attentifs à profiter de la premiére occasion qui se présenteroit de combattre avec avantage. En attendant ils occupoient leurs soldats à la construction d'un pont de bateaux sur le Pô, vis-à-vis de l'endroit que gardoient les gladiateurs d'Othon commandés par Macer.

Au milieu de la riviére s'élevoit une Ile, dans laquelle passoient fréquemment les gladiateurs en barques, les Germains à la nage. Macer y engagea un combat, dans lequel il fut battu, un grand nombre de ses gladiateurs tués ou noyés, ses barques

ques coulées à fond ou prises par l'ennemi. Ce combat s'étoit livré à la vue des deux armées: & les troupes d'Othon, spectatrices de la défaite de leurs gens, entrérent dans une si furieuse indignation contre Macer, qu'il courut risque de la vie. Il reçut de l'un des séditieux un coup de lance, & plusieurs autres venant sur lui l'épée nue à la main, alloient l'achever, si les Tribuns & les Centurions ne fussent accourus, & ne l'eussent tiré des mains de ces forcenés. Othon donna gain de cause aux soldats, en destituant Macer, à qui il envoya pour successeur Flavius Sabinus (a) Consul désigné. Ces (b) troupes mutines étoient charmées de changer souvent de Commandans; & ceux-ci quitoient avec plaisir un service, où toujours en bute à la sédition, ils avoient autant à craindre de leurs propres soldats, que de ceux des ennemis. AN. R. 820. De J. C. 69.

Depuis qu'Othon s'étoit retiré du camp le titre du commandement général étoit resté à Titianus son frére, mais la réalité du pouvoir résidoit dans le Préfet du Prétoire Proculus. Toute (c) l'habileté de L'armée d'Othon mal gouvernée.

(a) *Il ne faut pas confondre ce Consul désigné avec le frére de Vespasien qui portoit les mêmes noms, déjà ancien Consulaire, & actuellement Préfet de la Ville.*

(b) Læto milite ad mutationem ducum, & ducibus, ob crebras seditiones, tam infestam militiam aspernantibus. *Tac.*

(c) Celsus & Paulinus, quum prudentiâ eorum nemo uteretur, inani nomine ducum, alienæ culpæ

AN. R. 820. DE J. C. 69.

de Paulinus & de Celsus devenoit inutile, parce que personne n'écoutoit leurs avis; & le vain nom de Généraux qu'ils portoient, ne servoit qu'à les rendre en quelque façon responsables des fautes de leur imprudent collégue, qui se paroit de leur autorité. Les Officiers étoient inquiets & pleins de défiance, voyant les mauvais conseils prévaloir absolument sur les bons. Le soldat avoit de l'ardeur, mais une ardeur indocile, qui le portoit à aimer mieux interpréter les ordres de ses Chefs, que les exécuter. Ainsi tout se préparoit à une action générale, & à la ruine d'Othon.

Mouvemens de cette armée pour aller chercher l'ennemi.

L'armée de Vitellius étoit campée près de Crémone, & celle d'Othon à Bédriac, comme je l'ai dit. Proculus résolu d'aller chercher l'ennemi, partit de Bédriac, où il laissa néanmoins subsister son camp avec les troupes nécessaires pour le garder; & s'étant avancé à quatre milles, il établit un nouveau camp dans un poste si malhabilement choisi, qu'au mois d'Avril, & dans un pays tout coupé de riviéres, les troupes souffroient de la disette de l'eau. Là on délibéra de-nouveau si l'on iroit présenter la bataille. D'une part Othon par des ordres réitérés pressoit de combattre; de l'autre les soldats deman-

doient

pæ prætendebantur. Tribuni Centurionesque ambigui, quòd spretis melioribus deterrimi valebant. Miles alacer, qui tamen jussa ducum interpretari, quàm exsequi mallet. *Tac.*

doient que leur Empereur vînt se mettre à leur tête; plusieurs, que l'on appellât les troupes qui étoient au-delà du Pô à la droite de cette riviére. Il est difficile, dit Tacite, de décider quel étoit le meilleur parti. Ce qui est certain, c'est que l'on ne pouvoit pas en prendre un plus mauvais, que celui auquel on se détermina. AN. R. 820. De J. C. 69.

Il fut dit que l'on gagneroit le confluent du Pô & de l'Adda: & comme ce lieu est au-dessus de Crémone, où campoient les ennemis, il (a) semble que le dessein de Proculus fût d'enfermer l'armée de Vitellius entre celle qu'il conduisoit, & le corps de troupes qu'Othon tenoit à Brixellum. Mais pour exécuter ce plan, il falloit filer devant l'ennemi, & lui prêter le flanc: & il paroît que telle étoit la raison pour laquelle Paulinus & Celsus improuvoient cette marche, représentant qu'elle exposeroit des troupes fatiguées par une route de plusieurs milles, & embarrassées de bagages, à être attaquées par un ennemi, qui sortant tout frais de son camp, & ne portant que ses armes & ce qui lui étoit nécessaire pour combattre, auroit sur eux un très-grand avantage. Titianus & Proculus n'avoient rien à répondre à ces raisons; mais ils faisoient va-

(a) *Je m'exprime ainsi, parce que je suis obligé d'avouer que c'est-là une conjecture, qui m'est fournie par la position des lieux & par les mouvemens des Généraux d'Othon, & non pas par le texte de Tacite.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. valoir l'autorité du commandement suprême dont ils étoient dépositaires, & ils alléguoient les ordres de l'Empereur. En effet on venoit de recevoir de la part d'Othon un nouveau courier, chargé de nouveaux ordres plus pressans que les précédens, & accompagnés de plaintes & de reproches contre la timidité & la lenteur des Généraux. Othon vouloit finir, (a) fatigué par les délais, & ne pouvant supporter un état flottant entre la crainte & l'espérance. Il fallut donc que tous se rangeassent à l'avis de marcher, & courussent les risques de l'entreprise la plus mal concertée qui fût jamais.

Bataille de Bédriac, où l'armée d'Othon est défaite.

L'ennemi ne les attendoit point. A leur approche, Valens, qui étoit resté dans le camp, donna le signal du combat : & Cécina promptement averti, quitta le pont, dont il pressoit actuellement la construction, & où il écoutoit les propositions que lui faisoient deux Tribuns des Cohortes Prétoriennes. La conversation fut interrompue par la nécessité où Cécina se trouva de courir au combat, & ainsi l'on n'a pas sçu quel en étoit l'objet.

Pendant que les Légions, suivant un usage qui me paroît digne de remarque, tiroient au sort le rang que chacune devoit occuper dans la bataille, la cavalerie sortit sur l'ennemi. Mais elle ne put sou-

(a) Æger morâ, & spei impatiens.

soutenir le choc de celle d'Othon, qui étoit pourtant moins forte en nombre; & elle auroit été acculée avec beaucoup de désordre & de danger contre les retranchemens du camp, si la Légion Italique ne l'eût forcée l'épée à la main de retourner au combat. An. R. 820. De J. C. 69.

Ce premier trouble n'eut point de suite. L'armée de Vitellius se rangea tranquillement & sans confusion. Au (a) contraire du côté d'Othon, les Chefs étoient frappés d'un pressentiment sinistre, les soldats indisposés contre leurs Chefs: tout se trouvoit pêle-mêle, combattans, valets, voitures; & le chemin environné des deux parts de fossés escarpés & profonds, auroit été trop étroit même pour une armée qui n'eût eu à faire qu'une marche paisible. Plusieurs cherchoient leurs drapeaux, dont ils s'étoient éloignés: cris tumultueux, courses incertaines, nul rang assigné par les Généraux & les Officiers; mais selon que chacun se sentoit du courage ou de la timidité, ils se plaçoient à la premiére ou à la derniére ligne.

A ce trouble, bien peu propre à assu-rer

(a) Apud Othonianos pavidi duces, miles ducibus infensus, mixta vehicula & lixæ, &, praeruptis utrimque fossis, via quieto quoque agmini angusta. Circumsistere alii signa sua, quærere alii: incertus undique clamor, accurrentium, vocitantium: &, ut cuique audacia aut formido, in primam postremamve aciem prorumpebant, vel referebantur. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. corps de la Légion ne se trouva point à la bataille) fut pareillement enveloppé, & toute la valeur de ces braves gens succomba sous l'effort du grand nombre. Ainsi le parti d'Othon avoit par-tout le dessous: & ce qui en acheva la défaite, fut un corps de Bataves amené par Alphenus Varus, qui après avoir taillé en piéces sur la rive du Pô les gladiateurs dont il a été parlé plus d'une fois, vint prendre en flanc l'armée d'Othon, & l'ayant rompue & percée de part en part, mit le dernier sceau à la déroute. Les vaincus n'eurent plus d'autre parti à prendre que la fuite, & ils tâchoient de gagner Bédriac, qui étoit à une fort grande distance. D'ailleurs les tas de corps morts d'hommes & de chevaux couvroient les chemins. C'est ce qui rendoit la fuite plus difficile, & le carnage plus grand. Car dans les guerres civiles on ne faisoit point de prisonniers; vu que ne pouvant devenir esclaves, ils n'auroient été qu'à charge à ceux qui les auroient pris.

Les Généraux & les principaux Officiers de l'armée d'Othon se conduisirent diversement pour ce qui regardoit leurs personnes. Paulinus & Licinius Proculus évitérent le camp, craignant la fureur du soldat; & ils allérent chercher des retraites éloignées, où ils pussent prendre conseil des événemens. Vedius Aquila, Commandant de la treiziéme Légion, se trouva mal de n'avoir pas

usé

usé d'une précaution semblable. Etant entré dans le camp lorsqu'il faisoit encore grand jour, il se vit assailli d'une troupe de séditieux, qui n'épargnant (a) ni les injures ni les coups, le traitoient de déserteur & de traître : non qu'ils eussent aucun reproche précis & déterminé à lui faire; mais c'est l'usage de la multitude de rejetter ses fautes & sa honte sur autrui. Tacite ne nous apprend pas ce que devint cet Officier. On peut conjecturer qu'il fut sauvé par Annius Gallus, qui seul de tous les Chefs paroît en cette occasion avoir conservé quelque autorité sur les soldats. Il obtint d'eux par remontrances, par priéres, qu'ils ne voulussent point surcharger le malheur de leur défaite par une fureur intestine, qui les portât à s'égorger mutuellement; & qu'ils se missent bien dans l'esprit, que dans tous les cas, soit que la guerre fût finie, soit qu'il fallût reprendre les armes, l'unique ressource des vaincus étoit l'union & le concert. Les soldats se laissérent appaiser par ces représentations, le calme se rétablit : on distribua les sentinelles & les corps de gardes selon la loi de la Discipline. Titianus & Celsus arrivant de nuit au camp, trouvérent les choses en cet état, & ne coururent aucun danger. AN. R. 820. DE J. C. 69.

Le

(a) Non probris, non manibus abstinent : desertorem proditoremque increpant, nullo proprio crimine ejus, sed, more vulgi, suum quisque flagitium aliis objectantes *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Les vaincus se soumettent, & prêtent serment à Vitellius.

*Plut. Oth. Tac. Hist.* II. 44.

Le courage des troupes vaincues étoit abattu. Les Prétoriens seuls, qui, selon le témoignage de Plutarque, avoient mal fait dans la bataille, imputoient leur défaite à la trahison de leurs Chefs, & non à la supériorité de leurs ennemis. Ils disoient „ Que la victoire avoit couté du „ sang aux adversaires; que leur cavale-„ rie avoit été mise en désordre; qu'on „ leur avoit enlevé l'aigle de l'une de „ leurs Légions. Que d'ailleurs Othon „ étoit de l'autre côté du Pô avec des „ forces considérables; que les Légions „ de Mœsie alloient arriver; qu'il étoit „ resté dans le camp de Bédriac une „ grande partie de l'armée. Que ces dif-„ férens corps de troupes au-moins n'a-„ voient pas été vaincus; & que si le sort „ l'ordonnoit ainsi, il étoit plus hono-„ rable de périr les armes à la main. " Cette fierté des Prétoriens ne se soutint que jusqu'au jour. Lorsque les réflexions de la nuit eurent amorti leur feu, ils se rangérent à l'avis des autres; & consentirent à se soumettre au vainqueur.

L'armée de Vitellius s'étoit arrêtée à cinq milles de Bédriac, & par conséquent à un mille du camp d'où étoient partis ceux d'Othon pour la bataille. Elle (a) ne s'environna point de retranchemens: ses armes & la victoire lui en tinrent lieu. Mais

(a) Expeditis, & tantùm ad prælium egressis, munimentum fuere arma & victoria. *Tac.*

Mais de quelque confiance qu'elle fût remplie, elle n'attaqua pas le camp des vaincus, soit par la crainte de ne pas réussir, soit dans l'espérance d'une soumission volontaire. AN. R. 820. De J. C. 69.

Cette espérance ne fut point trompée. Le lendemain arrivérent Marius Celsus & Annius Gallus, chargés de demander la paix sous la condition de reconnoître Vitellius pour Empereur. La négociation ne fut ni difficile, ni longue : l'accord se conclut dans le moment : & les Députés étant revenus au camp, toutes les entrées furent ouvertes, & ceux qui avoient combattu pour Othon prêtérent serment à Vitellius. Alors (*a*) les vainqueurs & les vaincus réunis ensemble, s'embrassérent mutuellement en versant des larmes, & détestant avec une joie mêlée de douleur le sort des guerres civiles. Ils trouvoient réciproquement dans le parti opposé, les uns un frére, les autres un ami blessé, dont l'état demandoit leurs soins, & excitoit leur tendresse Les récompenses, dont l'espoir les avoit flattés, étoient encore incertaines : les blessures, la mort de leurs proches, voilà les fruits qu'ils a- *Plut. Oth. & Tac.*

(*a*) Tum victi victoresque in lacrymas effusi, sortem civilium armorum miserâ lætitiâ detestantes. Iisdem tentoriis, alii fratrum, alii propinquorum vulnera fovebant. Spes & præmia in ambiguo : certa funera & luctus. Nec quisquam adeo mali expers, ut non aliquam mortem mœreret. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. avoient recueillis. On chercha le corps d'Orphidius, pour lui rendre les derniers honneurs. Quelques autres furent pareillement ensévelis par ceux à qui ils appartenoient. Le reste des cadavres demeura pourissant sur la terre.

Mort volontaire d'Othon.

Othon attendoit à Brixellum des nouvelles de la bataille, tranquille, & ayant pris son parti en cas de disgrace. D'abord un bruit sourd & triste lui annonça son malheur: & bientôt après il en reçut la confirmation par un soldat arrivé du combat, qui voyant que l'on faisoit difficulté de le croire, & que les uns le traitoient de fourbe, les autres de lâche, comme ayant fui avant la décision, se perça de son épée aux pieds de l'Empereur. L'affection des troupes pour Othon & leur ardeur étoit si vive, qu'elles n'attendirent point qu'il s'expliquât. De toutes parts il s'éleva un cri pour l'exhorter à avoir bon courage. On lui représenta qu'il lui restoit encore de grandes forces, qui n'avoient point été entamées: „ Et nous-„ mêmes, ajoûtoient les soldats, nous „ sommes prêts à tout souffrir & tout oser „ pour votre service. " Et ce n'étoit point flatterie qui les faisoit parler. Possédés d'une espéce d'enthousiasme, ils ne respiroient que le combat, ils vouloient relever la fortune de leur parti. Ceux qui étoient trop éloignés d'Othon, tendoient les bras vers lui; ceux qui étoient proche, lui embrassoient les genoux.

*Suet. Oth. 10. & Dio.*

*Tac. Hist. II. 46.*

Plo-

Plotius Firmus, Préfet du Prétoire, l'emportoit encore sur les soldats en vivacité. Soupçonnant le dessein d'Othon, il le prioit avec instance de ne point abandonner une armée si fidéle, & qui avoit si bien mérité de lui. Il lui disoit: „ Que (a) le courage se montroit plus „ grand à supporter l'adversité, qu'à s'y „ soustraire. Que les hommes de cœur „ & de tête se roidissoient contre la for- „ tune, & malgré ses rigueurs conser- „ voient jusqu'au bout l'espérance; & „ qu'il n'appartenoit qu'aux timides & „ aux lâches de courir au désespoir par „ pusillanimité."

An. R. 821. De J. C. 69.

Tout cela se passoit à la vue des troupes: & selon que l'air du visage d'Othon sembloit annoncer qu'il mollît un peu, ou qu'au-contraire il s'affermît dans sa résolution, les cris de joie ou les gémissemens se faisoient entendre dans toute l'assemblée. Et ce zèle n'animoit pas les seuls Prétoriens, personnellement attachés à Othon. Les Légions de Mœsie arrivées récemment à Aquilée, s'étoient fait précéder de Députés qui annonçoient de leur part même résolution, même constance: ensorte que l'on ne peut douter qu'il n'eût été aisé à Othon de renouveller une guerre violente, terrible, & dont le

(a) Majore animo tolerari adversa, quàm relinqui. Fortes & strenuos, etiam contra fortunam, spei insistere: timidos & ignavos ad desperationem formidine properare. Tac.

AN R. 820. De J. C. 69. Suet. Oth.

le succès eût été incertain entre les vaincus & les vainqueurs.

Mais il avoit eu de tout tems une aversion décidée pour la guerre civile. On assure que les noms de Brutus & de Cassius, prononcés devant lui, le faisoient frémir ; & qu'il n'auroit jamais tenté l'entreprise contre Galba, s'il n'eût été persuadé qu'elle pouvoit se terminer sans guerre. Ainsi persistant dans les mêmes sentimens, il demanda du silence, & parla en ces termes : „ Ma (a) vie seroit trop „ achetée, si, pour la conserver, il fal„ loit exposer encore à de nouveaux pé„ rils le courage fidéle & vertueux que „ vous

(a) Hunc animum, hanc virtutem vestram ultrà periculis objicere, nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quantò plus spei ostenditis, si vivere placeret, tantò pulcrior mors erit. Experti invicem sumus, ego ac fortuna. Nec tempus computaveritis. Difficilius est temperare felicitati, quâ te non putes diu usurum. Civile bellum à Vitellio cœpit, & ut de principatu certaremus armis, initium illic fuit. Ne plusquam semel certemus, penes me exemplum erit. Hinc Othonem posteritas æstimet. Fruetur Vitellius fratre, conjuge, liberis. Mihi non ultione, neque solatiis opus est. Alii diutius imperium tenuerint : nemo tam fortiter reliquerit. An ego tantum Romanæ pubis, tot egregios exercitus sterni rursus & Reipublicæ eripi patiar ? Eat hic mecum animus, tamquam perituri pro me fueritis : sed este superstites. Nec diu moremur, ego incolumitatem vestram, vos constantiam meam. Plura de extremis loqui, pars ignaviæ est. Præcipuum destinationis meæ documentum habete, quòd de nemine queror. Nam incusare deos vel homines, ejus est qui vivere velit. *Tac.*

„ vous me témoignez. Plus vous me „ montrez de belles espérances, & plus „ ma mort sera glorieuse. Je me suis es„ sayé avec la fortune, & cette épreuve „ me suffit. Ne considérez pas combien „ cette fortune a peu duré: il est plus „ difficile de se modérer dans un état de „ prospérité, dont on n'espére pas jouir „ longtems. C'est Vitellius qui a com„ mencé la guerre civile: c'est à lui que „ l'on doit s'en prendre de ce qu'il a fal„ lu que nous combattissions pour l'Em„ pire. Il sera beau pour moi d'avoir été „ cause que l'on n'ait combattu qu'une „ fois. Je veux que la postérité juge d'O„ thon par ce trait. Vitellius retrouvera „ son frére, sa femme, ses enfans. Je „ n'ai besoin ni de vengeance, ni de „ consolation. D'autres auront sur moi „ l'avantage d'avoir possédé l'Empire „ plus longtems: aucun n'y aura renoncé „ avec tant de générosité. Quoi! je souf„ frirai que la fleur de la Jeunesse Ro„ maine, que de florissantes armées soient „ de nouveau taillées en piéces, & enle„ vées à la République pour ma querel„ le? Je suis charmé d'emporter avec „ moi un témoignage éclatant de votre „ zèle. Mais si vous voulez me sacrifier „ vos vies, il est de ma gloire de n'en „ pas accepter le sacrifice. Ne mettons „ pas plus longtems obstacle, moi à vo„ tre sureté, vous à ma courageuse ré„ solution. S'étendre beaucoup en paro-

AN. R. 820. De J.C. 69.

An. R. 820. De J. C. 69. „ les sur le parti que l'on dit avoir pris „ de mourir, c'est se rendre suspect de „ lâcheté. La meilleure preuve que je „ puisse vous donner de ma fermeté à „ exécuter ce que j'ai résolu, c'est que „ je ne me plains de personne. Car qui„ conque accuse les Dieux ou les hom„ mes, souhaite de vivre. "

Ce discours prêté par Tacite à Othon exprime tout le fanatisme du Suïcide. L'amour de la gloire y domine, & l'intérêt public n'y fait que le moindre rôle, & ne semble amené que par bienséance. J'ose dire que Plutarque a donné de plus belles couleurs à la résolution d'Othon, en lui attribuant pour motif principal & essentiel l'amour de la République. „ Si „ j'ai été digne (a) de l'Empire des Ro„ mains, dit Othon dans l'Historien „ Grec, je dois m'immoler au salut de la „ Pa-

(a) Εἰ τῆς Ῥωμαίων ἡγεμονίας ἄξιος γέγονα, δεῖ με τῆς ἐμῆς ψυχῆς ὑπὲρ τῆς πατρίδος ἀφειδεῖν. οἶδα τὴν νίκην τοῖς ἐναντίοις ὐ βεβαίαν ὐδ' ἰσχυρὰν ἔσεσθαι.... ἀλλ' ὐκ ἔστι πρὸς Ἀννίβαν, ὐδὲ Πύῤῥον, ὐδὲ Κίμβρους, ὁ πόλεμος ὑπὲρ τῆς Ἰταλίας· ἀλλὰ Ῥωμαίοις πολεμοῦντες ἀμφότεροι, τὴν πατρίδα καὶ νικῶντες ἀδικοῦμεν καὶ νικώμενοι· καὶ γὰρ τὸ ἀγαθὸν τῦ κρατῦντος ἐκείνῃ κακόν ἐστι... δύναμαι κάλλιον ἀποθανεῖν ἢ ἄρχειν· ὐ γὰρ ὁρῶ τι τηλικῦτον Ῥωμαίοις ὄφελος ἔσομαι κρατήσας, ἡλίκον ἐπιδὺς ἐμαυτὸν ὑπὲρ εἰρήνης καὶ ὁμονοίας, καὶ τῦ μὴ πάλιν ἡμέραν τοιαύτην ἐπιδεῖν τὴν Ἰταλίαν. *Plut. Othon.*

„ Patrie. Je sçais que la victoire n'est point assurée décisivement à nos adversaires. Mais ce n'est point contre Annibal, contre Pyrrhus, contre les Cimbres, que nous combattons pour l'Italie. Nous faisons la guerre à des Romains ; & les uns & les autres, vainqueurs & vaincus, nous nuisons également à la patrie. Car le bien de celui qui remporte l'avantage, est un mal pour elle. Persuadez-vous qu'il est plus glorieux pour moi de mourir, que de commander à l'Univers. Car je ne vois pas que je puisse être aussi utile à la nation en gagnant la victoire, qu'en sacrifiant ma vie à la paix & à la concorde, & en empêchant que l'Italie ne voie une seconde journée de Bédriac".

AN. R. 820. De J. C. 69.

Si Othon pensoit comme Plutarque le fait parler, il mériteroit d'être mis au rang des Decius & des Codrus. Mais je crains fort que le langage que lui fait tenir Tacite ne soit plus dans le vrai. L'impatience de son caractére, & le préjugé qui lui faisoit regarder le meurtre de soi-même comme la voie la plus sûre & la plus courte pour aller à la gloire, paroissent avoir été les principes de sa détermination. Et comment allier dans une même ame la noirceur d'un exécrable parricide, & l'héroïsme sublime du sacrifice de sa vie pour le bien de son pays?

Au-reste Othon fit paroître dans les derniéres heures qui précédérent sa mort,

An R. 820. De J. C. 69. le même flegme, & les mêmes attentions pour les autres, que Caton, à qui d'ailleurs il ressembloit si peu. D'un (a) air serein, d'un ton ferme, reprimant les larmes & les plaintes déplacées de ceux qui l'environnoient, il leur parla à tous avec douceur, les exhortant ou les priant, suivant les différences du rang & de l'âge, de partir promptement, & de ne point aigrir par leurs retardemens la colére du vainqueur. Il fit donner des bateaux & des voitures à ceux qui s'en alloient. Il brula les Mémoires & les Lettres qui contenoient des témoignages d'un zèle trop vif pour lui, ou des reproches capables d'offenser Vitellius. Il distribua de l'argent, mais avec discrétion & sagesse, & non pas comme un homme qui ne ménage plus rien parce qu'il va mourir.

Comme il vit que le jeune Salvius Coccelanus son neveu étoit tremblant & extrêmement affligé, il s'appliqua à le consoler, louant son bon cœur, & blâmant ses craintes. „ Vitellius, lui disoit-il, à „ qui je conserve toute sa famille, seroit-„ il assez ingrat & assez impitoyable pour „ ne pas épargner la mienne? Je méri-„ te la clémence du vainqueur par ma „ promptitude à le délivrer d'un rival. „ Car

(a) Ut cuique ætas aut dignitas, comiter appellatos, irent propere, neu remorando iram victoris asperarent, juvenes auctoritate, senes precibus movebat: placidus ore, intrepidus verbis, intempestivas suorum lacrymas coërcens. *Tac.*

„ Car je n'attens pas la derniére extré- An. R. ...
„ mité : & pendant que j'ai une armée De J. C. 69.
„ qui ne demande qu'à combattre, je
„ sauve à la République l'effusion du
„ sang Romain. Je (a) me suis fait un
„ assez grand nom. C'est une assez glo-
„ rieuse illustration pour une famille nou-
„ velle telle qu'est la mienne, qu'après
„ les Jules, les Claudes, les Sulpicius,
„ j'y aye le premier fait entrer l'Empire.
„ Ayez seulement bon courage; ne crai-
„ gnez rien pour votre vie : & songez
„ bien que la qualité de neveu d'un Em-
„ pereur est un honneur pour vous, que
„ vous ne devez jamais oublier, mais
„ dont vous ne devez pas trop vous sou-
„ venir. "

Othon écrivit aussi à sa sœur un billet Suet. Oth. 10.
de consolation : & il recommanda le soin
de ses cendres à la veuve de Néron Sta-
tilia Messalina, qu'il se proposoit d'é-
pouser.

Il prit ensuite quelque repos. Mais lors Tac. Hist. III. 49.
qu'il ne pensoit plus qu'à mourir, une Suet. Oth.
émeute subite parmi les soldats, qui trou- 11. & 12.
bloient par des menaces la retraite des Plut. Oth.
Sénateurs, le rappella à d'autres soins. " Dio.
„ Ajoûtons encore, dit-il, une nuit à

„ no-

(a) Satis sibi nominis, satis nobilitatis posteris quæsitum. Post Julios, Claudios, Servios, se primum in familiam novam Imperium intulisse. Proinde erecto animo capesseret vitam, neu patruum sibi Othonem fuisse, aut oblivisceretur unquam, aut nimium meminisset. Tac.

AN. R. 820. DE J. C. 69. „ notre vie. „ Il sortit, & reprimandant avec sévérité les auteurs de la sédition, il donna audience à ceux qui prenoient congé de lui, jusqu'à ce que toutes les mesures fussent prises pour leur départ.

Sur le soir, il but un verre d'eau: & s'étant fait apporter deux poignards, il les examina soigneusement, & en mit un sous son chevet. Il passa la nuit, dit-on, fort tranquille, & même ses valets de chambre assurérent qu'il avoit dormi d'un profond sommeil. Au point du jour il appella un affranchi de confiance, qu'il avoit chargé de veiller à la sureté des Senateurs & des personnes de distinction qui se retiroient; & ayant appris de lui que tout s'étoit passé paisiblement, „ Hâte-„ toi de sortir, lui dit-il, de peur que les „ soldats ne te regardent comme compli-„ ce de ma mort, & ne t'en fassent por-„ ter la peine. „ Dès que l'affranchi fut dehors, Othon se perça de son poignard au-dessous de la mamelle gauche. Au gémissement plaintif que la douleur lui arracha, ses esclaves, ses affranchis, & Plotius Firmus Préfet du Prétoire, entrérent dans sa chambre; & il mourut en leur présence de l'unique coup qu'il s'étoit porté.

Ses funerailles. Regrets des soldats, dont plusieurs se. On célébra incontinent ses funerailles, suivant ce qu'il avoit demandé par d'instantes priéres, dans la crainte qu'après sa mort on ne lui coupât la tête pour la faire servir de jouet à ses ennemis.

mis. Son corps fut porté par les soldats des Cohortes Prétoriennes, qui le combloient d'éloges, qui versoient des larmes sur lui, baisant sa plaie & sa main. Quelques-uns se tuérent auprès du bucher; non qu'ils se sentissent plus coupables que les autres, non par aucune crainte, mais par tendresse pour leur Prince; & par un désir forcené d'imiter la gloire prétendue de sa mort. C'étoit alors une espéce de maladie épidémique, que cette fureur de se défaire soi-même. A Bédriac, à Plaisance, par-tout où il y avoit des troupes, se multipliérent les exemples de ce genre de mort. On éleva près de Brixellum à Othon un monument, dont la simplicité assuroit la durée. Plutarque dit l'avoir vu plusieurs années après, avec la seule inscription du nom d'Othon. Il mourut après trois mois de régne, le quinze ou le seize Avril, achevant sa trente-septiéme année; car il étoit né le vingt-huit du même mois de l'an de Rome sept cens quatrevingts-trois.

AN. R. 820. DE J. C. 69. [Quelques-uns se] tuent à son exemple.

Ce fut un caractére étrangement mêlé de bien & de mal, avec cette différence néanmoins, que ses mauvais endroits, sa débauche outrée, son horrible attentat sur la vie de son Prince, sont des faits constans & avérés; au-lieu que la modération & la douceur, qui font honneur à son régne, sont susceptibles d'interprétation maligne & de doute, par la courte durée de sa fortune, & par le péril

Jugement sur son caractére.

AN. R. 820. DE J. C. 69. continuel dans lequel il la passa. Il est pourtant vrai, que dans l'administration de la Lusitanie il s'étoit montré capable de bonne conduite, lorsque les affaires faisoient diversion à ses plaisirs. Je laisse Tacite louer sa mort. Sa mollesse, qu'il poussoit jusqu'à prendre soin de son ajustement comme une femme, jusqu'à s'arracher les poils de la barbe, & à s'appliquer sur le visage de la mie de pain trempée dans l'eau, afin de se conserver le teint lisse & frais, a été justement blâmée de tous. L'idée peut-être la plus juste que l'on puisse se former de lui, c'est de le regarder comme un homme extrême, de qui l'on avoit tout à craindre, s'il eût suivi ses premiers panchans; & tout à espérer, s'il eût tourné vers la vertu la vivacité de son esprit.

Il me reste à rendre compte ici de deux faits, que je n'ai point placés en leur lieu, pour éviter d'interrompre le fil de ma narration. Tacite les raconte à la suite l'un de l'autre, avant le départ d'Othon pour la guerre.

Faux Néron. *Tac. Hist.* II. 8. Un faux Néron troubla l'Asie & la Gréce. C'étoit un affranchi, ou même un esclave, qui profitant de la variété des bruits qui avoient couru sur la mort de Néron, & qui l'avoient rendu incertaine parmi bien des gens, entreprit de se faire passer pour cet Empereur. Il lui ressembloit par les traits du visage: il sçavoit la musique, autre trait de ressemblan-

blance; & il étoit d'une audace bien capable d'accréditer la fourberie. Il ramassa, & gagna par de magnifiques promesses un nombre de déserteurs, qui couroient de lieu en lieu, craignant toujours le suplice, & réduits à la derniére misére. Avec eux il s'embarque, & la tempête l'ayant jetté dans une Ile de la Mer Egée, nommée Cythnus, là il se déclare hautement, attire à son parti quelques soldats qui venoient d'Orient avec des congés, fait tuer ceux qui refusent de le reconnoître, & pillant les négocians qui naviguoient sur cette mer, il se sert de leurs dépouilles pour acheter des armes, & les distribue à des esclaves jeunes & vigoureux qui s'étoient donnés à lui. Bien plus, il osa attaquer un Centurion, qui portoit de la part des Légions de Syrie un symbole * d'amitié & d'alliance aux Cohortes Prétoriennes. Sisenna, c'étoit le nom de ce Centurion, démêlant les artifices du fourbe, & appréhendant sa violence, n'eut d'autre ressource que la fuite, & il se sauva de l'Ile à la dérobée. Cette avanture auroit dû desabuser ceux qui s'étoient laissé duper. Au contraire elle augmenta & répandit la terreur. On ne considéroit que la puissance d'un homme armé qui se faisoit craindre: & la juste indignation qu'inspiroit l'état actuel de l'Empire, disputé entre Othon & Vitellius, le désir d'un changement, l'amour de la nouveauté, inclinoient le vulgaire

An. R. 820. De J. C. 69.

* Voyez la note (a) ci-dessus, p. 126.

à

An. R. 820. De J. C. 69. à s'attacher à un grand nom, sans trop s'informer s'il étoit usurpé.

Un heureux hazard dissipa l'imposture, qui acquéroit des forces de jour en jour. Galba avoit nommé au Gouvernement de la Galatie & de la Pamphylie Calpurnius Asprénas, qui partit d'Italie avec deux galéres de la flotte de Miséne, & vint aborder à l'Ile de Cythnus. Aussitôt les Capitaines des deux galéres sont mandés de la part de Néron. Ils viennent; & le fourbe composant son visage, prenant un air triste, invoquant la foi du serment autrefois prêté en son nom, les prie de le passer en Syrie ou en Egypte. Soit qu'ils fussent ébranlés, soit plutôt par ruse & par artifice, ils lui répondirent qu'ils alloient instruire leurs soldats de ses propositions, & qu'après les avoir préparés par leurs exhortations ils reviendroient le trouver. Mais ils rendirent compte de tout à Asprénas. Celui-ci, à la tête des soldats de ses deux bâtimens, vint attaquer le fourbe, qui se défendit avec courage, & se fit tuer en combattant. On l'examina après sa mort, & il ne se trouva personne qui le reconnût. On remarqua seulement dans ses yeux quoiqu'éteints, dans sa chevelure, dans l'air hagard de son visage, quelque chose de féroce, qui convenoit bien à l'audace de son entreprise. Son corps fut porté en Asie, & de-là envoyé à Rome.

En-

En ce même tems il s'éleva un débat considérable dans le Sénat. Comme les fréquens changemens de Princes ouvroient la porte non seulement à la liberté, mais à la licence, les factions prenoient vigueur, & les plus petites affaires excitoient de grands mouvemens. Vibius Crispus, (a) qui par ses richesses, par son crédit, par ses talens, s'étoit plutôt acquis un nom célébre, qu'une bonne réputation, imploroit la justice du Sénat contre Annius Faustus, Chevalier Romain, & dangereux délateur sous le régne de Néron. Crispus vouloit venger Vibius Secundus son frére *, accusé autrefois par Annius: & il s'autorisoit d'un Sénatusconsulte récent, qui avoit ordonné que l'on fît le procès aux délateurs, & (b) qui, vraie toile d'araignée, arrêtoit les foibles, & laissoit passer les puissans. Annius n'étoit pas du nombre des forts, & il avoit un adversaire redoutable, qui entraîna tout d'un coup une grande partie de ses Juges, jusques-là qu'ils se trouvoient disposés à le condamner même sans l'entendre. Au contraire il y en avoit plusieurs, auprès desquels rien ne favorisoit plus l'accusé, que la trop grande puissance de l'accusateur.

An. R. 820. De J. C. 69.

Délateur puni à la poursuite d'un autre délateur, plus puissant que lui.

* Voyez Tom. IV. p. 143.

Ces

(a) Vibius Crispus, opibus, potentiâ, ingenio, inter claros magis quàm inter bonos. *Tac.*

(b) Id Senatusconsultum variè jactatum, & prout potens vel inops reus inciderat, infirmum aut validum. *Tac.*

AN. R. 820. De J.C. 69. Ces derniers vouloient que l'on donnât du tems à Annius; que l'on dressât les informations, & que tout odieux & tout coupable qu'il pouvoit être, il fût écouté dans ses défenses. D'abord ils prévalurent, & ils obtinrent que le jugement fût remis à une autre séance. Enfin Annius fut condamné au grand regret de plusieurs, qui se souvenoient d'avoir vu Crispus exercer le même métier, & s'y enrichir. On (a) trouvoit très-bon qu'Annius fût puni de ses crimes, mais on haïssoit la personne du vengeur.

Je reviens à l'ordre des faits, & je passe au régne de Vitellius.

(a) Nec poena criminis, sed ultor displicebat. Tac.



HIS-



# HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

## VITELLIUS.

## LIVRE XIV.

### §. I.

*Les troupes vaincues offrent inutilement l'Empire à Virginius. Danger extrême que courent les Sénateurs amenés de Rome par Othon, & restés à Modène. Vitellius est reconnu dans Rome très-paisiblement. L'Italie ravagée par les vainqueurs. Vitellius reçoit en Gaule les nouvelles de sa victoire. Il donne l'anneau d'or à son affranchi Asiaticus. Il est reconnu de tout l'Empire. Il reçoit de Blesus un cortége Impérial. Il donne*

*ne à son fils le nom de* Germanicus. *Il use de clémence envers les Chefs du parti vaincu. Il fait tuer plusieurs Capitaines du même parti. Multitude de Fanatiques dissipée. Gourmandise de Vitellius. Il fait tuer Dolabella. Modestie de la femme & de la mére de Vitellius. Cluvius accusé obtient la punition de son délateur. Vectius Bolanus va commander les Légions de la Grande-Bretagne. Vitellius sépare les Légions vaincues, & les éloigne de l'Italie. Il casse les Prétoriens. Corruption de la discipline parmi les troupes victorieuses. Sédition entre elles & combat sanglant. Mouvement séditieux contre Virginius. Vitellius fait une grande réforme dans ses troupes. Il visite le champ de Bédriac. Vitellius honore la mémoire de Néron. Ordonnance pour défendre aux Chevaliers Romains le métier de Gladiateur. Valens & Cécina désignés Consuls. Désolation par-tout où passoit Vitellius. Carnage d'un grand nombre de gens du peuple tués par les soldats. Trouble & effroi dans Rome. Entrée de Vitellius dans Rome. Il harangue le Sénat & le Peuple. Il se montre bassement populaire. Il se rend assidu au Sénat, & s'y comporte modestement. Ordonnance de Vitellius en faveur des Nobles rappellés d'exil. Le séjour de Rome achéve de corrompre la discipline parmi les Légions* vic-

*victorieuses. Seize Cohortes Prétoriennes & quatre Cohortes de la Ville levées parmi les troupes de Germanie. Les soldats demandent le suplice de trois des plus illustres Chefs des Gaules. Folles dissipations. Misére de Rome. Naissance & premiers emplois de Vespasien. Il envoie son fils à Rome pour porter son hommage à Galba. Tite apprend en chemin la mort de Galba, & retourne vers son pére. Tite consulte l'Oracle de Paphos. Prétendus présages de l'élevation de Vespasien. Les Prophéties du Messie appliquées à Vespasien. Négociations secrettes entre Vespasien & Mucien. Les esprits s'échauffent parmi les Légions d'Orient en faveur de Vespasien. Il veut attendre la décision de la querelle entre Othon & Vitellius. Après la mort d'Othon, Vespasien balance encore. Discours de Mucien à Vespasien. Vespasien se laisse persuader d'accepter l'Empire. Son foible pour la Divination. Il est proclamé par les Légions d'Egypte, de Judée & de Syrie, & reconnu dans tout l'Orient. Grand Conseil à Béryte. Préparatifs de la guerre. Départ de Mucien, & son plan de guerre. Vexations exercées par lui sur les peuples. Toutes les Légions de l'Illyrie se déclarent pour Vespasien. Caractére d'Antonius Primus. Foiblesse & langueur des premiers mouvemens que se donne Vitellius. Enfin*

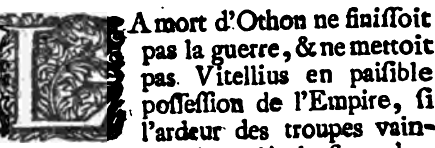
*il*

*il met les Légions Germaniques en campagne. Cécina s'arrange pour trahir Vitellius.*

An. R. 820. De J. C. 69.

Les troupes vaincues offrent inutilement l'Empire à Virginius.

*Tac. Hist.* II. 51. & *Plut. Oth.*



A mort d'Othon ne finissoit pas la guerre, & ne mettoit pas Vitellius en paisible possession de l'Empire, si l'ardeur des troupes vaincues eût trouvé qui voulût la seconder. Au sortir des funérailles d'Othon, elles s'adressérent à Virginius, qu'elles avoient déjà empêché par une sédition furieuse de quiter Brixellum; & renouvellant alors leurs emportemens, elles voulurent le proclamer Empereur, & le pressoient avec menace d'y consentir. Virginius étoit trop sensé pour accepter l'Empire sur les offres d'une armée vaincue, après l'avoir refusé lorsqu'il lui étoit présenté par des Légions victorieuses. Les séditieux demandérent au-moins qu'il se chargeât d'aller négocier leur accord avec Cécina & Valens. Mais il ne pouvoit le faire sans s'exposer à un grand péril, haï comme il étoit des Armées Germaniques, qui croyoient avoir été rebutées & dédaignées par lui. Il chercha donc à éluder les instances qu'on lui faisoit, & il fut assez heureux pour trouver le moment de s'échapper par une porte dérobée. Les mutins se voyant abandonnés, prirent enfin le parti de se soumettre aux vainqueurs.

Il

Il ne resta donc plus de guerre: mais le calme ne fut pas tout d'un coup rétabli, & une grande partie du Sénat, qu'Othon avoit amenée avec lui de Rome, & laissée à Modéne, courut un extrême danger. Lorsque la nouvelle de la bataille de Bédriac & de la victoire de Vitellius arriva, les soldats qui étoient dans Modéne, la rejettérent comme un faux bruit, & persuadés que les Sénateurs étoient ennemis d'Othon, ils observoient leurs discours; ils interprétoient en mal toutes leurs démarches, & jusqu'à leurs moindres gestes; & par des reproches & des discours injurieux ils cherchoient l'occasion de faire naître une querelle, qui les autorisât à courir aux armes & à répandre le sang. C'étoit un grand péril pour les Sénateurs: & d'une autre part ils craignoient, s'ils ne se rangeoient pas assez promptement du côté de la fortune, que le vainqueur ne les accusât de froideur & d'indifférence pour ses succès & pour sa personne. Dans cet embarras ils (a) s'assemblérent, chacun ne sçachant trop à quoi se déterminer, & croyant rendre son tort plus léger en le partageant avec un grand nombre de compagnons. Leurs inquiétudes furent

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Danger extrême que coururent les Sénateurs amenés de Rome par Othon, & restés à Modéne.

*Tac. Hist.* II. 52.

(a) Trepidi & utrimque anxii coëunt, nemo privatim expedito consilio, inter multos, societate culpæ tutiores. Onerabat paventium curas ordo Mucinensis, arma & pecuniam offerendo, appellabatque Patres Conscriptos, intempestivo honore. *Tac.*

AN. R. 820. De J.-C. 69. rent encore surchargées par une députation en grand appareil, que leur fit le Sénat de la colonie de Modéne, qui vint leur rendre des respects déplacés, les appellant *Péres Conscripts*, & leur offrant des armes & de l'argent. Rien n'étoit plus éloigné de leur pensée, que d'accepter de pareilles offres. Mais ils sçavoient mieux quels partis ils ne devoient pas prendre, que celui auquel il leur convenoit de s'arrêter : & après une longue délibération, & bien des débats qui se passérent sans rien conclure, ils se transportérent à Boulogne pour y tenir de-nouveau Conseil, & gagner du tems.

Ils tâchérent d'abord d'acquérir de plus grands éclaircissemens, & ils envoyérent sur tous les chemins des hommes sûrs pour interroger ceux qui seroient en état de leur donner les nouvelles les plus fraîches. Un affranchi d'Othon leur apprit qu'il venoit de quiter son Maître encore vivant, mais résolu de rompre tous les liens qui l'attachoient à la vie, & ne songeant plus qu'à la postérité. Ce rapport, en même tems qu'il remplit les Sénateurs d'admiration, fixa leurs incertitudes ; & ils crurent pouvoir sans risque se déclarer en faveur de Vitellius. Déja le frére du nouvel Empereur, qui étoit au milieu d'eux, recevoit les complimens & les félicitations : lorsque Cenus, affranchi de Néron, vint par un impudent mensonge jetter de-nouveau le trouble dans

dans les esprits. En passant par Boulogne, il assura que la quatorziéme Légion survenue depuis le combat, & fortifiée par la jonction des troupes qui étoient à Brixellum, avoit attaqué les vainqueurs, les avoit taillés en piéces, & ramené la fortune au parti d'Othon. L'intention de Cenus, en inventant une fourberie si criminelle en pareille circonstance, n'étoit autre que de faciliter son retour à Rome, & de faire respecter les ordres qu'il avoit d'Othon, adressés aux Maîtres des Postes. Il subit peu de jours après la juste peine de sa témérité, & fut mis à mort par ordre de Vitellius. Mais dans le moment les soldats attachés à Othon ayant pris la nouvelle de Cenus pour véritable, le péril des Sénateurs devint plus grand que jamais. Ce qui augmentoit leur frayeur, c'étoit la démarche qu'ils avoient faite de quiter Modéne comme par délibération commune: ce qui mettoit Othon en droit, supposé qu'il vécût encore & qu'il fût victorieux, de les traiter en déserteurs. Ils ne s'assemblérent plus, chacun ne songea qu'à sa sureté personnelle, jusqu'à ce qu'une lettre de Valens les mit en tranquillité. Et la mort d'Othon étoit accompagnée de circonstances si remarquables, qu'il n'étoit pas possible que la nouvelle n'en fût bientôt répandue & constatée.

AN R. 819.
De J. C. 69.

A Rome il n'y eut pas le moindre trouble, ni le moindre mouvement. On cé-

Vitellius est reconnu

AN. R. 820. DE J. C 69. célébroit actuellement des Jeux en l'honneur de Cérès. Lorsque l'on fut averti au théâtre qu'Othon étoit mort, & que Flavius Sabinus Préfet de la Ville avoit fait prêter à toutes les troupes qui lui obéissoient le serment de fidélité au nom de Vitellius, on applaudit au nouvel Empereur : le peuple porta dans tous les Temples les images de Galba, ornées de fleurs & de branches de laurier, & on éleva un amas de couronnes en forme de tombeau près du Lac Curtius à l'endroit où ce Prince avoit été massacré.

dans Rome très-paisiblement.

Dans le Sénat, on déféra par un seul Decret à Vitellius tous les droits & tous les honneurs que les Empereurs précédens avoient acquis successivement dans un régne de plusieurs années. On y ajouta des éloges & des actions de graces aux armées de Germanie, & l'on ordonna une députation pour aller porter l'hommage de la Compagnie à Vitellius, & le féliciter de son avénement à l'Empire. On lut une lettre de Valens aux Consuls, qui parut assez modeste. On trouva encore plus de modestie dans le silence de Cécina.

L'Italie ravagée par les vainqueurs.

Rome ne ressentoit donc point alors les maux de la guerre. Mais l'Italie en souffrit autant, que si elle eût été en proie à une armée d'ennemis. Les troupes de Vitellius se dispersant dans les Villes Municipales & dans les Colonies, voloient, ravageoient, n'épargnoient pas plus le sacré que le profane, & joignoient aux pil-

pillages les excès de la débauche la plus outrageuse. Ils ne se contentoient pas de satisfaire les différentes passions qui les portoient eux-mêmes à toutes sortes de crimes: ils prêtoient encore leur cruel ministére à quiconque vouloit l'acheter: & à la faveur de cette licence universelle, des bourgeois se donnant pour soldats tuérent leurs ennemis particuliers. Les soldats eux-mêmes connoissant le pays, s'arrangeoient pour aller saccager les terres qu'ils sçavoient bien tenues, & les maisons opulentes, résolus, s'ils trouvoient de la résistance, de faire main-basse sur les Maîtres. Leurs (a) Chefs, foibles & dépendans, n'osoient s'opposer à de si grands désordres. Cécina, moins avide que son collégue, étoit plus vain & plus porté à flatter le soldat. Valens décrié pour ses rapines, fermoit les yeux sur les fautes de ceux qui ne faisoient que l'imiter.

An. R. 820. De J. C. 69.

Vitellius reçoit en Gaule les nouvelles de sa victoire.

Vitellius n'apprit sa victoire, que lorsqu'il étoit déjà en pleine marche, s'avançant vers l'Italie. Il menoit avec lui tout ce qui étoit resté de forces sur le Rhin depuis le départ de Valens & de Cécina, ayant fait à la hâte de grandes levées dans les Gaules, pour conserver l'ombre & les noms des Légions, réduites à un très-petit nombre de vieux soldats. Il joignit

à

(a) Obnoxiis ducibus, & prohibere non ausis. Minus avaritiæ in Cæcinâ, plus ambitionis: Valens ob lucra & quæstus infamis, eoque alienæ etiam culpæ dissimulator. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. à ses troupes de Germanie un corps de huit mille hommes levés dans la Grande-Bretagne, & il partit, chargeant Hordeonius Flaccus du soin de garder les bords du fleuve, & d'empêcher les courses des Germains. Après quelques jours de marche, il reçut la nouvelle de la bataille de Bédriac, & de la mort d'Othon. Aussitôt il en fit part à son armée convoquée par ses ordres, & il combla d'éloges les soldats à la valeur desquels il étoit redevable d'une si belle victoire.

Il donne l'anneau d'or à son affranchi Asiaticus. *Tac. Hist.* II. 57. *Suet. Vit.* 12.

Son affranchi Asiaticus, qui avoit un très-grand ascendant sur son esprit, profita de cet heureux moment pour commencer l'édifice de sa fortune. Quelques soldats gagnés par ses intrigues, & suivis de tous les autres, demandérent pour lui l'anneau d'or à Vitellius. Sa faveur auprès de son Maître étoit ancienne, & avoit eu pour origine la société des plus horribles débauches. L'esclave se lassa le premier, & s'enfuit. Vitellius l'ayant retrouvé à Pouzzoles, le mit aux fers, & ensuite le vendit à un Maître d'escrime, qui faisoit métier d'aller de ville en ville amuser le peuple par des combats de gladiateurs. Bientôt il le reprit des mains de ce nouveau Maître, & enfin il l'affranchit, lorsqu'il fut devenu Proconsul de Germanie. Tel étoit celui pour qui une Armée Romaine demandoit la dignité de Chevalier. Vitellius lui-même en eut honte, & protesta qu'il ne des-

deshonoreroit point l'Ordre des Chevaliers en leur donnant un si indigne confrére. Mais imbécille, sans fermeté, sans principes, le même jour pendant son repas il accorda aux sollicitations de ses compagnons de table ce qu'il avoit refusé aux priéres de son armée. Asiaticus ainsi tiré de la bassesse abusa insolemment de son crédit, & devint par ses exactions un des principaux instrumens de la misére publique, jusqu'à ce que la ruine de son Maître entraîna la sienne, comme nous le dirons ailleurs. An. R. 820. De J. C. 69.

Tout l'Empire reconnut Vitellius. Les Légions d'Orient commandées par Mucien en Syrie, & par Vespasien en Judée, lui prêtérent serment. Il y eut seulement quelque mouvement dans la Mauritanie, dont l'Intendant Luceius Albinus se voyant à la tête d'un corps de troupes considérable, donna l'essor à son ambition, & projetta de se rendre maître de la province dont il n'avoit qu'une administration précaire. Déjà il portoit même ses vues sur l'Espagne. Mais sa vanité, qui lui fit désirer la Pourpre Royale, & prendre le nom de Juba, aliéna de lui les esprits, & il fut assassiné par ses propres partisans. Vitellius content du succès, ne fit aucune recherche ultérieure à ce sujet. Incapable (*a*) de tout soin, les plus

Il est reconnu de tout l'Empire. *Tac. Hist.* II. 73. 58.

(*a*) Brevi auditu quamvis magna transibat, impar curis gravioribus. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. plus grandes affaires obtenoient à peine de lui un moment d'attention.

Il reçoit de Blesus un Cortége Impérial.

Dès qu'il fut instruit de sa victoire, il quita son armée, & la laissa continuer sa route. Pour lui, il s'embarqua sur la Saone, sans Cortége Impérial, sans Officiers, sans Maison, & n'attirant les regards que par l'indigence de sa premiére fortune. Junius Blesus, Gouverneur de la Province Lyonnoise, homme d'un grand nom, de mœurs magnifiques, & d'une richesse proportionnée, remédia à l'indécence de l'état où paroissoit le Prince, & venant à sa rencontre il lui donna un train digne de son rang. Vitellius, bas & envieux, au-lieu de sçavoir gré à Blesus de ce service, n'en conçut pour lui que de la haine, qu'il cachoit néanmoins sous des caresses flatteuses & ignobles.

Il donne à son fils le nom de *Germanicus*.

Arrivé à Lyon, il y fut bientôt rejoint par son armée, à laquelle il ordonna d'aller recevoir son fils encore enfant, qu'on lui amenoit de Rome. Il l'attendit dans le camp, & en présence de tous les soldats il le prit sur ses genoux, il l'enveloppa de sa casaque militaire, il lui donna le nom de *Germanicus*, & tout l'appareil convenable au fils d'un Empereur: honneur d'un moment, foible compensation pour la disgrace cruelle qui étoit réservée au pére & au fils dans peu de mois.

Il use de clémence

Vitellius trouva dans la ville de Lyon les Généraux de ses armées victorieuses, &

& les Chefs du parti vaincu. Il combla d'honneurs Valens & Cécina, & leur fit prendre place aux deux côtés de sa Chaise Curule. Suetonius Paulinus & Licinius Proculus n'obtinrent audience qu'après bien des délais & bien des refus ; & lorsqu'ils y furent admis, humiliés & tremblans ils employérent les moyens de défense que le caractére du vainqueur leur sembloit rendre nécessaires, & pour sauver leur vie ils trahirent leur honneur. Ils s'accusérent eux-mêmes d'infidélité, & ils prétendirent avoir favorisé la victoire de Vitellius, en présentant à la bataille les troupes d'Othon fatiguées d'une longue marche, & embarrassées d'équipages & de voitures. Vitellius (a) les crut sur leur parole, & la fidélité obtint sa grace sous le masque de la perfidie. Salvius Titianus, frére d'Othon, ne courut aucun danger. L'étroite liaison du sang, & une molle incapacité, lui servirent de sauvegarde. Il ne paroît pas que Marius Celsus ait éprouvé de plus grandes difficultés. Peut-être Vitellius se croyoit-il obligé envers lui des démarches qu'il avoit faites auprès des Légions vaincues, pour calmer leur fierté, & les déterminer à une prompte soumission. Il lui conserva même le Consulat, auquel Celsus avoit droit par la destination de Néron ou de Galba, qu'O-

An. R. 820. De J.C. 69.

envers les Chefs du parti vaincu.

(a) Vitellius credidit de perfidiâ, & fidem absolvit. Tac.

AN. R. 820. DE J. C. 69. qu'Othon avoit déjà respectée. Galerius Trachalus fut attaqué par des délateurs; mais il trouva une protection dans Galéria, épouse de Vitellius, qui semble avoir été sa parente.

Il fait tuer plusieurs Capitaines du même parti.

Les Officiers subalternes ne furent pas traités par Vitellius avec la même indulgence que leurs Chefs. Il fit tuer plusieurs Capitaines, qui s'étoient signalés par leur zèle pour Othon : & cette rigueur lui nuisit beaucoup, en aigrissant la mauvaise disposition qu'avoient contre son service les Légions d'Illyrie, qui peu après causérent sa ruine. Du-reste il ne vexa point par des confiscations les familles qu'il pouvoit regarder comme ennemies. Les biens de ceux qui étoient morts les armes à la main pour Othon passérent à leurs héritiers, ou aux légataires qu'ils avoient institués par testament.

Multitude de fanatiques dispersée.

Vitellius en usa de-même à l'égard d'une multitude rebelle & fanatique, qu'avoit ameutée dans le pays des Boiens un certain Maricus, homme de la lie du peuple, qui prenoit les titres de *Libérateur des Gaules* & de *Dieu Sauveur*. Cet enthousiaste ayant assemblé huit mille de ses compatriotes, étendoit la séduction jusques chez les Eduens, & il en avoit entraîné les cantons les plus voisins dans la révolte. La Nation Eduenne, puissante & illustre entre toutes celles de la Gaule, arrêta le progrès du mal, & ayant levé des troupes, & reçu de Vitellius un ren-

renfort de quelques Cohortes, elle dissi- pa aisément un amas confus de paysans mal disciplinés. Maricus fut pris dans le combat, & ensuite exposé aux bêtes; & comme elles l'épargnérent, le vulgaire imbécille le regardoit déjà comme pro- tégé des Dieux & invulnérable. Mais il ne fut pas à l'épreuve des coups de lan- ces, dont il fut percé sous les yeux de Vitellius. Le suplice du Chef termina toute l'affaire, & aucun de ses partisans ne fut recherché ni inquiété.

An R. 820. De J. C. 69.

Gourmandise de Vitellius. *Zonar.*

Vitellius n'avoit pas pour l'argent une avidité tyrannique. Il remit des restes des impositions qui n'avoient pas enco- re été payées. Il ne fit point de recher- ches contre ceux qui avoient reçu des gratifications de ses prédécesseurs, & il leur permit d'en jouir paisiblement. Il ne conservoit point non plus une haine amé- re contre la mémoire de Galba & d'O- thon, qui avoient été ses ennemis: & il laissa courir dans le commerce les mon- noies empreintes de leurs images, aussi- bien que celles de Néron. Voilà quel- ques traits louables, s'il ne les eût pas des- honorés par le mélange des actes les plus bas, & en particulier par la gourmandise, qui étoit sa passion favorite, & qu'il por- toit (a) jusqu'aux excès les plus honteux. Il

*Tac. Hist.* II. 62. *Suet. Vit.* 13. *Dio.*

(a) Epularum fœda atque inexplebilis libido. Ex urbe atque Italiâ irritamenta gulæ gestabantur, frequentibus ab utroque mari itineribus. Exhausti con-

An. R. 820. De J. C. 69. Il ne se croyoit Empereur que pour manger. Il faisoit réguliérement quatre repas par jour, & tous amples & abondans: déchargeant, comme je l'ai déjà dit, son estomac par le vomissement, afin d'en exiger perpétuellement le service. Il mettoit à contribution toutes les terres & toutes les mers, d'où on lui apportoit sans-cesse tout ce qu'elles produisent de plus exquis en gibier & en poisson. Les pays par où il passoit étoient ravagés: les premiers & les plus riches citoyens des villes, ruinés par les frais excessifs qu'il leur falloit faire pour le recevoir chez eux. Il partageoit pourtant la dépense d'une seule journée entre plusieurs Maisons: il dînoit dans l'une, soupoit dans l'autre. Mais la taxe étoit forte, & l'on ne pouvoit lui donner de repas qui ne coutât quatre cens mille sesterces, ou cinquante mille francs. Ses convives succomboient sous la fatigue de la bonne chére; & Vibius Crispus y ayant gagné une maladie qui le dispensa de se trouver à ces festins meurtriers, s'en félicitoit en disant: „ J'étois mort, si je ne fusse tom„ bé malade."

Pour réunir ici tout ce qui regarde cette monstrueuse gloutonnerie, j'ajoûterai quelques détails que nous fournissent Suétone & Dion. L. Vitellius donna à l'Empereur

conviviorum apparatibus Principes civitatum; vastabantur ipsæ civitates. *Tac.*

pereur son frére un repas, dans lequel furent servis deux mille poissons & sept mille oiseaux des plus rares & des plus exquis. L'Empereur lui-même dédia solemnellement un plat d'argent, qu'il nommoit, à cause de sa grandeur immense, *le bouclier de Minerve*; & il le remplit uniquement de foyes d'un Poisson très-fin, de cervelles de Paons & de Faisans, de langues d'Oiseaux à plumage rouge, que les Anciens appelloient *Phœnicopteri*, & de laitances de Murénes. Ce plat fut conservé, comme un monument remarquable, jusqu'au tems de l'Empereur Adrien, qui le fit fondre. La dépense d'une table servie de cette façon étoit énorme, comme il est aisé de le juger, & Dion l'évalue à neuf cens millions de sesterces, qui font cent douze millions cinq cens mille livres Tournois (*a*), pendant les huit mois du régne de Vitellius. On seroit porté à croire que sa table pouvoit lui suffire, & qu'il se nourrissoit assez bien pour ne manger qu'à ses repas. Toute occasion lui étoit bonne. Dans les sacrifices, il enlevoit presque de dessus les charbons les chairs des victimes & les gâteaux sacrés. Si dans une rue il voyoit étalés & mis en vente des restes des viandes cuites de la veille, il y portoit la main,

An. R. 822. De J. C. 69.

(*a*) *La même somme est trouvée dans Tacite, Hist. II. 95. mais comme comprenant toutes les folles dépenses de Vitellius.*

An. R. 820. De J. C. 69. main, & en mangeoit tout en marchant. Sous un tel Empereur la discipline ne pouvoit manquer de se corrompre. Le (a) soldat invité par son exemple, & méprisant sa personne, se livroit à la licence, & noyoit dans les plaisirs l'habitude du travail & l'exercice de la vertu.

Pour ajoûter la haine au mépris, Vitellius à la bassesse de sa conduite joignit la cruauté. Tacite fait entendre qu'il ne s'y porta pas d'abord de lui-même, & qu'il (b) y fut excité par les mauvais conseils de son frére, & par les leçons de tyrannie que lui donnérent les gens de Cour. Mais il avoit un caractére bien susceptible de pareilles impressions. Presque aussi stupide que Claude, il n'en avoit pas l'instinct de bonté : & cette ame molle & lâche sçavoit non seulement craindre, mais haïr.

Il fait tuer Dolabella.

Dolabella en fit la premiére épreuve. Héritier d'un grand nom, parent de Galba, par lequel quelques-uns avoient cru qu'il pouvoit être adopté, il étoit devenu par ces raisons, comme je l'ai dit, suspect à Othon, qui l'avoit relegué à Aquinum. La mort d'Othon sembla à Dolabella le signal de sa liberté, & il rentra dans Rome. Plautius Varus, ancien Préteur, l'un de ses intimes amis, eut la noirceur

(a) Degenerabat à labore ac virtute miles, assuetudine voluptatum, & contemptu ducis. *Tac.*

(b) Adventu fratris, & irrepentibus dominationis magistris superbior & atrocior. *Tac.*

ceur de l'accuſer à ce ſujet devant Flavius Sabinus Préfet de Rome, & de lui imputer d'avoir voulu en rompant ſes chaînes ſe montrer aux vaincus comme un Chef prêt à ſe mettre à leur tête. Il le chargea encore d'avoir tenté la fidélité de la Cohorte qui gardoit Oſtie. C'étoient des allégations ſans aucune preuve; & l'accuſateur lui-même touché de remords retracta ſes calomnies, & chercha, mais trop tard, à réparer le mal qu'il avoit fait. Flavius Sabinus ſe trouva fort embarraſſé, & ne ſçavoit trop quel parti prendre. Triaria, épouſe de L. Vitellius, femme impérieuſe & violente au-delà de la portée ordinaire de ſon ſexe, l'effraya par ſes diſcours, & lui fit ſentir à quel danger il s'expoſoit, s'il prétendoit ſe faire une réputation de clémence aux dépens de la ſureté du Prince. Sabinus, (a) doux par caractére, mais peu ferme, & aiſé à renverſer par la crainte, pour ne point paroître favoriſer l'accuſé, le pouſſa dans le précipice, & le chargea beaucoup dans le compte qu'il rendit de ſon affaire à l'Empereur.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

J'ai dit que Pétronia, autrefois mariée à Vitellius, s'étant ſéparée de lui, avoit été priſe pour épouſe par Dolabella. C'étoit un ancien ſujet de haine, que Vitellius

(a) Sabinus ſuopte ingenio mitis, ubi formido inceſſiſſet, facilis mutatu, & in alieno diſcrimine ſibi pavens, ne allevaſſe videretur, impulit ruentem. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. lius n'avoit pas oublié: & la crainte s'y joignant, il résolut de se défaire d'un rival odieux & redoutable. Il manda Dolabella, & donna des ordres secrets à l'Officier qui devoit l'accompagner, de le mener par *Interamna*, & de le tuer dans cette ville. Le délai parut trop long au meurtrier, & dans la premiére hôtellerie il le renversa par terre & le poignarda. Cet acte de cruauté donna une impression sinistre du nouveau Gouvernement, qui commençoit à se faire connoître par de telles prémices.

Modestie de la femme & de la mére de Vitellius. Triaria (a) porta une grande partie de l'indignation publique. Son audace devenoit encore plus choquante par le contraste que faisoit avec elle la douceur de Galéria, épouse de l'Empereur, qui évitoit d'augmenter par des maniéres dures la douleur des infortunés. Et Sextilia, mére de Vitellius, se faisoit pareillement estimer par une vertu digne des meilleurs tems. Aux premiéres lettres qu'elle reçut de son fils parvenu à l'Empire, & décoré du nom de *Germanicus*, elle dit *qu'elle n'avoit pas mis au monde un* Germanicus, &

(a) Triariæ licentiam modestum ex propinquo exemplum onerabat, Galeria Imperatoris uxor, non immixta tristibus: & pari probitate mater Vitelliorum Sextilia, antiqui moris. Dixisse quin etiam ad primas filii sui epistolas ferebatur, non Germanicum à se, sed Vitellium genitum. Nec ullis postea fortunæ illecebris, aut ambitu civitatis in gaudium evicta, domus suæ tantum adversa sensit. *Tac.*

*& que Vitellius étoit le nom de son fils.* Et dans la suite ni les attraits d'une si haute fortune, ni les empressemens de toute la ville à lui faire la cour, ne purent la tirer de la modestie de son état. Inaccessible à la joie, elle ne sentit que les malheurs de sa Maison.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Cluvius Rufus, Proconsul d'Espagne, vint joindre Vitellius déjà sorti de Lyon. Il n'étoit pas sans inquiétude, sçachant qu'on avoit voulu le rendre suspect, comme ayant tenu une conduite flottante & incertaine entre les deux contendans à l'Empire, avec le dessein secret de se faire à lui-même en Espagne un établissement indépendant. Cluvius étoit un homme d'esprit & de ressources, riche, accrédité; & il prévalut tellement, qu'il obtint même la punition de son délateur, qui étoit un affranchi du Prince. Il ne fut pas néanmoins renvoyé à son Gouvernement: ce qui pourroit faire soupçonner, si Tacite n'assuroit positivement le contraire, qu'il resta quelque défiance dans l'esprit de Vitellius. Quoi qu'il en soit, Cluvius demeura à la suite de l'Empereur, & gouverna encore quelque tems l'Espagne sans y résider.

Cluvius accusé, obtient la punition de son délateur.

*Tac. Hist.* II. 65.

Trebellius Maximus, Commandant des Légions de la Grande-Bretagne, ne fut pas traité d'une façon si honorable. La rebellion de son armée l'avoit forcé de s'enfuir, & de venir porter ses plaintes à Vitellius. Elle ne furent point écou-

Vectius Bolanus va commander les Légions de la Grande-Bretagne.

AN. R. 820. De J. C. 69. écoutées, & on lui donna pour successeur Vectius Bolanus, homme peu capable de rétablir la discipline parmi des séditieux, mais (a) exemt de vices, ennemi de l'injustice & de la violence; & qui, s'il ne sçut pas faire respecter son autorité, du-moins fit aimer sa personne.

Vitellius sépare les Légions vaincues, & les éloigne de l'Italie.

La fierté des Légions vaincues donnoit de l'inquiétude à Vitellius. Il paroissoit que leur soumission forcée n'attendoit que l'occasion de secouer le joug de la contrainte pour se tourner en révolte. Les mesures furent sagement prises pour prévenir le mal sans trouble, & sans recourir aux voies de rigueur. Il étoit dangereux que ces troupes ne se concertassent en restant ensemble: on les sépara. La quatorziéme Légion, qui se montroit la plus intraitable, & qui prétendoit même n'avoir pas été vaincue, parce qu'en effet elle ne s'étoit trouvée que par détachement à la bataille de Bédriac, fut renvoyée dans la Grande-Bretagne, d'où Néron l'avoit tirée. Les autres furent pareillement éloignées de l'Italie, & placées à de grandes distances: à l'exception de la treiziéme, qui eut ordre de travailler à construire des amphithéâtres à Crémone & à Boulogne, pour des Combats de gladiateurs, que Valens & Cécina devoient don-

(a) Innocens Bolanus, & nullis delictis invisus, caritatem paraverat loco auctoritatis. Tac. Agr. 16.

donner dans ces deux villes. Car (a) jamais Vitellius n'étoit tellement occupé des affaires, qu'il oubliât les plaisirs. Les Cohortes Bataves, qui étoient presque en guerre ouverte avec la quatorziéme Légion, furent d'abord commandées pour l'accompagner: le dessein étoit qu'elles eussent occasion par une contradiction fréquente d'en matter la fierté. Elles ne s'acquittérent que trop bien de cette commission, & dans Turin une avanture fortuite ayant réveillé la haine réciproque entre elles & la Légion, peu s'en fallut que la querelle ne s'échauffât au point de se décider par les armes. Ce fut donc une nécessité de séparer ces troupes ennemies, & l'on envoya les Cohortes Bataves en Germanie, où nous les retrouverons dans la suite, & où nous les verrons devenir le principal appui de la révolte de Civilis. Pour ce qui est des Prétoriens, qui avoient été extrêmement attachés à Othon, Vitellius les cassa, mais pourtant sans ignominie, de peur de les aigrir: ménagement qui n'empêcha pas qu'ils ne reprissent les armes, dès que les mouvemens en faveur de Vespasien eurent acquis quelque chaleur, & ils fortifiérent considérablement ce parti.

An. R. 820. De J. C. 69.

Il cassé les Prétoriens.

La conduite de Vitellius à l'égard des Légions vaincues n'a rien que de louable.

Corruption de la discipline par-

(a) Numquam ita ad curas intento Vitellio, ut voluptates oblivisceretur. *Tac. Hist.* II. 67.

AN. R. 820. De J. C. 69. ble. Mais la licence dans laquelle il nourrissoit ses propres armées, causa des maux infinis. Sous (a) un Chef éternellement plongé dans le vin, à qui tout étoit indifférent hors le soin de boire & de manger, dont la maison représentoit de perpétuelles bacchanales, les Officiers vivoient dans une semblable dissolution, & les soldats se régloient sur l'exemple de leurs Officiers. De-là toutes sortes d'excès commis par ces troupes licentieuses dans les pays où elles passoient, enlévemens des personnes, pillages des biens, violences & cruautés : & lorsque Vitellius entendoit parler de faits de cette nature, c'étoit pour lui matiére à plaisanterie. Enfin la fureur de ces soldats indisciplinés se tourna contre eux-mêmes. A l'arrivée de Vitellius à Pavie, il s'éleva entre eux une sédition furieuse, qui ayant commencé par un simple badinage, dégénéra en un combat sanglant. Voici le fait.

Désordres parmi les troupes victorieuses.

*Suet. Vit.* 10.

*Tac. Hist.* II. 68.

Sédition entre elles, & combat sanglant.

Un soldat légionaire & un Gaulois des troupes auxiliaires se provoquérent à la lutte par maniére de jeu, & pour s'exercer. Le Gaulois demeuré vainqueur, insultant à son ennemi terrassé, les spectateurs, qui étoient en grand nombre, prirent parti

(a) Legati Tribunique, ex moribus Imperatorum severitatem æmulantur, vel tempestivis conviviis gaudent. Perinde miles intentus, aut licenter agit. Apud Vitellium omnia indisposita, temulenta, pervigiliis & bacchanalibus, quàm disciplinæ & castris, propiora. *Tac.*

ti dans la querelle : les esprits s'échauffé- rent : on courut aux armes de part & d'autre, & les Légionaires taillérent en piéces & exterminérent deux Cohortes. Le carnage auroit été plus loin, si dans le moment on n'eût apperçu à une distance considérable un nuage de poussiére & un gros de gens armés. On crut que c'étoit la quatorziéme Légion qui revenoit sur ses pas pour attaquer le camp & livrer bataille. La crainte de l'ennemi commun calma les partis, & sépara les combattans. L'erreur fut reconnue après qu'elle eut produit un effet salutaire. Ce qu'on avoit pris pour un corps d'ennemis, étoit l'arriére-garde de l'armée.

An. R. 822.
De J. C. 69.

L'ardeur inquiéte & indomptable du soldat ne fit que changer d'objet. Vitellius étoit actuellement à table avec Virginius. Tout d'un coup les mutins s'avisent d'accuser un esclave de Virginius, qu'ils trouvérent à leur rencontre, d'avoir été aposté pour tuer l'Empereur, & ils demandent à grands cris la mort de son Maître. Tout soupçonneux qu'étoit Vitellius par sa lâche timidité, il n'eut aucun doute de l'innocence de Virginius, & cependant il eut bien de la peine à le tirer de péril. Virginius étoit le plastron de toutes les séditions. Les (a) soldats admiroient & respectoient sa vertu ; mais ils ne pouvoient lui pardonner le prétendu affront qu'il leur

Mouvement séditieux contre Virginius.

(a) Manebat admiratio viri & fama : sed oderant, ut fastiditi. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. leur avoit fait en refusant de recevoir l'Empire de leurs mains.

Vitellius sembla les inviter à continuer leurs emportemens. Car le lendemain, après avoir donné audience aux Députés du Sénat, à qui il avoit commandé de l'attendre à Pavie il passa dans le camp : & au-lieu de blâmer l'audace effrenée des soldats, il loua leur zèle & leur attachement pour lui ; au grand mécontentement des troupes auxiliaires, qui voyoient avec douleur l'arrogance des Légionaires s'accroître par l'impunité.

Vitellius fait une grande réforme dans ses troupes.

La guerre paroissant absolument terminée, Vitellius songea à la réforme de ses troupes, dont la multitude étoit prodigieuse, & dont l'entretien épuisoit les fonds publics, & mettoit l'Empereur dans l'impuissance de faire face aux largesses qu'il avoit promises. Il commença par licentier toutes les milices des Gaules, qu'il avoit levées plutôt pour faire nombre, selon le jugement de Tacite, que dans l'espérance d'en tirer un secours vraiment utile. Ensuite il réduisit à moindre nombre de soldats les vieux corps, soit Légions, soit Auxiliaires : il défendit les recrues : il fit offrir des congés à quiconque en vouloit. Tacite blâme cette opération, (a) comme nuisible à la Républi-

(a) Exitiabile id Reipublicæ, ingratum militi, cui eadem munia inter paucos, periculaque ac labor crebriùs redibant : & vires luxu corrumpebantur : contra veterem disciplinam, & instituta majo-

blique, dont elle diminuoit les forces, & comme desagréable aux soldats, dont elle augmentoit les fatigues, parce que les mêmes fonctions roulant entre un plus petit nombre revenoient plus souvent pour chacun. Et l'avantage de l'œconomie ne paroît pas une compensation suffisante à cet Historien, qui en appelle aux anciennes maximes, selon lesquelles la valeur, & non l'argent, étoit regardée comme l'appui de l'Etat. AN. R. 820. De J.C. 69.

De Pavie Vitellius vint à Crémone, où Cécina lui avoit préparé une fête & un combat de gladiateurs. Un autre spectacle piqua sa curiosité barbare, & il se transporta sur les plaines de Bédriac, pour jouïr par ses yeux des preuves de sa victoire. (a) C'étoient d'horribles objets à considérer, que ceux qu'étaloit après quarante jours un champ de bataille, des membres épars, des corps privés de tête, de bras, de jambes, des cadavres d'hommes & de chevaux qui tomboient en pourriture, la terre pénétrée d'un sang noir & caillé, des campagnes fertiles entiérement ra-

Il visite le champ de bataille de Bédriac.

jorum, apud quos virtute, quàm pecuniâ, res Romana meliùs stetit. *Tac.*

(a) Fœdum atque atrox spectaculum, intra quadragesimum pugnæ diem, lacera corpora, trunci artus, putres virorum equorumque formæ, infecta tabo humus, protritis arboribus atque frugibus, dira vastitas. Nec minùs inhumana pars viæ, quam Cremonenses lauro rosisque constraverant, extructis altaribus, cæsisque victimis, regium in morem: quæ læta in præsens, mox perniciem ipsis fecere. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. ravagées, arbres coupés, moissons détruites. Au milieu de ces tristes & hideux débris, les Crémonois, comme pour insulter à l'humanité, avoient jonché les chemins de roses & de branches de lauriers, & dressé des autels d'espace en espace, où ils bruloient de l'encens, & immoloient des victimes: grande joie, vives félicitations, qui se tournérent bientôt après pour eux en douleur amére & en larmes. Valens & Cécina accompagnoient par-tout Vitellius, & lui montroient les endroits les plus remarquables du combat. „ C'est ici que s'engagea le choc entre les „ Légions: là donna la Cavalerie: de „ ce côté les troupes auxiliaires vinrent „ prendre en flanc l'ennemi." Les Officiers, vantant à l'envi leurs exploits, y mêloient le faux, exaggéroient le vrai. Les soldats se livroient à une joie tumultueuse & bruyante, & quitant le chemin, ils venoient reconnoître les lieux où ils avoient combattu, & observoient avec admiration les amas d'armes, & les tas de corps morts. Il en (a) étoit pourtant quelques-uns que le sort des choses humaines attendrissoit, & des yeux de qui il tiroit des larmes. Mais Vitellius ne donna aucun signe de compassion: il fixa ses re-

(a) Et erant quos varia fors rerum, lacrymæque, & misericordia subiret. At non Vitellius flexit oculos, nec tot millia insepultorum civium exhorruit. Lætus ultro; & tam propinquæ sortis ignarus, instaurabat sacrum diis loci. *Tac.*

regards sur toutes les parties de cet affreux spectacle : il ne frissonna point à la vue de tant de milliers de citoyens restés sans sépulture. Tout au contraire, comme quelques-uns souffroient avec peine la mauvaise odeur qu'exhaloient les cadavres, il les reprit en disant qu'un ennemi (*a*) tué est un parfum pour l'odorat, & encore plus un citoyen. Il ignoroit la triste destinée qui l'attendoit lui-même après quelques mois, & il rendoit d'avance ses malheurs indignes de commisération. Tout occupé de pensées de prospérité & de triomphe, il offrit des sacrifices aux Génies tutélaires des lieux. Il voulut voir aussi le tombeau d'Othon, qu'il trouva assez simple pour mériter qu'il lui fît grace : & regardant comme un trophée de sa victoire le poignard dont son rival s'étoit servi pour s'ôter la vie, il l'envoya à Cologne, & ordonna qu'il fût suspendu & consacré dans le Temple de Mars.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

*Suet. Vit.* 10.

*Tac.*

A Boulogne Valens régala à son tour Vitellius d'un combat de gladiateurs, dont l'appareil avoit été amené de Rome. Et plus on avançoit vers la ville, plus la Cour de ce Prince se corrompoit par le mélange de gens de Théâtre, des Eunuques, & de tous les ministres des plaisirs de Néron, qui comptoient avoir retrouvé leur ancien Maître. Car Vitellius faisoit pro-

*Tac.*

Vitellius honore la

fes-

(*a*) Optimè olere occisum hostem, & meliùs civem. *Suet.*

An. R. 820. De J. C. 69. mémoire de Néron. *Tac. Hist.* II. 95. & *Suet. Vit.* 11.

fession d'admirer Néron, dont il avoit flatté le goût extravagant pour les Spectacles & pour la Musique, non par nécessité, comme tant d'autres, mais par bassesse & par extinction de sentimens. Il conservoit pour ce monstre une telle vénération, que lorsqu'il fut arrivé à Rome, il lui fit solemnellement dans le Champ de Mars, par le ministére des Prêtres du Collége Augustal, les offrandes dont on avoit coutume d'honorer les morts.

Ordonnance pour défendre aux Chevaliers Romains le métier de Gladiateurs. *Tac. Hist.* II. 62.

Cette conduite prouve que ce n'étoit point par un zèle sincére pour la décence publique, qu'il avoit peu de tems auparavant défendu sous des peines sévéres aux Chevaliers Romains de fréquenter les Ecoles des gladiateurs, & de paroître sur l'aréne. Les Princes précédens y avoient souvent forcé ceux-mêmes à qui déplaisoit une si périlleuse ignominie; & la contagion du mauvais exemple avoit gagné de la Capitale dans les villes moins considérables. L'abus étoit horrible. Mais le personnage de réformateur ne convenoit point à Vitellius: & l'on doit attribuer l'Ordonnance dont je parle ou à des conseils étrangers, ou à l'attention que ne manque pas d'avoir tout Gouvernement commençant, à tâcher de se donner une bonne renommée.

Autre Ordonnance contre les Astrolo-

De ces mêmes sources sans-doute partit un Edit de Vitellius contre les Astrologues, quoiqu'il fût personnellement cré-

du-

dule, & attaché en esprit foible à leurs prédictions. L'insolence de ces Charlatans fut telle, qu'ils osérent afficher un placard contre l'Ordonnance du Prince; & comme elle leur enjoignoit de sortir de l'Italie avant le premier Octobre, ils lui enjoignirent de leur côté de sortir du Monde avant ce même jour. La futilité de leur art parut dans cette piéce, autant que leur témérité; car Vitellius ne fut tué que fort avant dans le mois de Décembre.

AN. R. 820. De J. C. 69.

gues.

Futilité de leur art.

*Tac. ibid. Suet. Vit.* 14. *Dio.*

Valens & Cécina avoient bien mérité de la part de Vitellius l'honneur du Consulat. Mais quoique l'exercice de cette charge suprême fût alors limité à un tems fort court, il n'étoit pas aisé de leur trouver place, parce que les désignations faites par Néron, Galba, & Othon, employoient toute l'année. Trois de ceux qui étoient désignés, furent privés de leur droit sous différens prétextes; & les vuides qu'ils laissoient furent remplis par Valens & Cécina, qui furent Consuls ensemble, & par Cecilius Simplex, que nous verrons en place au tems du dernier désastre de Vitellius. Ceux (a) dont les nominations avoient été frustrées de leur effet, rendirent encore grace au Prince qui leur faisoit injustice: tant les esprits étoient pliés à la servitude.

Valens & Cécina désignés Consuls.

*Tac. Hist.* II. 71.

Ce-

(a) Actæ insuper Vitellio gratiæ, consuetudine servitii. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. Désolation des pays par où passoit Vitellius. *Tac. Hist.* II. 87.

Cependant Vitellius s'avançoit vers la ville, mais lentement, s'arrêtant à chaque bourgade, à chaque maison de campagne un peu jolie, pour y jouir des plaisirs qui se rencontroient sur son chemin, & se rendant plus méprisable de jour en jour par la paresse stupide dans laquelle il se plongeoit. Pendant qu'il ne songeoit qu'à se divertir, il portoit la désolation par tout où il passoit. Il étoit suivi de soixante mille hommes en armes, qui ne connoissoient ni ordre ni discipline, & qui traînoient après eux un nombre encore plus grand de valets, toujours plus insolens & plus audacieux que leurs Maîtres. Les Officiers-Généraux, les amis de Vitellius, avoient des cortéges nombreux, qu'il eût été difficile de contenir dans le devoir, quand on y eût veillé avec toute l'exactitude possible. Toute cette multitude étoit grossie par les Sénateurs & les Chevaliers Romains, qui venoient au-devant de l'Empereur: quelques-uns par crainte, la plus grande partie par adulation, & enfin tous, pour ne pas se faire remarquer en restant, pendant que les autres partoient. Ajoûtez (a) une foule de gens du plus bas étage, que leur métier consacré au plaisir, avoit autrefois indécemment liés avec Vitel-

(a) Aggregabantur è plebe, flagitiosa per obsequia Vitellio cogniti, scurræ, histriones, aurigæ, quibus ille amicitiarum dehonestamentis mirè gaudebat. *Tac.*

tellins, fareeurs, comédiens, cochers. Il les recevoit très-gracieusement, & se faisoit une joie de prostituer le nom d'amis à des misérables dont la connoissance le deshonoroit. On peut juger quels dégâts faisoit un tel passage dans les villes, dans les campagnes, en un tems où la moisson approchoit de la maturité. Une armée ennemie eût été moins formidable.

An. R. 820. De J. C. 69.

Plusieurs fois les soldats en vinrent aux mains sur la route. Depuis l'affaire de Pavie, la discorde s'entretenoit entre les Légions & les troupes auxiliaires, si ce n'est que les uns & les autres se réunissoient contre les bourgeois & contre tous ceux qui n'étoient point de profession militaire. Ce fut à sept milles de la ville que se fit le plus grand carnage. Vitellius y distribuoit, contre l'usage, du vin & de la viande à chaque soldat, & la populace de la ville s'étoit répandue dans tout le camp. Parmi cette foule qu'amenoit une curiosité oisive, il se trouva quelques badins, qui se divertirent à desarmer les soldats, coupant adroitement leurs baudriers, & leur demandant ensuite s'ils avoient leurs épées. Ces courages fiers & violens n'étoient point disposés à entendre raillerie; & prenant pour insulte ce qui n'étoit qu'un jeu, ils se jettérent l'épée à la main sur le peuple, qui n'avoit ni armes ni aucune défense. Ils en tuérent plusieurs, parmi lesquels se trouva le pére d'un soldat. On le re-

Carnage d'un grand nombre des gens du peuple, tués par les soldats.

AN. R. 820. DE J. C. 69. connut après sa mort. Les plus furieux en eurent honte, & rappellés à eux-mêmes ils épargnérent une multitude innocente.

Trouble & effroi dans Rome.

Ils causérent aussi du trouble & de l'effroi dans la ville, où on les voyoit accourir par pelotons, qui se détachoient du gros de l'armée, & prenoient les devans, par empressement surtout d'aller visiter l'endroit où Galba avoit été massacré. On ne pouvoit les considérer sans frémir. Toute leur personne avoit quelque chose de sauvage: leurs grandes & longues piques, les peaux de bêtes dont ils avoient les épaules couvertes, leur donnoient l'air de Barbares plutôt que de Soldats Romains. Nullement accoutumés à la ville, ils ne sçavoient point éviter la presse: & si, glissant sur le pavé, ou heurtés par quelqu'un, ils venoient à tomber, ils se mettoient en colére, & souvent ils tiroient l'épée, & frappoient tout ce qui se trouvoit autour d'eux. Et les Tribuns & autres Officiers, qui parcouroient les différens quartiers avec des troupes de gens armés, n'appaisoient pas les désordres, mais augmentoient la terreur.

Entrée de Vitellius dans Rome.

Vitellius fit ensuite son entrée solemnelle dans Rome. Il partit de Ponte-Mole, montant un beau cheval, & armé en guerre Son intention étoit d'entrer comme dans une ville prise, suivant ce qu'il avoit pratiqué dans les autres villes qui s'é-

Suét. Vit. 10.

s'étoient trouvées sur son passage. Ses amis le détournérent d'une pensée si folle & si odieuse. Il quita la casaque militaire, prit la Robe Prétexte, & sa marche fut disposée en pompe guerriére, mais sans avoir rien de menaçant. AN. R. 820. De J. C. 69. *Tac.*

Elle s'ouvroit par les aigles de quatre Légions, flanquées de plusieurs drapeaux & étendards. Marchoit à la suite l'Infanterie Romaine, puis la Cavalerie, & enfin trente-quatre Cohortes auxiliaires, distinguées suivant la variété des nations & de l'armure. Les Préfets de camp & Maréchaux des logis, les Tribuns & les premiers des Centurions, précédoient les aigles en habits blancs. Les autres Centurions étoient à la tête de leurs Compagnies, ornés d'armes brillantes & des dons militaires que chacun avoit mérités. Les soldats étaloient aussi les écharpes & les haussecols qu'ils avoient reçus en récompense de leur bravoure. Grand (*a*) & beau spectacle! belle & magnifique armée, & digne d'avoir un autre Chef que Vitellius! Il arriva ainsi au Capitole, où il trouva sa mére; & en l'embrassant, il lui donna le nom d'*Augusta*.

Le lendemain (*b*) il harangua le Sénat Il harangue le Sé-

&

(*a*) Decora facies, & non Vitellio Principe dignus exercitus! *Tac.*

(*b*) Posterâ die, tamquam apud alterius civitatis Senatum populumque, magnificam orationem de semetipso prompsit, industriam temperantiamque suam laudibus attollens: consciis flagitiorum

AN. R. 820. De J. C. 69. nat & le Peuple.

& le Peuple, faisoit son propre panégyrique avec autant de sécurité, que s'il eût eu des auditeurs qui ne le connussent pas; vantant par les plus pompeux éloges son activité & sa tempérance, pendant qu'il avoit pour témoins de la bassesse honteuse de sa conduite tous ceux qui l'écoutoient, & même toute l'Italie, qu'il venoit de traverser toujours plongé dans le sommeil ou dans l'ivresse. On l'aplaudit cependant: & la populace indifférente au vrai & au faux, & habituée à répéter par maniére d'écho les cris flatteurs auxquels on l'avoit dressée, battit des mains, multiplia les signes de joie, & le détermina enfin à accepter le titre d'Auguste, avec aussi peu de fruit qu'il avoit eu peu de raison de le refuser jusqu'alors.

Trait de sa stupide négligence.

Vitellius ayant pris possession du Souverain Pontificat, rendit, suivant l'usage, une Ordonnance touchant le culte public & les cérémonies de Religion, & il la data du quinze des Calendes d'Août, ou dix-huit Juillet, jour regardé de toute antiquité comme malheureux, parce qu'il étoit celui des défaites de Créméra & d'Allia. Nous sçavons assez que c'est une observation superstitieuse, que celle des jours heureux ou malheureux. Mais le

ipsis qui aderant, omnique Italiâ, per quam somno & luxu pudendus incesserat. Vulgus tamen vacuum curis, & sine falsi verique discrimine, solitas adulationes edoctum, clamore & vocibus adstrepebat. *Tac.*

le peuple chez les Romains ne pensoit pas ainsi, & cette date fut remarquée comme un sinistre présage. C'étoit un inconvénient qu'il falloit prévoir & éviter. Vitellius (a) n'y fit aucune attention. Profondément ignorant de tout Droit divin & humain, il avoit des amis & des affranchis aussi indolens & aussi négligens que lui, & il sembloit que son Conseil ne fût composé que de gens ivres. An. R. 820. De J. C. 69.

Il affecta de se montrer extrêmement populaire. Dans les Elections des Magistrats, il accompagnoit les Candidats comme ami & solliciteur. Au Théâtre il favorisoit les Acteurs qu'il croyoit agréables au bas-peuple. Dans le Cirque il s'intéressoit pour la faction du bleu marin, avec le même empressement qu'il avoit témoigné n'étant que simple particulier. Procédés (b), qui, dit Tacite, s'ils eussent eu pour principe une bonté judicieuse, auroient pu plaire comme simples & unis; mais le souvenir de sa vie passée les faisoit regarder comme bas & indécens. Il se montre bassement populaire. Tac. Hist. II. 91. Suet. Vit. 14.

Il se rendoit assidu au Sénat, même lorsqu'il ne s'agissoit que de petites affaires. Dans une délibération il se trouva qu'Hel- Il se rend assidu au Sénat, & s'y compor-

(a) Adeo omnis humani divinique juris expers, pari amicorum libertorumque socordiâ, velut inter temulentos agebat. Tac.

(b) Quæ grata sanè & popularia, si à virtutibus proficiscerentur, memoriâ vitæ prioris indecora & vilia accipiebantur. Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. te modestement. *Tac.*

qu'Helvidius Priscus, suivant la liberté dont il faisoit profession, opina contre un avis que Vitellius appuyoit avec chaleur. Le Prince en fut piqué, & il se contenta néanmoins d'appeller les Tribuns au secours de son autorité méprisée. Les amis d'Helvidius, qui craignirent qu'il n'en restât dans le cœur de Vitellius un ressentiment profond, s'empressérent de l'appaiser. Il leur répondit qu'il n'étoit point surprenant ni nouveau que deux Sénateurs se partageassent de sentiment sur une affaire, & qu'il lui étoit arrivé souvent à lui-même d'être d'un avis contraire à celui de Thraséa. Cette réponse fut prise diversement. Les uns jugeoient qu'il y avoit de l'impudence à Vitellius de se comparer à Thraséa: les autres le louoient de ce qu'ayant à citer un exemple, il avoit plutôt choisi un Sénateur respectable par sa vertu, que quelqu'un des favoris de la fortune.

Puissance énorme de Valens &

Valens & Cécina partageoient (a) toute la puissance, & n'en laissoient que l'ombre

(a) Inter discordes Vitellio nihil auctoritatis: munia Imperii Cæcina ac Valens obibant, olim anxii odiis, quæ bello & castris malè dissimulata, pravitas amicorum, & fecunda gignendis inimicitiis civitas auxerat, dum ambitu, comitatu, & immensis salutantium agminibus contendunt, comparanturque, variis in hunc aut illum Vitellii inclinationibus. Nec unquam satis fida potentia, ubi nimia est. Simul ipsum Vitellium, subitis offensis aut intempestivis blanditiis mutabilem, contemnebant metuebantque. *Tac.*

bre à Vitellius. Des deux Préfets du Prétoire qu'il nomma, sçavoir P. Sabinus & Julius Priscus, l'un étoit protégé par Cécina; l'autre par Valens. Ils se balançoient ainsi en tout. Leur jalousie, commencée durant la guerre & dans le camp, & dès lors mal cachée sous des dehors qui ne trompoient personne, éclata enfin dans la ville, dont le loisir leur donnoit tout le tems de prêter l'oreille aux discours malins & aux rapports envieux de ceux qui se disoient leurs amis; & où les affaires les mettoient sans-cesse dans l'occasion de se heurter. Ajoûtez l'émulation du faste, de la magnificence des équipages, du nombre de leurs créatures, de la multitude immense de ceux qui venoient leur faire la cour. Rivaux éternels, ils tâchoient d'attirer l'Empereur chacun de son côté; & lui, foible idole, obéissoit aux mouvemens tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Leur situation étoit donc aussi incertaine que brillante; & comme ils sçavoient qu'un mécontentement subit & léger, ou au-contraire une flatterie même absurde & déplacée, pouvoit tout d'un coup faire changer Vitellius à leur égard, ils le méprisoient & le craignoient également. C'étoit pour eux un motif de se hâter de profiter de leur faveur pour s'enrichir. Ils envahissoient les maisons, les jardins, les terres du Domaine Impérial, pendant que les Nobles en très grand nombre rappellés d'exil par Gal-

AN. R. 820. De J. C. 69. de Cécina, & leurs jalousies.

AN. R. 820. De J. C. 69. ba languissoient dans l'indigence, sans recevoir aucun soulagement de la libéralité du Prince.

Ordonnance de Vitellius en faveur des Nobles rappellés d'exil. *Lip. ad Tac.* *Tac.*

Tout ce que fit Vitellius pour ces infortunés, ce fut de les rétablir dans leurs droits sur leurs affranchis. Ces droits ne laissoient pas d'être considérables. L'affranchi, si son Patron manquoit du nécessaire, étoit obligé de le nourrir, & en mourant il falloit qu'il lui laissât la moitié de son bien. L'Ordonnance de Vitellius fut extrêmement applaudie & des premiers de la ville & du peuple. Mais la fraude des affranchis la rendit infructueuse. Ces génies serviles imaginoient différentes ruses pour cacher leurs possessions : ils mettoient leur argent en sureté sous des noms supposés. Quelques-uns passant dans la maison de l'Empereur, devenoient plus puissans que leurs anciens Maîtres.

Le séjour de Rome achéve de corrompre la discipline parmi les Légions victorieuses. *Tac. Hist.* II. 93.

La discipline avoit déjà souffert d'étranges affoiblissemens parmi les Légions victorieuses, & le séjour de Rome acheva de la corrompre. Les soldats, dont à peine le camp pouvoit contenir la multitude, inondoient la ville. On les voyoit se promener dans les Places, dans les Portiques, dans les Temples. Ils ne sçavoient plus ce que c'étoit que de se rendre au quartier-général pour prendre les ordres des premiers Officiers : nulle exactitude aux factions militaires, nul exercice pour se tenir en haleine. Les (*a*) délices de la vil-

(*a*) Per urbis illecebras & inhonesta dictu, corpus

ville, & les excès de toute espèce, altéroient en eux les forces du corps, & amollissoient les courages. Enfin négligeant même les précautions de santé, plusieurs dressérent leurs tentes dans le Vatican, lieu malsain, dont le mauvais air causa parmi eux bien des maladies, & en fit périr un grand nombre. Les étrangers, surtout Germains & Gaulois, à qui le climat d'Italie est très-contraire, furent extrêmement incommodés des eaux du Tibre, que des chaleurs auxquelles ils n'étoient point faits, les portoient à boire avec avidité.

An. R. 820. De J. C. 69.

Il ne restoit plus pour ruiner cette armée, que de diminuer le nombre des soldats qui la composoient; & c'est ce qu'on eut l'imprudence de faire. J'ai dit que Vitellius avoit cassé les Prétoriens, & il paroît qu'il en avoit usé de-même à l'égard des troupes destinées spécialement à la garde de la Ville. Il s'agissoit de les remplacer, & l'Empereur ordonna la levée de seize Cohortes Prétoriennes, & de quatre Cohortes de la Ville, chacune de mille hommes. Il y eut presse à entrer dans ce service, qui étoit plus doux & en même tems plus avantageux que celui des Légions. La faveur, ou le caprice des Généraux, décida du choix de ceux qui devoient y être admis. Valens en particulier s'y arrogea la principale autorité,

Seize Cohortes Prétoriennes, & quatre Cohortes de la Ville, levées parmi les troupes de Germanie.

pis otio, animum libidinibus imminuebant. Tac.

AN. R. 820. DE J. C. 69. rité, au préjudice de Cécina, sur lequel il l'emportoit dans l'esprit des soldats, comme étant l'auteur de la victoire, & ayant rétabli les affaires du parti, qui alloient mal avant son arrivée. La jalousie de Cécina fut portée à son comble, & dès lors sa fidélité commença à chanceler.

Mais si Vitellius laissa prendre un grand pouvoir aux Chefs, il accorda encore plus à la licence du soldat. Chacun se plaça à son gré : digne ou indigne, quiconque voulut entrer dans les Cohortes Prétoriennes, ou dans celles de la Ville, y fut reçu. Les bons sujets qui aimérent mieux rester dans les Légions ou dans les troupes auxiliaires, en eurent aussi la liberté; & quelques-uns prirent ce parti, pour se soustraire à l'intempérie du climat, & au danger des maladies. Il résulta néanmoins de cette opération, que l'armée fut considérablement affoiblie; & d'un autre côté les Cohortes Prétoriennes & celles de la Ville, qui avoient toujours formé une milice honorable par le choix des sujets, perdirent cette gloire, & devinrent un mélange confus de gens ramassés. L'audace effrenée des soldats se croyoit tout permis. Elle se porta jusqu'à demander à Vitellius avec de grands cris le suplice de trois des plus illustres Chefs de la Gaule, parce que dans le mouvement qui précéda la mort de Néron, ils avoient pris parti pour Vindex. Vitellius, mou & lâche par caractére, avoit

Les soldats demandent le suplice des plus illustres Chefs des Gaules.

de

de plus un intérêt pressant de flatter les troupes Il voyoit arriver le moment où il faudroit récompenser leur zèle par une largesse générale; & manquant d'argent, il se rendoit facile sur tout le reste. Ainsi s'exprime Tacite, & il nous donne par-là à entendre que ceux dont les soldats avoient demandé la mort, furent livrés à leur fureur. An. R. 820. De J. C. 69.

Folles dissipations.

On imposa une taxe sur les affranchis, dont la richesse énorme insultoit au public. Mais c'étoit-là une foible ressource, sous un (a) Prince surtout qui uniquement occupé du soin de dissiper, bâtissoit des écuries pour les chevaux du Cirque; donnoit sans-cesse des combats de gladiateurs & de bêtes; en un mot, qui se jouoit de l'argent comme s'il eût été dans la plus grande abondance. Cécina & Valens suivoient son exemple, & ils célébrérent le jour de sa naissance par des fêtes, dont les apprêts furent prodigieux & jusqu'alors inouïs. Ils firent battre des gladiateurs pour l'amusement du peuple dans toutes les rues de Rome.

Misére de Rome.

Les rapines marchoient de pair avec les folles dépenses. Il (b) ne s'étoit pas en-

(a) Ipse solâ perdendi curâ, stabula aurigis exstruere; Circum gladiatorum ferarumque spectaculis opplere: tamquam in summâ abundantiâ, pecuniæ illudere. *Tac.*

(b) Nondum quartus à victoriâ mensis, & libertus Vitellii Asiaticus, Polycletos, Patrobios, & vetera odiorum nomina æquabat. Nemo in illâ aulâ probitate aut industriâ certavit. Unum ad poten-

AN. R. 820. encore écoulé quatre mois depuis la victoire, & déjà l'affranchi Asiaticus égaloit les odieuses fortunes des plus riches affranchis de Néron. Nul dans cette Cour ne se piqua de probité, ni de talens. L'unique voie pour parvenir au crédit & à la puissance, étoit d'assouvir par un luxe insensé, par des repas d'une prodigalité monstrueuse, l'insatiable gourmandise de Vitellius, qui ne songeoit qu'à jouir du présent. La ville de Rome, aussi malheureuse qu'elle étoit grande & puissante, se voyoit passer dans le cours d'une seule année par les mains d'Othon & de Vitellius, & devenir successivement le jouët & la proie des Vinius, des Icelus, des Valens, des Asiaticus : que remplacérent bientôt, dit Tacite, d'autres hommes plutôt que d'autres mœurs, les Muciens & les Eprius Marcellus.

De J. C. 69.

Ces deux hommes eurent véritablement la principale part à l'autorité du Gouvernement sous Vespasien. Mais, quoiqu'ils ne fussent pas sans tache, je crains que Tacite n'ait outré en les comparant aux Ministres & aux affranchis de Galba & de Vitellius. Vespasien, Prince

sentiam iter, prodigis epulis, & sumptu ganeæque satiare inexplebiles Vitellii libidines.. Magna & misera civitas, eodem anno Othonem Vitelliumque passa, inter Vinios, Fabios, Icelos, Asiaticos, variâ & pudendâ sorte agebat: donec successere Mucianus & Marcellus, & magis alii homines, quàm alii mores. Tac.

ce sage, appliqué, & que notre Historien lui-même comble d'éloges, souffroit sans doute beaucoup de Mucien, à qui il devoit son Empire: il avoit peut-être trop de confiance en Eprius Marcellus, mais il ne leur auroit jamais passé des excès semblables à ceux des régnes précédens. AN. R. 814. De J. C. 69.

A tant de maux qui menaçoient la République d'une ruine prochaine, Vitellius ajoûtoit la cruauté contre les particuliers. D'anciens amis, liés avec lui dès l'enfance, personnages d'un nom illustre, qu'il avoit invités à se rendre auprès de sa personne, en leur promettant presque de partager avec eux l'Empire, n'éprouvérent de sa part que fraudes criminelles, dont ils furent les victimes. Il ne fit grace à aucun de ses créanciers, ou de ceux qui l'avoient inquiété pour des payemens en quelque façon que ce pût être. L'un d'eux s'étant présenté pour lui faire sa cour, fut aussitôt envoyé au supplice. Ensuite Vitellius le rappella; &, pendant que tout le monde louoit sa clémence, il ordonna qu'on poignardât ce malheureux sur la place, disant qu'il vouloit repaître ses yeux du sang d'un ennemi. Deux fils ayant osé lui demander la vie de leur pére, furent mis à mort avec lui. Un Chevalier Romain, que l'on traînoit au supplice par son ordre, lui cria: „ Je vous ai fait mon hé„ ritier. " Vitellius voulut voir le testament, & y trouvant un affranchi du testateur marqué pour être son cohéritier, il

Cruautés de Vitellius. *Suet. Vit.* 14.

An. R. 820. De J. C. 69. il les fit égorger l'un & l'autre. Il traita de crimes d'État les cris poussés dans le Cirque contre la faction bleue, qu'il favorisoit ; & plusieurs citoyens perdirent la vie pour cette unique raison.

Il étoit tems que Vespasien vînt mettre fin à toutes ces horreurs, & sauvât l'Empire en s'en rendant le maître. Ses projets longtems médités éclatérent enfin, & j'en vais rendre compte, en commençant par exposer ce qui regarde sa naissance & ses premiers emplois.

Naissance & premiers emplois de Vespasien. Suet. Vesp. 1-4.

Sa naissance ne lui promettoit rien moins qu'une si haute fortune. Son ayeul paternel T. Flavius Pentro, simple Bourgeois de Riéti, suivit d'abord le métier des armes, où il n'eut point de plus haut grade que celui de Centurion ; & s'étant retiré du service après la bataille de Pharsale, où il combattoit pour Pompée, il passa le reste de sa vie dans sa petite ville, exerçant une profession que nous pouvons comparer à celle d'Huissier Priseur. Le pére de Vespasien, T. Flavius Sabinus, prit la (a) ferme du quarantiéme denier en Asie : & dans un emploi toujours délicat il se conduisit avec tant d'intégrité & de douceur, que plusieurs villes furent curieuses de conserver son portrait, en mettant au bas cette inscription, Καλῶς τελωνήσαντι, *Au Publicain honnête-homme*.

(a) *C'étoit un droit de péage qui se levoit sur toutes les marchandises.*

*homme*. Sa mére Veſpaſia Polla étoit d'une famille honorable de (*a*) de Nurſia, & elle avoit un frére Sénateur. An. R. 820. De J. C. 69.

Il nâquit dans une petite bourgade voiſine de Riéti, le dix ſept Novembre de l'an de Rome 760, cinq ans avant la mort d'Auguſte. On lui donna un ſurnom tiré du nom de ſa mére, enſorte qu'il fut appellé T. Flavius Veſpaſianus. Il avoit un frére aîné, nommé comme ſon pére T. Flavius Sabinus. Il fut élevé par ſa grand-mére paternelle Tertulla, dans des terres qu'elle poſſédoit près de (*b*) Coſa en Toſcane. Il chérit toujours les lieux où il avoit paſſé ſon enfance. Devenu Empereur, il les viſitoit ſouvent: & il laiſſa ſubſiſter la petite métairie telle qu'elle étoit, ne voulant rien changer dans des objets qu'il reconnoiſſoit avec un vrai plaiſir. Il conſerva encore plus chérement la mémoire de ſa grand-mére; & aux jours de fête il buvoit dans une taſſe d'argent qui avoit appartenu à cette Dame.

Son frére prit la route des honneurs, & y réuſſit, puiſqu'il devint Conſul, & enſuite Préfet de la ville ſous Néron, ſous Othon, & ſous Vitellius. Pour ce qui eſt de Veſpaſien, il n'avoit point d'ambition; & s'il eût ſuivi ſon panchant, il

(*a*) *C'eſt encore aujourd'hui le même nom*, Norcia *en Ombrie*.

(*a*) *L'ancienne* Coſa *n'étoit pas loin de* Porto Hercole.

An R. 820. De J. C. 69.

il auroit fui l'éclat des dignités. Forcé par sa mére, qui joignant aux conseils & aux priéres les reproches vifs & piquans, le traitoit de valet de son frére, il travailla à s'ouvrir l'entrée au Sénat. Il n'obtint l'Edilité qu'avec beaucoup de peine, & après avoir essuyé un refus; mais il parvint honorablement à la Préture.

Dans cette carriére il ne marcha point d'un pas qui fût d'accord avec la répugnance qu'il avoit témoignée pour y entrer. Il n'est point de bassesse qu'il ne fît pour mériter les bonnes graces de Caligula. Il demanda qu'il lui fût permis de donner une fête & des jeux au peuple, pour célébrer la chimérique victoire de ce Prince sur les Germains. Lorsque la conjuration de Lepidus fut découverte, il fut d'avis d'ajoûter à la peine des coupables la privation de sépulture. Il rendit graces par un discours prononcé en plein Sénat, de l'honneur qu'il avoit reçu d'être admis à la table de l'Empereur. Tant il est difficile au mérite de percer, s'il n'en coute quelque chose à la pureté de la vertu, & à la noblesse des sentimens.

Ce fut alors qu'il se maria; & il fit un choix mieux assorti à la médiocrité de sa naissance, qu'au rang où il étoit actuellement parvenu. Il épousa Domitia, qui avoit été la maîtresse d'un Chevalier Romain, & qui passoit pour affranchie. Elle fut pourtant déclarée, par sentence du Juge, libre d'origine, & citoyenne,

ayant

ayant été reconnue par son pére Flavius Liberalis, qui étoit un simple Greffier du Bureau des Questeurs. Il faut croire que les richesses couvrirent aux yeux de Vespasien l'indignité d'une telle alliance. Il en eut Tite & Domitien, & une fille nommée Domitille, qui mourut avant lui. Devenu veuf, il ne se remaria plus; mais il reprit Cénis, affranchie & sécretaire d'Antonia, qu'il avoit autrefois aimée; & même lorsqu'il fut Empereur, il la garda auprès de lui presque sur le pied d'une légitime épouse. Après la mort de Cénis, comme la chasteté n'a jamais été la vertu des Payens, il se donna plusieurs concubines pour la remplacer. An. R. 826. De J. C. 69.

La fortune de Vespasien prit sous Claude de grands accroissemens. Il avoit la protection de Narcisse: & par le crédit de cet affranchi il fut fait Commandant d'u[illegible] Légion, & servit en cette qualité[illegible]ord en Germanie, puis dans la G[illegible]Bretagne, où il se distingua beau[illegible]Il fut récompensé par les ornemens [illegible] Triomphe, par un double Sacerdoce, & enfin par le Consulat.

Il passa les premiéres années du régne de Néron dans le loisir & dans la retraite, ne cherchant qu'à se faire oublier, parce qu'il craignoit Agrippine, à qui les amis de Narcisse étoient toujours odieux. Il devint Proconsul d'Afrique à son rang; & la conduite qu'il tint dans l'exercice de cet emploi, doit avoir été mêlée de

bien

An. R. 820 De J. C. 69. bien & de mal. Car Tacite & Suétone en parlent très-diversement. Selon Tacite, il s'y acquit une très-mauvaise réputation, & se fit détester des peuples. Selon Suétone, il les gouverna avec une intégrité parfaite, & beaucoup de dignité. Ce dernier convient cependant qu'il s'éleva une sédition à Adruméte contre le Proconsul, & que la multitude lui jetta des raves à la tête. Il est difficile qu'un Magistrat dont l'administration seroit irreprochable, fût exposé à une pareille insulte.

Tac. Hist. II. 97.

Ce qui est vrai, c'est qu'il ne revint pas riche de sa Province. Au-contraire il se trouva tellement abîmé de dettes, qu'il fut près de faire banqueroute, & se vit obligé d'engager tous ses biens fonds à son frére. Dans une si grande détresse, toute voie d'avoir de l'argent lui étoit bonne. Il s'abaissa à des trafics indignes de son rang, qui lui firent donn[illegible]ti-tre injurieux de *maquignon*. O[illegible]e-procha aussi d'avoir tiré deux c[illegible]le sesterces (*a*) d'un jeune homme [illegible]ui il fit obtenir la dignité de Sénateur contre la volonté de son pére. Ces différens traits prouvent que Tacite a eu raison de dire que la (*b*) réputation de Vespasien n'étoit pas nette lorsqu'il fut élevé à l'Em-

(*a*) *Vingt-cinq mille livres.*

(*b*) Ambigua de Vespasiano fama: solusque omnium ante se Principum in melius mutatus est. *Tac. Hist.* I. 50.

l'Empire, & qu'on doit le compter entre les exemples rares de ceux que la grandeur suprême a changés en mieux. AN. R. 820. De J. C. 69.

Il accompagna Néron dans son voyage de Gréce, & l'indifférence pour la belle voix du Prince, qui avoit déjà pensé le perdre, comme je l'ai raconté ailleurs, lui attira une nouvelle disgrace. Il s'ennuyoit d'entendre Néron chanter, & il lui arrivoit souvent, ou de s'en aller, ou de s'endormir. L'Empereur se tint très-offensé, & lui défendit de paroître en sa présence. Vespasien se retira dans une petite ville écartée, où il n'attendoit que la mort, lorsqu'on vint lui apporter les provisions de Lieutenant de l'Empereur pour la guerre contre les Juifs. Cette guerre devenoit considérable, & l'on étoit bien aise d'en donner le commandement à un homme de mérite & de tête, mais dont le nom ne fût point capable de donner de l'ombrage. Vespasien, par l'obscurité de sa naissance, & par son expérience dans le métier des armes, réunissoit tout ce que souhaitoit la Cour pour cet important emploi, & il fut choisi.

Il répondit parfaitement à ce qu'on attendoit de lui. (*a*) Vigilant, actif, il étoit occupé jour & nuit de son objet. Il mar-

(*a*) Vespasianus acer militiæ, anteire agmen, locum castris capere, noctu diuque consilio, ac, si res posceret, manu hostibus obniti. cibo fortuito, veste habituque vix à gregario milite discrepans, prorsus, si avaritia abesset, antiquis ducibus par. *Tac. Hist.* II. 5.

An. R. 820. De J. C. 69. marchoit à la tête des Légions, il alloit reconnoître lui-même les lieux propres pour les campemens. Aussi brave de sa personne qu'habile à commander, il agissoit également de la tête & de la main. La nourriture la plus simple étoit celle qui lui convenoit le mieux. Dans son habillement, dans ses équipages, il se distinguoit à peine du simple soldat. On eût pu, dit Tacite, le comparer aux anciens Généraux de la République, sans la tache de l'avarice.

Il envoye Tite son fils à Rome pour porter son hommage à Galba. *Tac. Hist.* II. 1-7. *Suet. Tit.* 3-5.

Ce fut par les circonstances & par l'impulsion d'autrui, plutôt que par sa propre ambition, que Vespasien fut déterminé à songer à l'Empire. Il ne prit aucune part à la révolution qui priva Néron du trône & de la vie; & il fut si éloigné de penser à former un parti contre Galba, qu'il fit partir Tite son fils pour aller lui porter son hommage. Ce voyage donna matiére aux discours des Politiques. Par-tout où Tite passoit, la voix publique le destinoit à être adopté par Galba. Et il est vrai qu'il en étoit digne. Une physionomie heureuse, & mêlée de grace & de majesté; un esprit aisé, propre à tout, cultivé par toutes les belles connoissances; le talent de parler & d'écrire avec facilité & avec noblesse dans les deux Langues Grecque & Latine, soit en prose, soit en vers: l'adresse dans tous les exercices du corps, & surtout dans ceux qui sont utiles à la guerre,

re, soit qu'il s'agît de manier les armes, ou de monter à cheval; une valeur éprouvée, tant dans les campagnes qu'il avoit faites en Germanie & en Bretagne, que surtout dans la guerre de Judée, où revêtu par son pére de commandemens importans il avoit gagné des combats, pris des villes; par-dessus tout cela un fond de bonté, un caractére de générosité bienfaisante : tant de qualités réunies avec la premiére vigueur de l'âge, (car Tite entroit alors dans sa vingt-huitiéme année) prouvent que réellement Galba ne pouvoit faire un meilleur choix. Mais il n'y pensoit en aucune façon, comme il parut par l'événement : & il périt avant que Tite fût arrivé à Rome.

An. R. 820. De J. C. 69.

Le fils de Vespasien étoit à Corinthe, lorsqu'il apprit que Galba avoit été tué avec Pison, & que l'Empire alloit être disputé entre Othon reconnu dans Rome, & Vitellius proclamé par les armées de Germanie. Ces nouvelles changeoient tout le systême de la conduite qu'il avoit à tenir, & il délibéra avec un petit nombre d'amis sur le parti qu'il devoit prendre. Continuer sa route, & aller à Rome, c'étoit une démarche infructueuse, & il ne pouvoit pas espérer que celui qu'il trouveroit en possession de la souveraine puissance lui sçût gré d'un voyage entrepris pour un autre: d'ailleurs il craignoit d'être retenu comme ôtage, soit par Othon, soit par Vitellius. S'il s'en retournoit,

Tite apprend en chemin la mort de Galba, & retourne vers son pére.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

noit, il n'étoit pas douteux que le vainqueur en seroit offensé. Mais l'inconvénient paroissoit moindre, parce que la victoire étoit encore incertaine, & que Vespasien en se rangeant du côté de la fortune, couvriroit le tort de son fils. Si Vespasien avoit des vues plus hautes, & qu'il aspirât à l'Empire, il n'étoit plus question de se précautionner contre les ombrages & les défiances, puisqu'il faudroit faire la guerre. Tite inclinoit vers ce dernier parti : & après qu'il eut balancé les motifs d'espérer & de craindre, l'espérance l'emporta, & il se décida pour retourner vers son pére. Quelques-uns crurent que la passion pour Bérénice influa dans sa détermination. Il (a) est vrai qu'il aimoit cette Reine, & en général le panchant pour les plaisirs eut du pouvoir sur lui pendant sa jeunesse, & il vécut Empereur dans une plus grande retenue, que lorsqu'il avoit été soumis à l'autorité paternelle. Mais avant même cette époque Tacite lui rend témoignage, que son devoir & les affaires ne souffrirent jamais de son attachement pour Bérénice.

Tite consulte l'Oracle de Paphos.

Tite repartit pour l'Orient, roulant de grands projets dans son esprit. En passant par l'Ile de Chypre, il visita le Temple de

(a) Neque abhorrebat à Berenice juvenilis animus : sed gerendis rebus nullum ex eo impedimentum. Lætam voluptatibus adolescentiam egit, suo quam patris Imperio modestior. *Tac.*

de Paphos, où Vénus étoit honorée sous la figure bizarre d'un cône (a) de marbre blanc. Ce Temple avoit un Oracle, que Tite consulta, d'abord sur sa navigation, ensuite sur toute sa fortune. Le Prêtre, après avoir répondu en public à ses questions, lui annonça dans un entretien particulier les espérances les plus flatteuses.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Prétendus présages de l'élevation de Vespasien.

Il n'étoit pas besoin alors d'une science surnaturelle pour prédire l'Empire à Vespasien. Son mérite, opposé à l'indignité d'Othon & de Vitellius, les forces qu'il commandoit, ses succès dans la guerre des Juifs, l'exemple de trois Empereurs choisis militairement, & mis en place par les troupes, c'étoient-là de bons garans de la grandeur prochaine de Vespasien. On ne parloit que de prodiges qui la lui avoient présagée. Je ne m'amuserai pas à en copier la liste futile dans Suétone & dans Dion. Je m'en tiens sur ce point à la judicieuse observation de Tacite. „ L'événement, (b) dit cet „ Historien Philosophe, nous a rendu „ bien sçavans. Depuis que nous avons „ vu l'élevation de Vespasien, nous nous som-

(a) *En plusieurs pays les plus anciens objets de l'idolâtrie ont été les pierres consacrées à quelque Divinité, & qui étoient censées la représenter ou la contenir. Mr. Duguet en a recueilli plusieurs exemples dans son Explication de la Genèse* XXVIII. 19.

(b) Occultâ lege fati, & ostentis ac responsis destinatum Vespasiano liberisque ejus Imperium, post fortunam credidimus. *Tac. Hist.* l. 10.

AN. R. 820. De J. C. 69. „ sommes persuadés que des présages envoyés du Ciel la lui avoient annoncée." On doit juger pareillement que le fondement des prédictions du Prêtre de Paphos étoit la vraisemblance de la chose, & le bruit populaire.

Les prophéties du Messie appliquées à Vespasien. *Tac. Hist.* V. 13. Une interprétation absurde de nos Saints Oracles, célébres dans tout l'Orient, donnoit encore du crédit & de la vogue à cette même opinion. On appliquoit à Vespasien les prophéties selon lesquelles devoit sortir de la Judée le Chef & le Libérateur des Nations. Tacite est tombé dans cette erreur, qui n'est point surprenante de sa part. Ce qui a droit de nous étonner, c'est qu'un Adorateur & un Prêtre du vrai Dieu, l'Historien Joséphe, ait fait un si indigne abus des Ecritures : *Jos. de B. Jud.* IV. 14. VII. 12. *Hist. Univ.* „ Aveugle, dit Mr. Bossuet avec „ son éloquence accoutumée, aveugle, „ qui transportoit aux étrangers l'espérance de Jacob & de Juda; qui cherchoit en Vespasien le fils d'Abraham „ & de David; & attribuoit à un Prince idolâtre le titre de celui dont les lumiéres devoient retirer les Gentils de „ l'idolâtrie."

Négociations secrétes entre Vespasien & Mucien. *Tac. Hist.* II. 4. Lorsque Tite arriva auprès de son pére, il le trouva déterminé extérieurement pour Othon, à qui il avoit fait prêter par ses Légions le serment de fidélité. Vespasien, prudent & circonspect, procédoit lentement, & ne se hâtoit pas de déclarer les projets qui s'agitoient néanmoins

moins depuis quelque tems entre lui & Mucien, actuellement Gouverneur de Syrie. Ils avoient commencé par être brouillés ensemble, & le voisinage de leurs provinces avoit fait naître entre eux, comme il arrive communément, la jalousie & la discorde. A la mort de Néron ils se réconciliérent, & se concertérent dans leurs arrangemens, d'abord par l'entremise de leurs amis, & ensuite par celle de Tite, qui devint le lien de leur union, étant tout-à-fait propre par son caractére & s'étudiant avec art à gagner l'esprit de Mucien. Car Vespasien & Mucien se convenoient assez peu. L'un étoit guerrier, & l'autre plutôt tourné vers la négociation & les affaires du cabinet. Le goût du premier le portoit à la simplicité & à l'œconomie: le second aimoit la magnificence, il vivoit en grand Seigneur, & sa dépense étoit montée sur un ton au-dessus de l'état d'un particulier. Vespasien réussissoit dans l'action, Mucien avoit le don de la parole. On (a) eût fait des deux, dit Tacite, un excellent Prince, si l'on eût pu mêler leurs bonnes qualités, en retranchant leurs défauts.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Les premiers conseils qu'ils tinrent ensemble, n'eurent pas de grandes suites. Ils se soumirent de bonne foi à Galba. Seule-

(a) Egregium principatûs temperamentum, si, demptis utriusque vitiis, solæ virtutes miscerentur. *Tac. Hist.* II. 5.

AN. R. 820. DE J. C. 69. lement ils s'appliquérent avec plus de soin qu'auparavant à s'attirer l'affection des Officiers de leurs armées, attaquant chacun d'eux par les endroits par lesquels ils les connoissoient sensibles; les bons, par les voies honnêtes & par l'émulation de la vertu; les vicieux, par la licence & par l'attrait des plaisirs.

Les esprits s'échauffent parmi les Légions d'Orient en faveur de Vespasien.

Ces semences germérent, & ils ne furent pas longtems sans en recueillir les fruits. Car lorsque l'on vit que deux rivaux tels qu'Othon & Vitellius déchiroient la République par une guerre qui ne pouvoit aboutir qu'à faire triompher le crime, les esprits commencérent à fermenter parmi les Légions d'Orient. „ „ Pourquoi faut-il, disoient-elles, que „ les autres décident de l'Empire, & en„ vahissent toutes les récompenses, & „ que notre partage soit une éternelle „ servitude ? " Le soldat examine ses forces, & y prend confiance. Trois Légions dans la Judée, quatre en Syrie: les premiéres, exercées par toutes les opérations d'une rude guerre; les autres, animées & tenues en haleine par les exemples de vertu que leur donnoit l'armée voisine: l'Egypte & ses deux Légions à leur portée: d'un côté, le Pont, la Cappadoce, & les troupes qui bordoient l'Arménie; de l'autre toute l'Asie mineure, nombreuse en habitans, puissante par ses richesses; toutes les Iles depuis la Mer Egée; & une distance du centre, qui

qui leur donnoit moyen de faire tranquillement & en sureté tous leurs préparatifs.

AN. R. 826. De J. C. 69.

Les deux Généraux étoient bien instruits de ces dispositions de leurs soldats. La guerre de Judée donnoit du répit à Vespasien, étant extrêmement avancée, ensorte qu'il ne restoit plus que le siége de Jérusalem. Tite arriva dans ces circonstances, secours infiniment utile & précieux. Cependant les Chefs de l'entreprise résolurent d'attendre l'événement de la guerre entre Othon & Vitellius. Ils ne craignoient point que les forces des deux partis se réunissent sous celui pour qui la fortune se déclareroit. Ils (a) sçavoient que la réconciliation n'est jamais sincére entre les vainqueurs & les vaincus. Et peu leur importoit lequel des deux rivaux triomphât. „ La prospérité, „ disoient-ils, enivre même les plus for„ tes & les meilleures têtes. Mais pour „ ceux-ci, vils esclaves de la mollesse „ & de la volupté, leurs vices rendent „ leur ruine infaillible. La guerre nous „ défera de l'un, & l'autre périra par sa „ victoire."

Il veut attendre la décision de la querelle entre Othon & Vitellius.

Tel étoit le plan arrangé entre Vespasien

(a) Victores victosque numquam solidâ fide coalescere. Nec referre Vitellium an Othonem superstitem fortuna faceret. Rebus secundis etiam egregios duces insolescere. Discordiam his, ignaviam, luxuriem; & suismet vitiis alterum bello alterum victoriâ periturum. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. sien & Mucien, surs d'être secondés par leurs armées dès qu'ils donneroient le signal. L'ardeur y étoit universelle. Les (a) gens de bien désiroient un changement par amour pour la République: l'espérance de s'enrichir par les rapines en aiguillonnoit plusieurs: d'autres vouloient rétablir leurs affaires délabrées. Ainsi tous, bons & mauvais, souhaitoient la guerre, par des motifs différens, mais avec une égale vivacité.

Après la mort d'Othon, Vespasien balance encore. Tac. Hist. II. 74.

Après que la querelle fut décidée par la bataille de Bédriac & la mort d'Othon, Vespasien balança encore. Il fit même la cérémonie de la prestation de serment au nom de Vitellius. Lui-même il en prononça la formule, qu'il accompagna de vœux pour l'heureuse fortune du nouvel Empereur. Mais ses soldats, qui avoient des intentions tout autres, l'écoutérent en silence. On peut juger qu'il ne fut pas bien fâché de la froideur que témoignoit son armée à le suivre en cette occasion; & tout l'invitoit à espérer. Outre Mucien & les Légions de Syrie, il avoit dans ses intérêts Tibére Alexandre, Préfet d'Egypte. Il comptoit sur la troisiéme Légion, qui n'avoit quité que depuis peu de tems la Syrie pour passer en Mœsie, où elle étoit actuel-

(a) Optimus quisque amore Reipublicæ. Multos dulcedo prædarum stimulabat, alios ambiguæ domi res. Ita boni malique, causis diversis, studio pari, bellum omnes cupiebant. *Tac.*

tuellement. Il se flattoit avec fondement que les autres Légions d'Illyrie suivroient l'exemple de la troisiéme. Car toutes les armées étoient irritées contre l'arrogance des soldats des Légions Germaniques, qui vastes de corps, brutaux dans leur langage, méprisoient tous les autres comme fort au-dessous d'eux. An. R. 820. De J. C. 69.

Cependant à tant de raisons de se promettre un heureux succès, Vespasien opposoit dans son esprit la difficulté d'une si haute entreprise, & la grandeur des risques. „ Quel (*a*) jour, disoit-il, que „ celui où un pére âgé de soixante ans „ s'exposera avec deux fils dans la fleur „ de l'âge aux hazards de la guerre ! „ Quand on se renferme dans des pro- „ jets qui n'excédent pas la condition „ privée, on peut revenir sur ses pas ; „ on peut à son gré pousser ou arrêter sa „ fortune. Mais qui se propose l'Empi- „ re, n'a point de milieu entre le plus „ haut degré d'élévation & les plus af- „ freuses disgraces". Il se représentoit les forces des armées de Germanie, qu'un homme de guerre comme lui connoissoit parfaitement. Ses Légions sçavoient combattre contre l'étranger, mais elles n'a-

(*a*) Quis ille dies foret, quo sexaginta ætatis annos, & duos filios juvenes bello permitteret! Esse privatis cogitationibus regressum; & prout velint, plus minusve sumi ex fortunâ. Imperium cupientibus nihil medium inter summa aut præcipitia. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69.

n'avoient jamais combattu contre des Romains. Et il craignoit de trouver parmi les troupes d'Othon, dont il étoit l'appui, plus de bruit & de clameurs que de vigueur réelle. Les infidélités, si communes dans les guerres civiles, l'allarmoient, & il ne pouvoit penser sans trouble au danger d'un assassinat. Il se rappelloit l'exemple de Camillus Scribonianus massacré sous Claude par Volaginius, simple soldat, qui en récompense avoit été tout d'un coup élevé du dernier degré de la milice aux emplois les plus éclatans : puissant appas pour les traîtres. „ Contre ce genre de péril, di„ soit Vespasien, les bataillons & les „ escadrons ne sont qu'une vaine défen„ se. Il est souvent plus aisé de renver„ ser les armées entiéres, que d'éviter „ les embuches secrétes d'un seul".

Ses Lieutenans, ses amis combattoient les frayeurs qui retardoient sa détermination : & enfin Mucien, dans une assemblée assez nombreuse, mais pourtant de personnes choisies, lui fit un discours préparé pour achever de le vaincre.

Discours de Mucien.

„ Tous ceux, dit-il, qui forment un „ grand projet, doivent examiner si ce „ qu'ils entreprennent est utile à la Ré„ publique, glorieux pour eux-mêmes, „ aisé dans l'exécution, ou du moins „ tel qu'il n'offre point de trop grandes „ difficultés. On peut encore considé„ rer la personne de celui qui conseille

„ l'en-

„ l'entreprise, & voir s'il y met du sien, „ s'il partage le danger, & surtout si ses „ vues sont desintéressées, & s'il travaille pour lui-même, ou pour celui „ qu'il sollicite à agir. Vespasien quand „ je vous invite à prendre en main l'Empire, le conseil que je vous donne est „ aussi salutaire à la patrie, que propre à „ vous couvrir de gloire. La facilité s'y „ trouve : après les Dieux, le succès est en „ vos mains. Et ne craignez point ici la „ flatterie. C'est moins un honneur qu'une tache, que de succéder à Vitellius. AN. R. 820. De J. C. 69.

„ Nous n'aurons point à combattre la „ haute sagesse d'Auguste, ni les ruses „ politiques de Tibére, ni des droits „ consacrés par une longue succession, „ tels que ceux qui affermissoient sur le „ trône Caligula, Claude, & Néron. „ Vous avez même cédé à l'ancienne „ noblesse de Galba. Demeurer (a) encore dans l'inaction, & laisser la République exposée à l'opprobre & à „ une ruine inévitable, ce seroit engourdissement, ce seroit lâcheté, quand même la servitude seroit pour vous aussi „ exemte de péril, qu'elle est honteuse.

„ Le tems n'est plus où vos desseins „ pou-

(a) Torpere ultrà, & polluendam perdendamque Rempublicam relinquere, sopor & ignavia videretur, etiam si tibi, quàm inhonesta, tam tuta servitus esset. Abiit jam & transvectum est illud tempus, quo posses videri concupisse. Confugiendum est ad Imperium. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69.

„ pouvoient passer pour enveloppés dans „ un secret qui les couvrît. L'Empire „ est pour vous un asyle plutôt qu'un „ objet d'ambition. Avez-vous oublié „ la mort violente de Corbulon? Il est „ vrai qu'il nous surpassoit par la splen- „ deur de l'origine; mais aussi Néron „ étoit bien au-dessus de Vitellius par „ cet endroit. Quiconque est en état „ de se faire craindre, paroît toujours „ assez illustre à celui qui le craint. Et „ Vitellius voit par son propre exemple, „ qu'une armée peut faire un Empereur. „ Il doit tout au suffrage des soldats, „ n'ayant mérité sa fortune par aucun „ service militaire, ni par aucun nom „ qu'il se soit acquis dans le métier des „ armes. Sa seule recommandation a été „ la haine que l'on portoit à Galba. S'il „ a triomphé d'Othon, il ne faut en „ faire honneur ni à l'habileté du Chef, „ ni à la force de son armée. Othon n'a „ été vaincu que par la précipitation de „ son propre désespoir, & Vitellius nous „ a appris à le regretter. Il abuse inso- „ lemment de sa victoire; il disperse les „ Légions en différentes contrées; il „ casse & desarme les Cohortes Préto- „ riennes, c'est-à-dire qu'il prend soin „ de préparer les semences de la guerre „ qui va éclôre contre lui. Tout ce que „ ses troupes pouvoient avoir de fierté „ & d'ardeur dégénére de jour en jour, „ & s'amollit par le vin, par les débau-

„ ches

» ches de toute espéce, par la trop fidé- AN. R. 820.
» le imitation de leur Prince. Quelle De J. C. 69.
» comparaison de cette situation à la
» vôtre ? La Judée, la Syrie, & l'E-
» gypte réunies vous offrent neuf Lé-
» gions pleines de vigueur, qui ne sont
» ni affoiblies par les batailles, ni cor-
» rompues par la licence ou par la dis-
» corde : braves soldats, endurcis aux
» travaux de la guerre, & vainqueurs
» d'une Nation rebelle & opiniâtre. A-
» joûtez un égal nombre de troupes au-
» xiliaires, des forces navales, des Rois
» alliés & amis, & par-dessus tout, vo-
» tre grande expérience.

„ Pour ce qui me regarde, je ne pen-
» se pas me faire accuser d'arrogance, si
» je souhaite que l'on ne m'assigne pas
» ma place au-dessous de Cécina & de
» Valens. Ne dédaignez pas néanmoins
» d'avoir Mucien pour ami, parce que
» vous ne trouvez pas en lui un rival.
» Je me mets au-dessus de Vitellius, &
» vous au-dessus de moi. Votre nom est
» décoré par la pourpre de triompha-
» teur : vous avez deux fils, dont l'un est
» déjà capable de l'Empire, & s'est ac-
» quis de la gloire même auprès des ar-
» mées de Germanie dans ses premiéres
» campagnes. Il seroit tout-à-fait dérai-
» sonnable que je ne cédasse pas l'Em-
» pire à celui dont j'adopterois le fils,
» si j'étois moi-même Empereur. Au-res-
» te les succès & les disgraces ne se dis-

AN. R. 820. De J. C. 69. „ tribueront point avec égalité entre „ nous. Si nous sommes vainqueurs, j'oc„ cuperai le rang que vous voudrez bien „ me donner; au-lieu que nous partage„ rions également les infortunes. Ou plu„ tôt, je demande pour moi la principa„ le part du péril. Demeurez ici com„ me en réserve avec vos Légions: je „ prendrai les devans, & j'irai tenter les „ hazards de la guerre & des combats.

„ La (a) discipline se maintient avec „ plus de vigueur aujourd'hui parmi les „ vaincus, que parmi les vainqueurs. „ L'indignation, la haine, le désir de la „ vengeance animent les premiers à la „ vertu: les autres s'abâtardissent par le „ mépris dédaigneux & par l'insolence „ qu'inspire la prospérité. Les plaies du „ parti victorieux sont couvertes main„ tenant par la bonne fortune, mais elles „ subsistent. Ce sont des ulcéres qui se „ nourrissent à l'ombre, & que la guerre „ ouvrira. Je puis dire avec vérité que „ je ne mets pas plus de confiance dans „ votre activité, votre sage œconomie,

„ vo-

(a) Acriore hodie disciplinâ victi quàm victores agunt. Hos ira, odium, ultionis cupiditas ad virtutem accendit: illi per fastidium & contumaciam hebescunt. Aperiet & recludet contecta & tumescentia victricium partium vulnera bellum ipsum. Nec mihi major in tuâ vigilantiâ, parsimoniâ, sapientiâ, fiducia est, quàm in Vitellii torpore, inscitiâ, sævitiâ. Sed & meliorem in bello quàm in pace causam habemus. Nam qui deliberant, desciverunt. *Tac.*

„ votre prudente circonſpection, que „ dans l'abrutiſſement, l'ignorance, & la „ cruauté de Vitellius. AN. R. 820. De J. C. 69.

„ Après tout il n'eſt pas douteux que „ notre cauſe ne ſoit meilleure dans la „ guerre que dans la paix. Car délibérer ſi „ l'on ſe révoltera, c'eſt une révolte."

Veſpaſien ſe laiſſe perſuader d'accepter l'Empire. Son foible pour la Divination. Tac. Hiſt. II. 78.

Tous ceux qui étoient préſens à ce diſcours de Mucien, ſe joignirent à lui pour preſſer Veſpaſien plus hardiment qu'ils n'avoient encore fait, de ſe décider; & ils inſiſtoient particuliérement ſur les préſages qui, diſoient-ils, l'appelloient à l'Empire. Ce motif étoit aſſorti à la façon de penſer de Veſpaſien, qui avoit foi à toutes les parties de la Divination; enſorte que lorſqu'il fut Empereur, il tint publiquement auprès de lui un Aſtrologue nommé Seleucus, qu'il conſultoit ſur l'avenir. Il ſe rappella donc dans le moment dont je parle ces prétendus préſages qu'on lui alléguoit, & dont quelques-uns étoient déjà anciens. Il (a) avoit cru d'abord en voir l'accompliſſement dans la grandeur ineſpérée à laquelle il étoit parvénu par les ornemens du Triomphe, par le Conſulat, par le brillant honneur d'avoir réduit la Judée. Lorſqu'il fut en poſſeſſion de toute cette gloire, il étendit le ſens des prédictions qui lui avoient été fai-

(a) Sed primò triumphalia, & Conſulatus, & Judaïcæ victoriæ decus, impleſſe fidem ominis videbantur. Ut hæc adeptus eſt, portendi ſibi Imperium credebat. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. faites, & il se persuada qu'elles lui promettoient l'Empire.

*Jos. de B. Jud.* III. 14. *Suet. & Dio, Vesp.* Joséphe se vante de le lui avoir prédit, pendant que Néron vivoit encore; & ce même fait est attesté par Suétone & par Dion. Le Prêtre Juif étoit-il trompé ou trompeur dans l'interprétation absurde & sacrilége qu'il donnoit aux divines Prophéties? c'est ce qu'il est difficile & peu important de déterminer. *Tac.* Tacite rapporte que Vespasien avoit aussi consulté un ancien Oracle sur le Mont Carmel, qui n'avoit point de Temple, mais un simple autel: circonstance qui conviendroit assez à ces *hauts lieux* dont il est tant parlé dans l'Ecriture, & sur lesquels du tems des Rois de Juda on offroit des sacrifices au vrai Dieu, mais contre la disposition de la Loi, qui ne permettoit le culte public que dans le seul Temple. Si cette conjecture est fondée, il faudra dire que les pratiques de l'idolâtrie, par la suite des siécles, s'étoient mêlées dans un culte originairement établi en ce lieu pour honorer le Dieu d'Israel. Car Tacite parle d'un Prêtre nommé Basilide, qui chercha l'avenir dans les entrailles des victimes: superstition toute Payenne. Quoi qu'il en soit, la réponse de ce Prêtre avoit augmenté les espérances de Vespasien, qui rempli de toutes ces idées se laissa vaincre enfin aux sollicitations de ceux qui l'environnoient, & prit son parti sans pourtant se déclarer

encore ouvertement. Lorsque Mucien & lui se séparérent pour retourner chacun dans sa province, l'un à Antioche, l'autre à Césarée, leur résolution étoit formée, & l'exécution ne tarda pas. AN. R. 820. DE J.C. 69.

Ce fut à Alexandrie que Vespasien fut d'abord reconnu & proclamé. Le premier Juillet Tibére Alexandre lui prêta serment à la tête de ses Légions: & ce jour fut compté dans la suite pour le premier de l'Empire de Vespasien, quoique sa propre armée ne lui eût juré fidélité que le trois du même mois. L'ardeur des troupes fut si vive, qu'elles n'attendirent point l'arrivée de Tite qui revenoit de Syrie, où il avoit concerté avec Mucien les derniers arrangemens. Les soldats y étoient disposés de longue main. Mais on délibéroit sur le lieu, sur le tems convenables: on cherchoit quelqu'un qui parlât le premier, qui donnât le ton: & c'est ordinairement ce qu'il y a de plus difficile. L'impatience des soldats ne put souffrir ces retardemens. Un petit nombre d'entre eux s'étoient rendus le matin à la maison que Vespasien occupoit, pour le saluer à l'ordinaire comme leur Général. Lorsqu'il sortit de sa chambre, ils le saluérent Empereur. Aussitôt tous les autres accourent, & lui accumulent les noms de *César* & d'*Auguste*, & tous les titres de la souveraine puissance. Ainsi fut terminée cette grande affaire.

Il est proclamé par les Légions d'Egypte, de Judée, de Syrie; & reconnu dans tout l'Orient.

Il ne parut en ce moment dans Vespasien

AN. R. 820. DE J. C. 69. ſien aucune trace de la timidité qui l'avoit fait balancer ſi long-tems, & il ſe livra de bonne grace à la fortune. Mais d'un autre côté il (a) ne montra ni enflure ni arrogance, & ſon nouvel état n'apporta aucun changement dans ſes maniéres. Lorſque cette multitude immenſe qui l'offuſquoit ſe fut éclaircie & miſe en ordre, il fit ſa harangue d'un ſtyle ſimple & militaire, ſans flatterie pour les ſoldats, comme ſans oſtentation.

Mucien n'attendoit que la déclaration de Veſpaſien pour lui faire prêter ſerment par ſes troupes, qui s'y portérent avec un extrême empreſſement. Il entra enſuite dans Antioche, & s'étant rendu au Théâtre, où, ſelon la coutume des villes Grecques, ſe tenoient les aſſemblées du peuple, il harangua les habitans accourus en foule, & qui l'écoutérent avec des transports de joie qu'augmentoit encore l'adulation. Mucien (b) parloit avec grace & avec nobleſſe, même en Grec ; & dans ſes actions, dans ſes diſcours, il mêloit un air impoſant, qui en rehauſſoit le mérite & le prix. Il employa un motif qui fit grande impreſſion ſur les peuples. Il aſſura que le plan de Vitellius étoit d'envoyer les Légions Germaniques

(a) In ipſo nihil tumidum, arrogans, aut in rebus novis novum fuit. *Tac.*

(b) Satis decorus etiam Græcâ facundiâ, omniumque quæ dicéret atque ageret arte quâdam oſtentator. *Tac.*

ques en Syrie, pour les récompenser par un service doux & tranquille dans une riche province; & que réciproquement il prétendoit transporter les Légions de Syrie en Germanie, climat rigoureux, & habité par des Barbares, contre lesquels il falloit toujours avoir l'épée à la main. On conçoit assez combien ce changement de séjour devoit allarmer les troupes de Syrie. Les naturels du pays n'en étoient guéres moins touchés. En effet les Légions Romaines avoient communément leurs départemens fixes & marqués, & s'établissoient à demeure dans les provinces confiées à leur garde. Ainsi elles se lioient avec les habitans par l'amitié, par la société, par les mariages: de façon qu'elles se croyoient expatriées lorsqu'on les transplantoit, & pareillement les peuples craignoient, en les voyant partir, de perdre des amis & des parens. AN. R. 820. De J. C. 69.

Toute la Syrie avoit reconnu Vespasien avant le quinze Juillet, & cet exemple fut bientôt suivi de tout l'Orient. Soémus, que Néron avoit fait Roi de la Sophéne, se déclara pour le nouvel Empereur, aussi-bien qu'Antiochus Roi de Commagéne, issu des Séleucides, & le plus riche des Rois soumis aux Romains. Agrippa le jeune, Roi des Juifs, averti secrétement par les siens, s'étoit dérobé de Rome, avant que Vitellius fût instruit de ce qui se passoit en Orient, & il offroit

An. R. 820. De J. C. 69. ſtoit ſes ſervices à Veſpaſien. Bérénice ſa ſœur ne témoignoit pas moins de zèle: Princeſſe dont l'habileté & l'eſprit égaloient la beauté, & qui ne s'étoit pas ſeulement fait aimer de Tite, mais avoit même ſçu ſe rendre agréable à Veſpaſien par la magnificence des préſens qu'elle lui faiſoit. Toutes les provinces de l'Aſie Mineure, le Pont, la Cappadoce, & les contrées voiſines juſqu'à l'Arménie, ſuivirent le torrent. Mais comme ces pays étoient deſarmés, il en réſultoit plutôt un accroiſſement de crédit & d'éclat, que de forces réelles pour le parti qu'ils embraſſoient.

Grand Conſeil tenu à Béryte. Prépa-ratifs de la guerre.

Il ſe tint un grand Conſeil à Béryte, ville de Phénicie, ſur le plan de guerre qu'il s'agiſſoit de dreſſer. Veſpaſien & Mucien y amenérent avec eux les principaux Officiers de leurs armées, & l'élite des ſoldats: & ce grand nombre de troupes d'infanterie & de cavalerie, le concours des Rois qui s'empreſſoient de venir rendre en pompe leurs hommages au nouveau Prince, formoient autour de lui une Cour qui commençoit à répondre à la majeſté du rang ſuprême.

Le premier ſoin fut d'ordonner des levées, & de rappeller les vieux ſoldats au drapeau. On établit dans les meilleures villes des Arſenaux pour la fabrique des armes. Il fut dit que l'on battroit de la monnoie d'or & d'argent dans Antioche. Des Inſpecteurs habiles & vigilans fu-

furent prépofés à ces différentes opérations, & (a) Vefpafien y veilloit par lui-même. Il vifitoit les lieux où l'on travailloit par fes ordres, il fe faifoit rendre un compte exact de toutes chofes, il encourageoit par des louanges ceux qui rempliffoient leur devoir, il évertuoit les négligens par fon exemple, diffimulant plus volontiers les défauts que les bonnes qualités de ceux qui le fervoient. Il récompenfoit ceux dont il étoit fatisfait par des emplois, par la Dignité Sénatoriale. La plupart firent honneur à fon choix, & devinrent dans la fuite de grands perfonnages. Mais il n'eft pas donné même aux meilleurs Princes de n'être jamais trompés, & parmi ceux que Vefpafien mit en place il s'en trouva quelques-uns à qui la fortune tint lieu de mérite. AN. R. 820. De J. C. 69.

L'ufage étoit établi que les nouveaux Empereurs fiffent une largeffe aux foldats. Vefpafien s'y conforma, mais il ne s'engagea à donner pour une guerre civile, qu'autant qu'avoient donné fes prédéceffeurs en pleine paix. Il (b) tenoit une conduite ferme à l'égard du foldat, & fes troupes en étoient meilleu-

(a) Ipfe Vefpafianus adire, hortari, bonos laude, fegnes exemplo incitare fæpius quàm coërcere, vitia magis amicorum, quàm virtutes diffimulans. *Tac.*

(b) Egregiè firmus adversùs militarem largitionem, eòque exercitu meliore. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. leures pour n'être point flattées. On pouvoit craindre qu'à la faveur de l'éloignement des Légions qui iroient porter la guerre en Italie, les Parthes & les Arméniens ne s'enhardissent à faire des courses dans les provinces voisines de l'Euphrate. On envoya des Ambassadeurs aux Rois de ces deux peuples, pour les entretenir dans des dispositions pacifiques. Enfin il ne falloit point négliger la guerre de Judée. Tite fut chargé de la pousser. Pour ce qui est de Vespasien, on convint qu'il se transporteroit à Alexandrie, pour affamer, s'il en étoit besoin, l'Italie, qui tiroit principalement ses bleds de l'Egypte. On (a) crut que c'étoit assez contre Vitellius qu'une partie des troupes sous les ordres de Mucien, le nom de Vespasien, & la confiance aux Destinées, qui prépareroient elles-mêmes les voies à l'exécution de ce qu'elles avoient ordonné. On écrivit à toutes les armées de l'Empire & à leurs Commandans, pour leur notifier l'élection du nouvel Empereur, & les inviter à le reconnoître; & l'on prit des mesures pour gagner les Prétoriens cassés par Vitellius, en leur faisant espérer de rentrer dans le service.

Départ de Mucien, Mucien se hâta de partir avec quelques trou-

(a) Sufficere videbantur adversùs Vitellium pars copiarum, & dux Mucianus, & Vespasiani nomen, ac nihil arduum fatis. *Tac.*

troupes lestes & débarrassées de tout bagage. Il mesuroit sa marche de maniére à éviter (*a*) une lenteur qui auroit pu paroître timidité, & cependant à ne pas faire trop de diligence, afin de laisser le tems à la Renommée de grossir & d'accroître les objets. Comme les forces qu'il menoit avec lui étoient modiques, elles avoient besoin de n'être pas vues de trop près, & l'éloignement leur étoit avantageux. A quelque distance suivoit la sixiéme Légion, & plusieurs détachemens qui composoient un corps de treize mille hommes: & pour passer ces troupes en Europe, Mucien avoit donné ordre que la flotte du Pont se rendît dans le Port de Byzance. Il paroît que son premier dessein étoit de gagner la Mœsie, province occupée par des Légions qu'il regardoit avec fondement comme affectionnées à Vespasien. Mais cette route devenoit bien longue pour arriver en Italie: & il douta s'il ne feroit pas mieux de mener toutes ses troupes de terre directement à Dyrrachium en Epire, d'où le trajet en Italie est très-court: ensorte qu'il menaceroit Brindes & Tarente d'une part, pendant que de l'autre sa flotte s'allongeant dans la Mer Ionienne mettroit à couvert la Gréce & l'Asie, &

AN. R. 819. De J. C. 69. & son plan de guerre.

(*a*) Non lento itinere, ne cunctari videretur: neque tamen properans, gliscere famam ipso spatio sinebat, gnarus modicas vires sibi, & majora credi de absentibus. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. & en même tems tiendroit Vitellius en échec, en lui faisant appréhender des descentes en Italie par plusieurs endroits à la fois.

Vexations exercées par lui sur les peuples. Les apprêts d'une telle entreprise mettoient en mouvement toutes les provinces d'outremer. Il falloit qu'elle fournissent des armes, des vaisseaux, des soldats: mais rien ne les fatiguoit plus que la levée des deniers. Mucien disoit sans cesse que l'argent étoit le nerf de la guerre civile: & il agissoit en conséquence, ne mettant nulles bornes à son pouvoir, & se portant plutôt pour le compagnon que pour le Ministre & le Général de l'Empereur. Les injustices ne lui coutoient rien. Il recevoit avidement, & provoquoit les délations: nul égard ni à la vérité des faits, ni à l'innocence des personnes: les riches étoient toujours coupables. Ces (a) vexations intolérables avoient une sorte d'excuse dans les nécessités de la guerre, mais l'effet en subsista même après la paix. Vespasien, dans les commencemens de son Empire, prêtoit l'oreille aux justes représentations: dans la suite, gâté, dit Tacite, par la bonne fortune, & par les mauvaises

(a) Quæ gravia atque intoleranda, sed necessitate armorum excusata, etiam in pace mansere: ipso Vespasiano, inter initia Imperii, ad obtinendas iniquitates haud perinde obstinato: donec, indulgentiâ fortunæ, & pravis magistris, didicit ausisque est. *Tac.*

ses leçons des Politiques, chez qui l'intérêt du Prince est la suprême loi, il apprit à se familiariser avec l'injustice, & il osa l'autoriser. Déplorable condition des Souverains, à qui la pratique de la vertu, même lorsqu'ils l'aiment sincérement, devient très-difficile, étant combattue par tout ce qui les environne. Mucien contribua aussi de ses propres facultés aux dépenses de la guerre, mais il sçavoit bien par où s'en dédommager avec usure. Plusieurs autres se piquérent de générosité à son exemple: très-peu eurent les mêmes facilités que lui pour retirer leurs avances.

An. R. 820.
De J. C. 69.

L'événement de tant de préparatifs est singulier. Ils ne furent d'aucun usage pour la décision de la guerre, qui se trouva terminée avant que Mucien eût eu le tems d'approcher de l'Italie.

Toutes les Légions de l'Illyrie se déclarent pour Vespasien. Caractére d'Antonius Primus.

Suet. Vit. 18. Tac. Hist. II. 85.

Celui à qui Vespasien eut la principale obligation d'un succès si prompt & si heureux, fut Antonius Primus, né à Toulouse, & peut-être de race Gauloise, puisque dans son enfance il porta le surnom de *Becco* ou *Bec*, mot de la Langue Celtique, que nous avons conservé dans la nôtre. Ce fut un caractére étrangement mêlé de bien & de mal. Flétri sous Néron par un jugement infamant, & condamné pour crime de faux, il avoit recouvré, comme bien d'autres qui n'en étoient pas plus dignes que lui, le rang de Sénateur, à la faveur de la révolution

qui

AN. R. 820. De J. C. 69. qui éleva Galba sur le trône des Césars : & cet Empereur le fit Commandant de la septiéme Légion, qui avoit ses quartiers dans la Pannonie. Il offrit ses services à Othon, qui le négligea & ne lui donna aucun emploi. Lorsque (a) les affaires de Vitellius commencérent à prendre une mauvaise face, Primus se déclara des premiers pour Vespasien, & ce fut une grande acquisition pour ce parti qu'un Officier brave de sa personne, éloquent dans ses discours, habile à manier les esprits & à les tourner comme il lui plaisoit. Il est vrai qu'il abusoit souvent de ses talens : artisan de discordes, boutefeu de séditions, calomniateur, ravisseur, distributeur de pernicieuses largesses, très-mauvais citoyen dans la paix, guerrier des plus estimables.

Plein d'ambition, il crut trouver l'occasion de pousser sa fortune dans les mouvemens qui se faisoient en faveur de Vespasien, déjà reconnu & proclamé par les trois Légions de la Mœsie. Car ces Légions furent les premiéres qui se déclarérent pour Vespasien en Occident. L'une d'elles arrivée de Syrie, comme je l'ai dit, sur la fin du régne de Néron, com-

*Suet. Vit. 6. & Tac.*

(a) Labantibus Vitellii rebus, Vespasianum secutus, grande momentum addidit, strenuus manu, sermone promptus, serendæ in alios invidiæ artifex, discordiis & seditionibus potens, raptor, largitor, pace pessimus, bello non spernendus. Tac.

communiqua aux deux autres l'estime qu'elle apportoit de ce pays pour le mérite de Vespasien. D'ailleurs l'attachement de ces mêmes Légions pour Othon, dans le parti duquel elles avoient été engagées, les disposoit favorablement pour l'ennemi de Vitellius. Des hommes artificieux fortifiérent en elles ces sentimens, en faisant courir une lettre vraie ou fausse d'Othon à Vespasien, pour lui demander vengeance, & le prier de venir au secours de la République. Enfin elles avoient offensé Vitellius. Car ayant appris la défaite d'Othon, pendant qu'elles étoient en marche pour sa querelle, elles avoient maltraité les porteurs de la nouvelle, déchiré les drapeaux où paroissoit le nom de Vitellius, enlevé & partagé entre elles l'argent de la caisse militaire. C'étoient-là des crimes vis-à-vis de Vitellius, & au-contraire elles pouvoient s'en faire un mérite auprès de Vespasien. Par tous ces motifs, elles embrassérent son parti avec tant de chaleur, qu'elles travaillérent même à y attirer les Légions de Pannonie, employant à cet effet, non seulement les invitations, mais les menaces. Antonius Primus seconda puissamment les sollicitations de l'armée de Mœsie : & il éprouva d'autant moins de peine à réussir, qu'il avoit affaire à des troupes, qui s'étant trouvées à la bataille de Bédriac, conservoient contre Vitellius le ressentiment de leur

AN. R. 820. De J. C. 69.

An. R. 820. De J. C. 69. défaite. Les armées de Mœsie & de Pannonie jointes ensemble, entraînérent celle de Dalmatie. Ainsi toute l'Illyrie embrassa le parti de Vespasien.

Il est remarquable qu'aucune de ces trois armées ne suivit dans le nouveau choix auquel elle se déterminoit, l'impression de son Chef. Aponius Saturninus, Commandant de celle de Mœsie, loin d'en favoriser les mouvemens, donna avis à Rome de la défection de la troisiéme Légion. Mais comme son zèle pour Vitellius n'étoit pas bien vif, lorsqu'il vit que ses efforts ne pourroient retenir ses troupes, il se rendit lui-même à leurs vœux, & il profita de l'occasion pour satisfaire ses animosités particuliéres sous prétexte de chaleur à servir la cause commune. Il haïssoit Tertius Julianus ancien Préteur, Commandant d'une Légion; & il envoya un Centurion pour le tuer, comme suspect d'attachement à Vitellius. Julianus fut averti du péril, & il passa le Mont Hœmus, qui sépare la Mœsie de la Thrace. Delà il se mit en route, comme pour aller trouver Vespasien: mais attentif à ne se point commettre, il observoit les événemens, &, selon les nouvelles qu'il en recevoit, il hâtoit ou rallentissoit sa marche de maniére qu'il ne prit aucune part à la guerre civile.

Les Commandans des armées de Pannonie & de Dalmatie étoient T. Ampius Fla-

Flavianus & Poppeus Silvanus, riches vieillards, & peu propres à faire un personnage dans les troubles. Mais la (a) Pannonie avoit un Intendant qui y joua un grand rôle. Il se nommoit Cornelius Fuscus, jeune homme d'une illustre naissance, d'un caractére ardent, qui dans sa premiére jeunesse frappé d'un désir subit du repos, avoit quitté la dignité de Sénateur. Ce n'étoit qu'une fantaisie passagére: le repos ne convenoit en aucune façon à Fuscus: & les mouvemens qui amenérent la chûte de Néron l'ayant rendu à lui-même, il signala son zèle pour Galba, & fut fait Intendant de Pannonie. Là il prit parti pour Vespasien, & devint un des plus vifs promoteurs de la guerre, aimant (b) le danger pour lui-même beaucoup plus que pour les récompenses qu'il pouvoit s'en promettre, & préférant à une fortune bien établie des espérances nouvelles, pleines de risque & d'incertitude. Réuni avec Antonius Primus, ils travaillérent de concert à mettre

An. R. 820. De J. C. 69.

(a) *Tacite nous laisse à deviner si c'étoit de la Pannonie ou de la Dalmatie que Fuscus étoit Intendant, ou si sa commission s'étendoit à ces deux Provinces. Cette derniére supposition paroît peu vraisemblable. Ainsi dans la nécessité de choisir, je me suis déterminé pour la Pannonie, parce que l'armée de cette Province marcha avec Fuscus, au-lieu que celle de Dalmatie ne se mit que fort tard en mouvement.*

(b) Non tam præmiis periculorum, quàm ipsis periculis lætus, pro certis & olim partis nova, ambigua, ancipitia malebat. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. tre en action tout ce qu'il pouvoit y avoir, en quelque province que ce fût, de semence d'agitation & de trouble. Ils écrivirent à la quatorziéme Légion dans la Grande-Bretagne, à la premiére en Espagne, parce que ces deux Légions avoient tenu pour Othon contre Vitellius. Ils répandirent des lettres dans la Gaule; & en un instant tout se prépara à une révolution générale, les armées d'Illyrie étant pleinement & ouvertement décidées pour la guerre, & les autres disposées à suivre la fortune.

Foiblesse & langueur des premiers mouvemens que se donne Vitellius. *Tac. Hist.* II. 73.

Il n'en falloit pas moins pour tirer Vitellius de son assoupissement. C'étoit la situation naturelle de cette ame paresseuse. Mais lorsqu'il avoit appris le serment de fidélité prêté en son nom par tout l'Orient, il est incroyable quelle orgueilleuse sécurité, quel prodigieux accroissement d'indolence cette nouvelle avoit causé en lui. Car jusques-là le nom de Vespasien, que des bruits fort répandus appelloient à l'Empire, ne laissoit pas de donner quelque inquiétude à Vitellius. Lorsqu'il crut n'avoir plus rien à craindre de cette part, lui & son armée ne connurent plus de frein, & se livrérent sans aucun ménagement à la cruauté, aux rapines, & à l'esprit tyrannique.

*Tac. Hist.* II. 96.

La nouvelle de la révolte de la troisiéme Légion en Mœsie fut le premier coup qui commença à réveiller Vitellius, & à lui faire comprendre qu'il avoit eu tort

de

de s'endormir sur le compte de Vespasien. Elle ne l'effraya pourtant pas beaucoup. Aponius Saturninus, de qui venoit l'avis, n'avoit pas représenté le mal aussi grand qu'il étoit; & les flatteries des Courtisans en rabattoient encore. Ils disoient qu'il ne s'agissoit que d'un mouvement séditieux dans une seule Légion, & que toutes les autres armées demeuroient fidéles. Vitellius, en faisant part de cette affaire aux soldats, parla sur le même ton, se plaignant de la témérité des Prétoriens récemment cassés, qui se plaisoient à répandre de faux bruits. Il assura qu'il n'y avoit aucun sujet d'appréhender une guerre civile, supprimant soigneusement le nom de Vespasien; & il distribua des soldats dans tous les quartiers de la ville, pour empêcher les discours de ceux qui aimoient à s'entretenir de nouvelles: précautions inutiles, & même nuisibles, qui ne faisoient que nourrir & accréditer les bruits dont il vouloit arrêter le cours. AN. R. 820. De J. C. 69.

Il envoya néanmoins des ordres dans la Germanie, dans la Grande-Bretagne, dans l'Espagne, pour se faire amener des troupes. Mais il s'exprimoit mollement: il évitoit d'insister sur le besoin d'un prompt & puissant secours: & ceux à qui les ordres s'adressoient, en imitérent la mollesse dans l'exécution. En Germanie Hordeonius Flaccus, déjà inquiet du soulévement des Bataves, dont il sera parlé amplement dans la suite, craignoit d'a-

AN. R. 820. DE J. C. 69. voir incessamment sur les bras une guerre considérable. Vectius Bolanus ne pouvoit espérer de tranquillité de la part des peuples de la Grande-Bretagne, toujours remuans & ennemis du joug. Les deux Consulaires n'étoient ni l'un ni l'autre bien fermes dans le parti de Vitellius. L'Espagne n'avoit point de Chef, vu l'absence de Cluvius Rufus, retenu, comme je l'ai dit, à la suite de la Cour: & les Commandans particuliers des trois Légions, égaux en autorité, & qui, si la situation de Vitellius eût été florissante, se seroient disputé la gloire de l'obéissance, ne se pressoient point de partager ses périls & sa mauvaise fortune. L'Afrique seule s'ébranla, parce que Vitellius y avoit laissé une bonne réputation, au-lieu que Vespasien ne s'y étoit pas fait estimer. Mais le Commandant Valerius Festus ne seconda point le zèle des peuples & des soldats, & il tint une conduite flottante pour se décider par l'événement.

Ainsi par-tout Vitellius étoit mal servi: & il avoit encore le desavantage de n'être qu'imparfaitement instruit des desseins & des préparatifs de son adversaire, pendant que les siens éclattoient à la vue de tous. Il étoit trop négligent pour faire des perquisitions exactes. Mais de-plus les émissaires de Vespasien répandus dans l'Occident travailloient sourdement, & demeurérent pour la plupart bien cachés,

AN. R. 820. De J. C. 69.

par la fidélité de leurs amis, ou par leur propre adresse. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui ayant été pris dans la Rhétie & dans les Gaules, furent envoyés à Vitellius, & mis à mort. Quant à ce qui se passoit en Orient, on ne pouvoit en recevoir que difficilement des nouvelles, soit par terre, parce que les passages des Alpes (*a*) Pannoniques étoient occupés par les Légions d'Illyrie; soit par mer, à cause des vents Etésiens (*b*) qui souffloient alors, & qui sont contraires à la navigation de Syrie & d'Egypte vers Rome & l'Italie. Enfin néanmoins les menaces d'une irruption prochaine de la part des Légions d'Illyrie, les bruits fâcheux qui arrivoient de tous côtés, contraignirent Vitellius de donner ordre à Cécina & à Valens de se préparer à partir pour la guerre. Cécina partit le premier. Valens relevoit d'une grande maladie, qui le retint encore quelque tems dans Rome. Pour ce qui est de Vitellius, il continuoit ses divertissemens & ses plaisirs, & il donna en ce tems-là même des jeux, dans lesquels il devoit produire sur le Théâtre l'infâme Sporus, qui depuis si longtems comblé de toutes sortes d'ignominies, s'en lassa néanmoins, si nous en croyons Dion, & aima mieux se tuer lui-même.

Enfin il met les Légions Germaniques en campagne.

Lo-

(*a*) *Partie des Alpes la plus voisine de la Mer Adriatique.*

(*b*) *Vents réglés, qui vers le solstice d'Eté soufflent selon la direction du Nord-Ouest.*

An. R. 820. De J. C. 69.

Le (a) séjour de la ville avoit produit un grand changement dans les armées Germaniques; & lorsqu'elles en sortirent on ne les reconnoissoit plus. Nulle vigueur de corps, nulle ardeur de courage: une marche lente, les rangs éclaircis, les armes en mauvais ordre, les chevaux énervés & sans feu. Le soleil, la poussiére, les variétés de la saison, tout incommodoit le soldat: & dans la même proportion qu'il étoit devenu moins capable de soutenir la fatigue, s'étoit accru en lui le panchant à la desobéissance & aux séditions. Le Chef contribuoit encore à corrompre cette armée, déjà si fort déchue de sa premiére gloire. Cécina de tout tems attentif à se rendre agréable au soldat par un commandement foible & mou, avoit encore acquis récemment un surcroît de langueur & d'indolence: soit que ce fût un effet naturel du luxe & des plaisirs auxquels il s'étoit livré, soit qu'il agît par principes, & que méditant dès lors une perfidie, il fît entrer dans son plan tous les moyens d'affoiblir les troupes qui lui étoient confiées.

Cécina s'arrange pour trahir Vitellius.

On a cru que sa fidélité avoit été atta-

(a) Longè alia proficiscentis ex urbe Germanici exercitûs species. Non vigor corporibus, non ardor animis, lentum & rarum agmen, fluxa arma, segnes equi: impatiens solis, pulveris, tempestatum, quantumque hebes ad sustinendum laborem miles, tantò ad discordias promptior. Tac.

taquée & ébranlée par Flavius Sabinus Préfet de la ville, & frére de Vespasien, qui se rendit garand des conditions du marché; & que Rubrius Gallus fut l'entremetteur de la négociation. Pour le gagner plus surement, ils s'aidérent de la jalousie qui étoit entre lui & Valens; & ils lui représentérent que ne pouvant égaler le crédit de son rival auprès de Vitellius, il devoit désormais faire rouler le systême de sa fortune sur la faveur du nouveau Prince. Ce qui paroît certain, c'est que Cécina partit de Rome ayant le projet de sa trahison formé. Mais il se cachoit encore, & en prenant congé de Vitellius, il reçut de lui le baiser, & tous les témoignages possibles de considération. AN. R. 820. De J. C. 69.

Il détacha une partie de sa cavalerie, pour aller s'assurer du poste important de Crémone. Avec lui se mirent en marche ses propres troupes & celles de Valens. Celui-ci écrivit à l'armée qu'il avoit commandée, de s'arrêter & de l'attendre, suivant qu'il en étoit convenu avec son collégue. Mais Cécina feignit que cet arrangement étoit changé, comme contraire au bien du service, qui demandoit que l'on allât avec toutes les forces du parti au-devant des adversaires. Il étoit sur les lieux, & son autorité prévalut. L'armée se partagea selon ses ordres en deux corps, dont l'un gagna Crémo-

An. R. 820. De J. C. 69. ne ; & l'autre se rendit à Hostilia (a). Pour lui, il s'écarta, & se transporta à Ravenne, sous prétexte de visiter la flotte qui y étoit entretenue, & de l'encourager à bien faire. Sa vraie raison étoit de concerter sa trahison avec Lucilius Bassus, Préfet des flottes de Ravenne & de Miséne. Bassus avoit reçu de Vitellius ce double commandement : mais mécontent de n'avoir point été nommé Préfet du Prétoire, il vengeoit un injuste ressentiment par une honteuse perfidie. Ils allérent ensemble à Padoue, pour se voir seuls, & en pleine liberté d'arranger toutes leurs mesures. Tacite (b) ne décide point lequel des deux fut le séducteur ou le séduit : & comme les mauvais cœurs se ressemblent, il soupçonne qu'ils pouvoient s'être trouvés également disposés à une infidélité. Ceux qui avoient écrit l'histoire de cette guerre sous les régnes de Vespasien & de ses enfans, attribuoient à ces deux traîtres des motifs honorables, l'amour du bien public, le désir de faire succéder une heureuse paix aux horreurs des guerres civiles. Langage inspiré par la flatterie. C'étoit leur intérêt propre qui les conduisoit. Ils avoient déjà trahi Galba, & une seconde perfidie coutoit peu à ces ames

(a) *Ostiglia dans le Mantouan sur le Pô.*

(b) Nec sciri potest, traxeritne Cæcinam, an (quod evenit inter malos, ut & similes sint) eosdem illos pravitas impulerit. *Tac.*

ames viles. Comme ils craignoient d'être effacés & obscurcis par le crédit que d'autres prendroient sur l'esprit de Vitellius, ils se résolurent à le perdre lui-même. Cécina donc ayant rejoint son armée, employoit toutes sortes d'artifices pour détacher de Vitellius les cœurs des Centurions & des soldats, en qui la fidélité pour leur Prince étoit puissamment enracinée. Bassus trouvoit moins de difficulté à réussir dans les mêmes manœuvres auprès de ses marins, qui avoient récemment combattu pour la cause d'Othon. An. R. 820. De J. C. 69.

## §. II.

*Les Chefs du parti de Vespasien en Illyrie tiennent conseil sur le plan de guerre qu'ils doivent suivre. Discours d'Antonius Primus, qui propose d'entrer sur le champ en Italie. Son avis est suivi. Il exécute lui-même le conseil qu'il avoit donné. Premiers exploits. Cécina manque à dessein l'occasion d'écraser Antonius Primus. Deux séditions écartent les deux Consulaires qui offusquoient Antonius Primus. Bassus, Commandant de la flotte de Ravenne pour Vitellius, la fait passer dans le parti de Vespasien. Trahison de Cécina. Son armée le charge de chaînes. Primus va attaquer deux Légions de Vitellius postées dans Crémone. Elles sortent de la ville. Combat où elles sont défaites. Les*

*vainqueurs veulent attaquer la ville de Crémone par le désir de la piller. Ils en sont empêchés par l'arrivée de six Légions que Cécina avoit tenté inutilement de débaucher. Combat nocturne où elles sont défaites. Un pére tué par son fils. Prise du camp qui environnoit la ville de Crémone. Les vainqueurs se préparent à attaquer la ville. Elle se rend. Les Légions vaincues sortent de la place. Sac de Crémone. Rétablissement de cette ville. Premiers soins de Primus après sa victoire. Stupide indolence de Vitellius. Flatterie des Sénateurs, Consul d'un jour. Vitellius fait empoisonner Junius Blesus. Lenteur de Valens. Il manque l'occasion de joindre l'armée. Dessein hardi de Valens. Il est fait prisonnier. Vespasien est reconnu dans une grande partie de l'Italie & dans toutes les provinces de l'Occident. Irrégularité de la conduite de Primus depuis la journée de Crémone. Il s'avance du côté de Rome. Soldat qui demande une récompense pour avoir tué son frére. Brouilleries entre Primus & Mucien. Vitellius veut étouffer la nouvelle de la bataille de Crémone. Généreux courage d'un Centurion. Il envoie des troupes pour fermer les passages de l'Apennin. Resté à Rome, il s'occupe de toute autre chose que de la guerre. Il va à son camp, & revient bientôt après à Rome. La flotte de Misène se décla-*

re

*re pour Vespasien. Terracine occupée par les soldats de cette flotte & leurs associés. Chaleur de zèle qui s'allume dans la ville en faveur de Vitellius, & qui s'éteint dans le moment. Les Cohortes opposées à Primus sont forcées de se soumettre. Valens est tué à Urbin par ordre des vainqueurs. Vitellius disposé à abdiquer. Il convient des conditions avec Flavius Sabinus. Remontrances faites inutilement sur ce point à Vitellius par ses zélés partisans. Abdication de Vitellius. Le peuple & les soldats s'y opposent, & le forcent de retourner au Palais. Combat où Sabinus a le dessous. Il se retire au Capitole. Siége & prise du Capitole par les soldats de Vitellius. Le Temple de Jupiter est brulé. Domitien échappe aux ennemis. Mort de Sabinus & son éloge. La ville de Terracine est surprise & saccagée par L. Vitellius. L'armée victorieuse n'avoit pas fait suffisante diligence pour venir à Rome. Causes de ce retardement. A la nouvelle du siége du Capitole elle se met en marche. Députations de la part de Vitellius rebutées. La ville est prise de force. Réunion étrange des divertissemens licentieux & de la cruauté. Le camp des Prétoriens forcé. Mort tragique de Vitellius. Mort de son frére & de son fils. Sa fille mariée par Vespasien. L'affranchi Asiaticus subit le suplice des esclaves.*

AN. R. 820. De J. C. 69.

Les Chefs du parti de Vespasien en Illyrie tiennent conseil sur le plan de guerre qu'ils doivent suivre.

*Tac. Hist.* III. 1-5.

DANS le parti de Vespasien tout étoit fidéle, & la fortune y répondit. Les principaux Chefs des troupes de Pannonie s'assemblérent pour tenir conseil à Pétau sur la Drave, où étoient les quartiers d'hiver de la treiziéme Légion, retournée dans sa province, depuis qu'elle eut achevé les amphithéâtres de Crémone & de Boulogne dont il a été parlé plus haut. Tacite nomme trois de ces Chefs, T. Ampius Flavianus, Antonius Primus, & Cornelius Fuscus.

Ampius, Consulaire, & Commandant en chef des Légions de Pannonie, étoit le plus éminent en dignité, mais le moins accrédité des trois. Les soldats se défioient de lui parce qu'il étoit allié de Vitellius, & ils le soupçonnoient de chercher l'occasion de trahir le parti qu'il feignoit de vouloir servir. En effet la conduite de ce vieillard, en même tems timide & ambitieux, donnoit prise. Au commencement du mouvement des Légions, la peur l'avoit engagé à se sauver en Italie; & ensuite le désir de la considération & de l'éclat l'avoit ramené à son poste, sur les sollicitations de Cornelius Fuscus, qui ne comptoit pas trouver en lui une grande ressource du côté des talens, mais qui jugeoit avec raison que le nom d'un Consulaire étoit une décoration pour un parti naissant.

J'ai déjà fait connoître le caractére d'Antonius Primus. Il s'étoit emparé de

tou-

toute la confiance des troupes par des manières décidées, & par une audace qui dédaignoit les ménagemens. Lorsqu'on lut dans l'armée de Pannonie les lettres de Vespasien, la plupart des Officiers étudiérent leurs paroles, s'exprimant d'une façon ambigue, nageant entre les deux partis, & se préparant des subterfuges qui pussent s'accommoder à tout événement. La déclaration de Primus fut nette & précise: & les soldats furent charmés de le voir ne point séparer ses intérêts des leurs, & se mettre dans le cas de partager avec eux les disgraces, comme la gloire du succès. Il soutint toujours cette hauteur dans ses procédés; & par-là il s'acquit, quoique simple Commandant de Légion, une autorité supérieure à celle des Consulaires. Après lui, le plus considéré étoit l'Intendant Cornelius Fuscus, qui ne gardant aucunes mesures avec Vitellius, & se faisant une habitude d'invectiver contre lui d'une maniére sanglante, ne s'étoit laissé aucune espérance d'échapper à sa vengeance, si l'entreprise échouoit.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Les trois que je viens de nommer s'étant donc assemblés en Conseil, comme je l'ai dit, avec plusieurs autres, délibérérent sur le plan de guerre qu'ils devoient suivre. On pouvoit prendre deux partis; l'un de garder exactement les passages des Alpes Pannoniques jusqu'à l'arrivée des troupes qu'ils attendoient d'Orient;

AN. R. 820. DE J. C. 69. rient; l'autre, d'aller en avant, de chercher l'ennemi, & de lui disputer la possession de l'Italie. Ceux qui étoient d'avis de temporiser, & de traîner les choses en longueur, relevoient la force & la réputation des Légions Germaniques, auxquelles Vitellius avoit encore ajoûté l'élite de celles de la Grande-Bretagne. Ils représentoient, „ Que de leur côté ils ne „ pouvoient compter ni sur l'égalité du „ nombre, (a) ni même sur celle du cou„ rage. Que leurs Légions récemment „ battues parloient sans-doute fiérement, „ mais que des vaincus sont toujours ti„ mides devant leurs vainqueurs. Au lieu „ qu'en se faisant un rempart des Alpes, „ on donnoit à Mucien le tems d'arri„ ver avec un puissant renfort; & que „ Vespasien demeurant derriére, avoit „ des ressources infinies dans la mer, „ dans les flottes, dans l'affection des „ plus opulentes provinces de l'Empire, „ qui lui donneroient moyen de dou„ bler ses forces, & de faire en quelque „ sorte les apprêts d'une seconde guerre. „ Qu'en un mot il y avoit tout à gagner, „ & rien à perdre, dans le parti d'une „ sage lenteur."

Discours d'Antonius Primus, qui propose. L'ardeur d'Antonius Primus ne put supporter un conseil qui lui paroissoit dicté par la timidité, & il entreprit de prouver que

(a) Ipsis nec numerum parem pulsarum nuper legionum; & quanquam atrociter loquerentur, minorem esse apud victos animum. Tac.

AN. R. 820. De J. C. 69. d'entrer sur le champ en Italie.

que l'activité & la diligence étoient avantageuses à leurs armes, & contraires à Vitellius. „ La victoire, disoit-il, a moins „ inspiré à ceux que nous allons atta- „ quer, une noble confiance, qu'une „ molle sécurité; car on ne les a point „ tenus dans un camp, ni assujettis aux „ exercices militaires. Oisifs (a) dans „ toutes les villes d'Italie, redoutables „ seulement à leurs hôtes, plus leurs „ mœurs avoient été jusques-là farouches „ & barbares, plus ils se sont plongés „ avidement dans des plaisirs qui leur „ étoient inconnus. Le Cirque, les Théâ- „ tres, les délices de la ville les ont „ énervés; les maladies les ont affoiblis. „ Mais si vous leur donnez du tems, la „ pratique de la guerre leur fera retrou- „ ver leurs forces, & ils seront à portée „ de recevoir des secours de toutes parts. „ La Germanie n'est pas loin, la Gran- „ de-Bretagne n'est séparée que par un „ détroit, les Gaules & l'Espagne leur „ fourniront des hommes, des chevaux, „ de l'argent: l'Italie elle-même & les „ richesses de la ville sont pour eux de „ grands avantages. Et s'ils veulent ve- „ nir à nous, ils ont à leurs ordres deux „ flottes: la mer d'Illyrie leur est ouver- „ te. De quoi nous serviront alors les bar-

(a) Per omnia Italiæ municipia desides, tantùm hospitibus metuendos, quantò ferociùs antè se egerint, tantò cupidiùs insolitas voluptates hausisse. Tac.

AN. R. 820. „ barriéres de nos montagnes? qu'aurons-
DE J. C. 69. „ nous gagné à différer la guerre d'une
„ année à l'autre? d'où tirerons-nous
„ dans cet intervalle de l'argent & des
„ vivres? Si l'on compte les soldats plu-
„ tôt que les Légions, il y a plus de for-
„ ces de notre côté, & d'ailleurs nul dé-
„ rangement, nulle licence: la honte
„ même de la défaite a servi à nous ren-
„ dre attentifs, & à maintenir parmi nous
„ la discipline. Pour ce qui est de notre
„ cavalerie, elle n'a pas même été vain-
„ cue dans la malheureuse journée de Bé-
„ driac, & malgré la défaite des siens el-
„ le a eu la gloire de rompre les enne-
„ mis. Si deux Régimens de cavalerie
„ ont mis le désordre dans l'armée de
„ Vitellius, nous en avons seize: & que
„ ne devons-nous pas nous promettre de
„ leur puissant effort? Nos adversaires
„ qui ont oublié le métier de la guerre,
„ n'en soutiendront pas même les appro-
„ ches, & enveloppés comme d'une im-
„ mense nuée, ils seront écrasés sur le
„ champ, hommes & chevaux. Si (a) l'on
„ ne me retient point ici; j'exécuterai
„ moi-même le conseil que je donne.
„ Vous, qui croyez avoir des raisons de
„ vous

(a) Nisi quis retinet, idem suasor, auctorque consilii ero. Vos, quibus fortuna in integro est, legiones continete: mihi expeditæ cohortes sufficient. Jam reseratam Italiam, impulsas Vitellii res audietis. Juvabit sequi, & vestigiis vincentis insistere. *Tac.*

„ vous ménager, demeurez sur les lieux AN. R. 822.
„ avec les Légions : il ne me faut que De J. C. 69.
„ quelques Cohortes sans aucun embar-
„ ras de bagages. Incessamment vous
„ sçaurez les passages de l'Italie ouverts,
„ la fortune de Vitellius ébranlée. Il
„ vous sera doux de me suivre, & de
„ marcher sur les traces du vainqueur
„ qui vous aura frayé les chemins."

Son avis est suivi.

Pendant que Primus parloit ainsi, le feu petilloit dans ses yeux, & il élevoit la voix pour se faire entendre au loin ; car les Centurions & plusieurs soldats étoient entrés dans le lieu du Conseil. Un discours si plein de véhémence & d'audace fit son effet. Ceux mêmes qui se piquoient de prudence & de circonspection, s'y laissérent entraîner. Pour ce qui est de la multitude, saisie d'une espéce d'enthousiasme, elle ne louoit que Primus : elle le regardoit avec admiration, comme seul homme de courage, seul digne Chef de guerre : elle taxoit les autres de lâcheté, & ne les jugeoit dignes que de mépris.

La résolution étant prise de porter la guerre en Italie, on écrivit à Aponius Saturninus de se hâter d'arriver avec les Légions de Mœsie. Dans la crainte que les provinces qu'on alloit dégarnir de leurs troupes, ne demeurassent exposées aux courses des Nations barbares, les Généraux Romains engagérent à les accompagner à la guerre les Princes des Sarmates Jazyges, afin que leurs peuples des-

titués

An. R. 820. De J. C. 69. titués de Chefs ne fussent point en état de faire aucune entreprise. Ces Princes barbares offroient de mener avec eux des troupes de cavalerie; car cette Nation ne combattoit qu'à cheval. Mais on ne se fioit pas assez à eux pour accepter leur offre; & on aima mieux les avoir eux-mêmes seuls & sans suite, plutôt ôtages qu'alliés. Au-contraire on reçut volontiers les secours qu'amenérent Sido & Italicus Rois des Suéves. Ils avoient fait preuve d'une fidélité constante, & on regardoit leur Nation comme plus capable d'attachement. On craignoit aussi quelque traverse du côté de la Rhétie, dont l'Intendant Porcius Septimius étoit un zèlé & incorruptible partisan de Vitellius. On lui opposa Sextilius Félix, qui fut chargé de garder la rive de l'Inn avec un Régiment de cavalerie, huit Cohortes, & des Milices levées dans le Norique. Moyennant cette précaution tout fut tranquille dans ces quartiers, pendant que le sort des deux partis se décidoit en Italie.

Il exécute lui-même le conseil qu'il avoit donné. Ses premiers exploits. Tac. Hist. III. 6.

Antonius Primus tint parole, & il porta dans l'action l'audace qu'il avoit montrée dans le Conseil. Il se hâta de former un petit corps de cavalerie & d'infanterie, avec lequel il partit sans délai: & il prit un compagnon qui lui ressembloit très-bien, brave guerrier, mais homme d'une probité très-suspecte. Arrius Varus, c'étoit le nom de l'Officier dont il

il s'agit, avoit servi avec distinction sous Corbulon dans les guerres d'Arménie. On assuroit que le désir de s'avancer l'avoit porté à décrier son Général auprès de Néron, par de sourdes & odieuses imputations, & qu'il fut redevable (a) à cette infame pratique du grade de premier Capitaine dans une Légion : heureux commencement de fortune, selon qu'il se le persuadoit, mais qui le conduisit enfin à sa perte. Alors il étoit triomphant, & il partagea avec Antonius Primus la gloire des premiers succès du parti de Vespasien en Italie.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Ils commencérent par s'emparer d'Aquilée, d'où allant en avant, ils furent reçus successivement dans les villes d'Opitergium *; d'Altinum **, de Padouë, & d'Atesté ***. En ce dernier endroit ils apprirent que trois Cohortes & un Régiment de cavalerie occupoient pour Vitellius la place nommée alors *Forum Allieni*, que l'on croit être aujourd'hui Ferrare ; & qu'y ayant jetté un pont sur le Pô, du-reste ces troupes faisoient mauvaise garde. L'occasion parut favorable pour les attaquer. Primus & Varus les surprirent au point du jour, & les ayant trouvés la plupart sans armes, ils les mirent aisément en désordre. Ils avoient com-

* *Oderzo.*
** *Tour d'Altino.*
*** *Este.*

(a) Infami gratiâ primum pilum adepto, læta ad præsens malè parta, mox in perniciem vertêre. *Tac.*

AN. R. 820. commandé d'épargner le sang, de ne tuer
DE J. C. 69. que ceux qui feroient une résistance opiniâtre, & de réduire les autres par la terreur à changer de parti. Il y en eut en effet quelques-uns qui se soumirent tout d'un coup : le plus grand nombre ayant rompu le pont, arrêtérent la poursuite des vainqueurs.

Cet heureux début accrédita les armes de Primus, qui reçut dans le même tems un grand accroissement de forces par la jonction de deux Légions arrivées de Pannonie à Padouë. Il voulut aussi faire honneur à la cause qu'il défendoit, en rétablissant dans toutes les villes dont il étoit maître les images de Galba, Prince peu capable de gouverner, comme nous l'avons vu, mais dont le nom étoit devenu un objet de vénération par la comparaison avec Othon & Vitellius.

On délibéra ensuite où l'on établiroit la place d'armes du parti, & le centre de la guerre. On se détermina pour Vérone, Colonie puissante, dont la conquête seroit avantageuse en soi, & qui d'ailleurs étant environnée de grandes plaines, convenoit singuliérement à une armée supérieure à celle des ennemis en cavalerie. On se mit sur le champ en devoir d'exécuter ce dessein, & en passant on s'empara de Vicence, poste peu important, mais qui étant la patrie de Cécina, acquéroit du relief dans la circonstance, & devenoit par sa prise un trophée sur le

le Général du parti contraire. Vérone ne couta pas de plus grands efforts à Primus, & c'étoit un objet de toute autre considération. Outre les avantages que j'ai marqués, cette place par sa situation étoit une clef de l'Italie; & tombée au pouvoir des Généraux de Vespasien, elle coupoit à Cécina la communication avec la Rhétie & la Germanie. An. R. 820. De J. C. 69.

Tout ceci se faisoit sans que Vespasien en fût instruit, & même contre ses intentions. Car il avoit adressé aux Légions d'Illyrie l'ordre de se fixer à Aquilée, & d'y attendre Mucien. Il entroit même en explication sur les raisons qui le décidoient; & il marquoit qu'ayant en sa puissance les revenus des plus riches provinces, & surtout l'Egypte, qui nourrissoit l'Italie, il espéroit terminer la guerre sans tirer l'épée, & forcer par la disette de vivres & d'argent les Légions de Vitellius à se soumettre. Mucien venoit à l'appui, & envoyoit lettres sur lettres dans le même plan. Il y relevoit sans-cesse la beauté d'une victoire qui ne couteroit point de sang, cachant sous ce prétexte ses vrais motifs, qui n'étoient autres que la jalousie & le désir de se réserver tout l'honneur de la guerre. Mais à cause de la grande distance des lieux, les ordres & les conseils arrivoient toujours trop tard, & l'événement les avoit prévenus,

Primus, maître de Vérone voulut in- Cécina manque à

lui-

An. R. 820. De J. C. 69. dessein l'occasion d'écraser Antonius Primus.

sulter les gardes avancées de l'ennemi. Ce ne fut qu'une légére escarmouche, & on se sépara à avantage égal. Cécina se fortifia un camp entre Ostiglia & les marais du Tartaro. Le poste étoit bon : l'armée avoit ses derriéres couverts par le fleuve, & ses flancs par les marais. Et si Cécina eût servi fidélement son Empéreur, il pouvoit avec toutes les Légions de Vitellius réunies écraser les deux Légions qui composoient alors toutes les forces de Primus, ou les contraindre d'abandonner leurs conquêtes par une honteuse fuite, & de vuider l'Italie. Mais (*a*) par des délais affectés, il livra aux ennemis ce qu'il y a de plus précieux dans la guerre, le tems & les occasions, s'amusant à faire des reproches par lettres à ceux qu'il pouvoit chasser par les armes, jusqu'à ce qu'il eût achevé de négocier les conditions auxquelles il prétendoit se vendre lui-même. Cependant Primus reçut un nouveau renfort. Aponius Saturninus, Gouverneur de Mœsie, lui amena une Légion, que commandoit le Tribun Vipstanus Messala, Officier (*b*) d'une grande naissance, qu'il soutenoit par son mérite personnel, joignant,

(*a*) Cecina per varias moras, prima hostibus prodidit tempora belli, dum quos armis pellere promptum erat, epistolis increpat, donec per nuntios pacta perfidiæ firmaret. *Tac.*

(*b*) Claris majoribus, egregius ipse, & qui solus ad id bellum artes bonas attulisset. *Tac.*

gnant, suivant l'exemple des anciens Romains, le goût & l'exercice des Beaux Arts à la profession des Armes, seul entre tous les Chefs de cette guerre, qui y eût apporté des vues droites & l'amour du bien.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Avec ce renfort Primus étoit encore bien inférieur à Cécina. Mais celui-ci, au-lieu de profiter de la foiblesse des ennemis pour aller les combattre, leur écrivit une lettre, dans laquelle il les taxoit de témérité sur ce qu'ils faisoient revivre un parti déja vaincu. Il vantoit avec emphase les forces redoutables de l'Armée Germanique, parlant sobrement de Vitellius, & d'un ton fort modeste, n'employant pas un seul terme qui pût être injurieux à Vespasien: rien en un mot dans cette lettre n'étoit capable, soit de corrompre le soldat ennemi, soit de l'intimider.

Tac. Hist. III. 9.

Les Chefs du parti contraire prirent bien un autre style dans leur réponse. Ils passérent sous silence l'article de la défaite de leurs Légions, lorsqu'elles combattoient pour Othon: mais ils montroient une noble confiance en la bonté de leur cause, une pleine assurance du succès: ils parloient magnifiquement de Vespasien, traitoient Vitellius en ennemi: & ils finissoient par tenter la fidélité des Officiers, en promettant de leur conserver tous les droits & les avantages que Vitellius leur avoit accordés; & par in-

An. R. 820 viter assez clairement Cécina lui-même
De J. C. 69. à changer de parti. Ils lûrent en pleine assemblée de leurs Légions la lettre de Cécina & leur réponse: & cette lecture fut un encouragement pour leurs troupes, qui comparant la différence des styles, la timidité rampante de la lettre de Cécina d'une part, & de l'autre la fierté & la hauteur de celle de leurs Chefs, se sentirent le cœur élevé, & ne doutérent point de la victoire. Bientôt deux nouvelles Légions survenues leur donnérent la confiance de faire montre de leurs forces, de sortir de Vérone, & de se dresser un camp sous les murs de la place.

Deux séditions écartent les deux Consulaires qui offusquoient Antonius Primus.

Dans cette armée étoient deux Consulaires, Ampius Flavianus & Aponius Saturninus, à qui appartenoit de droit la prééminence. Ainsi quoiqu'Antonius Primus jouît de toute l'autorité réelle du commandement, il n'en avoit pas les honneurs, & il pouvoit même être gêné dans l'exercice de son pouvoir par une déférence indispensable, au-moins à l'extérieur, envers ceux que leurs titres & leurs dignités élevoient au-dessus de lui. Deux séditions consécutives le délivrérent de ces deux objets de jalousie: & si l'on doit regarder comme auteur du crime celui qui en recueille le fruit, il est bien difficile de ne pas croire que Primus ait été l'instigateur secret des mouvemens tumultueux du soldat, quoiqu'il n'ait rien épargné pour empêcher les derniéres violences.

Fla-

Flavianus fut attaqué le premier. Sur une fausse allarme, qui avoit fait prendre pour un corps d'ennemis quelques escadrons de cavalerie alliée que l'on appercevoit de loin, une des Légions Pannoniques court aux armes, accuse Flavianus de trahison, & demande sa mort à grands cris. Il n'y avoit aucune preuve, aucun indice de cette prétendue trahison. Mais les séditieux crioient qu'un parent de Vitellius, traître à Othon, injuste envers les soldats, aux dépens desquels il s'enrichissoit, n'étoit pas digne de vivre. Et nulle priére ne les touchoit. Inutilement Flavianus leur tendoit ses mains supliantes, prosterné en terre, déchirant ses habits, versant des larmes, poussant des sanglots. Acharnés sur lui, les soldats prenoient même ces témoignages d'une crainte excessive pour une preuve des reproches que sa conscience lui faisoit.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Aponius Saturninus vint au secours de son collégue, mais un murmure menaçant & des clameurs turbulentes lui fermoient la bouche dès qu'il vouloit parler. Primus seul trouvoit les soldats disposés à lui prêter l'oreille, joignant au talent de la parole, & à l'habileté pour manier les esprits d'une multitude, une considération & un crédit qui le faisoient respecter. Lorsqu'il vit que le mal s'aigrissoit, & que les séditieux ne se contentant plus de simples reproches & de menaces passoient aux voies de fait, &

AN. R. 820. DE J. C. 69. portoient déjà la main à la garde de leurs épées, il ordonna que l'on saisît Flavianus, & qu'on le chargeât de chaînes. Le soldat sentit la ruse, & écartant les gardes qui environnoient le tribunal, il se préparoit à satisfaire lui-même sa vengeance. Primus ne vouloit pas la mort de Flavianus, qui eût rendu son ambition trop odieuse. Il courut au-devant de ces furieux, & présentant la gorge, tirant son épée, il protestoit qu'il mourroit ou par la main des soldats, ou par la sienne: & à mesure qu'il en reconnoissoit quelqu'un qui se fût signalé par sa bravoure, qui eût reçu des dons militaires, il l'appelloit par son nom, & l'invitoit à se joindre à lui. Puis se tournant vers les aigles, & les images des Dieux que l'on croyoit présider à la guerre, il les prioit d'envoyer plutôt aux ennemis une telle fureur, & ce funeste venin de discorde. Enfin la sédition commença à languir: & comme le jour tomboit, chacun se retira dans sa tente. Flavianus partit dès la nuit même pour se rendre auprès de Vespasien, & il reçut en chemin des lettres de cet Empereur qui le tirérent d'inquiétude, & l'assurérent que son innocence étoit à l'abri de tout soupçon.

La contagion de l'esprit séditieux, aidée sans-doute par les inspirations secrétes de Primus, passa de l'armée de Pannonie à celle de Mœsie, qui se souleva contre son Chef Aponius à l'occasion de

pré-

prétendues lettres de lui à Vitellius, que l'on avoit répandues dans le camp. Cette sédition fut encore plus furieuse que la première, parce que les soldats s'y portérent non pas sur le soir, dans un tems où ils fussent fatigués du travail de toute la journée, mais vers le milieu du jour. Il y eut même émulation de pétulance & de phrénésie entre les deux armées. Celle de Mœsie demandoit l'appui des Légions Pannoniques, en revanche du secours qu'elle leur avoit donné contre Flavianus; & celles-ci s'imaginant que la sédition de leurs camarades étoit une justification de la leur, se faisoient une joie de renouveller leur faute. Aponius étoit dans une maison de plaisance voisine du camp. Les séditieux y courent: & si celui qu'ils vouloient faire périr leur échappa, il en fut moins redevable aux efforts que firent pour le sauver les Commandans des Légions, ayant Primus à leur tête, qu'à l'obscurité de l'asyle où il se cacha. C'étoit le poële d'un bain abandonné: & lorsque le danger fut passé, Aponius gagna Padoue à petit bruit, & sans ses licteurs.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Par la retraite forcée des Consulaires, Antonius se trouva seul Chef des deux armées, aucun de ses collégues n'ayant osé lui disputer le commandement, parce que les troupes n'avoient confiance qu'en lui.

Dans le parti de Vitellius les esprits ne

Bassus, Comman-

AN. R. 820. De J. C. 69. ne fermentoient pas moins violemment, & les suites du trouble devinrent même plus funestes, parce qu'il venoit de la perfidie des Chefs, & non du caprice des soldats. Lucilius Bassus manœuvroit déjà depuis longtems, comme je l'ai dit, pour corrompre la fidélité de l'armée navale de Ravenne, qu'il commandoit : & ce qui facilita considérablement le succès de son dessein, c'est qu'il avoit beaucoup de soldats levés dans la Dalmatie & la Pannonie, provinces qui reconnoissoient Vespasien. Lorsqu'il crut l'affaire mûre, il choisit le tems de la nuit pour l'exécution de sa perfidie : & après avoir donné ordre à tous ceux qui étoient du complot de s'assembler dans la grande place du camp, pour lui, comme les traîtres sont toujours des ames lâches, il s'enferma dans sa maison, attendant l'événement. Les Capitaines de vaisseau s'étant jettés avec grand fracas sur les images de Vitellius, qui étoient proposées à la vénération de l'armée, ne trouvérent qu'une foible résistance : & le petit nombre de ceux qui vouloient venger leur Empereur ayant été tués sur le champ, toute la multitude se déclara sans peine pour Vespasien. Alors Lucilius se montra, & osa s'avouer l'auteur d'une entreprise qui avoit réussi.

Le Commandant de la flotte de Ravenne pour Vitellius, la fait passer dans le parti de Vespasien.

*Tac. Hist.* III. 12.

Il n'eut pas lieu de s'applaudir, pour ce qui le regardoit personnellement, de la démarche qu'il venoit de faire. Il perdit

dit le commandement de la flotte, qui demanda pour Amiral Cornelius Fuscus. Celui-ci accourut en diligence, & ayant mis Bassus sous une garde, qui avoit pourtant ordre de le traiter avec honneur, il l'envoya par mer à Adria *. L'Officier qui commandoit dans cette ville, en usa encore plus rigoureusement à l'égard du traître, & le fit charger de chaînes. Mais un affranchi de Vespasien, nommé Hormus, qui tenoit rang aussi parmi les Chefs, étant survenu, l'en délivra.

An. R. 820. De J. C. 69.

* *Atri dans l'Abruzze ultérieure.*

Trahison de Cécina. Son armée le charge de chaînes.

Cécina n'attendoit que la défection des soldats, pour se déclarer lui-même. Ayant pris la précaution d'éloigner sous divers prétextes ceux dont il se défioit le plus, il assemble les premiers des Centurions, & quelques soldats, & il leur fait une harangue, dans laquelle il exalte le mérite éminent de Vespasien, & la supériorité de ses forces. Il observa qu'au contraire le parti de Vitellius, par la révolte de la flotte de Ravenne, se trouvoit privé d'une ressource absolument nécessaire pour les vivres, & pour les provisions de toute espéce; que les Espagnes & les Gaules étoient aliénées; que dans Rome tout se préparoit à un changement. En un mot il n'omit rien de ce qui pouvoit donner mauvaise idée de Vitellius, & de l'état de ses affaires. A ce discours applaudirent ceux qui avoient le mot. Ils jurent les premiers fidélité à Vespasien;

An. R. 820. De J. C. 69. & les autres, étonnés d'une nouveauté imprévue, suivent leur exemple.

Le bruit de ce qui se passoit s'étant répandu bientôt dans le camp, les soldats en foule accourent dans la grande place. Ils y voient le nom de Vespasien en honneur, & les images de Vitellius abattues. Un silence de surprise & de douleur les rendit d'abord immobiles. Mais bientôt ils éclattent tous ensemble : „ Quoi ? di„ soient-ils, la gloire de l'Armée Ger„ manique aura dégénéré jusqu'au point, „ que sans combat, sans blessure, nous „ allions présenter nos mains aux chaî„ nes, & livrer nos armes ! Et quelles „ Légions avons-nous en tête ? Celles „ que nous avons vaincues. Encore leur „ manque-t-il ce qui faisoit toute la for„ ce de l'armée d'Othon, la premiére & „ la quatorziéme Légion, que nous „ avons cependant mises en fuite & tail„ lées en piéces. Le fruit de notre vic„ toire seroit donc d'être vendus avec „ nos armes, comme un troupeau d'es„ claves, à un Primus, homme sans hon„ neur, & flétri par la peine du bannis„ sement ! Huit Légions suivront le sort „ & recevront la loi d'une vile marine „ (*a*) ! Ainsi l'ordonnent Cécina & Bas„ sus, ingrats & perfides, qui après avoir „ pillé leur Prince, & l'avoir dépouillé „ de

(*a*) *Le service de mer étoit regardé chez les Romains comme inférieur à celui de terre.*

„ de ses Palais, de ses jardins, de ses richesses, lui enlévent encore ses soldats. Ah! si nous nous soumettions à un si indigne marché, si n'étant entamés par aucun échec, n'ayant pas perdu une goutte de sang, nous étions assez lâches pour subir le joug, nous nous avilirions aux yeux mêmes de ceux que nous reconnoîtrions pour nos maîtres. Que pourrions-nous répondre à quiconque nous demanderoit compte ou de la gloire de nos succès passés, ou de la constance avec laquelle nous avons en tant de rencontres soutenu les disgraces? "

Tels étoient les discours qu'inspiroit l'indignation & à chacun en particulier, & à tous en commun. Enfin, la cinquiéme Légion donnant l'exemple aux autres, ils rétablissent les images de Vitellius, ils chargent de chaînes Cécina, & se choisissent pour Chefs Fabius Fabullus Commandant de la cinquiéme Légion, & Cassius Longus Préfet du camp. Dans la fureur qui les transportoit, de malheureux soldats de marine, qui n'avoient aucune part à la défection de la flotte, s'étant rencontrés par hazard sous leur main, ils les massacrent impitoyablement. Ils quitent leur camp, rompent le pont qu'ils avoient jetté sur le Tartaro, regagnent Ostiglia, & se mettent en marche vers Crémone, pour joindre les deux Légions que Cécina avoit envoyées se loger dans

An. R. 820. De J. C. 69.

cette place avec une partie de la cavalerie.

Primus va attaquer deux Légions de Vitellius postées dans Crémone.

Tac. Hist. III. 15.

Antonius Primus résolut de prévenir cette jonction, & d'attaquer les ennemis pendant que leurs forces étoient séparées, & leurs esprits divisés par un levain de discorde, avant que les nouveaux Chefs eussent acquis de l'autorité, & que les soldats se fussent habitués à leur obéir. D'autres motifs l'engageoient encore à se hâter. Il sçavoit que Fabius Valens, incapable d'une infidélité, & nullement ignorant dans le métier de la guerre, étoit parti de Rome, & il présumoit que la nouvelle de la trahison de Cécina le porteroit à faire diligence. Il craignoit de plus qu'il ne vînt de Germanie des secours à Vitellius par la Rhétie; que les Gaules, les Espagnes, la Grande-Bretagne, ne lui en envoyassent pareillement; & que de tant de piéces réunies il ne se formât un corps d'armée formidable, auquel il seroit très-difficile de résister. Il crut donc avec raison que de la célérité dépendoit la victoire: il partit de Vérone avec toute son armée pour aller attaquer les deux Légions qui occupoient Crémone, & en deux jours de marche il vint à Bédriac.

Le lendemain il se fortifia dans ce poste, & pendant que les Légions travailloient aux ouvrages du camp, il donna ordre aux Cohortes auxiliaires d'aller faire un grand fourrage sur les terres de

Cré-

Crémonois, voulant, dit Tacite (a), accoutumer ses soldats à piller le citoyen, & leur faire goûter la douceur d'un butin illicite & criminel. Lui-même il s'avança à huit milles de Bédriac avec quatre mille chevaux pour couvrir ses fourageurs. Les coureurs battoient la campagne pour lui donner des nouvelles des mouvemens de l'ennemi.

An. R. 820. De J. C. 69.

Vers la cinquiéme heure du jour, c'est-à-dire, une heure avant midi, arrive à toute bride un cavalier qui lui annonce que les ennemis approchent, précédés d'un détachement de cavalerie, & que l'on entend au loin le bruit & le frémissement d'une grande multitude. Pendant que Primus délibéroit sur les mesures qu'il devoit prendre, Arrius Varus, avide de se signaler, part comme un éclair avec quelques braves, & par la vivacité d'un choc imprévu il met d'abord en fuite les gens de Vitellius. Mais bientôt la fortune change, & ceux qui fuyoient recevant du renfort, tournent tête, reviennent à la charge, & par la supériorité du nombre ils forcent la troupe de Varus de fuir à son tour.

Elles sortent de la ville. Combat où elles sont défaites.

Primus avoit prévu ce malheur. Il exhorte les siens à combattre avec courage : il ouvre ses escadrons, pour laisser au centre un vuide où Varus & ses cavaliers

(a) Ut specie parandarum copiarum civili præda miles imbueretur. Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. liers pussent être reçus: il envoye ordre aux Légions de prendre les armes: il fait avertir par un signal ceux qui étoient répandus dans la campagne, de quiter le pillage, & de venir au combat. Cependant Varus & sa troupe arrivent dans un désordre inexprimable, & ils portent partout la terreur dont ils sont frappés. Les rangs se confondent, la frayeur s'empare des esprits, & Primus couroit risque d'être entiérement défait.

Il n'est aucun devoir de bon Capitaine & de vaillant soldat, qu'il ne remplît admirablement dans cette crise. Il encourage ceux qu'il trouve allarmés, il retient ceux qui s'ébranlent: on le voit par-tout, & dans les endroits les plus périlleux, & dans ceux d'où se montre quelque espérance: il se fait remarquer des ennemis & des siens par les ordres qu'il distribue, par l'ardeur de son action, par le ton de sa voix: son feu l'emporta jusqu'à tuer de sa main un Porte-enseigne qu'il voyoit fuir: il prend ensuite l'enseigne, & la tourne vers l'ennemi. La honte d'abandonner un si brave Chef retint auprès de lui environ cent cavaliers, qu'aida encore la circonstance du terrein. Ils étoient dans un chemin étroit: & les ruines d'un pont dressé autrefois sur un ruisseau qui traversoit la plaine, l'incertitude des courans séparés par les débris, la hauteur escarpée des rives, c'étoient autant d'obstacles à la fuite. L'heureuse nécessité de fai-

faire ferme dans un si mauvais pas, sauva l'armée. An. R. 820. De J. C. 69.

Cette poignée de gens qui accompagnoient Primus reçut en bon ordre les vainqueurs, que l'ardeur de la poursuite emportoit, & qui venoient en confusion, & sans observer entre eux aucun rang. Par une alternative très-ordinaire dans les combats, ceux-ci trouvant une résistance à laquelle ils ne s'attendoient point, se troublent & se déconcertent. Primus les voyant ébranlés redouble d'effort; & en un instant la scéne change une seconde fois, & la fortune se déclare décisivement pour Primus. Les cris de victoire qui s'élévent de son côté, rappellent les fuyards répandus dans la campagne. Ils accourent, ils rejoignent leurs camarades, & après avoir évité le danger, ils reviennent prendre part au succès. Ainsi fut mis entiérement en déroute le corps de cavalerie qui précédoit les Légions sorties de Crémone.

Ces Légions, animées par l'avantage qu'avoit eu d'abord leur cavalerie, s'étoient avancées en s'éloignant de la ville jusqu'à une distance de quatre mille pas. Elles pouvoient, si elles eussent été conduites, ou ramener de-nouveau la fortune, ou du-moins arrêter la victoire de Primus. Mais elles n'avoient point de Chef autorisé, dont les ordres les dirigeassent dans leurs mouvemens. Elles n'ouvrirent point leurs rangs, pour of-

An. R. 820. De J. C. 69. frir un asyle à leur cavalerie, que poursuivoit le vainqueur : elles n'allérent point au-devant de l'ennemi, & ne profitérent point pour l'attaquer de la supériorité que leur donnoit sur lui la fatigue d'un si pénible combat. Incertaines, flottantes, elles l'attendirent, & en reçurent un rude choc. En même tems le Tribun Messala améne les auxiliaires de Mœsie, que l'observation d'une exacte discipline rendoit aussi bons soldats que les légionaires mêmes. La cavalerie victorieuse soutenue de cette infanterie, enfonce les deux Légions : & le voisinage de Crémone, qui leur présentoit une ressource prochaine pour les mettre en sureté, diminuoit leur courage pour la résistance. Elles s'y retirérent, & Primus ne jugea pas à propos de les presser, trop content d'avoir amené à une fin heureuse un combat dont les commencemens avoient été si fâcheux, & dont la longueur avoit épuisé de lassitude, & accablé de blessures toute sa troupe, hommes & chevaux.

Les vainqueurs veulent attaquer la ville de Crémone par le désir de la piller.

Sur le soir toutes les forces de Primus se trouvérent réunies Les Légions mandées par ses ordres étoient arrivées de Bédriac, les fourrageurs avoient eu le tems de se rassembler. Pleine de confiance, toute cette multitude de soldats ayant sous les yeux les vestiges récens de la victoire qui venoit d'être remportée, se persuade que la guerre est finie ; & ils demandent qu'on les méne à Crémone, afin d'achever

ver la victoire par la soumission volontaire ou forcée des vaincus. Ils couvroient de ce langage spécieux le désir du pillage, motif qu'ils n'osoient avouer. Mais ils se disoient entre eux, „ Qu'une ville „ située en plaine pouvoit aisément être „ emportée d'assaut. Qu'y entrant de „ nuit ils auroient toute liberté de piller, au-lieu que s'ils attendoient le jour „ on viendroit offrir des priéres, on capituleroit: & que pour récompense de „ leurs travaux & de leurs blessures, ils „ remporteroient la gloire bien vaine de „ la clémence, pendant que leurs Officiers prendroient pour eux le profit „ solide de la dépouille des Crémonois. „ Que (*a*) le butin d'une ville prise de „ force étoit pour les soldats, & celui „ d'une ville rendue par composition „ pour les Généraux. " Les Tribuns & les Centurions combattoient par leurs remontrances un dessein si téméraire. Mais le soldat ne les écoutoit point; & pour empêcher qu'on ne pût entendre leur voix, il agitoit ses armes avec grand bruit, prêt à prendre l'ordre de lui-même, si on refusoit de le lui donner.

An. R. 820. De J. C. 69.

Primus seul pouvoit obtenir audience: encore falloit-il qu'il procédât par voie d'insinuation, plutôt que par autorité. Il approuvoit & louoit l'ardeur qu'ils témoi-

gnoient

(*a*) Expugnatæ urbis prædam ad militem, deditæ ad duces pertinere. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. gnoient pour combattre : mais il les faisoit souvenir que c'étoit aux Généraux à les mener au combat, & que (a) si l'empressement de courir aux hazards étoit la gloire du soldat, la qualité la plus convenable à un Chef étoit une sage lenteur. Il leur représentoit ensuite quelle témérité il y avoit à attaquer pendant la nuit une ville dont ils ne connoissoient point les approches, & à ajoûter ainsi à la difficulté d'une entreprise périlleuse en elle-même, le danger des embuches que favoriseroient les ténébres. Il leur demandoit, adressant la parole à quelques-uns en particulier, s'ils avoient apporté des haches & les autres instrumens nécessaires pour aller à la sappe : & comme ils étoient obligés de répondre qu'ils ne les avoient point : „ Eh quoi! reprenoit-il, prétendez-vous percer & détruire des murailles avec vos épées & vos javelines ? Attendons que le jour paroisse. Nous profiterons de l'intervalle de la nuit pour faire apporter du camp tout ce qui nous manque, & demain Crémone est à nous. "

Ils en sont empêchés par l'arrivée des six Légions que Cécina

Primus commanda en effet un détachement de cavalerie pour aller avec les valets de l'armée chercher à Bédriac toutes les machines nécessaires à l'attaque d'une

(a) Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus cupidinem pugnandi convenire: duces providendo, consultando, cunctatione sæpius, quàm temeritate, prodesse. *Tac.*

d'une place. Mais l'obstination des soldats étoit si grande, & ils sçavoient si peu obéir, qu'ils se portoient déjà à une sédition, s'ils n'avoient appris dans le moment une nouvelle qui les arrêta. Des cavaliers s'étant approchés des murs de la ville enlevérent quelques Crémonois qu'ils trouvérent dehors, & ils sçurent par eux que les six Légions & toutes les troupes qui avoient été postées près du Tartaro, instruites de la défaite de leurs camarades, alloient arriver incessamment, & qu'ayant fait ce jour-là même une marche forcée de trente mille pas *, elles venoient résolues de combattre, & de réparer la honte de leur parti. Ce danger vainquit l'indocilité des soldats, & les disposa à écouter les conseils de leur Chef. Ils se rangérent donc en bataille suivant ses ordres, pour se tenir prêts à bien recevoir l'ennemi.

An. R. 820. De J. C. 69. avoit tenté inutilement de débaucher.

* Dix lieues.

Primus avoit cinq Légions. Il plaça au centre la troisiéme, dont il a déjà été parlé plus d'une fois, précisément sur la chaussée de la Voie Postumienne. Les quatre autres furent distribuées à droit & à gauche, deux de chaque côté. Tel étoit l'ordre des aigles & des drapeaux. Car pour ce qui est des soldats des différentes Légions, tous confondus pêle-mêle dans l'obscurité, ils prenoient le rang que le hazard leur assignoit. Les Prétoriens rappellés au drapeau par l'autorité de Vespasien, eurent leur poste près de la troisiéme

Combat nocturne, où elles sont défaites.

me

AN. R. 820. DE J. C. 69. me Légion. Les Cohortes auxiliaires furent jettées sur les aîles. La cavalerie couvroit les flancs & la queue de l'armée. Les Rois Sido & Italicus, avec l'élite de leurs Suéves, formoient la premiére ligne.

Les Légions de Vitellius auroient dû entrer dans Crémone, y prendre de la nourriture & du repos, & le lendemain tomber sur un ennemi qui n'auroit pu leur résister, transi de froid, & épuisé de besoin. Mais ils n'avoient ni Chef ni sage Conseil qui les guidât: & sur la troisiéme heure de la nuit elles vinrent se heurter contre l'armée des adversaires, qui les attendoit en bon ordre. Comme elles étoient de vieilles troupes, & qui sçavoient le métier de la guerre, elles se rangérent d'elles-mêmes, autant que le pouvoient permettre les ténébres d'une nuit d'hiver. Car on étoit alors sur la fin du mois d'Octobre. Les soldats des Légions qui venoient d'être vaincues, fortifiérent celles qui arrivoient d'Ostiglia, en se répandant parmi toutes les Compagnies.

On se battit dans l'obscurité avec des succès aussi divers, que la confusion étoit horrible. Comme on ne se voyoit point, le courage, la vigueur du bras, l'adresse, devenoient inutiles. C'étoient de part & d'autre mêmes armes: le mot, à force d'être demandé & rendu, étoit connu réciproquement dans les deux armées: les dra-

drapeaux mêmes se méloient à mesure qu'un peloton vainqueur les emportoit, soit d'un côté, soit de l'autre. AN. R. 820. De J. C. 69.

Une des Légions qui occupoient la gauche de l'armée de Primus, souffrit beaucoup. Elle perdit six de ses Capitaines les plus distingués, & quelques-unes de ses Enseignes. L'Aigle même ne fut sauvée que par la valeur extrême du premier Capitaine de la Légion Atilius Verus, qui la défendit au prix de son sang & de sa vie. Primus fit avancer les Prétoriens pour soutenir le combat chancelant en cet endroit: & ils repoussèrent d'abord l'ennemi, mais ils furent ensuite repoussés eux-mêmes, ne pouvant résister à la multitude & à la violence des traits que lançoient les machines placées par les gens de Vitellius sur la chaussée, d'où elles tiroient à coup sûr, étant servies librement, & n'ayant rien autour d'elles qui embarrassât leur effet.

Une ballisté surtout foudroyoit l'armée de Primus, & en écrasoit les rangs entiers par de gros quartiers de pierre qu'elle décochoit avec roideur. Le ravage auroit été grand, si la valeur admirable de deux soldats ne l'eût arrêté. S'étant couverts de leurs boucliers, ils s'approchent, sans être apperçus, de la terrible machine, coupent les cordages par lesquels elle étoit suspendue, & la démontent. Ils furent percés sur le champ, & ainsi leurs noms ont péri; mais le souve-

ve-

AN R. 820. DE J. C. 69. venir de leur action s'est conservé, & méritoit assurément de n'être pas enséveli dans l'oubli.

La nuit étoit déjà bien avancée, & la fortune du combat encore incertaine, lorsque la Lune se leva, & donna moyen de distinguer les objets, mais avec une différence bien importante pour les deux armées. Celle de Primus l'avoit au dos: & conséquemment l'ombre qu'elle faisoit étant jettée en avant trompoit les ennemis, qui prenoient les ombres pour les corps, & ne donnoient à leurs traits qu'une portée trop foible pour aller jusqu'au but. Au-contraire les soldats de Vitellius éclairés par la lumiére qu'ils avoient en face, étoient apperçus distinctement par les adversaires, & ne pouvoient se précautionner contre des coups qui partoient de l'obscurité.

Primus redoubla d'activité, dès qu'une fois il fut à portée de voir & d'être vu. Il parcouroit les rangs, variant ses exhortations & ses motifs d'encouragement selon la différence de ceux à qui il parloit, tantôt employant les reproches capables de piquer d'honneur, tantôt prodiguant les louanges, toujours présentant les espérances les plus flatteuses. S'il s'adressoit aux Légions Pannoniques, qui avoient été vaincues en combattant pour Othon, il leur demandoit pourquoi elles avoient repris les armes. Il les faisoit souvenir que ces plaines où elles combattoient actuelle-

le-

lement, étoient celles qui avoient été té- An. R. 820. De J. C. 69.
moins de leur défaite; & que l'occasion ne pouvoit être plus belle pour effacer leur honte, & pour recouvrer leur gloire. Passant ensuite aux Légions de Mœsie, il leur représentoit qu'elles avoient donné le signal de la guerre pour Vespasien, & qu'envain s'étoient-elles fait un honneur de défier les partisans de Vitellius par des menaces en paroles, si lorsqu'il falloit en venir aux mains avec eux elles ne pouvoient soutenir leur effort. Il combloit d'éloges la troisiéme Légion, qui depuis plus d'un siécle s'étoit toujours signalée par sa valeur; & il lui rappelloit ses exploits sous Antoine contre les Parthes, sous Corbulon contre les Arméniens, & en dernier lieu contre les Sarmates *. Les Prétoriens donnoient matiére aux reproches, & il les en accabloit. „ Soldats indignes de ce nom, leur di- „ soit-il, vrais bourgeois, si vous ne rem- „ portez ici la victoire, quelle sera vo- „ tre ressource? Cassés, rétablis, à quel „ autre Empereur aurez-vous recours si „ vous êtes vaincus? quel autre camp „ vous recevra? Vos drapeaux & vos „ armes sont au pouvoir des ennemis. Re- „ tirez-les de leurs mains, ou n'attendez „ qu'une mort certaine. Je ne vous par- „ le point de l'ignominie: vous l'avez „ épuisée, & vous ne la sentez plus. " De toutes parts retentissent de grands cris: & le Soleil s'étant levé en ce moment, les

* Voyez ci-dessus, L. XIII. p. 101.

An. R. 820. De J. C. 69. les soldats de la troisiéme Légion le saluérent, selon la coutume reçue en Syrie, où ils avoient toujours servi jusqu'à ces derniéres années.

Un bruit sans auteur certain, ou peut-être répandu à dessein par Primus, contribua à la victoire. Tout d'un coup se débite de rang en rang la nouvelle que Mucien est arrivé. Animés par l'idée d'un si puissant secours, les gens de Primus avancent sur l'ennemi, dont les rangs commençoient à s'éclaircir, parce que dans une armée sans Chef, chaque soldat suivoit l'impression de sa valeur ou de sa timidité pour se porter en avant ou reculer; pour se joindre aux uns, se séparer des autres. Quand Primus vit qu'ils plioient, il les presse vivement, & parvient enfin à les enfoncer & à les rompre. Mis en désordre, ils ne purent plus se réformer, à cause de l'embarras des voitures & des machines de guerre. Il ne fut question pour les vainqueurs, que de poursuivre & de tuer.

Un pére tué par son fils.

Le carnage fut signalé par une avanture tragique: un fils tua son pére. Voici les circonstances de ce fait horrible. Julius Mansuetus, né en Espagne, en prenant parti dans une des Légions Germaniques, laissa chez lui un fils en bas-âge. Celui-ci étant devenu grand, fut enrôlé dans une Légion que Galba levoit en Espagne; & comme cette Légion se déclara pour Vespasien, le fils se trouva par l'ar-

l'arrangement des circonstances ennemi de son pére. Dans le combat dont je parle, l'ayant rencontré sans le connoître, il le porta à terre d'un coup d'épée, & pendant qu'il le fouille, il en est reconnu, & le reconnoît lui-même. Il s'écrie, il se lamente, il embrasse le mourant, & d'une voix plaintive il prie les manes de son pére de lui pardonner, & de ne le pas poursuivre comme parricide. „ C'est „ (a) le crime de la guerre civile, di- „ soit-il, & non le mien. Mon action „ se confond dans la multitude des ac- „ tions semblables. Qu'est-ce qu'un sol- „ dat sur toute une armée?" Ceux qui étoient près de lui le remarquérent, ensuite d'autres, & bientôt une nouvelle si étrange est sçue de tous. C'est (b) à qui témoignera plus de surprise, plus de douleur, plus d'indignation & d'horreur contre une guerre si cruelle: & au milieu de ces discours, ils ne laissent pas de dépouiller leurs parens, leurs alliés, leurs fréres tués dans le combat. Ils se plaignent d'un crime d'impiété commis par l'un d'entre eux, & ils l'imitent.

An. R. 820. De J. C. 69.

Prise du camp qui

Les troupes de Primus, soutenues par le

(a) Publicum id facinus: & unum militem quotam civilium armorum partem? Tac.

(b) Hinc per omnem aciem miraculum, & questus, & sævissimi belli exsecratio. Nec eò segniùs propinquos, affines, fratres trucidatos spoliant. Factum esse scelus loquuntur, faciuntque. Tac.

AN. R. 820. DE J. C. 69. environnoit la ville de Crémone.

le succès, étoient infatigables. Après avoir combattu un jour & une nuit, ne comptant avoir rien fait tant qu'il restoit quelque chose à faire, elles voulurent attaquer la ville de Crémone, où les fuyards s'étoient mis à couvert. Ce n'étoit pas une entreprise aisée. Les Légions Germaniques, dans la guerre contre Othon, avoient environné la ville d'un camp, & le camp d'un fossé avec son parapet ; & ces fortifications étoient encore augmentées depuis peu par de nouveaux ouvrages. Les Chefs de l'armée victorieuse hésitoient donc beaucoup, & craignoient qu'il n'y eût de la témérité à tenter avec des troupes harassées de forcer des lignes, & ensuite une place ceinte de bonnes murailles. Cependant il se trouvoit des inconvéniens dans les autres partis que l'on pouvoit prendre. Retourner à Bédriac, c'étoit une marche longue & pénible, & leur victoire devenoit inutile. S'ils se fortifioient un camp à la vue de l'ennemi, ils s'exposoient à de vigoureuses sorties, qui pourroient troubler les travailleurs, & présenter peut-être occasion aux vaincus de prendre leur revanche. L'ardeur des soldats termina toutes ces irrésolutions. (a) Ils appréhendoient beaucoup moins le danger, que le moindre retar-

de-

(a) Miles periculi, quàm moræ patientior. Quippe ingrata quæ tuta, & ex temeritate spes; omnisque cædes, & vulnera, & sanguis, aviditate prædæ pensabantur. *Tac.*

dement. Toutes mesures de prudence leur étoient suspectes : le dessein le plus téméraire avoit pour eux le plus d'attraits : les blessures, le sang, le carnage, ils comptoient tout pour rien en comparaison du butin que leur avidité se promettoit. Primus se rendit à leurs vœux, & les mena à l'attaque du camp.

AN. R. 820. De J. C. 69.

D'abord on se battit de loin à coups de fléches & de javelots. Mais dans ce genre de combat les assaillans avoient beaucoup de desavantage, parce que leurs adversaires élevés sur un rempart tiroient de haut en bas avec plus de force, & plongeoient dans leurs rangs. Primus distribua les postes, & forma trois attaques, afin de jetter de l'émulation entre les Légions, & d'augmenter ainsi leur courage. Il fallut attendre que l'on eût ramassé dans les campagnes tous les instrumens de fer propres à percer & à briser, des bêches, des pics, des haches, des faulx : on apporta aussi des échelles. Lorsque tout fut prêt, les gens de Primus élevant leurs boucliers sur leurs têtes pour former une tortue, s'approchent jusqu'aux portes du camp & au pied du rempart. De part & d'autre la maniére de se battre étoit sçavante, entre Romains formés sous la même discipline. Les soldats de Vitellius roulent sur la tortue des pierres d'une énorme pesanteur, ils enfoncent des lances & de longues perches entre les intervalles des boucliers,

AN. R. 820. & enfin ils en rompent tellement la liaison, que les assaillans mis à découvert sont accablés d'une grêle de traits, & écrasés par les masses de pierres.
DE J. C. 69.

Repoussés avec perte d'un grand nombre des leurs, le courage commençoit à leur manquer. Leurs Chefs s'avisérent de leur montrer Crémone, & de leur en faire espérer le pillage. Tacite doute à qui il doit attribuer cet indigne expédient, qui causa la désolation & la ruine d'une des plus belles villes d'Italie. Les uns en faisoient auteur l'affranchi Hormus: selon d'autres, c'étoit à Primus qu'il falloit s'en prendre. Qui (a) que ce soit des deux, dit Tacite, cette honteuse & criminelle action ne dégénére point du reste de leur conduite.

Les soldats animés par l'espérance d'un riche butin, ne connoissent plus ni obstacle, ni danger. (b) Malgré les blessures, malgré le sang qui coule à grands flots, ils sappent le pied du rempart, ils battent les portes avec furie. Les plus har-

(a) Neque Antonius, neque Hormus, à famâ suâ, quamvis pessimo flagitio, degeneravere. *Tac.*

(b) Non jam sanguis, neque vulnera morabantur, quin subruerent vallum, quaterentque portas, innixique humeris, & super iteratam testudinem scandentes, prehensarent hostium tela brachiaque. Integri cum sauciis, semineces cum exspirantibus volvuntur, variâ pereuntium formâ, & omni imagine mortium. *Tac.*

hardis, montés sur les épaules de leurs camarades, ou sur la tortue qui avoit été réformée, & se trouvant ainsi à hauteur des ennemis, les saisissent par le bras, leur arrachent leurs épées. Souvent ils succombent: & blessés & non blessés, des soldats pleins de vie pêle-mêle avec les mourans, tombent & roulent dans le fossé. Il n'est point de maniére de mourir dont on ne voie l'image dans cet affreux assaut. AN. R. 820. De J. C. 69.

La troisiéme & la septiéme Légion étoient réunies en une même attaque, & elles se disputoient à l'envi la gloire d'entamer la victoire, & de faire au camp la premiére brêche. Primus avoit pris son poste en cet endroit, & il les appuyoit à la tête d'une troupe d'élite. Leur ardeur forcenée triompha enfin de la résistance des gens de Vitellius, qui voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, & que leurs traits glissoient tout le long de la tortue, poussérent la balliste elle-même sur les assaillans. C'étoit une vaste & pesante machine, qui écrasa ceux sur qui elle tomba, mais elle emporta dans sa chûte les creneaux & la tête du rempart. Dans le même moment une tour voisine, battue depuis longtems à coups de grosses pierres, s'ouvrit; & pendant que les soldats de la septiéme Légion s'efforcent d'entrer par la brêche, ceux de la troisiéme percent & enfoncent la porte avec leurs épées & leurs haches.

AN. R. 820. De J. C. 69. C. Volusius, soldat de cette dernière Légion, entra le premier, & montant sur le rempart il cria que le camp étoit pris. Tout fuit, tout se précipite: les vainqueurs pénétrent de toutes parts, & en un instant l'espace entre le camp & la ville est inondé de sang & de corps morts.

Restoit encore un nouveau travail, Crémone tenoit bon: & les vainqueurs, après tant de laborieux efforts, voyoient devant eux de hautes murailles, des tours de pierre, des portes garnies de lames de fer, des soldats postés sur les murs, & présentant la pointe de leurs armes. Le peuple de la ville étoit nombreux, & attaché de cœur au parti de Vitellius. Une foire célébre qui s'y tenoit actuellement, avoit attiré un grand concours de toutes les parties de l'Italie: renfort considérable pour ceux qui défendoient la place, & puissant aiguillon pour l'avidité des assaillans, qui envisageoient dans cette circonstance une riche augmentation de butin.

Les vainqueurs se préparent à attaquer la ville. Elle se rend.

Primus ordonne que l'on mette le feu aux plus agréables maisons des fauxbourgs, pour ébranler le courage des Crémonois par la perte de leurs possessions. Dans les édifices voisins des murs, & dont quelques-uns les dominoient, il place de braves soldats, qui avec les tuiles qu'ils arrachoient, avec des poutres, avec des torches allumées, nettoyent la mu-

muraille, & empêchent qu'aucun n'ose s'y montrer. Déjà les Légions se disposoient en tortue, déjà commençoient à voler les traits & les pierres, lorsqu'enfin l'opiniâtreté des partisans de Vitellius fit place à la réflexion & à la crainte. Surtout ceux qui tenoient un rang distingué dans les troupes, pensérent qu'il falloit ne point luter contre la fortune: de peur que si Crémone étoit emportée d'assaut, il n'y eût plus de pardon à espérer, & que toute la colére du vainqueur ne tombât, non sur une multitude qui n'avoit rien, mais sur les Centurions & les Tribuns, dont la dépouille pouvoit tenter les meurtriers. Le (a) simple soldat, sans souci sur l'avenir, par une brutale indifférence ne songeoit point à se rendre. Errans dans les rues, ou cachés dans les maisons, ils ne demandoient point la paix lors même qu'ils avoient cessé de faire la guerre.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Les premiers Officiers se décident. Ils font disparoître le nom & les images de Vitellius, & ils délivrent Cécina de ses chaînes, le priant de leur servir d'intercesseur. Cécina, (b) bouffi d'orgueil & de

(a) Gregarius miles, futuri socors, & ignobilitate tutior, perstabat. Vagi per vias, in domibus abditi, pacem ne tum quidem orabant, quum bellum posuissent. Tac.

(b) Aspernantem tumentemque lacrymis fatigant, extremum malorum, tot fortissimi viri, proditoris opem invocantes. Tac.

AN. R. 820. De J. C. 69.

de colére, rejette leurs suplications. Ils lui font instance; ils versent des larmes pour le fléchir; & par le plus grand des malheurs tant de braves gens sont réduits à implorer la protection d'un traître. Enfin ils arborent sur le mur les témoignages de leur soumission, & ils se montrent résolus à ouvrir leurs portes.

Les Légions vaincues sortent de la place.

Alors Primus fit cesser toute hostilité, & les Légions vaincues sortirent de la place. Les (a) aigles & les drapeaux marchoient à la tête: venoient ensuite en une longue file les soldats desarmés, abattus par la douleur, baissant les yeux en terre. Les vainqueurs étoient rangés en haie des deux côtés: & d'abord ils leur faisoient des reproches insultans, ils les menaçoient du geste & de la main. Mais lorsqu'ils les virent consternés, humiliés, ne se refusant à rien, & disposés à tout souffrir, ils se souvinrent que c'étoient-là ces mêmes guerriers qui peu de mois auparavant vainqueurs à Bédriac, avoient usé modérément de la victoire. Cécina au-

(a) Signa aquilasque extulere: moestum inermium agmen, dejectis in terram oculis, sequebatur. Circumsteterunt victores, & primò ingerebant probra, intentabant ictus. Mox ut præberi ora contumeliis, & positâ omni ferociâ cuncta victi patiebantur, subit recordatio, illos esse qui nuper Bedriaci victoriæ temperassent. Sed ubi Cæcina, prætextâ lictoribusque insignis, dimotâ turbâ, Consul incessit, exarsere victores: superbiam, sævitiamque, adeò invisa scelera sunt, etiam perfidiam, objectabant. *Tac.*

au-contraire irrita leurs esprits, & ils ne purent le voir marcher en pompe, comme Consul, orné de la robe prétexte, & précédé de ses licteurs, sans entrer en indignation. Ils lui reprochérent son orgueil, sa cruauté, & même, tant les traîtres sont odieux, sa perfidie. Primus le défendit contre leurs insultes, & l'envoya à Vespasien, que la politique engagea à le bien recevoir, mais sans lui donner d'emploi. Nous verrons par la suite qu'il avoit grande raison de s'en défier. — An. R. 820. De J. C. 69. — *Jos. de B. Jud.* v. 13.

Jusques-là Primus s'étoit couvert de gloire. Par sa diligence, par son activité, par sa valeur, par sa bonne conduite, il avoit commencé & fini la guerre. Car la victoire remportée par lui sur les huit Légions Germaniques, & la prise de Crémone, décidérent la querelle entre Vitellius & Vespasien. Ce qui restoit à faire ne souffrit plus de difficulté, & fut la suite naturelle & comme nécessaire de ce premier & brillant exploit. Mais le sac de Crémone ternit beaucoup la réputation du vainqueur. — Sac de Crémone.

Au moment même que la ville se rendoit, le soldat, qui s'en étoit promis le pillage, se portoit à faire main-basse sur les habitans, & il ne fut arrêté que par les priéres de ses Chefs. Primus ayant convoqué les deux armées, combla d'éloges les vainqueurs, témoigna de la clémence & de la bonté aux vaincus, mais — *Tac. Hist.* III. 32.

AN. R. 820. DE J. C. 69. il ne s'expliqua point sur Crémone. Ce silence disoit beaucoup à des troupes en qui l'avidité du butin étoit fortifiée par une vieille haine, & par plusieurs motifs de ressentiment. Les Crémonois passoient pour avoir été attachés au parti de Vitellius dès le tems de la guerre d'Othon. Le choix que Cécina après sa victoire avoit fait de leur ville pour y donner un combat de gladiateurs, confirmoit cette idée. Pendant que la treiziéme Légion travailloit par ordre aux préparatifs de ce spectacle, les Crémonois avoient piqué par des railleries mordantes, auxquelles le peuple des villes est naturellement assez enclin, les soldats de cette Légion, alors l'une des vaincues, & actuellement victorieuse. Crémone étoit redevenue une seconde fois le siége de la guerre : les habitans avoient fourni de la nourriture pendant le combat aux soldats de Vitellius : des femmes mêmes s'étoient intéressées à l'action jusqu'à venir sur le champ de bataille, où quelques-unes avoient été tuées. Tant d'offenses irritoient les soldats, pendant que les richesses de la Colonie, dont l'apparence étoit encore augmentée par l'occurrence de la foire aiguillonnoient leur cupidité.

Il eût été peut-être bien difficile à Primus de sauver Crémone, quand il l'eût voulu. Mais il ne fit pour cela aucun effort : & même une mauvaise plaisanterie qui lui échappa, fut interprétée comme s'il

s'il eût prétendu donner le signal pour mettre le feu à la ville. Car étant entré dans le bain pour se laver & se nettoyer, parce qu'il étoit tout couvert de sang, & ayant trouvé l'eau trop froide, il s'en plaignit, & ajoûta tout de suite : „ Mais „ elle sera bientôt chauffée suffisam- „ ment". Ce mot fut remarqué, & fit retomber sur lui toute la haine de l'incendie de Crémone, d'autant plus que le rang qu'il tenoit & sa gloire attiroient sur lui tous les yeux, & effaçoient absolument ses collégues. Il est pourtant vrai que la ville bruloit déjà. AN. R. 820. De J. C. 69.

Quarante mille hommes armés y entrérent en ennemis, & un plus grand nombre encore de valets, troupe plus pétulante que les soldats mêmes, & plus portée à la licence & à la cruauté. Ni l'âge, ni les dignités n'étoient des sauvegardes respectées, & ne défendirent personne, soit de la mort, soit d'outrages plus cruels que la mort même. Les femmes âgées, les vieillards, vil butin, ne laissoient pas d'être traînés & enlevés pour servir de jouët. Les jeunes personnes excitoient des combats entre les ravisseurs, qui se les arrachoient mutuellement, & qui après les avoir tirées violemment chacun de son côté, souvent en venoient aux mains, & se tuoient les uns les autres. Ceux qui emportoient des sommes d'argent, ou les précieuses offrandes des Temples, ren-

An. R. 820. De J.C. 69. controient d'avides camarades, qui les massacroient pour s'emparer de leur proie. Quelques-uns dédaignant ce qui étoit exposé en vue, s'acharnoient sur de riches habitans, qu'ils soupçonnoient d'avoir caché leurs trésors; & par les coups, par les tortures, ils s'efforçoient de tirer d'eux leur secret. Ils portoient des torches en main, & lorsqu'ils avoient pillé les maisons & les Temples, ils y jettoient, par manière de divertissement, leurs flambeaux allumés. Comme (a) l'armée étoit composée de Nations différentes, qu'il y avoit des Romains, des Alliés, des Etrangers, dans une si grande variété d'inclinations, de mœurs, de loix, ce qui eût été illicite pour l'un, passoit pour permis chez l'autre, & rien n'échappoit aux diverses formes sous lesquelles se produisoit la cupidité. Pendant quatre jours Crémone fournit de quoi assouvir cette multitude de forcenés. Tout fut brulé, le sacré comme le profane. Le seul Temple de la Déesse Méphitis (b), qui étoit hors la ville, échappa aux flammes, protégé, dit Tacite, par sa situation, ou par la Divinité qui y présidoit. Il nous est aisé de choisir entre les deux membres de cette af-

(a) Utque exercitu vario linguis, moribus, cui cives, socii, externi interessent, diversæ cupidines, & aliud cuique fas, nec quidquam illicitum. *Tac.*

(b) *Le département de cette Déesse étoit la corruption de l'air, qu'on la supposoit chargée d'éloigner.*

alternative. On prétend que dans ce sac & dans les deux combats précédens, il périt cinquante mille hommes du côté des vaincus. Joséphe évalue la perte du côté de Primus à quatre mille cinq cens tant Officiers que soldats.

AN. R. 820. De J. C. 69. Dio. Jos. de B. Jud. V. 13.

Ainsi fut détruite la ville de Crémone l'an deux cens quatre-vingts-sept de sa fondation. Les Romains l'avoient bâtie la première année de la guerre d'Annibal, comme il a été rapporté dans l'Histoire de la République. La commodité de sa situation, la fertilité de son territoire, ayant attiré des cantons voisins un grand nombre d'habitans, elle devint florissante. Sa destinée fut singuliére. Les guerres étrangéres l'avoient épargnée : elle fut malheureuse dans les guerres civiles, vexée par les Triumvirs à cause de son attachement aux défenseurs de la liberté, & ruinée par Primus combattant pour Vespasien.

Tome IV. L. XII. p. 270. & L. XIII. p. 331. Virg. Ecl. IX. & ibi Serv.

Elle se releva pourtant de ce désastre. Primus, honteux & confus, & voulant appaiser un peu les reproches qui s'élevoient contre lui de toutes parts, rendit une Ordonnance pour défendre de retenir aucun Crémonois en esclavage; & il avoit été prévenu par le concert des peuples de l'Italie à refuser d'acheter de pareils esclaves. Ceux qui les avoient pris ne pouvant donc les garder ni les vendre, furent assez barbares pour aimer mieux les tuer. Cette horrible inhumanité for-

Rétablissement de cette ville. Tac. Hist. III. 34.

An. R. 820. De J. C. 69. ça les parens & les alliés de ces malheureux prisonniers à les racheter furtivement. Ainsi en peu de tems les Crémonois se rassemblérent : l'amour de la patrie les ramena tous au milieu des tristes débris de leur ville, qui leur étoient toujours chers : & encouragés par Vespasien, non seulement ils rebâtirent leurs maisons, mais les plus riches d'entre eux firent la dépense de la reconstruction des Temples & des Places publiques.

Premiers soins de Primus après sa victoire.

Primus ne put pas rester longtems près des murs d'une ville détruite, dont les environs étoient infectés de sang & de cadavres, & il s'éloigna à trois mille pas. Son premier soin fut de rappeller à leurs drapeaux les soldats des Légions vaincues, que la fuite & la terreur avoient dissipés & écartés. Comme la guerre n'étoit pas finie, & que l'on pouvoit craindre quelques mouvemens de la part de ces Légions, il ne crut pas devoir les laisser en Italie, & il les sépara en divers cantons de l'Illyrie, province affectionnée à Vespasien.

Il dépêcha ensuite des couriers pour aller porter en Espagne & dans la Grande-Bretagne la nouvelle de sa victoire. En Gaule & en Germanie il envoya deux Officiers, Julius Calenus, Eduen, Alpinus Montanus, de Tréves, qui ayant combattu pour Vitellius à la journée de Crémone, pouvoient servir de preuves comme de témoins du mauvais état des affai-

affaires de cet Empereur. Il prit en même tems la précaution de garder soigneusement les passages des Alpes, parce que l'on craignoit toujours qu'il ne vînt de Germanie des secours au parti vaincu.

An. R. 822. De J. C. 69.

Primus méritoit sans-doute ses succès par l'activité de son courage, & par toutes les qualités d'un grand Capitaine : mais il en étoit redevable en partie à l'indolence stupide de Vitellius, qui après avoir fait partir Cécina, & ensuite Valens, avoit (a) cherché à noyer dans le luxe & dans les plaisirs les inquiétudes de la guerre. Il ne songeoit ni à faire des provisions, ni à remplir ses arsenaux, ni à encourager par ses exhortations les troupes restées auprès de lui, & à les tenir en haleine par un continuel exercice : il n'avoit pas même l'attention de se montrer. Caché dans les bôcages de ses jardins, & semblable à ces vils animaux que l'on engraisse dans l'obscurité, & qui, pourvu qu'on leur fournisse de la pâture, demeurent immobiles & comme engourdis sous un toit, il vivoit sans aucun souci : le passé, le présent, l'avenir, rien ne le touchoit, si ce n'est le boire & le manger.

Stupide indolence de Vitellius.

Pendant qu'il se livroit à cette oisiveté.

(a) Curis luxum obtendebat. Non parare arma, non alloquio exercitioque militem firmare, non in ore vulgi agere : sed umbraculis hortorum abditus, ut ignava animalia, quibus si cibum suggeras, jacent torpentque, præterita, instantia, futura, pari oblivione dimiserat. *Tac.*

AN. R. 820. de J. C. 69. té brutale dans le parc d'Aricie, il apprend la défection de Bassus & des troupes navales de Ravenne. Ce premier coup ayant commencé à réveiller Vitellius de sa léthargie, fut bientôt suivi d'un second. Il reçut nouvelle de la trahison de Cécina, qui l'auroit jetté dans d'étranges allarmes, si le même courier n'eût annoncé que le traître avoit été mis aux fers. Dans ce dernier événement il y avoit mélange de bien & de mal, d'inquiétude & de joie : & les (a) vues de Vitellius étoient si courtes, son ame si portée à une molle nonchalance, que la joie prévalut dans son esprit. Il revient à Rome triomphant, & dans une nombreuse assemblée, convoquée par son ordre, il comble de louanges la fidélité des soldats : il casse l'un des deux Préfets du Prétoire, P. Sabinus, créature de Cécina, ordonne qu'on le charge de chaînes, & nomme en sa place Alphenus Varus.

Flatteries des Sénateurs. Delà il vint au Sénat, auquel il fit une harangue du style le plus magnifique. Les Sénateurs y répondirent par des flatteries recherchées; & prêt à périr, Vitellius s'en laissoit enivrer. Le frére de l'Empereur opina durement contre Cécina, & donna le ton aux autres, qui concertant les expressions les plus énergiques pour marquer l'indignation, exaggéroient le cri-

(a) Plus apud socordem animum lætitia quàm cura valuit. *Tac.*

crime d'un Consul qui avoit trahi la République, d'un Général qui manquoit de fidélité à son Empereur, d'un ami ingrat qui se déclaroit contre son Prince après en avoir été comblé de bienfaits. Ils (a) sembloient ainsi s'intéresser pour Vitellius, pendant que le motif de leur douleur étoit tout autre, & qu'ils plaignoient au fond du cœur le sort de la République asservie sous un indigne joug, & devenue le jouët des vices du Prince & de ses Ministres. Aucun ne s'échappoit à rien dire de desobligeant contre les Généraux du parti contraire: ils taxoient les armées d'erreur & d'imprudence, & ils tournoient autour du nom de Vespasien sans oser le prononcer.

An. R. 820. De J. C. 69.

Consul d'un jour.

Lorsque cette assemblée se tenoit, il restoit un jour de Consulat à Cécina, & il se trouva un Sénateur qui sollicita ce jour vacant comme une grande grace, & qui l'obtint, non sans apprêter beaucoup à rire, & à ses dépens, & aux dépens de celui qui lui accordoit une pareille faveur. Roscius Regulus prit possession du Consulat le trente & un d'Octobre, & il abdiqua le même jour. On avoit déjà vu un Consul d'un jour sous le Dictateur César. Ce qu'il y eut d'unique ici, c'est que l'on

(a) Velut pro Vitellio conquerentes, dolorem suum proferebant. Nulla in oratione cujusquam erga Flavianos duces obtrectatio. Errorem imprudentiamque exercituum culpantes, Vespasiani nomen suspensi & vitabundi circumibant. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. l'on donnoit un successeur à un homme vivant, & qui n'avoit été destitué ni par Decret du Sénat, ni par Ordonnance du Peuple. Vitellius & ceux qui le gouvernoient n'en sçavoient pas assez pour être attentifs à un semblable défaut de formalité.

Vitellius fait empoisonner Junius Blesus. *Tac. Hist.* III. 38.

La mort de Junius Blesus, arrivée dans ce même tems, fit beaucoup de bruit, & elle est une derniére preuve que Vitellius, aussi digne de haine que de mépris, méritoit encore plus par sa cruauté & sa perfidie, que par sa gloutonnerie & par son imbécillité, le malheur qui le menaçoit. Nous avons vu que Junius Blesus s'étoit déclaré des premiers pour Vitellius, & qu'il l'avoit même reçu magnifiquement à Lyon: mais que dès lors cette ame lâche & basse lui rendoit pour ses services une haine de jalousie. Cette haine se renouvella, & s'aigrit à l'occasion que je vais raconter.

Vitellius étant considérablement malade, apperçut dans son voisinage une tour éclairée de beaucoup de lumiéres pendant la nuit. Il demanda ce que c'étoit, & on lui répondit que Cécina Tuscus donnoit un grand repas à plusieurs convives, dont le plus distingué étoit Blesus. On ne manqua pas, suivant la méthode des Courtisans, de grossir & d'envenimer les choses, en relevant l'appareil de la fête, & la gaieté qui y régnoit: & l'on observa que celui qui don-

noit

noit le repas, ceux qui le recevoient, & AN. R. 820. surtout Blesus, choisissoient bien mal De J. C. 69. leur tems pour se réjouir, pendant que leur Prince étoit malade. Vitellius (a) ayant paru prendre feu, cette race d'hommes malfaisans qui se trouvent dans toutes les Cours, attentifs à épier les mauvaises humeurs du Maître, crurent avoir trouvé le moment de perdre Blesus: & L. Vitellius, qui décrié pour ses vices, ne pouvoit souffrir en autrui l'éclat de la vertu & de la réputation, se chargea du personnage odieux de délateur auprès de son frére.

Il entre dans la chambre, tenant le fils de l'Empereur entre ses bras, & se jettant à genoux, il demeure quelque tems immobile & en silence. Vitellius lui ayant démandé la cause de sa douleur & de son saisissement: « Ce n'est point, répon- » dit-il, pour moi que je crains: c'est » le danger de mon frére & de sa famil- » le, qui est l'objet de mes allarmes. En » vain redoutons-nous Vespasien. La » valeur des Légions de Germanie, la » fidélité de nos Provinces, l'espace im- » mense de terres & de mers qui le sé- » pare de nous, voilà de quoi nous ras- sur-

(a) Ubi asperatum Vitellium, & posse Blæsum perverti, satis patuit iis qui Principum offensas acriùs speculantur, datæ L. Vitellio delationis partes. Ille infensus Blæso, æmulatione pravâ, quòd cum omni dedecore maculosum egregia fama anteibat, cubiculum Imperatoris reserat. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69.

„ sûrer. Mais dans le sein de la ville „ nous avons un ennemi, qui cite pour „ ses ancêtres les Junius & les (a) An„ toines, & qui joint à la splendeur qu'il „ prétend tirer d'une origine Impériale, „ des maniéres populaires, & une ma„ gnificence propre à corrompre les sol„ dats. Tous (b) les yeux se tournent „ vers lui, pendant que ne faisant au„ cune différence entre vos amis & vos „ ennemis, vous fomentez l'ambition „ d'un rival, qui du milieu d'un festin „ de divertissement, jouit du spectacle „ de son Prince malade. Rendez-lui pour „ cette joie déplacée un juste retour de „ tristesse & de larmes : changez pour lui „ cette nuit brillante d'illuminations en „ une nuit funébre. Qu'il sçache que Vi„ tellius est vivant, & que si les Dieux „ l'enlevoient à la Terre, il a un fils, „ soutien de sa maison. "

Vitellius fut effrayé, & ne délibéra que sur la maniére d'exécuter sa vengeance : craignant la haine publique s'il ordonnoit ouvertement la mort de Blesus, il prit le lâche parti du poison. Il vou-

(a) *Ignore par où Blesus prétendoit appartenir à la Maison des Antoines.*

(b) Versas illuc omnium mentes, dum Vitellius amicorum inimicorumque negligens, foveat æmulum, Principis labores è convivio prospectantem. Reddendam pro intempestivâ lætitiâ mœstam ac funebrem noctem, quâ sciat & sentiat vivere Vitellium, & imperare, & filium habere. *Tac.*

voulut même jouir du plaisir de son forfait, en allant voir celui qu'un breuvage donné par son ordre avoit rendu mortellement malade; & on l'entendit se féliciter d'avoir pu repaître ses yeux de la mort de son ennemi. AN. R. 820. DE J. C. 69.

Ce crime parut d'autant plus atroce, que Blesus, outre l'éclat de sa naissance & la netteté d'une conduite sans tache, avoit conservé pour Vitellius une fidélité incorruptible. Lorsque Cécina méditoit sa trahison, & qu'à son exemple bien d'autres Chefs du même parti commençoient à s'en dégoûter, on sonda Blesus, qui rejetta les sollicitations avec fermeté. Homme (a) irreprochable dans ses mœurs, ami de la paix, nullement avide d'une fortune subite, il étoit si éloigné de désirer l'Empire, que peu s'en falloit qu'on ne l'en crût digne.

Lenteur & débauches de Valens. Il manque l'occasion de joindre l'armée.

Valens étoit parti de Rome, comme je l'ai dit, pour aller joindre l'armée. Mais sa marche fut lente, & convenable au cortége qu'il menoit avec lui, des femmes, des eunuques, comme s'il eût été, non un Général Romain, mais un Satrape Persan. L'infidélité de Bassus & la révolte de la flotte de Ravenne auroient dû hâter sa lenteur: & s'il eût eu de l'activité, s'il eût sçu prendre promp-

te-

(a) Sanctus, inturbidus, nullius repentini honoris, adeò non principatûs appetens, ut parum effugeret ne dignus crederetur. Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. tement son parti, il pouvoit prévenir le dernier éclat de la trahison de Cécina, ou du moins arriver à l'armée avant la journée de Crémone. Par (a) ses irrésolutions il perdit à délibérer le tems où il falloit agir. Il écouta les conseils différens de ceux qui l'accompagnoient, & dont les uns vouloient qu'avec quelques cavaliers d'élite il gagnât par des sentiers détournés Ostiglia ou Crémone, les autres jugeoient qu'il devoit mander les Cohortes Prétoriennes pour être en état de forcer les passages occupés par les ennemis.

Dans (b) les occasions délicates & périlleuses souvent les partis extrêmes sont les meilleurs. Il prit un milieu: & pendant qu'il auroit dû ou tout oser, ou agir selon les règles d'une prudence attentive à tout prévoir, il se contenta d'une précaution insuffisante, & écrivit pour demander du renfort à Vitellius, qui lui envoya trois Cohortes & un Régiment de cavalerie, troupe trop nombreuse pour tromper ceux qui gardoient les passages, trop foible pour vaincre les obstacles. Jusqu'à ce qu'il eût reçu ce secours, les débauches les plus criminelles remplirent son loisir. Les femmes & les filles de ses hô-

(a) Ipse inutili cunctatione, agendi tempora consultando consumpsit. *Tac.*

(b) Utrumque consilium aspernatus, quod inter ancipitia deterrimum est, dum media sequitur, nec ausus est satis, nec providit. *Tac.*

hôtes n'étoient point respectées. Il (a) employoit, selon les circonstances, l'argent, la force même. Il sembloit qu'il voulût abuser en désespéré d'une fortune prête à lui échapper. AN. R. 820. De J. C. 69.

Lorsque ce petit corps de troupes qu'il attendoit fut arrivé, il ne put en tirer aucun service, d'autant plus qu'il n'y trouva pas même un attachement fidéle & sincére pour Vitellius. La (b) seule présence de leur Chef les empêchoit de passer dans le parti contraire: & Valens sentoit que ce frein étoit peu capable de contenir des soldats, qui craignant beaucoup les dangers, comptoient pour peu l'infamie. Il les envoya à Rimini: & pour lui, revenant au dessein de dérober sa marche aux ennemis, il ne se fit accompagner que du petit nombre de ceux de la fidélité desquels il se tenoit assuré, tourna du côté de l'Ombrie, de-là passa en Toscane, où il apprit la défaite des Légions Germaniques, & la prise de Crémone.

Dessein hardi de Valens. Il est fait prisonnier.

Il forma alors une résolution qui marquoit en lui du courage, & dont les suites auroient pu être grandes & terribles, si

(a) Aderant vis & pecunia & ruentis fortunæ novissima libido. *Tac.*

(b) Pudor & præsentis ducis reverentia morabatur, haud diuturna vincula apud pavidos * periculorum, & dedecoris securos. *Tac.*

* *Le texte de Tacite porte* avidos. *Je suis une conjecture autorisée par le suffrage de deux Sçavans, & fondée en raison.*

An. R. 820. De J. C. 69. si la fortune l'eût secondé. Il gagna Pises, & s'y embarqua sur les premiers vaisseaux qu'il put trouver, pour aller descendre dans quelque port de la Narbonnoise, & de-là parcourir les Gaules, réunir les forces qui y étoient avec celles de Germanie, & en former une armée qui pût recommencer tout de nouveau la guerre. Les vents ou trop foibles, ou contraires, l'obligérent de relâcher à Monaco. Il y fut bien reçu par Marius Maturus, Intendant des Alpes maritimes, & qui étoit fidéle à Vitellius. Mais il apprit de lui que l'Intendant de la Narbonnoise Valerius Paulinus, autrefois Tribun dans les Cohortes Prétoriennes, brave guerrier, & de tout tems ami de Vespasien, avoit engagé les peuples du voisinage à prêter serment au nom de cet Empereur. Que maître de la ville de Fréjus, sa patrie, il faisoit soigneusement garder les côtes. Qu'il avoit à ses ordres & des vaisseaux & des troupes, & qu'outre les soldats qu'il avoit pu rassembler, le pays lui fournissoit des milices qui le servoient avec chaleur. Valens fort embarrassé, & sçachant mieux qui il devoit craindre, qu'il ne voyoit à qui se fier, se remit en mer. La tempête le jetta aux Iles Stœchades, * dépendantes de Marseille, où Paulinus envoya des galéres, qui le firent prisonnier.

* *Iles d'Hiéres.*

Vespasien est reconnu dans une

Sa retraite de l'Italie avoit livré Rimini à Cornelius Fuscus, nouveau Comman-

mandant de la flotte de Ravenne, qui s'étoit ensuite emparé du Picenum, & du plat-pays de l'Ombrie, ensorte que toute l'Italie se trouva partagée entre Vespasien & Vitellius par les Monts Apennins. La prise du même Valens fut le signal qui réunit toutes les provinces de l'Occident au parti du vainqueur. En Espagne la premiére Légion, qui conservoit le souvenir d'Othon & la haine contre Vitellius, donna l'exemple à la dixiéme & à la sixiéme de se déclarer pour Vespasien. Les Gaules ne balancérent point. Dans la Grande-Bretagne la seconde Légion, qui avoit eu Vespasien pour Commandant sous l'Empire de Claude, connoissoit sa bravoure & son habileté dans la guerre, & elle le reconnut avec joie & empressement. Les autres éprouvérent quelque agitation, parce qu'elles avoient un assez grand nombre d'Officiers placés par Vitellius. Mais enfin elles suivirent le torrent.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Vespasien reconnu dans une grande partie de l'Italie & dans toutes les provinces de l'Occident.

Tous ces succès étoient les fruits de la victoire de Primus, qui fut assez malhabile pour perdre le mérite de ses exploits par l'irrégularité de sa conduite. Depuis la journée de Crémone regardant la guerre comme finie, il ne se gêna plus, & la prospérité réveilla en lui tous les vices avec lesquels les dangers l'avoient obligé de faire tréve, l'avidité, l'orgueil, une ambition effrenée : il travailloit à se faire aimer des Légions, comme si elles eus-

Irrégularité de la conduite de Primus depuis la journée de Crémone.

*Tac. Hist.* III. 49.

AN. R. 820. DE J.C. 69. eussent été à lui : dans toutes ses actions, dans tous ses discours, dominoit visiblement l'intérêt personnel, & la passion d'acquérir de la puissance. Pour faire sa cour aux Légions, il leur permit de nommer elles-mêmes des Centurions en la place de ceux qui avoient été tués dans les combats ; & leur choix ne manqua pas de tomber sur les caractéres les plus turbulens de l'armée. La discipline s'altéra : le soldat n'étoit plus gouverné par ses Officiers, mais les Officiers étoient entraînés par la licence du soldat. Primus ne songeoit qu'à préparer les voies à l'exécution de ses projets ambitieux, & à s'enrichir par les rapines : & il ne se cachoit point de ces excès, ne paroissant s'inquiéter en aucune façon de l'arrivée prochaine de Mucien, ce qui étoit plus dangereux que de mépriser Vespasien lui-même.

Il s'avance du côté de Rome.

Au-reste il ne négligeoit point la guerre ; & aux approches de l'hiver, quittant les plaines des environs du Pô, qui commençoient à devenir humides & fangeuses, il se mit en marche pour s'avancer du côté de Rome, mais non pas avec toute son armée. Il ne prit que des détachemens des Légions victorieuses, laissant à Vérone les drapeaux, les aigles, & la plus grande partie des soldats. Il emmena les Cohortes & la Cavalerie auxiliaire, & il fut joint dans sa route par la onziéme Légion, qui dès les commen-

ce-

cemens avoit embrassé le parti de Vespasien, mais mollement; qui jusques-là s'étoit tenue en Dalmatie, attendant l'événement pour se décider; & qui, depuis le succès, se reprochoit amérement de n'y avoir point pris de part. Cette Légion étoit accompagnée de six mille Dalmates nouvellement levés. Le corps composé de la Légion & des six mille Dalmates avoit pour Commandant-Général Poppeus Silvanus, Consulaire & Gouverneur de Dalmatie, comme je l'ai dit; mais la réalité du pouvoir étoit exercée par Annius Bassus, Colonel de la Légion. Car (a) Silvanus étoit un vieillard qui n'avoit ni capacité ni vigueur pour la guerre, causeur éternel, & perdant en vains propos le tems destiné à l'action: & Annius gardant tous les dehors de subalterne, le gouvernoit néanmoins, & dirigeoit toutes les opérations avec une tranquille & modeste activité. Primus fortifia encore son armée, en incorporant dans les Légions l'élite des soldats de la flotte de Ravenne, qu'il remplaça par les Dalmates qu'amenoit Silvanus.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Arrivé avec toutes ces forces à Fano dans le Picenum, il s'y arrêta pour tenir conseil. On apprenoit que les Cohortes Pré-

(a) Is Silvanum, socordem bello, & dies rerum verbis terentem, specie obsequii regebat, ad omniaque quæ agenda forent quieta cum industria aderat. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. Prétoriennes étoient parties de la ville, & l'on ne doutoit point que les passages de l'Apennin ne fussent gardés. D'ailleurs la situation de l'armée victorieuse étoit pareille même capable de donner de l'inquiétude. Elle occupoit un pays que la guerre avoit mangé : le soldat, volontiers insolent dans la disette, demandoit une gratification (a), qu'on n'étoit pas en état de lui distribuer. On n'avoit fait aucune provision ni d'argent, ni de vivres : & une avidité inconsidérée se nuisoit à elle-même, en enlevant & dissipant par le pillage, ce qui tiré en contributions modérées seroit devenu une ressource pour les besoins généraux.

Soldat qui demande une récompense pour avoir tué son frére.

Dans cette armée, le mépris des Loix les plus saintes étoit porté si loin, qu'il se trouva un cavalier qui déclarant avoir tué son frére dans le dernier combat, demanda à ce titre une récompense. Les Chefs furent embarrassés. Récompenser un meurtre si abominable, c'eût été violer le Droit de la Nature; & celui de la Guerre ne permettoit pas de le punir. Ils différérent & remirent à un autre tems le soldat qui avoit présenté la requête, sous prétexte qu'il n'étoit pas possible actuellement de le payer selon son mérite. Tacite rappelle à cette occasion une avan-

(a) *Cette gratification est appellée par Tacite* Clavarium, *& elle avoit pour objet la chaussure des soldats, & les cloux qui la garnissoient.*

aventure semblable d'un frére tué par son frére dans le combat qui se livra aux portes de Rome entre Pompeius Strabo & Cinna. Mais il y observe une différence bien importante: c'est que le meurtrier se tua ensuite lui-même de honte & de douleur: tant, (a) ajoûte-t-il, nos ancêtres l'emportoient sur nous par une louable vivacité, soit pour la gloire de la vertu, soit pour le repentir du crime.

An. R. 820. De J.C. 69. Hist. de la Rép. Rom. T. X. p. 46.

Le résultat du Conseil assemblé par Primus, fut que l'on envoyeroit un détachement de cavalerie pour battre le pays, reconnoître toute l'Ombrie, & particuliérement les endroits par où l'Apennin seroit plus aisément accessible; que l'on manderoit toutes les troupes restées à Vérone, & que l'on donneroit les ordres nécessaires pour faire venir des convois par le Pô ou par la mer.

Tac. Hist. III. 52.

Brouilleries entre Primus & Mucien.

Ces mesures étoient bien entendues: mais dans l'exécution plusieurs des Chefs faisoient naître des obstables, jaloux du trop grand pouvoir de Primus, & fondant sur Mucien des espérances plus certaines de fortune. Or il convenoit aux vues de Mucien de tirer les choses en longueur. Ce Général étoit piqué d'une si prompte victoire, & il voyoit avec indignation que s'il ne se trouvoit sur les lieux,

(a) Tanto acrior apud majores, sicut virtutibus gloria, ita flagitiis pœnitentia fuit. Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. lieux, au-moins pour introduire les armes de Vespasien dans la capitale, la guerre se termineroit sans qu'il y eût en rien contribué. Ainsi dans ses lettres il s'expliquoit ouvertement à ses confidens, & les engageoit à différer & à l'attendre. Aux autres il écrivoit d'un style ambigu, tantôt exhortant à achever promptement ce qui étoit si heureusement commencé, tantôt recommandant l'utilité d'une sage lenteur: & par cette duplicité de langage il se mettoit à portée de pouvoir, selon les événemens, rejetter sur autrui les mauvais succès, ou se faire honneur des bons. Les amis que Mucien avoit dans l'armée, lui répondirent d'une façon qui entroit dans ses vues, & donnérent un mauvais tour à l'empressement de Primus & de Varus: & ces lettres envoyées à Vespasien, firent impression sur lui, & le disposérent à ne pas estimer les services de Primus autant que celui-ci l'avoit espéré.

Ce caractére altier en fut outré. Il s'en prenoit à Mucien, & il ne le ménageoit nullement dans ses discours. Il écrivit même à Vespasien d'un ton plus fier qu'il ne convient à un sujet qui parle à son Souverain, vantant ses exploits, & faisant sentir que Vespasien lui étoit redevable de l'Empire. Il jettoit ensuite obliquement quelques traits contre Mucien. „ Je sers mon Prince, disoit-il, non par „ couriers & par lettres, mais les armes

„ à

„ à la main. Je ne prétens point dimi- AN. R. 820.
„ nuer la gloire de ceux qui ont main- De J. C. 69.
„ tenu la tranquillité de l'Asie. J'obser-
„ ve seulement que pour moi l'Italie a
„ été l'objet de mes soins, & le théâ-
„ tre de mes services. J'ai déterminé les
„ puissantes provinces des Espagnes &
„ des Gaules à vous reconnoître pour
„ Empereur. C'est bien envain que j'ai
„ couru tant de hazards, supporté tant
„ de fatigues, si les récompenses sont pour
„ ceux qui n'ont pas vu l'ennemi". Celui (*a*) qu'intéressoient ces reproches mêlés d'insulte, ne les ignora pas. De-là nâquit entre Primus & Mucien une inimitié violente, montrée par l'un à découvert avec une franchise de soldat, déguisée sourdement par l'autre, & conséquemment plus implacable. Primus n'en servit pas Vespasien avec moins de zèle. Il acheva son ouvrage, véritablement sans beaucoup de difficultés, parce que l'ennemi auquel il avoit affaire aidoit sa propre ruine.

Lorsque (*b*) Vitellius eut appris la défaite Vitellius veut étouf-

(*a*) Nec fefellere ea Mucianum. Inde graves simultates, quas Antonius simpliciùs, Mucianus callidè, eòque implacabiliùs nutriebat. *Tac.*

(*b*) At Vitellius, fractis apud Cremonam rebus, nuncios cladis occultans, stultâ dissimulatione, remedia potiùs malorum quàm mala differebat. Quippe confitenti consultantique supererant spes viresque: quum è contrario læta omnia fingeret, falsis ingravescebat. Mirum apud ipsum de bello silentium: prohibiti per urbem ser-

An. R. 820. De J. C. 69. Vitellius s'efforce de supprimer la nouvelle de la bataille de Crémone. Généreux courage d'un Centurion.

faite de ses Légions à Crémone, il ne fut occupé que de la pensée de supprimer & d'étouffer les nouvelles de son désastre : vaine & misérable dissimulation, qui sans diminuer le mal en retardoit les remédes. Car s'il fût convenu de la vérité & qu'il eût pris conseil, il lui restoit encore des ressources & des forces ; au-lieu qu'en supposant que tout alloit bien, il donnoit le tems au mal de s'accroître. Tous ceux qui l'environnoient, gardoient un silence profond sur la guerre : des espions & des soldats répandus dans la ville empêchoient les entretiens sur ce sujet, & par-là les multiplioient. S'il eût été permis d'en parler, on auroit dit ce qui étoit vrai ; la défense en faisoit penser & dire plus qu'il n'y en avoit encore.

Les Généraux ennemis de leur côté affectoient de grossir l'idée de leurs avantages par la confiance qu'ils témoignoient. S'ils prenoient quelques batteurs d'estrade du parti de Vitellius, ils leur faisoient faire le tour du camp, les mettoient bien au fait de tout ce qu'ils avoient de forces, & les renvoyoient ensuite à leur Maître, qui après les avoir interrogés dans le secret, les fit tous mourir.

L'aveuglement de Vitellius sembloit aller jusqu'à ne pas croire ce qu'il souhaitoit être faux. Un Centurion, nommé Ju-

mones, eoque plures : ac si liceret, vera narraturi, quia vetabantur atrociora vulgaverant. Tac.

Julius Agrestis, entreprit de rompre cette espéce d'enchantement ; & aprés avoir plusieurs fois exhorté inutilement Vitellius à prendre une résolution vigoureuse, il lui demanda la permission d'aller lui-même reconnoître les ennemis, & s'instruire par ses yeux de ce qui s'étoit passé à Crémone. Il ne tenta point de tromper Primus par des informations secrétes & furtives : il alla le trouver, lui exposa les ordres dont il étoit chargé par son Empereur, & l'intention qui l'amenoit. Primus lui donna des conducteurs, qui lui firent voir le champ de bataille, les débris de Crémone, & les Légions qui s'étoient rendues à la discrétion des vainqueurs. Agrestis revint auprès de Vitellius, qui s'opiniâtra à lui nier la fidélité de son rapport, & l'accusa même de s'être laissé corrompre. „ Eh (a) bien, „ dit ce généreux Officier, puisqu'il „ vous faut une grande & éclatante preu„ ve, & que ni ma vie, ni ma mort ne „ peut plus vous être d'aucun autre usa„ ge, je vais vous donner un témoigna„ ge qui convaincra votre incrédulité" ; & s'étant retiré, il se tua lui-même. Selon un autre récit, qui convient dans tout le reste, ce fut Vitellius qui le fit mettre à mort.

An. R. 822. De J. C. 69.

En-

(a) Quandoquidem magno documento opus est, nec alius jam tibi aut vitæ aut mortis meæ usus, dabo cui credas. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69.

Il envoie des troupes pour fermer les passages de l'Apennin.

Enfin Vitellius sorti comme d'un profond sommeil, fit partir les deux Préfets du Prétoire, Julius Priscus & Alphenus Varus, avec quatorze Cohortes Prétoriennes & toute sa Cavalerie auxiliaire, pour fermer à l'ennemi les passages de l'Apennin. Ce corps déjà nombreux, fut bientôt après grossi par une Légion composée de soldats de marine. Une pareille armée, forte par le nombre & par la qualité des troupes, eût été capable, sous un autre Chef, d'agir même offensivement. Elle se posta à * Mevania dans l'Ombrie, en-deçà de l'Apennin, pendant que Vitellius restoit à Rome occupé d'objets tout différens. Sans (a) rien diminuer de sa prodigalité ni de son luxe ordinaires, il prenoit des arrangemens pour l'avenir, parce qu'il sentoit le présent lui échapper. Il nomma les Magistrats pour dix ans, & se déclara Consul perpétuel. Avide de faire de l'argent, & s'imaginant se concilier la faveur des peuples, il accordoit aux étrangers les priviléges dont avoient joui les Latins du tems de l'ancienne République; aux alliés des renouvellemens de Traités à des conditions plus avantageuses; il prodiguoit les immunités, les exemptions de tribut; en un mot, sans aucune attention pour les suites, il dissipoit par toutes sortes de largesses les droits & le patrimoine

* *Bévagna.*

Resté à Rome, il s'occupe de toute autre chose que de la guerre.

(a) Nihil à solito luxu remittens, & diffidentiâ propera. *Tac.*

ne de l'Empire. Le (*a*) vulgaire admiroit la grandeur de ces bienfaits : il se trouvoit des hommes assez dépourvus de sens pour les acheter : les sages regardoient comme frivoles & de nulle valeur des concessions qui ne pouvoient subsister sans la ruine de l'Etat. An. R. 822. De J. C. 69.

Cependant l'armée qui étoit à Mévania témoignoit par des cris empressés désirer la présence de son Empereur. Il vint, accompagné d'une foule de Sénateurs, qu'il menoit avec lui, les uns par ambition de se faire un cortége, les autres en plus grand nombre, parce qu'il se défioit d'eux & les craignoit. Il apporta dans le camp l'irrésolution qui le suivoit partout, & qui le rendoit très-propre à se laisser duper par d'infidéles conseils. On remarqua comme des prodiges fâcheux une nuée d'oiseaux funébres, corbeaux apparemment, qui couvrit le ciel au dessus de sa tête pendant qu'il haranguoit les soldats ; la résistance d'une victime qui s'enfuit de l'autel, & qui ne reçut le coup que bien loin du lieu où elle devoit être immolée. Mais (*b*) le prodige

Il va à son camp, & revient peu après à Rome.

le

(*a*) Vulgus ad magnitudinem beneficiorum a-derat : stultissimus quisque pecuniâ mercabatur. Apud sapientes cassa habebantur, quæ neque dari, neque accipi salvâ Republicâ poterant. *Tac.*

(*b*) Sed præcipuum ipse Vitellius ostentum erat, ignarus militiæ, improvidus consilii, quis ordo agminis, quæ cura explorandi, quantus urgendo trahendove bello modus, alios rogitans, & ad omnes nuncios vultu quoque & incessu trepidus, dein temulentus. *Tac.*

AN. R. 820. le plus sinistre étoit Vitellius lui-même,
De J. C. 69. qui n'avoit aucune idée du métier des armes, toujours incertain & embarrassé, montrant son ignorance par ses interrogations éternelles sur l'ordre que doit observer une armée en marche, sur les mesures qu'il convient de prendre pour reconnoître l'ennemi, sur la maniére de presser la guerre ou de la traîner en longueur, tremblant à chaque nouvelle, & témoignant sa frayeur par un visage pâle & une démarche mal assurée, & au bout de tout cela noyé dans le vin.

Il s'ennuya bientôt du camp, & ayant appris que la flotte de Misène avoit abandonné son parti, il revint à Rome fort allarmé. Car chaque disgrace, (a) à mesure qu'elle arrivoit, portoit dans son ame une impression de terreur: le danger général de sa situation ne l'affectoit pas. S'il n'eût pas eu l'esprit trop étroit, & les lumiéres trop bornées, il étoit clair qu'il devoit passer l'Apennin avec ses troupes fraîches, & tomber sur un ennemi épuisé par les fatigues d'une rude campagne & par la disette. Il perdit le tems, il (b) partagea son armée en pelo-

(a) Recentissimum quodque vulnus pavens, summi discriminis incuriosus. *Tac.*

(b) Dum dispergit vires, acerrimum militem, & usque in extrema obstinatum, trucidandum capiendumque tradidit: peritissimis Centurionum dissentientibus, &, si consulerentur, vera dicturis.

ditons, & livra ainsi à la boucherie des soldats pleins de bravoure, & obstinément résolus à se sacrifier pour son service. Les Centurions les plus habiles & les plus expérimentés desapprouvoient cette mauvaise manœuvre, & ils auroient dit leur sentiment si on le leur eût demandé. Ceux qui avoient le plus de part à la confiance de Vitellius les écartérent: mais le premier tort étoit du côté du Prince, dont l'oreille vicieuse trouvoit amer tout ce qui étoit utile, & n'écoutoit que les discours capables de lui plaire & de le perdre.

An. R. 820. De J. C. 69.

Tout fondoit autour de lui. La flotte de Miséne, comme je l'ai dit, venoit de le trahir, & elle avoit entraîné après elle la plus grande partie de la Campanie. L'auteur de cette défection fut un Centurion cassé ignominieusement par Galba: tant (a) l'audace d'un seul homme peut dans les guerres civiles produire de grandes & subites révolutions. Ce traître, nommé Claudius Faventinus, supposa des lettres de Vespasien contenant les plus flatteuses promesses pour ceux qui embrasseroient son parti; & ayant par-là gagné les soldats, il n'éprouva point d'obstacles de la

La flotte de Miséne se déclare pour Vespasien.

*Tac. Hist.* III, 57.

ris. Arcuere eos intimi amicorum Vitellii, ita formatis Principis auribus, ut aspera quæ utilia, nec quidquam nisi jucundum & læsurum acciperet. *Tac.*

(a) Tantum civilibus discordiis etiam singulorum audacia valet. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69.

la part du Commandant Claudius Apollinaris, dont (a) la fidélité étoit chancelante. Mais ce Commandant manquoit aussi de vigueur pour soutenir une perfidie. Apinius Tiro, ancien Préteur qui se trouvoit par hazard à Minturnes, le fortifia, & se mit à la tête de l'entreprise. Ils agirent de concert, & après avoir fait déclarer la flotte, ils sollicitérent les villes de Campanie, qui les suivirent sans difficulté: si ce n'est que le zèle des habitans de Pouzzoles pour Vespasien jetta Capoue dans le parti contraire, par une suite de la rivalité qui étoit entre ces deux villes voisines, & qui méloit (b) ses petits intérêts dans une querelle si importante.

Terracine occupée par les soldats de cette

A cette nouvelle Vitellius fit partir Claudius Julianus, qui peu auparavant ayant le commandement de la flotte de Miséne, s'étoit fait beaucoup aimer des soldats, & qui par cette raison paroissoit propre à les ramener. Julianus étoit accompagné d'une Cohorte de la ville, & d'une troupe de gladiateurs: nouveau renfort pour les adversaires, qui attirérent à eux sans peine, & le Chef, & ceux qui le suivoient. Tous ensemble ils se logérent dans Terracine, ville forte par sa situation, s'attendant bien qu'à si peu

(a) Neque fidei constans, neque strenuus in perfidiâ.

(b) Municipalem aemulationem bellis civilibus miscebant. Tac.

peu de distance de Rome ils auroient bientôt l'ennemi sur les bras. En effet Vitellius partageant l'armée qu'il avoit en Ombrie, en laissa la plus grande partie à Narnia *, avec les deux Préfets du Prétoire, & il en détacha six Cohortes & cinq cens chevaux, qui sous les ordres de L. Vitellius frére de l'Empereur marchérent du côté du Terracine.

An. R. 821. De J. C. 69. flotte & leurs associés.

* Narni.

Vitellius commençoit à sentir son mal, se voyant comme enfermé entre l'armée victorieuse de Primus en Ombrie d'une part, & de l'autre les nouveaux rebelles de Campanie. Une ressource vaine & frivole releva néanmoins ses espérances pour quelques momens. Le peuple demandoit à prendre les armes, & les affranchis du Prince l'exhortérent à profiter de cette bonne volonté. Il les consultoit seuls dans l'abandon où le laissoient ses amis, tous infidéles, & surtout ceux qui étoient les plus élevés en dignité. Vitellius donc suivant le conseil de ses affranchis, fit citer les Tribus, & promit à ceux qui s'enrôleroient, non seulement leur congé après la victoire, mais les priviléges & les récompenses des vétérans. La foule de ceux qui se présentérent fut si grande, qu'il s'en trouva accablé, & il chargea les Consuls du soin d'achever les levées. L'imbécille Empereur prenoit confiance en ce foible appui, & il appelloit (a) du nom d'ar-

Chaleur du zèle qui s'allume dans la ville en faveur de Vitellius, & qui s'éteint dans le moment.

(a) Vulgus ignavum, & nihil ultra verba ausu-

Q 7

An. R. 820. De J. C. 69. d'armée & de soldats une méprisable populace, qui n'étoit brave qu'en paroles.

Toute la ville s'échauffa en faveur de Vitellius, par un de ces mouvemens subits, dont la chaleur se communique de proche en proche, & enflamme tous les esprits, sans que la raison y ait souvent beaucoup de part. Les Chevaliers Romains, suivis du corps nombreux des affranchis, offrirent de l'argent, & le service de leurs personnes. Les Sénateurs consentirent à être taxés à certaines sommes, & à un certain nombre d'esclaves qui seroient enrôlés. La (a) crainte avoit commencé, & aidée de la pitié elle s'étoit changée en une sorte de bienveillance. Ce n'étoit pas à Vitellius qu'on s'intéressoit: mais le sort de la première place en elle-même, si fort avilie, & réduite à une telle humiliation, attendrissoit les cœurs. Et Vitellius secondoit ces

surum, falsâ specie, exercitum & legiones appellat. *Tac.*

(a) Ea simulatio officii, * à metu profecta, verterat in favorem. Et plerique haud perinde Vitellium, quàm casum, locumque principatûs miserabantur. Nec deerat ipse, vultu, voce, lacrymis, misericordiam elicere, largus promissis, &, quæ natura trepidantium est, immodicus. Quin & Cæsarem se dici voluit, aspernatus antea: sed tunc, superstitione nominis, & quia in metu consilia prudentium & vulgi rumor juxtà audiuntur. *Tac.*

* *Je fais dans le texte d'après Heinsius & Ryckius, une légère correction, qui me paroît nécessaire. Les éditions portent,* officia metu profecta.

ces dispositions favorables par ses discours, par ses gestes, par ses larmes, libéral en promesses, & n'y gardant aucune mesure : effet ordinaire de la peur. Il se fit aussi alors appeller César, ce qu'il avoit refusé jusques-là. Mais il étoit dans une circonstance où l'on se prête autant aux idées populaires, qu'aux conseils des sages : & la superstition lui persuada qu'un nom regardé comme heureux, seroit pour lui une sauvegarde.

An. R. 822. De J. C. 69.

Le vent de bonne fortune qui sembloit ranimer les affaires de Vitellius, n'eut qu'un instant de durée. Une (a) ardeur qui n'a point de motif, s'éteint comme elle s'est allumée. Chacun commença à se soustraire : les Sénateurs, les Chevaliers se dispensérent d'exécuter leurs promesses, d'abord avec quelque retenue & en évitant les yeux de l'Empereur, ensuite tout ouvertement & sans se gêner : de façon que Vitellius n'ayant pas le pouvoir de les y contraindre, cessa d'exiger ce qu'on ne vouloit point lui donner.

Dans le même tems le plus puissant corps de troupes qui lui restât encore attaché, se vit forcé de l'abandonner, & leva l'unique barriére qui empêchât Primus de pénétrer jusqu'à Rome. L'Italie avoit cru voir renaître la guerre, lorsque les

Les Cohortes opposées à Primus sont forcées de se soumettre. Tac. Hist. III. 59.

(a) Omnia inconsulti impetûs cœpta, initiis valida, spatio languescunt. Tac.

AN. R. 820. DE J. C. 69. les Cohortes Prétoriénnes de Vitellius étoient venues s'emparer de Mévania, & en faire leur place d'armes. Mais la prompte retraite de ce lâche Empereur fit comprendre qu'il n'y avoit plus de combats à craindre, & détermina les peuples en faveur de son rival. Les Samnites, les Péligniens, les Marses se déclarérent pour Vespasien, & piqués d'émulation contre la Campanie qui les avoit prévenus, ils (a) apportérent au service de la guerre tout le zèle d'un nouvel engagement.

Les Légions de Primus passérent donc l'Apennin, sans trouver aucun autre obstacle que ceux que leur opposérent les neiges, le mauvais tems, la difficulté des chemins. On étoit alors au mois de Décembre; & les peines incroyables que la nature seule des lieux causa à cette armée, montrérent combien le succès auroit été douteux, si elle avoit eu encore à combattre les ennemis.

Elle recueillit alors Petilius Cerialis, qui déguisé en habitant de la campagne, & connoissant le pays, s'étoit échappé aux gardes que lui avoit donnés Vitellius. Cerialis étoit allié de fort près à Vespasien, & il sçavoit la guerre, ayant servi avec distinction dans la Grande-Bretagne: ainsi il fut mis au rang des Chefs.

Plu-

(a) Ut in novo obsequio; ad cuncta belli munia acres erant. Tac.

Plusieurs assuroient que Flavius Sabinus & Domitien, l'un frére, l'autre fils de Vespasien, qui étoient actuellement dans Rome, auroient pu aussi se sauver. Primus leur en offroit les moyens, leur faisant tenir des avis sur la route qu'ils devoient prendre, sur le terme vers lequel ils devoient diriger leur marche, & où ils auroient trouvé sureté. Sabinus, vieux, infirme, craignit la fatigue d'une fuite. Domitien en avoit bien la volonté, mais il étoit gardé à vue; & quoique ses surveillans se montrassent disposés à l'aider, il ne se fioit pas à eux, & il appréhendoit que leurs offres ne cachassent un piége. D'ailleurs Vitellius n'avoit aucun mauvais dessein ni contre Sabinus, ni contre Domitien; & de peur d'exposer sa famille, il ménageoit celle de son adversaire.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Primus, après avoir passé l'Apennin, vint à Carsule (a), & résolut d'y séjourner pour donner quelque tems de repos à son armée, & pour attendre l'arrivée des Légions mandées de Vérone, dont il n'avoit avec lui que de simples détachemens. Le lieu étoit avantageux pour un camp, par sa situation élevée qui dominoit sur un grand pays, par la commodité des vivres qu'il seroit aisé de tirer des villes opulentes qu'on laissoit der-

(a) *Cette ville est détruite. Elle étoit située entre Todi & Spolète.*

AN. R. 820. De J. C. 69. derniére foi, par la fureté des magazins. Et de plus en se tenant dans l'inaction vis-à-vis des troupes de Vitellius postées à Narnia, à dix milles seulement de distance, on espéroit engager avec elles des entretiens, & leur persuader de quitter volontairement un parti malheureux.

Les soldats de Primus souffroient avec peine ce délai, préférant la victoire à la paix. Ils n'attendoient pas même volontiers leurs Légions, qu'ils regardoient comme venant partager avec eux le butin plutôt que le danger. Primus les ayant assemblés, leur représenta, „ Que Vitellius avoit encore des forces capables „ de résister, si elles lui demeuroient fidéles, & même de se rendre redoutables si on les poussoit au désespoir. „ Que dans les commencemens des „ guerres civiles il falloit donner beaucoup à la fortune, mais que la victoire s'achevoit par la maturité du conseil. Que déjà la flotte de Miséne & „ le charmant pays de la Campanie „ avoient abandonné Vitellius, & que de „ tout l'Univers il ne lui restoit que l'espace compris entre Terracine & Narnia. " *Vous avez acquis assez de gloire*, ajouta-t-il, *par la bataille de Crémone, & le sac de cette villeque vous a chargés que de trop de haine. Votre dessein doit être non de prendre Rome, mais d'en être les sauveurs. Vous pouvez vous promet-*

*mettre de plus grandes récompenses, & un honneur infini, si vous délivrez le Sénat & le Peuple Romain d'un joug honteux sans répandre le sang.* Ces remontrances firent leur effet, & calmérent les soldats; & les Légions que l'on attendoit, ne tardérent pas à arriver. An. R. 822. De J. C. 69.

La nouvelle de l'accroissement des forces de Primus répandit la terreur parmi les Cohortes ennemies, dont la fidélité commença à s'ébranler. Personne ne les exhortoit à la guerre, & plusieurs de leurs Officiers les sollicitoient à changer de parti, cherchant à se faire un mérite auprès du vainqueur, & pensant qu'ils en seroient plus considérés s'ils se faisoient suivre chacun de la troupe qu'il commandoit. Ils entretenoient des intelligences avec Primus, & il fut averti par eux qu'il lui seroit aisé d'enlever un corps de quatre cens chevaux qui étoit dans Interamna*. Sur le champ Arrius Varus fut envoyé avec un détachement de gens d'élite pour les attaquer. Peu se défendirent en braves gens, & ils restérent sur la place: la plupart jettant leurs armes bas, demandérent quartier: quelques-uns s'enfuirent dans leur camp, où ils augmentérent l'alarme, en exagérant par leurs discours la valeur & les forces des ennemis, pour diminuer leur honte. Ainsi tout se disposoit à une défection générale. La lâcheté n'étoit point punie: la désertion ne manquoit point d'obtenir sa ré-

* Terni.

An. R. 810. De J. C. 69. récompenſe: on ne connoiſſoit plus d'émulation entre les Officiers que pour la perfidie: on ne voyoit que Tribuns & Centurions paſſer du côté de l'ennemi: le ſimple ſoldat tenoit encore bon, avec une conſtance opiniâtre, juſqu'à ce que les deux Préfets du Prétoire, Priſcus & Alphenus, ayant eux-mêmes quité le camp pour aller ſe rendre auprès de Vitellius, firent comprendre qu'il n'y avoit plus de honte à renoncer à un parti dont les Chefs déſeſpéroient.

Cependant les ſoldats ſe flattoient encore d'une reſſource en idée. Peu inſtruits ou incrédules ſur le ſort de Valens, ils ſe perſuadoient que ce Général avoit pénétré en Germanie, & que mettant en mouvement toutes les forces qui avoient été laiſſées ſur le Rhin, prenant ſoin de les groſſir par de nouvelles levées, il arriveroit inceſſamment avec une armée formidable. Les Chefs du parti contraire leur ôtérent cette derniére éſpérance, en faiſant tuer Valens à Urbin, où on l'avoit amené priſonnier, & en affectant de leur montrer ſa tête, afin qu'il ne leur reſtât aucun doute ſur ce qu'il étoit devenu. Valens avoit une ſi grande réputation, que ſa mort fut regardée dans les deux partis comme la fin de la guerre.

Valens eſt tué à Urbin par ordre des vainqueurs.

Il (a) étoit né à Anagnie, d'une famille

(a) Natus erat Valens Anagniæ, equeſtri familiâ,

le de Chevaliers Romains. Ses mœurs furent licentieuses, & il avoit cette tournure d'esprit qui est propre à acquérir le titre d'homme aimable dans le monde par une pétulance enjouée. Aux *Jeux Juvenaux* sous Néron, il monta sur le Théâtre, d'abord comme forcé, ensuite sans se cacher du goût qui le portoit à cet ignoble exercice; & il y réussissoit mieux qu'il ne convient à un homme d'honneur. Devenu Commandant d'une Légion en Germanie, il voulut porter Virginius à l'Empire, & se rendit son délateur. Il tua Fonteius Capito, après avoir corrompu sa fidélité, ou parce qu'il ne pouvoit pas la corrompre. Traître à Galba, fidéle à Vitellius, la perfidie des autres lui donna du relief & de l'éclat. AN. R. 820. De J.C. 69.

Les malheureuses troupes de Vitellius destituées de toute ressource, se résolurent enfin à subir la loi du vainqueur. Ce fut un cérémonial bien humiliant pour ces braves soldats, de sortir de Narnia avec leurs drapeaux & leurs enseignes, pour venir se mettre à la discrétion de l'armée ennemie, qui les attendoit dans la plai-

liâ, procax moribus, neque absurdus ingenio famam urbanitatis per lasciviam petere. Ludicro Juvenalium sub Nerone, velut ex necessitate, mox sponte mimos actitavit, scitè magis quàm probè. Legatus legionis, & fovit Virginium, & infamavit. Fonteium Capitonem in proditionem corruptum, seu quia corrumpere nequiverat, interfecit. Galbæ proditor, Vitellio fidus, & aliorum perfidiâ illustratus. *Tac.*

An. R. 820. De J.C. 69. plaine, rangée en ordre de bataille. Elle les enveloppa, & Primus leur ayant néanmoins parlé avec bonté, les distribua partie à Narnia, partie à Interamna, laissant auprès d'eux des forces suffisantes pour leur imposer s'ils tentoient une rebellion, mais qui avoient ordre de ne les point inquiéter s'ils demeuroient soumis.

Vitellius disposé à abdiquer. *Tac. Hist.* III. 63.

Vitellius ne pouvoit plus se défendre, & il falloit qu'il choisît de deux partis l'un, ou de mourir les armes à la main, s'il eût été capable de prendre cette généreuse résolution, ou de négocier avec les vainqueurs, & d'accepter les conditions qui lui seroient imposées. Il auroit suivi & exécuté ce dernier plan, s'il eût été maître de disposer de lui-même. Son (a) insensibilité stupide lui eût permis d'oublier qu'il avoit été Empereur, si les autres eussent pu ne s'en pas souvenir. Et il en seroit résulté un grand avantage pour Rome, qui n'auroit point éprouvé les horreurs de la guerre, & dans laquelle Vespasien auroit été aussi paisiblement reconnu, que s'il fût parvenu à l'Empire par droit de succession. Le contraire arriva contre l'intention de tous les Chefs du parti vainqueur. Primus avoit témoigné à ses soldats qu'il désiroit terminer ce qui restoit de la guerre par la voie d'un

(a) Tanta torpedo invaserat animum, ut si Principem eum fuisse ceteri non meminissent, ipse oblivisceretur. *Tac.*

d'un accommodement, plutôt que par la force des armes, & il agit conséquemment à ce système, en faisant des propositions à Vitellius. Mucien de son côté voulut aussi traiter avec lui. Mais ce fut surtout avec Flavius Sabinus que la négociation fut poussée très-loin, & elle auroit réussi sans l'opiniâtreté indomptable des soldats de Vitellius.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Flavius Sabinus étoit, comme je l'ai déjà observé plus d'une fois, frére aîné de Vespasien, & Préfet de Rome, & par sa charge il avoit sous son commandement les Cohortes de la ville. S'il eût suivi les impressions des premiers du Sénat, il auroit tenté de partager l'honneur de la victoire, en se rendant maître de la capitale. Ils lui représentérent la facilité de l'entreprise. „ Qu'outre les troupes „ qui lui obéissoient, il pouvoit comp„ ter sur celles du guet, sur les esclaves „ de ceux qui lui parloient, & par-des„ sus tout sur la bonne fortune d'un par„ ti pour lequel tous les obstacles s'ap„ planissoient. Qu'il ne restoit à Vitel„ lius qu'un petit nombre de Cohortes „ découragées par la continuité des mau„ vais succès. Que le peuple, qui sem„ bloit actuellement s'intéresser pour lui, „ changeoit en un instant de sentimens „ & d'affection; & que si Sabinus agis„ soit avec vigueur & se montroit pour „ Chef, les mêmes adulations que la mul„ titude prodiguoit à Vitellius, se tour-

convient des conditions avec Flavius Sabinus.

An R. 820. De J. C. 69. „ neroient du côté de Vespasien. Que „ Vitellius par lui-même étoit souverainement méprisable, incapable de se soutenir dans la prospérité, bien loin de pouvoir luter contre les disgraces qui l'accabloient de toutes parts. Que Sabinus ne devoit pas laisser tout faire à Primus & à Varus. Que le mérite d'avoir fini la guerre seroit pour celui qui auroit décidé la ville en faveur de Vespasien. Qu'il convenoit à Sabinus de prendre l'Empire comme en dépôt pour le remettre à son frére; & qu'il convenoit aussi à Vespasien d'honorer Sabinus au-dessus de tous, & de n'avoir personne à faire passer avant lui."

Sabinus reçut froidement ces exhortations: ce qui donna lieu à quelques-uns de le soupçonner de jalousie contre la fortune de son frére. En effet, avant l'élevation de Vespasien à l'Empire, Sabinus le surpassoit en considération & en richesses: &, comme personne n'aime à déchoir, on craignoit quelque mesintelligence entre les deux fréres cachée sous des dehors d'amitié & d'union. Il est plus équitable, & peut-être plus conforme à la vérité de penser que Sabinus, caractére doux, avoit de l'éloignement pour le sang & le carnage; & que trouvant ouverture à obtenir de Vitellius une cession volontaire, il préféra cette voie pacifique. Il eut avec lui plusieurs entretiens particuliers, & enfin il conclut l'affaire

faire dans le Temple d'Apollon, moyennant une pension de cent millions de sesterces (*a*), sa maison entretenue, & la liberté de passer tranquillement le reste de ses jours sur la côte délicieuse de Campanie. Cluvius Rufus & Silius Italicus, illustres Consulaires, furent témoins & garands de l'accord; & un (*b*) grand nombre de spectateurs observoient de loin les visages. La bassesse étoit peinte sur celui de Vitellius: Sabinus n'avoit point l'air insultant, & paroissoit plutôt attendri par la compassion.

An. R. 820. De J. C. 69. *Suet. Vit.* 15. *Tac.*

Tout étoit pacifié, si ceux qui environnoient Vitellius eussent été aussi traitables que lui. Mais ils s'opposoient à l'accommodement, lui en mettant devant les yeux la honte, le danger & l'exécution incertaine, puisqu'elle dépendoit du caprice du vainqueur. „ Vespasien, „ disoient-ils, n'aura pas assez d'orgueil „ pour soutenir la vue de Vitellius réduit „ à la condition privée. Vos partisans, „ quoique vaincus, ne pourront supporter cette indignité; & la pitié qu'excitera votre sort, vous attirera de nouveaux périls. Vous êtes, il est vrai, „ dans un âge où la vicissitude de la bonne & de la mauvaise fortune peut vous „ avoir dégoûté de la grandeur, & vous fai-

Remontrances faites inutilement sur ce point à Vitellius par ses zélés partisans.

(*a*) *Douze millions cinq cens mille livres.*

(*b*) Vultus procul visentibus notabantur: Vitellii projectus & degener, Sabinus non insultans, & miseranti propior. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. „ faire désirer le repos. Mais votre fils „ Germanicus que deviendra-t-il? quel „ sera son état? quel rang tiendra-t-il „ dans la République? Et vous-même „ pouvez-vous compter sur la tranquille „ retraite que l'on vous promet? Quand „ une fois Vespasien aura envahi l'Empi- „ re, ni lui, ni ses amis, ni ses armées „ ne se croiront en sureté, tant que subsis- „ tera une maison rivale de la sienne. Fa- „ bius Valens, prisonnier & chargé de „ chaînes, leur a été à charge, & ils ont cru „ être obligés de s'en défaire: bien loin „ que Primus & Varus, & Mucien, l'hon- „ neur du parti, ayent d'autre pouvoir „ par rapport à Vitellius, que celui de le „ poursuivre jusqu'à la mort. César n'a „ point laissé la vie à Pompée, ni Augus- „ te à Antoine. Vespasien aura-t-il des „ sentimens plus élevés, lui qui étoit „ client de Vitellius votre pére, pendant „ que Vitellius étoit collégue de Claude? „ Ah, (a) plutôt souvenez-vous d'un „ pére décoré de la Censure & trois fois „ Consul: souvenez-vous des honneurs „ dont votre Maison est comblée: & „ faites-vous au-moins du courage par dé-

(a) Quin, ut Censuram patris, ut tres Consulatus, ut tot egregiæ domûs honores deceret desperatione saltem ad audaciam accingeretur. Perstare militem: superesse studia populi. Denique nihil atrocius eventurum, quàm in quod sponte ruant. Moriendum victis, moriendum deditis: id solum referre, novissimum spiritum per ludibrium & contumelias effundant, an per virtutem. *Tac.*

„ désespoir. Le soldat vous est inviola- AN. R. 820.
„ blement attaché, le peuple vous té- De J. C. 69.
„ moigne un zèle ardent. Enfin il ne
„ peut rien nous arriver de plus fâcheux,
„ que le malheur dans lequel nous nous
„ précipitons par notre propre fait. Vain-
„ cus, nous mourrons: si nous nous re-
„ mettons à la discrétion de l'ennemi,
„ nous mourrons: le seul choix qui nous
„ reste, est la gloire ou la honte d'une
„ mort inévitable."

Les oreilles de Vitellius étoient fermées aux conseils généreux. Il succomboit sous le poids de sa disgrace, & l'inquiétude pour sa famille achevoit de l'accabler: il craignoit, par une résistance opiniâtre, d'irriter le vainqueur contre sa femme & contre ses enfans. Il avoit aussi une mére respectable par son âge & par sa vertu, mais qui prévint de peu de jours, par une mort arrivée tout à propos, la ruine de sa maison. Elle mourut, n'ayant tiré (a) d'autre fruit de la fortune de son fils, que des sujets de larmes & une bonne réputation. Selon Suétone, plusieurs soupçonnoient que la mort de cette Dame n'étoit point naturelle. Quelques-uns disoient que son fils lui avoit fait refuser des alimens pendant qu'elle étoit malade, & cela sur la foi d'une prétendue prédiction d'une femme du

*Suet. Vit. 14.*

(a) Nihil principatu filii assecuta, nisi luctum & bonam famam, *Tac.*

AN R. 820. De J. C. 69. du pays des Cattes, qui lui promettoit un régne long & heureux s'il survivoit à sa mére. D'autres racontoient que Sextilia elle-même, ennuyée de la vie, & craignant les maux qui alloient fondre sur sa famille, avoit obtenu de Vitellius, sans beaucoup de peine, la permission de hâter sa mort par le poison. La variété de ces témoignages en diminue l'autorité, & le silence de Tacite fortifie le doute. Vitellius a déjà assez de crimes sur son compte, sans y ajoûter un parricide ou commis, ou consenti.

Abdication de Vitellius. Le peuple & les soldats s'y opposent, & le forcent de retourner au Palais.

Le dix-huit Décembre, ce Prince malheureux ayant appris qu'il étoit abandonné des troupes de Narnia, qui avoient été contraintes de prêter serment à son ennemi, sortit (*a*) du Palais en habit de deuil, avec toute sa maison plongée dans la tristesse & dans l'abattement. On portoit dans une petite litiére son fils en bas-âge.

(*a*) Pullo amictu Palatio degreditur, mœstâ circùm familiâ. Simul ferebatur lecticulâ parvulus filius, velut in funebrem pompam. Voces populi blandæ & intempestivæ: miles minaci silentio. Nec quisquam adeo rerum humanarum immemor, quem non commoveret illa facies: Romanum Principem, & generis humani paulo antè dominum, relictâ fortunæ suæ sede, per populum, per urbem, exire de Imperio. Nihil tale viderant, nihil audierant. Repentina vis Dictatorem Cæsarem oppresserat, occultæ Caium insidiæ: nox & ignotum rus, fugam Neronis absconderant: Piso & Galba tamquam in acie ceciderant. In suâ concione Vitellius, inter suos milites, prospectantibus etiam feminis, pauca & præsenti mœstitiæ congruentia locutus, &c. *Tac.*

âge. Il sembloit que ce fût l'appareil d'u- AN. R. 820. ne cérémonie funébre. Le peuple lui fai- De J.-C. 69. soit des acclamations flatteuses, dont le tems étoit passé : les soldats le suivoient dans un silence d'indignation & de menaces.

Il auroit fallu n'avoir ni sentimens ni entrailles pour n'être pas touché de ce spectacle, & ne pas s'attendrir sur le sort d'un Empereur Romain, peu auparavant maître de l'Univers, qui à travers une foule immense alloit dans la place publique de sa capitale faire une abdication solemnelle du Rang Suprême. Jamais on n'avoit rien vu, rien entendu dire de pareil. Le Dictateur César, & ensuite Caligula, avoient péri par une conspiration. La fuite de Néron fut cachée par les ténébres de la nuit, & sa mort n'eut que peu de témoins dans une campagne inconnue. Galba & Pison furent tués comme dans une bataille. Ici Vitellius au milieu de son peuple, environné de ses soldats, à la vue même des femmes, que la curiosité d'un événement inouï avoit attirées, renonçoit tristement à l'Empire.

Il lut son acte de renonciation, par lequel il déclara en deux mots & avec beaucoup de larmes, que pour le bien de la paix & pour le salut de la République il se démettoit de la Souveraine Puissance, & qu'il prioit ceux qui l'écoutoient de conserver quelque souvenir de lui, & d'avoir compassion de son frére, de sa

An. R. 820. De J. C. 69. femme, & de l'âge tendre de ses enfans. En même tems prenant son fils entre ses bras, il le présentoit & le recommandoit, soit à chacun des Grands en particulier, soit à tout le Peuple en général. Enfin, les pleurs lui étouffant la parole, il ôta l'épée de son côté, comme pour se dessaisir du droit de vie & de mort, & il vouloit la rendre au Consul Cecilius Simplex, qu'il avoit près de lui. Le Consul refusa de la recevoir; toute l'assemblée, par une reclamation unanime, s'y opposa: ensorte que Vitellius prit le parti de se retirer, marchant vers le Temple de la Concorde, pour s'y dépouiller des marques du Commandement Suprême, & de-là gagner la maison de son frére. Les cris se renouvellérent avec plus de force qu'auparavant: on se mit devant lui pour l'empêcher d'aller prendre son logement dans une maison privée: on l'invitoit à retourner au Palais: on lui fermoit tout autre chemin, & on ne laissoit libre que celui qui menoit à la Rue Sacrée. Vitellius déconcerté, & n'étant plus maître d'exécuter sa résolution, céda au vœu de la multitude, & se laissa reconduire au Palais.

Combat où Sabinus a le dessous. Il se retire au Capitole.

Avant la cérémonie de l'abdication, le bruit s'étoit déjà répandu que Vitellius renonçoit à l'Empire; & Sabinus avoit écrit aux Tribuns des Cohortes Germaniques pour leur recommander de contenir leurs soldats. Dans une révolu-

tion,

tion, c'est à qui sera des premiers à adorer la fortune naissante. Ainsi les plus illustres Sénateurs, un très grand nombre de Chevaliers Romains, les Officiers & les soldats des Cohortes de la ville, ceux du guet, s'étoient empressés à venir fondre chez Sabinus. Là on fut bien étonné d'apprendre que l'affaire n'étoit point terminée, que le peuple s'échauffoit en faveur de Vitellius, & que les troupes irritées s'emportoient à des menaces. On étoit trop avancé pour pouvoir reculer : & ceux qui formoient déjà une Cour autour de Sabinus, ne croyant pas qu'il y eût sureté pour eux à se séparer, parce qu'en ce cas ils deviendroient une proie aisée pour les soldats de Vitellius, transformoient leur crainte personnelle en zèle de parti, & exhortoient le Préfet de la ville à prendre les armes.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Mais, (a) comme il arrive dans ces sortes d'occasions, tous étoient ardens à donner conseil, peu voulurent partager le péril. Sabinus sortit assez mal accompagné, & bientôt il vit venir à sa rencontre un gros de soldats du parti contraire. Le combat se livra, & Sabinus ayant le dessous, ne put rien faire de mieux que de se retirer dans le Capitole, laissant quelques-uns des siens sur la place. Avec lui s'enfermérent, outre les sol-

(a) Sed, quod in ejusmodi rebus accidit, consilium ab omnibus datum est, periculum pauci sumpsere. *Tac.*

An. R. 820. De J.C. 69.

soldats qu'il commandoit, quelques Sénateurs, & quelques Chevaliers Romains. Mais Tacite observe qu'il ne lui est pas aisé d'en donner les noms, parce que plusieurs, après la pleine victoire de Vespasien, se firent honneur à faux titre de s'être exposés pour lui en cette occasion. Il y eut aussi des Dames assez courageuses pour entrer dans une forteresse qui alloit être assiégée. Elles y suivoient leurs proches, ou leurs maris, à l'exception néanmoins de Verulana Gracilia, dont le seul attrait fut la guerre sans aucun autre intérêt.

Siége & prise du Capitole par les soldats de Vitellius.

Les gens de Vitellius, pleins de courage contre les dangers, mais négligens par rapport à la discipline, & mous à supporter les fatigues, ne firent la garde qu'avec très-peu d'exactitude autour du Capitole; ensorte que Sabinus eut moyen de retirer auprès de lui ses enfans, & Domitien son neveu. Il fit aussi passer un courier chargé de lettres pour les Chefs de l'armée victorieuse, qui avertissoit de la situation où il se trouvoit, & du besoin d'un prompt secours. Du-reste il passa la nuit si paisiblement, qu'il auroit pu sortir sans risque, & se mettre en sureté.

Au point du jour, avant que les hostilités commençassent, il dépêcha Cornelius Martialis Officier distingué à Vitellius, pour se plaindre de l'infraction de l'accord, du carnage arrivé la veille, &

& du siége qu'il se voyoit obligé de soutenir dans le Capitole. Et pour faire voir combien étoit injuste le procédé que l'on tenoit à son égard, il ajoûtoit dans la lettre dont Martialis étoit porteur: „ Je „ n'ai pris aucune part à la guerre, & je „ me suis concentré dans le repos com„ me un simple Sénateur, pendant que „ la querelle se vuidoit entre vous & „ Vespasien par les combats des Lé„ gions, par les prises de Villes, par la „ désolation de l'Italie. Déjà les Espa„ gnes, la Grande-Bretagne, les Gaules „ s'étoient révoltées; & le frére de Ves„ pasien vous demeuroit encore fidéle, „ jusqu'à ce que vous l'ayez sollicité le „ premier pour un accommodement. La „ (a) paix & la concorde sont utiles aux „ vaincus, & seulement glorieuses aux „ vainqueurs Si vous avez regret aux „ démarches qu'il vous a plû de faire, „ ce n'est pas moi que vous devez atta„ quer par la violence, après m'avoir „ trompé par la perfidie; ce n'est pas „ au fils de Vespasien, à peine sorti de „ l'enfance, qu'il faut vous en prendre. „ Que gagnerez-vous par la mort d'un „ vieillard, & d'un jeune-homme de „ quinze ans? Allez à la rencontre des „ Légions, disputez vos droits contre „ elles: l'événement du combat décide„ ra de tout le reste. " A

An. R. 820.
De J. C. 69.

(a) Pacem & concordiam victis utilia, victoribus tantùm pulcra esse. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. A ces reproches Vitellius ne répondit que par des excuses, rejettant la faute sur le soldat, dont la trop grande ardeur faisoit la loi à sa modestie. Et il avertit Martialis de sortir secrétement par une porte dérobée, de peur qu'il ne payât de sa vie le message dont il s'étoit chargé pour une paix odieuse aux soldats. Ainsi (a) Vitellius n'ayant le pouvoir ni de rien ordonner, ni de rien défendre, n'étoit plus Empereur, mais seulement le motif & l'occasion de la guerre.

A peine Martialis étoit-il rentré dans le Capitole, que les Cohortes Germaniques vinrent y livrer l'assaut. Elles n'avoient aucun Chef qui les exhortât, & chaque soldat ne prenoit l'ordre que de lui-même & de sa propre fureur. Sans s'être donné le tems d'amener des machines de guerre, sans avoir fait provision de l'espéce de traits dont on se servoit alors dans les siéges, ils s'avancent, armés seulement de leurs épées, jusqu'aux portes de la citadelle, à travers une grêle de tuiles & de pierres dont on les accabloit de dessus les toits des portiques qui bordoient la rue des deux côtés. Ils mettent le feu aux portes, & ils alloient pénétrer par le passage que leur ouvroient les flammes, si Sabinus ne se fût fait un rem-

(a) Ipse neque jubendi, neque vetandi potens, non jam Imperator, sed tantum belli causa erat. *Tac.*

rempart des statues en grand nombre qu'il avoit sous sa main. Ces monumens de la gloire des Héros de l'ancienne Rome, amoncelés les uns sur les autres, arrêtérent les assaillans. AN. R. 820. DE J. C. 69.

Ils ne se rebutérent pas, & ne pouvant forcer cet endroit, ils formérent deux autres attaques. Du côté de l'asyle * de Romulus, l'entreprise leur réussit. On avoit laissé les particuliers bâtir en ce lieu, parce que dans la paix dont jouissoit Rome maîtresse de l'Univers, on ne craignoit pas les dangers de la guerre, & les édifices s'élevoient jusqu'au niveau du terrein du Capitole : les soldats de Vitellius montés sur les toits de ces maisons combattoient avec tant d'avantage, qu'il n'étoit plus possible de leur résister. Dans cette malheureuse circonstance, le feu fut appellé au secours & mis en œuvre : si ce fut par les assaillans, qui vouloient se faciliter une entrée, ou, comme on le crut plus communément, par les assiégés, qui se proposérent de retarder l'effort d'un ennemi trop pressant, c'est ce qui est demeuré incertain. Le fait est que le feu se communiquant de proche en proche, gagna le Temple de Jupiter Capitolin, qui fut entiérement consumé.

* *Voyez Hist. de la Repub. Rom.* L. I.

Le Temple de Jupiter est brulé.

Cet (a) événement est déploré par Tacite, comme le plus triste & le plus hon-

(a) Id facinus post conditam urbem luctuosissimum fœdissimumque populo Romano accidit; nullo externo hoste, propitiis, si per mores nos-

AN.R. 820. DE J.C. 69. honteux qui soit jamais arrivé au Peuple Romain. Sans que les ennemis étrangers, dit-il, s'en mêlassent, dans un tems où les Dieux nous étoient propices, si nos crimes n'eussent pas mis obstacle à leur protection, la demeure de Jupiter Capitolin, consacrée par la religion de nos ancêtres pour être le gage de la durée de notre Empire, cet édifice auguste, dont ni Porséna à qui la ville se rendit, ni les Gaulois qui la prirent, n'avoient pu violer la sainteté, périt par la fureur de nos Princes. Il avoit déja été brulé dans les Guerres de Sylla (*a*) mais par la fraude de quelques particuliers. Ici il fut assiégé en forme, on y mit le feu tout ouvertement. Quel étoit le motif de nos armes? quel (*b*) si digne prix se proposoit-on, qui pût compenser une perte si funeste?

Si les assiégés furent les auteurs de l'incendie, ils ne recueillirent pas le fruit de leur crime. Car les Cohortes Germaniques ne manquoient ni de ruse ni de cou-

tros liceret, deis, sedem Jovis O. M. auspicato à majoribus pignus Imperii conditam, quam non Porsena deditâ urbe, non Galli captâ, temerare potuissent, furore Principum exscindi. Arserat & antè Capitolium civili bello, sed fraude privatâ. Nunc palam obsessum, palam incensum. Quibus armorum causis? quo tantæ cladis pretio pro patriâ bellavimus?

(*a*) *Voyez* l'*Hist. de la Repub. Rom.* Tom. X. L. XXXIII. §. 1. p. 199.

(*b*) *Le texte de Tacite est ici obscur, & peut-être altéré. J'en ai tiré le meilleur parti que j'ai pu.*

courage dans les occasions périlleuses. AN. R. 820. DE J. C. 69.
Au (a) contraire dans le parti opposé les soldats étoient déconcertés & tremblans : le Chef, naturellement timide, & alors interdit & saisi, ne pouvoit plus faire aucun usage ni de sa raison, ni de sa langue, ni de ses oreilles. Il n'étoit point gouverné par les conseils d'autrui, & il ne sçavoit pas lui-même prendre une résolution. Il couroit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon que les cris des ennemis le frappoient. Il défendoit ce qu'il avoit ordonné, il ordonnoit ce qu'il venoit de défendre. Bientôt il y eut autant de Commandans que de têtes; &, comme il arrive dans les dangers extrêmes, tous donnoient des ordres, & personne n'exécutoit. Enfin, jettant bas les armes, ils ne cherchent plus que les moyens de se dérober par la fuite. Les vainqueurs entrent furieux, & mettent tout à feu & à sang, ne trouvant aucune résistance, si ce n'est de la part d'un petit nombre de braves Officiers, qui se firent tuer en combattant. Flavius Sabinus ne songeoit ni à se défendre ni à fuir: il fut pris, aussi-bien que Quintius Atticus.

(a) Ex diverso trepidus miles, dux segnis, & velut captus animi, non linguâ, non auribus competere: neque alienis consiliis regi, neque sua expedire: huc illuc clamoribus hostium circumagi; quæ jusserat vetare, quæ vetuerat jubere. Mox, quod in perditis rebus solet, omnes præcipere, nemo exsequi. Postremò, objectis armis, fugam & fallendi artes circumspectabant. *Tac.*

Ann. R. 820. De J. C. 69. cus actuellement Consul, sur qui attira l'attention le vain éclat d'un titre brillant, & la témérité inconsidérée avec laquelle il avoit jetté parmi le peuple des Ordonnances remplies d'éloges magnifiques pour Vespasien, & de reproches injurieux contre Vitellius. Les autres personnages de marque échappérent par diverses avantures, quelques-uns déguisés en esclaves, plusieurs mis à couvert par de fidéles cliens, & cachés parmi les bagages. Il y en eut qui ayant observé le mot auquel les ennemis se reconnoissoient, s'en servirent habilement, soit pour répondre lorsqu'ils étoient interrogés, soit pour interroger eux-mêmes; & leur hardiesse fit leur sureté.

Domitien échappe aux ennemis. Domitien, au premier moment de l'irruption des troupes de Vitellius, se cacha chez le Sacristain du Temple; & ensuite, un affranchi fidéle & adroit l'ayant revêtu d'une robe de lin, telle que la portoient les Ministres des Choses Saintes, il demeura ignoré & confondu parmi eux, jusqu'à ce que le grand tumulte fût passé. Alors il se retira dans la maison d'un client de sa famille, où il attendit la fin de l'orage. Dans la suite il érigea à cette occasion deux monumens: l'un simple & modeste, du vivant de son pére, une petite chapelle en l'honneur de Jupiter Conservateur, dans l'emplacement du logement du Sacristain, qu'il fit abattre, un autel,

tel, & une inscription sur le marbre, qui contenoit le récit de son avanture. L'autre fut un Temple magnifique, qu'il construisit & consacra étant Empereur, à JUPITER GARDIEN, & dans lequel il se fit représenter lui-même entre les bras du Dieu.

An. R. 820. De J. C. 69.

Mort de Sabinus, & son éloge.

Sabinus & Atticus chargés de chaînes, furent menés à Vitellius, qui les reçut au haut de l'escalier du Palais, sans émotion, sans colére, au grand mécontentement de ceux qui venoient lui demander la permission de les mettre à mort, & la récompense du service qu'ils prétendoient lui avoir rendu. Les plus audacieux jettérent des cris d'emportement & de fureur, auxquels se joignit la vile populace qui s'étoit attroupée. Tous exigent de lui qu'il ordonne le suplice de Sabinus, mêlant les menaces & les flatteries. Vitelius tenta de les fléchir par ses priéres, mais enfin il céda à leur opiniâtreté. Aussitôt ils prennent Sabinus, ils le mettent en piéces, ils lui coupent la tête, & traînent son corps aux Gémonies.

Ainsi (a) périt un homme qui n'étoit point

(a) Hic exitus fuit viri haud sanè spernendi. Quinque & triginta stipendia in Republicâ fecerat, domi militiæque clarus. Innocentiam justitiamque ejus non argueres: sermonis nimius erat. Id unum septem annis, quibus Mœsiam, duodecim, quibus Præfecturam urbis obtinuit, calumniatus est rumor. In fine vitæ alii segnem, multi moderatum & civium sanguinis parcum cre-

AN. R. 820. DE J. C. 69.

point du tout méprisable. Il avoit servi la République pendant trente-cinq ans, & il s'étoit fait honneur en paix & en guerre. On n'eut jamais lieu de l'accuser ni d'avidité ni d'injustice: il parloit trop; c'est le seul reproche que ses envieux ayent pu lui faire avec fondement dans les grandes places qu'il occupa, ayant été sept ans Gouverneur de la Mœsie, & douze ans Préfet de Rome. Dans la catastrophe de sa vie, les uns le jugérent lâche & timide, les autres modéré & attentif à ménager le sang des citoyens. Quelque motif qu'on veuille lui attribuer, il est certain qu'il s'y comporta en homme peu capable de conduire en chef une grande affaire; & s'il est vrai, comme Tacite l'assure, qu'avant l'élevation de Vespasien à l'Empire, Sabinus ait été l'honneur de sa maison, les faits prouvent au moins, depuis cette époque, que Vespasien avoit plus de tête & de force de courage que Sabinus. Sa mort fut agréable à Mucien: & les Politiques prétendoient qu'elle avoit été avantageuse à la tranquillité publique, parce que la bonne intelligence auroit eu peine à se maintenir entre deux hommes qui pouvoient prétendre à tout, l'un comme frére de l'Empereur, l'autre com-

credidere: Quod inter omnes constiterit, ante principatum Vespasiani decus domûs penes Sabinum erat. *Tac.*

comme lui ayant donné l'Empire. AN. R. 820. De J. C. 69.

Le peuple demandoit encore le supplice du Consul, mais Vitellius tint ferme à le refuser. Il étoit fort content de ce que Quintius déclaroit à quiconque vouloit l'entendre, que c'étoit lui qui avoit mis le feu au Capitole. Soit que l'aveu fût sincére, ou que ce fût un mensonge accommodé aux circonstances, il en résultoit également que Quintius prenoit sur lui la haine de ce déplorable événement, & en déchargeoit le parti de Vitellius.

La ville de Terracine est surprise & saccagée par L. Vitellius.

Dans ce même tems L. Vitellius, avec ses six Cohortes, menaçoit & pressoit Terracine, où s'étoient renfermés, comme je l'ai dit, les soldats de marine de la flotte de Miséne, & un nombre considérable de gladiateurs, les premiers (a) commandés par Apollinaris, les autres par Julianus. C'étoient deux Chefs peu dignes de ce nom, & qui par leur témérité licentieuse & par leur négligence, eussent mieux mérité d'être rangés parmi les gladiateurs. Ils ne faisoient point la garde, ils ne songeoient point à fortifier les endroits foibles de la place : nuit

(a) Praeerat... Julianus gladiatoribus, Apollinaris remigibus, lascivià socordiâque gladiatorum magis, quàm ducum similes. Non vigilias agere, non intuta moenium firmare: noctu dieque fluxi, & àmoena littorum personantes, in ministerium luxûs dispersis militibus, de bello tantùm inter convivia loquebantur. Tac.

AN. R. 820. DE J.C. 69. nuit & jour occupés de leurs plaisirs, ils se donnoient des concerts sur le rivage, & employant les soldats au service de leur luxe, ils ne parloient de guerre que lorsqu'ils étoient à table. Apinius Tiro, qui s'étoit uni à eux, avoit quité Terracine pour aller dans les villes du voisinage lever des contributions, qui rendoient le parti plus odieux, qu'elles ne pouvoient lui être utiles.

Cependant un esclave passa de la ville dans le camp de L. Vitellius, & lui promit d'introduire furtivement ses troupes dans la citadelle. Son offre fut acceptée : il l'exécuta sans peine, & surprit aisément pendant la nuit une garnison plongée, à l'exemple de ses Chefs, dans une molle sécurité. Les soldats de Vitellius placés par l'esclave au-dessus de la tête des ennemis, descendent l'épée à la main dans la ville. Ce ne fut pas un combat, mais un carnage. Ils trouvent les uns sans armes, les autres sortant subitement du sommeil & commençant à s'armer, tous éperdus & troublés par l'horreur des ténébres, par le son des trompettes, par les cris menaçans, qui leur portoient la frayeur dans l'ame. Ils les taillent en piéces, n'ayant la peine que de tuer. Seulement quelques gladiateurs se battirent avec courage, & vendirent chérement leur vie. Les autres courent vers leurs vaisseaux, où le désordre ne fut pas moindre. Il y périt beau-

beaucoup de bourgeois mêlés avec les soldats qui prenoient la fuite, & massacrés indistinctement par les vainqueurs. Six vaisseaux échappérent dans le premier commencement du tumulte, & le Commandant de la flotte, Apollinaris, ne s'oublia pas, & fut aussi ardent à fuir qu'il avoit été peu soigneux de se précautionner. Le reste des vaisseaux fut pris sur le rivage même, ou coula bas par la précipitation de ceux qui s'y jettoient en foule, sans attention à éviter l'inconvénient d'une charge trop forte. Julianus tomba au pouvoir de L. Vitellius, qui le fit maltraiter outrageusement à coups de fouëts, & égorger en sa présence. Il fut dit dans le tems, que Triaria, femme de L. Vitellius, ne voulut point céder en insolence & en cruauté à son mari, & qu'au milieu du désastre de Terracine & des larmes de ses malheureux habitans, elle parut l'épée au côté, prenant part aux meurtres & aux pillages. AN. R. 820. De J. C. 69.

Le vainqueur envoya en diligence à son frére la nouvelle de son exploit, lui marquant en même tems qu'il se détermineroit selon les ordres qu'il recevroit de lui, soit à revenir à Rome, soit à rester dans la Campanie pour achever de la soumettre. Vitellius n'eut pas le tems de lui répondre, prévenu par les ennemis, qui dans cet intervalle se rendirent maîtres de la ville & de sa personne, comme je vais le raconter: & ce fut un

grand

AN. R. 820. DE J. C. 69. grand bonheur non seulement pour le parti de Vespasien, mais pour la République, que L. Vitellius ne se fût pas résolu de lui-même à accourir à Rome; car les troupes qu'il commandoit joignoient à une valeur & à une fidélité obstinées, la fierté d'une victoire récente. Lui-même, (a) tout décrié qu'il étoit pour l'infamie de sa conduite, il avoit de l'activité, & le vice produisoit en lui les mêmes effets que le zèle du bien chez les hommes vertueux. Ainsi Primus, en arrivant à Rome, auroit trouvé de la résistance; & dans les combats qui se seroient livrés, la ville pouvoit périr. Elle eut même assez à souffrir sans cela; & le peu de troupes qui étoient autour de Vitellius, attirérent de grandes disgraces à cette capitale de l'Univers.

L'armée victorieuse n'avoit pas fait suffisante diligence pour venir à Rome. Cause de cè tardemerent.

La lenteur & les délais de l'armée victorieuse de Primus y contribuérent aussi. Si elle se fût hâtée, elle pouvoit prévenir l'embrasement du Capitole & la mort de Sabinus: événemens qui rompirent toute espérance de conciliation entre Vitellius & Vespasien. Au-lieu de faire diligence, elle célébroit tranquillement, pendant que tout étoit en combustion dans Rome, les fêtes des Saturnales à Otricoli.

Le

(a) Quippe L. Vitellio, quamvis infami, inerat industria: nec virtutibus, ut boni, sed, quomodo pessimus quisque, vitiis valebat. *Tac.*

Le motif ou le prétexte d'un retardement si déplacé, étoit la prétendue nécessité d'attendre Mucien. Il se trouva même des soupçonneux qui accusérent Primus de perdre le tems à dessein, parce qu'il étoit actuellement en négociation avec Vitellius, qui lui offroit le Consulat, & sa fille en mariage. D'autres réfutoient ces bruits, comme calomnieux, & imaginés par les flatteurs de Mucien. Et en effet il n'est guéres probable que dans l'état où étoient les affaires de Vitellius, Primus, qui l'avoit détruit, ait pensé à le relever par une trahison tardive, & dont il n'avoit à espérer d'autre fruit qu'une ruine infaillible. La couleur la plus favorable, & en même tems peut-être la plus vraie, que l'on puisse donner à un délai, qui eut des suites si funestes, c'est que tous les Chefs du parti vainqueur avoient dessein d'épargner à la ville les maux de la guerre, & vouloient la menacer sans la frapper. Voyant Vitellius abandonné de ses meilleures troupes, & absolument sans ressource, ils crurent, non sans fondement, que la négociation entamée pour l'abdication réussiroit. Mais Sabinus gâta tout, d'abord par sa précipitation à prendre témérairement les armes, & ensuite par son peu de courage à défendre le Capitole; place capable de résister à de grandes armées, & qui ne tint pas vingt-quatre heures contre trois Cohortes.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Ces

AN. R. 820. De J. C. 69.

Ces raisons ont sans-doute de la force, mais elles ne disculpent pleinement ni Mucien, ni Primus. Le premier par les expressions ambigues de ses lettres, témoignoit assez qu'il vouloit qu'on l'attendît. L'autre, par une complaisance déplacée, ou plutôt pour rendre son rival responsable de l'événement, demeura en repos. En un mot tous les Chefs de ce parti, en se persuadant que la guerre étoit terminée, en marquérent la fin par de sanglantes calamités. Cérialis même, qui avoit de la vivacité & du feu, n'en fit pas usage dans cette occasion, & ayant été détaché avec mille chevaux pour aller à Rome par la terre de Sabine, & par la Voie Salarienne, il marcha lentement & à son aise.

A la nouvelle du siége du Capitole elle se met en marche. Députations de la part de Vitellius rebutées.

Enfin la nouvelle du Capitole assiégé les tira tous de leur engourdissement, & les obligea de s'évertuer. Il n'étoit plus tems. Primus en arrivant par la Voie Flaminienne au lieu appellé les *Pierres rouges*, à neuf milles de Rome, apprit l'incendie du Capitole & la mort de Sabinus. Cérialis, qui étoit plus proche, le devança; mais il n'eut pas lieu de se louer de sa diligence. Comme il couroit sans précaution, comptant avoir affaire à des vaincus, il fut très-étonné de voir les gens de Vitellius en bonne posture, cavaliers & fantassins mêlés ensemble pour se soutenir mutuellement. On se battit non loin de la ville, entre des maisons & des jardins,

dins, parmi les contours que faisoient des rues tortueuses. Les soldats de Vitellius avoient sur leurs adversaires l'avantage de connoître parfaitement les lieux. D'ailleurs la cavalerie de Cérialis ne combattoit pas toute avec un zèle bien décidé, & plusieurs de cette troupe étant du nombre de ceux qui peu auparavant avoient passé dans le parti vainqueur près de Narnia, conservoient le souvenir de leur premier engagement. Cérialis fut battu : un Officier important, nommé Tullius Flavianus, demeura prisonnier : les autres s'enfuirent en désordre, & furent poursuivis jusqu'à Fidénes par les vainqueurs.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Ce succès échauffa le courage du peuple en faveur de Vitellius : la multitude s'arma, non pas en règle, au-moins pour la plus grande partie, mais de tout ce que chacun trouva sous sa main, & elle demandoit à grands cris le signal du combat. Vitellius reçut avec joie ces témoignages d'affection, & en marqua beaucoup de reconnoissance. Comme il sentoit néanmoins que de pareils soldats étoient une foible ressource contre des Légions victorieuses, il assembla le Sénat, & fit nommer des Députés pour aller inviter les armées ennemies à la paix & à la concorde, en se couvrant du nom de la République, & en présentant pour point de vue le bien de l'Empire.

Les Députés se partagérent, & éprouvé-

An. R. 820. De J. C. 69. vérent des traitemens différens. Ceux qui s'adressérent à Cérialis, coururent le plus extrême danger, par l'emportement des soldats, qui ne vouloient point entendre parler de paix. Arulenus Rusticus, actuellement Préteur, & personnellement recommandable par son mérite & par sa vertu, fut blessé. Ceux qui l'accompagnoient se dispersent par la fuite : le Licteur qui marchoit immédiatement devant lui, ayant osé entreprendre d'écarter la foule, est tué sur la place : & si Cérialis n'eût donné aux Députés du Sénat une escorte pour les mettre en sureté, le caractére sacré dont ils étoient revêtus, n'eût pas été pour eux une sauvegarde ; & des citoyens forcenés, en les massacrant aux portes de la ville, se seroient souillés d'un crime qui eût fait horreur même à des étrangers. Ceux qui vinrent trouver Primus, furent reçus avec plus de respect ; non que le soldat fût plus modeste, mais parce que le Chef avoit plus d'autorité.

Parmi les Députés du Sénat s'étoit mêlé de son propre mouvement Musonius Rufus, Chevalier Romain, célébre par l'étude de la Philosophie, & autrefois exilé pour ce sujet par Néron ; mais qui, selon le goût des Stoïciens, dont il suivoit la secte, outroit la vertu, & gâtoit par un zèle indiscret ce qu'il avoit de bon. Ce Philosophe, comme s'il eût été dans son école au milieu de

ses

ses disciples, prêchoit des soldats armés sur les avantages de la paix, sur les maux de la guerre. Il se fit moquer des uns, il ennuya les autres: quelques impatiens commençoient déjà à le maltraiter. Effrayé de leurs menaces, averti doucement par les plus sensés, il se dispensa enfin d'un vain étalage de sagesse, qui ne convenoit ni au lieu, ni au tems, ni aux personnes.

AN. R. 820. De J.C. 69.

Les Vestales vinrent aussi au devant de Primus, lui apportant une lettre de Vitellius, qui lui demandoit un seul jour de délai, pendant lequel on pourroit reprendre la négociation, & convenir de toutes choses. Primus rendit aux Vestales tous les honneurs qui étoient dûs à leur sacerdoce: mais il répondit à Vitellius, que Sabinus tué & le Capitole brulé demandoient vengeance, & fermoient toute ouverture d'accommodement.

Néanmoins [illegible] Général souhaitoit de ménager Rome, & ayant convoqué une assemblée de ses soldats, il tenta de les engager à camper à Pontemole, & à remettre au lendemain leur entrée dans la ville. Il craignoit qu'irrités par la résistance qu'ils trouveroient, ils n'épargnassent ni le Peuple, ni le Sénat, ni les Temples des Dieux. Il ne fut pas maître de retenir leur ardeur. Tout retardement leur étoit suspect, comme nuisible à la victoire: d'autant plus que les drapeaux

An. R. 820. De J. C. 69.

qu'ils voyoient briller ſur les collines de Rome, quoique ſuivis d'une mépriſable populace, leur offroient l'idée d'une armée nombreuſe d'ennemis.

La ville eſt priſe de force.

Ils marchérent donc ſur le champ; & diſtribués en trois corps, les uns ſuivirent leur route commencée par la Voie Flaminienne, une partie prit à droite le long du Tibre, la troiſiéme diviſion s'avança vers la Porte Colline. Ceux qui combattoient pour Vitellius, étoient ſortis hors des portes. Les milices levées parmi le peuple, ne tinrent pas un inſtant contre la cavalerie ennemie. Les vieux ſoldats firent ferme, & réſiſtérent avec vigueur. Comme le terrein n'étoit point libre, mais coupé par les maiſons, l'action ſe partagea en un très-grand nombre de petits combats, dans leſquels les gens de Veſpaſien, mieux conduits & gouvernés par des Chefs plus habiles, eurent toujours la ſupériorité. Seulement ceux qui s'étoient jettés ſur la gauche, trouvant des rues étroites & embarraſſées, ſouffrirent beaucoup. Les ſoldats de Vitellius montés ſur les murs des jardins, les repouſſérent à coups de pierres & de traits, juſqu'à ce que vers le ſoir l'entrée de la Porte Colline ayant été forcée par la cavalerie de Veſpaſien, ils ſe virent enveloppés. D'un autre côté il ſe livra une bataille en forme dans le Champ de Mars, où les gens de Vitellius, qui n'avoient pour reſſource que leur ſeul déſeſ-

désespoir, furent encore vaincus. Mais contraints de rentrer dans la ville, ils s'y rallioient néanmoins en pelotons, résolus de se défendre jusqu'à la derniére extrémité. AN. R. 820. De J. C. 69.

Le Peuple jouissoit du spectacle: & comme s'il se fût agi de combats destinés à le divertir, il favorisoit par ses cris & par ses battemens de mains, tantôt les uns, tantôt les autres. Quand l'un des deux partis avoit le dessous, les spectateurs demandoient la mort des malheureux qui s'étoient sauvés dans les boutiques & dans les maisons. Le soldat vainqueur ne s'occupoit que de sang & de carnage, & le Peuple oisif profitoit des dépouilles des vaincus.

Réunion étrange des divertissemens licentieux & de la cruauté.

Comme ce jour de violence & d'horreur concouroit avec un des jours des Saturnales, tems consacré par l'usage à des joies folles, semblables à celles de notre Carnaval, la (*a*) face de la ville de

(*a*) Sæva ac deformis urbe totâ *facies*. Alibi prœlia & vulnera, alibi balneæ popinæque: simul cruor & strues corporum, juxta scorta, & scortis similes: quantum in luxurioso otio libidinum, quidquid in acerbissimâ captivitate scelerum: prorsus ut eamdem civitatem & furere crederes, & lascivire.

Conflixerant antè armati exercitus in urbe, bis L. Sullâ, semel Cinnâ, victoribus, nec tunc minus crudelitatis: nunc inhumana securitas, & ne minimo quidem temporis voluptates intermissæ, velut festis diebus id quoque gaudium accederet. Exsultabant, fruebantur, nullâ partium curâ, malis publicis læti. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. de Rome étoit la plus étrange chose qu'il soit possible d'imaginer. D'un côté des combats & des blessures, de l'autre des bains ouverts & des cabarets remplis de buveurs: au milieu des ruisseaux de sang & des monceaux de corps morts on se livroit aux débauches les plus outrées: tout ce qu'un loisir voluptueux améne de licence, réuni avec tout ce que le sac d'une ville entraîne de cruautés: ensorte que Rome sembloit être en même tems dans un accès de fureur, & dans l'ivresse du plaisir.

Elle avoit déjà vu des armées de ses citoyens se battre dans l'enceinte de ses murs. Deux victoires de Sylla, une de Cinna, l'avoient ensanglantée; & alors la cruauté ne fut pas moindre. Ce qui caractérisoit l'événement dont je parle ici, c'est une indifférence qui répugne à l'humanité: nulle interruption aux divertissemens, comme si ce qui arrivoit eût été un nouveau sujet de joie ajoûté à celle de la fête. Les danses, les jeux, les ris, étoient les uniques objets qui occupassent les habitans de Rome; sans intérêt pour aucun des deux partis, ils triomphoient des maux publics.

Le camp des Prétoriens forcé. La ville étoit prise: restoit le camp des Cohortes Prétoriennes, où s'étoient cantonnés les plus braves des vaincus, pour le défendre comme leur derniére espérance. Les vainqueurs s'animent de leur côté à les chasser de cet asyle: sur-

tout

tout les anciens Prétoriens, cassés par Vitellius, & rétablis par Vespasien, s'y portent avec acharnement. Tout ce que la science militaire avoit jusqu'alors inventé pour l'attaque des plus fortes places, ils l'employent contre les murs du camp; tortues, machines à lancer des traits, terrasses, torches allumées. S'exhortant les uns les autres, ils crioient, „ Qu'il s'agissoit de consommer leur „ ouvrage, & de recueillir enfin le fruit „ de tant de travaux & de dangers. Qu'ils „ avoient rendu la ville au Sénat & au „ Peuple, les Temples aux Dieux; mais „ que le camp étoit la gloire propre du „ soldat, qui le regardoit comme sa „ Patrie, comme ses Pénates. Que s'ils „ n'en forçoient à l'instant même l'en- „ trée, il leur faudroit passer la nuit „ sous les armes. " Les assiégés de leur côté, quoique plus foibles en nombre, & déjà tant de fois vaincus, ne veulent point entendre parler de se rendre, & s'opiniâtrent à disputer encore la victoire. Tout couverts de sang ils embrassoient leurs drapeaux & les autels, derniére consolation des mourans. Plusieurs lutant contre les approches de la mort, expirérent sur les tours & sur les remparts. Enfin, lorsque les portes furent enfoncées, ce qui restoit de combattans se présenta aux vainqueurs: & tous (a) tour-

AN. R. 820.
De J. C. 69.

(a) Et cecidere omnes contrariis vulneribus, versi

AN.R. 820. De J. C. 69. tournés vers l'ennemi, moururent des blessures qu'ils recevoient par devant, curieux de conserver leur gloire jusqu'au dernier moment de leur vie.

Mort tragique de Vitellius. Tac. Hist. III. 85. Suet. Vit. 16. & 17. Dio.

Vitellius étoit bien indigne d'avoir de si braves soldats, & la lâcheté qu'il avoit témoignée en tant de rencontres, & dont il donna de nouvelles preuves à sa mort, fait un étrange contraste avec la valeur de ceux qui se faisoient tuer pour sa querelle. Dès qu'il vit la ville prise, il sortit du Palais par une porte dérobée, & se fit porter en chaise dans la maison de sa femme sur le Mont Aventin, accompagné seulement de deux Officiers de sa bouche, un cuisinier & un boulanger. Son plan étoit, s'il pouvoit passer le reste du jour sans être découvert, de gagner Terracine, & d'aller se jetter entre les bras des Cohortes commandées par son frére. Il ne demeura pas longtems dans le lieu qu'il avoit choisi pour retraite, & changeant d'avis, soit (a) par simple légéreté d'esprit, comme le dit Tacite, & parce que dans la peur toute situation paroît meilleure que celle où l'on est actuellement, soit plutôt sur un faux bruit de paix qui se répandit, suivant le témoignage de Suétone, il retourna au Palais. Il le trouva désert: tous,

versi in hostem. Ea cura etiam morientibus decori exitûs fuit. *Tac.*

(a) Mobilitate ingenii, &, quæ natura pavoris est, quum omnia metuenti præsentia maximè displicerent. *Tac.*

tous, jusqu'au dernier des esclaves, s'é- toient enfuis chacun de leur côté, ou évitoient sa rencontre. Ses deux fidéles compagnons l'avoient même abandonné. La (a) solitude & ces grands espaces muëts le remplissent d'effroi. Il tente d'ouvrir les piéces qui étoient fermées, & les voyant vuides il frissonne de tout le corps. Las enfin de courir sans sçavoir où il alloit, il met autour de ses reins une ceinture de piéces d'or, & va se cacher dans la loge du portier, près de laquelle étoit un chien à l'attache. Suétone ajoûte qu'il boucha la porte de cette loge (apparemment en dehors, & pour empêcher qu'on ne la vît) avec le lit & le matelas de l'esclave dont il prenoit la place.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

Ce honteux asyle, comme l'appelle Tacite, ne put le sauver. Ceux qui le cherchoient, ne rencontrant personne dans le Palais, faisoient une exacte visite; & étant venus à l'endroit où il se tenoit tapi, ils l'en tirent avec violence, & lui demandent qui il est, (car ils ne le connoissoient pas) & où ils pourroient trouver Vitellius. Il les abusa d'abord par un mensonge. Mais il n'étoit pas possible que l'erreur subsistât longtems; & bientôt reconnu, il s'abaissa aux priéres

(a) Terret solitudo, & tacentes loci: tentat clausa, inhorrescit vacuis: fessusque misero errore, & pudendâ latebrâ semet occultans, ab Julio Placido Tribuno cohortis protrahitur. *Tac.*

AN. R. 820. De J. C. 69. res les plus humbles & les plus pressantes, pour obtenir qu'on lui conservât la vie, & qu'on se contentât de le garder même dans la prison, si on le vouloit, alléguant qu'il avoit à révéler des secrets qui intéressoient infiniment Vespasien. Ses priéres ne furent point écoutées, & par l'ordre d'un Tribun, nommé Julius Placidus, on (a) lui lie les mains derriére le dos, on lui met une corde au cou, on lui déchire ses habits, & on le traîne vers la place publique, comme un criminel destiné au suplice: triste & affreux spectacle, qui attiroit pourtant les insultes, & non les larmes: l'ignominie de sa lâcheté étouffoit la compassion. La populace jettoit sur lui du fumier & de la boue: elle le poursuivoit avec mille injures, l'appellant incendiaire à cause de l'embrasement du Capitole, gourmand, ivrogne. On lui reprochoit même ses vices corporels, sa taille énorme, la rougeur de son visage enluminé par le vin, son gros ventre, sa démarche chancelante & inégale, parce qu'il lui étoit resté une foiblesse dans l'une des cuisses, en conséquence d'un coup qu'il y avoit autrefois reçu d'un chariot en mouvement, lorsqu'il prêtoit son ministére à Caligula, qui faisoit le personnage de co-

(a) Vinctæ post tergum manus: laniatâ veste, fœdum spectaculum ducebatur, multis increpantibus, nullo illacrymante: deformitas exitûs misericordiam abstulerat. *Tac.*

cocher. Un soldat des armées de Germanie vint alors à sa rencontre, & tirant son épée, soit par un mouvement d'indignation, ou pour le soustraire à tant d'opprobres, soit que ce fût au Tribun qu'il en voulût & non pas à Vitellius, il coupa l'oreille du Tribun, & fut sur le champ lui-même percé de coups. AN. R. 820. De J. C. 69.

On continua de mener Vitellius tout le long de la Rue Sacrée, en lui rejettant les cheveux derriére la tête afin que son visage parût, & lui portant la pointe d'une épée sous le menton, de peur qu'il ne se baissât pour cacher sa confusion; & en cet état on le forçoit de considérer tantôt ses statues renversées, tantôt le lieu du massacre de Galba Enfin on le conduisit aux Gémonies, où avoit été traîné le corps de Sabinus. Parmi tant d'indignes traitemens Vitellius témoigna une grande bassesse d'ame, si ce n'est en une seule occasion, où se voyant insulté par le Tribun il lui répondit: „ J'ai pourtant été ton Empereur". Les soldats qui l'avoient pris, se firent un plaisir barbare de le pointer à petits coups, & de lui déchiqueter tous les membres les uns après les autres, pour lui faire sentir les douleurs d'une mort lente. Et (a) la multitude, toujours emportée, l'accabla d'autant d'outrages après sa mort,

(a) Et vulgus eâdem pravitate insectabatur interfectum, quâ foverat viventem. Tac.

An. R. 820. De J. C. 69. mort, qu'elle lui avoit prodigué de flatteries pendant qu'il vivoit. Son corps fut traîné avec un croc dans le Tibre, & sa tête portée par toute la ville au bout d'une lance. Il reçut néanmoins, par les soins de Galéria sa veuve, les honneurs de la sépulture.

Telle fut la fin déplorable d'un Empereur dans la cinquante-cinquiéme année de son âge. Vitellius dut tout à des appuis étrangers. Ce (a) ne fut aucun mérite personnel, mais uniquement la gloire & le nom de son pére, qui lui procurérent le Consulat, plusieurs Sacerdoces, & un rang illustre dans la Ville & dans le Sénat. Ceux qui l'élevérent à l'Empire, ne le connoissoient pas. C'est une singularité remarquable, que lâche & mou comme il étoit, il ait réussi à se faire aimer des troupes en un degré auquel rarement ont pu atteindre les Généraux remplis des qualités les plus estimables. Il faut pourtant avouer qu'il avoit de la franchise & de

(a) Consulatum, Sacerdotia, nomen locumque inter primores, nullâ sua industriâ, sed cuncta patris claritudine adeptus. Principatum ei detulere qui ipsum non noverant. Studia exercitûs rarò cuiquam bonis artibus quæsita perinde adfuere, quàm huic per ignaviam. Inerat tamen simplicitas ac liberalitas, quæ, ni adsit modus, in exitium vertuntur. Amicitias dum magnitudine munerum, non constantiâ morum, continere putat, meruit magis quàm habuit. Reipublicæ haud dubiè intererat Vitellium vinci: sed imputare perfidiam non possunt qui Vitellium Vespasiano prodidere, quum à Galbâ descivissent. *Tac.*

de la libéralité, vertus qui deviennent aisément ruineuses pour un Prince, lorsqu'elles ne sont pas gouvernées par la sagesse & la discrétion. Il crut se faire & se conserver des amis par la grandeur de ses largesses, sans y joindre une égalité constante de mœurs vertueuses, & l'événement lui fit voir qu'il se trompoit. Il étoit sans difficulté, dit Tacite, de l'intérêt de la République que Vitellius fût vaincu; mais ceux qui l'ont abandonné & trahi en faveur de Vespasien, ne peuvent pas se faire un mérite de leur perfidie, puisqu'ils avoient commencé par trahir Galba.

An. R. 820. De J. C. 69.

La ruine de Vitellius entraîna celle de toute sa maison. Son frére, à la tête des Cohortes avec lesquelles il avoit surpris Terracine, s'étoit mis en marche pour revenir à Rome. Les citoyens aisés à effrayer, & toujours prêts à flatter le Maître actuellement régnant, demandérent avec instance que l'on allât au devant de L. Vitellius, & que l'on achevât de détruire ce reste d'ennemis. Leurs vœux furent satisfaits. La cavalerie victorieuse fut envoyée à Aricie, & suivie des Légions, qui pourtant ne passérent pas Bovilles. L. Vitellius ne tenta aucune résistance, il se remit lui & ses Cohortes à la discrétion du vainqueur; & le (a) soldat, autant par indignation que par

Mort de son frére & de son fils.

*Tac. Hist.* IV. 2.

(a) Et miles infelicia arma, haud minùs irâ quàm

AN. R. 820. De J. C. 69. par crainte, mit bas des armes malheureuses.

Ceux qui s'étoient rendus furent menés comme en triomphe, & traversérent la ville en une longue file, entre deux haies de gens armés. Aucun n'avoit l'air supliant, mais une tristesse fiére, à laquelle les insultes de la populace n'arrachérent pas une plainte. Quelques-uns même sortirent de leur rang pour reprimer ces langues insolentes, & ils furent tués sur la place: on enferma les autres dans des prisons. Ils souffroient tout sans qu'il leur échappât aucune parole indigne de leur courage, & dans le comble de l'infortune ils soutinrent toute leur gloire.

L. Vitellius fut mis à mort. Il étoit aussi vicieux que son frére, mais il montra plus de vigilance dans la bonne fortune, & il partagea moins avec lui les prospérités que les disgraces.

*Tac. Hist.* IV. 20. *Suet. Vit.* 6. & 18. *Dio.* Le fils de l'Empereur Vitellius, quoiqu'extrêmement jeune, & ayant un tel embarras dans la langue qu'il ne pouvoit presque pas articuler ses mots, paya aussi de sa vie le dangereux honneur d'avoir eu

quàm metu, abjecit. Longus deditorum ordo, septus armatis, per urbem incessit. Nemo supplici vultu, sed tristes & truces, & adversùm plausus & lasciviam insultantis vulgi immobiles. Paucos erumpere ausos circumjecti pressere: ceteri in custodiam conditi: nihil quisquam locutus indignum, &, quanquam inter adversa, salvâ virtutis famâ. *Tac.*

en un pére revêtu de la pourpre des Césars. Mucien ne crut pas devoir laisser subsister le dernier rejetton d'une famille ennemie: & cette cruauté dut paroître encore plus odieuse, par le contraste avec la douceur que Vitellius avoit témoignée à l'égard des parens d'Othon & de Vespasien, dont il n'en fit mourir aucun; car la mort de Sabinus ne doit pas être mise sur son compte. AN. R. 820. De J. C. 69.

La fille de Vitellius fut pourtant épargnée. Mucien la laissa vivre: & Vespasien, qui ne se gouvernoit pas par les principes d'une politique ombrageuse, la maria très-honorablement, & lui donna une riche dot. Sa fille mariée par Vespasien. *Suet. Vesp. c. 14.*

Entre ceux qui avoient eu du crédit auprès de Vitellius, le seul affranchi Asiaticus expia par le suplice des esclaves une puissance dont il avoit étrangement abusé. Les deux Préfets du Prétoire, Julius Priscus & Alphenus Varus, furent simplement cassés, & ce fut sans nécessité que le premier se tua lui-même: son collégue jouit tranquillement de la vie & de la liberté. L'affranchi Asiaticus subit le suplice des esclaves. *Tac. Hist. IV. 11.*

Avant que de passer au régne de Vespasien, je dois rendre compte ici de quelques mouvemens de guerres étrangéres, qui appartiennent à celui de Vitellius. Il y en eut dans la Mœsie, dans le Pont. Mais surtout la Germanie en-deçà du Rhin, fut agitée par une guerre très-violente, dont le feu se communiqua à une

An. R. 820. De J. C. 69. partie des Gaules, & qui née des troubles & des divisions intestines des Romains, & leur ayant causé de très-grandes pertes mêlées de honte & d'ignominie, ne put être terminée que par le rétablissement du bon ordre & de la tranquillité dans l'Empire sous l'autorité de Vespasien. Je commence par les secousses légéres de la Mœsie & du Pont, qui peuvent être racontées en peu de mots.

## §. III.

*Courses des Daces dans la Mœsie arrêtées par Mucien. Mouvement de guerre dans le Pont. Vespasien y met ordre. Civilis, Batave, fait révolter sa Nation. Les Romains sont chassés de l'Ile des Bataves. Pratiques de Civilis pour gagner les Gaulois. Nouvelle victoire remportée par Civilis sur les Romains. Huit Cohortes Bataves, vieilles bandes qui servoient depuis longtems dans les Armées Romaines, viennent joindre Civilis. Il fait prêter serment de fidélité à Vespasien par toutes ses troupes. Il vient assiéger le camp de* Véséra. *Flaccus se met en marche pour venir au secours des assiégés. Séditions toujours renaissantes. Vocula demeure à la tête de l'entreprise par la retraite de Flaccus. Nouvelle sédition. Courses des Germains, alliés de Civilis. Civilis tente inutilement d'em-*

por-

*porter de force le camp de* Vétéra. *On reçoit en Germanie la nouvelle de la bataille de Crémone. Intrigues de Civilis pour soulever les Gaulois. Civilis détache une partie de son armée pour aller attaquer Vocula. Combat où les Romains restent vainqueurs. Vocula remporte une seconde victoire devant* Vétéra, *& fait lever le siége. Vocula perd le fruit de ses victoires. Le camp de* Vétéra *assiégé de-nouveau. Nouvelles séditions. Flaccus est tué par ses soldats. Suites du meurtre de Flaccus jusqu'à la révolte des Gaulois.*

LEs Daces, Nation toujours inquiéte, songérent à remuer dès qu'ils se virent affranchis de crainte par le départ de l'armée de Mœsie, qui étoit allée attaquer Vitellius. Ils se tinrent pourtant quelque tems encore en repos, attentifs à épier les événemens. Lorsqu'ils sçurent que la guerre civile étoit allumée en Italie, & que les armées des deux partis commençoient à se heurter, ils se mettent en action, forcent les quartiers d'hiver des troupes auxiliaires de cavalerie & d'infanterie que les Romains avoient laissées dans le pays, & maîtres des deux rives du Danube ils se préparoient déjà à assaillir le camp des Légions, qui n'auroit pas été en état de leur résister. Heureusement Mucien se trouvoit alors dans ces régions. Instruit de

AN. R. 820. De J. C. 69.

Courses des Daces dans la Mœsie, arrêtées par Mucien.

*Tac. Hist.* III. 46.

An. R. 820. De J.C. 69. de la victoire remportée par Antonius Primus à Crémone, & n'ayant plus par conséquent de raison pressante de se hâter d'arriver en Italie, il se livra au soin d'arrêter les courses des Daces, & fit marcher contre eux la sixiéme Légion, qui bientôt les eut repoussés au-delà du fleuve. Et pour assurer la tranquillité de la Province, il y établit Commandant Fonteius Agrippa, qui sortoit du Proconsulat d'Asie, & il lui donna une partie des troupes qui ayant combattu pour Vitellius en Italie venoient d'être renvoyées dans l'Illyrie, & qu'il étoit de la bonne politique de séparer en différens corps, & d'occuper par une guerre contre l'étranger.

Mouvement de guerre dans le Pont. Vespasien y met ordre.

Dans le Pont, la guerre s'éleva par l'ambition d'un vil esclave. Il se nommoit Anicet, & étoit affranchi de Polémon, dernier Roi de cette Contrée, qui avoit consenti sous Néron que son Royaume fût réduit en Province Romaine. Anicet, tout-puissant sous Polémon, trouvoit sa condition bien changée depuis que le pays obéissoit aux Romains. Il profita donc des troubles qui les divisoient, & feignant un grand zéle pour les intérêts de Vitellius, il gagna les peuples qui habitoient sur les bords du Pont-Euxin; il s'attacha, par l'espérance du pillage, ceux à qui le mauvais état de leurs affaires ne laissoit point d'autre ressource; & il se vit ainsi en

peu

peu de tems à la tête d'un petit corps d'armée, qui n'étoit rien moins que méprisable. Il attaqua Trébizonde, ancienne Colonie Grecque, & s'en empara, ayant taillé en piéces la garnison, qui consistoit en une Cohorte, autrefois troupe étrangére, mais dont les soldats décorés du nom de Citoyens Romains, avoient pris, dit Tacite, l'armure & les drapeaux conformes à nos usages, & conservoient toute la licence & toute la nonchalance naturelles aux Grecs. An. R. 820. De J.C. 69.

La flotte que les Romains entretenoient sur le Pont-Euxin, avoit été affoiblie par Mucien, qui en avoit envoyé à Byzance les meilleurs vaisseaux & tous les soldats. Anicet porta le fer & le feu dans ce qui restoit de cette flotte le long des côtes du Pont; & les Barbares devenus maîtres de la mer, la couroient impunément avec des barques d'une construction particuliére. Il n'y entroit ni fer, ni airain. Elles avoient les flancs étroits, le fond large, & lorsque la mer s'enfloit & que les vagues étoient grosses, ils haussoient les bords de leurs petits bâtimens, en y attachant des planches qui se joignant par en haut faisoient un toit. Dans ces barques légéres, qui ne pouvoient contenir que vingt-cinq ou tout au plus trente hommes, ils rouloient avec intrépidité parmi les flots, abordant indifféremment des deux côtés, parce

que

An. R. 820. De J.C. 69. que les deux extrémités de leurs bâtimens étoient également formées en proues.

Vespasien apprit ces mouvemens lorsqu'il étoit encore en Judée, & il fit partir en diligence un gros détachement de bonnes troupes sous la conduite de Virdius Geminus, brave Officier. Celui-ci défit aisément un ennemi qui ne sçavoit observer aucune discipline, & que l'avidité du butin portoit à se répandre dans la campagne sans ordre & sans régle. Les Barbares trouvérent un asyle dans leurs vaisseaux. Mais Virdius en fit construire de son côté, & il joignit Anicet à l'embouchure d'un fleuve que Tacite appelle Cohibus, où le rebelle se croyoit en sureté sous la protection du Roi des Sédochéziens, qu'il avoit gagné par de grands présens. Et d'abord ce Roi se montra disposé à défendre son supliant par les armes. Mais lorsqu'on lui eut fait envisager d'une part un salaire assuré, s'il livroit Anicet, de l'autre la guerre, s'il s'obstinoit à le défendre, la fidélité, toujours chancelante chez les Barbares, l'abandonna, & il se résolut sans beaucoup de peine à vendre, moyennant une somme dont on convint, & le Chef & ceux qui l'avoient suivi. Ainsi fut étouffée, presque aussitôt que commencée, la guerre du Pont.

Civilis Batave fait révolter la Nation.

Il n'en fut pas de-même de celle des Bataves, dont j'ai à parler maintenant. Ces peuples, autrefois partie de la nation des-

des Cattes en Germanie, & chassés de leur pays par une sédition domestique, conservérent toute la fierté de leur origine dans la nouvelle habitation où ils se transportérent, qui fut une Ile formée par le bras droit du Rhin, le Vahal, & la Mer. La face des lieux a changé depuis ces anciens tems. Mais le Bétaw, ou Bétuve, comme je l'ai remarqué ailleurs, garde encore aujourd'hui son nom. Alliés plutôt que sujets des Romains, ils ne s'étoient point laissé écraser par une amitié si disproportionnée. Exemts de tout tribut, ils ne fournissoient à l'Empire que des soldats, dont la valeur se signala souvent dans les guerres contre les Germains. Ils s'étoient acquis aussi beaucoup de gloire dans la Grande-Bretagne, & j'ai eu occasion de parler plus d'une fois de huit Cohortes de Bataves, qui attachées comme auxiliaires à la suite de la quatorziéme Légion, en étoient devenues rivales & ennemies. Ils entretenoient dans leur pays une florissante cavalerie, accoutumée par un fréquent exercice à passer le Rhin à la nage, sans quiter ni ses chevaux ni ses armes, & sans rompre ses rangs.

AN. R. 820. De J. C. 69. *Tac. Hist.* IV. 12.

Dans cette nation brilloit singuliérement au tems dont je parle ici Claudius Civilis, distingué entre tous par sa naissance qu'il tiroit du Sang Royal, par sa bravoure personnelle, par un esprit rusé, inventif, & fécond en expédiens.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

diens. Son nom est peu connu parmi nous; mais il mérite autant de l'être, que celui de bien des guerriers fameux dans l'Histoire.

Il n'avoit pas sujet de se louer des Romains. Son frére Julius Paulus faussement accusé de trahison, avoit été mis à mort par ordre de Fonteius Capito, Commandant de la basse Germanie avant Vitellius. J'ai dit ailleurs que Civilis lui-même avoit couru risque de subir un pareil sort; & le ressentiment qu'il conserva de la mort de son frére & de son propre péril, le porta à saisir l'occasion de la guerre civile pour se venger. Mais il étoit trop habile pour agir à découvert, & pour avertir les Romains par un révolte manifeste, de le regarder & de le traiter en ennemi. Il se proposoit Sertorius & Annibal pour modéles, & prétendant les représenter par l'adresse de l'intrigue, de-même qu'il portoit leur ressemblance sur le visage, ayant comme eux un œil de moins, il résolut de travailler sourdement, & de cacher son jeu. Il feignit donc d'épouser la querelle de Vespasien; & il en avoit un prétexte très-spécieux, & tout-à-fait propre à donner à ses démarches un air de sincérité. Antonius Primus lui avoit écrit d'empêcher le départ des secours mandés par Vitellius, & d'occuper les Légions qui gardoient le Rhin par l'apparence de quelque trouble en Germanie. Et Hordeonius Flaccus, qui commandoit sur les

lieux,

lieux, lui donnoit de semblables avis, tant An. R. 820. par inclination pour le parti de Vespa- De J. C. 69. sien, que par affection pour la République, qui étoit en danger de périr, si une nouvelle inondation de troupes nombreuses venoit encore fondre en Italie, & y renouveller la guerre.

Civilis voyant donc qu'il pouvoit masquer son projet de révolte sous une déférence apparente aux ordres secrets des Généraux Romains, ne tarda pas à mettre la main à l'œuvre, & il trouvoit les Bataves actuellement disposés à se soulever par une circonstance particuliére. Vitellius avoit ordonné des levées de soldats parmi eux, & cette charge, onéreuse par elle-même, devenoit absolument intolérable par les procédés tyranniques de ceux qui faisoient les enrôlemens. Avides & concussionnaires, ils prenoient des vieillards, des hommes infirmes, pour les rançonner, & les contraindre d'acheter leur congé. Un motif encore plus infame les engageoit à enlever de jeunes enfans au-dessous de l'âge requis pour porter les armes. Toute la nation fut indignée; & les émissaires apostés par Civilis pour souffler le feu de la sédition, persuadérent sans peine aux Bataves de refuser de s'enrôler. Civilis lui-même, sous prétexte d'un grand festin, assembla dans un Bois sacré les premiers de la Noblesse, & ceux que la bravoure & l'ardeur signaloient parmi la multitude; & lorsqu'il

An. R. 820. De J.C. 69. qu'il les vit échauffés par le vin & la bonne chére, il s'ouvrit à eux.

Il commença par relever la gloire ancienne de la nation, qu'il leur représenta ensuite comme dégradée & flétrie par les indignités & les outrages qu'elle souffroit, étant traitée non plus en alliée, mais en esclave. Il ajoûta que jamais l'occasion n'avoit été si belle de la remettre en liberté. „ Les Romains, dit-il, sont „ affoiblis par leurs divisions. Dans leurs „ camps sur le Rhin, il ne reste plus que „ des vieillards, & un butin aussi riche „ qu'assuré. Osez seulement lever les „ yeux, & ne craignez point de vaines „ ombres de Légions sans réalité. Nous „ sommes puissans en cavalerie & en in„ fanterie: nous pouvons compter sur „ l'appui des Germains nos voisins & nos „ fréres. Les (a) Romains eux-mêmes „ seront peu fâchés de la guerre que nous „ susciterons. Si le succès en est dou„ teux, nous nous en ferons un mérite „ auprès de Vespasien: la victoire porte „ avec elle son apologie".

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissemens de tous ceux qui l'entendirent, & Civilis leur fit prêter serment selon le rit le plus auguste & le plus redouté parmi ces Nations Barbares. Il solli-

(a) Ne Romanis quidem ingratum id bellum, cujus ambiguam fortunam Vespasiano imputaturos: victoriæ rationem non reddi. *Tac.*

licita aussi les Caninéfates, qui de même origine que les Bataves, & établis dans la même Ile, ne leur étoient point inférieurs en vertu, & ne leur cédoient que pour le nombre. Il agit pareillement auprès des huit Cohortes Bataves dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, & qui renvoyées, comme je l'ai dit, par Vitellius en Germanie, se trouvoient alors à Mayence.

AN. R. 820. De J.C. 69.

Les Romains sont chassés de l'Ile des Bataves.

Les Caninéfates se mirent les premiers en action, & en attendant que Civilis & les Bataves levassent le masque, ils se donnérent un Chef recommandable par une haute naissance, & estimé des Barbares pour son audace brutale. Il se nommoit Brinno, & étoit fils d'un pére qui ayant attaqué les Romains par plusieurs hostilités, s'étoit moqué impunément du phantôme de guerre dont Caligula avoit voulu effrayer la Germanie. Le nom d'une famille ennemie des Romains plut aux Caninéfates. Brinno fut mis sur le pavois, élevé sur les épaules d'une troupe de soldats, & proclamé solemnellement Chef de la guerre.

Aussitôt appuyé des Frisons, qui vinrent se joindre à lui du pays au-delà du Rhin, il commence par enlever un camp établi dans l'Ile des Bataves, & occupé paisiblement par deux Cohortes, qui ne comptoient point du tout sur une attaque si brusque. Elles furent taillées en piéces

AN. R. 820. DE J. C. 69.

ces ou mifes en fuite, & un grand nombre de vivandiers & de négocians Romains, qui erroient fans précaution dans un pays qu'ils regardoient comme ami, furpris par une guerre née tout d'un coup, tombérent entre les mains des vainqueurs. Plufieurs châteaux ou forts auroient fubi la même deftinée que le camp, fi les Préfets des Cohortes n'euffent mieux aimé les bruler, parce qu'ils ne pouvoient les défendre. Ils fe cantonnérent avec tout ce qu'ils avoient de troupes dans la partie fupérieure de l'Ile, & formérent ainfi une petite armée, mais bien peu redoutable pour les rebelles. Car c'étoient toutes nouvelles milices, plutôt chargées de leurs armes comme d'un poids, qu'habiles à en faire ufage, & qui remplaçoient bien mal les vieux foldats emmenés par Vitellius en Italie. Outre ces troupes de terre, les Romains avoient encore une flotte de vingt-quatre bâtimens, qu'ils prirent foin de raffembler, & qui vint fe ranger près d'eux.

Civilis voulut d'abord employer la rufe, & feignant d'être toujours ami des Romains, il blâma les Préfets d'avoir abandonné leurs châteaux : il les exhorta à regagner leurs quartiers d'hiver, & à fe repofer fur lui du foin de diffiper avec fa Cohorte une poignée de révoltés. Son deffein étoit de fe préparer une victoire aifée fur des troupes féparées

rées les unes des autres. Les Officiers Romains sentirent la fraude : & d'ailleurs il leur venoit de toute part des avis qui ne leur permettoient point de douter que le vrai Chef de la révolte ne fût Civilis, à qui Brinno ne faisoit que prêter son ministére & son nom. Les Germains, passionnés pour la guerre, n'avoient pas pu garder un secret qui leur faisoit trop de plaisir. An. R. 820. De J. C. 69.

Civilis voyant que la ruse ne lui réussissoit pas, eut recours à la force ouverte. Il se mit à la tête des rebelles, & vint attaquer les Romains dans leur poste, suivi des Caninéfates, des Frisons, & des Bataves, distribués en corps de Nations. Les Romains se préparérent à les bien recevoir, & mirent en bataille leurs troupes de terre & de mer. Mais à peine en étoit-on venu aux mains, qu'une Cohorte de Tongriens passa du côté de Civilis ; & cette trahison déconcerta beaucoup ceux qui se virent abandonnés, & même assaillis tout à la fois par leurs ennemis & par leurs alliés. La flotte usa de la même perfidie. Une partie des rameurs étoient Bataves, & d'abord ils embarrassoient la manœuvre des matelots fidéles & les mouvemens des soldats, comme sans dessein & par simple impéritie. Bientôt devenus plus hardis, ils leur faisoient résistance, & ils changérent la direction des vaisseaux, tournant la poupe vers l'ennemi au-lieu

AN. R. 820. De J. C. 69.

de la proue. Enfin ils attaquérent les Centurions & les Tribuns, & tuérent ceux qui ne voulurent pas se réunir avec eux, ensorte que les vingt-quatre vaisseaux qui composoient la flotte, ou se livrérent aux rebelles, ou furent pris. Les troupes de terre n'avoient pas pu se remettre du désordre dans lequel elles avoient été jettées tout d'un coup, & la victoire de Civilis fut complette.

Ce premier exploit fut très-avantageux aux rebelles, en ce qu'il leur fournit des armes & des vaisseaux, dont ils manquoient; & il eut un grand éclat dans la Gaule & dans la Germanie, où Civilis & ses associés furent célébrés comme les vengeurs de la liberté commune. Les Germains, plus voisins & plus fiers, lui offrirent à l'envi leur secours.

Pratiques de Civilis pour gagner les Gaulois.

La Gaule étoit plus difficile à s'ébranler, & il n'y eut rien que Civilis ne mît en œuvre pour s'en procurer l'alliance. Les Cohortes qu'il avoit vaincues étoient Gauloises, aussi-bien que leurs Commandans. Il renvoya sans rançon les Officiers qu'il avoit fait prisonniers: il donna aux soldats le choix de rester avec lui ou de s'en aller, promettant à ceux qui s'attacheroient à sa fortune toute sorte d'agrémens & de distinctions dans le Service, & ne laissant pas même partir les autres sans les gratifier de quelque portion des dépouilles des Romains.

Ces largesses étoient une amorce pour leur

leur faire mieux goûter les discours par lesquels il les exhortoit à se révolter. Il leur représentoit les maux extrêmes qu'ils souffroient depuis tant d'années, appellant du nom de paix une misérable servitude. „ Les Bataves, disoit-il, quoi-„ qu'exemts de tributs, ont pris les ar-„ mes contre les Tyrans de l'Univers; „ & dès la premiére occasion qui s'est „ présentée de combattre, ils ont vain-„ cu & mis en fuite les Romains. Que „ sera-ce si les Gaules secouent le joug? „ Qu'est ce que les forces qui restent à „ l'Italie? C'est par le sang des Provin-„ ces que les Provinces sont asservies. " Il citoit l'exemple de la Germanie, qui par la défaite & la mort de Varus s'étoit rétablie en possession de sa liberté; & cela dans un tems où il s'agissoit d'attaquer Auguste, & non pas un Vitellius. Il observoit que la valeur naturelle des Gaulois étoit encore aidée par la discipline à laquelle ils s'étoient formés en servant dans les Armées Romaines. Et après les avoir remplis de l'espérance du succès, il les aiguillonnoit par le sentiment de l'amour de la liberté. „ Que „ la Syrie, disoit-il, que l'Asie, que „ l'Orient, accoutumés à obéir à des „ Rois, supportent la servitude. La Gau-„ le a encore plusieurs citoyens nés (a) avant

An. R. 820. De J. C. 69.

(a) *Si l'on remonte jusqu'à César, la date est trop éloignée, & la proposition de Tacite excéde toute vraisemblance. Car au tems où parle Civilis,* il

An. R. 820. De J. C. 69.

„ avant la date de l'imposition des tributs. Les animaux mêmes sont jaloux „ de conserver la liberté que la nature leur a donnée. Et des hommes pleins „ de valeur renonceroient à un bien si „ précieux? (a) Profitez de l'occasion „ favorable que vous offrent les Dieux. „ Vos Tyrans sont embarrassés par leurs „ divisions intestines: vous n'avez qu'une seule affaire. Ils sont fatigués par „ leurs pertes, & vos forces sont entiéres. Tandis qu'ils se partagent entre „ Vitellius & Vespasien, vous pouvez „ vous délivrer de l'un & de l'autre. ” C'est ainsi que Civilis portant en même tems ses vues sur les Gaules & sur la Germanie, flattoit les peuples de ces vastes & puissantes régions de l'idée de la liberté, pour se préparer les voies à s'en rendre le maître.

Nouvelle victoire

Hordeonius Flaccus, Commandant en

*Il s'étoit écoulé près de six vingts ans depuis la conquête des Gaules. Mais aux guerres de César contre les Gaulois, succédérent immédiatement les guerres civiles entre les Romains, qui pendant vingt ans mirent tout l'Empire en combustion, & ne laissérent pas aux vainqueurs de la Gaule le loisir d'en régler les affaires. Ce fut Auguste qui dans son septiéme Consulat réduisit pleinement la Gaule en Province Romaine, & l'assujettit invariablement aux tributs. La distance est encore assez forte. Car à compter du septiéme Consulat d'Auguste, c'est ici la quatrevingt-dix-huitiéme année.*

(a) Deos fortioribus adesse. Proinde arriperent vacui occupatos, integri fessos. Dum alii Vespasianum, alii Vitellium foveant, patere locum adversùs utrumque. *Tac.*

en chef pour les Romains dans les deux Germanies, avoit, par une connivence dont j'ai exprimé les motifs, favorisé les premiers mouvemens de Civilis. Lorsqu'il vit un Camp forcé, des Cohortes détruites, les Romains chassés de l'Ile des Bataves, il conçut que l'affaire devenoit sérieuse, & il ordonna à Mummius Lupercus, qui commandoit le camp appellé *Vétéra*, où hivernoient deux Légions, de sortir en campagne, & d'aller au-devant de l'ennemi. Mummius obéit. Aux deux Légions qu'il avoit sous sa main, & qui ne faisoient pas ensemble plus de cinq mille hommes, il joignit les secours que fournirent les Ubiens & ceux de Tréves, & un Régiment de Cavalerie Batave, qui gagné depuis longtems par les rebelles, gardoit encore les dehors de la fidélité, afin de rendre sa trahison plus funeste aux Romains, en l'exécutant dans le combat même. Avec ces troupes il marcha contre Civilis, qui ne se fit pas longtems chercher.

AN. R. 820. De J. C. 69. remportée par Civilis sur les Romains.

Ce fier Batave se présenta, faisant porter les drapeaux des Cohortes qu'il avoit vaincues, comme un trophée capable d'animer les siens par le souvenir de leur gloire récente, & d'inspirer la terreur aux ennemis. Il plaça, suivant la pratique des Germains, derriére les rangs sa mére & ses sœurs, les femmes & les petits enfans des Officiers & des soldats, afin que des objets si chers encourageassent les com-

An. R. 820. De J. C. 69. combattans à vaincre, ou les retinssent par la honte, s'ils lâchoient pied.

Au signal donné, tous ensemble, hommes & femmes, firent retentir les airs, les uns de leurs chants de guerre, les autres de leurs hurlemens. Les Romains n'y répondirent que par un cri foible, & qui dénotoit la peur. En effet ils voyoient leur aîle gauche mise à découvert par la désertion de la Cavalerie Batave, qui passa du côté des ennemis, & se tourna tout d'un coup contre ceux qui la regardoient un instant auparavant comme alliée. Cependant les Légions tinrent ferme, & gardérent leurs rangs. Mais les auxiliaires, tant les Ubiens que ceux de Tréves, prirent honteusement la fuite, & se répandirent dans la campagne. Les Germains s'attachérent à les poursuivre, & donnérent ainsi moyen aux Légions de se retirer dans leur camp.

Claudius Labeo, Commandant de la Cavalerie Batave, embarrassoit Civilis. Il y avoit entre eux une rivalité ancienne: ils étoient dans le pays Chefs de factions opposées. Civilis appréhenda donc, s'il le faisoit mourir, de se rendre odieux auprès de ses compatriotes; s'il lui laissoit la vie, d'avoir en lui un auteur éternel de troubles & de discordes. Il prit un parti mitoyen, & le transporta dans la Frise au-delà du Rhin.

Huit Cohortes Bata- Il reçut peu après un puissant renfort par la jonction des huit Cohortes Bata-

ves

ves qu'il avoit sollicitées, comme je l'ai dit. Elles étoient en marche pour se rendre en Italie, suivant les ordres de Vitellius, lorsque le courier de Civilis les atteignit. Leur résolution fut tout d'un coup prise d'embrasser la querelle commune de la nation. Comme néanmoins elles se trouvoient environnées des Forces Romaines, elles ne se déclarérent pas d'abord; & pour avoir un prétexte de quiter leurs alliés, elles cherchérent à faire naître une brouillerie, demandant avec hauteur une gratification générale, double paie, & autres avantages que leur avoit promis Vitellius. Flaccus leur accorda une partie de leurs demandes, croyant les calmer: mais il ne fit que les rendre plus intraitables, & plus opiniâtres à insister sur ce qu'elles sçavoient bien qu'il leur refuseroit. Enfin, méprisant ses promesses & ses menaces, elles tournérent vers la basse Germanie pour aller joindre Civilis.

AN. R. 820. DE J. C. 69.

ves, vieilles bandes qui servoient depuis longtems dans les Armées Romaines, viennent joindre Civilis.

C'étoit une desobéissance formelle, & dont elles auroient eu lieu de se repentir, si Flaccus eût fait usage des ressources qu'il avoit en main. Car à Bonn étoit campée une Légion commandée par Herennius Gallus. Si donc Flaccus eût poursuivi les Cohortes Bataves, elles se seroient trouvées entre lui & Gallus, & elles ne pouvoient échapper. Mais il tint une conduite pitoyable, & qui fortifia beaucoup les soupçons de ceux qui

AN. R. 820. l'accusoient d'être d'intelligence avec les
De J. C. 69. rebelles. Il résolut d'abord de se renfermer dans son camp, comme ne pouvant compter sur la fidélité des auxiliaires, ni sur la force de ses Légions, toutes composées de nouvelles levées. Ensuite dans un moment de courage il se détermina à marcher sur les pas des Bataves, & il écrivit à Gallus de sortir à leur rencontre. Enfin revenant à sa timidité naturelle, il changea une troisiéme fois d'avis, & envoya un contre-ordre à Gallus.

Cependant les Cohortes approchoient de Bonn ; & comme leur intention étoit de ne manifester leur révolte que lorsqu'elles se verroient jointes à Civilis, elles se firent précéder d'un Député, qu'elles chargérent de dire de leur part à Herennius Gallus, „ Qu'elles n'avoient nul dessein de faire la guerre aux „ Romains, pour qui elles avoient tant „ de fois combattu. Que fatiguées d'un „ service long & infructueux, elles alloient chercher le repos dans le sein „ de leur patrie. Que si elles ne trouvoient point d'obstacle, elles passeroient „ sans commettre aucune hostilité ; mais „ que si on leur opposoit les armes, elles avoient le fer en main, & s'en serviroient pour s'ouvrir un passage."

Gallus balançoit sur le parti qu'il devoit prendre : ses soldats l'enhardirent à hazarder le combat. Trois mille Légionaires, quelques Cohortes de Belges

ges levées à la hâte, & une grande multitude de milices & de valets, aussi téméraires avant le combat que lâches dans le danger, sortent impétueusement par toutes les portes du camp, & enveloppent les Bataves, qui étoient inférieurs en nombre. Ceux-ci, vieux guerriers, se forment en épais bataillons, serrent leurs rangs, font face de tout côté; & bientôt ils eurent enfoncé l'armée ennemie, qui s'étoit étendue en front, & n'avoit point de profondeur. Les Belges prennent la fuite: la Légion recule, & regagne en désordre ses retranchemens. C'est-là que se fit le plus grand carnage. Les tas de corps morts s'accumulent dans le fossé, & ils ne périssoient pas seulement par le fer des Bataves, mais ils s'étouffoient en tombant les uns sur les autres, & ils se perçoient de leurs propres armes. Les vainqueurs continuérent paisiblement leur route, tant qu'ils furent sur les terres de l'Empire: ils prirent soin d'éviter Cologne, & ils excusoient l'affaire de Bonn comme involontaire de leur part, & occasionnée par l'injustice des Romains, qui leur avoient refusé le passage.

An. R. 820. De J.C. 69.

Ils arrivérent ainsi jusqu'à Civilis, qui voyant ses forces si considérablement augmentées, n'en conçut point un orgueil de Barbare, & ne s'enfla point d'une folle audace. Il connoissoit la puissance des Romains, & sentant qu'il lui étoit impossible de se mesurer encore avec eux, il

Il fait prêter le serment de fidélité à Vespasien par toutes ses troupes.

AN. R. 820. DE J. C. 69. il persista dans son plan de dissimulation, & fit prêter le serment de fidélité à Vespasien par toutes les troupes qu'il avoit sous ses ordres. Il sollicita même à se ranger au même parti les deux Légions qui s'étoient enfermées dans le camp (a) de *Vétéra*. Il lui fut répondu, „ Que des „ Romains ne prenoient point conseil „ d'un traître & d'un ennemi. Qu'ils re„ connoissoient Vitellius pour leur Em„ pereur, & lui garderoient fidélité jus„ qu'au dernier soupir. Qu'il convenoit „ mal à un déserteur Batave de faire le „ personnage d'arbitre du sort des Ro„ mains, & qu'il devoit plutôt s'attendre „ à subir la juste peine de sa perfidie ". Une réponse si fiére enflamma la colére de Civilis. Il se mit aussitôt en marche pour aller attaquer le camp avec tous ses Bataves, soutenus des secours qu'avoient envoyés d'au-delà du Rhin les Bructéres & les Tenctéres; & il dépêcha des couriers par toute la Germanie, pour en inviter les peuples à venir partager avec lui la gloire & le butin.

Les Commandans des deux Légions, (b) Mummius Lupercus & Numisius Rufus

(a) *Il seroit peut-être plus correct de traduire* le vieux camp, *comme a fait d'Ablancourt. Mais j'ai préféré une expression moins susceptible d'équivoque.* Vétéra *étoit devenu un nom de lieu. C'est maintenant* Santen *dans le Duché de Cléves, comme j'en ai averti ailleurs.*

(b) *Il n'a été parlé plus haut que de Mummius Lupercus. Il faut supposer, ou qu'alors Numisius étoit absent, ou que Mummius avoit été nommé seul, parce qu'il avoit la supériorité sur son collégue & le Commande-*

fus, instruits des menaces & du projet de Civilis, se préparérent à soutenir un siége. Ils détruisirent les édifices qui avoient été construits autour du camp, & qui en faisoient comme les fauxbourgs; car ces camps étant fixes & perpétuels, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, devenoient des espéces de villes. Un article important, celui des vivres, ne fut pas traité par eux avec toute l'attention qu'il méritoit. Ils permirent aux soldats de piller les environs; & par cette licence furent consumées en peu de jours des provisions, qui ménagées & mises en magasins auroient suffi pour un long tems.

AN. R. 820. De J. C. 69.

Il vient assiéger le camp de *Vétéra*.

Cependant Civilis arrive, occupant le centre de son armée avec l'élite de ses Bataves: les troupes venues de Germanie couvrent la rive du Rhin au-dessus & au-dessous du camp: la cavalerie battoit la campagne, les vaisseaux remontoient le fleuve. D'une part des figures de loups & d'autres bêtes qui servoient d'enseignes aux Nations Germaniques, de l'autre les drapeaux des Cohortes qui avoient si longtems servi dans les Armées Romaines, présentoient l'image effrayante d'une guerre civile & étrangére tout ensemble. L'étendue du camp, dressé pour deux Légions, & qui contenoit alors à peine cinq mille hommes, en rendoit la défense plus difficile. Mais la multitude des

*mandement-Général, soit par droit d'ancienneté, soit par une commission particuliére.*

An R. 820. De J. C. 69. des valets & des vivandiers que la crainte y avoit fait accourir de toutes parts comme dans un asyle, aidoit les soldats, & les soulageoit pour certains ministéres. L'accès de ce camp étoit aisé, & muni seulement de quelques fortifications légéres; parce qu'Auguste, qui l'avoit établi, s'étoit persuadé que la valeur du soldat Romain suffisoit pour contenir les Germains dans le devoir; & que jamais on ne se trouveroit dans une situation si triste, que les Bataves osassent venir eux-mêmes attaquer les Légions.

Le cas arriva pourtant: & les Bataves d'un côté, les Germains de l'autre, s'animant par une émulation nationale, livrérent au camp un furieux assaut. La défense des Romains fut également vigoureuse & sçavante, & ils rendirent inutile l'aveugle impétuosité de leurs ennemis. Ces Barbares néanmoins voulurent employer des machines, dont ils n'avoient aucune idée. Les déserteurs & les prisonniers Romains furent leurs Ingénieurs, & leur apprirent à dresser avec des poutres liées ensemble, comme un pont de bois, auquel ils attachérent des roues pour le faire avancer: ensorte que des soldats montés dessus combattoient contre les assiégés, pendant que d'autres mis dessous à l'abri travailloient à sapper les murailles. Mais l'ouvrage étoit mal construit, & les grosses pierres lancées par les ballistes des Romains l'eurent bientôt mis en piéces. Après plusieurs tentatives in-

infructueuses, les assiégeans désespérant de réussir par la force, convertirent le siége en blocus. Ils sçavoient qu'il n'y avoit de vivres dans le camp que pour peu de jours, & beaucoup de bouches inutiles. Ils se flattoient que la disette, que l'infidélité ordinaire aux esclaves, occasionneroient quelque trahison: ou après tout ils s'en remettroient au bénéfice du tems & des circonstances imprévues. An. R. 822. De J. C. 69.

Ce blocus est un événement important dans cette guerre. Il dura un tems considérable, & fut, tant qu'il dura, le centre auquel se rapportérent tous les mouvemens contraires des Romains & des rebelles.

Les Romains avoient sur le Rhin plus de forces qu'il n'en falloit pour faire lever le blocus. Mais l'incapacité du Chef Hordeonius Flaccus, timide, vieux, gouteux; & plus encore les défiances mutuelles entre les Officiers qui panchoient tous pour Vespasien, & les soldats qui étoient attachés de cœur à Vitellius; enfin les discordes éternelles, les séditions violentes, qui étoient les suites nécessaires de ces mauvaises dispositions, amenérent par degrés la plus malheureuse & la plus honteuse catastrophe.

Flaccus se met en marche pour venir au secours des assiégés. Séditions toujours renaissantes.

Flaccus ayant appris le siége du camp de *Vétéra*, donna ses ordres pour lever des troupes dans les Gaules, & voulant procurer un prompt secours aux assiégés, il fit partir avec un détachement de Légionaires Dillius Vocula, Commandant

T 7 de

An. R. 820. De J.C. 69. de la dix-huitiéme Légion, brave Officier, plein de fermeté & de courage. Il le suivit lui-même à peu de distance, toujours en bute aux soupçons des soldats, qui l'accusoient d'intelligence avec Civilis. „ Non, (a) disoient-ils, ni Primus „ Antonius, ni Mucien, n'ont rendu de „ si grands services à la cause de Vespa„ sien. On est en garde contre les haines „ découvertes, contre une guerre décla„ rée : la ruse & la fraude se cachent, & „ portent ainsi des coups inévitables. „ Civilis se montre, il se range en bataille „ contre nous ; & Flaccus ordonne de sa „ chambre & de son lit, tout ce qui peut „ être avantageux à l'ennemi. Tant de „ braves gens sont arrêtés par un seul „ vieillard, & les opérations de nos ar„ mes dépendent des accès de sa goute. „ Prenons le parti de tuer ce traître, & „ délivrons notre fortune & notre valeur „ d'un obstacle sinistre & odieux. "

Cependant les séditieux apprennent qu'il est arrivé une lettre de la part de Vespasien. Leur fureur alloit se porter à l'extrême, si Flaccus, pour sauver sa vie, n'eût sacrifié la lettre. Il la lut en pleine as-

(a) Non Primi Antonii, neque Muciani ope Vespasianum magis adolevisse. Aperta odia armaque palam depelli ? fraudem & dolum obscura, eoque inevitabilia. Civilem stare contra, struere aciem : Hordeonium è cubiculo, & lectulo jubere quidquid hosti conducat. Tot armatas fortissimorum virorum manus, unius senis valetudine regi. Quin potius interfecto traditore fortunam virtutemque suam malo omine exsolverent.

assemblée, & envoya à Vitellius les porteurs chargés de chaînes. Cette démonstration d'attachement pour Vitellius calma un peu les soldats, & l'on arriva tranquillement à Bonn, où Vocula, qui n'étoit pas apparemment assez fort pour aller en avant, attendoit son Général. An. R. 820. De J. C. 69.

La vue de Bonn rappella le souvenir de la défaite d'Herennius Gallus par les Cohortes Bataves, & renouvella la sédition. On prétendoit trouver dans cet événement la preuve complette de la trahison de Flaccus, qui, disoit-on, avoit donné ordre à Gallus de combattre en lui faisant espérer qu'il viendroit de Mayence à son secours, & causé la perte de la bataille en n'exécutant point sa promesse. On lui reprochoit encore de n'avoir informé ni les autres armées, ni l'Empereur, de ce qui se passoit en Germanie ; & de laisser ainsi croître le mal, au-lieu de l'étouffer dans sa naissance par les forces réunies des provinces voisines. Le foible Général, pour se laver sur ce dernier article, lut en pleine assemblée des copies des lettres qu'il avoit envoyées dans les Gaules, dans la Grande-Bretagne, en Espagne, pour demander des secours : & il établit un ordre de très-dangereuse conséquence, en laissant passer en loi que les lettres qui arriveroient de dehors seroient remises aux soldats chargés de porter les aigles des Légions, ensorte qu'elles étoient lues aux troupes, avant que les Chefs en eussent connoissance. Au moyen de cette condescen-

An. R. 820. De J. C. 69. cendance, Flaccus ayant pour le moment actuel appaisé les esprits, fit un acte d'autorité, en ordonnant que l'on mît aux fers un des séditieux. Il fut obéi ; & l'armée s'avança de Bonn à Cologne, se grossissant sur la route de renforts envoyés par les Gaulois, sur qui les menées de Civilis n'avoient pas encore produit leur effet.

Les soupçons des soldats Romains n'étoient pas guéris : & le prisonnier envenimoit la plaie, en disant qu'il avoit été le messager de Flaccus à Civilis, & le porteur de leurs paroles réciproques ; & que c'étoit pour étouffer son témoignage & la voix de la vérité qu'on l'avoit chargé de chaînes. Ces discours faisoient impression sur la multitude, & Flaccus n'avoit pas la hardiesse d'y rémédier. Vocula le remplaça. Il monte sur le tribunal avec une intrépidité admirable, se fait amener le prisonnier, & malgré ses clameurs il ordonne qu'on le méne au supplice. Les méchans étoient intimidés ; les bons sentoient la nécessité d'un exemple ; & le coupable fut exécuté. Vocula fut récompensé de son courage par l'estime des soldats, qui d'un vœu unanime le demandérent pour Chef ; & Flaccus lui abandonna la conduite de l'entreprise, se retira, & alla rejoindre les troupes restées dans leurs quartiers.

Vocula demeure à la tête de l'entreprise par la retraite de Flaccus. Nouvelle sédition.

Le Général obéissoit, comme l'on voit, dans cette armée, & les soldats commandoient. Diverses circonstances contribuoient à les rendre intraitables. Ils n'é-

n'étoient point payés, les vivres manquoient: le Rhin, extrêmement bas, étoit à peine navigable; ce qui obligeoit de disposer des troupes le long de la rive d'espace en espace pour garder les gués, & empêcher les Germains de passer le fleuve: & un même inconvénient produisoit deux effets qui se nuisoient l'un à l'autre: les eaux basses causoient la disette en rendant difficile le transport des vivres, & elles donnoient occasion de multiplier le nombre de ceux qu'il falloit nourrir. La sécheresse en elle-même, accident rare dans ce climat, passoit pour un prodige auprès d'une multitude ignorante. Les soldats s'imaginoient que les fleuves mêmes, anciennes barriéres de l'Empire des Romains, se refusoient à leur service: & (a) ce qui eût été regardé en tems de paix comme un hazard ou un événement naturel, paroissoit alors un ordre des Destins & une preuve de la colére des Dieux.

An. R. 822. De J. C. 69.

Cependant ils continuérent leur route vers *Vétéra*, & lorsqu'ils furent arrivés à Novesium, aujourd'hui *Nuys*, la treiziéme Légion se joignit à eux, & Herennius Gallus, dont j'ai déjà parlé plus d'une fois, fut associé à Vocula pour partager avec lui les soins du commandement. Ils étoient alors fort près de l'ennemi, mais ils n'osérent pas aller jusqu'à

lui.

(a) Quod in pace fors seu natura, tunc fatum & ira Dei vocabatur. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. lui, & ils se dressérent un camp au lieu appellé *Gelduba* par Tacite, & qui est maintenant le village de *Gelb*. Là les deux Chefs s'attachérent à affermir le courage du soldat, & à l'endurcir à la fatigue, par tous les exercices militaires, & par les travaux nécessaires pour fortifier un camp. Et afin de l'animer encore par l'amorce du pillage & du butin, Vocula mena une partie de l'armée faire le dégat sur les terres des Gugerniens (*a*), qui étoient entrés dans l'alliance de Civilis: le reste des troupes demeura dans le camp sous les ordres de Gallus.

Ici survint un nouvel incident. A l'occasion d'un bateau de bled, qui se trouva engravé, il s'engagea un combat entre les Germains qui habitoient la rive droite du Rhin, & les soldats de Gallus. Ceux-ci ayant eu le dessous, & perdu beaucoup de monde, s'en prirent, suivant l'usage établi dans cette armée, non à leur lâcheté, mais à la perfidie de leur Commandant. Les soupçons contre Flaccus se renouvellent: on l'accuse d'être l'auteur de la trahison, & Gallus de s'en être rendu le ministre. Posant le fait pour certain, les séditieux n'étoient inquiets que des circonstances; & à force de coups & de mauvais traitemens, ils prétendoient forcer Gallus à avouer quel

(*a*) *Les Gugerniens étoient des Sicambres transportés au-deçà du Rhin, & qui occupoient l'espace depuis Gelb jusqu'à l'Ile des Bataves.*

quel intérêt l'avoit fait agir, quelle somme il avoit reçue, qui avoit été l'entremetteur de la négociation. Après qu'il eut eu la foiblesse de charger Flaccus, ils le mirent dans les fers. Vocula à son retour eut assez d'autorité, non seulement pour délivrer son collégue, mais pour faire subir la peine de mort à ceux qui l'avoient si indignement traité. C'est (a) une chose tout-à-fait étrange, que cette alternative continuelle de licence & de soumission, de révoltes & de suplices parmi les mêmes troupes. Leurs Chefs ne pouvoient parvenir à les rendre dociles, & ils parvenoient à les punir.

An. R. 820.
De J. C. 69.

Courses des Germains alliés de Civilis.

Pendant que les Romains gâtoient ainsi leurs propres affaires par leurs divisions toujours renaissantes, Civilis se fortifioit puissamment. Toute la Germanie voisine du Rhin s'étoit déclarée en sa faveur, & il employa ses nouveaux alliés à faire des courses sur les terres des Peuples amis des Romains. Les uns eurent charge de piller & de ravager le Pays de Tréves, les autres celui des Ubiens. Quelques-uns passérent même la Meuse, & vinrent infester les Ménapiens, les Morins, & toute cette lisiére septentrionale des Gaules. Mais nul Peuple ne fut plus mal-

(a) Tanta illi exercitui diversitas inerat licentiæ patientiæque. Haud dubiè gregarius miles Vitellio fidus: splendidissimus quisque in Vespasianum proni. Inde scelerum & suppliciorum vices, & mixtus obsequio furor: ut contineri non possent qui puniri poterant. *Tac. Hist.* IV. 27.

An. R. 820. De J. C. 69. maltraité que les Ubiens. Ils étoient haïs singuliérement, parce qu'ils avoient oublié leur origine Germanique jusqu'à quitter leur ancien nom pour prendre un nom à la Romaine, *Agrippinenses*. Fidéles & malheureux alliés de l'Empire, ils furent battus & dans leur propre pays, & dans celui des ennemis, où ils avoient osé passer : & leurs défaites réitérées ayant augmenté la fierté de Civilis, il reprit le dessein d'attaquer de vive force le camp qu'il bloquoit : d'autant plus que le voisinage de Vocula & de ses troupes lui donnoit de l'inquiétude.

Civilis tente inutilement d'emporter de force le camp de *Vétéra*.

Il avoit eu grande attention à fermer toutes les avenues, afin que les assiégés n'eussent aucune nouvelle du secours qui étoit si près d'eux. Pour l'attaque qu'il méditoit, il distribua les différentes opérations entre les Bataves & les Germains venus des pays au-delà du Rhin. Les premiers furent chargés de faire agir les machines: les autres, qui demandoient le combat avec une impétuosité de Barbares, eurent ordre d'aller à l'assaut, & de travailler à combler le fossé, & à détruire le rempart. Ils s'y portérent avec furie ; & quoique repoussés, ils revinrent à la charge. Ils étoient en grand nombre, & Civilis ne les ménageoit point.

Ils sçavoient si peu se ménager eux-mêmes, qu'ayant allumé de grands feux pendant la nuit, ils alloient à la lueur des flammes livrer l'assaut aux Romains. Ceux-ci les

les voyoient sans être vus : ensorte que tous les coups des assaillans étoient perdus, pendant que les assiégés au-contraire choisissoient leurs ennemis à plaisir, & perçoient de leurs traits tous ceux que l'audace ou des ornemens éclatans distinguoient entre les autres. Civilis reconnut l'inconvénient, & fit éteindre les feux sans discontinuer l'attaque. On se battit donc dans l'obscurité, avec tout l'embarras & toute la confusion des combats nocturnes, & sans autre avantage pour les Germains que celui de fatiguer les assiégés. AN. R. 822. De J. C. 69.

A la pointe du jour les Bataves relevérent les Germains, & poussérent en avant une tour de bois à deux étages, qui fut bientôt fracassée par les perches & les poutres dont les Romains la frappoient à coups redoublés. Sa chute consterna les Bataves, & dans ce moment les assiégés firent sur eux une sortie vigoureuse. Ils employérent aussi une machine, dont l'effet est singulier. C'étoit un harpon suspendu à un levier, qui avoit un de ses bras en dedans de la muraille. Ce harpon lancé d'enhaut saisissoit un ou plusieurs des ennemis, & ensuite par le jeu d'un contrepoids qu'on laissoit retomber, il les guindoit en l'air, & les jettoit dans le camp.

Civilis rebuté du mauvais succès de tous les assauts qu'il avoit livrés, en revint à bloquer la place : & comme il feignoit d'agir pour Vespasien, il sollicitoit

An. R. 820. De J. C. 69. les assiégés par des messages secrets, & par des promesses, à abandonner le parti de Vitellius, se proposant de les mener plus loin, lorsqu'il leur auroit fait faire ce premier pas.

On reçoit en Germanie la nouvelle de la bataille de Crémone.

Tout ce que je viens de raconter de la guerre de Civilis, s'étoit passé avant la bataille de Crémone, dont la nouvelle fut annoncée en Germanie par des lettres d'Antonius Primus, accompagnées d'une Ordonnance que Cécina avoit rendue en sa qualité de Consul. Et le porteur de ces dépêches étoit, comme je l'ai dit, un Officier du nombre des vaincus, nommé Alpinus Montanus, qui par sa présence & par ses discours attestoit la vérité des faits.

Un événement si important, qui décidoit la querelle entre Vespasien & Vitellius, devoit réunir pour le parti du vainqueur les Officiers & les soldats de l'armée de Germanie, & conséquemment forcer Civilis ou de se soumettre, ou de se démasquer, & de se déclarer nettement ennemi des Romains. L'opiniâtreté indomptable des soldats légionaires empêcha cet heureux effet, entretint la division, & donna moyen à Civilis de remporter de nouveaux avantages, plus grands que ceux qu'il avoit eus jusqu'alors. Ils prêtérent serment à Vespasien, mais de mauvaise grace; en évitant d'articuler son nom, & conservant dans le cœur l'attachement à Vitellius.

Intrigue de Civilis

Vocula, qui de-même que tous les autres

tres Chefs étoit décidé pour Vespasien, envoya Montanus à Civilis, & lui ordonna de représenter à ce Batave, qu'il n'étoit plus tems pour lui de déguiser une guerre étrangére sous un faux prétexte de dissension civile, & que si son dessein avoit été de seconder Vespasien, il avoit rempli ses vues, & devoit par conséquent poser les armes. Cet Ambassadeur, Gaulois de naissance, & qui avoit pour patrie le pays de Tréves, fier & hautain de caractére, disposé par sa façon de penser à entrer dans le plan d'une révolte, étoit bien peu propre pour la commission dont on l'avoit chargé. Civilis, avant que de l'avoir démêlé, s'enveloppa dans des réponses vagues, qui ne signifioient rien. Mais bientôt il sentit qu'il pouvoit se fier à lui, & il s'expliqua sans ambiguïté.

AN. R. 820. De J. C. 69.

pour soulever les Gaulois.

Il commença par se plaindre des fatigues qu'il avoit eu à soutenir, des périls sans nombre auxquels il s'étoit vu exposé pendant vingt-cinq ans de service dans les armées Romaines. " J'en ai reçu, a-„ joûta-t-il ensuite, une digne récom-„ pense, par la mort de mon frére, par „ les chaînes que j'ai portées, par les „ cris furieux de l'armée de Germanie, „ qui demandoit mon suplice. Le Droit „ naturel m'autorise à la vengeance, & „ c'est le juste motif qui m'anime. Et „ vous aussi, Peuple de Tréves, & tout „ ce que vous êtes de Gaulois soumis au „ joug, quel prix attendez-vous de vo-

„ tre

An. R. 820. De J. C. 69.

„ tre sang si souvent versé pour les Ro„ mains? Une milice ingrate, des tributs „ sans relâche, les rigueurs des verges & „ des haches, & la nécessité d'essuyer „ tous les caprices des Tyrans que l'on „ vous envoie de Rome sous le nom de „ Généraux & de Gouverneurs. Consi„ dérez mon exemple. Je n'étois qu'un „ simple Préfet de Cohorte: & avec le „ seul appui des Caninéfates & des Ba„ taves, Nations bien peu nombreuses „ si on les compare à tout le reste des „ Gaulois, j'ai humilié nos Maîtres, je „ leur ai enlevé des camps, je les tiens „ actuellement assiégés. Que risquons„ nous à montrer de l'audace? Ou nous „ recouvrerons notre liberté; ou, si „ nous sommes vaincus, nous ne pou„ vons que retomber dans le même état „ où nous étions". Ce discours fit impression sur Montanus : il revint entiérement gagné; & ayant rapporté à Vocula une réponse concertée avec Civilis, il dissimula le reste, se réservant à agir auprès de ses compatriotes, pour exciter parmi eux des mouvemens, qui ne tardérent pas à éclatter.

Civilis détache une partie de son armée pour aller attaquer Vocula.

Combat où les Romains ref-

Cependant Civilis poussoit vivement la guerre, & bien instruit du peu d'intelligence qui étoit entre les Chefs & les soldats Romains, il se crut assez fort pour partager ses troupes en deux corps, dont l'un iroit attaquer Vocula au camp de Gelduba, pendant que l'autre conti-

nue

nueroit le siége. Peu s'en fallut que l'entreprise ne lui réussît. Vocula n'étoit point sur ses gardes. Surpris par une attaque imprévue, il sortit pourtant hors de ses retranchemens. Mais ses troupes ayant eu à peine le tems de se ranger, furent tout d'un coup mises en déroute : ses auxiliaires prirent la fuite : ses Légions repoussées dans leur camp, s'y défendoient mal contre les vainqueurs qui y étoient entrés avec elles. Heureusement pour les Romains arrivérent dans le moment des Cohortes de Gascons (*a*) levées par Galba en Espagne, & depuis envoyées sur le Rhin. Elles tombérent sur les Bataves par derriére, & la terreur qu'elles portérent passa l'effet de leur nombre, parce que le bruit se répandit que c'étoient toutes les forces Romaines, qui venoient ou de Nuys, ou de Mayence. Les Légions de Vocula qui étoient aux abois, reprirent courage, & la confiance en un secours étranger leur fit retrouver leur propre vigueur. Elles rechassent l'ennemi hors du camp avec un grand carnage. L'Infanterie Batave fut extrêmement maltraitée. La Cavalerie se sauva, emmenant les prisonniers & les drapeaux conquis au commencement du combat. Le nombre des morts fut

AN. R. 820. De J. C. 69. tent vainqueurs.

(*a*) *Les Vascons ou Gascons habitoient alors en Espagne vers Pampelune & Calaborra. Ce n'est que sur la fin du sixiéme siécle qu'ils passérent les Pyrenées, & vinrent s'établir dans la Gaule.*

AN. R. 820. De J. C. 69. fut plus grand du côté des Romains: les Bataves perdirent l'élite de leurs meilleures troupes. Les deux Chefs, au jugement de Tacite, furent en faute: Civilis, pour n'avoir point envoyé un corps assez nombreux. Si les forces en eussent été plus considérables, il n'auroit pas pu être enveloppé par les Cohortes Gasconnes, qui ne faisoient qu'une poignée de soldats; & les Bataves seroient demeurés maîtres du camp, dont ils avoient forcé l'entrée. Vocula s'étoit laissé surprendre, & vainqueur il ne profita pas de ses avantages. S'il eût poursuivi les ennemis, il faisoit lever dans l'instant le siége de *Vétéra*. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'il se mit en marche pour aller à Civilis.

Le rusé Batave avoit profité de cet intervalle pour solliciter les assiégés à se rendre, en tâchant de leur persuader que le secours qu'ils attendoient étoit détruit, & que les siens avoient remporté une victoire complette. Il étaloit à leurs yeux les drapeaux pris sur les Romains, il leur montroit les prisonniers. Mais ce fut ce qui le décela. L'un de ces prisonniers eut le courage d'élever sa voix, pour faire connoître aux assiégés la vérité qu'on leur déguisoit. Les Germains le massacrérent sur la place, & accréditérent ainsi son témoignage.

Vocula remporte une secon- Enfin Vocula arriva, & par les ravages & les incendies des villages & des mé-

métairies, il annonça ses approches, & convainquit pleinement Civilis de mensonge. Il vouloit, selon la Discipline Romaine, commencer par établir un camp, où son armée déposant en sureté les bagages, pût combattre ensuite sans embarras. Les soldats ne lui permirent point de suivre cette sage pratique. Ils demandent le combat à grands cris, auxquels, avec leur insolence accoutumée, ils joignent les menaces. Ils ne se donnérent pas même le tems de se ranger en bataille. Mal en ordre & fatigués d'une longue marche, ils vont présenter le combat à Civilis, qui ne recula pas, comptant autant sur les vices des ennemis, que sur la bravoure de ses troupes. L'action ne commença pas avantageusement pour les Romains. Les plus séditieux étoient, comme il ne manque jamais d'arriver, les plus lâches: quelques-uns néanmoins se souvenant de leur gloire récente, tenoient ferme dans leur poste; & s'encourageoient mutuellement à achever dignement leur entreprise. Les assiégés, voyant du haut de leurs murs tout ce qui se passoit, firent très-à propos une sortie, qui troubla beaucoup les Bataves: & la victoire fut déterminée en faveur des Romains par l'accident de Civilis. Il tomba de cheval, & dans les deux armées le bruit courut qu'il étoit mort ou blessé. Il est incroyable quelle confiance cette nouvelle inspira aux uns,

AN. R. 820. De J. C. 69. Victoire devant Vétéra, & fait lever le siége.

An. R. 820. De J.C. 69.

quelle consternation elle jetta parmi les autres. Elle décida pleinement du succès: le siége fut levé, & Vocula vainqueur entra dans le camp de *Vétéra*.

Vocula perd le fruit de ses victoires. Le camp de *Vétéra* assiégé denouveau.

Il auroit pu faire mieux. Il devoit poursuivre les vaincus, qu'il lui étoit aisé d'exterminer. Il s'amusa à réparer les bréches du camp, comme se prémunissant contre un nouveau siége: conduite (*a*) suspecte, & bien capable d'autoriser les discours de ceux qui l'accusoient de vouloir la continuation de la guerre, puisqu'il manquoit si souvent l'occasion de vaincre.

Il perdit en effet par son inaction tout le fruit de sa victoire. Bornant ses soins à ravitailler la place, comme on y souffroit beaucoup de la disette, il envoya toutes les voitures à Nuys pour en amener des vivres par terre; car les ennemis étoient maîtres du fleuve. Ce premier convoi arriva heureusement, parce que Civilis n'étoit pas en état de le traverser, n'étant pas encore bien remis de sa chute. Mais le second n'eut pas le même sort. Civilis alors rétabli vint l'attaquer entre *Vétéra* & Gelduba, lorsqu'il se mettoit en route pour aller prendre de nouvelles provisions; & s'il ne le défit pas entiérement, parce que la nuit mit fin au combat, au-moins il coupa le

(*a*) Corruptâ toties victoriâ, non falsò suspectus bellum velle. *Tac.*

le retour. Vocula sortit de la place pour sauver son convoi, & pour l'aider à forcer les passages; & aussitôt le Batave vint remettre le siége devant *Vétéra*. Ainsi tous les avantages remportés par Vocula s'en allérent en fumée, & les choses se retrouvérent au même état qu'auparavant. Il y eut plus: elles empirérent. Le Commandant Romain abandonna Gelduba, & se retira à Nuys: & Civilis se rendit maître du poste abandonné, & livra près de Nuys un combat de cavalerie, dont le succès lui fut avantageux.

An. R. 820. De J. C. 69.

La sédition entre les Romains se joignit aux disgraces militaires. Vocula en partant de *Vétéra*, avoit emmené, outre son armée propre, deux détachemens des cinquiéme & quinziéme Légions, soldats mutins & intraitables, & toujours prêts à se révolter contre leurs Chefs. Il en avoit commandé mille pour l'accompagner, & ils partirent en plus grand nombre que l'ordre ne portoit, déclamant ouvertement pendant la marche, & s'expliquant de la résolution où ils étoient de ne pas souffrir plus longtems les miséres de la famine, & les trahisons de leurs Commandans. Ceux au-contraire qui restoient, se plaignoient qu'on les affoiblissoit en emmenant leurs camarades. Delà étoit née une double sédition au moment même du départ, les uns voulant retenir Vocula, les autres refusant de revenir sur leurs pas.

Nouvelle sédition. Flaccus est tué par ses soldats.

AN. R. 820. De J. C. 69. J'ai exposé d'avance comment réussit une entreprise dont le début s'annonçoit si mal. La suite devint encore plus funeste. Les troupes sçavoient qu'il étoit venu de l'argent envoyé par Vitellius, qui avoit voulu payer aux gens de guerre son avénement à l'Empire, pour s'assurer de leur fidélité. Ces soldats indociles des cinquiéme & quinziéme Légions, animérent les autres à demander leur payement à Flaccus: & il leur distribua, mais au nom de Vespasien, les sommes qu'il avoit reçues. L'usage de cette largesse fut de célébrer des fêtes pleines de dissolutions: & dans le vin, dans la débauche, les soldats renouvellent leurs anciennes plaintes contre Flaccus & s'exhortent mutuellement à lui faire enfin porter la peine de ses trahisons. Aucun de leurs Officiers n'osa s'opposer à leur fureur, parce que la nuit favorisoit la licence & bannissoit toute retenue. Flaccus tiré de son lit, fut tué par les séditieux. Ils auroient traité de-même Vocula, si déguisé en esclave il n'eût profité des ténébres pour se sauver. Les images de Vitellius furent remises en honneur dans le camp & dans quelques villes de la Belgique, lorsque Vitellius n'étoit déja plus.

Suites du meurtre de Flaccus, jusqu'à la révolte des Gaulois.

Après l'accès de phrénésie passé les mutins se voyant sans Chef, commencérent à sentir ce qu'ils pouvoient craindre; & ils envoyérent des Députés à différens Peuples Gaulois, pour leur deman-

der

der des ſecours d'hommes & d'argent. AN. R. 820.
Civilis ne leur donna pas le tems de les De J. C. 69
recevoir. Il vint à eux, & dans le déſordre où il les trouva, il n'eut pas de peine à les mettre en fuite.

L'infortune produiſit la diſcorde. Trois Légions ſe détachérent des autres; & s'étant ſoumiſes à la conduite de Vocula, qui oſa alors reparoître, elles prêtérent un nouveau ſerment à Veſpaſien. Vocula les mena ſur le champ du côté de la ville de Mayence, qui étoit actuellement aſſiégée par une armée compoſée de Cattes, d'Uſipiens, & de Mattiaques, tous Peuples Germains. Ce n'étoient que des coureurs, plus propres à piller une campagne, qu'à pouſſer un ſiége. L'approche des trois Légions les diſſipa, & Vocula ne les trouva plus devant la place.

Mais il couroit un bien autre danger de la part des Gaulois, qui ſollicités depuis longtems à la révolte par les intrigues de Civilis, éclattérent après la mort de Flaccus. Comme cet événement, qui aggrava le malheur & la honte des Légions Germaniques, tombe ſous le régne de Veſpaſien, je ſuis obligé de trancher ici mon récit, pour en reprendre le fil, après que j'aurai expoſé ce qui ſe paſſa à Rome & dans le reſte de l'Empire, pendant les premiers mois qui ſuivirent la mort de Vitellius.

*Fin du Tome V.*



# TABLE

## *DU CINQUIEME VOLUME*

## DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS.

## LIVRE XIII.

§. I. *Réflexion sur la licence que s'attribuent les gens de guerre de disposer de l'Empire*, 3. *Galba reçoit la nouvelle de la mort de Néron, & du Decret du Sénat qui le déclaroit lui-même Empereur*, 5. *Virginius refuse encore une fois l'Empire, & fait reconnoître Galba par ses Légions*, 6. *L'armée du bas Rhin prête aussi le serment à Galba. Mort de Capiton qui la commandoit*, 7. *Macer tué en Afrique, où il vouloit remuer*, 8. *Toutes les Provinces reconnoissent Galba*, 9. *In-*

*Intrigues de Nymphidius pour s'élever à l'Empire*, ibid. *Il est tué par les Prétoriens*, 14. *Cruautés de Galba à cette occasion*, 16. *Il dégénère de son premier goût de simplicité*, 17. *Il se laisse gouverner par Vinius, Cornelius Laco, & Martianus*, 18. *Il affecte un appareil de terreur. Traits de rigueur. Massacre des soldats de Marine*, 20. *Traits d'avarice*, 22. *Recherche des largesses de Néron. Vexations à ce sujet. Avidité & insolence de Vinius*, 23. *Inconséquence de la conduite de Galba envers les ministres des cruautés de Néron. Tigellin est épargné*, 25. *Les bonnes actions de Galba oubliées ou blâmées*, 28. *Il s'attire la haine des soldats*, 29. *Année féconde en malheurs*, 30. *Tableau de l'état de l'Empire au commencement de cette année*, 31. *Sur la nouvelle d'une sédition des Légions de Germanie, Galba adopte Pison*, 38. *Discours de Galba à Pison*, 41. *Galba déclare l'adoption aux Prétoriens, dont il aliéne les esprits par son austérité*, 48. *L'adoption notifiée au Sénat*, 50. *Galba se décrédite de plus en plus*, 51. *Projets criminels d'Othon*, 52. *Derniéres mesures qu'il prend pour envahir le trône*, 57. *Exécution du complot*, 60. *Galba en apprend la nouvelle*, 62. *Discours de Pison à la Cohorte qui étoit de garde devant le Palais*, 63. *Tentatives de Galba au-*

*près des soldats*, 65. *Vains témoignages de la faveur du Peuple pour lui*, 66. *Galba se détermine à aller au-devant des séditieux*, 67. *Belle réponse de Galba à un soldat qui se vantoit d'avoir tué Othon*, 71. *Ardeur des soldats pour Othon*, ibid. *Il les harangue*, 72. *Galba est massacré dans la place publique par les soldats qu'Othon avoit envoyés*, 76. *Mort de Vinius*, 80. *Mort de Pison*, 81. *Les têtes de Galba, de Pison & de Vinius, portées à Othon, & mises chacune au bout d'une pique*, 82. *Mort de Laco & d'Icelus*, 83. *Othon accorde la sépulture à ceux qu'il avoit fait tuer*, ibid. *Caractère de Galba*, 85. *Il est le dernier Empereur d'un sang illustre, & d'une ancienne noblesse*, 86.

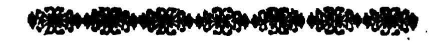
§. II. *Empressement universel à flatter Othon*, 90. *Il sauve Marius Celsus de la fureur des soldats*, 91. *Préfets du Prétoire & Préfet de la Ville, nommés par les Soldats*, ibid. *Le Sénat décerne à Othon tous les titres de la Souveraine Puissance*, 92. *Effroi des Romains au sujet de deux contendans à l'Empire, tels qu'Othon & Vitellius*, 93. *Traits louables dans la conduite d'Othon*, 94. *Il admet Marius Celsus au rang de ses amis*, 95. *Mort de Tigellin*, 96. *Othon élude les cris du peuple, qui demandoit la mort de Galvia Crispinilla*, 97. *Arrangement des Con-*

*su-*

*sulats*, ibid. *Sacerdoces distribués convenablement*, 98. *Faveur accordée judicieusement par Othon aux soldats*, 99. *Facilité excessive d'Othon sur certains chefs*, ibid. *Il rétablit les statues de Poppéa, & paroît vouloir honorer la mémoire de Néron*, 100. *Avantage remporté en Mœsie sur les Sarmates Rhoxolans*, 101. *Sédition excitée par le zèle indiscret & téméraire des soldats pour Othon*, 103. *Discours d'Othon aux séditieux*, 107. *Suplice de deux des plus coupables*, 111. *Allarmes & inquiétudes dans la ville*, ibid. *Prétendus prodiges*, 113. *Débordement du Tibre*, ibid. *Origine de l'Empereur Vitellius*, 114. *Son caractére, ses vices. Traits de sa vie jusqu'au tems où il fut envoyé par Galba en Germanie*, 115. *Disposition des Légions Germaniques à la révolte*, 119. *Vitellius est reçu des Légions Germaniques avec une joie infinie*, 121. *Caractéres de Valens & de Cécina, principaux auteurs de la révolution en faveur de Vitellius*, 123. *Le mal est encore aigri par quelques Peuples des Gaules*, 126. *Préparation prochaine à la révolution. Serment prêté au nom du Sénat & du Peuple Romain*, 127. *Vitellius est proclamé Empereur*, 129. *Plusieurs Officiers immolés à la fureur du soldat. D'autres dérobés à la mort par ruse*, 132. *Les troupes voisines des ar-*

*mées de Germanie accèdent au parti de Vitellius*, 133. *Contraste entre l'ardeur des troupes & la nonchalance de Vitellius*, 135. *Plan de guerre formé par les Généraux de Vitellius*, 136. *Marche de Valens jusqu'aux Alpes Cottiennes*, ibid. *Marche de Cécina. Desastre de la Nation Helvétique*, 141. *Cécina traverse les Alpes Pennines*, 143. *Othon & Vitellius se sondent mutuellement, & se tendent des embuches l'un à l'autre*, 144. *Les familles d'Othon & de Vitellius conservées*, 145. *Forces du parti d'Othon*, 146. *Plan de guerre d'Othon*, 147. *Il relégue Dolabella à Aquinum, & l'y fait garder à vue*, 148. *Trouble & inquiétude dans Rome aux approches de la guerre*, 149. *Empressement d'Othon pour partir*, 151. *Il prend congé du Sénat, & fait un acte de bonté & de justice*, 152. *Il harangue le Peuple. Servile adulation de la multitude*, ibid. *Il part, s'étant fait précéder d'un corps de troupes destiné à défendre le passage du Pô*, 153. *Il se livre à la fatigue*, 154. *Exploits de la flotte d'Othon*, 155. *Les troupes de terre d'Othon & de Vitellius commencent à se tâter*, 159. *Faste de Cécina & de sa femme*, 162. *Il assiége inutilement Plaisance, & se retire à Crémone*, ibid. *Défiance des troupes d'Othon par rapport à leurs Chefs*, 167. *Grands avantages rem-*

*portés par les Généraux d'Othon sur Cécina*, 168. *Sédition furieuse dans l'armée de Valens*, 171. *Ardeur des troupes de Valens pour joindre Cécina*, 175. *Jalousie entre Cécina & Valens*, 176. *Comparaison d'Othon & de Vitellius*, 177. *Othon se détermine à hazarder une bataille contre l'avis de ses meilleurs Généraux*, 178. *Motifs de l'empressement d'Othon pour combattre*, 180. *Othon se retire à Brixellum avant la bataille*, 183. *Combat dans une Ile du Pô, où les gens de Vitellius ont l'avantage*, 184. *L'armée d'Othon mal gouvernée*, 185. *Mouvement de cette armée pour aller chercher l'ennemi*, 186. *Bataille de Bédriac, où l'armée d'Othon est défaite*, 188. *Les vaincus se soûmettent, & prêtent serment à Vitellius*, 194. *Mort d'Othon*, 196. *Ses funérailles. Regrets des soldats, dont plusieurs se tuent à son exemple*, 204. *Jugement sur son caractère*, 205. *Faux Néron*, 206. *Délateur puni à la poursuite d'un autre délateur plus puissant que lui*, 209.



## LIVRE XIV.

§. I. *LEs troupes vaincues offrent inutilement l'Empire à Virginius*,

*nius*, 214. *Danger extrême que courent les Sénateurs amenés de Rome par Othon, & restés à Modéne*, 215. *Vitellius est reconnu dans Rome très-paisiblement*. 217. *L'Italie ravagée par les vainqueurs*, 218. *Vitellius reçoit en Gaule les nouvelles de sa victoire*, 219. *Il donne l'anneau d'or à son affranchi Asiaticus*, 220. *Il est reconnu de tout l'Empire*, 221. *Il reçoit de Blesus un cortége Impérial*, 222. *Il donne à son fils le nom de* Germanicus, ibid. *Il use de clémence envers les Chefs du parti vaincu*, 223. *Il fait tuer plusieurs Capitaines du même parti*, 224. *Multitude de Fanatiques dissipée*, ibid. *Gourmandise de Vitellius*, 225. *Il fait tuer Dolabella*, 228. *Modestie de la femme & de la mére de Vitellius*, 230. *Cluvius accusé obtient la punition de son délateur*, 231. *Vettius Bolanus va commander les Légions de la Grande-Bretagne*, ibid. *Vitellius sépare les Légions vaincues, & les éloigne de l'Italie*, 232. *Il casse les Prétoriens*, 233. *Corruption de la discipline parmi les troupes victorieuses*, ibid. *Sédition entre elles & combat sanglant*, 234. *Mouvement séditieux contre Virginius*, 235. *Vitellius fait une grande réforme dans ses troupes*, 236. *Il visite le champ de Bédriac*, 237. *Vitellius honore la mémoire de Néron*, 240. *Ordonnance pour défendre aux Chevaliers Romains*

*le métier de Gladiateur*, ibid. *Autre Ordonnance contre les Astrologues. Leur insolence. Futilité de leur art*, 241. *Valens & Cécina désignés Consuls*, ibid. *Désolation des pays par-tout où passoit Vitellius*, 242. *Carnage d'un grand nombre de gens du peuple tués par les soldats*, 243. *Trouble & effroi dans Rome*, 244. *Entrée de Vitellius dans Rome*, ibid. *Il harangue le Sénat & le Peuple*, 245. *Trait de sa stupide négligence*, 246. *Il se montre bassement populaire*, 247. *Il se rend assidu au Sénat, & s'y comporte modestement*, ibid. *Puissance énorme de Valens & de Cécina, & leurs jalousies*, 249. *Ordonnance de Vitellius en faveur des Nobles rappellés d'exil*, 250. *Le séjour de Rome achève de corrompre la discipline parmi les Légions victorieuses*, ibid. *Seize Cohortes Prétoriennes & quatre Cohortes de la Ville levées parmi les troupes de Germanie*, 251. *Les soldats demandent le suplice de trois des plus illustres Chefs des Gaules*, 252. *Folles dissipations*, 253. *Misère de Rome*, ibid. *Cruautés de Vitellius*, 255. *Naissance & premiers emplois de Vespasien*, 250. *Il envoie Tite son fils à Rome pour porter son hommage à Galba*, 262. *Tite apprend en chemin la mort de Galba, & retourne vers son père*, 263. *Tite consulte l'Oracle de Paphos. Prétendus présages de l'élevation de Vespasien*, 264.

264. *Les Prophéties du Messie appliquées à Vespasien*, 266. *Négociations secrettes entre Vespasien & Mucien*, ibid. *Les esprits s'échauffent parmi les Légions d'Orient en faveur de Vespasien*, 268. *Il veut attendre la décision de la querelle entre Othon & Vitellius*, 269. *Après la mort d'Othon, Vespasien balance encore*, 270. *Discours de Mucien*, 272. *Vespasien se laisse persuader d'accepter l'Empire. Son foible pour la Divination*, 277. *Il est proclamé par les Légions d'Egypte, de Judée & de Syrie, & reconnu dans tout l'Orient*, 279. *Grand Conseil à Béryte. Préparatifs de la guerre*, 282. *Départ de Mucien, & son plan de guerre*, 284. *Vexations exercées par lui sur les Peuples*, 286. *Toutes les Légions de l'Illyrie se déclarent pour Vespasien. Caractère d'Antonius Primus*, 287. *Foiblesse & langueur des premiers mouvemens que se donne Vitellius*, 292. *Enfin il met les Légions Germaniques en campagne*, 295. *Cécina s'arrange pour trahir Vitellius*, 296.

§. II. *Les Chefs du parti de Vespasien en Illyrie tiennent conseil sur le plan de guerre qu'ils doivent suivre*, 302. *Discours d'Antonius Primus, qui propose d'entrer sur le champ en Italie*, 305. *Son avis est suivi*, 307. *Il exécute lui-même le conseil qu'il avoit donné. Ses premiers exploits*, 308. *Cécina manque*

à

à dessein l'occasion d'écraser Antonius Primus, 312. Deux séditions écartent les deux Consulaires qui offusquoient Antonius Primus, 314. Bassus, Commandant de la flotte de Ravenne pour Vitellius, la fait passer dans le parti de Vespasien, 318. Trahison de Cécina. Son armée le charge de chaînes, 319. Primus va attaquer deux Légions de Vitellius postées dans Crémone, 322. Elles sortent de la ville. Combat où elles sont défaites, 323. Les vainqueurs veulent attaquer la ville de Crémone par le désir de la piller, 326. Ils en sont empêchés par l'arrivée des six Légions que Cécina avoit tenté inutilement de débaucher, 328. Combat nocturne où elles sont défaites, 329. Un pére tué par son fils, 334. Prise du camp qui environnoit la ville de Crémone, 336. Les vainqueurs se préparent à attaquer la ville. Elle se rend, 340. Les Légions vaincues sortent de la place, 342. Sac de Crémone, 343. Rétablissement de cette ville, 347. Premiers soins de Primus après sa victoire, 348. Stupide indolence de Vitellius, 349. Flatterie des Sénateurs, 350. Consul d'un jour, 351. Vitellius fait empoisonner Junius Blesus, 352. Lenteur & débauches de Valens. Il manque l'occasion de joindre l'armée, 355. Dessein hardi de Valens. Il est fait prisonnier, 357. Vespasien est reconnu dans une grande par-

*partie de l'Italie & dans toutes les provinces de l'Occident*, 358. *Irrégularité de la conduite de Primus depuis la journée de Crémone*, 359. *Il s'avance du côté de Rome*, 360. *Soldat qui demande une récompense pour avoir tué son frère*, 362. *Brouilleries entre Primus & Mucien*, 363. *Vitellius veut étouffer la nouvelle de la bataille de Crémone. Généreux courage d'un Centurion*, 366. *Il envoie des troupes pour fermer les passages de l'Apennin*, 368. *Resté à Rome il s'occupe de toute autre chose que de la guerre*, ibid. *Il va à son camp, & revient bientôt après à Rome*, 369. *La flotte de Misène se déclare pour Vespasien*, 371. *Terracine occupée par les soldats de cette flotte & leurs associés*, 372. *Chaleur de zèle qui s'allume dans la ville en faveur de Vitellius, & qui s'éteint dans le moment*, 373. *Les Cohortes opposées à Primus sont forcées de se soumettre*, 375. *Valens est tué à Urbin par ordre des vainqueurs*, 380. *Vitellius disposé à abdiquer*, 382. *Il convient des conditions avec Flavius Sabinus*, 383. *Remontrances faites inutilement sur ce point à Vitellius par ses zèlés partisans*, 385. *Abdication de Vitellius. Le peuple & les soldats s'y opposent, & le forcent de retourner au Palais*, 388. *Combat où Sabinus a le dessous. Il se retire au Capitole*, 390. *Siége & prise du Capito-*

*pitole par les soldats de Vitellius*, 392. *Le Temple de Jupiter est brulé*, 395. *Domitien échappe aux ennemis*, 398. *Mort de Sabinus & son éloge*, 399. *La ville de Terracine est surprise & saccagée par L. Vitellius*, 401. *L'armée victorieuse n'avoit pas fait suffisante diligence pour venir à Rome. Causes de ce retardement*, 404. *A la nouvelle du siége du Capitole elle se met en marche. Députations de la part de Vitellius rebutées*, 406. *La ville est prise de force*, 410. *Réunion étrange des divertissemens licentieux & de la cruauté*, 411. *Le camp des Prétoriens forcé*, 412. *Mort tragique de Vitellius*, 414. *Mort de son frère & de son fils*, 419. *Sa fille mariée par Vespasien*, 421. *L'affranchi Asiaticus subit le suplice des esclaves.* ibid.

§. III. *Courses des Daces dans la Mœsie arrêtées par Mucien*, 423. *Mouvement de guerre dans le Pont. Vespasien y met ordre*, 424. *Civilis, Batave, fait révolter sa nation*, 426. *Les Romains sont chassés de l'Ile des Bataves*, 431. *Pratiques de Civilis pour gagner les Gaulois*, 434. *Nouvelle victoire remportée par Civilis sur les Romains*, 437. *Huit Cohortes Bataves, vieilles bandes qui servoient depuis longtems dans les armées Romaines, viennent joindre Civilis*, 439. *Il fait prêter serment de fidélité à Vespasien par tou-*

tes

*tes ses troupes*, 441. *Il vient assiéger le camp de* Vétéra, 443. *Flaccus se met en marche pour venir au secours des assiégés. Séditions toujours renaissantes*, 445. *Vocula demeure à la tête de l'entreprise par la retraite de Flaccus. Nouvelle sédition*, 448. *Courses des Germains, alliés de Civilis*, 451. *Civilis tente inutilement d'emporter de force le camp de* Vétéra, 452. *On reçoit en Germanie la nouvelle de la bataille de Crémone*, 454. *Intrigues de Civilis pour soulever les Gaulois*, 455. *Civilis détache une partie de son armée pour aller attaquer Vocula. Combat où les Romains restent vainqueurs*, 456. *Vocula remporte une seconde victoire devant* Vétéra, *& fait lever le siége*, 459. *Vocula perd le fruit de ses victoires. Le Camp de* Vétéra *assiégé de-nouveau*, 460. *Nouvelles séditions. Flaccus est tué par ses soldats*, 461. *Suites du meurtre de Flaccus jusqu'à la révolte des Gaulois*, 462.

Fin de la Table.

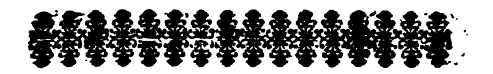
# HISTOIRE
## DES
# EMPEREURS ROMAINS,
## DEPUIS AUGUSTE
## JUSQU'A CONSTANTIN.

*Par M.* CREVIER, *Professeur Emérite de Rhétorique au Collége de Beauvais.*

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM,
*Chez J. WETSTEIN.*
MDCCLII.



# LISTE

*Des noms des Consuls, & des années que comprend ce Volume.*

VESPASIEN, Empereur.

| | |
|---|---|
| SER. GALBA.<br>T. VINIUS. | AN. R. 820.<br>De J. C. 69. |
| VESPASIANUS AUGUSTUS II.<br>TITUS CÆSAR. | AN. R. 821.<br>De J. C. 70. |
| VESPASIANUS AUGUSTUS III.<br>M. COCCEIUS NERVA. | AN. R. 822.<br>De J. C. 71. |
| VESPASIANUS AUGUSTUS IV.<br>TITUS CÆSAR II. | AN. R. 823.<br>De J. C. 72. |
| DOMITIANUS CÆSAR II.<br>VALERIUS MESSALINUS. | AN. R. 824.<br>De J. C. 73. |
| VESPASIANUS AUGUSTUS V.<br>TITUS CÆSAR III. | AN. R. 825.<br>De J. C. 74. |
| VESPASIANUS AUGUSTUS VI.<br>TITUS CÆSAR IV. | AN. R. 826.<br>De J. C. 75. |
| VESPASIANUS AUGUSTUS VII.<br>TITUS CÆSAR V. | AN. R. 827.<br>De J. C. 76. |
| VESPASIANUS AUGUSTUS VIII.<br>TITUS CÆSAR VI. | AN. R. 828.<br>De J. C. 77. |

L.

An. R. 829. De J. C. 78. L. Ceionius Commodus.
D. Novius Priscus.

An. R. 830. De J. C. 79. Vespasianus Augustus IX.
Titus Cæsar VII.

Tite, Empereur.

An. R. 831. De J. C. 80. Titus Augustus VIII.
Domitianus Cæsar VII.

An. R. 832. De J. C. 81. Sex. Flavius Silvanus.
T. Annius Verus Pollio.

HIS-



# HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS

## DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

## VESPASIEN.

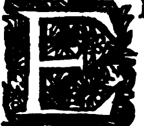
## LIVRE XV.

### §. I.

*Vespasien, Prince digne de notre estime. Cruautés & pillages exercés dans Rome par les vainqueurs. Dernières étincelles de la guerre civile étouffées. Les titres de la puissance souveraine sont déférés à Vespasien par le Sénat & par le Peuple. Lettre de Mucien au Sénat, blâmée. Helvidius se fait remarquer par quelques avis singuliers : son caractére. Il a une prise très-vive avec Eprius Marcellus, accusateur de Thraséa. Musonius*

*nius attaque P. Celer. Mucien arrive à Rome, & devient seul arbitre de tout. Meurtre de Calpurnius Galerianus. Assemblée du Sénat le premier Janvier. Domitien Préteur de la ville. Mucien affoiblit Primus, & rend le calme à la ville. Discours de Domitien au Sénat. Honneurs de Galba rétablis. Commissaires du Sénat pour quatre objets importans. Condamnation de P. Celer. Efforts du Sénat pour punir les accusateurs. Regulus vivement attaqué. Helvidius attaque de-nouveau Eprius. Mucien protége les accusateurs, & les met à couvert. Il s'efforce d'appaiser le Sénat irrité. Mouvement de sédition parmi les troupes. Mucien céde à leurs désirs, mais par adresse il reprend ce qu'il avoit accordé. Divers faits moins importans. Mort de Pison Proconsul d'Afrique, qui étoit devenu suspect à Mucien. La paix rétablie dans la Région Tripolitaine. Vespasien à Alexandrie. Chagrins que lui cause la conduite de Domitien. Bon cœur de Tite. Vespasien ne se fait pas aimer des Alexandrins. Prétendus miracles de Vespasien. Ordre de Vespasien pour rebâtir le Capitole. Cérémonie de la première pierre.*

SER.



NFIN., après une longue suite de Princes ou méchans ou imbécilles, nous trouvons un Empereur digne de notre estime, & qui se souvient qu'il est en place pour faire le bonheur des peuples: un Empereur sçachant la guerre & aimant la paix; appliqué aux soins du gouvernement; laborieux, sobre, zélateur de la simplicité; respectant les loix & les mettant en vigueur; trop avide d'argent peut-être, mais en usant avec une sage œconomie; porté à la clémence, & ne connoissant point ces défiances ombrageuses qui aménent l'injustice & la cruauté. Nous verrons briller les traits de ces différentes vertus dans le gouvernement de Vespasien, mais seulement quand il prendra lui-même les rênes de l'Empire. Il étoit bien éloigné de Rome lorsque son armée s'empara de cette capitale; & Mucien qui exerçoit en son absence une autorité absolue, ne se gouvernoit pas par des maximes aussi humaines & aussi équitables que son Prince. D'ailleurs une puissance établie par la guerre civile ne pouvoit manquer de se ressentir, dans ses commencemens, des voies violentes qui lui avoient donné l'origine.

Vespasien, Prince digne de notre estime.

La (a) mort de Vitellius avoit plutôt fini

Cruautés & pillages exercés

(a) Interfecto Vitellio, bellum magis desierat, quam pax cœperat. Tac.

AN. R. 820. De J. C. 69. Massacre dans Rome par les vainqueurs. Tac. Hist. IV. 1.

fini la guerre, que ramené la paix. Les vainqueurs en armes couroient par toute la ville, pourſuivant les vaincus avec une haine implacable. En quelque lieu qu'ils les rencontraſſent, ils les maſſacroient impitoyablement. Ainſi les rues étoient pleines de carnage, les places publiques & les temples regorgeoient de ſang. Bientôt la licence s'accrut. On ſe mit à viſiter l'intérieur des maiſons pour chercher ceux qui s'y cachoient: & malheur à quiconque ſe trouvoit être grand de taille & dans la force de l'âge: il paſſoit pour ſoldat des Légions Germaniques, & étoit ſur le champ mis à mort. Juſques-là c'étoit cruauté: l'avidité du pillage s'y joignit. On pénétroit dans les réduits les plus ſombres & les plus ſecrets, ſous prétexte que des partiſans de Vitellius s'y tenoient cachés. On enfonçoit les portes des maiſons; & ſi l'on trouvoit de la réſiſtance, le ſoldat s'en faiſoit raiſon avec l'épée. La plus vile populace prenoit part au butin: les eſclaves trahiſſoient leurs maîtres riches, les amis déceloient leurs amis. Par-tout on n'entendoit que cris de guerre d'une part, plaintes & lamentations de l'autre; & Rome ſe trouvoit dans la ſituation d'une ville priſe d'aſſaut: enſorte que la violence des ſoldats d'Othon & de ceux de Vitellius, autrefois déteſtée, étoit devenue un objet de regrets. Les (a) Chefs de l'armée victo-

(a) *Duces, partium accendendo civili bello acres,*

torieuſe n'autoriſoient point ces horribles desordres : mais au-lieu qu'ils avoient eu toute la vivacité & tout le feu néceſſaires pour animer la guerre civile, ils étoient incapables d'arrêter la licence de la victoire. Car dans le trouble & dans la diſcorde les plus méchans jouent le premier rôle : la tranquillité & la paix ne peuvent être établies que par la ſageſſe & la vertu des Commandans. Domitien étoit ſorti de ſon aſyle lorſqu'il n'y eut plus de danger, & avoit été proclamé Céſar. Mais un jeune Prince de dix-huit ans n'étoit guéres en état de ſe faire reſpecter, ni même de s'appliquer aux affaires. Les (*a*) voluptés & la débauche faiſoient toute ſon occupation : c'étoit-là, ſelon lui, le privilége du fils de l'Empereur. Le ſoldat ne fut donc point reprimé par autorité, mais s'arrêta par ſatiété, par honte, lorſque ſa fougue fut paſſée, & eut fait place à des ſentimens plus doux.

AN. R. 820
DE J. C. 69.

Derniéres étincelles de la guerre civile étouffées.

J'ai rapporté d'avance comment les derniéres étincelles de la guerre civile furent étouffées par la ſoumiſſion de L. Vitellius & des Cohortes qu'il commandoit, par la mort du Chef & l'empriſonnement des ſoldats. Les villes de Campanie s'étoient partagées, comme je l'ai dit, entre

Vi-

ces, temperandæ victoriæ impares. Quippe in turbas & diſcordias peſſimo cuique plurima vis : pax & quies bonis artibus indigent. *Tac.*

(*a*) Stupris & adulteriis filium Principis agebat. *Tac.*

An. R. 820. De J.C. 69. Vitellius & Vespasien. Pour rendre le calme au pays, on y envoya Lucilius Bassus à la tête d'un détachement de cavalerie. A la vue des troupes la tranquillité fut rétablie dans le moment. Capoue porta la peine de son attachement pour Vitellius. On y mit la troisiéme Légion en quartier d'hiver, & les maisons les plus illustres furent accablées de toutes sortes de disgraces.

Pendant que Capoue étoit traitée avec cette rigueur, Terracine, qui pour la querelle de Vespasien avoit souffert un siége, & toutes les horreurs auxquelles est exposée une ville prise d'assaut, ne reçut aucune récompense. Tant (a), dit Tacite, on se porte plus naturellement à payer l'injure que le bienfait; parce que la reconnoissance coute, au lieu que la vengeance devient un gain. Ce fut pourtant une consolation pour les malheureux habitans de Terracine, de voir l'esclave qui avoit trahi leur ville, pendu avec l'anneau d'or dont l'avoit gratifié Vitellius, & qu'il portoit au doigt.

Les titres de la puissance souveraine sont déférés à Vespasien par le Sénat & par le Peuple.

A Rome le Sénat fit un decret pour déférer à Vespasien tous les titres & tous les honneurs de la souveraine puissance; & ce decret fut confirmé par les suffrages du Peuple assemblé. J'ai parlé (b) ailleurs du

(a) Tantò proclivius est injuriæ, quàm beneficio vicem exsolvere: quia gratia oneri est, ultio in quæstu habetur. *Tac.*

(b) *Voyez T. I. p. 26. note. J'ai supposé dans cette note,*

du fragment qui nous reste de la loi portée en cette occasion. La ville alors changea de face. La joie avoit succédé aux allarmes, & tous les citoyens se livroient aux plus heureuses espérances, qu'ils fondoient, selon Tacite, sur ce que les mouvemens de guerres civiles commencés en Espagne & en Gaule, ayant ensuite passé par la Germanie & par l'Illyrie, & s'étant enfin communiqués à la Syrie & à tout l'Orient, avoient fait le tour du Monde, & sembloient l'avoir expié. Un motif plus solide de bien espérer, étoit le caractére connu de Vespasien. La confiance fut augmentée par une lettre de ce Prince, écrite dans la supposition que la guerre duroit encore, & où il prenoit néanmoins le ton d'Empereur, mais sans hauteur, sans faste, parlant de lui-même avec une dignité modeste, & promettant un gouvernement doux, sage, & conforme aux loix. On le nomma Consul avec Tite son fils aîné pour l'année suivante, & la Préture relevée de la puissance Consulaire fut destinée à Domitien.

Lettre de Mucien au Sénat, blâmée.

Mucien avoit aussi écrit au Sénat, mais sa lettre ne fut point approuvée. On blâmoit la démarche en elle-même, comme trop

*te, & même j'ai entrepris de prouver que la Loi Royale mentionnée dans le Droit, étoit un Sénatusconsulte. Mais je suis persuadé maintenant que c'étoit une Loi proprement dite, portée dans l'assemblée du Peuple. Je me suis corrigé dans l'Errata de l'édition* in-quarto.

AN. R. 820. DE J. C. 69. trop hardie pour un particulier, qui devoit sçavoir que le Prince seul écrivoit au Sénat. On critiquoit dans le détail divers articles de la lettre. On trouva qu'il avoit mauvaise grace à insulter Vitellius après sa défaite. Mais surtout on étoit choqué de ce qu'il déclaroit qu'il avoit eu l'Empire en sa main, & que c'étoit lui qui l'avoit donné à Vespasien (*a*). Au-reste les remarques critiques se faisoient secrettement: tout haut on le flattoit, & on lui prodiguoit les louanges. On lui décerna les ornemens du triomphe, sous le prétexte de cette légére expédition par laquelle il avoit reprimé, comme je l'ai dit, les courses des Daces (*b*) & des Sarmates en Mœsie. Antonius Primus fut décoré des ornemens Consulaires, & Arrius Varus de ceux de la Préture.

Après que l'on se fut acquité de ce que l'on croyoit dû à la Maison Impériale, & aux principaux Chefs du parti victorieux, on pensa à la Religion, & l'on ordonna le rétablissement du Capitole.

Toutes ces dispositions sur un si grand nombre d'objets furent comprises dans l'avis du premier opinant, qui passa tout d'une

(*a*) Ceterùm invidia in occulto, adulatio in aperto, erant.

(*b*) *Ici les Sarmates sont nommés seuls par Tacite. Ann. L. III. n. 46. il n'a nommé que les Daces. Je supplée un endroit par l'autre: & ces peuples sont joints ensemble dans le texte de Tacite même, L. IV. n. 54.*

AN R. 820. De J.C. 69.

d'une voix, sans autre différence, si ce n'est que la plupart y donnoient leur consentement en un seul mot; au lieu que ceux qui tenoient un rang éminent, ou qui avoient de l'usage dans le métier de la flatterie, s'étendoient en discours étudiés. Helvidius Priscus, alors Préteur désigné, se distingua en sens contraire, mêlant une liberté républicaine à l'hommage qu'il rendoit au Prince. (*a*) Aussi ce jour fut-il pour lui la premiére époque d'une grande gloire & de grandes inimitiés. C'étoit un homme singulier, que Tacite a pris plaisir à peindre en beau: mais sur le tableau tracé par cet Historien, il faut jetter quelques ombres pour le rendre entiérement fidéle & ressemblant.

Helvidius se fait remarquer par quelques avis singuliers.

Helvidius étoit né à Terracine, d'un pére qui avoit acquis de l'honneur dans le Service, & le grade de premier Capitaine dans une Légion. Cet Officier se nommoit Cluvius: ainsi il est nécessaire que le nom d'Helvidius soit venu par adoption à son fils. Je ne trouve rien de plus probable sur ce point, que la conjecture de Juste Lipse, qui suppose qu'Helvidius Priscus, Commandant de Légion sous Numidius Quadratus Proconsul de Syrie, étoit oncle maternel de celui-ci, & l'adopta. (*b*) Né avec un génie élevé,

Son caractére.

*Tac. IV. Hist. 5. & Lips. ibid. & ad Agr. n. 45.*

(*a*) Isque præcipuus illi dies magnæ offensæ initium, & magnæ gloriæ fuit.

(*b*) Helvidius Priscus.... ingenium illustre *altioribus studiis* juvenis admodum dedit: non, ut pleri-

AN. R. 820. DE J. C. 69. vé, le jeune Helvidius se perfectionna par l'étude de ce qui étoit appellé chez les Romains *bonnes Sciences*, c'est-à-dire, d'une Morale épurée & sublime: & la vue qu'il se proposoit dans cette étude, étoit non de couvrir, comme faisoient plusieurs, d'une réputation éclatante de sagesse un loisir d'inaction, mais de fortifier son courage contre les dangers dans l'administration des affaires publiques. L'Ecole Stoïque lui plut pour cette raison, & il prit avidement des leçons qui lui apprenoient à ne regarder comme bien que ce qui est honnête, comme mal que ce qui est honteux, & à ranger parmi les choses indifférentes la puissance, la fortune, l'illustration, & tout ce qui est hors de nous. Il se maria une premiére fois à une personne dont nous ignorons le nom & la famille, mais qui le rendit pére d'un fils, duquel nous aurons occasion de parler dans la suite. Devenu libre, soit par la mort de sa femme, soit par un divor-

ce,

tique, ut nomine magnifico segne otium velaret, sed quò firmior adversùs fortuita, Rempublicam capesseret. Doctores sapientiæ secutus est qui sola bona quæ honesta, mala tantùm quæ turpia: potentiam, nobilitatem, ceteraque extra animum, neque bonis neque malis rebus annumerant. Quæstorius adhuc, à Pæto Thrasea gener dilectus, è moribus soceri nihil æquè ac libertatem hausit. Civis, Senator, maritus, gener, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis, opum contemptor, recti pervicax, constans adversùm metus. Erant quibus appetentior famæ videretur: quando etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur. *Tac.*

ce, Thraséa le choisit pour son gendre, lorsqu'il n'avoit encore possédé d'autre charge que la Questure. Plein d'estime & de vénération pour un beau-pére si vertueux, Helvidius puisa surtout dans le commerce intime qu'il entretint avec lui le goût d'une généreuse liberté. Uniforme dans toute la conduite de sa vie, il remplit également les devoirs de citoyen, de Sénateur, de mari, de gendre, d'ami: plein de mépris pour les richesses, d'une fermeté inébranlable dans le bien, supérieur aux craintes comme aux espérances. On lui reprochoit d'aimer l'éclat d'une grande renommée: & Tacite, qui convient de ce défaut, l'excuse, en observant que l'amour de la gloire est le dernier foible dont se dépouille même le Sage. Ajoûtons qu'il ne sçut pas allier la modération avec la générosité, qu'il ne sentit pas assez la différence entre le tems où il vivoit & celui de l'ancienne République, & que par divers traits d'une liberté inconsidérée il irrita contre lui un Prince qui estimoit & aimoit la vertu. An. R. 820. De J. C. 69.

Ainsi, par exemple, dans la délibération dont il s'agit, son avis fut que la République rebâtît le Capitole, & que l'on priât Vespasien d'aider l'entreprise. C'étoit-là subordonner l'Empereur à la République, & le traiter presque comme un particulier. Les plus sages ne relevérent point cet avis, & l'oubliérent.

AN. R. 820. De J. C. 69. Mais il se trouva des gens qui s'en souvinrent.

Il opina dans les mêmes principes sur un autre genre d'affaire. Ceux qui avoient la garde du Trésor public s'étant plaints qu'il étoit épuisé, & demandant que l'on avisât aux voies de modérer les dépenses, le Consul désigné premier opinant, dit qu'il pensoit qu'un soin aussi important & aussi délicat devoit être réservé à l'Empereur. Helvidius vouloit que le Sénat y pourvût. Cette discussion fut terminée par l'opposition d'un Tribun du peuple, Vulcatius Tertullinus, qui déclara qu'il ne souffriroit point que l'on prît aucune délibération sur un objet de cette conséquence, en l'absence du Prince.

Il a une prise très-vive avec Eprius Marcellus, accusateur de Thraséa.

Helvidius avoit eu peu auparavant dans la même assemblée du Sénat une prise très-vive avec Eprius Marcellus. Dès long-tems ils se haïssoient. Eprius avoit été l'accusateur de Thraséa, dont la condamnation à mort entraîna, comme je l'ai rapporté, l'exil d'Helvidius. Ce levain d'animosité s'étoit aigri au retour d'Helvidius à Rome après la mort de Néron. Il prétendit alors accuser Eprius à son tour; & cette vengeance, aussi juste qu'éclatante, avoit opéré une division dans le Sénat. Car si Eprius périssoit, c'étoit un préjugé contre un grand nombre d'autres coupables, qui avoient comme lui exercé l'odieux métier de délateurs. Cette querelle fit grand bruit: & com-

comme les deux adversaires avoient du feu & du talent, il y eut des discours de part & d'autre prononcés dans le Sénat, & ensuite donnés au public. Cependant Galba ne s'expliquant point, plusieurs des Sénateurs priant Helvidius de s'adoucir, il abandonna son projet, & fut loué des uns comme modéré, blâmé des autres comme manquant de constance. AN. R. 820. De J.C. 69.

On conçoit bien qu'en cessant de poursuivre son ennemi, Helvidius ne s'étoit pas réconcilié avec lui. La haine réciproque étoit en toute occasion disposée à reparoître, & elle se manifesta au sujet de la députation que le Sénat vouloit envoyer à Vespasien. Helvidius demandoit que les Députés fussent choisis par les Magistrats, après un serment préalable de faire tomber leur choix sur des sujets dignes de représenter la Compagnie. Selon Eprius, qui suivoit l'avis du Consul désigné, ils devoient être tirés au sort, & l'intérêt personnel le rendoit vif pour ce sentiment; parce que s'attendant bien à n'être pas nommé par la voie des suffrages, il ne vouloit pas paroître avoir été rebuté. La dispute s'échauffa, & après quelques altercations ils en vinrent à haranguer en forme l'un contre l'autre.
„ Pourquoi, disoit Helvidius à son ad-
„ versaire, pourquoi craignez-vous le
„ jugement du Sénat? Vous êtes riche,
„ vous avez le talent de la parole. Ce
„ sont-là de grands avantages, si le sou-

 ve-

An. R. 822. De J. C. 69. „ venir de vos crimes ne vous rendoit „ timide & tremblant. Le sort est aveu- „ gle, & ne discerne point le mérite; „ mais les suffrages de l'examen du Sénat „ mettent au creuset la conduite & la „ réputation de chacun. (a) Il est utile „ à la République, honorable pour Ves- „ pasien, qu'on lui présente d'abord ce „ que le Sénat a de membres plus ver- „ tueux, dont les discours réglés par la „ sagesse préviennent avantageusement „ les oreilles de l'Empereur. Vespasien „ a été ami de Thraséa & de Soranus: „ & s'il n'est pas à propos de punir les „ accusateurs de ceux qu'il regrette avec „ nous, au-moins ne doit-on pas affecter „ de les montrer dans les occasions d'é- „ clat. Le jugement du Sénat, tel que „ je le propose, sera comme un avertis- „ sement qui fera connoître à l'Empereur „ les sujets dignes de son estime, & ceux „ dont il doit se défier. Pour (b) un „ Prince qui veut bien gouverner, il n'est „ point de secours plus utile que de bons „ amis. Eprius doit être content d'avoir „ porté Néron à faire périr tant d'inno- „ cens. Qu'il jouisse de l'impunité, & „ des récompenses de ses crimes; mais

„ qu'il

(a) Pertinere ad utilitatem Reipublicæ, pertinere ad Vespasiani honorem, occurrere illi quos innocentissimos Senatus habeat, qui honestis sermonibus aures Imperatoris imbuant. *Tac.*

(b) Nullum majus boni imperii instrumentum, quàm bonos amicos. *Tac.*

„ qu'il laisse Vespasien à de plus honnê- An. R. 820.
„ tes gens que lui."

De J. C. 69.

Eprius répondoit : „ Qu'il n'étoit
„ point l'auteur de l'avis que l'on atta-
„ quoit avec tant de vivacité. Qu'il n'a-
„ voit fait que suivre le Consul désigné,
„ qui lui-même se conformoit à une cou-
„ tume anciennement établie pour ex-
„ clure la brigue, qu'introduisent sou-
„ vent dans ces sortes de choix la flat-
„ terie pour les uns, la haine contre les
„ autres. Qu'il ne voyoit aucune raison
„ de s'écarter des usages reçus, ni de
„ convertir en affront pour les particu-
„ liers l'honneur que l'on rendoit à l'Em-
„ pereur. Que les distinctions étoient
„ inutiles, lorsqu'il s'agissoit d'un devoir
„ commun à tous, & pour lequel tous
„ suffisoient également. Que l'attention
„ vraîment nécessaire étoit bien plutôt
„ d'éviter de blesser par la fierté & par
„ l'arrogance l'esprit d'un Prince, qui
„ dans un nouvel avénement observoit
„ tout, & ne pouvoit manquer d'être sus-
„ ceptible de quelque inquiétude. *Pour*
(a) *moi*, ajoûtoit Eprius, *je me souviens
de la condition des tems dans lesquels je
vis, de la forme de gouvernement établie
par nos péres. J'admire l'antiquité, je
me conforme à l'état présent. Je désire de
bons*

(a) Se meminisse temporum quibus natus sit, quam civitatis formam patres avique instituerint: ulteriora mirari, præsentia sequi: bonos Imperatores voto expetere, qualescumque tolerare. *Tac.*

AN. R. 820. DE J. C. 69. *bons Princes, je les supporte tels qu'ils sont. La condamnation de Thraséa ne doit pas plus être imputée au discours que je fis alors, qu'au jugement du Sénat. Notre ministère étoit un voile derrière lequel la cruauté de Néron se jouoit du public: & la faveur auprès d'un tel Prince n'a pas été moins orageuse pour moi, que l'exil peut avoir été triste pour d'autres. En un mot, je laisse à Helvidius la gloire d'égaler par sa constance & par son courage les Catons & les Brutus. Quant à moi, je fais partie de ce Sénat qui a souffert la servitude (a). Je conseille même à Helvidius de ne point s'élever au-dessus de l'Empereur, & de ne pas prétendre réformer par ses leçons un Prince âgé de soixante ans, comblé d'honneurs, & pére de deux fils qui sont dans la force de l'âge. Si les méchans Empereurs veulent une domination sans aucunes bornes, les meilleurs mêmes souhaitent que la liberté se contienne dans une juste mesure.*

Quoiqu'Eprius fût un malhonnête homme, les avis qu'il donnoit à son adversaire étoient sensés, & ce Stoïcien rigide eût très-bien fait d'en profiter. Le sentiment qui remettoit au sort le choix des Députés, l'emporta. Le gros des Sénateurs incli-

(a) Suadere etiam Prisco, ne supra Principem scanderet, neu Vespasianum senem triumphalem, juvenum liberorum patrem, præceptis coërceret. Quomodo pessimis Imperatoribus sine fine dominationem, ita quamvis egregiis modum libertatis placere. *Tac.*

clinoient à conserver l'ancien usage ; & les plus illustres craignoient l'envie, s'ils étoient préférés par voie d'élection. An. R. 820. De J. C. 69.

Une autre querelle, à laquelle ne pouvoient manquer de prendre part Helvidius & Eprius, commença à s'élever dans le Sénat. Musonius Rufus, qui doit être suffisamment connu par ce qui en a été rapporté ailleurs, demanda qu'il lui fût permis de poursuivre P. Celer, ami perfide de Barea Soranus, & coupable de faux témoignage contre celui dont il avoit été le Maître en Philosophie. On sentit que c'étoit-là renouveller le procès des accusateurs, & néanmoins il n'étoit pas possible de protéger un accusé dont la personne étoit vile, & le crime également manifeste & odieux. Ainsi le premier jour libre fut destiné à l'instruction de l'affaire. On regarda dans le public cet événement comme devant avoir de grandes suites. On s'occupoit moins de Musonius & de Celer, que d'Helvidius & d'Eprius, & de plusieurs autres fameux combattans, qui alloient amener des scénes intéressantes. Musonius attaque P. Celer.

Pendant (a) qu'une fermentation universelle agitoit toute la ville, discorde parmi les Sénateurs, ressentiment dans le cœur Mucien arrive à Rome, & devient arbitre de tout.

(a) Tali rerum statu, quum discordia inter Patres, ira apud victos, nulla in victoribus auctoritas, non leges, non Princeps in civitate, Mucianus urbem ingressus cuncta simul in se traxit. *Tac.*

AN. R. 820. cœur des vaincus, nulle ressource ni dans
DE J. C. 69. les vainqueurs, qui n'étoient pas capables de se faire respecter, ni dans les loix, que l'on ne connoissoit plus, ni dans le Prince, qui étoit absent, Mucien arriva, & sur le champ il tira tout à lui seul. Jusques-là Antonius Primus & Arrius Varus avoient brillé. Ce dernier s'étoit emparé de la charge de Préfet du Prétoire. Primus sans aucun titre nouveau jouissoit de toute la puissance, & il s'en servoit pour piller le Palais Impérial, comme il avoit pillé Crémone. L'arrivée de Mucien éclipsa totalement & Varus & Primus. Quoiqu'il gardât avec eux les dehors de la politesse, il ne pouvoit cacher sa jalousie & sa haine. (*a*) On eut bientôt démêlé ses véritables sentimens, & toute la ville se tourna de son côté. On ne s'adressoit plus qu'à Mucien: il étoit le seul à qui l'on fît la cour: & lui-même il avoit soin d'affecter tout ce qui pouvoit frapper les yeux du public; grand faste, escorte de gens armés, gardes devant sa porte, multitude & variété de maisons & de jardins où il se transportoit successivement. Il agissoit & vivoit en Empereur,
Dio. il ne lui en manquoit que le nom. Il décidoit les plus importantes affaires sans at-

(*a*) Civitas rimandis offensis sagax verterat se transtuleratque. Ille unus ambiri, coli: nec deerat ipse stipatus armatis, domos hortosque permutans, adparatu, incessu, excubiis, vim Principis complecti, nomen remittere. *Tac.*

attendre les ordres de Vespasien, qui véritablement le traitoit presque d'égal, jusqu'à l'appeller son frére, & le rendre dépositaire de son sceau, afin qu'il ordonnât en son nom tout ce qu'il jugeroit convenable. Mucien abusa de ce pouvoir pour exécuter des violences, opposées sans-doute aux inclinations & aux maximes du Prince qu'il représentoit.

An. R. 820. De J. C. 69.

Meurtre de Calpurnius Galerianus.

Tac.

C'est ainsi qu'il ordonna le meurtre de Calpurnius Galerianus, fils de C. Pison, que l'on avoit voulu mettre sur le trône en la place de Néron. Tout le crime de ce jeune-homme étoit un nom illustre, les graces brillantes de l'âge, & les vains discours de la multitude, qui avoit les yeux sur lui. Comme l'autorité du nouveau gouvernement n'étoit pas encore pleinement affermie, & qu'il restoit dans la ville un levain de trouble & d'agitation, il se trouvoit des esprits téméraires qui dans leurs propos inconsidérés sembloient inviter Galerianus à aspirer à la souveraine puissance. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Mucien à s'en défaire. Il lui donna des gardes, qui l'emmenérent hors de la ville, où sa mort auroit fait trop d'éclat: il ordonna qu'on lui ouvrît les veines, lorsqu'il en seroit à quarante milles de distance. J'ai parlé d'avance de la mort du fils de Vitellius encore enfant, qui suivit de près celle de Galerianus.

Ainsi finit à Rome cette année d'affreu-

AN. R. 820. De J. C. 69. freuses calamités. Le Consulat de Vespasien avec Tite son fils annonça à l'Univers un plus heureux avenir; & la ville en goûta les prémices par le calme qui y fut rétabli.

AN. R. 821. De J. C. 70.

VESPASIANUS AUGUSTUS II.
TITUS CÆSAR.

*Assemblée du Sénat le premier Janvier. Domitien Préteur de la ville.*

*Tac. Hist. IV. 39.*

Le premier Janvier, le Sénat convoqué par Julius Frontinus, Préteur de la ville, qui en l'absence des Consuls étoit à la tête de la Magistrature, décerna des éloges & des actions de graces aux Généraux, aux Armées, & aux Rois alliés, qui avoient aidé la victoire de Vespasien. On priva de la Préture Tertius Julianus, dont j'ai rapporté l'avanture & la conduite ambigue. On lui imputoit d'avoir abandonné sa Légion, lorsqu'elle passoit dans le parti de Vespasien. La Préture vacante fut conférée à Plotius Griphus, créature de Mucien. Peu de jours après on sçut que Julianus s'étoit rendu auprès de l'Empereur, & on le rétablit dans sa charge, sans destituer Griphus, qui par cet arrangement se trouva Préteur surnuméraire.

Dans la même assemblée du premier Janvier, Hormus affranchi de Vespasien fut élevé à l'état de Chevalier Romain; & Frontinus abdiqua la Préture pour faire place à Domitien. Le nom de ce jeune Prince fut donc mis à la tête des Let-

tres

tres qui s'écrivoient au nom du Sénat, & des Ordonnances que l'on publioit dans Rome. Mais le réel du pouvoir restoit à Mucien : si ce n'est qu'animé par son caractére inquiet & ambitieux, & par les discours des Courtisans, Domitien hazardoit souvent des actes d'autorité. AN. R. 821. De J. C. 70.

Mucien le ménageoit sans le craindre; mais il craignoit beaucoup Primus & Varus, qui étoient soutenus par la gloire de leurs exploits récens, par l'affection des soldats, & même par celle du peuple, charmé de la modération qu'ils avoient fait paroître en ne tirant l'épée contre personne depuis la victoire. Mucien auroit bien voulu profiter d'un bruit qui attaquoit la réputation de Primus du côté de la fidélité. On disoit que ce Général avoit fait des propositions à Crassus Scribonianus frére de Pison adopté par Galba, & qu'il lui avoit montré l'Empire en perspective en lui offrant son secours & celui de ses amis; mais que Crassus, peu disposé à se laisser gagner même par des espérances fondées, avoit refusé de se prêter à une intrigue d'un succès très-incertain. Il n'éclata donc rien dans le public de cette négociation, soit vraie, soit fausse, & Mucien se rabattit à tendre un piége à la vanité de Primus. Mucien affoiblit Primus, & rend le calme à la ville.

Il le combla d'éloges dans le Sénat, & il lui fit de magnifiques promesses dans le particulier, lui présentant pour point de vue le Gouvernement de l'Espagne citérieu-

AN. R. 821. rieure, que Cluvius, mandé, comme je l'ai De J. C. 70. dit, par Vitellius, régissoit par des Lieutenans depuis plusieurs mois, & où il ne devoit pas retourner. En même tems il donna des charges de Tribuns, de Préfets, à plusieurs amis de Primus. Lorsqu'il vit que cet esprit léger se laissoit flatter par des espérances trompeuses, il travailla à l'affoiblir, en éloignant la septiéme Légion, qui étoit toute de feu pour lui, & la renvoyant dans ses quartiers d'hiver. La troisiéme, qui avoit un grand attachement pour Varus, fut pareillement renvoyée en Syrie. La guerre de Civilis fut une raison de faire partir pour la Germanie la sixiéme & la huitiéme Légion. C'est ainsi que la ville, déchargée de cette multitude de soldats qui y entretenoit le trouble, recouvra sa forme & sa tranquillité ordinaires; les Loix & les Magistrats reprirent leur autorité.

Discours de Domitien au Sénat: honneurs de Galba rétablis.

Le jour que Domitien entra dans le Sénat, il fit une courte harangue sur l'absence de son pére & de son frére, parlant convenablement de lui-même & de sa jeunesse. Son discours étoit relevé par les graces extérieures: & comme on ne le connoissoit pas encore, la rougeur qui lui montoit aisément au visage, passoit pour une marque de modestie.

Il proposa de rétablir les honneurs de Galba: & Curtius Montanus, dont j'ai rapporté l'exil sous Néron, demanda que l'on joignît Pison à son pére adoptif. Le Sé-

Sénat ordonna par un Decret, que l'on honorât la mémoire de l'un & de l'autre; mais l'article qui regardoit Pison, n'eut point d'exécution. AN. R. 821. De J. C. 70.

On érigea ensuite une commission composée de Sénateurs tirés au sort, que l'on chargea de plusieurs soins importans, sçavoir de faire restituer aux propriétaires ce qui leur avoit été injustement enlevé par la violence des guerres civiles; de rétablir les monumens des anciennes loix, gravées autrefois sur des tables de bronze, qui avoient péri dans l'incendie du Capitole; de décharger les fastes d'un grand nombre de fêtes, que l'adulation des tems précédens y avoit introduites; enfin de chercher les moyens de diminuer les dépenses de l'Etat. L'établissement de cette commission respire la sagesse & les meilleures intentions pour le Bien public. Mais comme nous avons perdu la plus grande partie de ce que Tacite avoit écrit sur le régne de Vespasien, nous ne pouvons pas dire quels furent les fruits du travail des Commissaires, si ce n'est par rapport à un seul des quatre objets qui leur étoient proposés. Suétone nous apprend que Vespasien rétablit trois mille anciens Monumens, Loix, Sénatusconsultes, Traités avec les Rois & les Peuples, & autres Actes d'une pareille importance. Il les fit graver sur des plaques de bronze, qui furent attachées aux murs du Capitole après sa reconstruction.

Commissaires du Sénat pour quatre objets importans.

Pour

AN. R. 821. DE J. C. 70. Pour ce qui regarde la modération des dépenses publiques, il est à croire que Mucien fit ressouvenir les Commissaires que cet article avoit été précédemment proposé, & réservé à l'Empereur. Et en général il paroît par l'expression de Suétone, que l'autorité du Prince intervint dans l'exécution de ce qui avoit été ordonné d'une façon un peu républicaine par le Sénat.

Condamnation de P. Celer.

L'affaire entre Musonius Rufus & P. Celer fut terminée dans la même séance dont je rapporte actuellement la délibération. Le faux Philosophe subit la condamnation qu'il méritoit, ayant fait preuve d'une lâcheté égale à la noirceur de son ame. Car dans le danger il ne montra ni courage, ni présence d'esprit; à peine put-il ouvrir la bouche. Autant que Musonius acquit de gloire en poursuivant la vengeance d'un homme aussi respecté que Soranus, autant Demetrius le Cynique, qui parla pour l'accusé, s'attira-t-il de blâme par son zèle déplacé pour la défense d'une si mauvaise cause. On jugea que la vanité, & l'intérêt mal-entendu de l'honneur de la Philosophie, avoient bien plus de pouvoir sur son esprit, que l'amour de la Vérité & de la Justice.

Efforts du Sénat pour punir les accusateurs.

La condamnation de Celer donna lieu au Sénat de penser que le tems étoit venu de satisfaire sa juste indignation contre les accusateurs; & Junius Mauricus demanda communication des régîtres du

Pa-

Palais Impérial, afin que l'on pût connoître les délateurs secrets. Domitien répondit qu'il falloit consulter l'Empereur sur une telle proposition. Alors le Sénat imagina un autre expédient pour parvenir, s'il étoit possible, au même but. Ce fut d'obliger tous les membres de la Compagnie à prêter dans le moment même un serment solemnel, par lequel chacun prendroit les Dieux à témoin, qu'il n'avoit rien fait qui pût causer la ruine de personne, & ne s'étoit jamais proposé d'acquérir des récompenses & des dignités aux dépens de la fortune & de la vie de ses concitoyens. Ceux qui se sentoient coupables, se trouvérent bien embarrassés; & lorsque leur tour de jurer arrivoit, ils usoient de différens détours; & pour accommoder leur conscience avec leur intérêt, ils changeoient quelques termes dans la formule du serment.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Le Sénat ne fut point la dupe de ces parjures déguisés. Tacite nomme trois délateurs, sur lesquels on tomba avec tant de vivacité, que cette sage Compagnie parut même oublier la décence qui lui convenoit. Les Sénateurs montroient le poing au plus odieux des trois, & ils ne cessérent de le menacer jusqu'à ce qu'il fût sorti de l'assemblée.

On attaqua ensuite Pactius Africanus, à qui l'on attribuoit la mort des fréres Scribonius, dont j'ai parlé sur la fin du régne de Néron. Celui-ci n'osant avouer,

AN. R. 821. De J. C. 70.

& ne pouvant pas nier, eut recours à la recrimination: & comme il étoit surtout fatigué par les interrogations pressantes de Vibius Crispus, il retourna contre lui le reproche, & mêlant sa cause avec celle d'un Sénateur puissant, il évita la punition de ses crimes.

Regulus vivement attaqué.

Mais nul ne donna lieu à une scéne plus animée qu'Aquilius Regulus, si fameux dans les Lettres de Pline, où il est qualifié (a) le plus méchant & le plus effronté des mortels. Jeune encore, il s'étoit signalé par la ruine de la maison des Crassus, ainsi que je l'ai rapporté ailleurs, & par celle d'Orphitus, sur laquelle nous n'avons pas d'autres lumiéres. Il s'étoit porté à ce cruel ministére, non comme il étoit arrivé à quelques-uns, pour éviter un péril qui le menaçât, mais par pure méchanceté, & pour améliorer sa fortune. Sulpicia, veuve de Crassus, & mére de quatre enfans, étoit disposée à demander vengeance, si on vouloit l'écouter. Dans une position si critique, Vipstanus Messala, frére de Regulus, jeune-homme qui n'avoit pas encore l'âge requis pour entrer au Sénat, se fit beaucoup d'honneur. Ne pouvant disconvenir des faits, il employoit les priéres, il unissoit ses intérêts à ceux de l'accusé; & par un discours où brilloient tout

(a) Omnium bipedum nequissimus. *Plin. Ep.* I. 5.

tout ensemble l'esprit & le sentiment, il ébranla une partie du Sénat. An. R. 821. De J. C. 70.

Curtius Montanus renversa par une invective infiniment véhémente tout ce que les douces & tendres insinuations de Messala avoient pu opérer. Il alla jusqu'à imputer à Regulus d'avoir, après la mort de Galba, donné de l'argent au meurtrier de Pison, qu'il haïssoit parce qu'il l'avoit fait exiler, & de s'être porté à cet excès incroyable de déchirer avec les dents la tête de ce jeune & infortuné César. „ Au„ moins cette lâche cruauté, ajoûtoit„ il, ne t'a pas été ordonnée par Né„ ron, & ne t'étoit pas nécessaire pour „ sauver ta fortune ou ta vie. Pardon„ nons à la bonne heure à ceux qui ont „ mieux aimé faire périr les autres, que „ de se mettre eux-mêmes en danger. „ Mais pour toi, les circonstances où „ tu te trouvois te promettoient sureté, „ un pére exilé, ses biens partagés en„ tre des créanciers, un âge encore trop „ peu avancé pour aspirer aux charges, „ rien autour de toi qui pût irriter la cu„ pidité de Néron, rien qui pût lui don„ ner de la crainte. (a) Tu n'as eu d'au„ tre motif que la soif du sang & l'avi„ dité des récompenses, pour signaler „ par le meurtre d'un aussi illustre per„ sonnage que Crassus les prémices d'un „ talent qui ne s'étoit encore fait connoî„ tre

(a) Libidine sanguinis, & hiatu præmiorum, ig-

An. R. 821. De J. C. 70. „ tre par la défense d'aucun citoyen. „ Encouragé par les dépouilles dont t'avoit enrichi le malheur public, décoré des ornemens Consulaires, amorcé par un salaire de sept millions de sesterces, brillant d'un sacerdoce si indignement acquis, tu n'as plus mis de bornes à tes fureurs: tu enveloppois dans une ruine commune des enfans innocens, des vieillards respectables, des Dames du premier rang: tu accusois Néron de timidité & de lenteur, & tu lui reprochois de se donner une fatigue inutile à lui-même & aux délateurs, en attaquant chaque maison l'une après l'autre, au-lieu de détruire par un seul ordre de sa main le Sénat entier. Retenez, Messieurs, parmi vous, conservez avec soin un homme de si bon conseil & si expéditif, afin que tous les âges ayent leur exemple de méchanceté, & que de même que nos vieillards imitoient Eprius & Vibius Crispus, notre jeunesse pren- „ ne

ignotum adhuc ingenium, & nullis defensionibus expertum, cæde nobili imbuisti: quum ex funere Reipublicæ raptis consularibus spoliis, septuagies sestertio saginatus, & sacerdotio fulgens, innoxios pueros, illustres senes, conspicuas feminas eâdem ruinâ prosterneres; quum segnitiem Neronis incusares, quòd per singulas domos seque & delatores fatigaret: posse universum Senatum unâ voce subverti. Retinete, P. C. & reservate hominem tam expediti consilii, ut omnis ætas instructa sit, & quomodo senes nostri Marcellum, Crispum, juvenes Regulum imitentur. *Tac.*

„ ne Regulus pour modéle. Le vice, „ même malheureux, trouve des imita- „ teurs: que sera-ce, s'il est en honneur „ & en crédit? Et celui qui nous fait „ trembler n'ayant encore géré que la „ Questure, oserons-nous le regarder en „ face lorsqu'il aura passé par la Prétu- „ re & le Consulat? Pensons-nous que „ Néron soit le dernier des Tyrans? „ Ceux qui survécurent Tibére & Ca- „ ligula, avoient eu la même idée, & „ cependant il s'en est élevé un plus „ odieux & plus cruel encore. Nous n'a- „ vons rien à craindre de Vespasien: son „ âge, la modération de son caractére, „ nous font de surs garans de notre bon- „ heur. Mais les bons Princes laissent des „ exemples souvent peu suivis. (a) Nous „ sommes affoiblis, Messieurs: nous ne „ sommes plus ce Sénat qui après la „ mort de Néron demandoit que les dé- „ lateurs fussent punis du dernier supli- „ ce. Le premier jour qui suit la mort „ d'un mauvais Prince, est le plus beau „ de tous les jours." Ce discours est une vraie prédiction des maux que Regulus devoit faire sous Domitien; & Tacite, qui en avoit été témoin, prophétisoit à coup sûr.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Montanus fut écouté avec un tel ap- plau-

Helvidius attaque de-

(a) Elanguimus, P. C. nec jam ille Senatus sumus, qui occiso Nerone, delatores & ministros more majorum puniendos flagitabat. Optimus est post malum Principem dies primus. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70. nouveau Eprius.

plaudissement, qu'Helvidius espéra réussir à ruiner Eprius. Il prit donc la parole, & commençant par louer beaucoup Cluvius Rufus, qui non moins distingué qu'Eprius par ses richesses & par son éloquence, n'avoit cherché à nuire à personne sous Néron, il tournoit un si bel exemple contre l'accusateur de Thraséa. Le feu de son indignation se communiqua à tous les Sénateurs, ensorte qu'Eprius feignit de vouloir se retirer. „ Nous nous en „ allons, dit-il à Helvidius, & nous vous „ laissons votre Sénat : régnez ici en la „ présence du fils de l'Empereur. " Vibius Crispus le suivoit : tous deux fort irrités, mais avec de la différence dans l'air du visage. Eprius lançoit des regards menaçans, Crispus cachoit son ressentiment sous un ris forcé. Leurs amis accoururent, & les empêchérent de sortir. La querelle se ranima : d'un côté le nombre & la justice, de l'autre le crédit & la richesse. Tout le jour se passa en disputes très-vives sans rien conclure.

Mucien protége les accusateurs, & les met à couvert.

Dans l'assemblée du Sénat qui suivit, Domitien ouvrit la séance par un discours où il exhorta les Sénateurs en peu de mots à oublier les anciennes haines, & à excuser la fâcheuse nécessité des tems précédens. Mucien s'étendit davantage, & il plaida ouvertement & longtems la cause des accusateurs. Il désigna même Helvidius sans le nommer, donnant d'un ton de douceur quelques avis déguisés en priéres

à

à ceux qui après avoir tenté, puis abandonné une action, y revenoient encore, & vouloient la faire revivre. Le Sénat voyant que la liberté dont il avoit commencé à faire usage, ne réussissoit pas, y renonça.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Mucien voulut néanmoins donner quelque apparence de satisfaction aux Sénateurs, & il renvoya en exil deux misérables, qui y avoient été condamnés sous Néron, & en étoient sortis depuis sa mort; Octavius Sagitta, coupable du meurtre d'une femme qu'il avoit aimée; & Antistius Sosianus, auteur de vers diffamatoires, & ensuite délateur d'Anteius & d'Ostorius Scapula. Mais le Sénat ne prit point le change. Sosianus & Sagitta étoient des hommes à qui personne ne prenoit intérêt, & leur retour à Rome eût été sans conséquence: au-lieu que l'on craignoit la puissance, les richesses, & le caractére malfaisant des accusateurs, que Mucien prenoit sous sa protection.

Il s'efforce d'appaiser le Sénat irrité.

Vespasien, plus équitable & plus doux, ne jugea pourtant pas à propos de punir les délateurs, mais il envoya quelque tems après d'Alexandrie à Rome une Ordonnance, par laquelle il abolissoit l'action de lése-majesté, cassoit toutes les procédures faites sous Néron sur cet odieux prétexte, & conséquemment rétablissoit la mémoire de ceux qui avoient été mis à mort, & délivroit les vivans de toutes les peines prononcées contre eux.

*Dio. ap. Val.*

An. R. 821. De J. C. 70. Tac. Hist. IV. 45.

Mucien adoucit un peu l'indignation publique, en laiſſant le Sénat uſer de ſon autorité pour venger, ſuivant l'ancien uſage, un de ſes membres, qui ſe plaignoit d'avoir été inſulté & outragé par les Siennois. Les coupables furent cités & punis; & le Sénat rendit un Decret pour réprimander le peuple de Sienne, & l'avertir de ſe comporter dans la ſuite avec plus de modeſtie.

Les alliés de l'Empire furent auſſi conſolés par le jugement prononcé contre Antonius Flamma Proconſul de Créte & de Cyrénes, qui accuſé & convaincu de concuſſions fut condamné à réparer les torts qu'il avoit faits aux peuples de ſon Gouvernement, & de plus envoyé en exil à cauſe de ſa cruauté.

Mouvement de ſédition parmi les troupes.

Dans ce même tems il y eut parmi les troupes un mouvement conſidérable, qui dégénéra preſque en ſédition. Les Prétoriens caſſés par Vitellius, qui avoient repris les armes pour Veſpaſien, demandoient à rentrer dans leur corps. Ce ſervice honorable & avantageux avoit auſſi été promis à un grand nombre de Légionaires. Enfin les Prétoriens de Vitellius prétendoient conſerver leur état, & il falloit ſe réſoudre à répandre beaucoup de ſang ſi l'on entreprenoit de les en priver. Cependant la multitude des contendans excédoit le nombre preſcrit pour les Cohortes Prétoriennes.

Mucien déterminé à faire un choix, vint

vint au camp; & d'abord il rangea en bon ordre les vainqueurs distribués par Compagnies avec leurs armes & leurs enseignes. Ensuite furent amenés les Prétoriens de Vitellius presque nuds, les uns tirés des prisons où on les avoit jettés après qu'ils s'étoient rendus avec le frére de cet Empereur, les autres ramassés des différens quartiers de la ville & des bourgades voisines. On doit se souvenir que Vitellius ayant cassé les anciens Prétoriens, trop attachés à Othon, les avoit remplacés par des soldats pris dans les Légions qui avoient combattu pour sa cause, c'est-à-dire, pour la plus grande partie dans les Légions Germaniques, quelques-uns dans celles de la Grande-Bretagne, ou dans d'autres armées affectionnées au parti. En conséquence Mucien ordonna qu'on les partageât selon la différence des corps d'où ils avoient été tirés. Cet ordre excita un tumulte affreux. Ils avoient été tout d'un coup effrayés lorsqu'ils s'étoient vus vis-à-vis de troupes brillantes & bien armées, étant eux-mêmes sans armes, & dans un équipage déplorable, enfermés de toutes parts. Mais au moment que pour exécuter l'ordre de Mucien on commença à les séparer les uns des autres, & à les distribuer en divers pelotons, leur crainte redoubla, & ceux de Germanie surtout s'imaginérent qu'on les destinoit à la mort. Frappés de cette idée funeste, ils se jettoient au cou de leurs camarades, ils les

AN. R. 821.
DE J. C. 70.

AN. R. 821. De J. C. 70. tenoient étroitement embrassés, ils leur demandoient le baiser comme les voyant pour la derniére fois, ils les prioient de ne pas souffrir que ceux qui étoient dans une même cause éprouvassent un sort différent. Tantôt ils s'adressoient à Mucien, tantôt ils imploroient l'Empereur absent : ils appelloient le Ciel & tous les Dieux à leur secours. Mucien allarmé de ces gémissemens lamentables, auxquels les troupes du parti vainqueur commençoient à s'intéresser par des cris d'indignation, prit soin de rassurer les esprits troublés, en leur protestant qu'il les regardoit tous comme unis par un même serment, comme soldats du même Empereur. Ainsi se passa cette journée.

Mucien céde à leurs désirs, mais par adresse il reprend ce qu'il avoit accordé. Dio. Vit.

Peu de jours après Domitien les rassembla pour leur faire des propositions : & c'est peut-être alors qu'il leur distribua la largesse dont parle Dion, de vingt-cinq deniers (a) par tête. Ils avoient eu le tems de revenir de leur frayeur, & ils l'écoutérent avec fermeté. Ils refusent les terres qu'on leur offroit, & demandent à continuer de servir dans les Gardes Prétoriennes. C'étoient (b) des priéres, mais que l'on ne pouvoit rejetter. On leur accorda donc leur demande. Dans la suite on en congédia plusieurs, à qui l'on persuada que leur âge & le nombre de leurs an-

(a) Douze livres dix sols.
(b) Preces erant, sed quibus contradici non posset. Tac.

années de ſervice exigeoient du repos. On en caſſa d'autres pour cauſe de contravention à la diſcipline. Ainſi le Gouvernement en vint au point qu'il s'étoit propoſé, en (a) attaquant par parcelles une multitude dont le concert étoit formidable.

AN. R. 822. De J. C. 70.

Il fut délibéré dans le Sénat, que la République emprunteroit ſoixante millions de ſeſterces, (ſept millions cinq cens mille livres). Ce Decret n'eut point d'exécution, ſoit que le beſoin ne fût pas réel, & eût été prétexté par quelque vue de politique cachée, ſoit que l'on eût trouvé d'autres reſſources.

Divers faits moins importans.

Domitien abrogea, par une Loi portée devant le peuple, les Conſulats que Vitellius avoit donnés : veſtige remarquable des formes anciennes.

On rendit de grands honneurs à la mémoire de Flavius Sabinus, dont j'ai rapporté la mort cruelle & ignominieuſe, & on lui célébra de magnifiques funerailles : exemple ſingulier de la variété des choſes humaines.

Vers ce même tems L. Piſon, Proconſul d'Afrique, devint la victime des ombrages de Mucien. Il eſt pourtant difficile d'aſſurer que Piſon fût abſolument innocent. Mais il n'étoit point turbulent par caractére, & il ſe trouva dans une

Mort de Piſon, Proconſul d'Afrique, qui étoit devenu ſuſpect à Mucien. Tac. Hiſt. IV. 38. 48. 49. 50.

(a) Dimiſſi... carptim, ac ſinguli : quo tutiſſimo remedio conſenſus multitudinis extenuatur. Tac.

AN. R. 821. DE J. C. 70. une position plus malheureuse que criminelle. L'Afrique, dont il avoit le Gouvernement, étoit de longue main, comme je l'ai remarqué ailleurs, mal disposée à l'égard de Vespasien. De-plus, au commencement de l'année dont je rapporte les événemens, les convois qui avoient coutume de venir de cette Province à Rome, manquérent par les vents contraires: & le peuple, qui (a) de tous les objets publics n'est sensible qu'à celui des vivres, en murmuroit déjà, & s'imaginoit que le Proconsul retenoit les vaisseaux & les empêchoit de partir. Ces bruits étoient augmentés par les ennemis secrets du Gouvernement actuel; & les vainqueurs eux-mêmes, possédés d'une insatiable cupidité, saisissoient avec joie l'espérance d'une nouvelle guerre, qui leur annonçoit de nouvelles occasions de s'enrichir. Dans une telle circonstance, d'anciens amis de Vitellius, qui étoient venus chercher un asyle en Afrique, firent quelques tentatives auprès de Pison. Ils lui représentérent la fidélité chancellante des Gaules, la révolte déclarée de la Germanie, ses propres dangers, tout à craindre pour lui dans la paix, & plus de sureté dans la guerre. Il n'est pas dit si Pison prêta l'oreille à ces discours: mais Mucien résolut de le prévenir, & sur de si foibles présomptions il fit partir un Cen-

(a) Cui una ex Republica annonæ cura.

Centurion chargé de l'ordre de le tuer. An. Rom. 822.

Cet ordre ne fut pas tenu si secret, De J. C. 70.
qu'un Colonel de Cavalerie attaché à Pison n'en eût quelques lumiéres. Cet Officier passe la mer, arrive avant le Centurion, & instruit Pison de tout. Il le presse de se révolter, en lui citant l'exemple de Calpurnius Galerianus son cousin & son gendre, qui venoit d'être mis à mort. „ Une seule voie de salut vous est ouverte, lui dit-il: c'est de tout oser. Vous „ avez seulement à délibérer si vous prendrez ici sur le champ les armes, ou s'il „ vaut mieux que vous passiez en Gaule, „ & que vous alliez vous offrir pour Chef „ aux armées sur le Rhin, qui tiennent „ encore par le cœur à Vitellius". Pison ne se laissa point ébranler par ces représentations, & il se détermina à attendre l'événement.

Cependant le Centurion envoyé par Mucien entre dans le port de Carthage; & dès qu'il fut débarqué il éléve la voix, comme chargé d'apporter à Pison la nouvelle de son élevation à l'Empire; il fait des vœux pour sa prospérité, & il invite à se joindre à lui tous ceux qu'il rencontre, & qu'une proclamation si étrange & si imprévue remplissoit d'étonnement La populace s'attroupe, (a) & habituée à la flatterie, indifférente pour le vrai

(a) Gaudio clamoribusque cuncta miscebant, indiligentiâ veri, & adulandi libidine. Tac.

AN. R. 821. vrai ou pour le faux, elle court à la place,
De J. C. 70. & appelle Pison avec de grands cris d'une joie tumultueuse. Le Proconsul averti d'avance, & d'ailleurs homme qui sçavoit se posséder, ne sortit point, ne se livra point à la faveur d'une multitude inconsidérée : mais il fit entrer le Centurion, & l'ayant interrogé, lorsqu'il eut sçu de lui la vérité, il le fit exécuter publiquement, moins dans l'espérance de sauver sa vie, que pour satisfaire sa juste colére contre un meurtrier de profession, qui avoit déja tué Clodius Macer en Afrique sous Galba. Il rendit ensuite une Ordonnance, par laquelle il improuvoit sévérement la licence que s'étoient donnée les habitans de Carthage. Du reste il se tint enfermé dans son Palais, ne remplissant pas même les fonctions ordinaires de sa charge, parce qu'il vouloit éviter toute occasion de trouble & de mouvement parmi le peuple.

T. III. L. VII. p. 21. J'ai observé ailleurs que depuis Caligula la Légion que les Romains tenoient en Afrique, n'obéissoit plus au Proconsul, mais à un Lieutenant de l'Empereur. Celui qui occupoit alors ce poste se nommoit Valerius Festus, homme ambitieux, indigent à cause des folles dépenses de sa jeunesse, & susceptible d'inquiétudes dans les circonstances où se trouvoient les affaires, parce qu'il étoit allié de Vitellius. Si par ces motifs il se porta à des pensées de révolte, dont il s'ouvrit à Pison, ou si au contrai-

traire il résista aux tentatives par lesquelles Pison le sonda, c'est ce qui est demeuré incertain; parce que nul n'avoit été admis à leurs conférences secrettes, & qu'après la mort de Pison Festus eut toute liberté de charger celui qu'il avoit tué.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Quoi qu'il en soit, il n'eut pas plutôt appris l'émotion de la populace de Carthage, & le suplice du Centurion, qu'il envoya des cavaliers pour tuer le Proconsul. Ils vinrent en diligence, & de grand matin avant que le jour fût bien décidé ils entrent avec violence dans le Palais de Pison, l'épée nue à la main. La plupart ne le connoissoient pas, ayant été choisis à dessein entre les naturels du pays & les Maures, parce que Festus se fioit mieux pour une pareille exécution à des étrangers qu'à des Romains. Arrivés près de la chambre, ils rencontrérent un esclave, qu'ils sommérent de leur faire connoître Pison, & le lieu où il étoit. L'esclave eut assez de (a) générosité pour répondre qu'il étoit Pison, & sur le champ il fut égorgé. Mais en sacrifiant sa vie, il ne sauva pas celle de son Maître. Car à la tête des meurtriers marchoit un Chef qu'il n'étoit pas possible de tromper, Bebius Massa, l'un des Intendans de l'Afrique, qui faisoit dès lors l'essai de l'horrible métier qu'il exerça cruellement sous Domitien, en se rendant l'instrument de

(a) Egregio mendacio.

AN. R. 821. DE J. C. 70.

de la perte des plus honnêtes-gens.

Lorsque Festus, qui étoit resté à Adrumete, fut informé de l'exécution de ses ordres, il courut à sa Légion, & il fit mettre aux fers le Préfet du camp Cetronius Pisanus, qu'il accusa de complicité avec Pison, pour avoir un prétexte de satisfaire contre lui sa haine personnelle. Il distribua aussi à plusieurs Centurions & soldats des peines & des récompenses, sans aucun égard aux mérites, mais dans le dessein de faire du bruit, & pour donner lieu de croire qu'il avoit étouffé par sa vigilance une guerre naissante.

La paix rétablie dans la Région Tripolitaine.

Il appaisa ensuite les discordes qui s'étoient allumées entre ceux d'Oëa (a) & de Leptis, & dans lesquelles les plus foibles, c'est-à-dire ceux d'Oëa, avoient intéressé les Garamantes. Un détachement de troupes réglées eut bientôt chassé ces Barbares, qui ne sçavoient que piller, & rétablit la paix entre les sujets de l'Empire.

Vespasien à Alexandrie.

Pendant que tout ceci se passoit en Afrique & à Rome, Vespasien étoit à Alexandrie, où l'avoit amené, comme je l'ai dit, le dessein d'affamer l'Italie, qui ne subsistoit que par les bleds étrangers. Il n'eut pas besoin de recourir à ce moyen, qui avoit en soi quelque chose d'odieux.

*Tac. IV. Hist. 51.*

(a) *Les trois villes Oëa, Leptis & Sabrata, avec leurs territoires, composoient le petit pays appellé* Tripolis, *c'est-à-dire*, le pays des trois villes. *La ville de Tripoli en a tiré son nom.*

dieux. En arrivant en Egypte, il apprit la victoire remportée par Antonius Primus à Crémone ; & peu de tems après il reçut la nouvelle de la mort de Vitellius par plusieurs voies différentes. Car, quoique l'on fût en hiver, il partit de Rome non seulement des couriers, mais un grand nombre de personnes de tout ordre & de tout état, qui risquérent une navigation périlleuse, pour s'acquérir le mérite d'être des premiers à annoncer au nouveau Prince qu'il n'avoit plus de rival, & que la Capitale de l'Empire reconnoissoit ses loix. Son premier soin fût de ravitailler Rome soumise à son pouvoir. Par ses ordres se mirent sur le champ en mer les meilleurs vaisseaux qu'il y eût dans le port d'Alexandrie, chargés de bleds. Le secours vint à tems. Rome n'avoit plus de vivres que pour dix jours, lorsqu'arrivérent les provisions envoyées par Vespasien.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Ce Prince reçut aussi à Alexandrie des Ambassadeurs de Vologése, qui venoient lui offrir quarante mille hommes de cavalerie de la part du Roi des Parthes. C'étoit une belle & glorieuse situation, que de se voir prévenu par des offres si magnifiques, & de n'en pas avoir besoin. Vespasien témoigna sa reconnoissance à Vologése, lui notifia la paix rétablie dans l'Empire Romain, & l'exhorta à envoyer une Ambassade au Sénat.

Chagrins que lui cau-

Au milieu de tant de prospérités, la con-

AN R. 821. De J. C. 70. Se la conduite de Domitien. *Suet. Domit. 1. & Dio, Vesp.*

conduite de son jeune fils le chagrinoit. Domitien abusoit de la fortune avec une audace qui annonçoit tout ce qu'il devint dans la suite. Il se livroit à la débauche la plus outrée: les adultéres ne lui coutoient rien, & il enleva à Elius Lamia Domitia sa femme, fille de Corbulon, qu'il garda d'abord sur le pied de maîtresse, & qu'il épousa dans la suite. Ambitieux, autant que déréglé dans ses mœurs, il se seroit attribué toute l'autorité si l'on n'y eût mis ordre. En un seul jour il distribua plus de vingt emplois de la Ville & des Provinces: ensorte que Vespasien lui écrivit, „ Je vous remer„ cie de ce que vous ne m'avez point „ encore envoyé de successeur, & de ce „ que vous voulez bien me laisser jouir „ de l'Empire."

Bon cœur de Tite. *Tac. IV. Hist. 52.*

Tite fit preuve à ce sujet d'un excellent naturel. Il avoit accompagné Vespasien à Alexandrie, & en prenant congé de lui pour aller, suivant ses ordres, achever la guerre contre les Juifs, il le pria de ne point ajoûter une entiére foi aux rapports par lesquels on l'aigrissoit contre son fils, & de réserver une oreille pour un si cher accusé. Il lui représenta „ que (a) ni

(a) Non legiones, non classes, perinde firma imperii munimenta, quàm numerum liberorum. Nam amicos tempore, fortunâ, cupidinibus aliquando aut erroribus, imminui, transferri, desinere. Suum cuique sanguinem indiscretum, sed maximè Principibus: quorum prosperis & alii fruantur, adversa ad junctissimos pertineant. Ne fratri-

„ ni les armées ni les flottes n'étoient AN. R.821.
„ d'aussi fermes appuis pour les Princes, De J. C.70.
„ que le nombre de leurs enfans. Que les a-
„ mis changeoient souvent selon les tems
„ & les circonstances; que la passion, ou
„ les préventions les refroidissoient, les
„ détachoient, les faisoient passer dans le
„ parti contraire. Au-lieu que le sang for-
„ moit des liaisons indissolubles, surtout
„ parmi les Princes, dont les prospérités
„ se communiquent même aux étrangers,
„ mais dont les disgraces sont surtout par-
„ tagées par ceux qui leur appartiennent
„ de plus près. Il ajoûta qu'il étoit dif-
„ ficile que les fréres vécussent en bonne
„ intelligence, si leur pére ne leur don-
„ noit le ton & l'exemple". Vespasien charmé du bon cœur de Tite, mais sçachant à quoi s'en tenir avec Domitien, se contenta de répondre à son fils aîné, qu'il l'exhortoit à continuer de se bien conduire, & à soutenir la gloire des Armes Romaines: que pour lui, il se chargeoit du soin de maintenir la paix dans l'Etat & dans sa famille.

Vespasien séjourna quelques mois à Alexandrie, attendant les vents réglés qui soufflent au commencement de la belle saison. Il avoit encore un autre motif de ne se point hâter. Il ne comptoit pas que le siége de Jérusalem dût longtems retenir Tite

Vespasien ne se fait pas aimer des Alexandrins. Zonar.

tribus quidem mansuram concordiam, ni pater exemplum præbuisset. Tac.

AN. R. 821. DE J. C. 70. Tite son fils; & son plan étoit, après la prise de cette ville, de l'emmener à Rome avec lui. Pendant ce séjour, il ne se fit pas beaucoup aimer des Alexandrins. Ils estimoient la magnificence, & Vespasien avoit un goût décidé pour la simplicité. Ils s'étoient flattés de recevoir de lui quelque gratification, parce qu'ils l'avoient les premiers reconnu pour Empereur; & au-contraire, comme il aimoit l'argent, il les fatiguoit par des impositions, ou nouvelles, ou levées avec une nouvelle rigueur. Les Alexandrins s'en vengérent, & cherchérent à le piquer par des brocards: mais le Ciel, si nous en croyons les Ecrivains du Paganisme, l'illustra par des miracles.

*Dio. & Suet. Vesp. 19.*

Prétendus miracles de Vespasien.

*Tac. IV. Hist. 81. Suet. Vesp. 7. Dio.*

Deux hommes du peuple, l'un presque aveugle, l'autre affoibli d'une main dont il ne pouvoit se servir, s'adressérent à lui, comme avertis par le Dieu Sérapis, qui entre autres attributs dont le décoroit la Superstition Egyptienne passoit pour le Dieu de la Médecine, que l'Empereur les guériroit, l'un en appliquant sa salive sur les yeux malades, l'autre en lui pressant la main avec son pied. Vespasien, très-éloigné du faste & de la forfanterie, se moqua d'eux d'abord, & rejetta bien loin une pareille proposition. Ensuite ébranlé par leurs instances, encouragé par la flatterie, il les fit visiter par les Médecins. Le rapport des Médecins lui donna de l'espérance.

Ils

Ils dirent que dans celui qui se plaignoit de ne point voir, les organes de la vision n'étoient point détruits ; & que la main de l'autre avoit souffert une espéce de luxation, qu'une pression forte pouvoit corriger. A ces observations fournies par leur Art ils joignirent le langage de Cour, c'est-à-dire, l'adulation. „ Telle „ est peut-être, disoient-ils, la volonté „ des Dieux, que le Prince soit reconnu „ manifestement le Ministre de leurs bien„ faits envers l'humanité. Après tout, „ la guérison manquée sera la honte de „ ces misérables ; exécutée elle tourne„ ra à la gloire de l'Empereur. " Vespasien se laissa enivrer par ces discours, & ne croyant rien impossible à sa fortune, d'un air de confiance il ordonna qu'on lui amenât les malades en présence d'une grande multitude de peuple, que l'attente de l'événement tenoit en suspens : il fit les opérations qui lui étoient prescrites, & le succès répondit : sur le champ le jour fut rendu à l'aveugle, & l'usage de la main à l'estropié. Tacite, pour confirmer la vérité de son récit, ajoûte que du tems qu'il écrivoit, c'est-à-dire, sous Trajan, ceux qui avoient été témoins du fait persistoient à l'attester, quoiqu'aucun intérêt ne pût les porter au mensonge.

AN. R. [illegible]. De J. C. 7[illegible].

Il est peut-être difficile de se refuser à ce témoignage, soutenu de celui de Suétone & de Dion. Mais nous devons ob-

An. R. 821. De J. C. 70. observer soigneusement que les maux guéris par Vespasien n'étoient point incurables de leur nature, & que par conséquent il est permis de penser que leur cure n'excédoit point la puissance du Démon. On ne peut douter que l'établissement du Christianisme, qui détruisoit son empire, n'allarmât étrangement ce Prince de ténébres. Il tâchoit donc d'obscurcir par des faits qui eussent quelque chose de surprenant l'éclat des vrais miracles opérés par Jésus-Christ, par les Apôtres, & par leurs Disciples. Ici l'affectation d'employer la salive est visiblement copiée d'après la guérison miraculeuse de l'aveugle né.

Les deux merveilles que j'ai racontées, ne sont pas les seules qui ayent illustré le séjour de Vespasien à Alexandrie. On en ajoûte une troisiéme, mais qui n'est pas de la même importance, ni également autorisée. On dit que pendant que Vespasien étoit dans le Temple de Sérapis, pour consulter l'Oracle du Dieu, en se retournant il apperçut un des premiers de l'Egypte, nommé Basilide, que la maladie retenoit actuellement à plus de vingt-cinq lieues de distance. Comme le nom de Basilide vient d'un mot Grec qui signifie *Roi*, on jugea que le Dieu par cette apparition miraculeuse donnoit sa réponse, & assuroit l'Empire à Vespasien. Il est aisé de sentir combien tout cela est frivole. Je ne trouve dans ce récit qu'une mer-

merveille abſurde & ſans preuve, comme ſans utilité. AN. R. 821. De J. C. 70.

D'Alexandrie Veſpaſien envoya ſes ordres à Rome pour le rétabliſſement du Capitole, & il chargea de l'intendance de l'ouvrage L. Veſtinus, ſimple Chevalier Romain, mais d'une conſidération qui l'égaloit aux plus illuſtres Sénateurs. Veſtinus commença par aſſembler les Aruſpices, qui après avoir conſulté les entrailles des victimes, déclarérent qu'il falloit jetter dans des marais les décombres de l'ancien Temple, & rebâtir le nouveau ſur le même terrain, en conſervant les mêmes alignemens, la même diſtribution, & le même plan, parce que les Dieux n'y vouloient aucun changement. Tacite raconte en détail les cérémonies qui furent obſervées lorſque l'on poſa la premiére pierre, & les Lecteurs curieux de l'Antiquité ne ſeront pas fâchés de trouver ici cette deſcription.

Ordre de Veſpaſien pour rebâtir le Capitole. Cérémonie de la premiére pierre.

*Tac. IV. Hiſt. 53.*

Le vingt & un Juin, le jour étant clair & ſerein, on environna d'une enceinte de rubans & de couronnes tout l'eſpace deſtiné au Temple. La marche s'ouvrit par une troupe de ſoldats, que l'on avoit choiſis avec l'attention ſuperſtitieuſe de n'admettre que ceux dont les noms étoient d'une heureuſe ſignification: ils portoient à la main des branches d'arbres réputés heureux. Venoient enſuite les Veſtales, accompagnées de deux chœurs de jeunes enfans de l'un & de l'autre ſexe,

qui

An. R. 821. De J. C. 70.

qui avoient tous pére & mére encore vivans. Elles arrosérent le terrain d'une aspersion d'eau pure, puisée dans des ruisseaux, dans des sources, dans des riviéres. Comme Vespasien & Tite, alors Consuls, étoient absens, aussi-bien que Domitien Préteur de la ville, qui, suivant que nous le dirons bientôt, étoit parti avec Mucien pour la guerre de Civilis, Helvidius Priscus se trouvant à la tête du Collége des Préteurs, présida en cette qualité à la cérémonie. Assisté du Pontife Plautus Elianus il offrit un sacrifice solemnel, & répandit sur le gazon les entrailles des victimes, adressant une priére à Jupiter, à Junon, à Minerve, & à tous les Dieux protecteurs de l'Empire, pour leur demander qu'ils accordassent un heureux succès à l'entreprise commencée, & que par leur puissance divine ils élevassent & fissent parvenir à sa juste hauteur l'édifice dont la piété des hommes jettoit les fondemens. Après avoir prononcé cette priére il toucha de la main les rubans attachés à l'extrémité des cordes dont on avoit lié une grosse pierre. Alors les autres Magistrats, les Prêtres, & un grand nombre de Sénateurs, de Chevaliers, de gens du peuple, prirent les cordes, & pleins de joie & d'ardeur, s'efforçant à l'envi, ils tirérent la pierre jusqu'au lieu où les ouvriers devoient la recevoir pour la placer. Chacun s'empressa de jetter dans les fondations

tions des piéces d'or & d'argent, & de la mine de différens métaux, telle qu'on la tire de la terre avant qu'elle ait éprouvé l'action du feu. Les Aruspices recommandérent de ne point profaner l'édifice, en y employant des matériaux qui eussent eu auparavant une autre destination. On donna plus de hauteur au bâtiment. C'est le seul changement que l'on crut n'être pas interdit par la Religion, & le seul mérite qui avoit manqué à la magnificence de l'ancien Temple. AN. R. 821. De J. C. 70.

Ce que nous avons de Tacite, ne nous fournit plus d'autres événemens sur le régne de Vespasien, que la fin de la guerre de Civilis, & le commencement de celle des Juifs. Je vais reprendre le premier de ces deux grands faits à l'endroit où je l'ai laissé.

## §. II.

*Les Gaulois se préparent à se révolter, & à se joindre à Civilis. Conseil tenu à Cologne entre les Chefs des rebelles. Ils tâchent de tromper & de surprendre Vocula. Ils corrompent la fidélité des Légions. Discours de Vocula à ses soldats infidéles. Classicus, Chef des Gaulois rebelles, fait tuer Vocula. Les Légions que Vocula avoit commandées, prêtent serment aux Gaulois. Cologne & les Troupes Romaines sur le haut Rhin en font autant. Les Légions assiégées dans Vétéra se rendent, & prêtent le même serment. Elles sont détruites. Ni Civilis,*

*ni aucun Batave, ne se lie par ce serment. Il fait hommage de sa victoire à Velléda, prétendue Prophétesse. Les Légions captives se transportent à Tréves par ordre de leurs vainqueurs. Les habitans de Cologne se tirent d'un grand danger par un adroit tempérament. Civilis acquiert encore de nouvelles forces & de nouveaux alliés. Défaite de Sabinus par les Séquanois. Mucien songe à quiter Rome pour s'approcher du Rhin, & ôte à Arrius Varus la charge de Préfet du Prétoire. Il donne des desagrémens à Antonius Primus, qui va trouver Vespasien, & demeure auprès de lui sans crédit. Ardeur de Domitien pour le départ : lenteur de Mucien. Sept Légions envoyées sur le Rhin. Les Peuples de la Gaule assemblés à Rheims se décident pour le parti de la soumission. Ceux de Tréves persistent dans la révolte. Cérialis vient prendre le commandement des Troupes Romaines : son caractére. Victoire qu'il remporte sur ceux de Tréves. Ils se soumettent : Cérialis préserve leur ville du pillage. Les Légions qui avoient prêté serment aux Gaulois, se rejoignent à l'armée de Cérialis. Soumission de ceux de Langres. Discours de Cérialis à ceux de Tréves & de Langres, pour les affermir dans leurs bonnes dispositions. Civilis vient attaquer les Romains, & surprend leur camp. Cérialis reprend sur eux son camp, & remporte la victoire. Cologne*

*gne retourne à l'alliance des Romains. Quelques succès relévent les espérances de Civilis. Mucien sur la nouvelle des avantages remportés par Cérialis, oblige Domitien à ne point passer Lyon. Projets séditieux de Domitien. Sa feinte modestie. Grande victoire remportée par Cérialis sur les Bataves auprès de Vétéra. Civilis ruine la digue de Drusus. Entreprise hardie, mais infructueuse, de Civilis. Négligence de Cérialis. Peu s'en faut qu'il ne soit enlevé par les ennemis. Derniére tentative de Civilis. Danger que courent les Romains dans l'Ile des Bataves. Soumission de Civilis, & fin de la guerre. Date de la prise de Jérusalem.*

LA nouvelle de la mort de Vitellius portée en Germanie y augmenta la fureur de la guerre, & les forces des rebelles. Civilis renonçant à la dissimulation dont il avoit usé jusqu'alors, se déclara ouvertement ennemi du Nom Romain. Les Légions affectionnées à la mémoire de Vitellius étoient dans la disposition de subir plutôt une servitude étrangére, que d'obéir à Vespasien. Les Gaulois, dès longtems ébranlés par les manœuvres de Civilis, éclatérent enfin, lorsque de frivoles espérances vinrent fortifier leur panchant à la révolte.

AN. R. 821. De J. C. 70. *Tac. Hist. IV. 54.*

Les Gaulois se préparent à se révolter, & à se joindre à Civilis.

Le bruit s'étoit répandu en Gaule que les Sarmates & les Daces faisoient des courses en Pannonie & en Mœsie, & qu'ils

An. R. 821. De J. C. 70. assiégeoient dans ces deux Provinces les quartiers d'hiver des Légions. Le bruit n'étoit pas sans fondement; & même Fonteius Agrippa, laissé par Mucien pour commander dans la Mœsie, périt dans un combat contre les Barbares. Mais ce ne fut pour eux qu'un avantage passager. Bientôt les Romains reprenant la supériorité, les rechassérent au-delà du Danube. Cependant les premiers succès de ces Nations ennemies de Rome avoient fait leur impression sur l'esprit des Gaulois, chez qui l'on débitoit en même tems de semblables nouvelles touchant la Grande-Bretagne; & ils en concluoient que par-tout les Romains étoient aussi maltraités & aussi humiliés que dans la Germanie. Mais rien ne les persuada tant de la ruine prochaine de l'Empire Romain, que l'incendie du Capitole. Ils se forgeoient de flatteuses chiméres sur cet événement. Ils disoient que leurs ancêtres avoient pris la ville de Rome; mais que la demeure du grand Jupiter s'étant maintenue alors saine & entiére, l'Empire avoit subsisté: au-lieu que maintenant la colére céleste s'étoit manifestée, en livrant aux flammes le dépôt & le gage des destinées de l'Empire. Leurs Druïdes nourrissoient en eux ces folles visions, en leur promettant la conquête de l'Univers. Enfin les Gaulois s'autorisoient d'un prétendu consentement d'Othon, qui, disoient-ils, n'avoit obtenu l'appui des premiers de la Gaule contre Vitellius, que

*Jos. de B. Jud. VII. 22.*

que sous la condition expresse qu'il leur se- roit permis de ne pas manquer l'occasion de se remettre en liberté, si les maux des guerres civiles venant à se perpétuer abattoient les forces de l'Empire Romain. AN. DE R. 821. DE J. C. 70.

Animés par des motifs si solides les Gaulois prirent leurs derniéres mesures de rebellion aussitôt après la mort d'Hordeonius Flaccus. Alors les négociations se poussérent avec vivacité entre Civilis & Julius Classicus né dans le pays de Tréves, & Colonel d'un Régiment de cavalerie de sa nation au service des Romains. Classicus étoit distingué entre tous ses compatriotes par son crédit & par sa naissance, qu'il tiroit des anciens Rois de la contrée. Il comptoit une longue suite d'ancêtres qui s'étoient rendus illustres dans la paix & dans la guerre; mais il se faisoit surtout honneur d'être par son origine plutôt ennemi des Romains que leur allié. A Classicus se joignirent Julius Tutor & Julius Sabinus, l'un de Tréves, l'autre Langrois. Tutor avoit été chargé par Vitellius de garder la rive du Rhin. Sabinus, esprit vain & léger, se disoit issu de Jule César, à qui il prétendoit que sa bisayeule avoit plû dans le tems que ce Conquérant faisoit la guerre dans les Gaules; & il se glorifioit beaucoup d'être descendu par un adultére de celui qui avoit subjugué sa patrie.

Ces trois Chefs travaillérent chacun de leur côté à sonder par des entretiens secrets tous ceux qu'ils crurent capables d'entrer

AN. R. 821. De J. C. 70.

Conseil tenu à Cologne entre les Chefs des rebelles.

trer dans leurs vues, & de leur être utiles pour l'exécution. Lorsqu'ils se virent un nombre considérable de partisans, ils les assemblérent à Cologne, & tinrent conseil avec eux dans une maison particuliére; car les Magistrats & le gros des habitans de cette ville étoient affectionnés aux Romains. Il y eut pourtant quelques Ubiens & quelques Tongriens qui entrérent dans la conspiration, mais ceux de Tréves & de Langres en faisoient la principale force.

La délibération ne fut pas longue. Tous ceux qui composoient l'assemblée, pleins de feu & d'ardeur, s'écrient à l'envi: „Que „ jamais l'occasion ne fut si belle d'affran„ chir la Gaule du joug d'une domination „ étrangére. Que la rage de la discorde „ possédoit le Peuple Romain. Qu'ils vo„ yoient les Légions s'entre-détruire, l'I„ talie ravagée, la ville de Rome prise „ tout récemment par ses propres cito„ yens. Que toutes les armées avoient „ chacune sur les bras une guerre qui les „ occupoit. Qu'il falloit commencer par „ fermer les passages des Alpes; & que „ quand les Gaulois auroient bien établi „ leur liberté, ils verroient dans quelles „ bornes ils voudroient renfermer leur no„ ble audace." Il n'y eut donc ni difficulté ni partage sur la résolution de se révolter.

On se détermina moins aisément sur le parti que l'on devoit prendre par rapport aux restes des Légions Romaines sur le Rhin. Plusieurs vouloient que l'on fît main-

main-basse sur des troupes séditieuses, infidéles, souillées du sang de leurs Chefs. Ceux qui avoient plus de circonspection, représentérent qu'il étoit à craindre que l'on n'augmentât leur courage en les portant au désespoir. Ce motif prévalut. Il fut arrêté que l'on se contenteroit de tuer les Commandans, & que pour les soldats il falloit s'attacher à les gagner. Que le souvenir de leurs crimes & l'espérance de l'impunité les rendroit traitables, & qu'il seroit aisé de s'en faire des alliés. An. R. 821. De J. C. 70.

Tel fut le résultat du premier Conseil tenu par les Chefs des rebelles. Ils envoyérent des gens affidés dans les différentes parties de la Gaule pour y soulever les peuples, pendant qu'eux-mêmes ils continuoient de garder les dehors de l'obéissance, afin de mieux tromper Vocula, & de choisir leur moment pour le surprendre. Ils tâchent de tromper & de surprendre Vocula.

Ce Commandant fut pourtant averti de la conspiration. Mais il étoit hors d'état de se faire craindre, parce qu'il n'avoit que des Légions réduites à un petit nombre de combattans, & sur la fidélité desquelles il ne pouvoit pas compter. Se trouvant donc entre des soldats dont il se défioit & des ennemis cachés, il crut devoir user de dissimulation, & se défendre par les mêmes voies dont on se servoit pour l'attaquer.

Etant venu à Cologne, il y vit arriver peu après Claudius Labeo, qui relegué,

AN. R. 821. DE J. C. 70. comme je l'ai dit, dès les commencemens des troubles, dans les pays des Frisons par Civilis, avoit corrompu ses gardes, & plein de ressentiment se faisoit fort, si on lui donnoit un petit corps de troupes, de ramener à l'alliance Romaine la plus grande partie de la nation des Bataves. Il promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir. Quoique Vocula lui eût accordé le détachement qu'il demandoit, il ne réussit qu'à se faire suivre d'un petit nombre de Nerviens & de (*a*) Bétasiens; & ses exploits se réduisirent à des courses furtives sur les Caninéfates.

Vocula ne tarda pas à éprouver les tristes effets de la trahison qui se préparoit depuis si long-tems. Il se laissa persuader par les Chefs des Gaulois de marcher à Civilis, qui assiégeoit toujours *Vétéra.* Lorsqu'il en fut peu éloigné, Classicus & Tutor se détachérent sous prétexte d'aller reconnoître l'ennemi, & ils conclurent leur Traité avec les Germains. En conséquence ils se séparérent des Légions, & se firent un camp à part.

Vocula leur reprocha vivement leur perfidie, & prenant le ton de hauteur il les avertissoit de ne pas croire que la Puissance Romaine, malgré les divisions des guerres civiles, pût être impunément mépri-

(*a*) *Les Bétasiens habitoient une partie du pays que nous appellons aujourd'hui* le Brabant. *Le village de Beets, non loin de Halle en Brabant, semble retenir un vestige du nom de ces peuples.*

prisée par les peuples de Tréves & de Langres. „ Il nous reste, disoit-il, des „ provinces fidéles, des armées victo- „ rieuses, la fortune de l'Empire, & la „ protection des Dieux vengeurs des „ Traités violés. Notre indulgence vous „ a gâtés (a). Jule César & Auguste con- „ noissoient mieux le caractére des Gau- „ lois. La mollesse de Galba, & la di- „ minution des tributs, vous ont inspiré „ la hardiesse de vous révolter. Lorsque „ vous serez battus & dépouillés vous re- „ deviendrez nos amis." Les rebelles avoient pris leur parti; & Vocula voyant que ses plaintes & ses menaces étoient méprisées, rebroussa chemin, & se retira à Nuys. Les Gaulois vinrent se camper dans une plaine à deux milles des Romains.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Là se trama une négociation infâme & inouïe: & par promesses, par argent distribué entre les Centurions & les soldats, une Armée Romaine se laissa persuader de prêter serment à une Puissance étrangére, & de sceller un engagement si honteux par la mort ou la captivité de ses Commandans. Dans une circonstance si périlleuse plusieurs conseilloient à Vocula de se sauver par la fuite. Mais il étoit d'ú-

Ils corrompent la fidélité des Légions.

(a) Melius divo Julio, divoque Augusto notos eorum animos. Galbam, & infracta tributa, hostiles spiritus induisse. Nunc hostes, quia molle servitium: quum spoliati exutique fuerint, amicos fore. Tac.

AN. R. 821. DE J. C. 70.

d'une intrépidité à toute épreuve, comme je l'ai remarqué; & préférant le parti de la hardiesse, il assembla ses soldats, & leur parla en ces termes:

Discours de Vocula à ses soldats infidéles.

„ Jamais en vous haranguant je n'ai „ été ni plus inquiet sur ce qui vous re„ garde, ni plus tranquille sur mon pro„ pre sort; car la conspiration contre ma „ vie est une nouvelle que j'apprens avec „ joie. Au milieu de tant de maux, la „ mort n'a rien pour moi que de conso„ lant. Au-contraire votre situation me „ pénétre de compassion & de honte, „ lorsque je vois que l'on ne se prépare „ point à employer contre vous la for„ ce & les armes, (c'est le droit de la „ guerre) mais que Classicus se flatte d'at„ taquer par vos bras le Peuple Romain, „ & qu'il vous enrôle au service des „ Gaulois.

„ Si la fortune & le courage nous aban„ donnent aujourd'hui, avons-nous aussi „ perdu la mémoire de tant d'exemples „ de vertu que nous fournit l'Antiquité? „ Avons-nous oublié combien de fois les „ Légions Romaines ont mieux aimé pé„ rir, que de lâcher pied devant l'ennemi? „ Souvent même nos Alliés ont souffert „ la ruine entiére de leurs villes, & se sont „ précipités dans les flammes avec leurs „ femmes & leurs enfans, sans autre ré„ compense que la gloire de la fidélité. „ Actuellement les Légions enfermées à „ *Vétéra* supportent la disette & toutes „ les

„ les miséres d'un siége, & ne se laissent AN. R. 821.
„ ébranler ni par promesses ni par mena- De J. C. 70.
„ ces. Et nous, rien ne nous manque :
„ hommes, armes, bons retranchemens,
„ munitions de guerre & de bouche, nous
„ avons tout en abondance. Nous nous
„ sommes même trouvé assez d'argent,
„ pour vous faire tout récemment une lar-
„ gesse, qui soit que vous vous en croyiez
„ redevables à Vespasien ou à Vitellius,
„ au-moins vous vient d'un Empereur
„ Romain. Vainqueurs en tant de guer-
„ res, si vous craignez de combattre en
„ bataille rangée contre un ennemi que
„ vous avez mis en fuite à Gelduba, à
„ *Vétéra*, c'est une indignité. Mais dans
„ ce cas même vous avez des murs, des
„ remparts, derriére lesquels vous pou-
„ vez traîner les affaires en longueur, jus-
„ qu'à ce que vous receviez du secours des
„ provinces voisines.

„ Je veux que je vous aye donné lieu
„ d'être mécontens de moi, & de me re-
„ buter pour Chef. Mais n'avez-vous pas
„ des Lieutenans-Généraux, des Tri-
„ buns, en un mot un Centurion, un Sol-
„ dat, à qui vous déferiez le commande-
„ ment? au-lieu de vouloir qu'à la honte
„ éternelle du nom que vous portez, il soit
„ publié dans tout l'Univers que vous au-
„ rez prêté votre ministére à Civilis & à
„ Classicus pour faire la guerre à l'Italie.
„ Quoi? si les Germains & les Gaulois
„ vous ménent au pied des murs de Ro-

 me,

AN. R. 821. DE J. C. 70.

„ me, livrerez-vous l'assaut à votre pa-„ trie? L'idée seule d'un tel forfait me „ remplit d'horreur. Vous monterez „ donc la garde devant la tente de Tutor! „ Un Batave donnera le signal du combat! „ Vous serez employés comme recrues „ pour completer des corps de troupes de „ Germains! A (a) quoi aboutiront enfin „ tant d'indignités mêlées de crime? „ Lorsque des Légions Romaines seront „ rangées en bataille contre vous, quel se-„ ra le parti que vous prendrez? Alors, „ ajoûtant trahison sur trahison, & déser-„ teurs de vos nouveaux amis, ou bien „ flotant entre les deux sermens contraires „ par lesquels vous vous trouverez liés, „ vous deviendrez l'exécration des Dieux „ & des hommes."

„ Grand (b) Jupiter, en l'honneur du-„ quel, pendant une durée de plus de huit „ siécles, nous avons solemnisé tant de „ triomphes; Quirinus, pére & fonda-„ teur de la ville de Rome, je vous invo-„ que en ce moment. S'il ne vous a pas été „ agré-

(a) Quis deinde sceleris exitus? Quum Romanæ legiones contrà direxerint, transfugæ è transfugis, & proditores è proditoribus, inter recens & vetus sacramentum invisi deis errabitis?

(b) Te Jupiter O. M. quem, per octingentos viginti annos, tot triumphis coluimus; te Quirine Romanæ parens urbis, precor veneror que, ut si vobis non fuit cordi, me duce hæc castra incorrupta & intemerata servari; at certè pollui fœdarique à Tutore & Classico non sinatis. Militibus Romanis aut innocentiam detis, aut maturam & sine noxâ pœnitentiam. *Tac.*

„ agréable que je conservasse ce camp
„ exempt de tache & d'opprobre, au-
„ moins ne souffrez pas qu'il soit souillé
„ par un Tutor & un Classicus. Préservez
„ les soldats Romains du crime, ou, sans
„ leur en faire porter la peine, inspirez-
„ leur un prompt repentir."

An. R. 821. De J.C. 70.

Un discours si véhément produisit peu d'effet. Quelques mouvemens passagers de crainte & de honte en furent l'unique fruit; & Vocula, ayant perdu toute espérance, vouloit se tuer lui-même. Ses affranchis & ses esclaves l'en empêchérent: en quoi ils ne lui rendirent d'autre service, que de le réserver à la vengeance de Classicus, qui l'envoya massacrer par un déserteur Romain, nommé Emilius Longinus. Pour ce qui est des deux autres Lieutenans-Généraux, Herennius & Numisius, on se contenta de les mettre dans les chaînes.

Classicus, Chef des Gaulois rebelles, fait tuer Vocula.

Après ces préliminaires, Classicus précédé de Licteurs, & vétu en Général Romain, entra dans le camp. Malgré toute son audace, ce qu'il faisoit lui paroissoit à lui-même si étrange, qu'il ne put trouver des paroles pour haranguer les troupes, & il récita simplement la formule du serment. Les soldats des Légions jurérent qu'ils combattroient fidélement pour l'Empire des Gaulois. Classicus éleva aux premiers grades de la milice le meurtrier de Vocula. Les autres, du service desquels il s'étoit aidé pour amener les choses au point où elles étoient, furent récompensés à

Les Légions que Vocula avoit commandées, prêtent serment aux Gaulois.

An. R. 821. De J. C. 70. proportion de la part qu'ils avoient prise à un si indigne & si lâche ministére.

Cologne & les Troupes Romaines sur le haut Rhin en font autant.

Ce grand succès des rebelles eut pour eux les suites les plus brillantes, & les rendit maîtres de toute la province, & de toutes les troupes que les Romains y tenoient. Tutor s'étant présenté devant Cologne avec des forces considérables, contraignit les habitans de prêter le même serment que les Légions du camp de Nuys. Il l'exigea & le reçut pareillement de tout ce qu'il y avoit de soldats du côté de Mayence & sur le haut Rhin. Les Officiers qui le refusérent, furent ou tués ou chassés.

Les Légions assiégées dans *Vétéra* se rendent, & prêtent le même serment.

Restoit le camp de *Vétéra*, où les Légions assiégées avoient supporté jusques-là les plus affreuses extrémités de la disette. Après avoir mangé leurs bêtes de somme, leurs chevaux de guerre, & même les animaux dont la nature a horreur, & à l'usage desquels la seule nécessité peut réduire, ils s'étoient vus obligés de recourir aux herbes qui pointoient entre les pierres, aux feuillages naissans, au jeune bois: enfin toutes sortes d'alimens, usités & inusités, leur manquoient. Dans cet état; Classicus leur dépêcha les plus corrompus & les plus lâches de ceux qui s'étoient soumis, pour leur offrir le pardon s'ils s'accommodoient aux circonstances, & leur déclarer qu'autrement ils ne devoient s'attendre qu'à périr misérablement par le fer ou par la faim. Ces dignes Députés alléguérent pour dernier motif leur propre exem-

exemple. (u) Les assiégés hésitérent quelque tems entre le devoir & les maux extrêmes qu'ils souffroient, entre la gloire & la honte. Qui commence à délibérer en pareil cas, est bientôt rendu. Ils se déterminérent à deshonorer par une conclusion honteuse le courage & le mérite de leur belle défense, & ils envoyérent une députation à Civilis pour lui demander la vie. On refusa de les écouter jusqu'à ce qu'ils eussent juré fidélité à l'Empire des Gaulois. Après qu'ils se furent liés par cet indigne serment, Civilis leur promit la vie sauve, & la liberté de sortir en armes de leur camp; mais il s'en réserva pour lui & pour les siens tout le butin, & il y fit sur le champ entrer des troupes qui avoient ordre de retenir l'argent, les valets, & les bagages. An. R. 821. De J. C. 70.

Cette capitulation si honteuse fut encore mal observée. Les Germains qu'on leur avoit donnés pour escorte, les attaquérent à cinq milles de *Vétéra*. Quoique surpris, les Romains se mirent en défense. Les plus braves se firent tuer sur la place: plusieurs s'étant dispersés par la fuite, furent poursuivis & massacrés. Les autres s'en retournérent au camp, & portérent leurs plaintes à Civilis, qui blâma les Germains, Elles sont détruites.

(u) Obsessos hinc fides, inde egestas, inter decus ac flagitium distrahebant.... Miseriarum patientiæque documentum fuere, donec egregiam laudem fine turpi macularent, missis ad Civilem legatis vitam orantes. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70.

mains, & leur reprocha leur perfidie. S'il parloit fincérement, ou s'il ne cherchoit qu'à garder les dehors, c'eft ce que Tacite ne décide point. Mais la conduite que tint ce Batave à l'égard des malheureux reftes des Légions Romaines, rend fa foi plus que fufpecte. Car après avoir pillé le camp, il y mit le feu; & tous ceux qui s'étoient fauvés du combat, périrent dans les flammes.

Civilis, qui, fuivant un ufage reçu parmi les Nations Barbares, avoit fait vœu, au commencement de la guerre, de laiffer croître fes cheveux, crut fon vœu accompli, lorfqu'il eut détruit les Légions de *Vétéra*, & il rafa fa chevelure. On lui impute d'avoir fait faire à fon fils encore en bas-âge l'effai inhumain de fes premiéres armes, de fes fléches, de fes traits, fur des prifonniers Romains, qui lui fervoient de but. Ce feroit une horrible cruauté.

Ni Civilis, ni aucun Batave, ne fe lie par ce ferment.

Il eft remarquable que Civilis fut attentif à ne point s'engager lui-même, & à n'engager aucun Batave envers les Gaulois, par la preftation du ferment que l'on exigeoit des Romains. Il fe réfervoit fes droits & fes prétentions: & s'il lui falloit un jour entrer en conteftation avec les Gaulois pour l'Empire, il comptoit bien que les forces des Germains, & l'éclat de fa réputation perfonnelle, lui feroient aifément emporter la préférence.

Il fait hommage

Il fit hommage de fa victoire à la prétendue Prophéteffe Velléda, qui l'avoit prédite.

dite. J'ai parlé ailleurs de cette fille érigée en Déesse par la superstition des Germains, & dont le nom déjà célébre acquit un nouveau crédit par une prédiction que l'événement avoit si pleinement vérifiée. Civilis lui envoya donc les prémices des dépouilles des Romains, & un prisonnier d'importance, Mummius Lupercus, Commandant de l'une des Légions détruites à *Vétéra*. Mais ceux qui étoient chargés de le conduire, le tuérent en chemin. Le vainqueur accorda la vie à un petit nombre de Centurions & de Tribuns nés dans la Gaule, & qui devenoient ainsi un gage de l'alliance entre les deux nations. Il renversa & brula les quartiers d'hiver des Cohortes, des Troupes de cavalerie, des Légions, excepté ceux qui étoient situés à Mayence & à Vindonissa (*a*).

An. R. 821. De J. C. 70. de sa victoire à Velléda prétendue Prophétesse.

La treiziéme Légion, qui étoit restée à Nuys depuis qu'elle avoit trahi Vocula pour se soumettre aux Gaulois, reçut ordre de se transporter à Tréves, & on lui fixa le jour du départ. Pendant l'espace de tems qui s'écoula jusqu'à ce jour, les soldats furent agités de diverses pensées. Les lâches craignoient la mort, se rappellant l'exemple des Légions de *Vétéra*, qui avoient été taillées en piéces par leur escorte. Ceux qui avoient plus de sentiment, étoient frappés de la honte de leur état.

Les Légions captives se transportent à Tréves par ordre de leurs vainqueurs.

*Tac. IV. Hist. 62.*

„ Quel-

(*a*) *Windisch, dans la Suisse, au confluent de l'Aar & de la Reuss.*

An. R. 821. De J. C. 70.

„ Quelle marche, se disoient-ils les uns „ aux autres, que celle que nous avons à „ faire? Qui nous conduira? Qui sera à „ notre tête? Nous ne sommes plus qu'un „ troupeau d'esclaves, dont la vie & la „ mort dépendent de la volonté de Maî- „ tres orgueilleux". D'autres, sans s'embarrasser de l'infamie, songeoient à emporter surement leur argent, & tout ce qu'ils possédoient de plus précieux. Quelques-uns préparoient leurs armes, comme s'il se fût agi d'aller au combat.

(a) Pendant qu'ils se tourmentoient de ces soins & de ces inquiétudes, arriva le moment du départ, plus triste encore qu'ils ne s'y étoient attendus. Car au-dedans des retranchemens le spectacle de leur ignominie frappoit moins les yeux: la plaine & le grand jour la mirent en évidence. Les images des Césars arrachées; les drapeaux sales & négligés, dont la difformité paroissoit encore davantage par le contraste avec les brillantes enseignes des Gaulois;

(a) Hæc meditantibus, advenit proficiscendi hora, exspectatione tristior. Quippe intra vallum, deformitas haud perinde notabilis: detexit ignominiam campus & dies. Revulsæ Imperatorum imagines, inhonora signa, fulgentibus hinc inde Gallorum vexillis, silens agmen, & velut longæ exsequiæ. Dux Claudius Sanctus effosso oculo, dirus ore, ingenio debilior. Duplicatur flagitium, postquam desertis Bonnensibus castris, altera se legio miscuerat. Et vulgatâ captarum legionum famâ, cuncti qui paulo antè Romanum nomen horrebant, procurrentes ex agris tectisque, & undique effusi, insolito spectaculo nimiùm fruebantur. *Tac.*

lois ; une longue file marchant en silence, & représentant comme un lugubre aspect de funérailles. Le Chef qu'on leur avoit donné pour les conduire, avoit un œil crevé, la physionomie féroce ; & le caractére y répondoit.

AN. R. 821. De J.C. 70.

Arrivés à Bonn, ils furent joints par une autre Légion, qui en doublant leur nombre augmenta la honte dans la même proportion. Et comme le bruit de cet événement s'étoit répandu dans le pays, ceux qui peu auparavant trembloient au nom des Romains, accouroient des campagnes voisines pour voir passer les Légions captives, & jouissoient avidement d'un spectacle inespéré. On peut juger combien leurs insultes étoient améres pour ceux qui en étoient l'objet. Un grand corps de Cavalerie Picentine ne put les supporter, & méprisant les menaces & les promesses de celui qui conduisoit la marche, ils s'en allérent à Mayence. Sur le chemin ils rencontrérent le meurtrier de Vocula, & le percérent de traits, donnant ainsi le premier gage du retour à leur devoir. Les Légions continuérent leur route, & vinrent camper devant Tréves.

Civilis & Classicus, enflés de leurs succès, délibérérent s'ils livreroient au pillage la ville de Cologne. Le goût de la cruauté & l'avidité du butin les y portoient, la politique les retenoit. Ils sentoient que (a) son-

Les habitans de Cologne se tirent d'un grand danger par un adroit tempérament.

(a) Novum imperium inchoantibus utilis clementiæ fama. Tac.

AN. R. 821. DE J. C. 70. fondant un nouvel Empire, rien ne leur étoit plus utile que la réputation de clémence. D'ailleurs un motif de reconnoissance agit sur le cœur de Civilis, dont le fils s'étant trouvé à Cologne dans les commencemens des troubles, n'avoit éprouvé de la part des habitans que les traitemens les plus favorables.

Mais les nations séparées par le Rhin, haïssoient cette ville, dont la puissance & les accroissemens rapides leur étoient suspects; & ils vouloient ou en faire une demeure commune pour tous les Germains, ou la détruire, afin que les Ubiens dispersés ne pussent plus leur causer d'inquiétude. Les Tenctéres notifiérent donc leurs intentions à ceux de Cologne par des Ambassadeurs, dont le plus fier & le plus audacieux parla en ces termes : „ Nous rendons „ graces aux Dieux de notre commune „ patrie, & surtout à Mars le plus grand „ des Dieux, de ce que vous êtes rentrés „ dans le corps de la Nation Germani„ que, & nous vous félicitons d'avoir en„ fin recouvré une liberté qui vous égale à „ nous. Car jusqu'à ce jour les Romains „ nous interdisoient l'usage des fleuves, „ des terres, & presque du Ciel même : ils „ rompoient tout commerce entre nous, „ ou, ce qui est plus insupportable encore „ à des hommes nés pour les armes, nous „ n'obtenions la permission de conférer & „ de traiter ensemble, que desarmés & „ presque nuds, & observés par des sur-

veil-

„ veillans, à l'avidité desquels il falloit An.R. 821.
„ payer tribut. Mais afin que notre ami- De J.C. 70.
„ tié & notre alliance soient éternelles,
„ voici les conditions que nous sommes
„ chargés de vous proposer. Abattez les
„ murs de votre Colonie, qui sont le sou-
„ tien & l'appui de la servitude. Les ani-
„ maux mêmes les plus courageux, si on
„ les tient sous une clôture, oublient leur
„ fierté. Massacrez tout ce qu'il y a de Ro-
„ mains dans votre pays. La liberté ne
„ peut compatir avec des Maîtres accou-
„ tumés à vous tyranniser. Partagez en-
„ tre vous les biens de ceux qui auront été
„ tués, afin que personne ne puisse sépa-
„ rer sa cause de la cause commune. Qu'il
„ nous soit permis aux uns & aux autres
„ d'habiter & de fréquenter indistincte-
„ ment les deux rives du fleuve, comme
„ au tems de nos ancêtres. Par le droit de
„ la nature la jouissance du Soleil & de la
„ Lumiére appartient à tous les hommes,
„ & toutes les terres sont aux gens de
„ cœur. Reprenez les mœurs & les coutu-
„ mes de vos péres, & (a) renoncez à ces
„ plaisirs qui amollissent les courages, &
„ qui servent plus aux Romains que leurs
„ armes pour étendre leurs conquêtes. Re-
„ devenus vrais Germains, sans mêlange
„ d'un sang étranger, sans aucun reste de
„ servitude, ou vous vous maintiendrez
„ dans

(a) Abruptis voluptatibus, quibus Romani plus adversùs subjectos, quàm armis valent. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70. „ dans l'égalité avec les autres peuples, ou „ même vous leur commanderez".

Ceux de Cologne prirent du tems pour délibérer : & comme d'une part la crainte de l'avenir les empêchoit d'accepter les conditions proposées, & que de l'autre la nécessité présente ne leur permettoit pas de les rejetter, ils firent une réponse adroite, qui accordoit quelque chose aux Tenctéres, sans trop les commettre avec les Romains. Ils s'expliquérent donc en ces termes : „ Dès qu'il s'est offert à nous une occasion de nous remettre en liberté, nous „ l'avons saisie avec plus d'empressement „ que de prudence, dans le désir de nous „ réunir à vous & aux autres Germains „ nos fréres. Pour ce qui est des murs de „ notre ville, il est plus raisonnable de les „ fortifier que de les détruire, pendant „ que les Armées Romaines s'assemblent „ pour venir nous attaquer. Si nous avions „ parmi nous quelques étrangers venus „ d'Italie, ou des provinces, la guerre les „ a emportés, ou chacun s'est retiré dans „ son pays. Quant à ceux qui ont été autrefois ici établis en colonie, & qui se „ sont alliés avec nous par des mariages, „ eux & leurs enfans ont cette ville pour „ patrie ; & nous ne vous croyons pas „ assez injustes pour nous contraindre à „ massacrer nos péres, nos fréres, nos „ enfans. Nous avons secoué le joug des „ tribus & des impôts. Nous consentons que les passages du fleuve soient libres,

AN. R. 823.
DE J. C. 70.

„ bres, pourvu qu'on ne le passe que de jour & sans armes. C'est une précaution nécessaire, jusqu'à ce que le nouvel état des choses ait pris une consistance. Nous nous en rapportons à l'arbitrage de Civilis & de Velléda, & le Traité sera dressé & conclu sous leur autorité. "

Cette réponse calma les Tenctéres: on envoya des Députés à Civilis & à Velléda, qui approuvérent le plan proposé par les habitans de Cologne.

Civilis acquiert encore de nouvelles forces & de nouveaux alliés.

Civilis appuyé de ces nouveaux alliés entreprit de gagner à son parti les peuples du voisinage, ou de réduire par la force ceux qui voudroient faire résistance. Il s'empara du pays des Suniciens (a), & enrôla leur Jeunesse, qu'il distribua en Cohortes. Comme il se préparoit à aller plus loin, Claudius Labeo, suivi de troupes levées tumultuairement parmi les Nerviens, les Tongres & les Bétasiens, vint à sa rencontre, & l'arrêta (b) au pont de la Meuse. Par l'avantage de ce poste, il soutint fiérement le combat, jusqu'à ce que les Germains ayant passé le fleuve à la nage, vinrent le prendre en queue. En même tems Civilis, soit par un trait d'audace subite, soit qu'il eût auparavant concerté cette démarche, s'avança vers les Tongres,

(a) *Clavier place les Suniciens entre la Roure & la Meuse.*

(b) *Des Sçavans ont pensé que ce pont de la Meuse pouvoit être le commencement & l'origine de la ville de Mastricht.*

An. R. 821. De J. C. 70.

gres, & leur dit en élevant la voix : „ Nous „ n'avons point pris les armes, pour acquérir aux Bataves & à ceux de Tréves „ l'empire sur les nations. Une telle arrogance est bien éloignée de notre pensée. Recevez notre alliance : je suis prêt „ à passer de votre côté, soit que vous me „ vouliez prendre pour Chef ou pour soldat. " Ce discours adroit fit impression sur la multitude, & déjà les soldats à qui il étoit adressé, remettoient leurs épées dans le fourreau, lorsque Campanus & Juvenalis, qui tenoient le premier rang entre les Tongres, vinrent offrir à Civilis les services de toute la nation. Labeo se sauva avant que d'être enveloppé. Les Bétasiens & les Nerviens suivirent l'exemple des Tongres : & Civilis, grossi des troupes de ces trois peuples, se vit au comble de la gloire & de la puissance : tout plioit devant lui, de gré ou de force.

Défaite de Sabinus par les Séquanois.

Julius Sabinus avec ses Langrois ne réussit pas également. Après avoir détruit les monumens de l'alliance avec les Romains, soit tables de bronze ou colonnes, sur lesquelles en étoient gravées les conditions, il avoit pris publiquement le nom de César : & comme si ce nom, qu'il usurpoit à titre ignominieux, lui eût transmis les grandes qualités du Conquérant qui l'avoit porté, plein de confiance il mena contre les Séquanois, alliés fidéles des Romains, une grande multitude de ses compatriotes, mal armés, mal disciplinés. Les Séquanois

nois ne refusérent pas le combat, & restérent vainqueurs. Sabinus montra autant de timidité dans la disgrace, qu'il avoit fait paroître de présomption dans son état florissant. Il s'enfuit dans une maison de campagne, à laquelle il mit le feu, afin de persuader qu'il y avoit péri; & il alla s'enfoncer dans des grottes souterraines, où il passa neuf années avec la fameuse Epponine sa femme. Nous parlerons de leurs avantures singuliéres & de leur triste catastrophe, lorsque le tems en sera venu.

An R. 821. De J.C. 70.

Mucien songe à quiter Rome pour s'approcher du Rhin, & ôte à Arrius Varus la charge de Préfet du Prétoire.

Les nouvelles des grands succès de Civilis, que la Renommée enfloit encore, donnérent de vives inquiétudes à Mucien. Il avoit fait choix de deux illustres Guerriers, Annius Gallus, & Petilius Cerialis, pour commander l'un dans la haute, l'autre dans la basse Germanie, & il ne laissoit pas de craindre qu'ils ne fussent pas en état de soutenir le poids d'une guerre si importante. Il pensoit donc à se transporter lui-même sur les lieux, & à mener avec lui Domitien, qu'il se croyoit obligé de garder à vue. Mais s'il quitoit Rome, il falloit assurer la tranquillité de cette capitale, & il se défioit beaucoup d'Arrius Varus & d'Antonius Primus. Il commença par ôter à Varus le commandement des Gardes Prétoriennes, & pour le consoler il lui donna la Surintendance des Vivres; charge honorable, mais desarmée. Comme il appréhendoit que Domitien, qui aimoit Varus, ne se tînt offensé de ce chan-

AN. R. 821. De J. C. 70.

gement, il fit Préfêt du Prétoire Arretinus Clémens, qui étoit allié à la Maison Impériale, & très-agréable au jeune Prince. Le pére de Clémens avoit été revêtu du même emploi sous Caligula ; & Mucien alléguoit que les soldats obéiroient volontiers au fils de celui qu'ils avoient autrefois vu à leur tête. Clémens, quoique Sénateur, fut donc établi Préfet des Cohortes Prétoriennes. Il est le premier de son Ordre qui ait possédé cette charge, jusques-là affectée aux Chevaliers.

Il donne des desagrémens à Antonius Primus, qui va trouver Vespasien, & demeure auprès de lui sans crédit.

*Tac. Hist. IV. 80.*

Antonius Primus n'avoit point de titre dont il fallût le dépouiller. Mais aimé des soldats, plein d'un orgueil qui ne pouvoit supporter des égaux, bien loin de reconnoître des supérieurs, il étoit capable d'exciter du trouble dans Rome, dès qu'il n'auroit plus en tête une autorité qui lui imposât. Mucien ne souffrit pas même que Domitien le mît au nombre de ceux qui l'accompagneroient dans son expédition de Germanie. Primus indigné se retira auprès de Vespasien, de qui il ne fut pas reçu aussi bien qu'il l'espéroit : cependant il trouva le Prince très-disposé à reconnoître ses grands services, si le reste de sa conduite n'y eût pas mis obstacle. Mais son arrogance, ses plaintes séditieuses, les crimes de sa vie passée, tout cela étoit remis sans cesse sous les yeux de l'Empereur, & par les lettres de Mucien, & par les discours de plusieurs autres. Primus lui-même prenoit soin d'autoriser par ses procé-

cédés les reproches qu'on lui faisoit. Il se vantoit sans mesure, il se mettoit au-dessus de tous; il sembloit qu'il cherchât à se faire des ennemis, prodiguant indifféremment les noms de lâches & de gens sans cœur, & insultant Cécina sur la captivité dont il l'avoit délivré. C'est ainsi qu'il parvint à refroidir l'affection de Vespasien à son égard, sans néanmoins encourir une disgrace manifeste. L'Histoire ne nous apprend point ce qu'il devint depuis ce tems-là.

An. R. 821. De J. C. 70.

Ardeur de Domitien pour le départ: lenteur de Mucien. *Tac. Hist. IV. 67, 68.*

Domitien (*a*) & Mucien faisoient les préparatifs de leur départ d'une façon toute différente. Le jeune Prince ouvrant son cœur à l'espérance & à la cupidité, étoit tout de feu, & bruloit d'impatience. Mucien au contraire affectoit des lenteurs, saisissoit tous les prétextes de différer: craignant que Domitien, lorsqu'il se verroit une fois au milieu d'une armée, ne suivît la bouillante audace de l'âge, n'écoutât les mauvais conseils, & ne formât peut-être en conséquence des projets capables de nuire soit à la tranquillité & à la paix de l'Etat, soit au bien du service dans la Guerre. Cependant il faisoit filer de toutes parts des troupes vers le Rhin. Qua-

(*a*) Simul Domitianus Mucianusque accingebantur dispari animo: ille spe ac juventâ properus, hic moras nectens, quas flagrantem retineret, ne ferociâ ætatis, & pravis impulsoribus, si exercitum invasisset, paci belloque malè consuleret. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70.

Sept Légions envoyées sur le Rhin.

Quatre Légions furent envoyées d'Italie, deux furent mandées d'Espagne, une de la Grande-Bretagne : c'étoit la quatorziéme, dont j'ai eu souvent occasion de parler.

Les peuples de la Gaule assemblés à Rheims se décident pour le parti de la soumission.

Les affaires des rebelles avoient commencé à décliner, aussitôt après la défaite de Sabinus. Cet événement arrêta tout d'un coup les progrès de la révolte, & fit faire de sérieuses réflexions à tous les Peuples Gaulois qui ne s'étoient pas encore ouvertement déclarés. Les Rhémois donnant l'exemple aux autres, convoquérent dans leur ville une assemblée de toute la Gaule, pour délibérer entre la paix, & une liberté qu'il falloit acheter par la guerre. Il est aisé de penser que la nouvelle des forces nombreuses que les Romains mettoient en marche, inclina vers la paix les esprits déjà ébranlés. Dans l'assemblée générale des Députés de la Gaule, qui se tint à Rheims, il n'y eut que ceux de Tréves qui opinassent pour la guerre.

Tullius Valentinus leur Orateur s'épuisa en invectives contre les Romains, & il accumula sur eux avec une éloquence fanatique tous les reproches que l'on a coutume de faire aux grands Empires. Au contraire Julius Auspex, l'un des premiers du Peuple Rhémois, exhorta les Députés à considérer la puissance Romaine & les avantages de la paix. Il fit observer (a) que

(a) Sumi bellum etiam ab ignavis, strenuissimi cujusque periculo geri. *Tac.*

que les lâches sont souvent les plus empressés à entreprendre la guerre, mais qu'elle se fait aux risques & périls de ceux qui ont le plus de bravoure. Enfin il leur représenta les Légions déjà presque sur leurs têtes, & ces différens motifs réunirent tous les avis. Les gens sages furent retenus par la fidélité & par le devoir, & la jeunesse par la crainte. Elle se contenta de louer le courage de Valentinus, mais elle suivit le conseil d'Auspex. AN. R. 823. De J. C. 70.

La jalousie de peuple à peuple influa aussi dans la détermination de l'assemblée. On commençoit à se demander mutuellement, à qui appartiendroit le commandement durant la guerre, où l'on placeroit le siége de l'Empire, supposé que les choses réussissent au gré de leurs vœux. La (a) victoire étoit encore bien éloignée, & la discorde s'allumoit déjà. Chacun alléguoit ses titres : l'un s'appuyoit sur d'anciens Traités, l'autre vantoit la puissance ou la noblesse de son Peuple & de sa Ville. Les inconvéniens qu'ils prévoyoient dans l'avenir, les fixérent au présent. On écrivit donc au nom de l'assemblée à ceux de Tréves, pour leur conseiller de mettre bas les armes. On leur représentoit que les circonstances étoient favorables pour obtenir leur pardon, & que tous les peuples de la Gaule se rendroient leurs intercesseurs auprès des Romains. Valentinus par ses

(a) Nondum victoria, jam discordia erat. Tac.

An. R. 821. De J. C. 70.

ses discours audacieux ferma les oreilles de ses compatriotes à de si salutaires remontrances : grand harangueur, guerrier négligent, & nullement occupé du soin de faire des préparatifs qui répondissent à l'importance de l'entreprise.

Ceux de Tréves persistent dans la révolte.

Les autres Chefs ne pensoient pas davantage à l'intérêt commun de la ligue. Civilis, avide de satisfaire son animosité particuliére contre Claudius Labeo, poursuivoit un fugitif dans les recoins de la Belgique. Classicus endormi dans une molle oisiveté, comptoit n'avoir qu'à jouir des douceurs de la victoire. Tutor, qui s'étoit chargé de garder la rive du haut Rhin & les gorges des Alpes, pour arrêter les troupes qui venoient de l'Italie, se laissa prévenir : & la vingt & uniéme Légion, quelques Cohortes auxiliaires, & un Régiment de cavalerie commandé par Julius Briganticus, neveu & ardent ennemi de Civilis, trouvant les passages ouverts, pénétrérent dans le pays occupé par les rebelles.

Tutor remporta d'abord un leger avantage, mais bientôt il fut battu & mis en fuite auprès de Bingen. Ceux de Tréves consternés par un seul échec, perdirent courage. Leurs troupes se dispersérent : quelques-uns des Chefs de la nation se retirérent dans des villes demeurées fidéles aux Romains, afin d'avoir le mérite d'être des premiers rentrés dans leur devoir. Valentinus étoit absent lorsque tout ceci

se

se passoit. A ces nouvelles il accourt furieux, & secondé de Tutor il fait reprendre les armes à ses compatriotes: & pour serrer par le crime leur engagement à la révolte, & leur ôter toute espérance de pardon, il massacre deux illustres prisonniers Romains, Herennius & Numisius, Commandans de ces malheureuses Légions qui avoient subi le joug des Gaules à Nuys & à Bonn.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Cerialis vient prendre le commandement des troupes Romaines & son caractère.

Telle étoit la situation des choses, lorsque Petilius Cerialis arriva à Mayence. Sa venue augmenta infiniment les espérances des Romains. (a) C'étoit un Général entreprenant, plein de confiance; la fierté de ses discours inspiroit l'audace au soldat. Plus capable de mépriser les ennemis, que de se précautionner contre eux, il ne parloit que de combattre, & il cherchoit l'occasion de décider promptement la querelle. Il commença par renvoyer toutes les troupes levées parmi les différens peuples de la Gaule, leur recommandant d'annoncer par-tout dans leurs villes, „ Que „ les Légions suffisoient pour soutenir la „ gloire de l'Empire. Que les Alliés pou„ voient se renfermer dans les soins qui „ se rapportent à la paix, & libres d'in„ quiétude regarder comme terminée une „ guerre dont les Romains prenoient sur „ eux

(a) Ipse pugnæ avidus, & contemnendis quàm cavendis hostibus melior, ferociâ verborum militem incendebat: ubi primùm congredi licuisset, nullam prælio moram facturus. Tac.

AN. R. 821. De J. C. 70. „ eux la conduite". Cette (a) hauteur disposa les Gaulois à mieux obéir ; car ayant recouvré leur Jeunesse, ils supportérent plus aisément les tributs, & le mépris que l'on faisoit d'eux les rendoit plus souples.

Victoire qu'il remporte sur ceux de Tréves. Cerialis ne tarda pas à vérifier par des effets ses magnifiques promesses. Valentinus, averti par Civilis & Classicus de ne point risquer témérairement une action, & d'attendre qu'ils eussent rassemblé leurs troupes, & fussent venus le joindre, s'étoit renfermé avec ses meilleurs soldats dans un château nommé *Rigodulum* (b), près de la Moselle ; lieu fort par sa situation, & qu'il prit soin de munir encore par de bons ouvrages. Cerialis marcha à lui ; & ne doutant point que la valeur & l'expérience ne fussent de meilleures ressources pour les siens, que l'avantage du lieu pour les ennemis, il fit donner l'assaut à la place, & l'emporta. La fuite à travers les précipices & les rochers fit périr un grand nombre des vaincus. Valentinus & les premiers Officiers furent pris par la Cavalerie Romaine, qui battoit la campagne.

Ils se soumettent. Cet événement fut décisif, & détermina ceux de Tréves à se soumettre. Cerialis

(a) Auxit ea res Gallorum obsequium : nam receptâ juventute faciliùs tributa toleravere, proniores ad officia, quòd spernebantur. *Tac.*

(b) *Rigol, village sur la Moselle, au-dessous de Tréves.*

lis entra le lendemain dans leur ville, qu'il eut bien de la peine à préserver du pillage. Le soldat, irrité contre la patrie de Classicus & de Tutor, vouloit la mettre à feu & à sang. Ce n'étoit pas l'avidité de s'enrichir qui l'animoit. Il consentoit que le butin tournât au profit du Fisc, pourvu qu'il satisfît sa vengeance sur une ville remplie des dépouilles des Légions, & teinte du sang de leurs Chefs. Cerialis auroit eu assez de pente à entrer dans ces sentimens. Mais Tréves étoit une Colonie Romaine, dont la ruine l'auroit rendu odieux; & il craignit de se couvrir d'infamie, s'il paroissoit former ses troupes à la licence & à la cruauté. Il s'efforça donc de calmer leur colére, & elles obéirent, ayant appris à devenir plus dociles & plus traitables, depuis que la guerre civile étoit finie.

AN. R. 821. De J. C. 70. Cerialis préserve leur ville du pillage.

Les Légions qui avoient prêté serment aux Gaulois, n'étoient plus à Tréves depuis un assez long tems. Dès qu'elles virent renaître les espérances des Romains dans la Germanie, elles revinrent à elles-mêmes, & de leur propre mouvement elles jurérent fidélité à Vespasien. Après cette démarche elles ne pouvoient plus rester au milieu des rebelles, & craignant surtout les fureurs de Valentinus, elles se retirérent sur les terres des Médiomatriques, qui sont ce que nous appellons aujourd'hui le *Pays Messin*. Lorsque Cerialis fut maître de Tréve, ils les manda

Les Légions qui avoient prêté serment aux Gaulois se rejoignent à l'armée de Cerialis.

*Tac. Hist.* IV. 70. & 72.

An. R. 821. pour les joindre à son armée.
De J. C. 70. Rien ne fut plus triste que le moment de leur arrivée. Lorsqu'elles parurent devant les Légions victorieuses, (a) pénétrés de honte & de confusion, ces malheureux soldats demeurérent consternés, immobiles, les yeux baissés en terre, la rougeur sur le front. Point de salutation réciproque. Si on entreprenoit de les consoler, de les encourager, ils ne faisoient aucune réponse, ne songeant qu'à s'aller cacher dans leurs tentes, & fuyant la lumiére. Ce n'étoit point la crainte du châtiment qui les touchoit : le remords de leur crime possédoit toute leur ame, & les plongeoit dans une espéce de stupidité. A la vue de cette douleur profonde, leurs camarades demeuroient eux-mêmes interdits, & n'osant ouvrir la bouche en faveur des coupables, ils ne demandoient grace que par leur silence, & par leurs larmes. Cerialis usa de douceur, & c'en étoit bien le cas. Il rejetta tout ce qui étoit arrivé sur une fatalité malheureuse, qui avoit aveuglé & les Chefs & les soldats, qui les avoit livrés au démon de la discorde, & ensuite à la fraude des ennemis.

„ Comp.

(a) Stabant conscientiâ flagitii mœstæ, fixis in terram oculis. Nulla inter coëuntes exercitus salutatio: neque solantibus hortantibusve responsa dabant, abditi per tentoria, & lucem ipsam vitantes Nec perinde periculum aut metus, quàm pudor ac dedecus obstupefecerat: attonitis etiam victoribus, qui vocem precesque adhibere non ausi, lacrymis ac silentio veniam poscebant. Tac.

„ Comptez, dit-il, vous qui rentrez au- „ jourd'hui dans votre devoir, comptez „ ce jour pour le premier de votre servi- „ ce: l'Empereur & moi nous oublions „ tout le passé ". Il les reçut ensuite dans le même camp avec ses Légions; & il fit courir dans toutes les Compagnies une défense à tout soldat de reprocher jamais à son camarade ou la sédition, ou la honte essuyée de la part des ennemis.

An. R. 821. De J. C. 70.

Ceux de Tréves étoient vaincus: les Langrois s'étoient soumis, comme nous l'apprenons de Frontin, qui raporte que ce dernier peuple avoit appréhendé de voir ses terres ravagées par les Armées Romaines, & que n'ayant éprouvé rien de pareil, il fut tellement touché de cette clémence inespérée, qu'il préféra la soumission à la guerre, quoiqu'il eût actuellement soixante & dix mille hommes en armes; & retourna avec joie sous l'obéissance des Romains.

Soumission de ceux de Langres.

*Frontin. Strat. IV. 3.*

Cerialis, pour affermir dans ces peuples qu'il venoit de ramener, les sentimens de docilité & d'obéissance qui renaissoient dans leurs cœurs, suivit le même plan de douceur que l'on avoit tenu jusques-là; & sans songer à punir des coupables repentans, il entreprit de leur faire sentir que leur intérêt étoit de demeurer soumis au Peuple Romain. Il assembla donc ceux de Tréves & de Langres, & il leur fit un discours, dans lequel il commença par leur représenter toutes les guerres que

Discours de Cerialis à ceux de Tréves & de Langres, pour les affermir dans leurs bonnes dispositions.

AN. R. 821. DE J. C. 70. les Romains avoient faites dans les Gaules & sur le Rhin, comme autant d'effets, non de la cupidité & de l'ambition, mais du désir qu'ils avoient de délivrer les Gaulois de leurs discordes intestines, & de les protéger contre l'invasion des Germains. Pour appuyer cette proposition, qui étoit plus convenable au but qu'il se proposoit, que fondée en vérité, il leur cita les Cimbres & les Teutons, il leur cita Arioviste, après quoi il ajoûta: „ Pensez-vous être plus chers à Civilis, aux „ Bataves, & aux Nations qui habitent „ au-delà du Rhin, que vos péres & vos „ ayeux ne l'ont été à leurs ancêtres? Les „ motifs constans & invariables qui amé- „ nent les Germains dans les Gaules, sont „ la passion de dominer, l'avidité de s'en- „ richir, & le désir d'échanger leurs ma- „ rais & leurs déserts contre ce pays abon- „ dant & fertile, & de se rendre maîtres „ de vos terres & de vos personnes (a). „ Ils prétextent la liberté, ils employent „ des couleurs spécieuses. Mais ne vous „ y laissez pas tromper. Jamais personne „ n'a projetté d'asservir une nation, qu'il „ n'usât de ce même langage.

„ La Gaule a toujours été troublée par „ des guerres domestiques & étrangéres, „ jusqu'à ce que vous fissiez partie de no- „ tre

(a) Libertas & speciosa nomina prætexuntur: nec quisquam alienum servitium, & dominationem sibi concupivit, ut non eadem ista vocabula usurparet. *Tac.*

„ tre Empire. Et nous, quoique tant de An. R. 822. Dè J. C. 70.
„ fois attaqués par les armes de vos péres,
„ nous n'avons usé du droit de la victoi-
„ re, que pour vous imposer ce qui est
„ absolument nécessaire au maintien de
„ la paix. (a) Car il n'est possible ni d'en-
„ tretenir la tranquillité des nations sans
„ des armées, ni d'avoir des armées sans
„ les soudoyer, ni de suffire à payer la
„ solde sans la ressource des tributs. Du
„ reste tout vous est commun avec nous.
„ Vous-mêmes vous commandez sou-
„ vent nos Légions, vous gouvernez ces
„ Provinces, & les autres de notre Em-
„ pire. Nous ne nous sommes réservé
„ aucun privilége, nous vous avons asso-
„ ciés à tous nos droits. Et si l'Etat se
„ trouve avoir à sa tête un bon Empe-
„ reur, vous jouissez comme nous des
„ douceurs d'un sage Gouvernement; au-
„ lieu que les cruautés des mauvais Prin-
„ ces tombent principalement sur ceux
„ qui les approchent de plus près. De
„ même (b) que c'est une nécessité de
„ souffrir les stérilités, les pluies exces-
„ sives, & les autres calamités qui sont
„ des suites des loix de la Nature, suppor-
„ tez,

(a) Nam neque quies gentium sine armis; neque arma sine stipendiis; neque stipendia sine tributis haberi queunt. *Tac.*

(b) Quomodo sterilitatem, aut nimios imbres, & cetera naturæ mala; ita luxum, vel avaritiam dominantium tolerate. Vitia erunt, donec homines: sed neque hæc continua, & meliorum interventu pensantur. *Tac.*

AN. R. 821. De J. C. 70.

„ tez avec la même patience le luxe ou „ l'avidité de ceux qui sont revêtus de la „ puissance. Il y aura des vices tant qu'il „ y aura des hommes : mais sa chaîne n'en „ est pas continue, & les bons interval- „ les servent de compensation pour les „ tems fâcheux. Vous imaginerez-vous „ que sous la domination de Tutor & de „ Classicus vous dûssiez-vous promettre „ un Gouvernement plus modéré, ou „ faudra-t il de moindres tributs pour le- „ ver des armées qui vous défendent con- „ tre les Germains & les Bretons ? Car „ telle seroit pour vous la suite infaillible „ de la ruine de l'Empire Romain. Si ce „ malheur, dont je prie les Dieux d'éloi- „ gner le présage, arrivoit une fois, vous „ verriez toutes les nations de l'Univers „ s'armer les unes contre les autres. Cet „ (a) immense édifice est l'ouvrage d'u- „ ne bonne conduite & d'une fortune de „ huit cens ans, & il ne peut être détruit „ sans la perte de ceux qui travailleroient „ à le détruire. Mais nul n'en souffriroit „ plus que vous, qui possédez beaucoup „ d'or & de richesses, principales amor-

„ ces

(a) Octingentorum annorum disciplinâ fortunâque compages hæc coaluit : quæ convelli sine exitio convellentium non potest. Sed vobis maximum discrimen, penes quos aurum & opes, præcipuæ bellorum causæ. Proinde pacem, & urbem, quam victi victoresque eodem jure obtinemus, amate, colite. Moneant vos utriusque fortunæ documenta, ne contumaciam cum pernicie, quam obsequium cum securitate malitis. *Tac.*

„ ces des guerres entre les hommes. " AN. R. 821. De J. C. 70.

„ Aimez donc la paix, aimez une vil-
„ le où les vaincus jouissent des mêmes
„ prérogatives que les vainqueurs. Que
„ les leçons de l'une & de l'autre fortune
„ vous apprennent à ne pas préférer une
„ desobéissance qui vous seroit pernicieu-
„ se, à une soumission accompagnée d'u-
„ ne pleine sureté. "

Les peuples à qui s'adressoit ce discours, en furent extrêmement satisfaits. Ils s'attendoient à des rigueurs; & la douceur dont usoit Cerialis à leur égard les surprit agréablement, releva leur courage, & les calma. Ainsi toute la Gaule fut entiérement détachée du parti des rebelles, & le Général Romain n'eut plus à combattre que Civilis & ses Bataves soutenus de quelques Nations Germaniques tant au-delà qu'en-deçà du Rhin.

Civilis vient attaquer les Romains, & surprend leur camp.

Ils persistoient dans leur audace. Cerialis reçut des Lettres de Civilis & de Classicus, qui lui mandoient, „ Qu'ils
„ sçavoient que Vespasien étoit mort,
„ quoique l'on s'efforçât d'en étouffer la
„ nouvelle. Qu'il ne restoit plus aucu-
„ nes forces à la ville & à l'Italie, épui-
„ sées par les maux de la guerre civile.
„ Que Mucien & Domitien n'étoient que
„ de vains noms, qu'il suffisoit de mépri-
„ ser. Que si Cerialis vouloit prendre
„ l'Empire des Gaules, pour eux ils se
„ renfermeroient dans les bornes des ter-
„ ritoires de leurs peuples. Que s'il ai-

„ moit

An. R. 821. „ moit mieux le combat, ils ne s'y refu-
De J. C. 70. „ feroient pas." Cerialis ne fit aucune réponse à Civilis & à Classicus, & il envoya à Domitien le porteur de leurs lettres.

Civilis comprenant qu'il falloit combattre, ramassa toutes ses forces, & de toutes parts les troupes des peuples qui le reconnoissoient pour Chef se rendirent auprès de lui. Cerialis, dont le vice étoit la négligence, n'empêcha point la réunion de tous ces pelotons, qu'il lui eût été aisé de battre séparément. Seulement, comme il voyoit que l'armée des ennemis grossissoit beaucoup, il ajoûta des fortifications à son camp, qui jusques-là n'en avoit aucune.

Civilis tint conseil de guerre, & les avis se trouvérent partagés. Le sien étoit que l'on attendît les secours qui devoient venir du pays au-delà du Rhin, & dont la terreur écraseroit l'Armée Romaine. Tutor au-contraire prétendoit, „ Que les délais „ étoient favorables aux Romains, à qui „ il arrivoit de puissans renforts. Que la „ quatorziéme Légion avoit déjà passé la „ mer; que l'on en avoit mandé deux „ d'Espagne; que celles d'Italie appro„ choient; toutes vieilles troupes, & „ très-expérimentées dans la guerre. " *Pour (a) ce qui est des Germains, sur lesquels vous comptez*, ajoûta-t-il, *c'est une na-*

(a) Nam Germanos, qui ab ipsis sperentur, non juberi, non regi, sed cuncta ex libidine agere. Pecuniamque ac dona, quibus solis corrumpantur, ma-

*nation indisciplinable, qui ne prend l'ordre que de son caprice, & qu'il est impossible de gouverner. L'argent seul a du pouvoir sur eux, & les Romains en ont plus que nous. Et certes il n'est point d'homme au monde, si passionné qu'il soit pour la guerre, qui n'aime mieux recevoir le même salaire pour demeurer en repos, que pour courir au danger. Marchons droit à l'ennemi. Cerialis n'a presque autour de lui que les restes infortunés de l'Armée Germanique, engagés par un serment solemnel au service des Gaules. L'avantage même qu'ils ont remporté depuis peu sur cette poignée de soldats mal en ordre que commandoit Valentinus, est un aliment pour leur témérité & pour celle de leur Chef. Ils risqueront (a) encore une action, où ils n'auront plus affaire à un jeune & malhabile ennemi, plus propre à haranguer dans une assemblée, qu'à manier le fer & les armes; mais ils se trouveront vis-à-vis de Civilis & de Classicus, dont l'aspect seul rappellera dans leurs esprits la crainte, la fuite, les misères de la famine, une honteuse captivité, & la dépendance où ils ont été de leur volonté suprême pour la vie.* AN. R. 821. De J. C. 70.

majora apud Romanos. Et neminem adeo in arma promptum, ut non idem pretium quietis, quàm periculi malit. *Tac.*

(*a*) Ausuros rursus, venturosque in manus, non imperiti adolescentuli, verba & conciones, quàm ferrum & arma meditantis, sed Civilis & Classici: quos ubi adspexerint, redituram in animos formidinem, fugam, famemque, ac toties captis precariam vitam. *Tac.*

AN. R. 821. DE J. C. 70. *vie & pour la mort*. Cet avis prévalut, parce que Classicus l'embrassa, & on se mit sur le champ en devoir de l'exécuter. Les Bataves & leurs alliés vinrent en bon ordre attaquer le camp des Romains.

Cerialis ne les attendoit pas, il n'avoit pas même passé la nuit dans son camp. On vint lui annoncer, pendant qu'il étoit encore dans sa chambre à Tréves & dans son lit, que les ennemis avoient surpris le camp, & que les Romains étoient vaincus. Il ne voulut pas croire cette nouvelle, il accusa de timidité ceux qui la lui apportoient. Mais bientôt il se convainquit par ses yeux de la vérité du fait. En arrivant au camp il trouva les lignes forcées, la cavalerie mise en déroute, & le pont sur la Moselle, qui joignoit la ville à la rive gauche du fleuve, occupé par les ennemis. Cerialis intrépide dans un si grand danger, saisissant les fuyards par le bras, ne se ménageant point & se jettant au plus fort de la mêlée, par cette heureuse témérité rassembla les plus braves autour de lui, & commença par reprendre le pont, sur lequel il plaça un bon corps de garde.

Cerialis reprend sur eux son camp, & remporte la victoire.

Ensuite étant revenu au camp, il voit dispersées & rompues les Légions qui avoient subi le joug des Gaulois à Nuys & à Bonn, leurs drapeaux flottans & mal accompagnés, leurs aigles en danger d'être prises. Enflammé d'indignation, il leur reproche amérement toute leur honte passée. „ Ce n'est point Flaccus, dit-il, ni

„ Vo-

„ Vocula, que vous abandonnez. Vous „ ne pouvez m'imputer aucune trahison. „ Si j'ai besoin d'apologie par quelque „ endroit, ce n'est que pour avoir eu trop „ bonne opinion de vous, & vous avoir „ cru touchés d'un sincére repentir, & re- „ devenus soldats Romains. J'aurai le sort „ des Numisius & des Herennius, afin „ que tous vos Commandans périssent ou „ par vos mains, ou par celles des enne- „ mis. Allez dire à Vespasien, ou, si vous „ aimez mieux ne pas faire tant de che- „ min, à Civilis & à Classicus, que vous „ avez abandonné votre Chef sur le „ champ de bataille. D'autres Légions „ viendront, qui ne laisseront ni ma mort „ sans vengeance, ni votre crime sans „ punition".

An. R. 821. De J. C. 70.

Ces reproches étoient aussi vrais, qu'ils étoient piquans pour ceux à qui ils s'adressoient; & leurs Officiers les répétoient à l'envi. Ils s'arrêtent, & se réforment par Cohortes & par Compagnies; car ils ne pouvoient s'étendre sur un grand front, vu que l'ennemi les coupoit en se mêlant au milieu d'eux, & que d'ailleurs ils étoient embarrassés par les bagages & par les tentes du camp, dans l'enceinte duquel ils combattoient. Enfin la vingt & uniéme Légion, ayant trouvé un plus grand espace où elle se réunit toute entiére, fit ferme, soutint l'effort des ennemis, & ensuite gagna du terrain sur eux. Ce commencement d'avantage décida du suc-

cès

An. R. 821. De J. C. 70. cès de l'action. Envain Tutor, Civilis, & Classicus, tentérent de ranimer les courages de leurs combattans par les exhortations les plus puissantes. Vainqueurs un moment auparavant, les Bataves & leurs Alliés tournérent le dos & prirent la fuite. La cause de leur défaite fut leur avidité pour le pillage. Au-lieu de pousser les Romains, qu'ils avoient surpris & mis en désordre, ils ne songérent qu'à se disputer les uns aux autres leurs dépouilles, & ils leur donnérent ainsi le tems de se reconnoître & de se rallier. Cerialis avoit presque ruiné les affaires par son défaut de vigilance: il les rétablit par son intrépidité, & profitant de la fortune il poursuivit les ennemis, força leur camp, & le détruisit.

Cologne retourne à l'alliance des Romains.

Les habitans de Cologne n'étoient entrés que malgré eux, comme on l'a vu, dans la ligue contre les Romains. Dès qu'ils se virent en liberté de suivre leur inclination, ils résolurent de reprendre leurs premiers engagemens; & pour donner une preuve éclatante de la sincérité de leur retour, ils massacrérent tout ce qu'il y avoit de Germains répandus dans leur ville. De plus ils envoyérent offrir à Cerialis de lui remettre entre les mains la femme & la sœur de Civilis, & la fille de Classicus, qui avoient été laissées chez eux comme des gages d'alliance & d'amitié. En même tems ils imploroient son secours contre un ennemi irrité, dont ils craignoient la vengeance. En effet Civilis avoit

avoit tourné de ce côté, comptant trouver à Tolbiac (a), dans le territoire de Cologne, une Cohorte de Cauques & de Frisons, très-ardente pour son service. Mais il apprit en chemin que cette Cohorte avoit péri par la ruse des habitans de Cologne, qui ayant distribué des viandes & du vin en abondance à ces Germains, les enivrérent, & mirent ensuite le feu à la ville, dont ils fermérent les portes, ensorte qu'il n'en échappa aucun. Sur cet avis Civilis changea de route & de dessein, d'autant plus qu'il sçut que le Général Romain accouroit en diligence pour sauver des Alliés qui avoient besoin de son secours.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Une autre inquiétude survint à Civilis. La quatorziéme Légion étoit arrivée de la Grande-Bretagne, & il craignoit que soutenue de la flotte qui l'avoit amenée, elle ne tombât sur les Bataves du côté où leur Ile se termine à l'Océan. Il fut bientôt délivré de cette crainte. Fabius Priscus, Commandant de la Légion, la conduisit sur les terres des Nerviens & des Tongres, qui rentrérent sous l'obéïssance des Romains. La flotte fut attaquée elle-même & battue par les Caninéfates, qui en prirent ou coulérent à fond un grand nombre de bâtimens. Et tout de suite d'autres succès

Quelques succès relévent les espérances de Civilis.

(a) *Lieu devenu dans la suite fameux dans notre Histoire par la victoire que Clovis y remporta sur les Allemans, en invoquant le Dieu de Clotilde. Le nom moderne est* Zulpick, *dans le Duché de Juliers.*

An. R. 821 De J. C. 70. cès relevérent les espérances de Civilis. Les mêmes Caninéfates mirent en fuite une grande multitude de Nerviens, qui par zèle pour les Romains s'étoient attroupés, & avoient voulu prendre part à la guerre. Classicus défit un détachement de cavalerie, que Cerialis avoit envoyé à Nuys. Ce (a) n'étoient pas-là des pertes considérables pour les Romains, mais venant coup sur coup elles faisoient tort à l'éclat de la victoire qu'ils venoient de remporter.

Mucien sur la nouvelle des avantages remportés par Cerialis, oblige Domitien à ne point passer Lyon. Tac. Hist. IV. 85.

Les nouvelles des prospérités militaires de Cerialis arrivérent à Domitien & à Mucien, avant qu'ils eussent passé les Alpes: & ils en virent la preuve en la personne de Valentinus, l'un des Chefs des ennemis, qui leur fut présenté chargé de chaînes. Ce fier Gaulois n'étoit point humilié par sa disgrace, & il portoit sur son visage l'expression de l'audace qu'il avoit dans l'ame. On l'écouta, seulement par curiosité de connoître son caractére, & on le condamna à mort. Dans le moment même de son suplice, quelqu'un lui ayant reproché par insulte la prise de Tréves sa patrie, il répondit que c'étoit une consolation qui lui rendoit la mort plus douce.

Mucien profita de l'occasion des heureuses nouvelles que l'on avoit reçues de Germanie, pour déclarer comme une pensée

(a) Quæ modica, sed crebra damna, famam victoriæ nuper partæ lacerabant. Tac.

ſée qui lui étoit ſuggérée par les circonſtances, ce qu'il rouloit depuis longtems dans ſon eſprit. Il dit: „ Que les forces „ des ennemis étant par la protection des „ Dieux tout-à-fait abatuës, il ne con„ venoit pas à Domitien de venir lorſque „ la guerre étoit preſque terminée, in„ tercepter la gloire d'autrui. Que ſi la „ tranquillité de l'Empire ou le ſalut des „ Gaules eût été en danger, ce Prince „ auroit dû ſans-doute paroître à la tête „ des armées; mais que contre des enne„ mis tels que les Caninéfates & les Bata„ ves, des Chefs d'un moindre rang ſuf„ fiſoient. Qu'il pouvoit, ſe fixant à „ Lyon, montrer de près aux Gaulois „ & aux Germains toute la grandeur de la „ fortune Impériale, ne ſe commettant „ point pour de petites avantures, & prêt „ à prendre part aux dangers qui ſeroient „ de quelque importance."

AN. R. 821. De J. C. 70.

Projets ſéditieux de Domitien.

Domitien (a) pénétroit aiſément l'artifice de ce langage; mais il falloit, pour paroître obéir de bonne grace, feindre d'en être la dupe. Il vint donc à Lyon, conſervant néanmoins ſi pleinement l'attache à ſes projets, que de-là il fit ſonder Cerialis par des émiſſaires ſecrets, qui demandérent à ce Général s'il ſeroit diſpoſé à remettre au Prince le commandement de ſon armée. Quelle étoit en cela la vue de

(a) Intelligebantur artes: ſed pars obſequii in eo, ne deprehenderentur. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70. de Domitien, s'il prétendoit faire la guerre à son pére, ou se fortifier contre son frére, c'est ce qui est demeuré incertain; parce que Cerialis traita ces propositions de fantaisie d'enfant, & n'y fit aucune réponse.

Sa feinte modestie. Domitien voyant que sa jeunesse étoit méprisée par les personnes d'un âge mûr, prit le parti de dissimuler. Il renonça même à l'exercice des droits qui appartenoient à son rang, & dont il avoit fait usage jusques-là. Comme s'il eût été amateur de la modestie & de la simplicité, il s'enfonça dans la retraite: il affecta le goût des Lettres, & surtout de la Poësie, pour laquelle il n'avoit jamais eu d'attrait, & qu'il méprisa dès qu'il ne crut plus avoir besoin de jouer la comédie. Il fit des vers, qui lui attirérent les fades adulations, non seulement des Poëtes de son tems, mais du grave & judicieux Quintilien. Sous ces dehors Domitien vouloit cacher l'ambition qui le dévoroit, & éviter de donner de la jalousie à son frére, dont le caractére aimable, ouvert, plein de douceur, passoit chez lui pour une pure hypocrisie, parce qu'il se sentoit lui-même infiniment éloigné de ces vertus.

*Suet. Domit. 2.*

*Quintil. X. 1.*

Grande victoire remportée par Cerialis sur les Bataves auprès de *Vétéra*. La guerre n'étoit pas finie par la victoire de Tréves. Civilis avoit trouvé des ressources au-delà du Rhin pour réparer ses pertes: & avec une armée nombreuse il étoit venu se camper à *Vétéra*, poste avantageux par lui-même, & qui rappellant aux Bata-

*Tac. Hist. V. 14.*

Bataves les grands succès qu'ils y avoient remportés, pouvoit par ce souvenir échauffer leurs courages. Cérialis l'y suivit, accru d'un puissant renfort par l'arrivée de trois Légions, & de plusieurs corps de troupes auxiliaires, cavalerie & infanterie, qui mandés déjà depuis longtems avoient redoublé d'activité & de diligence depuis la nouvelle de la victoire. AN. R. 821. DE J. C. 70.

Ni l'un ni l'autre des deux Chefs n'aimoit à temporiser; & ils en seroient tout d'un coup venus aux mains, si la nature du terrein qui les séparoit n'y eût mis obstacle. C'étoit une plaine humide & fangeuse par elle-même, & de plus inondée des eaux du Rhin, que forçoit de s'y répandre une digue construite par Civilis, qui gênoit le cours du fleuve, & le rejettoit de ce côté. Un pareil champ de bataille étoit bien contraire au soldat Romain, pesamment armé, & en danger de perdre pied à chaque instant, & d'être obligé de se mettre à la nage: au-lieu que les Germains, accoutumés dès l'enfance à traverser hardiment les fleuves, trouvoient encore dans la légéreté de leur armure & dans la grandeur de leur taille un secours pour s'élever au-dessus des flots.

Les Bataves, qui sentoient leur avantage, harceloient sans-cesse les Romains; & enfin il s'engagea un combat, plutôt par l'audace des particuliers, que par le commandement des Chefs. Les plus impatiens de l'Armée Romaine s'avancérent contre

An. R. 821. De J. C. 70. ſes ennemis, qui les défioient : & bientôt ils ſe trouvérent dans une triſte poſition, tombant dans des creux ſi profonds, qu'ils avoient, hommes & chevaux, de l'eau par-deſſus la tête. Les Germains, qui connoiſſoient les gués, ſe portoient aiſément du côté qu'ils vouloient ; & le plus ſouvent, au-lieu d'attaquer les ennemis de front, il les prenoient en flanc ou en queue. Les Romains habitués à combattre de pied ferme, ne ſe reconnoiſſoient plus au milieu des courans, par leſquels ils étoient emportés & diſperſés çà & là, comme il arrive dans un combat naval : & ſoit qu'ils perdiſſent terre, ou qu'ils trouvaſſent un appui ſolide ſur lequel ils cherchaſſent à s'établir, confondus pêle-mêle les bleſſés avec ceux qui ne l'étoient pas, les bons nageurs avec ceux qui ne ſçavoient point nager, ils s'embarraſſoient mutuellement ; & loin de ſe prêter ſecours, ils nuiſoient à leur commune défenſe. Le carnage ne fut pourtant pas auſſi grand que le trouble & le deſordre, parce que les Bataves n'oſérent pourſuivre les Romains au-delà de l'endroit inondé, & ſe retirérent dans leur camp.

L'événement de ce combat (*a*) engagea

(*a*) Ejus prælii eventus, utrumque ducem, diverſis animi motibus, ad maturandum ſummæ rei diſcrimen erexit. Civilis inſtare fortunæ ; Cerialis abolere ignominiam. Germani proſperis feroces ; Romanos pudor excitaverat. Nox apud Barbaros cantu aut clamore ; noſtris per iram & minas acta. *Tac.*

gea les deux Chefs par des motifs opposés à se hâter d'en venir à une action générale. AN. R. 821. De J. C. 70.
Civilis vouloit pousser sa bonne fortune, Cérialis se proposoit d'effacer son ignominie. Les Bataves étoient enhardis par le succès, les Romains aiguillonnés par la honte. Les uns passérent la nuit dans les cris de joie & les chants de triomphe, les autres dans les sentimens d'indignation & le désir de la vengeance.

Le lendemain les deux armées se rangérent en bataille. Cérialis mit en premiére ligne ses Cohortes auxiliaires, accompagnées de la cavalerie sur les ailes : les Légions formérent la seconde ligne, & il se réserva un corps de troupes d'élite, pour les besoins imprévus. Civilis ne s'étendit point en front, mais distribua ses troupes en bataillons pointùs, les Bataves & les Cugerniens à droite, les secours de la Grande Germanie à gauche, appuyés au fleuve.

Les Généraux parcourant les rangs avant que le combat commençât, animoient les soldats par tous les motifs que fournissoient les circonstances. La vue de *Vétéra* étoit un puissant encouragement pour les restes des Légions Germaniques, & Cérialis leur faisoit sentir quel intérêt ils avoient à reconquérir un camp qui leur appartenoit, une rive en possession de laquelle ils s'étoient vus si longtems. Civilis retournoit en faveur des siens ce même motif en sens contraire. „ Ce champ de

 „ ba-

An. R. 821. De J. C. 70.

„ bataille, leur disoit-il, est déjà témoin „ de votre valeur. Vous êtes postés sur „ les monumens de votre gloire, & vous „ foulez aux pieds les cendres & les osse- „ mens des Légions que vous avez ex- „ terminées. Vos ennemis sont dans un „ cas bien différent. De quelque côté „ qu'ils portent leurs regards, tout leur „ rappelle les idées les plus sinistres, ig- „ nominie, désastre, captivité. Ne vous „ effrayez point du succès peu avanta- „ geux de la bataille de Tréves. C'est la „ victoire des Germains qui leur a nui. Ils „ se sont trop hâtés de vouloir en jouir, „ en pillant ceux qu'ils avoient défaits, „ & elle leur a échappé. Mais depuis, „ combien de prospérités ont compensé „ cet accident! Toutes les mesures que „ pouvoit prendre l'habileté d'un Chef, „ ont été prises. Vous combattez dans „ des plaines marécageuses dont vous „ connoissez le sol, & qui forment un pé- „ rilleux embarras pour les ennemis. „ Vous avez devant les yeux le Rhin & „ les Dieux de la Germanie. Allez au „ combat sous leurs auspices, vous rap- „ pellant le souvenir de vos femmes, de „ vos méres, de vos enfans. Ce jour com- „ blera la gloire de vos ancêtres, ou vous „ couvrira d'ignominie dans toute la pos- „ térité."

Les Barbares ayant applaudi à ce dis- cours par des mouvemens expressifs à leur maniére, par des danses, par un horrible cli-

cliquetis de leurs armes, le combat commença, non pas de près. On se lança d'abord des pierres, des balles de fer ou de plomb, des traits de toute espéce. Enfin, les efforts que faisoient les Bataves pour attirer les Romains dans le marais, réussirent: on en vint à se battre au milieu des eaux, & la premiére ligne des Romains fut culbutée. Il fallut que les Légions relevassent les Cohortes auxiliaires, qui ne pouvoient plus tenir. Elles firent ferme, & arrêtérent l'ennemi: mais ce qui décida de la victoire, fut un mouvement que fit à propos Cérialis, sur un avis qui lui fut donné par un transfuge Batave. Ce transfuge lui indiqua un passage solide & mal gardé sur sa gauche à l'extrémité du marais, & il s'offrit, si on lui donnoit quelque cavalerie, d'aller prendre les ennemis en queue. Cérialis détacha deux Régimens de cavalerie, qui conduits par le Batave tournérent la droite de l'armée ennemie, & l'attaquérent par derriére. Le cri qui s'éleva en cet endroit s'étant porté aux Légions, les encouragea à presser en front avec une nouvelle ardeur. Les Germains ne purent résister à cette double attaque: enfoncés & rompus ils s'enfuirent vers le Rhin. La guerre auroit été terminée par ce combat, si la flotte que les Romains tenoient sur le Rhin eût fait diligence pour couper les fuyards. La cavalerie même ne les poursuivit pas loin, parce qu'il survint une grosse pluie, & que la nuit approchoit. Ainsi les

AN. R. 821. De J. C. 70.

AN. R. 821. DE J. C. 70. Germains vaincus se retirérent à leur aise, & leur armée fut plutôt dissipée que détruite.

Civilis ruine la digue de Drusus.

Le fruit de cette victoire ne laissa pas d'être considérable pour les Romains. Civilis abandonna tout le pays qu'il tenoit hors de l'Ile des Bataves, & il se renferma dans cette Ile sa patrie, mais après avoir pris la précaution de renverser la digue que Drusus avoit autrefois construite à l'endroit où le Rhin commence à se diviser en deux bras. Ces bras sont inégaux. La pente des eaux se porte vers le Vahal; & le bras droit, qui conserve le nom de Rhin, demeure le plus foible. Drusus, aux vues duquel il convenoit d'avoir beaucoup d'eau dans ce bras droit, qu'il joignoit à l'Issel par un canal qui subsiste encore aujourd'hui, avoit dirigé sa digue de façon qu'elle rejettoit les eaux vers la droite. Civilis ayant un intérêt contraire, la ruina, & tira deux avantages de cette opération. En grossissant le Vahal, il fortifioit la barriére qui le séparoit des Romains; & le bras qui bornoit son Ile au Septentrion, se trouvant réduit presque à sec, lui ouvroit une communication libre avec la Germanie. Il y passa, aussi-bien que Tutor, Classicus, & cent treize Sénateurs de Tréves. L'argent qu'ils distribuérent parmi les Germains, la commisération, le goût que ces fiéres nations avoient pour les hazards de la guerre, tous ces motifs concoururent à procurer de puissans secours à Civilis.

Pen-

Pendant qu'il étoit occupé à les rassembler, Cérialis profita de son absence pour s'établir dans l'Ile des Bataves. Il s'y empara de quatre postes importans, Arenacum (*a*), (aujourd'hui *Aert*) Batavodurum, (*Wyck te Durstede*) Grinnés, (*Kesteren*) & Vada, dont on ne sçait pas exactement la situation : & pour s'assurer la possession de ces lieux, qui étoient les clefs du pays, il y plaça des corps de troupes considérables.

AN. R. 821. De J. C. 70.

Entreprise hardie, mais infructueuse, de Civilis.

Civilis, avec les forces qu'il avoit tirées de Germanie, se crut en état d'attaquer en un seul jour ces quatre postes à la fois. Il ne se promettoit pas de réussir partout également. Mais en osant beaucoup, il espéroit qu'au-moins quelqu'une de ses tentatives ne seroit pas infructueuse : & comme il connoissoit Cérialis pour un Général hardi & peu précautionné, il ne croyoit pas impossible de le surprendre, & de se rendre maître de sa personne, pendant que sur les différens avis qu'il recevroit, il courroit de l'un à l'autre des endroits attaqués. Civilis ne força aucun des quatre postes qu'il assaillit : il courut même risque, en voulant retenir les fuyards, d'être fait prisonnier. Mais il ne laissa pas de tuer du monde aux Romains, & il leur échappa en passant le Rhin à la nage.

La

(*a*) *La détermination de ces lieux, fort incertaine parmi les Géographes, m'a été fournie par Mr. d'Anville, que je consulte volontiers sur ces matiéres, & toujours avec fruit.*

AN. R. 821. De J. C. 70. La Flotte Romaine, quoique mandée par Cérialis, manqua encore au besoin, & ne vint point achever la victoire. La plus grande partie de l'équipage avoit été envoyée de côté & d'autre pour différens ministéres, & ceux qui restoient sur les bâtimens ainsi dégarnis, craignirent de s'exposer. La principale faute en étoit à Cérialis, qui ne sçavoit point prendre (a) de loin ses mesures; qui attendoit que le besoin pressât pour donner des ordres, dont l'exécution devenoit difficile, parce qu'elle n'étoit point préparée. Les succès nourrissoient en lui cette négligence: & comme la fortune le secondoit lors même qu'elle n'étoit point aidée du conseil & de la prévoyance, il se livroit à son panchant de sécurité, & ne prenoit aucun soin de tenir ses troupes alertes, & de leur faire observer une bonne discipline. Par une suite de cette confiance téméraire, il s'en fallut peu qu'il ne tombât entre les mains des ennemis quelque tems après ce que je viens de raconter; & s'il échappa la captivité, il essuya toute la honte de la surprise.

Négligence de Cérialis.

Etant allé visiter les camps de Nuys & de Bonn, que l'on rétablissoit pour les Légions qui devoient y passer l'hiver, il revenoit par la riviére avec une escorte, mais

Peu s'en faut qu'il ne soit enlevé par les ennemis.

(a) Sanè Cerialis parum temporis ad exsequenda imperia dabat: subitus consiliis, sed eventu clarus. Aderat fortuna, etiam ubi artes defuissent. Hinc ipsi exercituique minor cura disciplinae. Tac.

mais qui ne gardoit aucune forme de discipline. Cette négligence fut remarquée par les Germains, & leur fit concevoir l'espérance d'enlever un Général si peu attentif. Ils choisirent une nuit noire, & descendant le fleuve ils vinrent subitement attaquer les Romains, qui ne s'attendoient à rien moins, & se défendirent fort mal. Les ennemis s'emparérent de plusieurs bâtimens, & en particulier du Vaisseau Amiral, où ils croyoient trouver Cérialis. Mais ce voluptueux Général, qui au fort de la guerre étoit occupé de ses plaisirs, & entretenoit une intrigue amoureuse avec une femme Ubienne de nation, nommée Claudia Sacrata, avoit couché à terre. Ils allérent l'y chercher, & il eut bien de la peine à se sauver à demi nud. Les Soldats qui étoient de garde, & qui s'étoient laissés surprendre, excusérent leur honte aux dépens de leur Général, & dirent qu'il leur avoit été ordonné de garder le silence pour ne point troubler le repos de Cérialis; & que les cris ordinaires, par lesquels ils se tenoient éveillés, & s'avertissoient mutuellement, leur étant interdits, ce silence forcé les avoit conduits au sommeil. Les Germains vainqueurs s'en retournérent sur les vaisseaux qu'ils avoient pris, & ils firent don à Velléda du Vaisseau Amiral, qu'ils lui envoyérent par la Lippe.

AN. R. 822. De J.C. 70.

Cet avantage passager n'empêchoit pas que le gros des affaires n'allât fort mal pour

Derniére tentative de Civilis.

An. R. 821. De J.C. 70.

pour les Germains. Civilis tenta, pour derniére ressource, un combat naval contre les Romains à l'embouchure de la Meuse, & n'ayant pas réussi, il se découragea entiérement, abandonna une entreprise malheureuse, & se retira au-delà du Rhin. Cérialis ravagea l'Ile des Bataves, & y exerça toutes sortes d'hostilités, épargnant néanmoins, suivant une ruse souvent pratiquée par les Généraux, les terres de Civilis.

Danger que courent les Romains dans l'Ile des Bataves.

Cependant la saison s'avançoit; & les pluies abondantes qui survinrent ayant grossi le fleuve, il se déborda dans l'Ile, & la convertit en un grand étang. Les Romains, qui n'avoient pas prévu cet inconvénient, se trouvérent fort embarrassés. Leur flotte étoit loin; ils n'avoient point de vivres; & dans un pays plat & uni, qui n'a aucunes inégalités, aucune colline, ils étoient privés de toute ressource pour mettre leur camp à l'abri de l'inondation. Ils pouvoient périr, si les Germains les eussent attaqués en cet état, comme ils en eurent la pensée. Civilis se fit dans la suite un mérite auprès des Romains d'avoir sçu en détourner ses compatriotes.

Soumission de Civilis, & fin de la guerre.

Peut-être disoit-il vrai, car il songeoit alors à faire sa paix. Cérialis l'y invitoit par de secrets messages, lui promettant le pardon à lui & à sa nation. En même tems, aussi habile politique que brave guerrier, Cérialis travailloit à détacher

du

du parti des rebelles les Germains au-delà du Rhin. Il faisoit représenter à Velléda, „ Qu'au-lieu d'une guerre toujours „ malheureuse à sa patrie, il lui étoit aisé de s'acquérir l'amitié du Peuple Romain. Que dans la situation où étoient „ les choses, Civilis errant & fugitif ne „ pourroit être qu'à charge à ceux qui „ lui donneroient asyle. Que les Germains avoient assez irrité les Romains „ en passant le Rhin tant de fois, & qu'ils „ devoient craindre de lasser leur patience". Ces discours, mêlés de promesses & de menaces, firent leur effet sur l'esprit de Velléda ; & les Germains, susceptibles de toutes les impressions que cette prétendue Prophétesse vouloit leur donner, commencérent à s'ébranler. AN. R. 821. De J. C. 70.

Les Bataves se voyant en danger d'être abandonnés de leurs alliés, entrérent aussi dans des sentimens de paix. „ Pourquoi, „ se disoient-ils les uns aux autres, porter nos maux à l'extrême ? Une seule „ nation peut-elle briser le joug imposé „ au genre-humain ? Nous en souffrons „ moins qu'aucun autre peuple. Nos voisins payent des tributs onéreux, & „ on n'exige de nous que le service militaire, & l'exercice de notre valeur. „ C'est-là l'état le plus voisin de la liberté. Et s'il nous faut des Maîtres, encore vaut-il mieux obéir aux Empereurs Romains, qu'à des Femmes Germaines. "

AN. R. 821. De J. C. 70. Ainsi pensoit la multitude. Les Chefs alloient plus loin, & ils s'en prenoient à Civilis, dont la rage pernicieuse, disoient-ils, avoit, pour l'intérêt de sa vengeance domestique & de sa sureté personnelle, exposé toute la nation. „ Pourquoi „ nous opiniâtrer à soutenir une guerre „ nécessaire à un seul, & funeste pour „ tous? C'en est fait de nous, si nous ne ren„ trons en nous-mêmes, & ne prouvons „ notre repentir en livrant le coupable. „

Civilis instruit & effrayé du danger, résolut de le prévenir. Il (a) étoit las de lutter contre la fortune; & l'espérance de la vie, dit Tacite, amollit souvent même les grandes ames. Il demanda donc une entrevue à Cérialis, mais avec des précautions singuliéres pour sa sureté. On rompit un pont sur une riviére, dont le (b) nom, altéré dans Tacite, paroît devoir être celui d'une des branches du Rhin. Les deux Chefs s'avancérent aux extrémités du pont rompu qui se regardoient, & Civilis fit un discours, dont nous n'avons que le commencement dans Tacite, parce que cet excellent Historien nous manque tout d'un coup. Nous y voyons que Civilis employa la fausse & misérable excuse d'avoir pris les armes pour la querelle de Vespasien, & il finit sans-doute par implorer la clé-

(a) Super tædium malorum, etiam spe vitæ, quæ plerumque magnos animos infringit. *Tac.*

(b) *Nabalia.*

clémence du vainqueur. La soumission de Civilis fut reçue par le Général Romain ; & l'on doit croire que les autres Chefs des rebelles suivirent l'exemple de celui qui tenoit entre eux le premier rang. La paix fut rétablie dans ces contrées, & nous n'y verrons de longtems renaître aucun trouble. An. R. 821. De J. C. 70.

L'année où se passa tout ce que je viens de raconter, est aussi celle de la prise de Jérusalem par Tite. Ce seroit donc ici le lieu de rendre compte de ce grand événement. Mais comme il fait un morceau presque détaché de tout le reste, & que d'ailleurs je m'imagine que le Lecteur est impatient de connoître le détail du Gouvernement de Vespasien, dont nous n'avons pu faire jusqu'ici qu'une très-légére mention, je vais exposer de suite tout ce que l'Histoire nous apprend sur ce dernier article, & je remets après la fin du régne de Vespasien à traiter la guerre des Juifs. Date de la prise de Jérusalem.

## §. III.

### AVIS.

*Jusqu'ici j'ai eu Tacite pour guide, & moyennant son secours j'ai pu distribuer les faits suivant les années : ensorte que si je me suis écarté quelquefois de l'ordre chronologique, ç'a été de dessein formé, &*

*parce que la liaison des choses me paroissoit préférable à l'observation exacte des tems. En perdant Tacite, je suis obligé de changer de méthode. Depuis l'endroit où il nous quite, nous n'avons plus, à proprement parler, d'Historiens de l'Empire, mais de simples Ecrivains des vies des Empereurs: & ces Ecrivains, plus ou moins attentifs à peindre l'esprit & les mœurs du Prince dont ils traçoient le tableau, ont tous été également négligens à fixer les dates des faits qu'ils ont racontés. Ce sera donc pour moi une nécessité de me conformer aux monumens qui nous restent, & de laisser sans date le gros des faits que j'employerai dans mon Ouvrage. Cependant, pour jetter, autant qu'il me sera possible, de la clarté dans mon récit, je placerai à la tête de chaque régne, en m'aidant de Mr. de Tillemont, comme une esquisse & un canevas, ou, si l'on veut, des Fastes, contenant la notice des Années, & les noms des Consuls, avec l'indication des faits dont on connoît la date avec quelque certitude: après quoi viendra l'Histoire du régne, aussi étendue & aussi détaillée que j'aurai pu la recueillir dans les minces Auteurs auxquels je me trouve maintenant réduit.*



## (a) FASTES DU REGNE DE VESPASIEN.

VESPASIANUS AUGUSTUS II.
TITUS CÆSAR.

Vespasien part d'Alexandrie sur un vaisseau marchand, pendant que le siége de Jérusalem duroit encore. Il vient à Rhodes, où ayant trouvé des galéres à trois rangs de rames, il continue son voyage en côtoyant l'Asie mineure, & visitant les villes qui se trouvoient sur sa route, reçu par-tout avec une joie vive & sincére. D'Ionie il passe en Gréce, vient à Corcyre, où s'étant embarqué pour Brindes, il arrive heureusement en cette ville, & de-là par terre à Rome. Il n'y étoit pas encore le vingt & un Juin, jour auquel Helvidius Priscus posa la premiére pierre du Capitole. AN. R. 821. De J. C. 70.

La ville de Jérusalem est prise le sept Septembre, & Tite y entre le lendemain.

Vespasien prend la qualité de Censeur, qu'il garda jusqu'à la mort.

VESPASIANUS AUGUSTUS III.
M. COCCEIUS NERVA. AN. R. 822. De J. C. 71.

On croit que Nerva, Collégue de Vespa-

(a) *Ces Fastes demanderoient beaucoup de citations. Pour ne point trop charger les marges, j'aime mieux renvoyer à Mr. de Tillemont.*

pasien dans le Consulat, est le même qui dans la suite fut Empereur après Domitien.

Vespasien associe Tite son fils à la puissance du Tribunat, & triomphe avec lui des Juifs & de Jérusalem.

Il fait fermer le Temple de Janus. Cette clôture est comptée pour la sixiéme par Orose. Vespasien bâtit un Temple magnifique à la Paix.

AN. R. 823. De J. C. 72. VESPASIANUS AUGUSTUS IV. TITUS CÆSAR II.

Antiochus, Roi de Commagéne, est rendu suspect à Vespasien, comme entretenant des intelligences avec les Parthes dans le dessein de se révolter. Cesennius Petus, Gouverneur de Syrie, attaque ce Prince & le dépouille de ses Etats. La Commagéne est réduite en Province Romaine, quoiqu'Antiochus eût deux fils, Epiphane & Callinique, qui aussi-bien que lui, après diverses avantures, se retirérent à Rome, & y vécurent honorablement, mais dans une condition privée.

Cette époque est le dernier terme de la puissance des Séleucides, s'il est vrai, comme on le conjecture avec beaucoup de probabilité, que les Rois de Commagéne descendoient des anciens Rois de Syrie. *Voyez Hist. Rom. T. XI. p. 259.*

Vologése, Roi des Parthes, inquiété par les Alains, Nation Scythique, qui cou-

couroit toute la Médie & l'Arménie, demande, en vertu de l'alliance entre les deux Empires, du secours à Vespasien, & l'un de ses fils pour Commandant des troupes qu'il lui envoyera. Domitien sollicite vivement cet emploi. Vespasien refuse le secours demandé par Vologése, déclarant qu'il ne veut point se mêler des affaires d'autrui.

DOMITIANUS CÆSAR II.
VALERIUS MESSALLINUS.

AN. R. 824. De J. C. 73.

Domitien avoit déjà été Consul une fois, mais subrogé. Le Consulat qu'il exerça cette année, est le seul ordinaire que son pére ait voulu lui donner, encore ne le lui accorda-t-il qu'à la priére de Tite.

Vespasien, en conséquence de quelques troubles arrivés dans la Gréce, la prive de la liberté que Néron lui avoit rendue, disant que les Grecs avoient désappris à être libres; & il les assujettit de nouveau aux tributs, & au gouvernement d'un Magistrat Romain

Il traite de-même Rhodes, Samos, & les Iles voisines; dont il fait une Province, sous le nom de *Province des Iles* ou des *Cyclades*, qui avoit Rhodes pour Métropole.

La Cilicie (a) rude ou montueuse, qui pa-

(a) *Je suis la leçon de l'Epitome d'Aurelius Victor*, Tracheam Ciliciam. *Cette leçon est approuvée de plusieurs*

paroît avoir fait partie des Etats d'Antiochus de Commagéne, est aussi réduite en Province. Cependant Vespasien en accorda un petit canton, avec le titre de Roi, à Alexandre fils de Tigrane & gendre d'Antiochus. Tigrane, pére de cet Alexandre, est celui que nous avons vu quelque peu de tems Roi d'Arménie sous Néron.

On peut croire que c'est en ce même tems que Vespasien mit des troupes dans la Cappadoce, & qu'il donna à cette Province un Consulaire pour la gouverner, au-lieu d'un simple Chevalier Romain. Nous verrons dans la suite, que Tite, dès l'an de Jésus-Christ 71, avoit envoyé la douziéme Légion dans la Méliténe, petit pays, ou voisin ou même faisant partie de la Cappadoce.

An. R. 825. De J. C. 74.

VESPASIANUS AUGUSTUS V.
TITUS CÆSAR III.

Vespasien, qui avoit associé Tite son fils à la Censure, célébre avec lui la cérémonie de la clôture du Lustre, ou Dénombrement des Citoyens. Ce dénombrement est le dernier qui ait été fait, selon le témoignage de Censorin.

Je ne sçais si l'on doit ajoûter une entiére foi à ce que Pline assure de la multitude d'exem-

*sieurs Sçavans, convient à l'Histoire, & découvre la faute qui s'est glissée dans les Editions de Suétone, d'Aurelius Victor, & de la Chronique d'Eusébe*, Thraciam, Ciliciam.

d'exemples de longues vies que fournit ce même dénombrement. Dans la seule Région de l'Italie qui est renfermée entre l'Apennin & le Pô, il compte quatre-vingt-un hommes ou femmes au-dessus de cent ans, dont cinquante quatre avoient cent ans accomplis, quatorze alloient jusqu'à cent dix, deux à cent vingt-cinq, quatre à cent trente, quatre à cent trente-cinq ou cent trente-sept, trois à cent quarante. J'avoue que je serois tenté de soupçonner que la plupart de ces personnes, par une inclination qu'inspire assez naturellement le grand âge, & par goût pour le merveilleux, se donnoient plus d'années qu'elles n'en avoient réellement.

VESPASIANUS AUGUSTUS VI. — AN. R. 826.
TITUS CÆSAR IV. — De J. C. 75.

Dédicace du Temple de la Paix. Vespasien y plaça les vases d'or du Temple de Jérusalem, & de plus un nombre prodigieux de chef-d'œuvres des plus grands Maîtres en Peinture & en Sculpture : ensorte que ce seul Temple réunissoit toutes les merveilles qui auparavant dispersées par tous les pays, attiroient en divers lieux la curiosité des voyageurs.

Le colosse que Néron s'étoit fait élever dans le vestibule du Palais d'or, est consacré par Vespasien au Soleil.

Vespasien fait mesurer le circuit & l'étendue de la ville de Rome. Pline nous

a laissé ces mesures. Mais il y a dispute entre les Sçavans sur les nombres que portent les éditions de cet Auteur. Quelques-uns pensent qu'il s'y est glissé des fautes, d'autres en soutiennent l'exactitude. Je n'entre point dans ces discussions.

AN. R. 827. VESPASIANUS AUGUSTUS VII.
De J. C. 76. TITUS CÆSAR V.

L'Ile de Chypre est affligée d'un tremblement de terre, qui renverse trois villes.

AN. R. 828. VESPASIANUS AUGUSTUS VIII.
De J. C. 77. TITUS CÆSAR VI.

Peste si violente, que l'on comptoit dans Rome jusqu'à dix mille morts par jour.

AN. R. 829. L. CEIONIUS COMMODUS.
De J. C. 78. D. NOVIUS PRISCUS.

Il paroît assez probable que le premier des deux Consuls ici nommés fut bisayeul de L. Verus collégue de Marc-Auréle.

Agricola est envoyé dans la Grande-Bretagne, où il commande pendant sept ans.

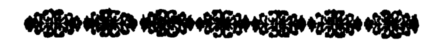
AN. R. 830. VESPASIANUS AUGUSTUS IX.
De J. C. 79. TITUS CÆSAR VII.

Julius Sabinus & Epponine sont découverts dans leur retraite, amenés à Rome,

me, & mis à mort.

Alienus Cécina, qui après avoir beaucoup contribué à mettre Vitellius sur le trône, l'avoit ensuite trahi, comme je l'ai rapporté; & Marcellus, qui paroît être l'insigne & odieux délateur Eprius Marcellus, dont j'ai fait mention plus d'une fois, tous deux comblés de bienfaits par Vespasien, conspirent contre lui. Tite fait poignarder Cécina. Marcellus, condamné par le Sénat, se coupe la gorge avec un rasoir.

Vespasien meurt le 24 Juin.



# HISTOIRE

## DU REGNE DE VESPASIEN.

*Bonheur singulier de Vespasien dans la maniére dont il est parvenu à l'Empire. Tous les Ordres de l'Etat prévenus des sentimens les plus favorables pour lui. Il est reçu dans l'Italie & à Rome avec une joie universelle. Domitien ne paroît devant lui qu'en tremblant, & n'en reçoit qu'un accueil sévére. Vespasien s'applique à réformer l'Etat. Sa conduite ferme à l'égard des Gens de guerre. Il rend au Sénat & à l'Ordre des Chevaliers leur ancien lustre. Son attention à maintenir l'égalité entre tous les Citoyens. Il fait vuider une multitude de pro-*

*cès,*

*cès, dont les Tribunaux étoient surchargés. Il réforme le luxe des tables par son exemple. Réglemens pour arrêter les désordres contre les mœurs. Goût de Vespasien pour la simplicité. Sa douceur, sa modération. Expulsion des Philosophes. Exil & mort d'Helvidius Priscus. Vespasien répare les ruines de Rome, & l'embellit par de nouveaux ouvrages. Il protége les Lettres & les Arts. Vespasien est taxé d'avarice. On ne peut disconvenir qu'il n'ait aimé l'argent. Considérations qui diminuent cette tache. Conduite privée de Vespasien. Mort de Mucien: ses ouvrages. Avantures & mort de Sabinus & d'Epponine. Conjuration de Cécina & de Marcellus. Mort de Vespasien.*

Bonheur singulier de Vespasien dans la maniére dont il est parvenu à l'Empire.

ENtre les Princes qui sont parvenus au souverain pouvoir par la force des armes, & sans y être appellés par le droit de la naissance, il n'en est aucun dont l'avénement ait été plus heureux & plus honorable en toutes façons, que celui de Vespasien. Il fut porté sur le trône, & proclamé Empereur, sans qu'il lui en coutât ni intrigue ni effort, & sans y avoir presque d'autre part que de consentir aux vœux empressés de ceux qui vouloient son élevation. Il eut des ennemis à vaincre, mais il les vainquit sans être obligé de tirer lui-même l'épée. Des Chefs & des armées qui le connoissoient à peine, combattirent

pour

pour sa querelle avec un zèle admirable & avec le succès le plus brillant. Tous les obstacles étant applanis, il vint tranquillement prendre possession de l'Italie & de Rome, où il étoit attendu & désiré de tous les Ordres de l'Etat, comme le restaurateur & le sauveur de l'Empire.

Le Sénat, occupé du bien général, & sçachant combien la République avoit souffert des fréquentes & violentes secousses que lui avoient donné coup sur coup les derniéres révolutions, regardoit avec vénération un Prince sage, qui (a) n'useroit de sa prééminence sublime que pour l'avantage de ceux qui devoient lui obeir. Le peuple fatigué cruellement par les maux des guerres civiles, se promettoit de la bonté de Vespasien le rétablissement solide de la paix & de l'abondance. Les gens de guerre connoissoient mieux que les autres son mérite dans les armes. Ils le comparoient avec les lâches & malhabiles Empereurs dont il leur avoit fallu recevoir les ordres, & ils comptoient recouvrer par lui leur ancienne gloire.

Tous les Ordres de l'Etat prévenus des sentimens les plus favorables pour lui.
*Jos. de B. Jud. VII. 22.*

Ce ne fut donc point la flatterie, ni même le seul devoir, mais les sentimens du cœur, qui attirérent à Brindes, lorsqu'on sçut qu'il étoit près d'y arriver, un concours infini de personnes de toute condition, de tout sexe, & de tout âge. Mucien & les

Il est reçu dans l'Italie & à Rome avec une joie universelle.
*Dio.*

(a) Ὃς τὴν ὑπεροχὴν πρὸς μόνην ἐκέκτητο τὴν τῶν ἀρχομένων σωτηρίαν ἐσομένην. *Jos.*

& les premiers du Sénat s'étoient rendus dans cette ville : & Vespasien les confirma dans la bonne opinion qu'ils avoient de lui, par la facilité de son abord, par la douceur de ses maniéres, ne montrant point le faste d'un Empereur, mais plutôt la modération d'un particulier, ou du moins d'un Prince qui se souvenoit qu'il n'étoit pas né pour l'Empire, & que ceux dont il recevoit les respects avoient été longtems ses égaux.

Jos. Toute la route depuis Brindes jusqu'à Rome fut bordée d'une foule incroyable de peuple, qui lui prodiguoit les plus douces & les plus glorieuses acclamations : & la Capitale, lorsqu'il s'en approcha, devint presque déserte par l'empressement extrême qu'avoient tous les habitans pour venir au-devant de celui qu'ils appelloient *le bienfaiteur & le sauveur de la République*, *le seul Empereur digne de Rome.* Il eut une peine infinie à traverser les flots de cette immense multitude pour arriver à son Palais ; & pendant qu'il y offroit des sacrifices d'actions de graces, toute la ville étoit en réjouissances & en festins. Chacun à l'envi mêloit aux libations qu'il faisoit aux Dieux des vœux pour la prospérité du Prince. On prioit le Ciel de conserver longtems Vespasien pour le bonheur public, & de perpétuer à jamais dans sa famille la jouissance de l'Empire.

Domitien ne paroit devant lui

Domitien fut le seul qui prit peu de part à cette joie universelle, agité d'inquiétudes

des trop bien fondées sur sa conduite passée, & roulant encore actuellement dans son esprit des projets contraires à son devoir. Il avoit quité la Gaule, pour se trouver à l'arrivée de son pére en Italie. Vespasien le vit à Bénévent, & lui fit un accueil sévére, pendant qu'il distribuoit à tous les marques de sa bienveillance & de son amitié.

qu'en tremblant, & n'en reçoit qu'un accueil sévére.

*Dio.*

Ce sage Prince, en prenant les rênes de l'Empire, remplit parfaitement les hautes espérances que l'on avoit conçues de lui. Laborieux & appliqué, persuadé que la vie d'un Empereur est une vie de travail, il se livra tout entier aux soins du gouvernement, tous les jours éveillé de grand matin, & commençant sa journée par donner plusieurs heures au réglement des affaires qui se présentoient. Au moyen de cette application assidue il parvint à rétablir toutes les parties de l'Etat, qu'il trouvoit ébranlées & altérées par les convulsions des guerres civiles.

Vespasien s'applique à réformer l'Etat.

*Suet. Vesp.* 21. *Dio.*

*Plin. Ep.* III. 5.

*Suet. Vesp.* 8.

Nous avons vu à quels excès s'étoit portée la licence des Gens de guerre. On ne rentre pas tout d'un coup dans l'ordre, & l'esprit séditieux fermente longtems avant que de se dissiper. Les uns étoient fiers de leur victoire. Les vaincus conservoient le ressentiment de leur défaite. Vespasien, qui avoit toujours été ferme à l'égard des soldats, n'eut garde de se démentir lorsqu'il se vit Empereur. Parmi les vaincus il cassa les plus intraitables, & réduisit les

Sa conduite ferme à l'égard des Gens de guerre.

autres à l'observation exacte de la discipline. Pour ce qui est des troupes qui l'avoient élevé à la souveraine puissance, bien loin de les flatter par une molle complaisance, il leur fit même attendre longtems les récompenses qu'ils pouvoient se promettre légitimement.

Il rend au Sénat & à l'Ordre des Chevaliers leur ancien lustre. *Suet. 9.*

Il rendit au Sénat & à l'Ordre des Chevaliers leur antique splendeur. Ces deux Ordres étoient, & diminués pour le nombre par la cruauté des Princes, & avilis par les indignes sujets que la négligence des tems précédens y avoit laissé entrer. Vespasien, en sa qualité de Censeur, fit la revue & dressa un nouveau Tableau du Sénat & des Chevaliers. Il chassa ignominieusement ceux qui étoient souillés de quelque opprobre, & il les remplaça par les plus honnêtes-gens de l'Italie & des Provinces. A peine avoit-il trouvé deux cens Familles Sénatoriales, & il en augmenta le nombre jusqu'à mille. Il créa aussi de nouveaux Patriciens, parmi lesquels les quatre qui nous sont connus, sont grand honneur à son choix : le célébre Agricola, le pére de Trajan, Arrius Antoninus ayeul maternel de l'Empereur Antonin, & Annius Verus ayeul paternel de Marc-Auréle.

*Aur. Vict.*

*Tac. Agr. 9. Plin. Pan. 9. Jul. Capit.*

Son attention à maintenir l'égalité entre tous les citoyens. *Suet.*

Au-reste en relevant la dignité des Sénateurs, Vespasien ne prétendit point nourrir en eux une fierté tyrannique, qui préjudiciât à la liberté commune. Il vouloit que chacun jouît de ses droits ; & à l'oc-

l'occasion d'une querelle entre un Sénateur & un Chevalier, qui fut portée devant lui, il prononça en ces termes: „ Il „ (a) n'est point permis d'attaquer un „ Sénateur par des propos injurieux; mais „ le Droit naturel & les Loix autorisent „ à lui rendre injure pour injure".

Il rémédia à la multitude des procès, qui s'étoit prodigieusement accrue pendant les troubles. Le cours de la Justice ayant été interrompu, les anciens procès subsistoient sans être jugés, & il en étoit né un nombre infini de nouveaux à l'occasion des violences que ne manque pas d'entraîner après soi la guerre civile. Il érigea une commission pour faire rendre à chacun ce qui lui avoit été enlevé injustement pendant la guerre, & pour juger sans délai les affaires pendantes devant les Centumvirs. Cette Chambre fit si bien son devoir, qu'en très-peu de tems fut vuidée une foule de procès qui sembloit devoir durer plus que la vie des plaideurs, & les Tribunaux se trouvérent au courant. Pendant tout son régne Vespasien tint la main à l'exacte administration de la Justice, & souvent il la rendoit lui-même.

* Il fait vuider une multitude de procès, dont les Tribunaux étoient surchargés.

Le luxe des tables étoit un mal invétéré, & plus fort que toutes les loix. Vespasien le proscrivit par son exemple, & sous

Il réforme le luxe des tables par son exemple.

(a) Non oportere maledici Senatoribus, remaledici civile fasque esse. *Suet.*

*Tac. III. Ann. 55.*

ſous un Empereur ami de la ſimplicité les particuliers rougirent de donner dans de folles dépenſes. Cette réforme fut de durée, & elle ſubſiſtoit encore ſous Trajan au tems que Tacite écrivoit.

Réglemens pour arrêter les déſordres contre les mœurs.

Pour ce qui eſt des déſordres qui bleſſent l'honnêteté des mœurs, il ne faut pas s'attendre ſans-doute à trouver dans un Prince Payen des idées ſur cet article auſſi épurées que les maximes du Criſtianiſme. Veſpaſien lui-même n'étoit pas chaſte, comme je l'ai déjà remarqué. Mais il témoigna néanmoins du zèle contre les grands excès. Il renouvella le Sénatuſconſulte rendu ſous Claude, qui condamnoit à la ſervitude les femmes libres qui ſe proſtitueroient à des eſclaves. Comme rien n'eſt plus capable de jetter la Jeuneſſe dans la débauche, que la facilité qu'elle trouve à emprunter, il remit en vigueur les anciens réglemens contre les Uſuriers qui prêtoient aux fils de famille, & il les priva du droit d'exiger jamais leur payement, après même que le débiteur ſeroit devenu maître de ſa perſonne & de ſes biens par la mort de ſon pére.

Suet. Veſp. 11.

Tout ce qui marquoit de la molleſſe lui déplaiſoit ſi fort, que ſe voyant abordé par un jeune-homme bien parfumé, qui nommé récemment à un emploi militaire venoit lui en faire ſon remerciment, il fit un geſte d'indignation, auquel il ajoûta cette ſévére reprimande: „ J'aimerois „ mieux que vous ſentiſſiez l'ail": & il ré-

Suet. Veſp. 8.

révoqua les provisions de la charge qu'il lui avoit donnée.

Sa douceur, sa modération, son goût pour la simplicité, se soutinrent uniformement depuis le commencement de son régne jusqu'à sa mort. Il ne dissimula jamais la médiocrité de son origine, & il sembloit même affecter de la mettre en évidence par son attachement pour certains meubles de famille, & pour une petite maison de campagne, qu'il conservoit soigneusement, comme je l'ai déjà dit, dans l'état où son ayeule l'avoit laissée. Il se trouva des flatteurs qui voulurent lui fabriquer une généalogie, qu'ils faisoient remonter jusqu'aux fondateurs de Riéti sa patrie, & jusqu'à un compagnon d'Hercule, dont on montroit un monument sur le grand-chemin qui traversoit le pays des Sabins. Vespasien se moqua d'eux, & ce fut toute la récompense qu'ils eurent de leur adulation.

Goût de Vespasien pour la simplicité. Sa douceur, sa modération.

Suet. Vesp. 12. 15. Dio.

Il étoit si éloigné de rechercher le faste & l'éclat extérieur, que le jour qu'il triompha des Juifs, fatigué & ennuyé de la longueur de la cérémonie, il ne put s'en taire, & dit avec une franchise tout-à-fait aimable: „ (a) Je suis puni comme je le „ mérite. Il me sied bien, à l'âge où je „ suis, d'avoir voulu me décorer par le triom-

(a) Meritò se plecti, qui triumphum, quasi aut debitum majoribus suis, aut speratum umquam sibi, tam ineptè senex concupisset. *Suet.*

„ triomphe, comme si cet honneur étoit „ dû à mes ancêtres, ou que j'eusse jamais „ été à portée de l'espérer."

Quelques-uns jugeront peut-être qu'il porta trop loin le dédain de ces vains dehors, lorsqu'ayant reçu une lettre de Vologése avec cette inscription fastueuse, ARSACE ROI DES ROIS A FLAVIUS VESPASIEN, il suivit en répondant la même étiquette, & sans prendre aucune qualité lui donna celle de *Roi des Rois*. Selon les idées reçues parmi nous, Vespasien paroîtroit en ce point mal soutenir vis-à-vis de l'étranger la Majesté Impériale. Mais son esprit, tourné déterminément au solide, traitoit de petitesse tout ce qui étoit de pur cérémonial.

Il vivoit familiérement avec les Sénateurs, les invitant à sa table, & allant manger chez eux. En (a) un mot il n'étoit Empereur que par son attention vigilante au Bien public. Du-reste il se conduisoit en simple citoyen.

Il témoignoit au Sénat en corps une considération & une déférence, dont le souvenir étoit perdu depuis Auguste. Il se rendoit assidu aux assemblées de la Compagnie, il la consultoit sur toutes les affaires; & lorsque quelque indisposition, ou la fatigue l'empêchoit de s'expliquer lui-mê-

a) Τό, τι σύμπαν τῇ προνοίᾳ τῶν κοινῶν αὐτοκράτωρ ἐνομίζετο. Εἰς δὲ δὴ τἆλλα πάντα κοινὸς καὶ ἰσοδίαιτος σφίσιν ἦν. *Dio.*

même, ce n'étoit point le miniſtére d'un Queſteur qu'il employoit pour y ſupléer, ſes fils lui ſervoient d'interprétes.

Rien ne me paroît plus eſtimable dans tout le gouvernement de Veſpaſien, que l'union parfaite qui régna toujours entre lui & Tite ſon fils. Il ne tint pourtant pas aux eſprits amateurs de la diſcorde, qu'il ne s'élevât quelque nuage, quelque commencement d'altération. Lorſque Tite eut pris Jéruſalem, les ſoldats tranſportés de joie le proclamérent *Imperator* ou *Général vainqueur*; & quand il voulut partir, ils employérent non ſeulement les priéres, mais les menaces, pour l'engager à reſter au milieu d'eux, ou à les emmener avec lui. Delà quelques-uns ſoupçonnérent une manœuvre ſecrette de la part de Tite, & un projet de ſe faire en Orient un établiſſement indépendant de ſon pére. Il vint en Egypte, & en faiſant la cérémonie de la conſécration du Bœuf Apis, il porta le diadême ſuivant le rit ancien; mais cette marque de la Royauté priſe par Tite donna lieu à de malignes interprétations. Il fut informé de ces bruits, & il réſolut de les détruire par la diligence de ſon retour en Italie. Elle fut telle, qu'il ſe préſenta à ſon pére ſans être attendu; & en l'abordant, il lui dit, comme pour réfuter les ſoupçons téméraires qui avoient couru ſur ſon compte, „ Me voici venu, mon pére, „ me voici."

Suet. Tit. 5.

Il eſt douteux ſi ces ſoupçons avoient

frappé Vespasien lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y parut pas dans sa conduite. Il partagea avec son fils l'honneur du triomphe; il l'associa à la Censure, à la Puissance Tribunicienne; il le fit son collégue dans sept Consulats. Tite lui tenoit lieu de premier Ministre. Il écrivoit des lettres, il dressoit des Edits au nom de son pére. Enfin il prit la charge de Préfet du Prétoire, ou Commandant-Général de la Garde du Prince. Ainsi Vespasien confioit à son fils & successeur le soin de sa sureté & de sa vie: & il est difficile de dire auquel des deux une cordialité si pleine de franchise faisoit le plus d'honneur.

Cette magnanime confiance de Vespasien s'étendoit, toute proportion gardée, à tous ceux qui lui obéissoient. Comptant sur leur affection, parce qu'il sçavoit qu'il la méritoit, il abolit, dans le tems même que la guerre duroit encore, l'indigne coutume de visiter & de fouiller ceux qui vouloient aborder l'Empereur. Les portes de son Palais étoient toujours ouvertes, & Dion dit positivement qu'elles n'étoient point gardées: ce qui signifie aumoins que les gardes avoient ordre de n'en refuser l'entrée à personne.

*Suet. Vesp. & Dio.*

Jamais ces ombrages sinistres, qui avoient causé la mort à tant d'innocens sous les Empereurs précédens, n'entrérent dans l'esprit de Vespasien. Il en étoit si peu susceptible, que ses amis l'exhortant à se donner de garde de Metius Pomposianus, né, di-

disoient-ils, sous une position des astres qui lui promettoit l'Empire, bien loin de chercher à s'en défaire, il l'éleva en dignité, & le fit Consul, disant : „ S'il devient „ Empereur, il se souviendra que je lui „ aurai fait du bien." Il est pourtant à propos d'observer que chez Vespasien la confiance en son horoscope & en celle de ses enfans, partageoit & obscurcissoit un peu la gloire de cette conduite généreuse. Il y comptoit si pleinement, qu'il osa déclarer en plein Sénat qu'il auroit ses enfans pour successeurs, ou que personne ne lui succéderoit. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'aimoit point le sang. Les spectacles inhumains des Combats de gladiateurs, quelque autorisés qu'ils fussent par la coutume, lui paroissoient ce qu'ils étoient, & ne lui faisoient aucun plaisir. A plus forte raison ménageoit-il le sang illustre : & s'il se trouve quelques exemples de personnes punies de mort sous son régne sans l'avoir mérité, ou il faut s'en prendre à Mucien, qui gouverna pendant quelque tems avec un pouvoir absolu en son absence, ou le consentement donné par Vespasien lui-même aura été l'effet de la surprise. Les suplices mêmes les plus justes tiroient des larmes de ses yeux.

Suet. Vesp. 25.

Suet. Vesp. 15. & Dio.

Il ne fut point vindicatif, & le souvenir même des injures ne put altérer sa douceur. Il maria splendidement la fille de Vitellius son ennemi, & il lui donna une riche dot. Un misérable affranchi de Néron l'avoit

 au-

autrefois insulté dans une circonstance où l'offense étoit très-sensible. L'impatience avec laquelle Vespasien supportoit la honte qui rejaillissoit sur tout l'Empire des procédés de Néron travesti en Acteur & en Musicien de Théatre, lui ayant attiré, comme je l'ai remarqué ailleurs, une disgrace, & une défense de paroître à la Cour, il demandoit à Phebus, qui remplissoit l'Office d'Huissier de la Chambre, où il se retireroit, où il iroit: & l'insolent affranchi lui répondit par un terme qui revient à ce que nous dirions, *A la potence*. Quand Vespasien fut devenu Empereur, Phebus fut étrangement allarmé: il se présenta pour lui faire d'humbles excuses, & lui demanda grace. Vespasien se contenta de répéter son expression: „ Va t-en, „ dit-il, à la potence. "

S'il laissoit impunie l'insolence d'un esclave, on peut juger avec quelle indulgence il supportoit la liberté de ses amis. Sa patience fut mise à l'épreuve par Mucien, qui prétendant lui avoir donné l'Empire, agissoit presque avec lui d'égal à égal. Vespasien le souffroit, & jamais il ne lui en fit que des reproches secrets entre amis communs. Dans le public il continua de lui donner toutes les marques possibles de considération & de reconnoissance, il l'éleva en dignité, & le fit une seconde & une troisiéme fois Consul.

Il ne s'offensoit point des plaisanteries, & il y répondoit sur le même ton. Si l'on af-

affichoit des pasquinades contre lui, comme c'étoit dès-lors l'usage à Rome, il en faisoit afficher de contraires, se défendant comme il étoit attaqué, & moins curieux de garder son rang que d'éviter le soupçon même de hauteur.

Les Philosophes seuls le contraignirent d'user à leur égard d'une sévérité opposée à son inclination. Le Stoïcisme avoit fait de grands progrès à Rome depuis un tems, & les maximes orgueilleuses de cette secte reçues dans des esprits étroits & faciles à s'échauffer, inspiroient à plusieurs un amour de la liberté fort voisin de la révolte, & une aversion décidée pour la Monarchie. La tyrannie des derniers Césars avoit prêté une belle matiére à leur zèle; & sans considérer que les circonstances étoient bien changées, ils abusoient de la douceur du gouvernement de Vespasien pour sapper par leurs discours les fondemens d'une autorité qu'ils auroient dû apprendre aux peuples à respecter & à chérir. Quelques uns s'en expliquoient ouvertement, & faisoient des leçons publiques d'indépendance. Cette licence pouvoit avoir de fâcheuses suites, & néanmoins Vespasien eut besoin d'être pressé par Mucien pour prendre contre ces Docteurs de sédition un parti de rigueur. Il les bannit de Rome par une Ordonnance, exceptant le seul Musonius, à qui son rang de Chevalier Romain, & apparemment plus de retenue, méritérent une distinction. Expulsion des Philosophes.

 Deux

Deux d'entre eux, plus fougueux que les autres, furent condamnés à être enfermés dans des Iles; & ils prouvérent par leur conduite la justice de la sentence prononcée contre eux. Hostilius déclamoit actuellement contre la Monarchie lorsqu'il apprit sa condamnation, & ce fut pour lui un motif de continuer son invective avec encore plus de véhémence. Demetrius le Cynique n'obéit point, & affecta même de se montrer devant Vespasien avec insolence, ne se levant point pour le saluer, & ne lui rendant aucune marque de respect. Vespasien se contenta de lui faire dire: „ Tu fais tout ce qui est en toi pour que „ je t'ôte la vie, mais je ne tue point un „ chien qui aboye. "

Il fut pourtant obligé quelque tems après de punir de mort un de ces Cyniques, dont l'audace ne pouvoit être reprimée par une moindre rigueur. Deux de ces prétendus Philosophes, qui par leur folie deshonoroient un si beau nom, rentrérent furtivement dans Rome malgré la défense; & l'un d'eux, nommé Diogéne, vint dans le Théatre, & invectiva outrageusement contre Tite à l'occasion de ses amours avec Bérénice. On arrêta ce téméraire, & on le battit de verges. Son compagnon, qui se nommoit Eras, crut en être quite pour la même peine, & il imita l'insolence de Diogéne, ou même la surpassa. Il fut trompé dans son attente. On le jugea plus criminel que son camarade, de l'exemple du

duquel il n'avoit point profité, & il eut la tête tranchée.

On ne peut s'empêcher d'être fâché qu'un homme aussi recommandable par bien des endroits qu'Helvidius Priscus, ait imité par ses procédés sauvages des Maîtres si peu dignes de lui servir de modéles. Il eût dû bien plutôt se régler sur Thraséa son beaupére, qui en évitant de prendre aucune part aux crimes de Néron, ne lui manqua jamais de respect. Helvidius, dont j'ai déjà rapporté des traits d'indiscrétion par rapport à Vespasien, sembla par une témérité soutenue prendre à tâche de l'irriter. Lorsque tous les Ordres allérent au-devant de ce Prince nouvellement arrivé en Italie, seul il ne le salua point du nom de César, mais il le traita comme simple particulier. Dans tous les Edits qu'il donna durant le cours de sa Préture, il ne fit aucune mention de l'Empereur. Enfin il lui résista souvent en face dans le Sénat avec une audace qui passoit toute mesure: ensorte que Vespasien non seulement se trouva excédé, mais soupçonna qu'il y avoit du dessein dans ces grands éclats d'Helvidius, & qu'il cherchoit à se faire un parti. On peut croire que Mucien aigrit encore ces soupçons, & que ce fut lui qui détermina Vespasien à livrer Helvidius à la justice du Sénat.

Exil & mort d'Helvidius Priscus.

Ainsi à la premiére scéne que renouvella ce hardi Sénateur, les Tribuns du peuple se saisirent de sa personne, & le mirent

entre les mains de leurs Huissiers. Nous sommes peu instruits de la procédure qui fut faite en conséquence : nous sçavons seulement que Vespasien le relegua, & ensuite envoya ordre de le tuer.

Il s'étoit fait violence pour en venir à cette extrémité, & bientôt il s'en repentit. Il voulut révoquer l'ordre, & faire courir après ceux qui en étoient porteurs. Mais on le trompa : on lui fit croire qu'il étoit trop tard, & qu'Helvidius ne vivoit plus.

C'est une tache sur le régne de Vespasien que la mort d'Helvidius. Il suffisoit d'éloigner de la ville & des affaires un homme d'un esprit trop républicain, mais qui d'ailleurs faisoit honneur à son siécle par la sublimité de sa vertu. Ce n'est pas néanmoins que je prétende justifier son audace imprudente, & sa liberté intraitable. Je m'imagine même que Tacite ne l'approuvoit pas, & qu'il a fait la censure de la conduite d'Helvidius sans le nommer, lorsqu'après avoir loué la douceur & la sagesse d'Agricola, qui calmoit l'humeur farouche de Domitien, il ajoûte cette belle & judicieuse réflexion. (*a*) Que ceux qui ne sçavent admirer que les excès, apprennent que même sous les mauvais

(*a*) Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis Principibus magnos viros esse : obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum Reipublicæ usum, ambitiosâ morte inclaruerunt. *Tac. Agr.* 44.

vais Princes il peut se trouver de grands-hommes ; & que la modestie & la déférence envers ceux qui jouissent de l'autorité, pourvu qu'elles soient accompagnées d'activité & de vigueur, méritent plus d'estime, que les incartades violentes de ces glorieux, qui sans aucune utilité pour la République, ont cherché à faire du bruit dans le monde par leur mort.

On ignore la date précise de l'exil & de la mort d'Helvidius. Mr. de Tillemont place ces événemens, & l'expulsion des Philosophes vers les années que nous comptons 826 & 827 de Rome.

Un des grands objets de l'attention de Vespasien, fut le rétablissement de la ville dans son ancienne magnificence. Lorsqu'il parvint à l'Empire, Rome se ressentoit encore de l'incendie de Néron. La face en étoit défigurée par des masures, par de grands espaces vuides de bâtimens. Vespasien, pour accélérer l'achévement de l'ouvrage, abandonna au premier occupant les emplacemens vuides, que les propriétaires n'auroient point rebâtis dans un certain terme qu'il fixa. Il reconstruisit lui-même plusieurs édifices publics, qui avoient péri ; & toujours ennemi de la vanité & du faste, il y fit graver, non pas son nom, mais celui des premiers auteurs. Il montra surtout un zèle très-vif pour le rétablissement du Capitole, qui avoit été commencé avant son retour, comme je l'ai dit d'après Tacite. Helvidius Priscus, alors

Vespasien répare les ruines de Rome, & l'embellit par de nouveaux ouvrages.

*Suet. Vesp. 8. & 9.*

*Zonar.*

*Suet. & Dio.*

Pré-

Préteur, en posa la première pierre. Mais on réserva sans-doute à Vespasien une portion à laquelle personne n'avoit mis la main. Il donna l'exemple d'en emporter lui-même les démolitions sur son dos, & il en fit faire autant aux premiers du Sénat, afin qu'aucun citoyen ne se crût dispensé de prêter son ministére à un ouvrage qui avoit pour objet la Religion, & le culte du plus grand des Dieux.

Non content d'avoir réparé les ruines de Rome, il voulut aussi l'embellir par de nouveaux édifices, tels que le Temple de la Paix, dont j'ai déjà parlé; un Temple en l'honneur de Claude, à qui il étoit redevable de l'agrandissement de sa fortune; & un vaste & magnifique Amphithéatre, qui subsiste encore en partie aujourd'hui sous le nom de *Colisée.* Il n'acheva pas ce dernier édifice, & ce fut l'Empereur Tite son fils qui le dédia.

Il protége les Lettres & les Arts. *Suet. Vesp. 18.*

Un Prince si bon & si sage ne pouvoit manquer de protéger les Lettres & les Arts. Il est le premier qui ait stipendié les Professeurs d'Eloquence Grecque & Latine, leur assignant sur le Fisc une pension annuelle de cent mille sesterces (*a*). Il récompensa aussi & encouragea par des gratifications les meilleurs Poëtes de son tems, qui tiennent le second rang, mais à une grande distance, après ceux du siécle d'Auguste. Saleius Bassus, dont le talent Poëtique

*Dial. de Caus. corr. Eloq. 5. & 9.*

(*a*) *Douze mille cinq cens livres.*

tique est fort vanté dans un Ouvrage composé sous Vespasien, reçut de sa libéralité en une seule fois cinq cens mille sesterces (*a*). Il ne nous reste rien de ce Poëte. Mais Valerius Flaccus, Martial, & Stace, quoique ces deux derniers ayent fleuri principalement sous Domitien, vérifient le jugement que j'ai porté de leur mérite, d'après les plus grands connoisseurs.

Suétone cite aussi avec éloge les récompenses distribuées par Vespasien à des Architectes, à des Méchaniciens, à des Musiciens ; & il est juste de louer une munificence si bien placée, pourvu que nous estimions encore davantage la bonté du même Prince envers les simples Manœuvres. Un Ingénieur avoit imaginé un moyen de transporter à peu de frais au Capitole des colonnes d'une grandeur énorme. Vespasien (*b*) loua l'invention, & accorda une gratification considérable à l'inventeur, mais il le dispensa d'en venir à l'exécution. „ Il faut, lui dit-il, „ que le menu peuple puisse gagner sa vie".

Vespasien est taxé d'avarice. *Suet. Vesp.* 16. 19. 23.

Parmi tant de bonnes qualités de ce Prince, il est pourtant un endroit foible : c'est l'amour de l'argent. Il a été blâmé d'avoir rétabli les impôts abolis sous Galba, d'en avoir ajoûté de nouveaux & très-

(*a*) *Soixante-deux mille cinq cens livres.*

(*b*) Præmium pro commento non mediocré obtulit, operam remisit, præfatus *sineret se plebeculam pascere.* Suet.

très-onéreux, & d'avoir ſurchargé certaines provinces juſqu'à doubler les tributs qu'elles payoient avant lui. On ne peut excuſer dans un Empereur des trafics, qui auroient été honteux même pour des particuliers, & qu'il exerçoit tout ouvertement, achetant des marchandiſes préciſément pour les revendre plus cher. Bien plus, il vendoit les charges aux candidats, les abſolutions aux accuſés, innocens ou coupables. Cénis ſa concubine négocioit ces ſortes d'affaires, dont le produit étoit ſi grand, qu'on ne doutoit point qu'elle ne le partageât avec l'Empereur. On imputoit encore à Veſpaſien d'employer à deſſein dans les Finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorſqu'ils ſe ſeroient enrichis, ſe ſervant d'eux, diſoit-on, comme d'éponges, qu'il preſſoit après les avoir laiſſé ſe remplir.

*Dio.*

*Suet.*

On ne peut diſconvenir qu'il n'ait aimé l'argent.

Divers motifs pouvoient influer dans cette conduite de Veſpaſien, mais il eſt conſtant que ſon inclination naturelle l'y portoit. Ayant longtems vécu à l'étroit, il avoit appris à connoître le prix de l'argent. C'eſt ce qui lui fut reproché par un vieil eſclave, qui le voyant devenu Empereur lui demanda avec les priéres les plus humbles & les plus preſſantes d'être mis gratuitement en liberté. Comme Veſpaſien le refuſoit, & exigeoit de l'argent „ Je le vois bien, dit l'eſclave: le re„ nard change de poil, mais non de ca„ ractére".

Veſ-

Vespasien ne se cachoit point de sa cupidité pour l'argent. On peut même dire qu'il en faisoit trophée, sans aucune attention à garder la dignité de sa place. Les Députés d'une ville ou d'un peuple étant venus lui annoncer que par délibération publique on avoit destiné un (a) million de sesterces à lui dresser une statue colossale: „ Placez-la ici sans perdre „ de tems, leur dit-il en présentant sa „ main formée en creux: voici la base „ toute prête". Les traits de cette espéce sont fréquens dans sa vie. Un de ses Officiers qu'il considéroit & aimoit, le sollicitant de donner une Intendance à quelqu'un qu'il disoit être son frére, le Prince se douta qu'il y avoit un marché. Il manda secrettement le candidat lui-même, & s'étant fait compter par lui la somme promise à celui qui l'appuyoit, il lui donna sur le champ l'emploi souhaité. Cependant le solliciteur, sans rien sçavoir de ce qui s'étoit passé, étant revenu à la charge: „ Je te conseille, lui dit „ Vespasien, de te pourvoir d'un autre „ frére; car celui que tu croyois ton fré„ re, est le mien". Dans un voyage qu'il faisoit en litiére, il remarqua que son muletier s'étant arrêté comme pour ferrer ses mules, un plaideur avoit profité de l'occasion pour lui présenter une requête. „ Combien as-tu gagné à ferrer la mu-

(a) *Cent vingt-cinq mille livres.*

„ mule”? dit Veſpaſien au muletier; & il l'obligea de lui donner la moitié de la ſomme. L'expreſſion de Veſpaſien a paſſé, comme tout le monde ſçait, en proverbe parmi nous. Il avoit mis un impôt, que nos Auteurs n'ont pas jugé à propos d'expliquer, ſur les urines: & Tite ſon fils, qui avoit l'ame grande, lui témoigna deſapprouver une exaction ſi ſordide. Lorſque Veſpaſien reçut le premier argent de cet impôt, il le porta au nez de ſon fils, & lui ayant demandé s'il ſentoit mauvais: „ Eh bien, ajoûta-t-il, vous „ ſçavez pourtant d'où vient cet argent”.

On voit qu'il s'étudioit à couvrir par des railleries, ſouvent aſſez heureuſes, la honte & la baſſeſſe de ſon panchant. Mais il n'en eſt pas moins convaincu d'une cupidité indécente: & c'eſt à juſte titre qu'il s'attira de la part des Alexandrins le ſurnom de *Cybioſactes*, dont ils s'étoient autrefois (a) ſervis pour taxer la baſſe avidité d'un de leurs Rois. Les Romains en firent auſſi des farces dans ſes funerailles. Ils avoient l'uſage comique de faire repréſenter la perſonne du mort par un bouffon, qui en exprimoit le caractére par ſes geſtes & par ſes diſcours. Celui qui faiſoit ce ridicule perſonnage dans les obſéques de Veſpaſien, demanda à quoi ſe montoit la dépenſe de la cérémonie: & comme on lui répondit qu'el-

(a) *Voyez Hiſt. de la Rép. T. XII. p.* 320.

qu'elle alloit à (*a*) dix millions de sesterces : „ Donnez-moi cette somme, s'é„ cria-t-il, & jettez mon corps, si vous „ le voulez, dans le Tibre".

Considérations qui diminuent cette tache.

Mais plusieurs considérations d'un très-grand poids doivent, sinon disculper Vespasien, (car parmi les traits que j'ai rapportés il en est d'entiérement inexcusables) du-moins empêcher que l'on ne conçoive de lui une idée méprisante, & réhabiliter en grande partie sa réputation.

Premiérement, s'il vendit des absolutions, il ne fit jamais condamner un innocent pour envahir sa dépouille ; & après les Caligula & les Néron c'étoit un mérite. Il ne confisqua pas même les biens de ceux qui étoient morts les armes à la main contre lui, & il laissa passer leur succession à leurs enfans ou autres héritiers.

En second lieu, il trouva les finances tellement épuisées par les prodigalités de ses prédécesseurs, par les déprédations de leurs Ministres, par les dissipations inséparables des guerres civiles, qu'en arrivant à l'Empire il déclara que la République avoit besoin de (*b*) quarante mille millions de sesterces, qui font cinq mille millions de nos livres Tournois, pour pouvoir subsister. Dans une si étonnante détresse, il lui étoit impossible de soulager les peuples, & c'étoit même une nécessité pour lui d'au-

(*a*) *Douze cens cinquante mille livres.*

(*b*) *Cette somme a paru trop forte à Budé, & il la réduit, par le changement de* quadringenties *en* quadragies, *à la dixième partie.*

d'augmenter les impositions.

Enfin un moyen d'apologie très-puissant en sa faveur, c'est qu'il (*a*) fit un excellent usage des sommes qu'il amassoit par des voies souvent odieuses. Simple & œconome dans sa dépense personnelle, il étoit magnifique dans celles qui avoient le public pour objet. Je ne parle point ici des édifices dont il orna la capitale. Mais il exerça de très-grandes libéralités envers tous ceux qui se trouvérent dans le cas de les mériter. Il facilita à plusieurs l'entrée du Sénat, en remplissant ce qui leur manquoit du côté de la fortune. Il secourut des Consulaires pauvres par une pension annuelle de (*b*) cinq cens mille sesterces. Il répara les dommages que plusieurs villes avoient soufferts, soit par des tremblemens de terre, comme Salamine & Paphos dans l'Ile de Chypre, soit par des incendies, & il y ajoûta même de nouveaux embellissemens. Il fit des ouvrages & des dépenses considérables pour les grands-chemins, sans vexer les habitans des pays par lesquels ils passoient. J'ai fait mention de sa munificence à l'égard de ceux qui cultivoient avec succès les Lettres & les Arts. Un si digne usage des richesses publiques montre assûrément un grand Prince. Si Vespasien eût assouvi l'avidité des Courtisans par des largesses inconsidérées, il leur auroit paru libé-

*Aur. Vict.*

(*a*) Malè partis optimè usus est. *Suet.*
(*b*) *Soixante-deux mille cinq cens livres.*

libéral, & ils lui eussent aisément passé ce que pouvoient avoir de reprehensible les moyens par lesquels il faisoit venir l'argent dans ses coffres.

Pour achever le portrait de Vespasien, je dois dire un mot de sa conduite privée, où régnoit la simplicité, & des maniéres pleines d'une aimable familiarité. Il se mettoit de grand matin, comme je l'ai dit, au travail; & ce n'étoit qu'après avoir lu ses lettres, & l'état de sa maison jour par jour, qu'il admettoit ses amis à son lever. Pendant qu'ils lui faisoient leur cour, il se chaussoit & s'habilloit lui-même. Ensuite venoient les affaires publiques, où il falloit représenter. Lorsqu'elles étoient terminées, le reste de la journée étoit donné au délassement, & partagé entre la promenade, un intervalle de repos, le bain, & enfin un soupé modeste, mais pourtant honnête, auquel il invitoit toujours plusieurs illustres convives. Alors il se livroit à sa gayeté naturelle, & c'étoient-là les momens favorables, qu'épioient avec grand soin ses Officiers pour lui demander des graces. Il aimoit beaucoup à plaisanter, comme on l'a vu par plusieurs de ses bons-mots rapportés ci-dessus, & il se permettoit en ce genre, non seulement l'urbanité & l'enjouement, mais la licence.

Conduite privée de Vespasien. *Suet.* 21. 22. 29. & *Dio.*

Après cet exposé du caractére & du gouvernement de Vespasien, & les fastes que j'ai dressés de son régne, il me reste peu d'événemens à raconter.

Mu-

Mort de Mucien : ses ouvrages. Tillem. Vesp. art. 19.

Mucien mourut avant lui, après avoir été trois fois Consul. Nous ne sçavons aucun détail de ce que fit sous le régne de Vespasien cet homme plus célébre que solidement estimable. J'observerai seulement qu'il fut Auteur. Pline le cite souvent pour des Observations surtout d'Histoire & de Géographie Orientale ; & nous apprenons par un autre témoin, qu'il compila & donna au public tout ce qu'il put trouver dans les anciennes Bibliothéques de monumens de l'esprit & de l'éloquence des illustres Romains qui avoient fleuri pendant les derniers tems de la République. Pline ne nous a pas laissé ignorer une attention superstitieuse de Mucien, qui pour se préserver du mal d'yeux portoit sur soi une mouche vivante enveloppée dans un linge blanc.

Avantures & mort de Sabinus & d'Epponine. Tac. Hist. IV. 67. Plut. Amat. Dio.

La mort du Gaulois Sabinus & d'Epponine sa femme fut précédée & accompagnée de circonstances extrêmement touchantes. J'ai dit comment Sabinus ayant pris part à la révolte de Civilis, fut vaincu par les Séquanois. Il lui étoit aisé de s'enfuir en Germanie : mais il étoit retenu par sa tendresse pour une jeune épouse, la plus vertueuse & la plus accomplie de toutes les femmes, qu'il ne lui étoit possible ni de laisser, ni d'emmener avec lui. Il avoit des grottes souterraines fort profondes, fort amples, qui lui servoient d'asyle pour cacher ses trésors, & dont personne n'avoit connoissance, sinon deux de ses affranchis.

Ré-

Résolu de s'y cacher lui-même il renvoya tout son monde, comme s'il eût eu dessein de s'ôter la vie par le poison, & il ne garda auprès de sa personne que les deux affranchis sur la fidélité inviolable desquels il comptoit. Avec eux il mit le feu à sa maison de campagne, pour faire croire que son corps auroit été consumé par les flammes; & s'étant retiré dans sa caverne, il dépêcha l'un d'eux à sa femme pour lui annoncer qu'il n'étoit plus. Il sçavoit quel cruel coup ce seroit pour elle, & sa vue étoit de persuader dans le public la vérité du bruit de sa mort par la sincérité de la douleur d'Epponine. C'est ce qui arriva en effet. Epponine désespérée se jetta par terre, s'abandonna aux cris, aux pleurs, aux gémissemens, & passa dans cet état trois jours & trois nuits sans manger. Sabinus instruit de sa situation, en craignit les suites pour elle, & il la fit avertir secrettement qu'il n'étoit point mort, qu'il se tenoit caché dans une sure retraite; mais qu'il la prioit de continuer ses démonstrations de douleur, pour entretenir une erreur qui lui étoit salutaire.

Epponine joua parfaitement la comédie: elle alloit voir son mari pendant la nuit, & ensuite elle reparoissoit, sans donner aucun soupçon d'un si étrange mystére. Peu à peu elle s'enhardit; ses absences furent plus longues, & elle s'enterra presque toute vive avec Sabinus, ayant seulement attention d'aller de tems en tems à

la ville. Bien plus, étant devenue grosse, elle se délivra elle-même comme une lionne dans son antre, & nourrit de son lait deux fils qu'elle mit au monde dans ce triste séjour, & dont l'un mourut dans la suite en Egypte, l'autre avoit voyagé en Gréce, & pouvoit être encore en vie lorsque Plutarque écrivoit. Epponine passa dans cette ténébreuse retraite neuf ans consécutifs, si l'on en excepte un intervalle de sept mois, pendant lesquels, sur quelques espérances qu'on lui avoit données, elle conduisit son mari à Rome, après l'avoir si bien déguisé qu'il n'étoit pas reconnoissable; & n'ayant rien trouvé de solide dans ce qu'on lui avoit fait espérer, elle le ramena dans sa cavèrne.

Enfin Sabinus fut découvert. On le prit avec sa femme & ses enfans, & on les mena tous prisonniers à Rome. Ils parurent devant l'Empereur, & Epponine dans cette extrémité vérifia encore merveilleusement son nom, qui en Langage Celtique signifioit *Héroïne*. Elle parla à Vespasien avec courage, elle tâcha de l'attendrir, & lui présentant ses enfans: „ César, lui dit-„ elle, j'ai mis au monde ces tristes fruits „ de notre disgrace, & je les ai allaités „ dans l'horreur des ténébres, afin de „ pouvoir vous offrir un plus grand nom-„ bre de suplians. " Vespasien versa des larmes, mais il ne laissa pas d'envoyer Sabinus & Epponine au suplice, & il ne fit grace qu'à leurs enfans. Une raison d'Etat

mal

mal entendue, & les maximes Romaines de tout tems cruelles à l'égard des étrangers, l'endurcirent contre des priéres si touchantes, & contre sa propre clémence. Epponine outrée ne garda plus de mesures, & insultant audacieusement un Prince qu'elle ne pouvoit fléchir, elle se reprocha à elle-même les humbles priéres auxquelles elle s'étoit abaissée, lui déclarant qu'elle avoit vécu dans l'obscurité d'un tombeau avec plus de satisfaction que lui sur le trône. Le suplice de cette généreuse Gauloise fit frémir tout Rome, & Plutarque attribue à la vengeance que les Dieux en tirérent, la chute de la maison de Vespasien, qui s'éteignit dans ses deux fils.

La conjuration de Cécina & d'Eprius Marcellus est le dernier fait que Dion raconte avant la mort de Vespasien : & je n'ai rien à ajoûter à ce que j'en ai dit dans les Fastes, sinon que Tite eut grande raison de se hâter de prévenir un danger très-pressant ; & que lorsqu'il fit poignarder Cécina, il avoit la preuve manifeste de son crime dans un discours séditieux écrit de sa main, & destiné à engager les soldats à la révolte. C'est donc à tort que quelques-uns ont accusé Tite d'avoir voulu venger sur Cécina sa jalousie au sujet de Bérénice, & de s'être défait d'un rival aimé.

Conjuration de Cécina & de Marcellus. Suet. Tit. 6. & Dio.

Vict. Epit.

Vespasien étoit parvenu à l'âge de près de soixante & dix ans, sans autre incommodité que quelques attaques de goute, & sans

Mort de Vespasien. Suet. Vesp. 23. 24. & Dio.

ſans avoir beſoin d'autre régime que de la diéte qu'il obſervoit réguliérement un jour chaque mois. Son humeur gaie contribuoit ſans-doute beaucoup à ſa bonne ſanté. Il ne s'inquiétoit pas aiſément; & même les prétendus préſages qui effrayoient les autres à ſon ſujet, étoient pour lui matiére à plaiſanterie. On débita que le Mauſolée des Céſars s'étoit tout d'un coup ouvert. „ Ce prodige ne me regarde point, dit „ Veſpaſien, je ne ſuis point de la race „ d'Auguſte. " Une Cométe ayant paru au Ciel avec une chevelure, il dit à ceux qui s'en entretenoient: „ Si cet Aſtre me-„ nace quelqu'un, c'eſt le Roi des Par-„ thes, qui a de longs cheveux, & non pas „ moi, qui ſuis chauve. "

Sa maladie commença par de légers mouvemens de fiévre, qu'il reſſentit étant en Campanie. Il revint auſſitôt à Rome, d'où il alla ſuivant ſa coutume à une campagne voiſine de Riéti, qui étoit ſon ſéjour ordinaire pendant les chaleurs de l'Eté. Il y fit grand uſage des eaux minérales de Cutilies (*a*), qui ſont extrêmement froides. L'uſage de ces eaux ne convenoit point à ſon état; & la maladie s'augmentant conſidérablement, il connut lui-même le danger, & dit: „ Je (*b*) m'imagine que je de-„ viens Dieu. " Il faiſoit alluſion par ce mot à l'apothéoſe qui devoit ſuivre ſa mort.

(*a*) *Cotigliano, au Duché de Spolète.*
(*b*) Ut puto, Deus fio. *Suet.*

mort. Il s'affoiblissoit de jour en jour ; & cependant il n'interrompoit en rien ses occupations accoutumées, il vaquoit aux affaires, il donnoit audience dans son lit. Enfin se sentant défaillir, il fit un effort pour se lever ; en disant : „ Il faut qu'un „ Empereur meure debout : " & il expira entre les bras de ceux qui le soutenoient, le vingt-quatre Juin de l'an de Rome que nous comptons 830, ayant vécu soixante-neuf ans sept mois sept jours, & régné dix ans moins six jours. Car nous avons remarqué d'après Tacite, qu'il datoit le commencement de son régne du premier Juillet, jour auquel il avoit été proclamé Empereur à Alexandrie.

Vespasien est le premier des Empereurs depuis Auguste qui ait pu réconcilier le Peuple Romain avec la Monarchie. Après cinquante-six ans de tyrannie, il fit éprouver à Rome & à l'Univers les douceurs d'une bonne & sage administration. On peut hardiment le comparer à Auguste, qu'il surpasse par la légitimité des voies qui l'élevérent à l'Empire, & qu'il égale dans la maniére dont il en usa.

Avant que de passer au régne de Tite, fils aîné & successeur de Vespasien, je dois enfin rendre compte au Lecteur de la guerre des Juifs & de la prise de Jérusalem.



# LIVRE XVI.

## §. I.

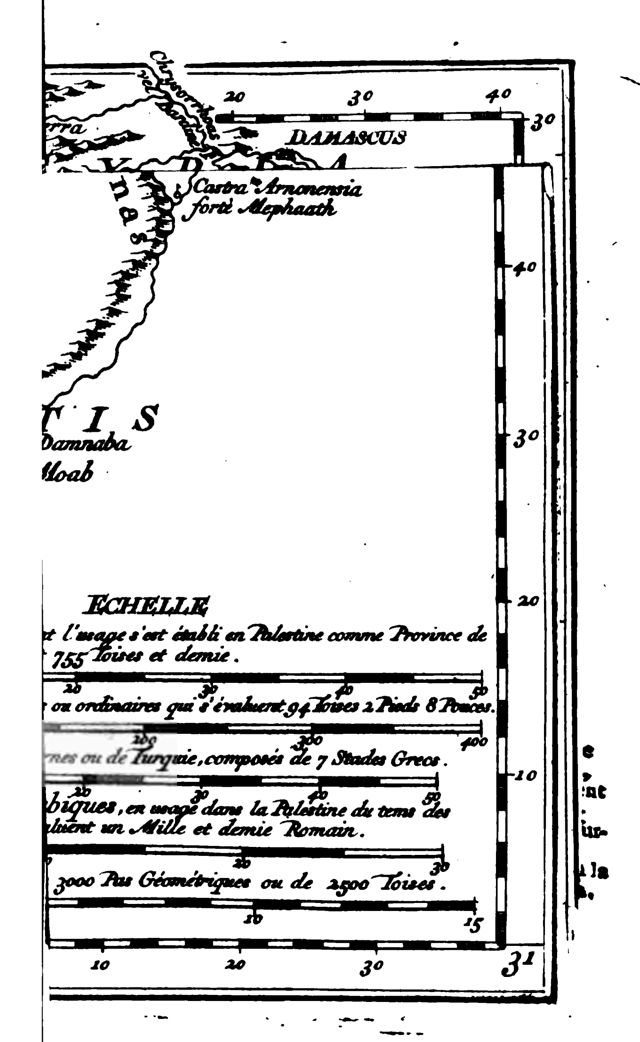
*La ruine des Juifs événement très-intéressant, surtout par rapport à la Religion. Force & importance du témoignage de Joséphe. Nécessité d'abréger son récit dans cet Ouvrage. Zèle des Juifs pour leur Religion : premiére source d'antipathie contre les Romains. Anciennes Prophéties mal entendues : second principe de révolte. Foule d'Imposteurs. Judas le Galiléen, auteur d'une faction qui se perpétue. Florus Intendant de la Judée sur la fin du régne de Néron. Etat affreux où il trouve la Judée. Gouvernement tyrannique de Florus. Cestius, Gouverneur de Syrie, néglige de remédier au mal. Florus se propose de faire naître la guerre. Troubles dans Césarée entre les Juifs & les Idolâtres, habitans de cette ville. Florus entretient les troubles, au-lieu de les éteindre. Sédition dans Jérusalem occasionnée par Florus, & punie avec une cruauté capable de porter les Juifs au désespoir. Epoque du commen-*

*cement*

*cement de la guerre. Trois partis parmi les Juifs. Nouvelle sédition dans Jérusalem. Perfidie de Florus. Nouveau carnage des Juifs. Officier envoyé par le Gouverneur de Syrie pour examiner l'état des choses. Le Roi Agrippa tâche de calmer les esprits des Juifs, & il les engage à plier sur quelques articles, mais il ne peut obtenir d'eux qu'ils se soumettent à Florus. Les séditieux refusent les victimes présentées au nom des Romains. Les Grands, après avoir tenté inutilement de ramener les séditieux, implorent contre eux le secours de Florus & d'Agrippa. Guerre intestine dans Jérusalem entre les Grands & la plus saine partie du Peuple d'une part, & les séditieux de l'autre. Ceux ci restent vainqueurs. Horrible perfidie des séditieux envers la Garnison Romaine. Les Juifs de Césarée sont exterminés. Toute la Syrie remplie de carnages par les combats entre les Juifs & les Syriens. Cypros & Machéronte enlevées aux Romains. Siége de Jérusalem par Cestius : il manque plusieurs fois l'occasion de prendre la ville. Il est poursuivi dans sa retraite par les Juifs. Plusieurs Juifs s'enfuyent de Jérusalem. Les Chrétiens en sortent, & se retirent à Pella. Plaintes portées à Néron contre Florus. Le Conseil des Juifs distribue les départemens. Joséphe envoyé en Galilée. Sages arrangemens de Joséphe pour le civil & pour le mili-*

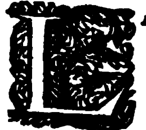
*taire. Jean de Giscale, ennemi de Joséphe, lui suscite bien des traverses. Caractére de ce scélérat, & son histoire. Vespasien est chargé par Néron de la guerre contre les Juifs. Il assemble son armée à Ptolémaïde. Il entre dans la Galilée. Siége de Jotapate. Prise de cette ville. Joséphe retiré dans une caverne, y est découvert. Il consent à se rendre, inspiré selon qu'il l'assure, par un mouvement divin. Fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne. Ils se tuent tous les uns après les autres, & Joséphe délivré d'eux se rend aux Romains. Prétendues prédictions de Joséphe. Il est bien traité par Vespasien. Prise de Japha par les Romains. Ils taillent en piéces les Samaritains attroupés sur le Mont Garizim. Prise & destruction de Joppé. Vespasien marche vers Tibériade, qui lui ouvre ses portes. Il prend Tarichée. Clémence de Tite. Près de 40000 scélérats mis à mort, ou vendus par Vespasien, contre la foi donnée. Il achéve la conquête de la Galilée. Jean s'enfuit de Giscale à Jérusalem. Il y augmente le trouble & la folle ardeur pour la guerre. Rapines, brigandages, cruautés exercées par les factieux. Ils prennent le nom de Zélateurs. Ils s'emparent du Temple. Discours d'Ananus au peuple contre les Zélateurs. Le peuple prend les armes, & force la premiére enceinte du Temple. Trahison de Jean de Giscale.*

*Les*



DAMASCUS
Castra Arnonensia
forte Mephaath
T I S
Damnaba
Moab
ECHELLE
t l'usage s'est établi en Palestine comme Province de
755 Toises et demie.
ou ordinaires qui s'évaluent 94 Toises 2 Pieds 8 Pouces.
nes ou de Turquie, composés de 7 Stades Grecs.
biques, en usage dans la Palestine du tems des
luent un Mille et demie Romain.
3000 Pas Géométriques ou de 2500 Toises.
31

*Les Zélateurs appellent les Iduméens à leur secours. Discours de Jésus Grand-Pontife aux Iduméens, pour les détourner de l'alliance des Zélateurs. Il ne peut rien gagner sur eux. Les Iduméens introduits par les Zélateurs dans la Ville & dans le Temple, font un grand carnage du peuple. Mort du Pontife Ananus, tué par les Iduméens. Cruautés exercées par les Zélateurs & par les Iduméens. Jugement & mort de Zacharie fils de Baruch. Les Iduméens reconnoissent qu'ils ont été trompés par les Zélateurs, & se retirent de Jérusalem. Nouvelles cruautés des Zélateurs. Horrible oppression du peuple de Jérusalem. Vespasien laisse les Juifs se ruiner par leurs fureurs intestines. Prise de Gadare, Capitale de la Pérée. Réduction de tout le pays. Toute la Judée soumise hors Jérusalem, & trois forteresses occupées par les brigands. Vespasien est obligé d'interrompre la guerre contre les Juifs. Il délivre Joséphe de ses chaînes. Tite est envoyé par son pére pour assiéger Jérusalem.*



LA ruine des Juifs est un événement très-intéressant par lui-même, & qui le devient encore infiniment davantage, lorsqu'il est considéré sous le rapport qu'il a avec la Religion. Une guerre sanglante, & où les fureurs des par-

La ruine des Juifs, événement très-intéressant, surtout par rapport à la Religion.

partis conſpirent avec les armes de l'étranger pour la deſtruction de la Nation, ou plutôt y forcent malgré lui un ennemi plein de clémence, qui ne demandoit qu'à épargner les vaincus; un Peuple ancien & fameux, qui de ſon pays, comme d'un centre, s'étoit répandu dans toutes les parties du Monde connu, frappé des plus horribles calamités dont aucune Hiſtoire ait conſervé le ſouvenir; une grande & ſuperbe ville livrée en proie aux flammes, & onze cens mille habitans enſévelis ſous ſes ruines; un Temple, la merveille de l'Univers, & l'objet de la vénération de ceux mêmes qui ſuivoient un autre culte, tellement détruit qu'il n'en reſte pas pierre ſur pierre; voilà ſans-doute des faits bien capables, quand ils ſeroient purement humains, d'exciter l'intérêt le plus vif. Mais combien ces mêmes faits nous deviennent-ils précieux, lorſque nous faiſons réflexion qu'ils renferment une des preuves des plus éclatantes de la vérité de notre ſainte Religion; qu'ils avoient été prédits par Jéſus-Chriſt quarante ans auparavant, lorſqu'ils étoient ſans aucune apparence; que la diſperſion du Peuple Juif & la ruine du Temple entrent dans le ſyſtême de l'Evangile, au moyen duquel la connoiſſance du vrai Dieu ne devoit plus être renfermée dans une ſeule Nation, ni ſon culte attaché à un Lieu particulier; enfin que ces déſaſtres, les plus affreux qu'il ſoit poſſible d'imaginer, ſont

la

la vengeance que Dieu tira du plus grand crime qui ait jamais été commis sur la Terre, & de la mort cruelle & ignominieuse de son Fils?

La Providence divine a voulu qu'une Histoire si importante nous fût transmise par un témoin oculaire, & qui a eu lui-même grande part aux principaux événemens; par un témoin nullement suspect de favoriser les Chrétiens, & qui a vu les preuves de la colére céleste sur sa malheureuse patrie, comme il le remarque à plusieurs reprises dans son Ouvrage, mais qui en a ignoré la cause. Joséphe n'avoit garde de penser que les Juifs se fussent attiré l'indignation de Dieu en rejettant & crucifiant le Messie promis à leurs Péres, puisque, par une adulation aussi folle qu'impie, il appliquoit aux ennemis & aux destructeurs de sa Nation les oracles qui lui annonçoient un Libérateur.

Force & importance du témoignage de Joséphe.

Il a traité sa matiére dans un très-grand détail, se faisant un devoir de n'omettre aucune circonstance, parce que dans un Ouvrage consacré à cet unique objet, il se proposoit d'en instruire pleinement & ses contemporains & toute la postérité. Parmi nous ces faits sont fort connus, non seulement des Sçavans, mais du commun des Lecteurs, au moyen de la traduction de Joséphe qui a paru dans le siécle dernier, & qui a été & est encore lue avidement. D'ailleurs ce qui faisoit l'objet unique de l'Historien Juif, n'est qu'une pe-

Nécessité d'abréger son recit dans cet Ouvrage.

tite partie de l'ouvrage que j'ai entrepris. C'est donc pour moi une nécessité de me serrer, & d'abréger ma narration, en tâchant néanmoins de ne manquer aucun des traits qui caractérisent les principaux acteurs, surtout aucun de ceux qui portent l'empreinte du doigt de Dieu visiblement marqué dans ce grand événement.

Zèle des Juifs pour leur Religion : première source d'antipathie contre les Romains.

La Nation Juive étoit alors plus attachée qu'elle ne l'avoit jamais été à la Religion de ses Péres. Il est vrai que le commerce avec les Etrangers, & l'étude de la Philosophie des Grecs, avoient gâté quelques particuliers. L'Epicuréisme, si contraire à la Religion même naturelle, s'étoit introduit parmi eux, & avoit formé la secte des Sadducéens. Mais cette secte, quoiqu'embrassée par les plus illustres d'entre les Prêtres, étoit renfermée dans un petit nombre de personnes. Le gros de la Nation sembloit, en conséquence de son mélange avec les Idolâtres, avoir redoublé de zèle pour la pureté de son culte. Les Pharisiens, qui affectoient une grande rigidité, avoient seuls du crédit parmi le peuple : il les écoutoit seuls, & il avoit même, sur leur autorité, reçu diverses observances, qui ajoûtées à la Loi lui servoient comme de haie, & fortifioient le mur de séparation entre les Juifs & les Gentils. De-là plusieurs séditions, soit contre leurs Rois, lorsqu'ils les trouvoient trop complaisans pour les usages des Romains, soit contre les Romains eux-

mêmes.

mêmes. J'ai décrit avec étendue celle qu'excita l'affaire de la ſtatue de Caligula, & qui mit la Nation à deux doigts de ſa ruine. Le zèle des Juifs étoit ſi vif & ſi ardent, qu'ils ne ſouffroient pas que l'on fît même entrer dans leur pays les images des Céſars, adorées par-tout ailleurs; & les Magiſtrats & Généraux Romains avoient égard à ce ſcrupule. Joſéphe rapporte que Vitellius Gouverneur de Syrie ſe préparant à traverſer la Judée avec ſon armée pour aller faire la guerre à Arétas Roi des Arabes, les premiers de la Nation vinrent au devant de lui, & lui repréſentérent que les drapeaux de ſes Légions étoient chargés d'images, qui ſelon leur Loi ne devoient point paroître dans toute la contrée. Vitellius reçut favorablement leur requête, & ayant fait prendre une autre route à ſon armée, il vint à Jéruſalem accompagné ſeulement de ſes amis.

*Joſ. Ant. XVIII. 7.*

Un autre principe de révolte chez les Juifs, étoient les oracles qui regardoient le Meſſie, mal entendus & mal interprétés. Ils ſçavoient que les tems marqués par les Prophétes étoient accomplis; & leurs paſſions ne leur ayant pas permis de reconnoître un Sauveur, qui ne les délivroit que de la ſervitude du Péché, & non de celle des Romains, ils étoient toujours prêts à écouter tout Impoſteur qui leur annonceroit la liberté, & la domination ſur leurs ennemis. Auſſi l'Hiſtoire de Joſéphe eſt remplie, dans les tems dont je parle, d'en-

Anciennes Prophéties mal entendues: ſecond principe de révolte.

Foule d'Impoſteurs.

d'entreprises tentées par des Fourbes de toute espéce pour se faire Rois, ou pour secouer le joug de l'étranger. Souvent ils emmenoient un grand peuple dans les déserts, en promettant de magnifiques prodiges. A peine une de ces troupes étoit-elle dissipée, qu'il s'en formoit une nouvelle sous quelque nouveau Séducteur. Celui dont la faction se perpétua le plus longtems & avec le plus d'éclat, fut Judas le Galiléen, dont il est parlé dans les *Actes des Apôtres**.

* V. 37.

Judas le Galiléen auteur d'une faction qui se perpétue.

*Jos. Ant. XVII.* 1. & 2. & *de B. Jud. II.* 7.

C'étoit un homme habile, éloquent, attaché aux principes des Pharisiens, qu'il outroit encore, & auxquels il ajoûtoit un amour de la liberté qui alloit jusqu'au fanatisme. Lorsque la Judée, après la mort d'Archélaüs, fut réduite en Province Romaine, Quirinius y étant venu par ordre d'Auguste, pour faire le (a) dénombrement des personnes & des biens, Judas, appuyé d'un autre Pharisien nommé Sadoc, s'éleva publiquement contre un usage qu'il traitoit de tyrannique. Il prétendit que les déclarations auxquelles on vouloit les astreindre, étoient une vraie servitude. Il excita ouvertement le peuple à la révolte, soutenant que les Juifs n'avoient point d'autre Seigneur ni d'autre Maître que Dieu seul. Ses clameurs séditieuses n'eurent pas de grandes suites dans le moment:

(a) *Ce dénombrement n'est pas celui dont il est parlé dans* St. Luc, II. *Il lui est postérieur de dix à onze ans.*

ment: ceux qu'il avoit ameutés, furent obligés de se disperser par la fuite. Mais il laissa des sectateurs, qui embrassérent son dogme favori avec tant d'obstination, qu'il n'est point de suplice si cruel qu'ils ne souffrissent volontiers, plutôt que de donner à aucun mortel le nom de Maître & de Seigneur. Ces forcenés, par leurs maximes orgueilleuses, entretinrent dans l'esprit des peuples un levain de rebellion, qui après avoir causé plusieurs troubles passagers, s'échauffa enfin si violemment à l'occasion des injustices & des excès odieux de l'Intendant Gessius Florus, que le feu ne put s'éteindre que par la ruine totale de la Nation.

Florus fut envoyé pour gouverner la Judée l'an onziéme de l'Empire de Néron, ayant obtenu cet emploi par le crédit de sa femme, qui étoit amie de Poppéa. Il trouva le pays dans un état qui eût offert à un Gouverneur sage, actif & bien intentionné, une belle matiére à exercer ses talens & ses vertus, mais qui ne parut à Florus qu'une occasion de piller & de s'enrichir. Il n'est aucun de cette foule de Séducteurs que j'ai dit s'être élevés depuis que la Judée obéissoit aux Romains, dont les mouvemens n'eussent laissé de fâcheux restes. Quoiqu'ils n'eussent pas réussi, leurs factions n'avoient pas pu être tellement exterminées, qu'il ne s'en sauvât plusieurs particuliers; & comme la Judée est un pays de montagnes, & qui

AN. R. 816.

Florus Intendant de la Judée sur la fin du régne de Néron.

Etat affreux où il trouve la Judée.

*Jos. Ant.* XX. 6. 9. & *de B. Jud.* II. 12. 13.

dans

dans son voisinage a de grands déserts, ceux qui avoient échappé au fer des Romains, trouvoient aisément des asyles & de sures retraites, d'où se réunissant ensuite, & s'attroupant, ils désoloient le pays par des brigandages affreux. Toutes ces différentes branches de Séditieux s'accordoient dans l'attachement aux maximes de Judas le Galiléen. Tous couvroient leurs fureurs du prétexte d'un zèle ardent pour la défense de la liberté commune, se prétendant suscités de Dieu pour lever l'opprobre de la Nation assujettie à l'étranger, & menaçant de la mort quiconque demeureroit soumis aux Romains. Ainsi tout ami de la paix devenoit l'ennemi de ces furieux : ils pilloient les maisons, tuoient les personnes, bruloient les villages ; & se répandant dans toutes les parties de la Judée, ils la remplissoient de carnages & d'horreurs.

De ces troupes de brigands se détachoient quelques-uns des plus audacieux, qui venoient à Jérusalem dans le dessein d'y allumer le feu de la sédition, & d'y détruire le parti de ceux qui se seroient opposés à une révolte. N'étant pas assez forts pour les attaquer ouvertement, ils employoient la voie des assassinats, qu'ils commettoient journellement jusques dans le Temple. Ils étoient munis d'une arme très-courte, qu'ils portoient cachée sous leurs robes, & se mêlant dans la foule aux grands jours de Fêtes ils frappoient tout d'un

d'un coup ceux qui avoient le malheur de leur être suspects, & ensuite ils faisoient les étonnés, ils joignoient leurs plaintes à celles des spectateurs, ensorte qu'il n'étoit pas possible de les reconnoître. Ils prirent pour premiére victime Jonathas, qui avoit été Grand-Pontife; ils tuérent encore plusieurs autres illustres citoyens; & ces sortes de meurtres devinrent si fréquens, que tout le monde étoit dans des défiances continuelles, & que personne ne croyoit pouvoir paroître dans les rues sans courir risque de la vie.

Albinus, prédécesseur immédiat de Florus, avoit nourri l'audace de ces scélérats par l'impunité. Bassement & indignement avide, il vendoit la sureté publique à prix d'argent. Ceux qui étoient arrêtés & mis dans les prisons pour cause de brigandages, obtenoient leur élargissement, moyennant les présens qu'ils avoient soin de lui faire; & nul n'étoit criminel que celui qui n'avoit rien à donner. Il vendoit aux factieux la licence de tout oser; & ses Officiers imitant son exemple, tiroient des petits les contributions que les puissans payoient au Gouverneur. Il se forma ainsi plusieurs bandes de brigands, qui rangées chacune sous un Chef exerçoient impunément toutes sortes de violences. Les citoyens, amateurs de la tranquillité, devenoient leur proie; & n'espérant obtenir aucune justice, s'ils étoient pillés ils gardoient le silence; s'ils avoient été épar-

gnés

gnés ils se trouvoient heureux ; & la crainte d'un danger toujours présent les réduisoit à faire leur cour à des misérables, dignes des plus grands suplices.

Gouvernement tyrannique de Florus.

Florus, qui succéda à Albinus, le fit regreter. Albinus cachoit au-moins sa marche, & paroissoit susceptible de quelque honte. Florus au-contraire fit publiquement trophée de ses injustices, de ses rapines, de ses cruautés, & il se conduisit à l'égard de la Nation des Juifs comme un bourreau qui eût été envoyé pour exécuter des criminels. Sans miséricorde, sans pudeur, il ne sçavoit ni s'attendrir sur les maux, ni rougir de tout ce qui est le plus honteux. Réunissant la ruse à l'audace, il excelloit dans l'art funeste de jetter des nuages sur l'évidence de la justice & du bon droit. C'étoit peu pour lui de vexer & de piller les particuliers : il dépouilloit les villes entiéres, il ravageoit un grand pays tout-à-la fois. Ses intelligences avec les brigands éclatoient à la vue de tous, & il n'y manquoit que de publier à son de trompe une permission générale de voler & de tuer, à condition de lui réserver une part du butin. Un gouvernement si tyrannique fit déserter la contrée ; & il y eut un grand nombre de familles qui abandonnérent leurs établissemens & leurs biens, pour aller chercher au-moins chez l'étranger la sureté & la paix.

Cestius Gouver-

Les Juifs avoient une ressource dans le Gouverneur de Syrie. Cestius Gallus, qui de-

depuis la guerre des Parthes terminée par Corbulon avoit réuni le commandement des Légions à l'administration civile, & de l'autorité duquel relevoit l'Intendant de la Judée. Mais nul ne fut assez hardi pour aller lui porter des plaintes à Antioche, lieu de sa résidence ordinaire. On attendit qu'il vînt à Jérusalem. Il s'y rendit pour la Fête de Pâques de l'an de Jésus-Christ soixante-six, douziéme de Néron. Les Juifs, au nombre de trois millions, l'environnérent, le supliant de prendre pitié des malheurs de la Nation, & lui demandant justice de Florus, qui en étoit le fléau. Cestius appaisa cette multitude par de belles paroles, mais il n'apporta aucun remède efficace au mal; & s'en retournant à Antioche, il fut accompagné jusqu'à Césarée par Florus, qui lui déguisa les choses, & les tourna à son avantage.

neur de Syrie néglige de remédier au mal.

*Jos. de B. Jud. II. 18.*

AN. R. 817.

. Néanmoins cet Intendant craignit les suites d'une affaire où tout le tort étoit de son côté, & pour l'étouffer il résolut de faire naître la guerre. Il ne doutoit pas que si le pays demeuroit en paix, les Juifs excédés de mauvais traitemens, ne s'adressassent enfin à l'Empereur; au-lieu qu'une révolte ouverte les rendant coupables, leur ôteroit tout moyen de se faire écouter. Ainsi pour les contraindre de se porter aux derniéres extrémités, il s'étudia à agraver de plus en plus leur misére. Dans ces circonstances survint à Césarée un mouvement qui favorisa ses vues, & lui four-

Florus se propose de faire naitre la guerre.

fournit un prétexte pour en entamer l'exécution.

Troubles dans Césarée entre les Juifs & les Idolâtres, habitans de cette ville.

*Jos. Ant. XV.* 13. & *de B. Jud. I.* 16.

La ville de Césarée avant que d'être bâtie par Hérode subsistoit déjà sous le nom de *Tour de Strabon*; mais elle étoit délabrée & tomboit presque en ruines. Hérode, invité par la situation, en voulut faire un monument de sa magnificence, & de sa reconnoissance envers Auguste. Il la rebâtit à neuf, il y creusa un port, il y construisit un palais pour lui : & comme jamais la Religion n'embarrassa sa politique, il y dressa des Statues, il y éleva un Temple en l'honneur du Prince, qu'il révéroit bien plus sincérement que le Dieu du Ciel. Ainsi dans cette ville, habitée par des Syriens & par des Juifs, se voyoit un mélange d'idolâtrie & de culte du vrai Dieu. C'étoit une source de division, & pendant que Félix frére de Pallas gouvernoit la Judée, la querelle s'échauffa entre les deux Nations qui habitoient Césarée. Les Juifs prétendoient tenir le premier rang dans une ville qui reconnoissoit Hérode leur Roi pour fondateur. Les Syriens au-contraire soutenoient qu'ils représentoient les anciens habitans de la Tour de Strabon; & ils ajoûtoient qu'Hérode n'avoit pas prétendu la rebâtir pour l'usage des Juifs, puisqu'il y avoit érigé des Temples & des Statues. On ne s'en tint pas de part & d'autre à de simples paroles, on en vint aux mains, il y eut des séditions, des combats. Enfin le Magistrat

*Jos. Ant. XX.* 6. & *de B. Jud. II.* 12.

Ro-

Romain intervint, & ayant réduit par la force les plus opiniâtres, il obligea les deux partis à vivre en paix, jusqu'à ce que l'Empereur eût prononcé sur le fond du différend. La réponse de Néron donna gain de cause aux Syriens, & elle arriva précisément dans le tems que tout étoit en feu dans la Judée sous Florus. On peut bien penser que les Juifs de Césarée furent peu contens de ce jugement ; & leurs adversaires en triomphérent avec une arrogance qui augmenta le dépit de ceux qui avoient succombé, & leur donna lieu de le faire éclater.

Les Juifs avoient une Synagogue dans Césarée près d'un terrain qui appartenoit à un Syrien. Ils tentérent plusieurs fois d'engager le propriétaire à leur vendre cet emplacement, lui en offrant un prix beaucoup au-dessus de sa valeur. Mais il rejetta avec dédain leurs propositions, même il entreprit d'y bâtir, & y commença des boutiques, qui gênoient & rendoient fort étroit le passage pour aller à la Synagogue. Les plus échauffés de la Jeunesse des Juifs eurent recours à la force, & tombérent sur les ouvriers. Florus condamna & arrêta cette voie de fait. Alors les plus puissans & les plus riches de la Nation entrérent en négociation avec lui, & moyennant huit talens (a) qu'ils lui donnérent, ils en tirérent une promesse d'empêcher la con-

*Jos. de B. Jud. II. 13. 14.*

Florus entretient ces troubles, au-lieu de les éteindre.

(a) *Vingt-quatre mille livres.*

construction des boutiques. Mais Florus, aussi perfide qu'intéressé, ne leur avoit donné cette parole que pour avoir leur argent; & lorsqu'il l'eut touché, il s'en alla à Sébaste ou Samarie, les laissant en liberté d'agir selon qu'ils le voudroient, comme s'il leur eût vendu simplement la permission de se faire justice à eux-mêmes. Cette politique tendoit visiblement à allumer la querelle, au-lieu de l'éteindre: & c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Le lendemain du départ de Florus étoit un jour de Sabbat: & pendant que les Juifs s'assembloient dans leur Synagogue, un idolâtre des plus factieux plaça précisément à leur passage un vase de terre renversé, sur lequel il se mit en devoir de sacrifier des oiseaux selon le rit du Paganisme. Les Juifs furent outrés de cette insulte faite à leur Religion, & de la profanation d'un Lieu qu'ils regardoient comme saint. Les plus âgés & les plus sages d'entre eux vouloient que l'on s'adressât au Magistrat. Mais la Jeunesse fougueuse n'écouta point les remontrances de ses Anciens. Elle court aux armes: & comme les adversaires, qui avoient comploté l'affaire du sacrifice, s'étoient tenus soigneusement prêts, il se livre un combat, dans lequel les Syriens eurent l'avantage non seulement sur les Juifs, mais sur l'Officier Romain, qui étoit venu avec des soldats pour appaiser le tumulte: ensorte que les Juifs

Juifs emportant les Livres de la Loi se retirérent en un lieu nommé Narbata, à soixante stades (a) de Césarée. Les plus illustres d'entre eux, au nombre de douze, allérent à Sébaste trouver Florus pour implorer sa protection, le faisant souvenir respectueusement des huit talens qu'il avoit reçus. Mais au-lieu d'accomplir ses engagemens, Florus ordonna que les suplians fussent mis en prison, leur faisant un crime de l'enlévement des Livres de la Loi.

Les Juifs de Jérusalem furent touchés de ce que souffroient leurs fréres de Césarée, & se contenoient néanmoins dans le devoir. Mais Florus, qui avoit pris à tâche d'allumer la guerre, envoya dans le même tems enlever du trésor du Temple dix-sept talens (a), sous le prétexte du service de l'Empereur. Cet attentat poussa à bout la patience du peuple. On accourt de toutes parts au Temple, & une multitude infinie, jettant des cris d'indignation & de douleur, invoque le nom de César, & demande d'être délivrée de la tyrannie de Florus. Quelques-uns de ces boutefeux de sédition qui s'étoient introduits, comme je l'ai dit, dans Jérusalem, invectivérent contre l'Intendant, le chargérent d'injures, & pour le tourner en ridicule ils alloient une tasse à la main par toute la ville

Sédition dans Jérusalem, occasionnée par Florus, & punie avec une cruauté capable de porter les Juifs au désespoir.

(a) *Deux lieues & demie.*
(a) *51000 livres.*

le quêter pour lui, comme pour un misérable tourmenté de la faim. Cette dérision publique ne fit pas honte à Florus de son amour pour l'argent, mais ajoûta la colére à la cupidité. Oubliant Césarée, où avoient commencé les troubles, pour la pacification desquels il étoit même payé, il marche furieux du côté de Jérusalem, & plus avide encore de butin que de vengeance, il méne avec lui grand nombre de soldats, cavalerie & infanterie, cherchant le bruit & l'éclat, & voulant d'une étincelle aisée à étouffer produire un incendie. Le peuple intimidé pensa à conjurer l'orage, & sortant au-devant de l'armée il se disposoit à recevoir Florus avec tous les honneurs dûs à sa place. Florus détacha un Officier à la tête de cinquante cavaliers, avec ordre de dissiper cette multitude, & de déclarer qu'il ne s'agissoit point d'appaiser par des soumissions feintes celui qu'ils avoient outragé avec tant d'insolence; & que le tems étoit venu de montrer leur amour pour la liberté par des effets, & non par de simples discours. C'étoit-là porter aux Juifs un défi, mais qui ne fut point accepté. Le peuple avoit des intentions pacifiques, & bien fâché de ne pouvoir rendre les Romains témoins de son obéissance, chacun se retira chez soi, & la nuit se passa dans les craintes & dans les allarmes.

Florus alla loger au Palais d'Hérode, &

& le lendemain s'étant assis sur son tribunal, il vit venir à lui les Chefs des Prêtres & tous les plus illustres personnages de la ville, à qui il dénonça qu'ils eussent à lui livrer ceux qui l'avoient insulté, s'ils ne vouloient attirer eux-mêmes sur leurs têtes la punition que méritoient les coupables. Ils lui répondirent : „ Que le peuple de Jé-
„ rusalem étoit ami de la paix, & qu'ils
„ lui demandoient grace pour ceux qui
„ l'avoient offensé. Que dans une si gran-
„ de multitude il n'y avoit pas lieu de s'é-
„ tonner qu'il se trouvât quelques témé-
„ raires, que la vivacité de l'âge portât à
„ s'oublier. Qu'il étoit actuellement im-
„ possible de démêler ceux qui étoient en
„ faute, vu que la crainte & le repentir
„ les réunissoient avec les autres dans un
„ même langage, & qu'il ne restoit plus
„ aucun caractére qui les distinguât. Qu'il
„ convenoit à Florus de maintenir la Na-
„ tion en paix; qu'il devoit conserver pour
„ les Romains une ville qui faisoit un des
„ ornemens de leur Empire ; & qu'il étoit
„ plus juste de pardonner à un petit nom-
„ bre de coupables en faveur d'une foule
„ infinie d'innocens, que de perdre tout
„ un peuple bon & fidéle en haine d'une
„ poignée d'audacieux."

Ces représentations n'eurent d'autre effet que d'aigrir Florus. Enflammé de colére, il ordonne aux soldats d'aller piller la ville haute, qui étoit l'ancienne forteresse de David sur la montagne de Sion, *Jos. de B. Jud. VI. 6.*

& de faire main-basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient. Les soldats, aussi avides que leur Chef, & autorisés par ses ordres,
*Id. ibid.* les passérent encore. Leur fureur ne se ren-
*ll. 14.* ferma pas dans les bornes qui leur étoient marquées : ils forçoient l'entrée de toutes les maisons, tuant tout ce qui se présentoit à eux, sans distinction de sexe ni d'âge. Le nombre des morts, en y comprenant les enfans & les femmes, se monta à trois mille six cens. Il y eut quelques personnages distingués, qui saisis par les soldats furent amenés à Florus, & il les fit battre de verges & mettre en croix. Parmi eux on remarqua quelques Chevaliers Romains : & Joséphe a raison d'observer que c'étoit une entreprise bien tyrannique à Florus, que de traiter si cruellement des hommes Juifs de naissance, mais Romains par état & par les titres qui leur avoient été communiqués.

Bérénice étoit alors à Jérusalem pour l'accomplissement d'un vœu de Nazaréat, qu'elle avoit fait à Dieu. Attendrie sur le triste sort de ses compatriotes, cette Princesse fit ce qui dépendoit d'elle pour fléchir la colére impitoyable de Florus. Elle lui envoya à diverses reprises plusieurs de ses Officiers ; & voyant qu'elle n'obtenoit rien, & que les soldats exerçoient jusques sous ses yeux toutes sortes de cruautés sur les malheureux Juifs, elle vint elle-même se présenter à l'Intendant comme supliante. Mais rien n'étoit capable de

vain-

vaincre: dans Florus la fureur de la vengeance soutenue de la cupidité de s'enrichir. Il rebuta Bérénice: elle courut risque d'être insultée en sa présence, & blessée par les soldats; & elle s'estima heureuse d'aller chercher sa sureté dans son Palais, où elle s'enferma avec une bonne garde.

Epoque du commencement de la guerre.

Cet événement, que nous pouvons regarder comme l'époque du commencement de la guerre, tombe sous l'an de Jésus-Christ 66, & est fixé par Joséphe au seize du mois Artemisius, qui, suivant l'estimation de Scaliger & de Mr. de Tillemont, répond à peu près à notre mois de Mai.

Trois partis parmi les Juifs.

Nous y voyons concourir de la part des Juifs trois ordres différens d'Acteurs, qu'il est important de distinguer pour se former une idée juste de l'état des choses, & pour bien entendre tout ce que nous aurons à raconter dans la suite: les Grands & les premiers de la Nation, toujours amis de la paix, & attentifs à la maintenir, parce qu'ils voyoient les conséquences funestes d'une révolte; un parti de séditieux, qui par un amour forcené de la liberté, ou plutôt pour acquérir sous ce prétexte la licence de toutes sortes de crimes, souffloient le feu de la guerre; enfin le gros de la multitude, disposée par elle même à suivre l'impression de ses Chefs, mais quelquefois entraînée par l'audace des séditieux; qui réussirent à la fin à s'en rendre les maîtres.

Nouvelle sédition dans Jérusalem. Perfidie de Florus. Nouveau carnage des Juifs.

Le lendemain de l'exécution militaire dont je viens de parler, le peuple outré de douleur s'attroupa dans la ville haute, & là redemandant à Florus le sang de ceux qui avoient été tués la veille, il se livroit aux plus violens emportemens. Les Chefs des Prêtres & les Grands, allarmés de ce commencement de sédition, accourent en hâte; & déchirant leurs vêtemens, mêlant les priéres aux exhortations, ils persuadérent à cette multitude de se séparer, & la tranquillité parut rendue à la ville.

Ce n'étoit pas le plan de Florus, aux intérêts duquel convenoient le trouble & la guerre. Il avoit mandé de Césarée deux Cohortes, qui actuellement n'étoient pas loin de la ville; & par une horrible perfidie, il entreprit de livrer à leur merci le peuple de Jérusalem. D'une part il déclara aux principaux d'entre les Prêtres, qu'il falloit qu'ils engageassent le peuple à aller au-devant de ces Cohortes, & qu'il regarderoit cette démarche comme une preuve de la soumission sincére de la Nation. De l'autre part il envoya aux deux Cohortes un ordre secret de ne point rendre le salut aux Juifs; & supposant avec beaucoup de vraisemblance, que cette marque d'inimitié & de hauteur irriteroit ceux qui se croiroient méprisés, & les porteroit à renouveller leurs clameurs contre lui, par le même ordre il enjoignoit aux Cohortes de charger les Juifs, & de les traiter en ennemis, au premier cri par lequel ils oseroient

roient témoigner leur indignation. Ce noir projet réussit. Les Prêtres ayant déterminé le peuple avec bien de la peine à sortir de la ville pour aller recevoir les Cohortes qui arrivoient, quelques séditieux qui s'étoient mêlés parmi la troupe, s'irritérent de ce qu'on leur refusoit le salut; & s'en prenant à Florus, ils élevérent leurs voix pour invectiver contre sa tyrannie. Dans le moment les Cohortes se jettent sur une multitude sans armes & sans défense, qui n'eut de ressource que dans la fuite. La précipitation & le désordre furent tels, qu'il y en eut un plus grand nombre d'étouffés aux portes de la ville, que de tués par les soldats.

Les Cohortes entrérent pêle-mêle avec le peuple qu'elles poursuivoient, par le quartier nommé *Bézétha*, qui étoit au Nord du Temple; & elles vouloient gagner la forteresse Antonia. Cette forteresse bâtie par les Rois Asmonéens, & considérablement augmentée & fortifiée par Hérode, qui lui avoit donné le nom d'Antoine son bienfaiteur, dominoit sur le Temple, dont elle occupoit l'angle entre le Septentrion & l'Occident. Les Romains y tenoient garnison, & je ne sçais pourquoi Joséphe ne fait aucune mention de ces troupes dans le combat dont il s'agit. Quoi qu'il en soit, les efforts des deux Cohortes furent inutiles. En vain Florus, avide de s'emparer du trésor du Temple, vint à leur appui avec les sol-

*Jos. Ant. XV. 14.*

*Jos. de B. Jud. II. 15.*

 dats

dats qu'il avoit près de sa personne. Les Juifs remplissant les rues leur fermérent les passages, & plusieurs montant sur les toits les accabloient d'une grêle de traits de toute espéce. Il fallut reculer, & les Juifs restérent en possession du Temple.

Mais ils appréhendérent que Florus ne revînt à la charge: & comme il étoit toujours maître de la forteresse Antonia par la garnison qui y résidoit, & qu'ils ne se sentoient pas assez forts pour l'attaquer, les séditieux abattirent les galleries qui faisoient la communication de cette forteresse avec le Temple: elle devint ainsi isolée, & fut beaucoup moins en état de leur nuire.

Florus prit alors un parti qui paroît singulier. Jamais sa présence à Jérusalem ne pouvoit être plus nécessaire. Il en sortit, n'y laissant, de concert avec les Chefs du peuple, qu'une seule Cohorte pour garde, & il se retira à Césarée. Joséphe ne lui attribue d'autre motif, que l'impuissance où il se voyoit de piller le trésor du Temple; ensorte qu'ayant perdu l'espérance de la proie qui l'avoit attiré, il n'avoit plus de raison de demeurer à Jérusalem. Peut-être étoit-il lâche, & vouloit-il avant tout mettre sa personne en sureté, se réservant à appeller Cestius pour soutenir une guerre que sa tyrannie avoit excitée.

Officier envoyé par le

Cestius reçut en même tems les lettres de Florus, qui accusoient les Juifs de révolte,

volte, & celles de Bérénice & des premiers de Jérusalem, qui se plaignoient amérement de Florus. Incertain de ce qu'il devoit penser sur deux exposés si différens, il résolut d'envoyer sur les lieux un Tribun nommé Neapolitanus pour vérifier les faits, & lui en rendre compte.

Gouverneur de Syrie pour examiner l'état des choses.

Dans le même tems Agrippa second du nom, frére de Bérénice, & Roi d'une partie de la Judée sous la protection des Romains, arriva d'Alexandrie, où il étoit allé pour féliciter Tibére Alexandre sur la Préfecture d'Egypte, qui venoit de lui être donnée. Il se rencontra à Jamnia avec Neapolitanus, & les Chefs des Prêtres & du Sénat de Jérusalem vinrent les y trouver. Agrippa aimoit sa Nation. Mais, quoique sensible aux maux que souffroient les Juifs, comme il connoissoit la dureté intraitable de leur caractére, il crut devoir pour leur propre bien rabattre leur fierté, & il leur donna le tort. Les Députés ne prirent point le change: ils conçurent le motif qui faisoit agir le Roi, & lui sçachant gré d'une réprimande d'amitié, ils l'engagérent à venir à Jérusalem avec Neapolitanus.

Le Roi Agrippa tâche de calmer les esprits des Juifs, & il les engage à plier sur quelques articles.

Le peuple de la ville sortit au-devant d'eux jusqu'à la distance de soixante stades. Là se renouvellérent les plaintes & les pleurs, & tous d'une commune voix ils demandoient qu'on délivrât le pays des fureurs de Florus. Le Roi & l'Officier Romain étant entrés dans la ville, virent de

de leurs yeux les témoignages subsistans des ravages que Florus y avoit exercés : & les Juifs, pour prouver à Neapolitanus qu'ils étoient parfaitement soumis aux Romains, & qu'ils n'en vouloient qu'au seul Florus, qui avoit trop bien mérité leur haine, obtinrent de ce Tribun par l'entremise d'Agrippa, qu'il voulût bien faire le tour de la ville à pied avec un seul esclave. Neapolitanus fut si content de la tranquillité, du bon ordre, & de la soumission qu'il reconnut par-tout, qu'étant monté au Temple, il y assembla le peuple, & le loua de sa fidélité envers les Romains, dont il promit de rendre un bon compte au Gouverneur de Syrie ; & après avoir offert son hommage au Dieu dans le Temple duquel il étoit, il se retira, & partit.

Tout n'étoit pas fait néanmoins. Les Juifs ne vouloient plus reconnoître l'autorité de Florus. Ils souhaitoient au-contraire que l'on envoyât des Députés à Néron pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé, & ils firent sur ce point de vives instances auprès d'Agrippa & des Chefs de l'ordre des Prêtres, représentant que si on laissoit le champ libre à Florus, il rejetteroit sur la Nation tout l'odieux des mouvemens dont il étoit seul coupable, & qu'il la feroit passer pour rebelle dans le Conseil de l'Empereur. Ces raisons étoient fortes. Mais ceux qui tiennent un haut rang sont toujours plus timides que le commun peuple, parce qu'ils ont plus

à

à perdre. Agrippa & les premiers de la Nation craignirent de se commettre par une accusation intentée contre Florus ; & le Roi voyant la multitude disposée à entreprendre la guerre, plutôt que de se soumettre à celui qu'elle regardoit comme son tyran, essaya de l'intimider, en la faisant ressouvenir de la prodigieuse disproportion entre ses forces & celles des Romains. C'est à peu près à cette idée que se réduit un discours très-prolixe que Joséphe lui fait tenir au peuple assemblé, & qui est terminé par une protestation nette & précise de ne point partager leurs périls, s'ils veulent courir à une perte inévitable. Bérénice étoit présente à ce discours, placée en un lieu élevé, & elle appuya de ses larmes le discours de son frére.

Le peuple répondit qu'il ne faisoit point la guerre aux Romains, mais à Florus. „ Vous la faites aux Romains, reprit „ Agrippa, puisque vous ne payez point „ les tributs à César, & que vous avez „ abattu les portiques qui joignoient „ au Temple la forteresse Antonia. " Le peuple sentit la justice de ce reproche : & pour se mettre en règle on commença sur le champ à reconstruire les portiques abattus ; & les Magistrats, les Sénateurs se distribuérent dans les bourgades, pour lever quarante talens, qui restoient encore dûs aux Romains sur le tribut qu'il falloit leur payer. Mais il ne fut pas possible de vaincre l'opiniâtreté des Juifs sur

Mais il ne peut obtenir d'eux

qu'ils se soumettent à Florus.

ce qui concernoit Florus. Agrippa ayant voulu leur persuader d'obéir à cet Intendant, jusqu'à ce que l'Empereur en eût envoyé un autre en sa place, ils s'emportérent contre le Roi, ils lui dénoncérent qu'il eût à sortir de la ville : quelques-uns même des plus séditieux lui jettérent des pierres, ensorte qu'Agrippa voyant qu'il ne gagnoit rien, & justement choqué des excès d'une multitude insolente, se retira dans ses Etats, qui s'étendoient principalement vers les sources & au-delà du Jourdain.

Les séditieux refusent les victimes présentées au nom des Romains.

La retraite d'Agrippa mit en pleine liberté les factieux, qui levant enfin le masque se déclarérent ouvertement contre les Romains. Eléazar fils du Grand-Pontife Ananias, jeune-homme plein d'audace, actuellement Capitaine des troupes qui gardoient le Temple, persuada aux Ministres des sacrifices de ne recevoir l'offrande d'aucun étranger. Or c'étoit l'usage d'offrir tous les jours un sacrifice pour les Romains fondé par Auguste, comme il a été dit (a) ailleurs. Les Prêtres instruits par Eléazar, refusérent les victimes présentées pour ce sacrifice, & rompirent ainsi avec les Romains, & manquérent au devoir de sujets.

Les Grands, après avoir tenté inutilement de

Les Grands furent allarmés de cet attentat, dont ils prévoyoient les terribles conséquences. Ils essayérent de ramener par

(a) Tome III. p. 313.

par leurs discours des furieux qui s'égaroient, & ayant assemblé le peuple, „ A quoi pensez-vous? dirent-ils. Vos ancêtres, bien loin de rejetter les sacrifices d'aucun homme quel qu'il pût être, ce qui est une impiété, ont orné ce Temple des dons des étrangers, & ils ont cru en relever la gloire en y consacrant des monumens offerts par les Rois & les Princes de toutes les Nations: & vous, par un zèle aussi inconsidéré que dangereux, vous refusez les offrandes de ceux sous la puissance desquels vous vivez! vous privez ce Temple de ce qui fait une grande partie de sa célébrité, & vous voulez que les Juifs soient les seuls chez qui soit interdit aux étrangers tout acte de Religion! Si c'étoit contre des particuliers que vous introduisissiez cette nouvelle loi, ce seroit un schisme contraire à l'humanité. Mais séparer César & les Romains de toute communication à votre culte, n'est-ce pas vous séparer de la protection de leur Empire? En refusant d'offrir pour eux des sacrifices, prenez garde de les mettre dans le cas de vous empêcher d'en offrir pour vous-mêmes. Ah! pensez plutôt à votre foiblesse & à leur puissance, & faites cesser l'insulte avant que ceux que vous insultez en soient instruits."

ramener les séditieux, implorent contre eux le secours de Florus & d'Agrippa.

Les séditieux, qui vouloient la guerre, ne furent nullement touchés de ces remontrances; & ils dominoient parmi le peuple,

à qui un faux zèle de Religion en impose aisément. Ainsi les Grands, les Chefs des Prêtres, les premiers Sénateurs, ne songérent plus qu'à séparer leur cause de celle de ces forcenés, & à tenter un remède extrême, en implorant les secours du dehors contre leurs concitoyens. Ils députérent à Florus & à Agrippa, pour leur demander des troupes avec lesquelles ils pussent réduire les mutins.

Le trouble parmi les Juifs étoit une heureuse avanture pour Florus, qui voyant la guerre s'allumer selon ses vœux, se tint tranquille & ne fit aucune réponse aux Députés. Agrippa pensoit différemment. Il aimoit les Juifs, il étoit attaché aux Romains; il vouloit conserver aux uns leur Temple & leur Capitale, & aux autres une belle Province : d'ailleurs il ne croyoit pas que la guerre dans la Judée fût avantageuse pour lui, & il craignoit avec fondement que la contagion de la révolte ne se communiquât au pays qui lui obéissoit. Il écouta donc les priéres qui lui étoient adressées, & il envoya trois mille chevaux à Jérusalem.

Guerre intestine dans Jérusalem entre les Grands & la plus saine partie du Peuple d'une part, & les séditieux

Les Grands & la partie la plus saine du Peuple, fortifiés de ce secours, s'emparérent de la ville haute; car Eléazar & sa faction étoient maîtres de la ville basse & du Temple. De ce moment Jérusalem devint un champ de bataille entre ses citoyens, qui ne cessérent de s'égorger mutuellement. Après plusieurs jours de combats continuels,

nuels, enfin les factieux l'emportérent, & ayant chassé leurs adverfaires de la plus grande partie de la ville haute, ils brulérent les Archives publiques, & le Greffe où se gardoient les Actes qui lioient les débiteurs à leurs créanciers; & par ce service ils attirérent à eux toute la vile canaille, qui se trouvoit affranchie de ses dettes sans les avoir payées.

de l'autre. Ceux-ci restent vainqueurs.

Les vaincus se retirérent au Palais d'Hérode, près duquel étoit le camp des Romains, que Florus avoit laissés pour garder la ville. Là ils eurent quelque relâche pendant deux jours, que les séditieux employérent à assiéger & à forcer la Tour Antonia. Ils la brulérent, ils massacrérent tous les Romains qui y étoient en garnison; ensorte qu'Eléazar n'avoit plus, pour être maître de toute la ville, qu'à s'emparer du poste que tenoient encore les restes d'un parti sur lequel il avoit déjà remporté un très-grand avantage. Il en entreprit le siége, & un renfort qui lui survint, l'aida beaucoup à réussir.

Le château (a) Masada, fortifié avec un très-grand soin par Hérode, & muni abondamment de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche, avoit été surpris peu de tems auparavant par une bande de ces factieux, qui suivoient les maximes prêchées autrefois par Judas le Gali-

(a) *Cette Place importante étoit située au Midi du Lac Asphaltite.*

Galiléen. Ils avoient égorgé la garnison que les Romains y entretenoient, & cette forteresse étoit devenue leur retraite & leur place d'armes. Manahem, fils de ce même Judas, s'y transporta bien accompagné, & s'étant fait ouvrir l'arcenal, qui contenoit dequoi armer dix mille hommes, il distribua des armes aux brigands qui le suivoient & à ceux qu'il ramassa dans le pays; ensuite de quoi marchant à la tête de cette troupe il revint à Jérusalem avec la magnificence & le faste d'un Roi, & fut reconnu Chef de toute la faction.

Il prit la conduite du siége qu'Eléazar avoit commencé; & comme il n'avoit point de machines pour battre les murs, il creusa une mine, & la poussa sous une tour, qui tomba avec un grand fracas. Il se crut vainqueur: mais les assiégés, qui s'étoient apperçus des travaux des ennemis, avoient élevé en-dedans un nouveau mur, derriére lequel ils se trouvérent en sureté au moment de la chute de la tour; & cette barriére les mit en état de demander à capituler. Manahem fit une distinction. Il accorda une composition honorable aux troupes d'Agrippa, & aux Juifs de Jérusalem. Pour ce qui est des Romains, il ne vouloit leur faire aucun quartier. Ceux-ci ne pouvoient tenir seuls dans un si mauvais poste: & pendant que leurs alliés, profitant de la capitulation, sortoient du château, les Romains se retirérent dans trois tours bâties par Hérode, que l'on nom-

nommoit Hippicos, Phasaël, & Mariamne. Les vainqueurs tuérent quelques traîneurs, pillérent les bagages, & mirent le feu au Palais & au camp. Ceci arriva le six du mois Gorpiæus, qui répond en partie à notre mois de Septembre *Jos. di B. Jud. VI. 6. & II. 17.*

La prospérité des armes des séditieux produisit entre eux la discorde. Manahem étoit enflé d'un orgueil qui le rendoit insupportable, & Eléazar regardoit d'un œil jaloux un faste qui l'obscurcissoit. Celui-ci exhorta ses amis à secouer un joug honteux; & lorsque Manahem entroit au Temple environné de ses gardes, Eléazar suivi aussi d'un gros de gens armés l'attaqua subitement. Il fut aidé par le peuple, qui croyoit en détruisant le tyran détruire la tyrannie. La troupe de Manahem fut accablée sous le nombre. Plusieurs demeurérent sur la place, quelques-uns s'enfuirent, entre autres Eléazar fils de Jaïre, qui se retira à Masada, & resta en possession de ce fort château jusqu'à la fin de la guerre. Manahem réduit à se cacher fut bientôt découvert, & on le fit mourir dans les suplices, avec plusieurs de ses principaux partisans.

Le peuple ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit trompé dans ses espérances. Ceux qui avoient tué Manahem, ne vouloient pas mettre fin à la guerre, mais en avoir seuls le commandement. Ainsi quoique le très-grand nombre des citoyens les supliât de ne point pousser les Romains *Horrible perfidie des séditieux envers la Garnison Romaine.*

qui s'étoient renfermés dans les trois tours que j'ai nommées, ils n'en furent que plus ardens à les assaillir avec furie; & en peu de tems ils les réduisirent à se trouver heureux, s'ils pouvoient obtenir la vie sauve, & la liberté de sortir de Jérusalem. Metilius Commandant de ces troupes assiégées en fit la proposition, qui fut reçue avidement par des ennemis perfides, & résolus de ne point tenir ce qu'ils promettoient. En effet les Romains étant sortis de leurs tours sur la foi jurée, & ayant quité, suivant la convention, leurs boucliers & leurs épées, Eléazar & les siens se jettérent sur eux, & les massacrérent tous hors Metilius, qui promit de se faire Juif jusqu'à souffrir la circoncision.

Une si horrible perfidie rendoit les haines désormais irréconciliables, & c'étoit le but des factieux. Mais la multitude pacifique, & les premiéres têtes de la Nation détestérent un attentat qui offensoit également Dieu & les hommes, & qui, afin qu'il n'y manquât aucune circonstance capable d'en augmenter la noirceur, avoit été commis un jour de Sabbat. Ils en regardoient la vengeance comme inévitable, & ils déploroient la triste nécessité où ils se voyoient de partager le suplice de ceux dont le crime leur faisoit horreur.

Les Juifs de Césarée sont exterminés. *Jos. de B. Jud. II. 19.*

Le même jour & à la même heure les Juifs de Césarée furent exterminés par les Idolâtres au milieu desquels ils habitoient. Cette sanglante exécution fut la suite des

anciennes querelles dont j'ai parlé, & on peut croire que Florus qui résidoit sur les lieux, autorisa & encouragea une cruauté si conforme à ses sentimens contre les Juifs. Il en périt vingt mille : ceux qui échappérent au carnage, furent arrêtés & mis en prison par ordre de l'Intendant, & il ne resta plus un seul Juif dans Césarée.

Ce massacre aigrit toute la Nation, qui s'en vengea sur les villes & sur les villages des Syriens. Par-tout les Juifs, distribués en plusieurs petites armées, y portoient le fer & le feu. Les Syriens, comme l'on peut croire, ne se laissoient pas égorger sans se défendre. Ainsi toutes les villes de Syrie étoient partagées en deux camps, qui se faisoient une guerre implacable. L'avidité, comme il ne manque jamais d'arriver en pareil cas, se joignoit à la cruauté & à la haine. Les meurtriers s'enrichissoient des dépouilles de ceux qu'ils avoient tués ; & ce nouvel aiguillon multiplioit les horreurs, tellement que les places & les rues étoient jonchées de corps morts, hommes, femmes, & enfans : spectacle plus affreux encore que celui d'un champ de bataille après une action sanglante. Quatre villes seulement dans toute la Syrie ne prirent point de part à ces fureurs, & demeurérent paisibles : Antioche, Sidon, Apamée, & Gérasa.

Toute la Syrie remplie de carnages par les combats entre les Juifs & les Syriens.

Pendant ce même tems les séditieux s'emparérent de Cypros, fort château bâti par Hérode au-dessus de Jéricho, & ils

Cypros & Machéronte enlevées aux Romains.

en abattirent les fortifica ions : & lesh a-bitans de Machéronte, place très-impor-tante, que Pline qualifie la seconde cita-delle de la Judée après Jérusalem, enga-gérent la Garnison Romaine à sortir de bonne grace de leur ville, dont ils resté-rent ainsi les maîtres.

*Plin. V. 16.*

Siége de Jé-rusalem par Cestius

*Jos. de B. Jud. II. 22.*

Ce fut par cette suite d'excès intoléra-bles que les Juifs s'attirérent enfin la guer-re de la part des Romains. Cestius voyant toute la Nation courir aux armes, fut con-traint de se mettre lui-même en mouve-ment. Il prit avec lui l'élite de ses Lé-gions : il y joignit les troupes auxiliaires que lui fournirent les Rois voisins, An-tiochus de Commagéne, Soémus d'Emé-se, & Agrippa. Ce dernier l'accompagna en personne, & ils entrérent ensemble dans la Judée. Cestius n'eut pas de peine à s'ou-vrir les passages jusqu'à la Capitale : il prit & détruisit Joppé, qui osa lui résister : & il vint camper à cinquante stades (*a*) de Jé-rusalem, pendant que les Juifs célébroient la Fête des Tabernacles.

Ils sortirent sur lui avec audace : & leur attaque fut si brusque & si vive, qu'ils rom-pirent les rangs des Romains, & mirent toute leur armée en danger. Elle se réta-blit néanmoins, & repoussa les Juifs vers la ville : mais dans le premier choc les Ro-mains avoient perdu cinq cens quinze hommes, & du côté des Juifs il n'y en eut que vingt-deux de tués. Dans cette ac-tion

(*a*) *Deux lieues.*

tion se distingua beaucoup Simon fils de Gioras, dont nous n'aurons que trop d'occasion de parler dans la suite.

Cestius demeura trois jours dans le même poste, & les Juifs se tinrent en présence pour défendre les avenues de leur ville. Ils s'établirent même sur des hauteurs qui dominoient les passages, prêts à fondre sur l'Armée Romaine au prémier mouvement qu'elle feroit. Agrippa s'apperçut de leur dessein, & il leur envoya des Députés porteurs de paroles de paix, espérant ou tirer les Romains d'un pas qui lui paroissoit dangereux, en persuadant aux Juifs de mettre les armes bas, ou du-moins faire naître entre les séditieux & le peuple de Jérusalem une division capable de les affoiblir. Les Députés d'Agrippa ayant fait leur commission, & annoncé aux Juifs de la part de Cestius une amnistie de tout le passé, s'ils se soumettoient à lui ouvrir les portes de leur ville, les séditieux pour toute réponse se jettérent sur ces Députés, tuérent l'un, blessérent l'autre, & à coups de pierres & de bâtons ils dispersérent ceux d'entre le peuple qui témoignoient leur indignation de ce violement des droits les plus saints. Cestius, aux yeux duquel avoit éclaté la discorde entre les ennemis, crut ce moment favorable pour les attaquer: il vint avec toutes ses forces leur présenter le combat, & les ayant mis en fuite, il les poursuivit jusqu'à Jérusalem, & se plaça à sept stades de la ville.

Il manque plusieurs fois l'occasion de prendre la ville.

Il s'y tint encore tranquille pendant trois jours, voulant sans-doute reconnoître les lieux, & faire les dispositions nécessaires pour un assaut. Le quatriéme jour, qui étoit le trente du mois Hyperberetæus, premier mois de l'Automne, il s'avança au pied des murailles. Le peuple étoit comme tenu en captivité par les séditieux. Ceux-ci, malgré leur audace, furent effrayés de l'approche de l'Armée Romaine, & abandonnant le fauxbourg ils s'enfermérent dans le Temple. Cestius brula le quartier Bézétha; & s'il eût poussé sa victoire, & profité de l'effroi qu'il avoit jetté parmi les ennemis, il pouvoit prendre la ville & terminer sur le champ la guerre. Il demeura dans l'inaction, trompé par quelques Officiers de son armée, qui, si nous en croyons Joséphe, gagnés par l'argent de Florus, ne vouloient pas que la guerre finît si promptement, & souhaitoient rendre la Nation des Juifs de plus en plus coupable par la longue résistance qu'elle feroit aux Armes Romaines.

Il paroît que ce Général avoit peu de tête & peu de talent. Une intrigue s'étoit formée dans la ville pour lui en ouvrir les portes. Il en fut averti; & au-lieu de saisir une si belle occasion, il donna lieu par ses lenteurs aux séditieux de découvrir la conspiration, & d'en faire périr les auteurs.

Après cinq jours d'assauts inutilement tentés, le sixiéme enfin il pénétra jusqu'à

la porte du Temple du côté du Septentrion, & il n'avoit presque plus qu'à y mettre le feu. Déjà les séditieux consternés pensoient à quiter la ville, qu'ils voyoient dans un danger prochain d'être prise : & le peuple au-contraire, commençant à respirer, & à ne plus craindre ces scélérats oppresseurs, appelloit les Romains, & se disposoit à leur faciliter les entrées. Cestius, par un aveuglement inconcevable, fit sonner la retraite, & condamnant son entreprise comme impossible au moment précis où il alloit l'achever, il abandonna le siége, & regagna le camp qu'il avoit occupé quelques jours auparavant à sept stades de la ville. Une conduite si contraire à toutes les règles de la prudence humaine, paroît à Joséphe n'être pas naturelle. Il remonte plus haut pour en assigner la cause. Dieu, dit-il (a), offensé par les crimes de nos tyrans avoit pris en haine son Sanctuaire, & il ne voulut pas qu'une victoire trop prompte le laissât subsister.

La timidité de Cestius rendit le courage aux séditieux. Ils le poursuivirent dans sa retraite, & lui tuérent quelques soldats de l'arriére-garde. De ce moment la terreur dont le Général Romain étoit frappé, ne le quita point, jusqu'à ce qu'il

Il est poursuivi dans sa retraite par les Juifs.

(a) Διὰ τοὺς πονηροὺς ἀπεστραμμένος ὁ Θεὸς ἤδη καὶ τὰ ἅγια, τέλος λαβεῖν ἐπ' ἐκείνης ἡμέρας ἐκώλυσε τὸν πόλεμον.

qu'il fût arrivé à Antipatris, ville assez considérablement éloignée de Jérusalem. Toujours harcelé par les ennemis, dont le nombre croissoit par les succès, toujours fuyant devant eux, il se crut obligé, pour faire plus de diligence, de tuer ses mulets & la plupart de ses bêtes de somme, & ensuite d'abandonner même les machines de guerre, que les Juifs enlevérent, & dont ils firent grand usage dans le siége qu'ils eurent à soutenir contre Tite. Il perdit dans les différens combats qui se livrérent pendant cette retraite, près de six mille hommes, tant cavaliers que fantassins; il perdit une de ses Aigles. En un mot la victoire qu'il avoit eue entre les mains, resta pleinement aux Juifs. Joséphe date le retour des vainqueurs à Jérusalem du huit du mois Dius, second mois de l'Automne.

*Suet. Vesp. 4.*

Plusieurs Juifs s'enfuyent de Jérusalem.

Ce succès passager pouvoit bien enivrer les séditieux d'un fol orgueil. Mais il n'étoit point d'homme sensé dans Jérusalem qui ne comprît que la perte de la ville n'étoit que différée, & que la colére des Romains, aigrie par la honte, en deviendroit plus redoutable, & s'appesantiroit plus violemment sur les Juifs. Ces réflexions en déterminérent plusieurs à s'enfuir de Jérusalem, comme on se sauve d'un vaisseau qui va couler à fond. Joséphe nomme en particulier trois illustres personnages, qui se rendirent auprès de Cestius.

Les Chrétiens en

Les Chrétiens avoient un avertissement bien

bien supérieur à toutes les vues de la prudence humaine. Jésus-Christ leur avoit prédit, que lorsqu'ils verroient les idoles dans le Lieu Saint, il n'y auroit plus un moment à perdre, & qu'il faudroit abandonner une ville sur laquelle la vengeance divine alloit éclater. Les idoles ayant paru au pied des murs de Jérusalem parmi les enseignes de l'armée de Cestius, les Chrétiens, qui étoient dans la ville, conçurent que le tems marqué par leur divin Maître étoit arrivé. Une révélation précise, faite aux plus saints d'entre eux, mit la chose hors de doute; & ils profitérent de la liberté que leur laissoit la levée du siége, pour se retirer à Pella, ville de la Pérée, à l'Orient du Jourdain.

sortent, & se retirent à Pella. *Hist. Univ. de Mr. Bossuet.*

*Euseb. Hist. Eccl. III. 5.*

Cestius n'entreprit plus rien contre les Juifs. Occupé de ses propres dangers, & craignant que sa défaite ne lui attirât le courroux du Prince, il accorda volontiers aux Juifs retirés près de lui la permission d'aller trouver Néron en Achaïe, pour lui exposer les causes qui avoient excité la guerre, & en rejetter la faute sur Florus. Cestius en présentant ainsi une victime à la colére de l'Empereur, s'imaginoit se dérober plus aisément lui-même à la disgrace qu'il appréhendoit.

Plaintes portées à Néron contre Florus. *Jos. de B. Jud. II. 25.*

Le calme dont Cestius laissoit jouir les Juifs, fut employé par eux à faire les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre. Le Conseil de la Nation, qui résidoit à Jérusalem, choisit pour commander dans la

Le Conseil des Juifs distribue les départemens.

la ville Joséphe fils de Gorion, & le Grand-Prêtre Ananus. Eléazar, fils de Simon, Chef des factieux, aspiroit à ce commandement. Il s'étoit signalé dans la poursuite de Cestius, & en avoit rapporté un riche butin. Mais on se défioit avec raison de ses intentions tyranniques, & ces soupçons lui firent donner l'exclusion. Il ne laissa pas, par ses insinuations séduisantes, & par l'usage qu'il sçavoit faire des richesses dont il étoit maître, de prendre sur le peuple une autorité dont on lui avoit refusé le titre.

Joséphe envoyé en Galilée.

Le Conseil distribua d'autres Chefs de guerre dans les différens départemens, dans l'Idumée, à Jéricho, dans la Pérée. Joséphe l'Historien fut chargé de la Galilée. Il nous a laissé ignorer le détail de ce que firent ses collégues, & il s'est fort étendu sur ce qui le regarde lui-même: conduite qui décéle une vanité, dont les traits ne sont pas rares dans ses Ouvrages. Mais ce n'est pas une raison de négliger ce qui peut être intéressant & utile dans le récit qu'il a dressé de son gouvernement & de ses exploits. J'en extrairai les circonstances qui me paroîtront les plus propres à plaire au Lecteur, ou à l'instruire.

Sages arrangemens de Joséphe pour le civil & pour le militaire.

Les procédés qu'il tint, annoncent un homme qui pense supérieurement sur les affaires. Son premier objet fut de se faire aimer de ceux qui devoient lui obéir. Sçachant donc que le moyen de se concilier les principaux de la contrée, étoit de leur fai-

faire part de l'autorité, & que le peuple pareillement seroit charmé d'être gouverné par des Magistrats tirés d'entre ses compatriotes, il érigea un Conseil de soixante & dix Anciens pour avoir une inspection générale sur toute la Galilée, & pour juger les affaires importantes. Celles de moindre conséquence étoient décidées sur les lieux par un Tribunal de sept Juges, qu'il institua dans chaque ville : & il ne se réserva que les grandes causes, & celles qui pouvoient aller à la mort.

Tel fut l'ordre qu'il établit par rapport à la police intérieure. Il ne prit pas moins habilement ses mesures pour se préparer à la guerre dont le pays étoit menacé. Il fortifia un très grand nombre de places ; il enrôla toute la Jeunesse de la Galilée, qui se monta à cent mille soldats. Mais il n'employoit pas toute cette multitude à la fois pour le service de la guerre. La moitié marchoit en expédition : l'autre moitié restoit dans les villes & dans les bourgades, chargée de fournir à la subsistance de ceux qui combattoient.

Persuadé que le courage ne suffisoit pas pour faire de bonnes troupes, & qu'il est besoin que la discipline régle la valeur, Joséphe prit exemple sur les Romains, & se proposa de former ses Galiléens sur leur modéle. Les deux principaux avantages qu'avoient les Armées Romaines sur celles de leurs ennemis, étoient la promptitude de l'obéissance, & la science dans les

exercices militaires. Joséphe avoit remarqué que le grand nombre des Officiers contribuoit infiniment à rendre promte & facile l'obéïssance du soldat. Ainsi il multiplia les divisions de ses troupes, & conséquemment le nombre des Commandans. Pour ce qui est de l'exercice, il n'espéroit pas d'égaler en cette partie la longue expérience des Romains: mais il ne négligea rien de ce qui étoit en son pouvoir pour accoutumer ses soldats, par une pratique fréquemment réitérée, à reconnoître les signaux donnés avec la trompette, à faire toutes les évolutions nécessaires dans un combat pour attaquer ou pour se défendre: & parmi ces leçons il mêloit des exhortations puissantes, par lesquelles il leur représentoit sans-cesse à quels ennemis ils avoient affaire, & combien d'efforts il leur en devoit couter pour vaincre les vainqueurs de l'Univers.

Il entreprit même de bannir d'entre eux les vices qui sont trop ordinaires aux troupes, & qui régnoient alors chez les Juifs avec fureur. Il leur disoit souvent qu'il jugeroit du service qu'il pouvoit espérer d'eux dans les combats, par l'attention qu'ils auroient à s'abstenir des crimes auxquels ils étoient accoutumés, du vol, de la licence de piller, du brigandage; s'ils cessoient de se croire permis de tromper leurs compatriotes, & s'ils ne regardoient plus comme un gain pour eux la ruine de ceux qu'ils étoient chargés de protéger par

leurs

leurs armes. (a) „ Jamais, ajoûtoit-il, „ les guerres ne ſont mieux conduites, que „ lorſque les ſoldats qu'on y employe ont „ la conſcience pure. Au-contraire ceux „ qui y apportent des vices, s'attirent „ pour ennemis non ſeulement les hom„ mes, mais Dieu même. "

Joſéphe donnoit l'exemple de la modération & de la retenue à laquelle il exhortoit les ſiens. Agé pour lors de trente ans, la volupté n'eut pas plus de pouvoir ſur ſon cœur que l'avidité des richeſſes. Il reſpecta la pudeur des femmes, il refuſa les préſens qu'on vouloit lui faire, il ne recevoit pas même les dixmes qui lui étoient dues en qualité de Prêtre; & ayant eu pluſieurs fois l'occaſion de ſe venger des ennemis que lui ſuſcita l'envie, il aima mieux tâcher de les gagner par ſa douceur.

Jean de Giſcale, ennemi de Joſéphe, lui ſuſcite bien des traverſes. Caractére de ce ſcélérat, & ſon hiſtoire.

Le plus dangereux de ces ennemis étoit Jean, né à Giſcale, ville de la Galilée, & qui en porte le ſurnom dans l'Hiſtoire. Cet homme, que nous verrons bientôt devenir l'un des principaux inſtrumens des malheurs de Jéruſalem, eſt dépeint par Joſéphe comme le plus fourbe & le plus perfide des mortels, artiſan de menſonges, & habile à couvrir ſes inventions calomnieuſes d'une couleur de vraiſemblan-

ce.

(a) Διοικεῖσθαι κάλλιστα τοὺς πολέμους παρ' οἷς ἂν ἀγαθὸν τὸ συνειδὸς ἔχωσιν οἱ στρατευόμενοι· τοὺς δ' οἴκοθεν φαύλους, οὐ μόνον τοῖς ἐπιοῦσιν ἐχθροῖς, ἀλλὰ καὶ τῷ Θεῷ χρῆσθαι πολεμίῳ. *Joſ. vit.*

ce. Pour lui l'artifice étoit une vertu, & il s'en servoit à l'égard des personnes qui devoient lui être les plus chéres. Cruel & sanguinaire, il cachoit son noir panchant sous une douceur feinte jusqu'à ce que l'espoir du gain le démasquât. Il avoit été pauvre d'abord, & pendant longtems l'indigence renferma dans de petits objets le mal qu'il étoit capable de faire : mais dès lors il avoit une ambition démesurée, & portoit ses vues à tout ce qu'il y a de plus haut. Il commença par être voleur de grands-chemins, & dans ce noble exercice il se forma une compagnie, qui s'acrut peu à peu jusqu'au nombre de quatre cens hommes, tous vigoureux, tous audacieux, & habitués depuis longtems aux meurtres & aux brigandages; car il les choisissoit tels avec grand soin, & il n'en admettoit aucun qui n'eût fait ses preuves. A la tête de cette troupe il couroit la Galilée, & ajoûtoit les horreurs des ravages aux troubles qu'y excitoient déjà les approches de la guerre.

Lorsque Joséphe vint commander dans cette Province, il ne connoissoit point le mauvais caractére de Jean de Giscale, & il le regardoit comme un homme dont l'activité & l'audace pouvoient dans la circonstance lui être d'une grande utilité. Celui-ci profita adroitement des dispositions favorables où il voyoit le Commandant à son égard. Il avoit besoin d'argent pour remplir les vues ambitieuses que les succès continuels nourrissoient dans son

ame.

ame. Il obtint de Joséphe la commission de fortifier Giscale sa patrie, & il imposa pour les frais de cette entreprise de fortes contributions, dont la plus grande partie resta entre ses mains. De plus il se fit accorder le privilége exclusif de la traite des huiles de Galilée, pour l'usage des Juifs répandus dans la Syrie, qui se trouveroient ainsi affranchis de la fâcheuse nécessité d'employer des huiles façonnées par les mains impures des Idolâtres. La Galilée étoit remplie d'oliviers, & cette année la récolte avoit été très-abondante. Ainsi Jéan eut un débit prodigieux de sa marchandise, sur laquelle il gagnoit sept cens pour cent.

Ayant amassé par ces différentes voies de grandes richesses, il ne tarda pas à s'en servir contre celui à la protection duquel il en étoit redevable. Il entreprit de détruire Joséphe, dans l'espérance de lui succéder, & de devenir Commandant de la Galilée. Il ordonna aux brigands qui lui obéissoient, de renouveller leurs courses & leurs ravages avec plus de fureur que jamais, se proposant de deux choses l'une, ou de surprendre Joséphe dans quelque embuscade, s'il couroit lui-même en personne arrêter les désordres; ou, s'il demeuroit tranquile, de le calomnier comme peu attentif à veiller à la sureté du pays. Il fit aussi répandre le bruit par ses émissaires, que Joséphe entretenoit des intelligences avec les Romains. Enfin il

parvint à exciter contre lui des séditions, à soulever des villes entiéres, à le mettre plusieurs fois en un danger prochain de périr: & Joséphe eut besoin de toute sa présence d'esprit, de toute son habileté, de toute l'affection que sa bonne conduite lui avoit méritée de la part des peuples, pour échapper aux trahisons de Jean de Giscale, & pour se maintenir. On peut le consulter lui-même sur le détail de ces faits, qui ne me paroît pas de nature à devoir entrer dans une Histoire générale, telle que celle-ci.

Vespasien est chargé par Néron de la guerre contre les Juifs.

*Tac. Hist. V. 10.*
*Jos. de B. Jud. III. 1.*

Cestius étant mort dans cet intervalle, peut-être du chagrin que lui avoit causé son expédition malheureuse, le gouvernement de la Syrie fut donné à Mucien. Mais la guerre des Juifs demandoit un Chef particulier, qui pût se livrer à cet unique objet. Vespasien en fut chargé sans aucune dépendance du Gouverneur de Syrie. J'ai parlé ailleurs des motifs qui déterminérent Néron à ce choix.

Il assemble son armée à Ptolémaïde.

Aussitôt après sa nomination, Vespasien envoya Tite son fils à Alexandrie pour y prendre la cinquiéme & la dixiéme Légion. Lui-même ayant passé le détroit de l'Hellespont, il se rendit par terre à Antioche, & de-là à Ptolémaïde, où il avoit indiqué le rendez-vous général de son armée. Il y amena la quinziéme Légion, à laquelle se joignirent vingt Cohortes, plusieurs Régimens de cavalerie, les troupes auxiliaires que lui fournirent

les

les Rois Agrippa, Antiochus de Comagéne, Soémus d'Eméſe, & l'Arabe Malchus : & lorſque Tite fut arrivé avec les deux Légions tirées d'Alexandrie, cette armée ſe trouva forte de ſoixante mille hommes.

Veſpaſien y établit une exacte diſcipline, & par cette attention, qui fut toujours le premier objet des grands-hommes de guerre, il commença à s'attirer l'eſtime des alliés & des ennemis. Suet. Veſp.

Il entra en campagne l'an de Rome 818, de Jéſus-Chriſt 67, & il entreprit d'abord de réduire la Galilée, Province remplie de villes fortes qui couvroient Jéruſalem. Il étoit déjà maître de la Capitale du pays, c'eſt-à-dire de Séphoris, place très-importante & très-bien fortifiée. Les habitans de cette ville n'étoient point entrés dans la conſpiration générale contre les Romains, & ils avoient même pris des engagemens avec Ceſtius. Dès qu'ils ſçurent l'arrivée de Veſpaſien à Ptolémaïde, ils allérent lui renouveller les aſſurances de leur fidélité, & lui promettant de ſervir les Romains contre leurs compatriotes, ils lui demandérent des troupes qui miſſent leur zèle en liberté d'agir ſans crainte. Veſpaſien, qui comprenoit combien lui étoit avantageuſe la propoſition des Séphorites, l'accepta avec joie, & il leur envoya ſix mille hommes de pied & mille chevaux ſous la conduite du Tribun Placidus. Cet Officier Il entre dans la Galilée.

ne se contenta pas d'assûrer contre les attaques des rebelles la ville dont il avoit la garde. Il couroit la campagne, il ravageoit tout le plat-pays: & Joséphe, qui commandoit, comme je l'ai dit, dans la Galilée pour les Juifs, n'osa nulle part venir à sa rencontre. Il tenta pourtant une entreprise sur Séphoris; & l'ayant manquée, il ne fit qu'enflammer davantage la colére des Romains, qui pour se venger de cette audace, par laquelle ils se crurent insultés, remplirent toute la contrée de carnages & d'horreurs, ensorte que personne n'osoit paroître hors des villes fortifiées par Joséphe.

Placidus voyant la terreur répandue dans les campagnes, se flatta qu'elle pourroit avoir aussi pénétré dans les villes, & il se présenta devant Jotapate, qui étoit la plus forte place de la Galilée. Il trouva des courages fermes. La garnison sortit sur lui, & lui apprit à ne point porter si haut ses espérances. Il fit néanmoins sa retraite en bon ordre, & par cette raison il n'eut que sept hommes tués & quelques blessés.

Cependant Vespasien étant parti de Ptolémaïde avec toutes ses forces, arriva sur les frontiéres de la Galilée, & s'y arrêta quelque tems, pour essayer si la vue d'une Armée Romaine prête à entrer dans leur pays intimideroit les rebelles, & les porteroit au repentir. Ils furent effrayés, mais non jusqu'à prendre un conseil salutaire. Joséphe étoit campé près de Séphoris

ris avec un corps de troupes, dont il ne détermine pas le nombre. La terreur s'en empara: presque tous se débandérent, non seulement sans avoir rendu de combat, mais sans avoir vu l'ennemi. Dès lors Joséphe conçut un très-mauvais augure du succès de la guerre; & ne pouvant tenir la campagne avec le peu de monde qui lui restoit, il s'éloigna du danger, & se retira à Tibériade.

Vespasien n'eut donc à faire la guerre qu'aux villes de la Galilée, & toute son expédition se passa sans aucune bataille. Il emporta d'emblée Gadara; & quoiqu'il n'y eût trouvé aucune résistance, il en fit passer les habitans au fil de l'épée, voulant jetter tout d'un coup la terreur dans le pays, & donner un exemple de rigueur qui abbattît les courages. Après avoir exterminé tout le peuple de Gadara, il mit le feu à la place, il brula pareillement les bourgades des environs, & de-là il s'avança vers Jotapate. Comme le chemin qui y conduisoit, étoit semé de rochers & de collines, difficile pour les gens de pied, impraticable à la cavalerie, il commença par envoyer des troupes pour l'applanir. Elles travailliérent pendant quatre jours, & ouvrirent à l'armée une route large & commode. Le cinquiéme jour, Joséphe se jetta dans la place, résolu de la défendre jusqu'à la derniére extrémité. Siége de Jotapate.

Ce n'étoit pas qu'il espérât une heureuse issue de la guerre. J'ai déjà dit qu'il pré-

voyoit quelle en feroit la fin, & il étoit persuadé qu'il n'y avoit de ressource pour sa Nation que dans la soumission à une puissance qui l'écrasoit. D'ailleurs il sçavoit que personnellement il trouveroit grace auprès des Romains. Mais il aima mieux, dit-il, s'exposer à mourir mille fois, que de trahir sa patrie, & de deshonorer par une lâcheté le commandement qui lui avoit été confié. Plein de ces pensées, il avoit écrit de Tibériade au Conseil général de la Nation, qui résidoit à Jérusalem, exposant exactement l'état des choses, sans grossir ni diminuer les objets, afin d'éviter le double inconvénient, soit de se faire accuser de timidité, soit d'inspirer à ceux à qui il écrivoit une confiance téméraire qui les conduisît à leur ruine. Il ne paroît pas que Joséphe eût reçu la réponse à cette dépêche, lorsqu'il entra dans Jotapate.

Vespasien fut charmé d'apprendre que le Commandant de la Galilée, qu'il regardoit comme le plus habile Chef de guerre qu'eussent les ennemis, se fût enfermé dans une ville qui alloit être assiégée. Dès qu'il sçut cette nouvelle, il envoya le Tribun Placidus & un autre Officier avec mille chevaux pour investir la place, de façon que Joséphe ne pût lui échapper. Le lendemain Vespasien vint lui-même pour former le siége avec toute son armée.

La description de ce siége a été faite avec un très-grand soin par Joséphe, qui com-

commandoit dans la place, & elle mériteroit d'être transcrite ici toute entiére. Mais comme elle est très-longue, je me crois obligé de l'abréger, & de donner plutôt une idée générale des faits, qu'un récit exact & circonstancié.

Le siége dura quarante-sept jours, & pendant cet intervalle il prit différentes formes. D'abord le Général Romain tenta d'insulter la place, & de l'emporter par des attaques brusques & tous les jours réitérées. Ensuite la résistance qu'il trouva, & l'espérance de matter par la disette d'eau l'opiniâtreté des assiégés, l'engagérent à convertir le siége en blocus, pendant lequel il ne discontinua pas néanmoins les travaux nécessaires pour approcher du corps de la place, & pour la réduire par la force, s'il en étoit besoin. Enfin rebuté des longueurs, & piqué de l'audace des ennemis, qui croissoit par son inaction, il reprit les attaques, battit les murs avec le belier, & fit bréche: mais ce ne fut cependant que par une espéce de surprise qu'il parvint à se rendre maître de la ville. Je ne dois pas omettre que dans une occasion Vespasien fut blessé d'un trait lancé de dessus la muraille, & que par la constance avec laquelle il vainquit la douleur, & persista à se montrer à ses soldats, comme s'il ne lui étoit rien arrivé, il prévint le trouble & la consternation que sa blessure alloit répandre parmi eux.

Joséphe remplit tous les devoirs d'un

bon Gouverneur de place assiégée. Il encouragea les siens autant par son exemple, que par ses exhortations : il employa toutes les ressources que l'art de la guerre pouvoit lui fournir contre les divers genres d'attaques livrées à la ville : il ménagea des communications avec les dehors ; il fit de fréquentes & vigoureuses sorties ; il brula à diverses reprises les machines des assiégeans ; il les trompa par un stratagême sur le besoin qu'il souffroit par rapport à l'eau. Car quoiqu'il n'eût que de l'eau de citerne, qu'il étoit obligé de distribuer par mesure, il y fit tremper des vêtemens, qui furent ensuite suspendus à la muraille en dehors, & la mouillérent toute entiére : ensorte que les Romains ne pouvant se persuader qu'il se fît un jeu de prodiguer ainsi l'eau, s'il étoit en danger d'en manquer, recommencérent les attaques, au grand contentement des assiégés, qui aimoient mieux mourir en braves gens dans les combats, que de languir dans les miséres de la faim.

Sur une conduite si belle & si louable se trouve néanmoins une tache. Joséphe frappé du danger qu'il couroit si la ville venoit à être prise, lorsqu'il vit qu'elle ne pouvoit pas tenir encore longtems, délibéra de s'enfuir ; & il l'auroit fait, si la multitude ayant eu vent de son dessein, ne l'en eût détourné par les instances les plus pressantes. „ Vous êtes, lui disoient-„ ils, notre espérance, tant que la ville se

„ dé-

„ défend; & notre consolation, s'il faut
„ qu'elle soit prise. Il ne vous convient ni
„ de fuir devant vos ennemis, ni d'aban-
„ donner vos amis. C'est vous qui nous
„ avez rendu le courage en venant ici:
„ vous nous l'ôteriez en vous retirant."
De telles priéres étoient bien capables de bannir de son esprit une résolution qui n'y auroit jamais dû naître. Il résista pourtant, & voulut même donner le change aux habitans de Jotapate, & leur faire croire qu'il leur rendroit plus de services lorsqu'il seroit hors des murailles. Ils ne se laissérent point amorcer par ces belles paroles; & Joséphe, moitié de gré, moitié de force, resta avec eux.

Le quarante-septiéme jour du siége, un transfuge vint avertir les Romains que les assiégés étoient réduits à un petit nombre & épuisés de fatigues; & que sur la fin de la nuit domptés par la lassitude les gardes avoient coutume de s'endormir, ensorte que dans ces momens il seroit aisé de surprendre la ville. Vespasien profita de l'avis, & par ses ordres Tite son fils, à la tête d'un bon corps de troupes, s'approcha sans bruit de la muraille vers la quatriéme veille de la nuit. Il y monta le premier, & fut bientôt suivi d'un grand nombre d'Officiers & de soldats, qui trouvant les gardes endormis, entrérent sans résistance dans la ville, & s'en rendirent les maîtres en un instant. Ils en ouvrirent les portes à l'armée, qui n'eut la peine que de tuer &

Prise de cette ville.

de piller. Les Romains n'auroient pas perdu un seul homme dans la prise de Jotapate, si un Centurion nommé Antoine ne se fût fié inconsidérément aux discours d'un Juif, qui lui demandoit quartier, & qui abusa de sa sécurité pour lui enfoncer un coup d'épée dans le corps. Les vainqueurs firent main-basse sur tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & n'épargnérent que les femmes & les enfans. Le nombre des prisonniers se monta à douze cens : celui des morts, tant durant le siége que dans le sac de la ville, est porté par Joséphe jusqu'à quarante mille. Après qu'elle eût été pillée, Vespasien y fit mettre le feu. La prise de Jotapate est datée par l'Historien du premier du mois Panemus, qui répond en partie à notre mois de Juillet.

Joséphe retiré dans une caverne, y est découvert.

Je suis encore étonné, pour l'honneur de Joséphe, de ne le voir paroître nulle part au moment terrible de la prise d'une ville dont il étoit Gouverneur, & de ne le retrouver qu'après la décision de l'affaire, caché dans une caverne, où il étoit allé mettre sa vie en sureté. Il avoit eu grande attention à se dérober aux ennemis dans le premier tumulte ; & ayant rencontré un puits profond, qui communiquoit par le côté avec une ample & large grotte, il s'y étoit enfoncé ; & s'y tint tranquile avec quarante hommes qu'il y trouva, & de bonnes provisions de tout ce qui est nécessaire à la vie. Comme il sçavoit qu'on le cherchoit, & que les Romains désiroient extrê-

extrêmement de l'avoir sous leur puissance, il sortit pendant deux nuits consécutives, pour essayer de s'échapper par quelque endroit, & de gagner une des villes de la Galilée. Mais on faisoit si bonne garde, qu'il ne put exécuter son dessein, & fut obligé de rentrer dans sa caverne. Le troisiéme jour une femme qui s'étoit retirée dans le même asyle s'étant fait prendre, le décela, & sur le champ Vespasien envoya deux Tribuns pour lui offrir la vie sauve s'il vouloit se rendre.

Joséphe n'osoit prendre confiance aux paroles qu'on lui donnoit: & il fallut que Vespasien le fit solliciter vivement par un troisiéme Tribun, de sa connoissance & de ses amis, nommé Nicanor, qui lui représenta que si le Général Romain vouloit sa vie, il en étoit le maître; mais qu'il estimoit sa vertu, & qu'il n'avoit d'autre intention que de sauver un brave homme, qui ne méritoit pas de périr. Comme Joséphe hésitoit encore, les soldats qui accompagnoient Nicanor, s'impatientérent, & ils menaçoient de boucher la caverne, & d'allumer un grand feu à l'entrée. En ce moment Joséphe raconte qu'il se ressouvint des songes par lesquels Dieu lui avoit révélé les calamités futures des Juifs, & la succession des Empereurs Romains: & afin d'accréditer ce qu'il débite, il se donne hardiment pour habile non seulement dans l'intelligence des anciens oracles de sa Nation, mais

Il consent à se rendre, inspiré, selon qu'il l'assure, par un mouvement divin.

mais dans l'interprétation des ſonges, & dans l'explication des énigmes myſtérieux ſous leſquels il plaît quelquefois à Dieu d'envelopper le vrai qu'il annonce. Entrant donc, ſelon qu'il l'aſſure, dans un enthouſiaſme ſurnaturel, il fit à Dieu ſecrettement cette priére: „ Grand Dieu, „ puiſque vous avez réſolu de punir vo„ tre peuple, puiſque la fortune a paſſé „ toute entiére du côté des Romains, il „ ne me reſte plus d'autre miniſtére que „ celui de publier vos decrets ſur l'ave„ nir, que vous m'avez révélés. Je me „ ſoumets aux Romains, je conſens de „ vivre; & je vous prens à témoin que „ ce n'eſt pas comme traître que je me „ ſépare de ma Nation, mais pour obéir „ à vos ordres". Après cette priére, où Joſéphe pouvoit bien ſe diſpenſer de faire entrer la fortune, il promit à Nicanor de le ſuivre.

Fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne.

Mais peu s'en fallut que la fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne, ne le mît hors d'état d'exécuter ſa promeſſe. C'étoient des déſeſpérés, à qui il paroiſſoit plus doux de mourir, que de tenir la vie du bienfait des Romains. Lorſqu'ils virent que Joſéphe étoit diſpoſé à ſe rendre, ils l'environnérent tous enſemble. „ Certes, s'écriérent-ils, voilà „ un grand opprobre pour les Loix de „ nos péres, pour ces Loix ſaintes, éta„ blies par l'autorité de Dieu même, qui „ a donné aux Juifs des ames élevées au-

„ deſ-

„ dessus de la crainte de la mort. Vous ai-
„ mez la vie, Joséphe, & vous pouvez
„ vous résoudre à l'acheter aux dépens
„ de votre liberté ! Jusqu'à quel point
„ vous oubliez-vous ? Ne vous souve-
„ nez-vous plus combien de Juifs vous a-
„ vez engagés par vos exhortations à pré-
„ férer la mort à la servitude ? Ah ! c'est
„ bien à tort que l'on vous attribuoit le
„ double éloge du courage & de la pruden-
„ ce. Est-il digne d'un homme prudent de
„ se fier à ses ennemis ? Est-il digne d'un
„ homme de cœur de recevoir d'eux la
„ vie, quand même on seroit assuré de
„ l'obtenir ? Si la fortune des Romains
„ a ébloui votre vue, c'est à nous à main-
„ tenir la gloire de notre patrie. Nous
„ vous prêterons nos bras & nos épées.
„ Consentez ou refusez, la chose est éga-
„ le. Vous n'avez le choix que de mourir
„ en Général des Juifs, ou en traître."
En même tems qu'ils lui tenoient ce langage, ils tiroient leurs épées, & ils se montroient prêts à le percer, s'il se rendoit aux Romains.

Malgré une si pressante nécessité, Joséphe persista dans sa résolution ; & si nous l'en croyons, son motif n'étoit pas de se conserver la vie, mais il pensoit qu'il se rendroit coupable d'infidélité envers Dieu, s'il mouroit avant que de remplir le ministére prophétique dont il étoit chargé. Il fit donc un long discours à ces furieux ; & par des raisonnemens philo-

sophi-

sophiques, ainsi qu'il les qualifie lui-même, il entreprit de toucher des cœurs de bronze. Il leur prouva que le meurtre de soi-même emportoit ingratitude & impiété envers Dieu. „ Si un homme, dit-il, dé-
„ tourne ou fait disparoître le dépôt qu'un
„ autre homme lui a confié, il est injuste :
„ & celui qui chasse de son corps le dépôt
„ que Dieu y a placé, peut-il passer pour
„ innocent ? " Il leur montra la félicité du Ciel comme la récompense destinée à ceux qui attendent l'ordre de Dieu pour lui remettre leur ame ; & au-contraire l'Enfer, comme la punition des forcenés dont les mains se sont portées à de criminelles violences contre eux-mêmes. Au-reste la félicité qu'il promet aux Bons est mêlée d'idées Pythagoriciennes, selon la doctrine des Pharisiens ; & il suppose que les ames des Justes, après avoir habité pendant un tems le plus haut des Cieux, sont renvoyées sur la Terre pour animer des corps chastes & purs. Il finit tous ces longs raisonnemens par déclarer qu'il est résolu à ne point devenir traître à lui-même, & que s'il faut périr, il aime mieux que ce soit par le crime d'autrui que par le sien.

Ce discours ne fit qu'irriter des hommes qu'une aveugle manie rendoit sourds à la raison. Ils se disposérent à tuer Joséphe, & l'épée à la main ils l'attaquérent de toutes parts. Cependant ses efforts, ses regards imposans, & un reste de respect qu'ils n'avoient pu dépouiller envers leur

Général, suspendit leurs coups.

Mais le danger n'étoit point passé : & Jóséphe n'espérant plus de vaincre leur rage opiniâtre, prit un parti hazardeux, mais unique dans la circonstance, se remettant pour le succès à la protection de Dieu. „ Puisque nous sommes, dit-il, déterminés à mourir, au-moins évitons une „ exécution odieuse, & n'imposons point „ à chacun la triste nécessité de se tuer lui-„ même. Tirons au sort. Le premier sur „ qui le sort tombera, sera tué par le sui-„ vant, & ainsi jusqu'à la fin. Nous mour-„ rons tous, & personne n'aura trempé „ les mains dans son propre sang. " La proposition fut acceptée : & soit par hazard, dit l'Historien, soit par une Providence spéciale, les choses s'arrangérent de façon que Joséphe resta seul avec un autre, à qui il persuada de prendre confiance aux promesses des Romains. Il se livra donc avec lui à Nicanor, qui accompagné d'une troupe de soldats avoit eu la patience d'attendre la fin d'une si longue avanture ; & il fut amené par cet Officier à Vespasien.

Ils se tuent tous les uns après les autres, & Joséphe délivré d'eux, se rend aux Romains.

Il n'est pas besoin que j'avertisse le Lecteur, que tout ce récit a l'air un peu romanesque, & pourroit bien avoir été brodé & embelli par l'Auteur. Il est dignement couronné par la prédiction que fit Joséphe à Vespasien de l'Empire. J'en ai parlé ailleurs. J'ajoûterai ici que Joséphe se vante encore d'une autre prédiction, pareille-

Prétendues prédictions de Joséphe. Il est bien traité par Vespasien.

ment vérifiée par l'événement. Il prétend qu'il avoit annoncé aux habitans de Jotapate, que le siége dureroit quarante-sept jours, au bout desquels leur ville seroit prise; & que pour lui, il deviendroit prisonnier des Romains. Sans m'arrêter à réfuter une forfanterie qui se détruit d'elle-même, je passe à ce qui est constant. Joséphe protégé par Tite, ame généreuse, qui estimoit le mérite même dans un ennemi, reçut de Vespasien toutes sortes de bons traitemens, mais fut retenu néanmoins dans les chaînes.

Pendant le siége de Jotapate, Vespasien prit une autre ville de Galilée, & détruisit un attroupement nombreux de Samaritains.

Prise de Japha par les Romains.

Japha, ville peu éloignée de Jotapate, enflée de la résistance que faisoient ses voisins aux Armes Romaines, montroit une audace au-dessus de ses forces. Trajan, Commandant de la dixiéme Légion, y fut envoyé avec deux mille hommes de pied & mille chevaux. Il s'empara d'abord sans beaucoup de difficulté de la premiére enceinte, car Japha en avoit deux: & ceux qui s'étoient retirés dans la seconde en ayant fermé les portes, de peur que les ennemis n'entrassent avec leurs concitoyens, les malheureux qui se trouvérent enfermés entre les deux enceintes, y furent massacrés au nombre de douze mille. Trajan voulut réserver au fils de son Général l'honneur de la prise de la place, & manda

da l'état des choses à Vespasien, qui donna mille fantassins & cinq cens chevaux à Tite, pour aller mettre fin à l'entreprise. La seconde enceinte de Japha fut forcée par escalade : les vainqueurs passérent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes : les femmes & les enfans restérent prisonniers.

Les Samaritains s'étoient assemblés en armes sur le Mont Garizim, & quoiqu'ils ne fissent aucune hostilité, leur attroupement étoit suspect. Vespasien fit marcher contre eux Cérialis Commandant de la cinquiéme Légion, avec trois mille hommes de pied & six cens chevaux. Cet Officier, arrivé au pied de la montagne, ne jugea pas à propos d'aller tout d'un coup attaquer des ennemis qui avoient sur lui l'avantage du lieu, mais il les environna & les enferma de tranchées. On étoit alors à la fin du mois Desius, qui termine le Printems : & les chaleurs déjà très-grandes incommodoient extrêmement les Samaritains logés au haut d'une montagne aride, mal approvisionnés, & souffrant surtout de la disette de l'eau. Plusieurs périrent de soif, d'autres vinrent se rendre aux Romains. Cérialis informé par ces transfuges de l'abattement où étoient tombés les ennemis, pensa qu'il étoit tems alors de monter à eux. Il leur offrit la vie sauve, s'ils vouloient mettre bas les armes ; & sur leur refus, il les attaqua, & en tua onze mille six cens.

Ils taillent en piéces les Samaritains attroupés sur le Mont Garizim.

Les

seroient bien traités, ouvrirent leurs portes à Vespasien, qui leur tint parole, les exempta du pillage, & laissa subsister leurs murailles.

Il prend Tarichée. Clémence de Tite.

Tarichée ne fut pas une conquête tout-à-fait aussi aisée. Les factieux de Tibériade & de tout le pays des environs s'étoient renfermés dans cette place, qui étoit bien fortifiée; & ils avoient sur le lac de Génésareth, qui baignoit la ville, un grand nombre de barques toutes prêtes, soit à leur servir d'asyles, en cas qu'ils fussent vaincus sur terre, soit même à combattre.

L'audace de ces avanturiers étoit extrême, & une de leurs bandes vint attaquer les Romains qui s'établissoient un camp à la vue de la ville. Comme ils n'étoient point du tout attendus, ils troublérent d'abord les travailleurs, & comblérent une partie des ouvrages, mais ils ne soutinrent pas la vue des Légions, & poursuivis l'épée dans les reins, ils se sauvérent dans les barques dont je viens de parler.

Un autre corps beaucoup plus nombreux vint se ranger en bataille dans la plaine, & Tite s'étant approché d'eux avec six cens chevaux d'élite, les trouva en si bonne posture, & si fiers de leur multitude, qu'il envoya demander du renfort. Vespasien commanda quatre cens chevaux & deux mille archers pour aller le joindre, sous la conduite de Trajan & d'un autre Officier. Lorsque Tite eut reçu ce secours,

cours, il donna sur les ennemis, marchant à la tête des siens, & par l'avantage du bon ordre & de la discipline il rompit sans peine une troupe tumultueuse, qui n'avoit qu'un courage impétueux & mal conduit. Il ne put néanmoins empêcher que les fuyards ne rentrassent dans la ville, quoiqu'il eût tâché de leur en couper les passages. Mais leur défaite les y avoit décrédités: & le peuple, qui vouloit la paix, osa élever sa voix contre les factieux.

La division se mit donc dans la ville, & elle éclata en menaces & en clameurs, qui se firent entendre jusques hors des murs. Tite conçut que c'étoit-là le moment favorable de livrer un assaut, & montant à cheval il vint se présenter du côté du lac. A la vue des Romains la confusion devint horrible dans Tarichée. Les furieux ou s'enfuyent, ou, s'ils ne peuvent en trouver le moyen, ils se mettent en défense: les habitans demeurent tranquilles, comptant n'avoir rien à craindre des Romains, contre lesquels ils n'avoient jamais eu dessein de se révolter. Ils ne se trompérent pas dans leur espérauce. Du moment que Tite fut maître de la ville, il sépara les innocens des coupables, & ayant fait main-basse sur ceux-ci, il fit jouir les autres d'une pleine sureté pour leurs vies & pour leurs biens.

Vespasien informé de la prise de Tarichée, vint dans la ville, charmé des succès & de la gloire qu'acquéroit son fils. Pour

achever la victoire, il entreprit de nettoyer le lac des brigands qui le couvroient, & qui s'étant sauvés en grand nombre dans les barques faisoient bonne contenance, & paroissoient plutôt se disposer à attaquer, si l'occasion s'en présentoit, qu'à fuir à l'autre bord. Ils attendirent en effet que Vespasien eût fait construire une flottille, & lorsqu'elle vint leur présenter la bataille, ils acceptérent le défi, & se battirent en désespérés. Il n'en échappa pas un seul: tous périrent, ou par les traits des ennemis, ou suffoqués dans les eaux: & leur nombre, joint à ceux qui avoient été tués dans les combats sur terre, se monta à six mille cinq cens.

Près de 40000 scélérats mis à mort, ou vendus par Vespasien, contre la foi donnée.

Tarichée avoit été un centre où s'étoit ramassé tout ce qu'il y avoit de turbulent & d'ennemi de la paix dans les pays voisins, & il y restoit encore près de quarante mille ames de cette espéce, qui comptoient jouir du pardon accordé par Tite aux Tarichéates. Vespasien tint Conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre par rapport à une multitude, qu'il n'étoit possible ni de laisser dans la ville, dont elle auroit troublé la tranquillité, ni de renvoyer, parce qu'on ne pouvoit pas douter que des gens accoutumés à la sédition, au brigandage & à la guerre, ne renouvellassent leurs excès dès qu'ils se verroient en liberté. D'un autre côté les loix de l'humanité & de la justice ne permettoient pas de traiter en ennemis ceux qui s'étoi-

toient soumis sur la parole donnée qu'on leur feroit bon quartier. Cette considération si importante, & même sacrée, n'arrêta point les Officiers qui composoient le Conseil. Pleins de haine & de mépris pour les Juifs, ils soutinrent qu'il ne pouvoit y avoir rien d'injuste ni de cruel à leur égard, & que c'étoit le cas de faire céder sans difficulté l'honnête à l'utile. Vespasien se rendit à cet avis, & ajoûta même la supercherie à l'inhumanité. Comme on appréhendoit que le peuple de Tarichée ne s'intéressât au sort des malheureux qu'on vouloit perdre, on leur ordonna de sortir tous par la porte qui conduisoit à Tibériade : & là on les assembla dans le (a) Stade, où Vespasien s'étant transporté commença par faire égorger les vieillards & ceux de qui l'on ne pouvoit tirer aucun service, au nombre de douze cens. Il choisit six mille des plus vigoureux, qu'il envoya à Néron en Achaïe, pour être employés aux travaux de l'Isthme. Le reste, qui se montoit à plus de trente mille têtes, fut vendu. Cette exécution perfide & sanglante convenoit peu au caractére de Vespasien, qui savoit (b) que la guerre a ses loix ainsi que la paix, & que les grandes ames se piquent d'y montrer autant de justice que de courage. Joséphe date ce fait du huit du mois Gor-

(a) *Lieu destiné à la course & aux combats des Athlétes.*

(b) Sunt & belli, sicut pacis, jura, justèque ea non minùs quàm fortiter didicimus gerere. *T. L. V.* 27.

Gorpiæus, troisiéme mois de l'Eté.

Il achéve la conquête de Galilée. Jean s'enfuit de Giscale à Jérusalem. *Jos. de B. Jud. IV. 1*

La prise de Tarichée répandit la terreur dans toute la Galilée; les villes & les forteresses s'empressérent de se soumettre aux Romains. Il fallut pourtant qu'ils emportassent de force Gamale (*a*), place située vis-à-vis de Tarichée de l'autre côté du lac. Le Mont Itabyrius, qui est le même que le Thabor, les arrêta aussi quelque tems, & ils n'en devinrent maîtres que par un combat livré contre une troupe de rebelles qui s'y étoient postés. Giscale se rendit, après que Jean, qui s'en étoit rendu le tyran, en fut sorti pour se retirer à Jérusalem, comme je vais le raconter.

Cette ville fut la derniére de la Galilée qui tint contre les Romains. Elle n'étoit originairement qu'une bourgade, dont les habitans occupés de l'agriculture ne pensoient nullement à la guerre. Jean y ayant introduit une troupe de brigands, fortifia la place, comme nous l'avons dit, avec la permission de Joséphe, & la maintint dans la rebellion jusqu'à la fin.

C'étoit une témérité poussée à l'excès; car les forces ne répondoient nullement à une telle audace, & Tite en arrivant avec mille chevaux pouvoit aisément emporter la ville d'emblée. Mais las du carna-

na-

(*a*) *Cette ville n'appartenoit pas à la Galilée, puisqu'elle étoit située au-delà du Jourdain & du Lac de Génésareth. Mais elle étoit liée d'intérêt avec les Galiléens rebelles, & Joséphe Gouverneur de la Galilée compte Gamale parmi les villes de son département.*

nage, & plaignant le sort des innocens qui se trouveroient enveloppés avec les coupables, ce généreux vainqueur s'approcha des murs, & voulut tâcher de guérir par ses représentations salutaires un aveugle entêtement. „ Sur quoi vous fondez-
„ vous, disoit-il à ceux qui bordoient les
„ murailles, pour attendre seuls l'effort
„ des Armes Romaines, après la prise de
„ toutes les autres villes de la Galilée?
„ N'avez-vous pas d'assez fortes leçons
„ dans les exemples contraires de vos
„ compatriotes, dont les uns se sont at-
„ tiré les plus affreux désastres par une
„ résistance opiniâtre, les autres, qui se
„ sont fiés à notre clémence, jouissent de
„ leurs biens & de leur fortune sous no-
„ tre protection? Je vous fais les mêmes
„ offres, sans vouloir tirer vengeance de
„ votre fierté jusqu'ici intraitable. L'es-
„ pérance de conserver sa liberté mérite
„ grace, mais non l'obstination à tenter
„ l'impossible.

Ces discours ne furent entendus que par des cœurs endurcis. Car Jean avoit pris soin d'écarter des murailles & des portes tous les habitans, & ses satellites seuls occupoient les remparts. Il sentoit néanmoins combien le parti de la résistance étoit insensé & impratiquable, & il entreprit de tromper Tite par une supercherie. Il répondit qu'il acceptoit ses offres avec reconnoissance, & qu'il améneroit à la soumission les plus mutins par persuasion ou

par contrainte. Mais il demanda un jour de délai, parce que le sabbat, qu'ils célébroient actuellement, ne permettoit pas plus aux Juifs de conclure un Traité, que de manier les armes. Le dessein de Jean étoit de profiter de cet intervalle pour s'enfuir. Mais ce qui le fit réussir, dit Joséphe (a), c'est que Dieu vouloit sauver Jean pour la punition & pour le malheur de Jérusalem. Telle est, ajoûte l'Historien, la véritable cause de la facilité avec laquelle Tite non seulement donna créance aux discours de ce fourbe, mais s'éloigna à quelque distance de Giscale, pour s'approcher de Cydœssa, bourgade de la dépendance des Tyriens, dont les habitans étoient de perpétuels ennemis de ceux de Galilée. Jean eut donc toute liberté de s'enfuir pendant la nuit. Il emmena avec lui non seulement des hommes armés, mais des familles entiéres, des femmes, des enfans. Une telle compagnie ne pouvoit pas faire grande diligence. Aussi après quelques stades Jean prit les devans, malgré les cris & les pleurs des foibles qu'il abandonnoit.

Le jour venu, Tite se présenta devant les murs pour l'exécution du Traité. Le peu-

(a) Θεὸς δ' ἦν τὸ ἔργον ἄγων τοῦ σώζοντος Ἰωάννην ἐπὶ τὸν τῶν Ἱεροσολύμων ὄλεθρον, τὸ μὴ μόνον πεισθῆναι Τίτον τῇ σκήψει τῆς ὑπερθέσεως, ἀλλὰ καὶ τῆς πόλεως πορρωτέρω στρατοπεδεύσασθαι πρὸς Κυδοεσσῷ. *Jos. de B. Jud. IV. 4.*

peuple lui ouvrit les portes avec mille acclamations de joie, & en lui rendant graces de l'avoir délivré de son tyran, dont on lui apprit la fuite. Tite fut piqué de s'être laissé surprendre, & il envoya à la poursuite des fuyards une partie de la cavalerie qui l'accompagnoit. Jean avoit trop d'avance pour pouvoir être atteint, & il arriva à Jérusalem. La troupe impuissante qui n'avoit pu le suivre, devint la proie des Romains. Ils en tuérent six mille, & ramenérent près de trois mille femmes & enfans.

Tite ordonna à ses soldats de faire une bréche à la muraille, voulant entrer comme dans une ville prise. Du reste il montra une clémence parfaite, & quoiqu'il fût resté dans la ville un assez grand nombre de partisans de la rebellion, il aima mieux pardonner à tous les habitans indistinctement, que de présenter matiére à des délations où la haine & la prévention pourroient avoir souvent plus de part que la raison & la justice. Mais il eut soin de laisser dans Giscale une garnison, qui pût tenir en respect ceux qui seroient tentés de remuer. Ainsi fut achevée en une campagne la conquête de la Galilée: & Tite n'y laissant plus aucun ennemi, retourna auprès de Vespasien, qui s'étoit mis en quartiers d'hiver avec deux Légions à Césarée: la dixiéme hivernoit à Scythopolis.

La facilité avec laquelle la Galilée avoit été soumise, étoit un nouvel aver- Il y augmente le trouble, &

la folle ardeur pour la guerre.

tissement pour les habitans de Jérusalem, & devoit leur ouvrir les yeux sur le sort qui attendoit leur ville malheureuse : mais la fureur & l'aveuglement y croissoient à mesure que le péril devenoit plus présent. L'arrivée de Jean de Giscale, & de sa troupe haletante, donna lieu à plusieurs de faire bien des réflexions, qui les amenoient à concevoir de justes allarmes. Cet homme audacieux se moqua de leur sage timidité : & tirant vanité de ce qui faisoit sa honte, „ Je n'ai point fui les Romains, „ disoit-il, mais je suis venu chercher un „ poste, d'où je puisse leur faire bonne „ guerre. C'est folie de consumer nos „ forces pour la défense de Giscale, & „ de semblables bourgades, pendant que „ nous devons les réserver pour la Mé„ tropole de la Nation ". Il parloit des Romains avec un extrême mépris : il exaltoit les ressources qui restoient aux Juifs. „ Voyez, disoit-il, quelles peines & quel„ les fatigues les Romains ont souffertes „ devant les chetifs hameaux de la Gali„ lée. Quarante-sept jours de siége les ont „ à grande peine rendu maîtres de Jota„ pate. Que sera-ce, s'ils viennent se pré„ senter devant Jérusalem ? Non, quand „ même ils auroient des aîles, ils ne pour„ roient s'élever à la hauteur de nos mu„ railles ". Ces discours fanfarons enfloient le courage de la Jeunesse, & leur inspiroient une folle ardeur pour la guerre. Les vieillards & les hommes judicieux en

en sentoient tout le vuide & tout le faux, mais ils étoient réduits à des plaintes inutiles.

Car Jérusalem, outre les factieux qu'elle portoit dans son sein, étoit inondée de la multitude de ceux qui y accouroient de toutes les parties de la Palestine. A mesure que les Romains gagnoient du terrain & faisoient une conquête, les amateurs du trouble qui pouvoient échapper, n'avoient point d'autre retraite que la Capitale, dont les portes avoient été toujours ouvertes à tous les Juifs, & où l'on recevoit alors avec empressement des compatriotes qui se disoient pleins de zèle pour la défense de la ville sainte. Le moindre des inconvéniens qu'apporta avec soi cette foule étrangére, dont Jérusalem fut surchargée, étoient les bouches inutiles, qui consumérent les provisions nécessaires aux combattans.

Rapines, brigandages, cruautés exercées par les factieux.

Ce mal ne se fit sentir qu'à la longue. Mais les rapines, les brigandages, les meurtres changérent la face de la ville en celle d'un bois rempli de voleurs. Les scélérats qui l'inondoient, étendoient leurs cruautés jusques sur les premiéres têtes de Jérusalem. Ils arrêtérent publiquement plusieurs illustres personnages, dont trois étoient de la Race Royale, & ils les envoyérent égorger dans la prison. Le prétexte dont ils colorérent une si odieuse violence, fut une accusation de trahison & d'intelligence avec les Romains. Ils

 étoient

étoient les oppresseurs & les tyrans de Jérusalem, & ils s'en faisoient passer pour les vengeurs.

De tels excès répandoient la terreur parmi le peuple; mais ils excitoient en même tems une juste indignation, qui n'avoit besoin que d'un Chef pour oser éclater. Le peuple en trouva un en la personne d'Ananus, ancien Pontife, qui avoit été établi Gouverneur de Jérusalem au commencement de la guerre, & dont Joséphe reléve ici par les plus grands éloges la sagesse & le courage. Les *Zélateurs* (car c'étoit le nom que se donnoient ces hommes abominables, qui vouloient travestir en zèle de Religion leur audace à commettre les crimes les plus horribles) les Zélateurs sentirent le danger. Ils comprirent qu'une multitude immense, réunie sous un Chef habile & accrédité, deviendroit redoutable pour eux. Ils prirent donc pour place de sureté le Temple, dont ils firent la citadelle de leur tyrannie. C'est ainsi qu'après avoir violé tous les droits humains, ils se déclarérent ouvertement les ennemis de Dieu même, dont ils profanoient & fouloient aux pieds le sanctuaire.

Ils prennent le nom de Zélateurs. Ils s'emparent du Temple.

A ce sacrilége ils ajoûtérent une nouvelle impiété, en élevant par sort au Souverain-Pontificat un certain Phannias, qui véritablement étoit de la race d'Aaron, mais homme grossier, nourri dans l'obscurité d'un village, & sçachant à peine ce que c'étoit que la dignité de Grand-Prêtre;

per-

personnage de théatre, dont ils faisoient leur jouët, & qui incapable de prendre aucune autorité, étoit forcé de leur prêter son nom pour couvrir leurs attentats.

Ce mépris de la Religion tournée en risée, acheva de porter l'indignation du peuple à son comble. Les Prêtres & les Grands venoient à l'appui, & se mêlant dans les pelotons, ils exhortoient la multitude à prendre les armes contre les oppresseurs de la liberté, & contre les profanateurs des choses saintes. On écoutoit avidement ces discours: mais la difficulté de l'entreprise contrebalançoit le désir d'une si juste vengeance. On craignoit de ne pas réussir à déloger d'une forteresse, telle que le Temple, une troupe nombreuse de brigands, endurcis au crime, déterminés à tout oser, & en qui le désespoir du pardon augmentoit l'audace.

Enfin dans une assemblée générale Ananus se léve; & tournant ses regards vers le Temple, les yeux baignés de larmes: „ Ah! qu'il m'eût été doux de mourir, „ s'écria-t-il, avant que de voir la Mai„ son de Dieu souillée de tant d'horreurs, „ & le Lieu Saint profané par les pieds „ impurs des plus scélérats de tous les „ mortels! Encore, si j'espérois trouver „ dans ce peuple qui m'écoute une res„ source contre de si grands maux. Mais „ je le vois insensible à ses propres cala„ mités, & uniquement dominé par la „ crainte. On vous pille, & vous le souf-

Discours d'Ananus au peuple contre les Zélateurs.

„ frez : on vous frappe, & vous gardez le „ silence : aucun de vous n'est même assez hardi pour gémir librement sur le „ sang innocent qu'il voit répandre. Non, „ ce n'est point aux tyrans que je m'en „ prends : c'est à vous, qui les avez fortifiés par votre indolence. Ils étoient „ d'abord en petit nombre, & votre tranquille sécurité leur a donné moyen de „ s'accroître. Ils ont commencé par piller vos maisons, aucun de vous ne s'en „ est ému ; & devenus plus audacieux ils „ ont attaqué vos personnes. Vous avez „ vu traînés indignement par les rues, jettés dans des prisons, chargés de chaînes, je ne dis pas des hommes illustres „ par leur naissance & par leur mérite, „ mais des citoyens, contre lesquels il „ n'y avoit ni accusation en forme, ni „ jugement prononcé ; & ces infortunés „ n'ont trouvé personne qui reclamât en „ leur faveur. Que devoit-il s'ensuivre ? „ La mort & le suplice. C'est aussi ce qui „ est arrivé : & de-même que l'on choisit „ dans un troupeau les victimes les plus „ grasses, nos tyrans ont immolé par préférence les premiéres têtes de la Nation. Leur audace, nourrie par le succès, insulte aujourd'hui Dieu même. „ Vous les voyez profaner indignement „ son Temple, & de ce lieu, le plus fort „ & le plus élevé de la ville, comme le „ plus saint de l'Univers, vous imposer „ le joug de la servitude. Quels nouveaux

„ ex-

„ excès attendez-vous pour ſortir de vo-
„ tre inaction ? Ils ont comblé la meſure
„ du crime, leurs attentats ne peuvent
„ plus croître ; & ſi ceux qu'ils ont com-
„ mis ne ſuffiſent pas pour vous tirer de
„ votre aſſoupiſſement, rien ne ſera ca-
„ pable de vous réveiller.

„ Quel motif vous anime à ſoutenir la
„ guerre contre les Romains ? N'eſt-ce
„ pas l'amour de la liberté ? ce ſentiment
„ précieux, qui convient ſi bien à des a-
„ mes généreuſes. Eh quoi ! vous refu-
„ ſez d'obéir aux Maîtres du Monde en-
„ tier, & vous conſentez à devenir les
„ eſclaves de vos compatriotes, & à ſouf-
„ frir de leur part des traitemens que vous
„ n'auriez pas à craindre de la part de l'é-
„ tranger.

„ Comparez la conduite des uns & des
„ autres. Votre Temple eſt orné des of-
„ frandes des Romains, & ceux-ci le dé-
„ pouillent des monumens de vos ancien-
„ nes victoires. Les Romains reſpectent
„ vos Loix, & n'oſent franchir la barrié-
„ re du Lieu Saint : & ceux-ci font du
„ Temple leur place d'armes, & y por-
„ tent leurs mains toutes fumantes du
„ ſang de leurs fréres. Et vous vous pré-
„ cautionnez contre les ennemis du de-
„ hors, pendant que vos véritables enne-
„ mis vivent au milieu de vous, & aſſié-
„ gent votre Sanctuaire !

„ Prenez donc les armes avec courage,
„ & ne craignez ni leur nombre, beau-

„ coup moindre que le vôtre ; ni leur au-
„ dace, qu'affoiblit une conscience souil-
„ lée de crimes ; ni l'avantage du lieu,
„ dont la protection n'est pas assurément
„ pour les impies, mais plutôt pour ceux
„ qui en vengent la sainteté. Montrez-
„ vous, & ils sont détruits. Et quand
„ même vous vous exposeriez à quelque
„ danger, quel sort plus digne d'envie,
„ que de mourir devant les sacrés porti-
„ ques, en combattant pour vos femmes
„ & pour vos enfans, pour Dieu & pour
„ son Temple ? Je m'offre à vous servir
„ de la tête & de la main. Je vous con-
„ duirai par mes conseils, & dans l'occa-
„ sion je payerai de ma personne."

Le peuple prend les armes, & force la premiére enceinte du Temple.

Le peuple échauffé par un discours si véhément, se déclara disposé à détruire la tyrannie. Ananus enrôla ceux qui se présentérent en foule, les arma, les distribua en compagnies ; & il se préparoit à attaquer les Zélateurs. Ceux-ci le prévinrent, & firent une sortie sur le peuple. Le combat fut rude. Le nombre d'un côté, l'audace & l'exercice de l'autre. Enfin les brigands accablés par la multitude de leurs ennemis, qui croissoit à chaque instant, & se voyant près de succomber, furent forcés d'abandonner la premiére enceinte du Temple, & se retirérent dans la seconde, dont ils fermérent les portes avec empressement. Ananus ne poussa pas plus loin sa victoire. L'assaut eût été dangereux, & d'ailleurs la sainteté du lieu le re-

retint. Il n'osa entreprendre d'introduire dans l'intérieur du Temple des soldats teints de sang. Il se contenta de bloquer les Zélateurs, laissant une garde de six mille hommes dans les portiques de la premiére enceinte.

Son respect pour le Temple l'engagea encore à tenter les voies de conciliation avec les Zélateurs. Il vouloit, s'il étoit possible, s'épargner la dure nécessité de souiller le Lieu Saint par le sang de ses compatriotes. Il envoya donc leur faire des propositions de paix, mais il choisit bien mal son Ambassadeur.

Jean de Giscale, lié par de sécrettes intelligences avec les Zélateurs, étoit demeuré en apparence attaché au parti du peuple ; & suivant la pratique des traîtres il montroit plus d'ardeur, plus d'empressement, que ceux mêmes dont l'attachement étoit sincére. Il ne quitoit Ananus ni jour ni nuit, il s'introduisoit hardiment dans tous les conseils, assaisonnant ces procédés de flatteries démesurées envers tous ceux qui étoient en autorité. Il parvenoit ainsi à être instruit de tout ce qui se délibéroit, & il ne manquoit pas d'en donner avis aux assiégés. Ananus s'apperçut que les ennemis éventoient toutes ses entreprises. Persuadé qu'il y avoit de la trahison, ses soupçons tombérent sur celui qui en étoit véritablement coupable, & que son zèle hypocrite démasquoit. Mais il n'étoit pas aisé de détruire Jean de Giscale, qui avoit

Trahison de Jean de Giscale. Les Zélateurs appellent les Iduméens à leur secours.

un

un puissant parti dans la ville. Ananus le prit à son serment. Ce scélérat, à qui les parjures ne coutoient rien, jura une fidélité inviolable aux intérêts du peuple. Ananus fut assez simple pour y ajoûter foi; & par une faute inexcusable dans un homme à la tête de grandes affaires, il prit confiance en celui que tant de circonstances rendoient légitimement suspect, il le choisit pour aller porter aux Zélateurs des ouvertures de paix & d'accommodement.

Jean introduit dans le Temple, au-lieu de propositions de paix, tint les discours les plus propres à souffler le feu de la guerre. „ Il dit qu'Ananus ayant gagné le peu„ ple, avoit envoyé inviter Vespasien à „ venir se rendre maître de la ville. Qu'il „ avoit ordonné à ses troupes de se puri„ fier, afin qu'elles fussent en état d'entrer „ le lendemain dans le Temple, de gré ou „ de force. Que s'il proposoit un Traité „ aux Zélateurs, ce n'étoit que pour les „ endormir dans une fausse sécurité & „ pour les surprendre. Il insista à leur prou„ ver qu'ils en avoient trop fait, pour es„ pérer qu'on se réconciliât jamais sincé„ rement avec eux: & il conclut qu'ils „ devoient se procurer quelque secours „ du dehors, sans quoi leur perte étoit „ certaine."

Les Zélateurs suivirent l'avis de Jean, & résolurent d'appeller à leur secours les Iduméens, Nation voisine, turbulente, à qui toute occasion de prendre les armes

mes étoit bonne; qui alloit à la guerre comme à une fête, & qui depuis qu'elle avoit embrassé la Religion Judaïque ne le cédoit point aux Juifs naturels en attachement pour le Temple & pour la Ville Sainte. Des dispositions si favorables déterminérent les Zélateurs à députer aux Iduméens deux d'entre eux, chargé d'une lettre qui portoit: „ Qu'Ananus avoit séduit le peuple, „ & qu'il vouloit livrer Jérusalem aux Ro„ mains. Que pour eux, résolus de défen„ dre la liberté jusqu'à la mort, ils s'étoi„ ent séparés d'un traître, qui les tenoit „ assiégés dans le Temple. Que si les Idu„ meéns ne faisoient diligence pour venir „ à leur secours, les défenseurs de la patrie „ alloient tomber sous le pouvoir d'Ana„ nus & de leurs ennemis, & la ville sous „ celui des Romains." Les Députés, qui étoient gens habiles & ardens, avoient ordre d'exposer plus en détail l'état des choses, & de mettre dans leurs sollicitations tout le feu & toute la vivacité dont ils étoient capables.

Ils réussirent sans peine dans leur négociation. Les Chefs des Iduméens, sur la lecture de la lettre, & le rapport des Députés, entrérent en fureur: ils publiérent une proclamation pour inviter toute la Nation à prendre les armes, & avant le terme qu'ils avoient prescrit ils virent s'assembler autour d'eux une armée de vingt mille hommes, avec laquelle ils marchérent vers Jérusalem.

Ana-

Ananus, qui ne fait pas en tout ceci preuve de vigilance, ne fut informé d'un si grand mouvement dans la Nation Iduméenne, que par l'arrivée du secours. Il ordonna que l'on fermât promptement les portes de la ville, que l'on gardât les murailles. Il ne fit pourtant aucune hostilité contre les Iduméens, & désirant les ramener par voie de persuasion, il engagea Jésus, l'un des Grands-Pontifes, à monter à une tour qui regardoit leur armée pour les haranguer. Les Iduméens se disposérent à écouter l'Orateur du Peuple de Jérusalem, & il leur parla en ces termes.

Discours de Jésus Grand-Pontife aux Iduméens, pour les détourner de l'alliance avec les Zélateurs.

„ Si vous ressembliez à ceux que vous „ venez secourir, ma surprise seroit moin„ dre. Mais n'est-ce pas l'événement du „ monde le plus singulier, qu'une Nation „ entiére, qu'une belle & florissante ar„ mée prenne en main la défense d'une „ poignée de scélérats, dignes de mille „ morts? Le zèle pour la sainteté du „ Temple vous conduit; & ceux dont „ vous embrassez la querelle, le souillent „ par la cruauté & par les débauches: ils „ s'enivrent dans le Lieu Saint, & ils y „ partagent les dépouilles sanglantes de „ leurs fréres massacrés.

„ J'apprens qu'ils nous accusent d'in„ telligence avec les Romains, & de tra„ hison. Il ne falloit pas un motif moins „ pressant pour vous engager à prendre „ les armes contre un peuple uni avec „ vous dans la société d'un même culte.

„ Mais

„ Mais où sont les preuves du crime qu'ils
„ nous imputent? C'est leur intérêt seul
„ qui nous rend coupables. Tant qu'ils
„ n'ont eu rien à craindre, aucun de nous
„ n'a été traître. Nous le sommes deve-
„ nus, depuis qu'ils ne peuvent plus évi-
„ ter la juste punition de leurs forfaits.
„ Ah! si le soupçon de trahison doit
„ tomber sur quelqu'un, il convient bien
„ mieux sans-doute à nos accusateurs,
„ aux crimes desquels il ne manque que
„ celui-là seul pour être portés à leur
„ comble.

„ Quel est donc le plus digne usage que
„ vous puissiez faire de vos armes? C'est
„ de les employer en faveur de la Mé-
„ tropole de votre Religion, & de pu-
„ nir des scélérats de la surprise qu'ils ont
„ osé vous faire, en vous implorant pour
„ défenseurs, pendant qu'ils devoient
„ vous craindre pour vengeurs. Si cepen-
„ dant vous respectez les engagemens que
„ vous avez pris avec eux, un second
„ parti s'offre à vous. C'est de quiter les
„ armes, & de venir dans la ville com-
„ me amis & alliés vous porter pour ar-
„ bitres & pour juges entre les Zélateurs
„ & nous. Et voyez combien la condi-
„ tion que nous voulons leur faire est a-
„ vantageuse, puisqu'ils auront pleine li-
„ berté de nous répondre devant vous
„ sur les crimes que nous avons à leur
„ reprocher, eux qui ont inhumainement
„ égorgé les Chefs de la Nation, sans au-

„ cune

„ cune forme de justice, sans leur per„ mettre de défendre leur innocence. Si „ vous ne voulez ni vous unir à nous, ni „ vous rendre les juges de la querelle, il „ vous reste de demeurer neutres, sans „ agraver nos malheurs, sans vous lier „ avec les oppresseurs de Jérusalem & „ les profanateurs du Temple. Si aucun „ de ces trois partis ne vous convient, ne „ soyez pas étonnés que l'on vous ferme „ les portes d'une ville dont vous vous „ déclarez les ennemis ".

Il ne peut rien gagner sur eux.

Un discours si plein de raison ne fit aucune impression sur les Iduméens prévenus. Ils regardoient comme un affront le refus de les recevoir dans la ville, & encore plus la proposition qu'on leur faisoit de mettre bas les armes s'ils vouloient y entrer. Un de leurs Chefs répondit à Jésus avec une fierté & une hauteur qui lui ôtérent toute espérance de pacification; & ce Pontife se retira pénétré de douleur de voir la ville assiégée en même tems de deux côtés, & menacée dedans & dehors par les Zélateurs d'une part & les Iduméens de l'autre.

Les Iduméens introduits par les Zélateurs dans la ville & dans le Temple, font un grand carnage du peuple.

Cependant l'armée du secours n'étoit pas contente de l'inaction de ceux qui l'avoient appellée. Les Iduméens avoient compté trouver un parti puissant, qui les seconderoit, & leur ouvriroit l'entrée de Jérusalem; & voyant que les Zélateurs n'osoient sortir de l'enceinte du Temple, plusieurs se repentirent d'être venus, & la hon-

honte seule les empêcha de reprendre la route de leur pays. Un orage qui survint durant la nuit, augmenta encore leur dégoût. La pluie, la grêle, les éclairs, les tonnerres, les mugissemens de la terre ébranlée sous leurs pieds, toute la Nature sembloit déchaînée contre eux: & en même tems qu'exposés aux rigueurs de la tempête, ils souffroient beaucoup, n'ayant d'autre abri que leurs casaques, dont ils s'enveloppoient, & leurs boucliers, qu'ils mettoient sur leurs têtes, la crainte de la colére divine les troubloit beaucoup dans l'ame, & ils se persuadoient que Dieu condamnoit leur entreprise.

Cependant ce fut précisément cette circonstance qui leur en facilita le succès. Les Juifs de la ville crurent pareillement que Dieu se déclaroit pour leur querelle, & en conséquence de cette idée flatteuse ils firent la garde avec moins de vigilance. Leur négligence présenta à quelques-uns des Zélateurs l'occasion de sortir furtivement du Temple pendant la nuit au plus fort de l'orage, & de gagner la porte de la ville qui donnoit vis-à-vis de l'armée des Iduméens. Ils la leur ouvrirent, & les introduisirent dans Jérusalem.

Le premier soin des Iduméens fut de courir au Temple, & de se réunir aux Zélateurs pour attaquer ceux qui en faisoient le blocus. Ils eurent bon marché d'une garde, dont une partie étoit endormie, & l'autre s'effraya à la vue d'une multitude de

de nouveaux ennemis joints subitement aux anciens. Les troupes de la ville, qui au cri des combattans étoient accourues, ne firent pas plus de résistance. Les Iduméens n'eurent guéres que la peine de tuer: & comme ils étoient naturellement cruels, & d'ailleurs irrités de ce qu'on leur avoit refusé l'entrée de la ville, & imposé la nécessité de subir hors des murs toute la violence d'un orage affreux, ils ne firent quartier à personne, & passérent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leurs coups. Le carnage fut d'autant plus horrible, que dans un lieu fermé la fuite devenoit impratiquable. Toute la premiére enceinte du Temple fut inondée de sang, & lorsque le jour fut venu on compta plus de huit mille morts.

Mort du Pontife Ananus, tué par les Iduméens.

Maîtres du Temple, les Iduméens se répandirent dans la ville, où ils pillérent & tuérent à discrétion. Leur fureur prit pour premiéres victimes les deux Pontifes Ananus & Jésus; & non contens de leur avoir ôté la vie, ils les outragérent par mille insultes après leur mort, & jettérent leurs corps sans sépulture.

Joséphe déplore amérement la mort d'Ananus, dont il prétend que les grandes qualités & la bonne conduite auroient infailliblement sauvé Jérusalem, s'il eût vécu. Ananus, dit-il, aimoit la paix; il sçavoit qu'il n'étoit pas possible de vaincre les Romains; & par son éloquence persuasive il auroit déterminé les Juifs à se sou-

soumettre, pendant que la belle résistance qu'il étoit capable de faire auroit amené les Romains à s'adoucir sur les conditions du Traité (a). Mais Dieu, ajoûte l'Historien, avoit prononcé sa sentence de condamnation contre une ville souillée de crimes : il vouloit que le Lieu Saint fût purifié par le feu; & pour accomplir ses desseins de justice sur la Ville & sur le Temple, il écartoit & ôtoit du monde ceux qui étoient attachés à l'une & à l'autre par un zèle pur & sincére.

Ainsi parle Joséphe, qui pourtant ignoroit la vraie cause de la colére de Dieu sur les Juifs. Ananus étoit bien peu propre à desarmer la vengeance divine. Fils du Grand-Prêtre (b) Anne, qui avoit pris part à la condamnation de Jésus-Christ, il s'étoit montré digne imitateur d'un tel pére par le meurtre de l'Apôtre Saint Jaques le Mineur, que l'éminence de sa sainteté rendoit vénérable à tout le peuple de Jérusalem. *Jos. Ant. XX. 8.*

(a) Ἀλλ' οἶμαι κατακρίνας ὁ Θεὸς ὡς μεμιασμένης τῆς πόλεως ἀπώλειαν, καὶ πυρὶ βουλόμενος ἐκκαθαρθῆναι τὰ ἅγια, τοὺς ἀντεχομένους αὐτῶν καὶ φιλοστοργοῦντας περιέκοψεν. *Jos.*

(b) *Anne est aussi appellé Ananus dans Joséphe. Mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait vécu jusqu'au tems dont il s'agit ici, & encore moins qu'un vieillard plus qu'octogénaire eût eu assez de vigueur pour remplir les fonctions de Gouverneur de la ville. Ces raisons ont déterminé Mr. de Tillemont à penser que le Pontife Ananus tué par les Iduméens, est le fils du Grand-Prêtre Anne nommé dans l'Evangile, & le même dont Joséphe fait mention au L. XX. de ses Antiquités, c. 8.*

lem. C'étoit un Sadducéen, qui n'avoit par conféquent ni efpérance ni crainte d'une vie avenir : & Joféphe qui le comble ici d'éloges, l'accufe ailleurs d'audace & de cruauté dans fes vengeances.

Cruautés exercées par les Zélateurs & les Iduméens. *Jof. de B. Jud. V. 1.*

Les Zélateurs & les Iduméens firent un grand carnage du peuple. Mais ils traitérent avec une fingulière inhumanité la jeune Nobleffe, parmi laquelle ils auroient fouhaité fe faire des partifans. Ils en remplirent les prifons, & enfuite ils invitoient chacun en particulier à s'unir à eux. Joféphe affure que tous préférérent fans difficulté la mort à la fociété avec les ennemis de la patrie. La rage des Zélateurs s'exerça à leur faire fouffrir les plus cruels fuplices ; & ce n'étoit que lorfque leurs corps ne pouvoient plus foutenir les fouëts & les tortures, qu'on leur accordoit la mort comme par grace. L'Hiftorien fait monter à douze mille le nombre de ceux que les Zélateurs firent ainfi périr fucceffivement dans l'efpace de peu de jours.

Jugement & mort de Zacharie fils de Baruch.

Il convenoit bien peu à de pareils fcélérats de vouloir obferver les formes de la Juftice. Ils eurent néanmoins cette fantaifie à l'égard de Zacharie fils de Baruch, homme riche, amateur de la liberté, ennemi des méchans, & dont la fortune & la vertu irritoient en même tems la cupidité & la haine des Zélateurs. Ils érigérent un Tribunal de foixante & dix Juges choifis entre les notables du peuple, & ils y firent comparoître Zacharie, l'accu-

cu-

cusant d'avoir tramé une intrigue pour livrer la ville aux Romains. Ils n'apportoient ni preuves ni indices, mais ils se disoient bien assurés du fait, & ils prétendoient en être crus sur leur parole. Zacharie voyant qu'il n'avoit aucune justice à attendre, & que sa mort étoit résolue, parla avec une liberté digne d'un grand cœur. Il traita d'un air de mépris les accusations vagues dont on le chargeoit, & il en fit sentir en peu de mots la ridicule foiblesse. Après quoi il tourna son discours contre ses accusateurs, & il leur mit sous les yeux toute la suite de leurs attentats, déplorant les malheurs publics, & la confusion horrible où toutes choses étoient tombées. Il est aisé de juger quelle fut à ce discours la rage des Zélateurs. Cependant ils achevérent la comédie, & laissérent prononcer les Juges. Il n'y en eut aucun qui ne donnât un suffrage d'absolution, & tous aimérent mieux périr avec l'innocent, que de se rendre coupables de sa mort. Les Zélateurs poussérent un cri d'indignation, & deux des plus audacieux massacrérent sur le champ Zacharie au milieu du Temple, en lui disant avec insulte : „ Nous te donnons aussi notre suffrage, „ te voilà plus surement absous." Après l'avoir tué, ils jettérent le corps dans le précipice qui bordoit la montagne sur laquelle le Temple étoit bâti. Pour ce qui est des Juges, ils se contentérent de les chasser à coups de plat d'épée, étant bien

aiſes que les témoins de leur domination tyrannique allaſſent par-tout dans la ville en ſemer la terreur.

Mr. de Tillemont penſe avec pluſieurs Interprétes de l'Ecriture, que l'événement que je viens de raconter eſt celui que Jéſus-Chriſt avoit en vue, lorſqu'il parloit de Zacharie fils de Barachie tué par les Juifs entre le Temple & l'Autel. En ce cas les paroles de Jéſus-Chriſt ſont une prophétie, qui ſe trouve vérifiée par un accompliſſement parfait. Si l'on admet ce ſentiment, on ne pourra pas douter que Zacharie ne fût Chrétien; & le même Mr. de Tillemont remarque qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer qu'il ne ſoit pas reſté un ſeul Chrétien dans Jéruſalem.

*Matth. XXIII. 35.*

Les Iduméens reconnoiſſent qu'ils ont été trompés par les Zélateurs, & ils ſe retirent de Jéruſalem.

Les Iduméens, qu'une aveugle fureur avoit portés à de grandes violences, mais qui n'étoient pas, comme les Zélateurs, conſommés & endurcis dans le crime, eurent horreur des excès de ceux auxquels ils s'étoient aſſociés. Quelqu'un, qui n'eſt pas nommé dans Joſéphe, fortifia en eux ces ſentimens, & repréſenta à leurs Chefs, qu'ils ne pouvoient ſe laver de la tache qu'ils avoient contractée en ſe liguant avec des ſcélérats, que par une prompte retraite & une ſéparation éclatante. C'étoit bien peu faire pour réparer les cruautés & les injuſtices dont ils s'étoient rendu coupables. Les Iduméens auroient dû embraſſer la défenſe du peuple, dont ils avoient agravé l'oppreſſion, & le délivrer de

de ses tyrans. Mais les hommes se portent au mal de toute la plénitude du cœur; & quand il s'agit du bien, ils ne le font presque jamais qu'imparfaitement. Les Iduméens se contentérent de mettre en liberté ceux qui étoient détenus dans les prisons au nombre d'environ deux mille, & ils se retirérent dans leur pays.

Nouvelles cruautés des Zélateurs. Horrible oppression du peuple de Jérusalem.

Les Zélateurs les virent partir avec joie, les regardant, non plus comme des alliés du secours desquels ils fussent privés, mais comme des surveillans dont la présence gênoit leur audace. Ils en devinrent plus insolens, & leur licence plus effrenée; & ils achevérent d'abattre les têtes illustres qui leur faisoient ombrage. Ils massacrérent Gorion, homme distingué par sa naissance, par son rang, & par son zèle pour la liberté de sa patrie; Niger, brave Capitaine, qui s'étoit signalé dans plusieurs combats contre les Romains, & qui ne put obtenir de ses meurtriers même la grace de la sépulture. Parmi le peuple ils recherchérent soigneusement tous ceux dont ils croyoient avoir raison de se défier; & le moindre prétexte suffisoit pour autoriser leurs funestes soupçons. Celui qui ne leur parloit point, passoit dans leur esprit pour superbe; celui qui leur parloit avec liberté, pour ennemi. Si quelqu'un au-contraire leur faisoit la cour, c'étoit un flatteur qui cachoit de mauvais desseins. Et ils ne connoissoient point la distinction de grandes & petites fautes: la mort étoit la

peine commune à toutes également. En un mot la seule sauvegarde contre leurs fureurs, étoit l'obscurité de la naissance & de la fortune.

Une si cruelle tyrannie déterminoit une multitude de Juifs à déserter la ville, & à aller chercher leur sureté parmi les ennemis. Mais la fuite étoit périlleuse. Des soldats postés par les Zélateurs assiégeoient tous les chemins, tous les passages ; & quiconque avoit le malheur d'être pris, payoit de sa tête, s'il ne répandoit l'argent à pleines mains. Celui qui n'avoit rien à donner étoit un traître, dont la mort seule pouvoit expier l'infidélité. Ainsi contrebalançant une crainte par une autre, la plupart aimoient mieux rester dans la ville, & mourir dans le sein de leur patrie.

Vespasien laisse les Juifs se miner par leurs fureurs intestines.
*Jos. de B. Jud. IV. 5. V. 2.*

Vespasien fut pendant l'hiver le tranquille spectateur de tous les différens mouvemens qui agitoient si violemment les Juifs. Il prit seulement les villes de Jamnia & d'Azot. Mais il ne fit aucune démarche qui menaçât directement Jérusalem, quoique tous les principaux Officiers de son armée l'exhortassent à profiter des divisions nées parmi les ennemis pour aller assiéger leur Capitale. „ Laissez-les, dit-„ il à ceux qui lui faisoient ces représenta-„ tions, laissez-les se détruire les uns les „ autres. Dieu (*a*) gouverne mieux nos

„ af-

(*a*) *Στρατηγεῖν μὲν γὰρ ἄμεινον αὐτῦ τὸν Θεὸν, ἀπονητὶ Ἰυδαίυς Ῥωμαίοις παραδιδόντα, καὶ τὴν νίκην*

„ affaires, en nous préparant, sans que „ nous nous en mêlions, une victoire ai- „ sée. Notre arrivée en pareille circon- „ stance réuniroit contre nous tous les „ partis, qui maintenant par la rage avec „ laquelle ils sont acharnés à s'exterminer „ mutuellement, diminuent d'autant les „ forces de la Nation. Nous pouvons es- „ pérer de vaincre sans tirer l'épée: & „ une (a) conquête qui est le fruit de la „ prudence & de la bonne conduite, m'a „ toujours paru préférable à celle dont les „ armes ont tout l'honneur."

Il suivit constamment ce plan: & malgré les priéres des Juifs échappés de Jérusalem, qui le conjuroient de venir sauver les restes d'un Peuple malheureux, de venger ceux qui avoient péri pour leur attachement aux Romains, & de tirer de danger ceux qui conservoient au milieu des plus grands risques les mêmes sentimens, il se mit en campagne au commencement de l'année 68. de Jésus Christ, derniére de Néron, non pour marcher vers la Capitale, mais pour aller subjuguer la Pérée, alléguant qu'il devoit commencer par réduire les places & les pays qui étoient encore en armes, & lever ainsi tous les obstacles qui pourroient empêcher ou retarder le succès du siége de Jérusalem. V. 5. AN. R. 819.

Il

νίκην ἀκινδύνως τῇ στρατιᾷ χαριζόμενον. Jos.

(a) Τοῦ διὰ τῶν ὅπλων σφαλεροῦ τὸ μεθ' ἡσυχίας κατόρθωμα λυσιτελέστερον. Jos.

Prise de Gadara, Capitale de la Pérée. Réduction de tout le pays.

Il passa donc le Jourdain, & s'avança vers Gadara, Capitale de la Pérée, où il avoit une intelligence. Cette ville contenoit un grand nombre de riches habitans, qui ayant beaucoup à perdre, craignoient la guerre & souhaitoient la paix, & qui en conséquence avoient député à Vespasien, promettant de lui ouvrir leurs portes. Mais tous ne pensoient pas comme eux dans Gadara, & les factieux qui se trouvoient dans cette ville, ainsi que dans toutes les autres de la Judée, n'ayant pu ni traverser une négociation, qu'ils avoient ignorée, ni, lorsqu'ils en furent instruits, la rendre inutile, parce que les Romains approchoient déjà, résolurent au-moins de se venger sur celui qui en étoit l'auteur. Ils se saisirent de Dolesus, qui par sa naissance & par son mérite tenoit le premier rang entre tous les habitans, & après l'avoir tué, après avoir outragé indignement son cadavre, ils s'enfuirent de la ville. Les Gadariens, devenus seuls arbitres de leur sort par la retraite des factieux, reçurent Vespasien avec mille acclamations de joie, & ils abbattirent leurs murailles sans en attendre l'ordre, afin de lui donner la preuve d'une fidélité qui ne vouloit pas même se laisser de ressource, s'ils étoient jamais capables de manquer à leur devoir. Pour les assurer en cet état contre les attaques des rebelles, Vespasien leur donna une garnison Romaine.

Après la soumission de Gadara, le reste de la Pérée ne méritoit pas d'occuper Vespa-

pasien. Il s'en retourna à Césarée, pour delà veiller sur la conduite générale de la guerre; & il laissa sur les lieux le Tribun Placidus avec trois mille hommes de pied & six cens chevaux, pour donner la chasse aux brigands, & achever de réduire ce qui n'étoit pas encore soumis. Cet Officier s'acquita en brave homme de l'emploi dont il étoit chargé. Il poursuivit ceux qui s'étoient enfuis de Gadara, & força la bourgade de Béthennabris, qu'ils avoient choisie pour retraite. Il s'en échappa plusieurs, qui se répandirent dans le pays, & y sonnérent l'allarme. Une multitude confuse de gens de la campagne s'attroupa, résolue de passer le Jourdain pour aller chercher un asyle dans Jéricho. Mais le fleuve grossi par les pluies n'étoit pas guéable; & Placidus survenant accula contre la rive cette troupe sans ordre, sans discipline, sans Chef. Elle étoit très nombreuse, & trois mille six cens hommes la défirent entiérement. Quinze mille Juifs restérent sur la place: un plus grand nombre encore furent poussés ou se précipitérent dans le Jourdain, & le Lac Asphaltite fut tout couvert de corps morts qui surnageoient sur les eaux plus pesantes que l'eau commune. Placidus acheva la conquête de la Pérée par la réduction des villes & châteaux qui pouvoient être de quelque importance: & tout le pays, hors la forteresse de Machéronte, reconnut les loix des Romains.

Vespasien étant à Césarée, apprit le sou- lé-

Toute la Judée sou-

mise hors Jérusalem, & trois forteresses occupées par les brigands.

*Jos. de B. Jud. V. 4. 6. 8.*

lévement de Vindex contre Néron. Cette nouvelle fut pour lui un motif de se hâter de finir la guerre des Juifs. Pendant que l'Occident commençoit à s'agiter par des troubles dont les suites pouvoient être longues & funestes, il crut qu'il étoit important de pacifier l'Orient, & d'empêcher, s'il étoit possible, qu'une guerre étrangére ne concourût avec la guerre civile. Après donc avoir employé le tems de l'hiver à s'assurer par de bonnes garnisons des places qu'il avoit conquises, il partit de Césarée avec toutes ses troupes au commencement du printems, ayant pour point de vue le siége de Jérusalem, mais résolu d'ôter d'abord à cette ville opiniâtrement rebelle toutes les ressources de secours dont l'espérance pouvoit entretenir sa fierté.

Il se fraya la route de Césarée à Jérusalem, en s'emparant d'Antipatris, de Lydda, de la contrée dépendante de Thamna, & il vint à Emmaüs, lieu célébre dans l'Evangile, situé à soixante stades, ou deux lieues & demie, de la Capitale. Là il dressa un camp, & y établit la cinquiéme Légion, pour commencer à bloquer Jérusalem du côté du Nord. Il passa ensuite vers le Midi dans l'Idumée, dont les habitans avoient si bien manifesté leur zèle aveugle & impétueux pour la Métropole de leur Religion. Il se rendit maître de tout ce pays, soit en détruisant les forteresses des Iduméens, soit en fortifiant lui-même certains

tains postes avantageux, où il laissa de bonnes troupes, pour tenir tous les environs en respect. De retour à Emmaüs, il se transporta dans la Samarie, qu'il parcourut pour s'en assurer la possession, & il vint à Jéricho, où il fut joint par le détachement qui avoit soumis la Pérée. La ville de Jéricho ne fit aucune résistance : la plupart des habitans s'étoient enfuis à l'approche de l'Armée Romaine, & ceux qui restérent furent taillés en piéces. Vespasien y établit une garnison aussi-bien qu'à Adida, qui n'en étoit pas éloignée. Ainsi Jérusalem se trouva investie de tout côté par les Armes Romaines.

Il ne s'agissoit plus que de l'assiéger en forme, & Vespasien s'y préparoit, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Néron. Il suspendit son activité, & avant que de s'embarquer dans une entreprise qui pouvoit être longue & difficile, il voulut voir comment tourneroient les affaires générales de l'Empire. Pour ne pas néanmoins demeurer dans l'inaction, ni perdre de vue son objet, il acheva de nettoyer le pays, emportant quelques places autour de Jérusalem, qui tenoient encore. C'est ainsi que se passa le reste de la campagne, à la fin de laquelle toute la Judée se trouva soumise hors Jérusalem, & trois forteresses occupées par les brigands, (a) Hérodium, Machéronte, & Masada. L'an-

(a) *Hérode avoit bâti & fortifié deux châteaux auxquels il donna ce nom, l'un à soixante stades de Jérusa-*

Vespasien est obligé d'interrompre la guerre contre les Juifs.

An. R. 820.

Jos. de B. Jud. V. 10. 11. 12.

L'année suivante survint une diversion, qui attira ailleurs toute l'attention de Vespasien. Les négociations pour son élévation à l'Empire, & les soins de la guerre qui l'en mit en possession, l'obligérent de donner du relâche aux Juifs. Il quita même la Judée, & se transporta, comme je l'ai dit, à Alexandrie. Mais tout resta en état: & si les Juifs eurent le tems de respirer, il n'est pas dit qu'ils ayent rien reconquis de ce qu'ils avoient perdu.

Il délivre Joséphe de ses chaînes.

L'unique fait dont je doive ici rendre compte, est la délivrance de Joséphe. Lorsque Vespasien eut été proclamé Empereur par ses Légions & par celles de Syrie & d'Egypte, il se rappella avec complaisance les prétendus présages ou oracles par lesquels il se persuadoit que lui avoit été annoncée une grandeur au-dessus de ses espérances & même de ses vœux; & en particulier il se souvint que Joséphe lui avoit prédit l'Empire du vivant même de Néron. Il eut honte de laisser dans les fers celui qu'il regardoit comme l'interpréte des volontés divines à son égard. Il le manda, & en présence de Mucien & des principaux Officiers de son armée, il ordonna qu'on lui ôtât les chaînes. Tite, toujours plein de bonté, représenta à son pére, qu'il étoit juste d'affranchir Joséphe, non seulement de la peine, mais de l'ignominie;

&

*lem; l'autre, qui est celui dont il s'agit ici, au-delà du Jourdain, dans le voisinage des Arabes.*

& qu'il falloit rompre ses chaînes, & non pas seulement les délier, afin qu'il fût réintégré dans le même état que s'il ne les avoit jamais portées. Vespasien acquiesça à la priére de son fils, & par son ordre les chaînes du captif furent rompues à coups de hache. Depuis ce moment Joséphe jouit d'une grande considération dans l'Armée Romaine, & nous le verrons plus d'une fois employé par Tite pour combattre par ses salutaires avis l'inflexible dureté de ses compatriotes.

La guerre civile entre Vespasien & Vitellius ayant été terminée à l'avantage du premier dans une seule campagne, le nouvel Empereur, en partant d'Alexandrie pour aller à Rome, renvoya Tite en Judée. Il jugeoit avec raison devoir mettre fin à une guerre très-importante par elle-même, & qui pouvoit le devenir encore davantage, si l'on donnoit le tems aux Juifs de Jérusalem d'intéresser dans leur querelle, comme ils avoient tenté de le faire, ceux de leur Nation qui habitoient au-delà de l'Euphrate. D'ailleurs, dans une fortune naissante, dans un commencement de régne, où les troubles & les revers sont toujours à craindre, il étoit utile à Vespasien d'avoir son fils à la tête d'une puissante armée. Tite eut donc ordre d'assiéger & de prendre Jérusalem, derniére opération qui restât, mais sans-contredit la plus difficile.

Tite est envoyé par son pére pour assiéger Jérusalem.

*Jos. de B. Jud. V. 14.*

AN. R. 821.

*Jos. Praef. de B. Jud. & l. VII. c. 13.*

*Tac. Hist. V. 10.*



§. II.

## §. II.

*Description de la ville de Jérusalem. Courte description du Temple. Nombre prodigieux des habitans de Jérusalem. Trois factions dans Jérusalem sous trois Chefs, Eléazar, Jean, & Simon. Tite s'avance avec de grandes forces pour assiéger Jérusalem. Il s'expose en allant lui-même reconnoître la ville, & éprouve quelque peine à sortir de danger. Sortie vigoureuse des Juifs. Tite sauve deux fois en un jour la dixiéme Légion. Jean réunit la faction d'Eléazar à la sienne, & demeure maître de tout le Temple. Tite prépare ses approches. Ruse employée avec succès par les Juifs contre les Romains. Sévérité de Tite, qui s'en tient néanmoins aux menaces. Distinction des quartiers de l'Armée Romaine. Tite attaque le côté septentrional de la ville, & force le premier mur. Attaque du second mur. Ménagemens de Tite pour les Juifs. Le second mur est forcé. Tite fait la montre de son armée dans la ville. Tite se prepare à attaquer à la fois la ville haute & la tour Antonia. Il essaye d'engager les Juifs à se soumettre par l'entremise de Josephe. Opiniâtreté des factieux. Déserteurs. Famine horrible, & aggravée par la cruauté des factieux. Tite fait crucifier les prisonniers Juifs, pour intimider leurs compatriotes. Nouvelles tentatives de Tite, toujours inutiles, pour-*

*pour vaincre l'opiniâtreté des assiégés. Témérité d'Epiphane, châtiée par l'évènement. Les ouvrages des Romains sont brulés & détruits par les Juifs. Tite enferme la ville d'un mur. Horrible famine dans la ville. Nouvelles cruautés de Simon. Il arrête & punit un Officier qui le trahissoit. Joséphe, exhortant ses compatriotes à se reconnoître, est blessé. Sort affreux des transfuges qui passoient dans le camp des Romains. Misère du peuple de Jérusalem. Nombre prodigieux des morts. Les factieux se sentent eux-mêmes de la famine. Rapines sacriléges de Jean. Tite dresse de nouvelles terrasses. Prise de la tour Antonia. Cessation du sacrifice perpétuel. Nouveaux & inutiles efforts de Tite pour engager les assiégés à rendre la ville & le Temple. Assaut livré au Temple sans succès. Tite se prépare à attaquer le Temple par les machines. Les Juifs commencent les premiers à mettre le feu aux galleries du Temple, & sont imités par les Romains. Horreurs de la famine. Mère qui mange son enfant. Tite s'ouvre par le feu un chemin jusqu'au corps même du Temple. Tite fait prendre dans le Conseil la résolution d'épargner le Temple. Le Temple est brulé, malgré les ordres & les efforts de Tite. Les Juifs dupes de leurs faux Prophétes jusqu'au dernier moment. Avertissemens envoyés de Dieu aux Juifs avant*

*leur dernier désastre. Tout ce qui restoit de l'enceinte extérieure du Temple, brulé. Prêtres mis à mort. Tite est obligé d'assiéger encore la ville haute, qui tient près d'un mois. Il l'emporte de vive force. Tite reconnoît qu'il n'a été que l'instrument de la vengeance divine. Prisonniers, & leurs différens sorts. Le crédit de Joséphe est une ressource pour quelques-uns. Nombre des morts & des prisonniers. Sort singulier de la Nation des Juifs, & prédit. Jean & Simon sont forcés de se livrer aux Romains. La ville & le Temple entiérement rasés. Tite loue les soldats, récompense ceux qui s'étoient signalés. Il sépare son armée; & en laisse une partie dans la Judée. Il passe l'hiver à visiter la Judée & la Syrie. Sa compassion sur Jérusalem. Il part d'Alexandrie, vient à Rome, & triomphe avec son pére. Réduction des trois châteaux qui restoient aux Juifs rebelles, Hérodium, Machéronte, & Masada. Fin de la guerre. Troubles à Alexandrie. Plusieurs des assassins y sont arrêtés & mis à mort. Leur opiniâtreté. Le Temple d'Onias est fermé par ordre de Vespasien. Troubles à Cyréne. Joséphe est impliqué dans cette affaire. Son accusateur est puni. Autorité de son Histoire. Quelques détails sur ses ouvrages & sur sa personne.*

LA

LA Nature & l'Art avoient concouru à faire de Jérusalem une des plus fortes places du Monde entier. Elle occupoit deux collines, sans y comprendre celle sur laquelle le Temple étoit bâti. Ces deux collines, dont l'une est la fameuse Sion, l'autre se nommoit Acra, se regardoient réciproquement, Sion au Midi, Acra au Septentrion; & elles étoient séparées par une vallée, où les édifices de part & d'autre venoient se rencontrer. La premiére s'élevoit beaucoup plus que la seconde, & formoit la haute ville; l'autre s'appelloit la ville basse. Au dehors elles étoient toutes deux bordées de profondes ravines, qui en rendoient l'accès impratiquable. C'est ce qu'on appelloit la vallée des enfans d'Hennon, qui courant du Couchant au Levant par le midi du mont de Sion, alloit joindre celle de Cédron, à l'orient du Temple, au pied de la montagne des Oliviers.

*Description de la ville de Jérusalem. Jos. de B. Jud. VI. 6.*

Acra par sa face orientale étoit directement opposée à une troisiéme colline, qui étoit celle du Temple, le mont Moria. Elle le surpassoit originairement en hauteur. Aussi sous Antiochus Epiphane servit-elle de citadelle aux Syriens, qui de-là dominoient sur le Temple, & exerçoient toutes sortes de violences & de cruautés sur les Juifs que la Religion y rassembloit. Les Rois Asmonéens, non contens d'avoir détruit la forteresse que les Syriens avoient construite, applanirent même le

*Macc. I. 1. 35. & Jos. Ant. XII. 7.*

sol de la montagne, & comblérent le vallon, qui étoit au bas du côté de l'Orient : ensorte qu'en même tems le Temple devint plus élevé qu'Acra, & la communication de l'un à l'autre plus aisée.

Une quatriéme colline au nord du Temple avoit été ajoûtée dans les derniers tems à la ville, qui ne pouvoit contenir la multitude immense de ses habitans. Il fallut donc s'étendre, & plusieurs Juifs se bâtirent des maisons à Bézétha : c'étoit le nom du nouveau quartier, que l'on sépara de la forteresse Antonia par un large fossé. Tout le circuit de la ville est évalué par Joséphe à trente-trois stades, ou un peu plus de (a) quatre mille pas.

Telle étoit la situation naturelle des lieux, très-avantageuse par elle-même. La main des hommes y avoit ajoûté une triple enceinte de hautes & épaisses murailles. La premiére & la plus ancienne enfermoit Sion par deux espéces de bras, dont l'un séparant la ville haute de la ville basse alloit gagner l'angle sud-ouest du Temple, & l'autre faisant le tour de la montagne par le Couchant, le Midi, & le Levant, après divers contours qu'exigeoit l'irrégularité du terrain, venoit se terminer à la face orientale du Temple.

Les

(a) *Si l'on pense avec Mr. d'Anville, dans sa* Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem, *que le stade employé ici par Joséphe est plus court d'un cinquiéme que le stade Olympique, le circuit de Jérusalem se réduira à trois mille trois cens pas.*

Les deux autres murailles, partant de différens points du mur qui séparoit Sion d'Acra, s'étendoient au Nord, d'où elles se replioient vers le Temple, pour aboutir l'une à la forteresse Antonia, & l'autre, par un circuit beaucoup plus long, à la même face orientale du Temple où s'appuyoit la premiére.

Ces murailles étoient surmontées de tours, qui pour la beauté & la liaison des pierres ne le cédoient point aux Temples les mieux construits. Sur un massif quarré, qui avoit vingt coudées en largeur & en hauteur, s'élevoient des appartemens magnifiques, avec des chambres hautes, des citernes pour recevoir l'eau de la pluie, très-précieuse dans un pays aride, & de larges escaliers. La troisiéme enceinte de mur avoit quatre-vingt-dix de ces tours, celle du milieu quatorze, la plus ancienne soixante. Les intervalles entre chaque tour étoient de deux cens coudées.

Entre ces tours quatre se faisoient remarquer par une beauté & une hauteur singuliéres. La premiére est la tour Pséphina (*a*), bâtie dans l'angle du troisiéme mur qui regardoit le Septentrion & l'Occident, c'est-à-dire, à l'endroit où ce mur quitant sa direction vers le Septen-

(*a*) *Mr. d'Anville, dans la savante Dissertation que je viens de citer, prouve que cette tour occupoit le même emplacement où est aujourd'hui* Castel Pisane.

tentrion faisoit un coude pour se tourner du côté de la ville & du Temple. Elle étoit octogone, & avoit soixante & dix coudées de hauteur : & au lever du Soleil elle découvroit l'Arabie, & de l'autre côté toute la largeur de la Terre Sainte jusqu'à la mer

Les trois autres tours avoient été construites sur l'ancien mur par Hérode, qui, outre son goût de magnificence & son zèle pour l'ornement de la ville, avoit eu un motif particulier de mettre sa complaisance dans ces ouvrages ; parce qu'il les consacroit à la mémoire des trois personnes qui lui avoient été les plus chéres, d'Hippicus son ami de cœur, de Phasaël son frére, & de l'infortunée Mariamne son épouse, à qui les fureurs de son amour avoient couté la vie. Ces trois tours portoient donc des noms si chers à Hérode, Hippicus, Phasaël, Mariamne. La premiére occupoit l'angle septentrional de Sion du côté de l'Occident, & la naissance du mur qui séparoit la ville haute de la ville basse. Les deux autres paroissent avoir été placées sur la même ligne de mur en tirant vers l'Orient entre Sion & Acra. Leur hauteur étoit inégale : la premiére s'élevoit à quatre-vingts coudées, la seconde à quatre-vingts-dix, la troisiéme à cinquante-cinq : & cette inégalité provenoit sans-doute de ce que le terrain haussoit & baissoit inégalement : mais leurs faîtes étoient de niveau, & à

*Tac. Hist. V. 11.*

les

les regarder de loin elles paroiſſoient égales entre elles, & à toutes les autres tours de la même muraille.

Il n'eſt perſonne un peu inſtruit qui ne ſçache, que l'on ne doit pas ſe figurer le Temple de Jéruſalem comme nos Egliſes, même les plus vaſtes. C'étoit moins un ſeul édifice, qu'un grand & immenſe corps de bâtimens, partagé en pluſieurs cours & en pluſieurs enceintes, & environné de grandes, & magnifiques galeries, qui lui ſervoient de fortifications : enſorte qu'il reſſembloit mieux à une citadelle, qu'aux lieux conſacrés ſelon ce qui ſe pratique parmi nous aux exercices de Religion. Au centre étoit le Temple proprement dit, iſolé de toutes parts, & coupé intérieurement en deux parties par un voile qui ſéparoit le Lieu Saint du Saint des Saints. De-là juſqu'aux galleries extérieures tout l'eſpace étoit occupé, comme je viens de le dire, par divers bâtimens deſtinés aux uſages du culte & de ceux qui y ſervoient, par pluſieurs cours, dont la plus grande, qui étoit celle où l'on entroit immédiatement au ſortir des galleries, régnoit tout autour des édifices intérieurs, & s'appelloit la Cour ou le Parvis des Gentils, parce qu'ils y étoient admis indiſtinctement avec les Juifs. Tout le corps de l'édifice formoit un quarré, dont le circuit étoit de ſix ſtades (*a*), ſelon-

Courte deſcription du Temple. *Joſ.*

(*a*) *Mr. d'Anville fait l'étendue du Temple beaucoup plus conſidérable. Voyez ſes preuves & ſes raiſons.*

lon Joſèphe, c'eſt-à-dire d'un quart (a) de lieue. Les quatre côtés de ce quarré regardoient aſſez exactement les quatre points cardinaux du Monde.

Le ſommet du mont Moria, ſur lequel le Temple étoit bâti, n'offroit pas d'abord une aſſez grande étendue de terrain uni pour recevoir un ſi vaſte édifice. Il avoit fallu relever le ſol, dont la pente étoit trop précipitée, par des terraſſes de trois cens coudées de hauteur.

J'ai déjà remarqué que par l'abaiſſement du terrain d'Acra le Temple étoit devenu plus haut que cette partie de la ville: il avoit à l'Orient la vallée de Cédron: au Midi, en tirant vers l'Occident, il communiquoit avec Sion par un pont dreſſé ſur une profonde ravine. Seulement au Septentrion la colline Bézétha le commandoit un peu. Par rapport à tout le reſte de la ville, il faiſoit office de citadelle.

Mais la tour Antonia, bâtie à l'angle nord-oueſt du Temple, le dominoit pleinement. De cette tour deux eſcaliers conduiſoient, l'un à la gallerie du Septentrion, l'autre à celle de l'Occident. Les Romains y tenoient garniſon: & par la tour Antonia maîtres du Temple, ils étoient par le Temple maîtres de la ville. Auſſi le premier ſoin des rebelles fut-il, com-

(a) *Ce quart de lieue ne ſera que de ſix cens pas, ſi l'on s'en tient à la meſure du ſtade indiquée dans la premiére note.*

comme nous l'avons vu, de les chaſſer de cette forteresſe, qui auroit captivé & rendu inutiles tous leurs mouvemens.

La ville de Jérusalem, ſi forte par elle-même, étoit prodigieuſement peuplée, ſurtout au tems de la Fête de Pâques, où ſe rendoit de toutes les parties de l'Univers un nombre infini d'adorateurs. J'ai dit d'après Joſéphe, que Ceſtius s'étoit vu environné, dans une de ces ſolennités, de trois millions de Juifs. Ce nombre, qui étonne, n'eſt point avancé au hazard. Ceſtius voulant faire comprendre à Néron qu'il avoit tort de mépriſer la Nation des Juifs, pria les Princes des Prêtres de lui donner le dénombrement des habitans de Jéruſalem. Pour le ſatisfaire les Pontifes comptérent les Victimes Paſchales, & ils en trouvérent deux cens cinquante-ſix mille cinq cens. Or chaque Agneau Paſchal étoit mangé par dix perſonnes au moins, quelquefois même les tables étoient de vingt. Mais en ſe contentant du moindre nomble poſſible, deux cens cinquante-ſix mille cinq cens victimes prouvent deux millions cinq cens ſoixante & cinq mille habitans. Ajoûtez ceux qui empêchés par quelque impureté légale ne pouvoient participer à la Pâque, & les étrangers, que la ſimple curioſité attiroit : on voit que le nombre de trois millions n'eſt pas exagéré.

Nombre prodigieux des habitans de Jéruſalem.

*Joſ. de B. Jud. VI. 11.*

Mais ce peuple infini étoit plus capable d'affamer la ville, que de la défendre. Ce qui

Trois factions dans Jéruſalem

Sous trois Chefs, Eléazar, Jean, Simon.

qui en rendoit la conquête difficile, c'est qu'elle étoit remplie, lorsque Tite vint se présenter devant ses murs, d'une multitude d'audacieux, qui depuis longtems s'étoient accoutumés à l'exercice des armes & à toutes les horreurs de la guerre, qui ne craignoient ni le danger ni la mort, & qu'une aveugle prévention pour la sainteté de la ville & du Temple animoit d'une espéce d'enthousiasme, & d'une pleine confiance qu'ils ne pouvoient être vaincus : grands avantages pour une belle & longue résistance. Il leur manquoit un point essentiel : c'étoit l'union sous un seul Chef, qui eût sçu gouverner sagement leurs forces. Ils étoient partagés en trois factions, qui véritablement se concertoient pour la guerre contre les Romains, comme pour l'oppression des citoyens pacifiques, mais qui s'affoiblissoient mutuellement par leurs divisions intestines, & qui dans les combats qu'elles se livroient avec fureur au dedans des murs, ne pouvoient manquer de présenter souvent des occasions favorables à l'ennemi commun. Les Chefs de ces trois factions étoient Eléazar fils de Simon, Jean de Giscale, & Simon fils de Gioras.

*Jos. de B. Jud. VI. 1.*

De ces trois tyrans, car nous verrons qu'ils méritoient bien ce nom, Eléazar étoit le premier dans l'ordre de l'ancienneté. Il avoit un parti dans la ville dès le tems du siége entrepris par Cestius, & il se distingua dans la poursuite de ce Général.

ral. C'est sous ses ordres que les Zélateurs s'étoient emparés du Temple, & qu'ils y avoient soutenu un siége contre le Pontife Ananus. Ils s'étoient toujours depuis conduits par ses conseils, & il jouissoit dans ce parti de l'autorité de Chef, jusqu'à ce que Jean de Giscale fût venu s'y associer.

Celui-ci, joignant à l'audace la plus effrenée l'artifice & la fourberie, n'étoit pas plutôt entré dans la faction des Zélateurs, en faveur de laquelle, ainsi que je l'ai rapporté, il avoit trahi les intérêts du Peuple & des Grands, qu'il travailla à s'en rendre le seul Chef & le seul Maître. Son audace lui attiroit des admirateurs, ses caresses lui gagnoient des partisans, auxquels il avoit soin d'inspirer le mépris & la révolte contre tout ordre qui ne venoit pas de lui. Comme ceux qui s'attachoient à Jean étoient les plus déterminés & les plus audacieux, leur conspiration les rendit bientôt redoutables, & la terreur leur donna de nouveaux associés. Jean parvint ainsi à former un parti dans un parti, & enfin effaçant totalement Eléazar, il lui fit perdre son crédit parmi les Zélateurs, & prit sur eux toute l'autorité. Ayant donc sous ses ordres les forces de cette puissante faction, il devint le maître de la ville, & il n'est point d'excès qu'il n'y exerçât. Ce qu'il y a de plus violent dans les rapines & les brigandages, ce qu'il y a de plus dissolu dans la débauche, c'étoit-là ce qu'il regardoit comme les fruits

*Jos. de B. Jud. V. 3.*

*Jos de B. Jud. V. 9.*

fruits & les prérogatives de sa domination. Lui & ses criminels soldats, amollis jusqu'à l'infamie, ne redevenoient hommes que pour la cruauté envers leurs concitoyens ; & les malheureux habitans de Jérusalem souffroient plus de leurs tyrans domestiques, qu'ils n'auroient eu à craindre de la part des Romains.

*Jos. de B. Jud. V. 7.* Jean s'applaudissoit & triomphoit. Mais il trouva un nouvel ennemi en la personne de Simon fils de Gioras, qui comme lui ayant eu de très-foibles commencemens, s'étoit accru par l'audace & par le crime. Simon chassé de (a) l'Acrabaténe par le Pontife Ananus, à qui son esprit inquiet & entreprenant l'avoit rendu suspect, n'eut d'abord d'autre ressouce que de se retirer auprès des sectateurs de Judas le Galiléen, qui occupoient le château Masada, & qui de cette forteresse faisoient des courses & exerçoient un cruel brigandage sur tout le pays des environs. Encore ne fut-il reçu d'eux qu'avec défiance ; car les scélérats se craignent mutuellement. Ils le logérent dans les bas avec ses gens, se réservant le château haut, d'où ils le dominoient. Bientôt il leur prouva par ses exploits qu'il étoit aussi décidé qu'eux pour le mal, & ils l'associérent à leurs pillages. Mais Simon avoit des vues plus ambitieuses : il aspiroit à la tyrannie, & son plan étoit de se servir des armes de ses hôtes pour y parvenir.

(a) *Canton de la Samarie.*

venir. Il tenta donc de les engager à quelque entreprise d'éclat, au-lieu de se contenter de simples rapines sur le voisinage. Ce fut inutilement. Les brigands de Masada regardoient ce fort comme leur tanniére, d'où ils ne vouloient point s'éloigner. Simon ne pouvant les amener à son but les quita, lorsqu'il sçut la mort d'Ananus: & comme il étoit jeune, hardi, capable de braver tous les dangers par son courage, & de surmonter toutes les fatigues par la vigueur robuste de son corps, en s'offrant pour Chef à cette multitude de bandits qui couroient toute la Judée, en promettant la liberté aux esclaves, & des récompenses à ceux qui étoient de condition libre, il grossit tellement sa troupe, qu'en peu de tems il en fit une armée, & se vit à la tête de vingt mille hommes.

De si grandes forces donnérent de la jalousie aux Zélateurs, qui se persuadoient avec fondement que le dessein de Simon étoit de venir à Jérusalem, & de leur enlever la possession de cette Capitale. Ils sortirent pour aller le chercher, & dans un combat qu'ils lui livrérent ils eurent le desavantage. Simon néanmoins ne se crut pas assez fort pour entreprendre d'attaquer Jérusalem, & il se jetta sur l'Idumée, qu'il ravagea toute entiére, après avoir dissipé, moitié par la force, moitié par la trahison d'un des Chefs des Iduméens, une armée de vingt-cinq mille hommes qu'ils lui avoient opposée. Il fit le dégât dans le pays d'u-

d'une maniére horrible, brulant, saccageant, coupant les bleds, abattant les arbres ensorte que tout canton par lequel il avoit passé devenoit désert, & ne montroit pas même de vestige d'avoir été habité ni cultivé. Après cette barbare expédition, il se raprocha de Jérusalem, & bloqua la ville, cherchant l'occasion de s'y introduire.

*Jos. de B. Jud. V. 9.* Jean la lui présenta par ses fureurs, qui portées aux excès que j'ai exposés, non seulement irritérent le peuple, mais indisposérent ceux de ses partisans en qui n'étoit pas éteint tout sentiment de pudeur & d'humanité. Son parti étoit composé de Zélateurs proprement dits, qui étoient les premiers & les plus anciens auteurs des maux de la ville; de Galiléens ses compatriotes, qui l'avoient suivi de Giscale; & d'un nombre d'Iduméens, qui chassés de leur pays par Simon, s'étoient réfugiés dans Jérusalem. Ces derniers tout d'un coup se séparent, font main-basse sur les Zélateurs qu'ils trouvérent répandus dans les différens quartiers de la ville, pillent le Palais où Jean avoit retiré ses trésors, fruits de ses brigandages, & le forcent de se renfermer dans le Temple avec ceux qui lui étoient demeurés fidéles.

De-là il ne laissoit pas de se faire craindre; & le Peuple, les Grands & les Iduméens réunis appréhendoient, non une attaque à force ouverte, mais un coup de désespoir qui portât cette troupe de forcenés

cenés à ménager quelque surprise pour mettre pendant la nuit le feu à la ville. Ils délibérérent entre eux, & Dieu, dit Joséphe (a), tourna leurs pensées vers un mauvais conseil. Ils imaginérent un reméde pire que le mal : pour détruire Jean ils résolurent de recevoir Simon, & leur ressource contre un tyran fut de s'en donner un second. Matthias Grand-Pontife fut député vers Simon, pour le prier d'entrer dans la ville ; & un grand nombre de fugitifs, que les violences des Zélateurs avoient contraints d'abandonner la ville, joignirent leurs priéres aux siennes. Simon écouta d'un air d'arrogance ces humbles suplications, & il accorda comme une grace ce qui le mettoit au comble de ses vœux. Il entra donc en promettant de délivrer la ville de la tyrannie des Zélateurs, mais bien résolu de se substituer en leur place : & le peuple reçut avec mille acclamations de joie comme son sauveur celui qui venoit avec le dessein de traiter en ennemis autant ceux qui l'avoient appellé, que ceux contre lesquels on imploroit son secours.

Ceci se passoit vers (b) les commencemens du Printems de l'an de Jésus-Christ 69. pendant lequel les troubles de l'Empire Romain laissoient aux Juifs une espéce AN. R. 820.

(a) Θεὸς δὲ ἄρα τὰς γνώμας αὐτῶν εἰς κακὸν ἔτρεψεν.

(b) *Au mois Xanthicus, que l'on regarde comme répondant à notre mois d'Avril.*

péce de Tréve, dont ils abusoient pour se déchirer mutuellement.

Simon devenu maître de la ville, livra plusieurs attaques au Temple, & soutenu par le peuple il avoit la supériorité du nombre. Mais l'avantage du lieu étoit pour Jean, qui sçut en profiter si bien qu'il se maintint contre tous les efforts de son ennemi. Il ajoûta même aux fortifications du Temple quatre nouvelles tours, qu'il garnit de différentes machines de guerre, de tireurs d'arc, de frondeurs : ensorte que les gens de Simon ne pouvoient aprocher, qu'ils ne fussent accablés d'une grêle de traits de toute espéce. Leur ardeur pour les assauts se rallentit : & ils désespérérent de déloger Jean d'un poste si avantageux, & où il se défendoit si vigoureusement

*Jos. de B. Jud. VI. 1.* Cependant ils le tenoient en allarme : & pendant que Jean étoit occupé du soin de se précautionner contre eux, il présenta l'occasion à Eléazar, qu'il avoit éclipsé, de se remettre en état de faire un personnage. Eléazar aussi ambitieux que Jean, mais ayant moins de talens & de ressources, souffroit avec impatience de se voir obligé de plier sous un nouveau venu, qui lui avoit enlevé la premiére place. Mais cachant avec soin ces sentimens, il ne montroit que l'indignation contre un tyran cruel & détestable. Il gagna par ces discours quelques Chefs de bandes, & avec eux il s'empara de la partie intérieure du Temple, qui étoit plus élevée que le reste.

De

De ce moment la situation de Jean devint des plus singuliéres. Placé entre deux ennemis, dont l'un étoit sur sa tête, pendant qu'il dominoit l'autre, autant qu'il avoit d'avantage sur Simon, autant Eléazar en avoit sur lui. Jean se soutint néanmoins contre l'un & contre l'autre, repoussant Simon par la supériorité de son poste, écartant Eléazar par les traits que lançoient ses machines. C'étoient des combats continuels, sans que jamais une victoire décisive abattît aucun des partis.

Ce qui doit paroître surprenant, c'est que toutes ces fureurs, dont le Temple étoit le théâtre, n'empêchoient point le cours du culte public. Quelque enragés que fussent les Zélateurs, ils laissoient entrer ceux qui venoient pour offrir des sacrifices, prenant seulement la précaution de les examiner & de les fouiller avec soin. Mais les cérémonies saintes des sacrifices n'empêchoient point non plus les opérations de la guerre. Les catapultes & les autres machines dont Jean avoit bordé ses tours tiroient sans-cesse, & souvent les traits qu'elles lançoient alloient percer au pied de l'autel & les Sacrificateurs & ceux pour qui s'offroit le sacrifice. Des hommes religieux, dit Joséphe avec une amére douleur, venus des extrémités de la Terre pour satisfaire leur piété, en visitant ce Temple célébre & révéré dans tout l'Univers, trouvoient la mort au pied de l'autel; & le Lieu Saint nageoit dans

le ſang humain mêlé avec celui des victimes.

Au moyen de la continuation des ſacrifices, des libations, & de tout le culte, Eléazar & ſa troupe jouiſſoient de l'abondance ; parce que n'ayant aucun reſpect pour les loix ni pour les choſes ſaintes, ils tournoient à leur uſage & les offrandes & les prémices. Jean & Simon vivoient de pillage, & ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient de vivres dans les maiſons, dans les magaſins. Leur attention ne s'étendoit pas au-delà de la ſubſiſtance de chaque jour. Brutalement violens, & incapables d'aucune prévoyance pour l'avenir, ſouvent dans les combats qu'ils ſe livroient les uns aux autres, ils brulérent de grands amas des proviſions les plus néceſſaires, comme s'ils euſſent eu deſſein de travailler pour les Romains, & d'abréger par la famine la durée du ſiége.

Le peuple en proie à ces cruels tyrans n'avoit que ſes gémiſſemens pour reſſource, & étoit réduit à appeller par ſes vœux les Romains, afin que les ennemis du dehors le délivraſſent des maux affreux qu'il ſouffroit au-dedans. Toutes les têtes étoient abattues, il ne s'agiſſoit plus de conſeil public, & chacun triſtement occupé de ſoi, ou attendoit une mort inévitable, ou ſouvent même la hâtoit par les meſures qu'il prenoit pour la fuir. Car quiconque devenoit ſuſpect de penſer à aller chercher ſa ſureté dans quelqu'une des places

ces

ces qu'occupoient les Romains, ou simplement d'aimer la paix, étoit tué sans miséricorde. Les tyrans divisés entre eux par des haines irréconciliables, s'accordoient parfaitement à massacrer ceux qui par leurs dispositions pacifiques eussent mérité de vivre.

Telle étoit la situation des choses dans Jérusalem, lorsque le vengeur destiné de Dieu à punir les crimes de cette malheureuse ville arriva pour exécuter sa commission. Tite parut devant les murs de Jérusalem l'an de Jésus-Christ 70. aux approches de la Fête de Pâques, qui ne manquoit jamais d'y attirer un concours infini de Juifs, & qui devint ainsi un piége où la Justice Divine fit tomber une grande partie de la Nation. L'armée de Tite étoit forte de quatre Légions, savoir les trois qui avoient fait la guerre en Judée sous les ordres de Vespasien, & une quatriéme venue de Syrie, & qui battue quelques années auparavant par les Juifs avec Cestius, apportoit à cette expédition un courage enflammé par le désir d'effacer la honte passée. A ces forces Romaines s'étoient jointes en beaucoup plus grand nombre les troupes alliées & auxiliaires fournies par les Peuples & les Rois du voisinage. Tacite spécifie en détail vingt Cohortes alliées, huit Régimens de cavalerie, les secours qu'avoient amenés les Rois Agrippa & Soémus, qui accompagnoient Tite en personne, ceux qu'avoit

Tite s'avance avec de grandes forces pour assiéger Jérusalem.

AN. R. 821.

envoyés Antiochus de Comagéne, & quelques bandes d'Arabes, Nation toujours ennemie des Juifs, & avide de pillage. Un grand nombre de jeune Noblesse Romaine étoit aussi venu d'Italie, pour se signaler sous les yeux du fils de l'Empereur. On s'empressoit de faire la cour à un jeune Prince, dont la fortune encore nouvelle n'avoit point eu le tems de se faire des créatures, & ouvroit les plus flatteuses espérances à ceux qui les premiers mériteroient sa faveur. Mais de-plus le service étoit aussi agréable qu'utile sous Tite, dont (a) les maniéres pleines de bonté, l'accueil gracieux, la politesse naturélle & sans aucun mélange de faste, charmoient tous les cœurs. Il donnoit l'exemple de l'ardeur aux exercices militaires, dont il s'acquitoit avec beaucoup de grace. Il s'associoit au soldat dans les travaux, dans les marches, sans néanmoins que ses façons populaires lui fissent oublier la dignité de son rang. Tibére Alexandre, homme de tête & d'expérience, ci-devant Préfet d'Egypte, & Juif d'origine, ainsi que je l'ai observé plus d'une fois, avoit, si nous nous en rapportons aux expressions de Joséphe, un commandement sur toute l'armée. Connoissant parfaitement les ennemis, qui étoient ses compatriotes, il avoit été jugé plus capable qu'un autre d'aider la victoire par

*Jos. de B. Jud. VI. 1. & VII. 9.*

(a) Decorum se promptumque in armis ostendebat, comitate & alloquiis officia provocans, ac plerumque in opere, in agmine, gregario militi mixtus, incorrupto ducis honore. *Tac.*

par ses conseils. Par une raison semblable, Joséphe, qui avoit suivi Vespasien à l'Alexandrie, fut renvoyé avec Tite en Judée, étant regardé comme un instrument qui pouvoit être utile pour ramener les rebelles & par son exemple & par ses discours. *Jof. vit.*

Il s'expose en allant lui-même reconnoître la ville, & éprouve quelque peine à sortir de danger.

Lorsque Tite fut arrivé à trente stades de Jérusalem, il prit avec lui six cens chevaux d'élite, & s'avança pour reconnoître lui-même les fortifications de la ville, & les dispositions des habitans. Il sçavoit qu'il y avoit parmi eux de la division; que le peuple vouloit la paix, & étoit tenu dans une espéce de captivité par les factieux. Il ne désespéroit donc pas qu'à sa présence il ne s'excitât dans la ville quelque sédition, qui pourroit le rendre victorieux sans tirer l'épée. Cette idée, qui l'avoit engagé à prendre sur lui une fonction plus convenable à un Officier subalterne qu'à un Général, fut bien démentie par l'événement. Les Juifs le voyant à leur portée, vis-à-vis de la tour Pséphina, sortirent sur lui, coupérent sa troupe, & le mirent dans un danger dont il ne se tira que par des prodiges de bravoure, &, selon la remarque de Joséphe, par une protection spéciale de Dieu. Il alla donc rejoindre son armée, & les Juifs rentrérent bien glorieux d'un premier succès, qui flatta & nourrit leur folle présomption.

Le lendemain Tite s'aprocha de la ville avec son armée à la distance de sept

ſtades du côté du Nord, & vint à un lieu que l'on nommoit *Scopos*, comme nous dirions *Guérite* ou *Védette*, parce que de cet endroit on découvroit en plein la ville & le Temple. Là il établit deux de ſes Légions; la cinquiéme fut placée derriére, à trois ſtades de diſtance: la dixiéme eut ordre de camper ſur la montagne des Oliviers à l'orient de la ville, qui en étoit ſéparée par la vallée de Cédron.

Sortie vigoureuſe des Juifs. Tite ſauve deux fois en un jour la dixiéme Légion.

L'aproche du danger contraignit les factieux de faire enfin réflexion ſur la fureur qui les acharnoit à leur perte mutuelle. Ils ſe reprochérent à eux-mêmes une diviſion par laquelle ils ſervoient ſi bien leurs ennemis; & prenant la réſolution de ſe réunir, ils firent de concert une ſortie ſur la dixiéme Légion, qui travailloit actuellement à ſes lignes. Ils traverſérent le vallon avec vivacité, & leur attaque réuſſit d'autant mieux qu'elle étoit imprévue. Les Romains ne s'attendoient à rien moins, croyant les Juifs ou conſternés & ſaiſis de frayeur, ou du-moins empêchés par leurs diſcordes de ſe concerter pour une entrepriſe commune. Le déſordre ſe mit donc dans la Légion, dont une grande partie avoit quité ſes armes pour prendre les outils néceſſaires à ſes travaux. Elle couroit riſque d'être rompue & entiérement défaite, ſi Tite promptement averti ne fût venu au ſecours avec une troupe choiſie. Il raméne ceux qui fuyoient, il prend en flanc les Juifs, & après en avoir

tué

tué plusieurs, & blessé un plus grand nombre encore, il les rechasse dans le vallon; d'où ils regagnérent la hauteur du côté de la ville, & s'y rangérent faisant face aux Romains qui occupoient la hauteur opposée. Tite crut l'affaire finie, & renvoya la Légion achever les ouvrages du camp commencés, la couvrant néanmoins avec sa troupe.

Le mouvement qu'il fallut faire pour exécuter cet ordre, fut pris par les Juifs pour une fuite. Ils partent dans le moment, & font une nouvelle charge avec une furie que Joséphe compare à celle des bêtes les plus féroces. La troupe de Tite ne put soutenir leur choc: elle se dispersa par la fuite, & le Prince resta peu accompagné au plus fort du danger. Ses amis lui conseilloient de mettre sa personne en sureté. Mais son courage ne lui permit pas d'écouter même ce langage. Non seulement il tint ferme, mais il donna sur les ennemis avec tant de valeur, qu'il leur imposa; & la plupart ne songeant qu'à l'éviter, se jettérent sur les côtés pour aller à la poursuite des fuyards. Cependant la Légion voyant arriver les ennemis vainqueurs, se trouble de-nouveau; & il n'y eut que la honte d'abandonner son Prince dans un si grand péril, qui l'empêcha de se débander. Peu à peu les Romains se remirent de leur frayeur, & réunissant leurs forces ils reprirent sur les Juifs l'avantage que des troupes bien disciplinées doi-

vent avoir sur des furieux. Ils les repoussérent dans la ville, & revinrent tranquillement fortifier leur camp. Tite eut en cette journée l'honneur d'avoir deux fois sauvé la dixiéme Légion.

Jean réunit la faction d'Eléazar à la sienne, & demeure maître de tout le Temple. *Jos. de B. Jud. VI. 4. & 7.*

Le concert & l'union étoient trop contraires à l'inclination des factieux, pour pouvoir durer longtems. Pendant que les Romains occupés des préparatifs du siége laissoient jouir la ville de quelque tranquillité au-dehors, la sédition se ralluma au-dedans. Les gens d'Eléazar ayent ouvert les portes du Temple pour la solennité de Pâques, qui arriva dans ce même tems, Jean mêla parmi le peuple qui entroit en foule quelques-uns des siens armés secrettement sous leurs robes. Ils se glissérent ainsi sans être reconnus, & dès qu'ils furent entrés, ils ôtérent leurs habillemens de dessus, & montrérent leurs armes. La confusion fut horrible. Le peuple crut qu'il alloit être attaqué, & que la fureur des meurtriers ne feroit aucune distinction; & il n'eut d'autre ressouce que de se serrer & de s'entasser autour de l'autel & du Lieu-Saint. Les Zélateurs, qui sçavoient bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, allérent se cacher dans les souterrains. Les partisans de Jean ne trouvérent donc aucune résistance: & après le premier moment de tumulte & de désordre, dont furent les victimes ceux qui avoient le moins d'intérêt à la querelle, ils demeurérent maîtres de la place. Jean satisfait de sa conquête laissa

sor-

sortir le peuple en liberté, & invita les Zélateurs à se joindre à lui en le reconnoissant pour Chef. Ils y consentirent, & Eléazar continua de commander cette troupe, mais sous les ordres de Jean. Ainsi ces deux factions étant réunies, il n'en resta plus que deux dans Jérusalem ; celle de Jean, cantonné dans le Temple, qui lui appartint désormais sans partage ; & celle de Simon, qui dominoit dans la ville.

Dans l'espace qui les séparoit, ils s'étoient fait un champ de bataille, en brulant tous les édifices qui occupoient la partie d'Acra vue par le côté occidental du Temple. Jean avoit six mille hommes à lui, & deux mille quatre cens Zélateurs, qui venoient réeemment de fortifier son parti. Simon étoit plus fort en nombre ; & sa troupe se montoit à quinze mille hommes, dont dix mille étoient Juifs & cinq mille Iduméens.

Cependant Tite préparoit ses approches, & il commença par applanir tout le terrain depuis Soopos jusqu'aux murs de la ville. Il fit travailler toute son armée à cet ouvrage. Seulement il posta à la tête un corps de cavalerie & d'infanterie pour reprimer les sorties des Juifs. On abattit les murs & les haies des jardins, on coupa les arbres, on combla les creux & les vallons, on rasa les petites éminences qui se présentoient en divers endroits, & tout le sol jusqu'à la ville devint uni, sans qu'il restât aucune inégalité, aucun obstacle qui pût embarrasser. — Tite prépare ses approches.

 Pen-

Ruse employée avec succès par les Juifs contre les Romains.
*Jos. de B. Jud. VI. 5.*

Pendant que les Romains poussoient ces travaux, les Juifs leur tendirent un piége, qui ne fut pas sans succès. Une bande d'entre eux sortit de la ville par le côté du Nordouest, vis-à-vis les travailleurs, feignant d'avoir été chassés par ceux qui vouloient la paix. D'autres se montrérent sur les murs, pour représenter le peuple, tendant les bras vers les Romains, demandant à être reçus à composition, & promettant d'ouvrir les portes. Ceux d'enbas tantôt paroissoient s'efforcer de rentrer dans la ville, tantôt faisoient quelques pas pour s'avancer du côté des Romains, ensuite retournoient en arriére comme retenus par la crainte : & cependant leurs camarades, qui de concert avec eux jouoient d'enhaut la comédie, jettoient sur eux des pierres, feignant de vouloir les écarter. Ce manége trompa les soldats Romains. Tite n'en fut pas la dupe, & se souvenant que la veille il avoit fait porter aux assiégés par Joséphe des propositions de paix qui avoient été rebutées, il donna ordre que personne ne remuât de son poste. Mais ceux qui étoient à la tête des travailleurs, prévinrent l'ordre, & coururent vers la porte qu'on promettoit de leur ouvrir. A leur aproche la troupe de Juifs qui étoit hors des murs recula pour les engager plus avant, & lorsqu'elle les vit dans l'espace entre les tours qui garnissoient la porte, elle s'ouvre, & les enveloppe par derriére. Ainsi les Romains se trouvérent enfermés entre les

les murs, d'où l'on commença à tirer sur eux, & un bataillon épais qui leur coupoit la retraite du côté de la campagne. Ils se battirent avec courage, mais dans une position si desavantageuse ils perdirent beaucoup de monde : & lorsqu'enfin ils eurent réussi à se faire jour & à s'ouvrir par la force un passage, ils furent poursuivis par les Juifs, qui accompagnérent leur victoire d'insultes améres & piquantes, traitant les Romains de dupes & d'imbécilles, agitant leurs boucliers, dansant & sautant de joie, comme des Barbares enivrés de leur bonne fortune.

Sévérité de Tite, qui s'en tient néanmoins aux menaces.

Tite fut irrité d'une disgrace & d'une honte qui étoient le fruit de la desobéissance à ses ordres. Il reprimanda sévérement les coupables, il les menaça de les traiter selon toute la rigueur des loix, comme infracteurs de la discipline. Néanmoins les Légions s'étant intéressées en faveur de leurs camarades, & ayant imploré pour eux la clémence du Prince, il se laissa fléchir. Il sçavoit, dit Joséphe (*a*), que lorsqu'il s'agit de suplice, on peut à l'égard d'un particulier aller jusqu'à l'effet, mais que par rapport à une multitude la menace suffit. Il consentit donc à user d'indulgence, & il se contenta d'avertir ceux à qui il pardonnoit, qu'ils eussent à ne se plus mettre dans le

(*a*) Τὴν μὲν γὰρ ἑνὸς τιμωρίαν ᾤετο χρῆναι μεχρὶς ἔργου προκόπτειν· τὴν δὲ 'πὶ πλήθους, μεχρὶ λόγου.

le cas d'avoir besoin de pardon, & qu'ils montrassent à l'avenir plus de circonspection & de docilité.

Distribution des quartiers de l'Armée Romaine.

L'ouvrage qu'il avoit commandé ayant été achevé en quatre jours, & le terrain jusqu'à la ville étant mis au niveau, Tite alla en avant pour s'établir plus près des murs: & comme il falloit que son armée & ses bagages défilassent devant les ennemis, afin que ce mouvement s'exécutât sans péril, il rangea en face des murs entre le Septentrion & le Couchant ce qu'il avoit de meilleures troupes sur sept de profondeur, trois rangs d'infanterie, trois de cavalerie, & au milieu un rang de tireurs d'arcs. Il s'avança ainsi jusqu'à deux cens cinquante pas de la ville, & établit deux camps; l'un où il prit lui-même son poste, vis-à-vis de la tour Pséphina, à l'angle nord-ouest de Jérusalem; l'autre plus au Midi vis-à-vis de la tour Hippicos, qui étoit entre Sion & la ville basse. La dixiéme Légion resta campée à l'Orient sur la montagne des Olliviers.

Tite attaque le côté septentrional de la ville, & force le premier mur. Jos. de B. Jud. VI. 7.

Il s'agissoit d'examiner de quel côté il faudroit attaquer la ville. Aux endroits où les ravines lui servoient de fortifications naturelles, elle n'avoit qu'un mur; & après avoir forcé Sion, ou le Temple, Tite eût été maître de la ville: au-lieu qu'en se tournant vers la partie qui étoit plus accessible, une premiére muraille forcée en laissoit une seconde à prendre; après quoi restoient encore Sion & le Temple, deux pla-

places qui demandoient chacune un siége particulier. Néanmoins Tite ayant reconnu les lieux par lui-même, aima mieux combattre contre les ouvrages de l'Art, que contre la Nature; & il résolut de diriger son attaque vers le côté septentrional de Jérusalem, dont les aproches étoient plus aisées.

p. Il éleva donc trois cavaliers ou terrasses en face de cette partie du mur, abattant tous les arbres des environs pour les employer aux ouvrages. Sur ces cavaliers il dressa ses batteries, composées principalement de catapultes & de ballistes, qui lançoient des traits & de grosses pierres. Ces machines n'étoient point du tout méprisables, comme pourroient se l'imaginer ceux qui ne connoissent que le moderne. Sans parler des traits, elles lançoient des pierres du poids de soixante livres à la distance de deux cens cinquante pas & plus, & l'effet en étoit terrible. Josèphe rapporte dans la description du siége de Jotapate, qu'un homme ayant été atteint d'une de ces pierres à la tête, sa cervelle sauta à plus de soixante pas de l'endroit où il avoit été frappé; & qu'une femme grosse ayant reçu un pareil coup dans le ventre, son enfant fut jetté à près de quatre cens pas. Il est vrai que l'on pouvoit assez aisément éviter ces pierres, parce qu'on les voyoit venir, & que leur blancheur les faisoit remarquer. Les Juifs tenoient une sentinelle, qui avoit soin d'y veiller, &

*Jos. de B. Jud. III. 2.*

*Id. ib. VI. 7.*

de crier, „ La pierre vient: " & ceux qui s'en trouvoient près, s'ouvroient pour la laisser passer, ou se couchoient ventre à terre. Mais les Romains prirent la précaution de les noircir, ensorte qu'elles devenoient moins visibles dans l'air, & portoient plus surement leur coup, blessant ou tuant souvent plusieurs hommes à la fois. Derriére les machines Tite plaça les tireurs d'arcs, & ceux qui lançoient des traits à la main: & lorsque les ouvrages furent poussés assez près du mur, pour que les béliers pûssent le battre, on en mit trois en action.

Ce fut alors seulement que Jean joignit ses forces à celles de Simon pour la défense de la ville. Jusques-là le danger n'avoit pas été assez pressant pour vaincre ses défiances. Il s'étoit tenu renfermé dans le Temple, laissant Simon, qui étoit plus exposé aux assiégeans, seul chargé de les repousser. Mais lorsque les béliers commencérent à battre en bréche, il voulut bien se prêter à l'empressement de ses partisans, qui impatiens & allarmés ne pouvoient plus être retenus, & demandoient à grands cris que toutes les haines particuliéres fussent mises en oubli, & que l'on se réunît contre l'ennemi commun.

Les Juifs avoient des batteries à opposer à celles des Romains. Dans la défaite de Cestius ils s'étoient emparés de plusieurs machines de guerre. Ils en avoient trouvé encore dans la forteresse Antonia. Mais

Mais elles leur étoient presque inutiles, parce qu'ils ignoroient l'art de s'en servir. Seulement quelques-uns, instruits jusqu'à un certain point par des transfuges, en faisoient usage assez maladroitement. Ils avoient en général très-peu de capacité dans le métier de la guerre. Leur ressource étoit dans leur audace, qui étoit extrême; & ils en firent preuve par un grand nombre de sorties, dans l'une desquelles peu s'en fallut qu'ils ne brulassent les ouvrages & les machines des Romains.

Ils avoient passé quelques jours sans rien entreprendre, afin d'endormir les assiégeans dans une fausse sécurité: & en effet les Romains croyant que la fatigue & le découragement étoient les causes de la tranquillité des assiégés, s'observérent moins soigneusement. Tout d'un coup les Juifs font une sortie générale par une porte dérobée, & comme on ne les attendoit pas, ils renversérent d'abord tout ce qu'ils trouvérent sur leur passage, & pénétrérent jusqu'aux lignes & aux ouvrages des Romains. Déjà ils y mettoient le feu, lorsque Tite accourut avec un bon corps de cavalerie. On assure que ce Prince, de douze fléches qu'il tira, mit par terre douze des ennemis. Les troupes qui s'étoient rassemblées autour de lui, animées par l'exemple de leur Général, redoublérent de courage & d'effort, & les Juifs furent repoussés. Un seul d'entre eux fut fait prisonnier; & Tite pour effrayer les au-

*Suet. Tit.*
*& Jos.*

autres, voulut qu'il fût mis en croix en face des murs de la ville. Mais cette leçon n'opéra aucun effet: les Juifs étoient trop opiniâtrement endurcis pour en profiter.

Ils ne songeoient qu'à se défendre en désespérés, jusqu'à ce que les tours élevées par Tite triomphérent de leur résistance. Elles étoient de cinquante coudées de haut, & placées sur les terrasses, qui leur servoient de base, & les rehaussoient encore; elles passoient de beaucoup l'élévation des murailles. Les gens de trait & les machines dont elles étoient garnies ne laissoient aux Juifs aucune liberté de paroître sur leurs murs, & elles se défendoient contre leurs attaques par le fer dont elles étoient revêtues de haut en bas. Ainsi les béliers protégés par ces tours ne trouvoient aucun obstacle qui les empêchât d'agir, & la muraille battue sans relâche céda enfin & s'ouvrit. Les Juifs pouvoient défendre la bréche: mais amollis par la facilité de se retirer derriére leur second mur, ils abandonnérent le premier, dont les Romains restérent maîtres après (a) quinze jours d'attaque.

Tite

(a) *Le texte de Joséphe porte que le premier mur fut pris le sept du mois Artemisius, qui répond à notre mois de Mai. Mais cette date ne s'accorde point avec quelques-unes de celles qui suivront, comme l'a remarqué Mr. de Tillemont dans la Note XXXIII. sur la Ruine des Juifs. Comme ces sortes de discussions n'entrent point dans le plan de mon Ouvrage, j'ai supprimé la date du sept Mai, sans oser néanmoins adopter celle du vingt-huit Avril, que Mr. de Tillemont y substitue par conjecture.*

Tite ayant donc ſous ſa puiſſance la partie ſeptentrionale de la ville, y tranſporta ſon camp, & s'y logea vis-à-vis du ſecond mur, mais à une diſtance qui le mit hors de la portée du trait. Les deux tyrans de Jéruſalem partagérent entre eux la défenſe. Jean, qui de la tour Antonia, & de la face ſeptentrionale du Temple voyoit les ennemis, ſe chargea de traverſer par ce côté les opérations des aſſiégeans, pendant que Simon défendroit le mur attaqué, qui commençant à la tour Antonia couvroit la ville baſſe.

Attaque du ſecond mur.

Le ſecond mur n'arrêta pas Tite auſſi longtems que le premier. Ce Prince en ſeroit même demeuré maître dès le cinquiéme jour, ſi les ménagemens que lui inſpiroit ſa bonté n'euſſent retardé ſa victoire. Car il y avoit fait une bréche, par laquelle il entra avec une troupe choiſie qui l'accompagnoit par-tout, & mille ſoldats légionaires. Si donc il eût élargi la bréche, & uſé du droit de la guerre dans une place priſe d'aſſaut, il ſe ſeroit infailliblement maintenu en poſſeſſion de ſa conquête. Mais il vouloit conſerver la ville, & épargner les habitans. Il défendit donc aux ſiens ſoit de tuer, ſoit de mettre le feu aux maiſons, eſpérant par une conduite ſi généreuſe faire honte aux Juifs de leur obſtination contre un vainqueur plein de clémence. En effet le peuple étoit diſpoſé à le recevoir comme un libérateur. Mais les factieux prirent ſa douceur pour foibleſſe,

Ménagemens de Tite pour les Juifs.

&

& se persuadérent qu'il couvroit d'un extérieur de modération l'impuissance où il étoit de prendre le reste de la ville. Ainsi s'étant remis bientôt de la premiére frayeur où les avoit jettés la vue de la muraille forcée par les ennemis, ils imposent silence au peuple, ils tuent ceux qui élevoient leurs voix pour demander la paix à grands cris, & attaquant les Romains dans les rues & de dessus les maisons, ils les obligent de reculer. En même tems quelques-uns d'entre eux s'étant détachés, allérent chasser de la bréche ceux qui la gardoient : ensorte que Tite se trouva enveloppé, & eut besoin de tout son courage & de toute sa présence d'esprit pour se procurer une retraite honorable, mais difficile, parce que la bréche étoit étroite. Il regagna néanmoins son camp, ayant perdu l'avantage qu'il avoit d'abord remporté.

Les Juifs furent prodigieusement enflés de ce succès, & leur présomption alla jusqu'à se figurer que les Romains n'oseroient plus s'exposer à pénétrer dans la ville, & que s'ils étoient assez téméraires pour l'entreprendre ils en seroient toujours rechassés avec la même facilité. Dieu, (a) dit Joséphe, aveugloit ces malheureux en punition de leurs crimes : & ils ne considéroient ni la puissance Romai-

(a) Ἐπεσκότει αὐτῶν ταῖς γνώμαις διὰ τῆς παρανομίας ὁ Θεός.

maine, qu'un pareil échec n'étoit pas assurément capable d'abattre, ni la famine qui commençoit déjà à se faire sentir dans Jérusalem. Ils eurent bientôt lieu de revenir de leur folle erreur. Ils résistérent pendant trois jours, en défendant avec courage l'ouverture de la bréche, qu'il ne leur avoit pas été possible de réparer. Mais le quatriéme jour ils furent forcés de-nouveau : & Tite ne se vit pas plutôt maître du mur, qu'il en abattit toute la partie qui regardoit le Septentrion; & dans la partie qu'il laissa subsister vers l'Occident & le Midi, il garnit de soldats toutes les tours.

Le second mur est forcé.

Après vingt-quatre jours de combats & de fatigues, Tite crut nécessaire de donner tout ensemble quelque repos à ses soldats, & aux ennemis le tems de faire réflexion sur leurs maux présens & avenir. Dans cette double vue il résolut de faire la montre de son armée dans la ville même & sous les yeux des Juifs, avec toute la pompe usitée en pareil cas. Toutes les troupes passérent en revue, pour aller recevoir leur paye, revêtues d'armes brillantes d'or & d'argent, & les cavaliers menant en lesse leurs chevaux richement caparaçonnés: spectacle mêlé de magnificence & de terreur, &, selon les intérêts différens des spectateurs, agréable pour les uns, effrayant pour les autres. Les Juifs, pour le considérer, bordoient tout l'ancien mur, & tout le côté du Temple d'où l'on avoit vue sur la ville: les fenêtres des mai-

Tite fait la montre de son armée dans la ville.

*Jos. de B. Jud. VI. 11.*

maisons ne suffisoient pas à leur avide curiosité, & les toits étoient couverts d'une foule infinie. L'admiration & la crainte les saisissoient également, à l'aspect d'une armée si nombreuse, si brillante, & défilant en si bel ordre. Les factieux eux-mêmes furent ébranlés, & Joséphe pense qu'ils auroient pris le parti de se soumettre, si l'énormité de leurs forfaits leur eût permis d'espérer le pardon, & si l'idée d'un suplice inévitable ne les eût déterminés à préférer la mort dans le combat. Cette pompe guerriére dura quatre jours, au bout desquels Tite voyant que les ennemis ne parloient point de se rendre, fit reprendre à son armée les travaux du siége.

Tite se prépare à attaquer à la fois la ville haute & la tour Antonia.

Il établit de nouvelles batteries, se proposant d'attaquer à la fois la ville haute & la tour Antonia ; & il partagea son armée entre ces deux attaques. Il assigna à chacune deux Légions avec les troupes auxiliaires qui devoient les accompagner, & chaque Légion eut ordre de dresser une terrasse. Ces ouvrages se construisoient en face des ennemis, qui n'épargnérent rien pour les traverser, chacun des deux Chefs combattant pour son poste, Jean pour le Temple, dont le salut dépendoit de la forteresse Antonia, & Simon pour la ville haute : & ils incommodoient beaucoup les travailleurs, ayant appris par le long usage & le fréquent exercice à mettre en jeu les machines de guerre, dont

au

au commencement du siége ils tiroient peu de service.

Mais toute cette résistance n'étoit capable que de retarder leur désastre, & de finir par le rendre complet : & Tite, qui regardoit déjà Jérusalem comme sa conquête, & qui par cette raison se croyoit intéressé lui-même à l'empêcher de périr, eût bien mieux aimé devoir sa victoire à la soumission des assiégés, qu'à la force de ses armes ; & avoir pour monument de sa gloire une ville florissante, qu'un tas de ruines. Il essaya donc encore d'ouvrir les yeux à des aveugles qui couroient à leur perte, & il chargea Joséphe, comme plus propre à se faire écouter, de les exhorter à prendre un conseil salutaire.

Il essaye d'engager les Juifs à se soumettre par l'entremise de Joséphe.

Joséphe tournant autour du mur, chercha un lieu d'où il pût être entendu sans trop s'exposer, & élevant la voix il conjura ses compatriotes avec larmes d'avoir pitié d'eux-mêmes & du peuple, d'avoir pitié de leur Patrie & du Temple, & de montrer au-moins pour des objets qui devoient leur être si précieux la même sensibilité dont les étrangers leur donnoient l'exemple. „ Les Romains, ajoûta-t-il, „ respectent votre Sanctuaire, auquel ils „ n'ont aucune part, & qui appartient à „ leurs ennemis : & vous, nourris dans le „ culte de ce Temple, vous qui, s'il subsiste, en resterez seuls possesseurs, vous „ n'avez d'ardeur que pour le détruire. „ Quelle espérance avez-vous de résister

„ à une puissance qui a subjugué tout l'U-
„ nivers, & à laquelle vos péres, qui va-
„ loient mieux que vous, ont été con-
„ traints de se soumettre? Quelle res-
„ source pouvez-vous vous promettre
„ maintenant que votre ville est prise
„ pour la plus grande partie, & que dans
„ ce qui vous reste vous souffrez de plus
„ grands maux que ceux qu'éprouve une
„ place emportée d'assaut? Car les Ro-
„ mains n'ignorent pas que la famine
„ tourmente actuellement parmi vous le
„ peuple, & que bientôt elle se fera sen-
„ tir même à ceux qui portent les armes.
„ C'est-là un ennemi qu'il vous est im-
„ possible de vaincre, & qui suffiroit seul
„ pour vous dompter, quand même les
„ Romains se tiendroient dans l'inac-
„ tion". Joséphe attaqua encore l'opi-
niâtreté des assiégés par les menaces d'u-
ne rigueur inexorable, s'ils se laissoient
forcer; par l'assurance du pardon & de
l'oubli du passé, s'ils vouloient enfin se
reconnoître. Mais il avoit affaire à des
ames intraitables: & pour toute répon-
se, les uns lui rendirent des moqueries,
les autres le chargérent d'injures, quel-
ques-uns même tirérent sur lui.

Il ne se rebuta pas néanmoins, & il in-
sista à leur prouver par la déduction des
faits de toute leur Histoire, que Dieu
avoit toujours été l'unique protecteur de
leur Nation dans tous les dangers qu'el-
le avoit courus, dans tous les maux qu'el-
le

le avoit soufferts ; & qu'il étoit visible que ce même Dieu les livroit aux Romains en punition de leurs crimes. „ Vous met-
„ tez, leur dit-il, votre confiance dans
„ son Temple, que vous profanez : il l'a
„ abandonné, & il a passé du côté de
„ ceux à qui vous faites la guerre. Com-
„ ment continueroit-il d'habiter avec
„ vous ? Un homme de bien fuiroit sa
„ maison, si elle étoit souillée par le cri-
„ me. Et vous pensez que Dieu voudra
„ avoir pour demeure un lieu dont vous
„ faites le repaire du plus affreux brigan-
„ dage " !

Joséphe termina son discours par leur remettre sous les yeux les mêmes motifs qu'il avoit employés en commençant.
„ Cœurs de bronze, leur dit-il, ayez
„ donc enfin honte de l'état où vos fu-
„ reurs ont réduit votre patrie. Et quel-
„ le patrie ! Considérez-en la beauté &
„ la magnificence. Quelle ville ! quelles
„ riches offrandes, apportées par tous
„ les Peuples & tous les Rois de l'Uni-
„ vers ! Voilà ce que vous allez détrui-
„ re, voilà ce que vous voulez livrer aux
„ flammes. Et vous ne vous attendris-
„ sez pas même sur le sort de vos famil-
„ les, de vos femmes & de vos enfans,
„ qui ne peuvent éviter de périr ou par
„ la famine ou par la guerre ! Ne croyez
„ pas que mon intérêt particulier m'ani-
„ me dans les représentations que je vous
„ fais aujourd'hui. Je sçais que tout ce que

„ j'ai de plus cher au monde est enfermé
„ avec vous, ma mére, ma femme, & tou-
„ te mà parenté. Mais je suis prêt de les
„ sacrifier pour le salut de la patrie. Heu-
„ reux! si par leur mort & par la mienne
„ je pouvois acheter votre repentir. "

Opiniâtreté des factieux. Déserteurs.

Ces discours si tendres, ces reproches si vifs, ne firent aucune impression sur les factieux; mais ils agirent sur le peuple, & en déterminérent plusieurs à abandonner la ville. Ils vendoient leurs possessions à vil prix, & avalant l'or qu'ils avoient acquis par ces marchés, ils se sauvoient dans le camp de Tite, qui leur permettoit de passer, & d'aller habiter tranquillement tel endroit du pays qu'ils vouloient choisir. Ils trouvoient dans ce parti toutes sortes d'avantages: ils se délivroient en même tems de l'oppression de leurs cruels tyrans, & des miséres de la famine.

Famine horrible, & aggravée par les cruautés des factieux.

Car la famine étoit extrême dans Jérusalem. On n'y voyoit paroître ni bled ni pain; & le peu qui en restoit caché dans des recoins obscurs, se vendoit au poids de l'or. Un mal par lui-même si terrible étoit encore aggravé par la fureur des factieux, qui vivant eux-mêmes dans l'abondance ravissoient au peuple, pour faire des magasins, ou pour conserver leurs provisions, une subsistance nécessaire. Ils entroient par force dans les maisons, & y faisoient des perquisitions rigoureuses: & s'ils

s'ils trouvoient des vivres cachés, ils maltraitoient les maîtres de la maison, comme convaincus de mensonge & de fraude ; s'ils n'en trouvoient point, ils les tourmentoient pour les forcer de découvrir leurs réserves. Et la marque à laquelle ils distinguoient ceux qui avoient dequoi se nourrir ou qui en manquoient, c'étoit l'air de leurs visages & de leurs personnes. Quiconque conservoit une apparence de santé, devenoit suspect aux tyrans, & attiroit leurs recherches. Ces odieuses & insupportables vexations forçoient les malheureux qui avoient en leur pouvoir quelques nourritures, de se cacher pour en faire usage, comme s'ils eussent voulu commettre un crime. Les plus pauvres mangeoient souvent les grains tout cruds : les autres les faisoient cuire à la hâte, & au milieu des plus vives allarmes ; & sans autre apprêt, ils tiroient du feu les pains à demi cuits, & les dévoroient. Plusieurs, qui ne pouvoient recouvrer ni bled, ni orge, se déroboient pendant la nuit pour aller hors de la ville cueillir des légumes sauvages ou des herbes. Quelques-uns d'entre eux tomboient entre les mains des ennemis. D'autres, qui avoient échappé aux Romains, étoient au retour saisis par leurs propres gens de guerre, qui leur enlevoient le triste fruit de leurs peines. En vain ces infortunés conjuroient les ravisseurs avec larmes, & en invoquant le redoutable nom de Dieu, de leur laisser une

partie de ce qui leur avoit coûté tant de périls, ils ne pouvoient rien obtenir : heureux encore, si ceux qui les dépouilloient leur laissoient la vie.

Telles étoient les cruautés qu'exerçoient les factieux sur le menu peuple. Les Riches & les Grands, faussement accusés ou d'intelligence avec les Romains pour leur livrer la ville, ou de mesures prises pour se sauver dans leur camp, étoient mis à mort, ou au-moins punis par des confiscations & par des amendes. Et les deux tyrans, que l'ambition du commandement rendoit ennemis, se trouvoient parfaitement d'accord pour vexer les citoyens. Ils se les renvoyoient l'un à l'autre, & en partageoient les dépouilles.

Ainsi s'accomplissoit la prédiction que Jésus-Christ avoit faite d'une tribulation (*a*) qui passeroit tout ce qui avoit jamais été & tout ce qui seroit jamais. Joséphe (*b*) employe littéralement les mêmes expressions, pour comprendre sous une idée générale ce qu'il avoit dit en détail touchant les calamités de Jérusalem ; & il ajoûte que les auteurs de cette misére étoient la race la plus méchante qui eût jamais

(*a*) Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modò, neque fiet. *Matt.* XXIV. 21. *Vid.* & *Marc.* XIII. 19.

(*b*) Μήτε πόλιν ἄλλην τοιαῦτα πεπονθέναι, μήτε γενεὰν ἐξ αἰῶνος γεγονέναι κακίας γονιμωτέραν. *Jos. de B. Jud.* VI. 11.

mais paru parmi les hommes.

Il auroit pourtant manqué quelque chose au malheur des Juifs, s'ils eussent toujours trouvé une ressource du côté des Romains, & que la clémence de leurs ennemis eût continué à les consoler de ce qu'ils souffroient de la part de leurs tyrans. Tite informé qu'ils sortoient en grand nombre pour ramasser hors des murs une misérable nourriture, posta des troupes en embuscade pour les enlever ; & voulant tenter d'abattre la fierté indomptable des assiégés, qui fatiguoient beaucoup ses travailleurs, il crut devoir faire un exemple de rigueur sur leurs compatriotes qui tomboient sous son pouvoir, & il ordonna qu'on les crucifiât à la vue de la ville. Le nombre de ces malheureux étoit très-grand, on en prenoit jusqu'à cinq cens par nuit : & bientôt la terre manqua aux croix, & les croix aux prisonniers.

Tite fait crucifier les prisonniers Juifs, pour intimider leurs compatriotes.

Mais les factieux étoient si éloignés de se laisser ébranler, qu'ils profitérent même de ce terrible spectacle pour irriter le peuple contre les Romains en le trompant. Ils lui faisoient croire que ceux qu'on attachoit si cruellement en croix, étoient des supplians & non pas des prisonniers ; & amenant par force sur les murailles les parens & amis de ces tristes victimes, „ Voilà, disoient-ils, comment les Romains „ traitent leurs supplians: voilà à quoi vous „ devez vous attendre, si vous prétendez „ chercher un asyle auprès d'eux. " Cet-

te ruse fit effet sur plusieurs, qu'elle empêcha de déserter. Il s'en trouva au contraire pour qui elle fut un motif d'aller se livrer aux Romains, préférant la mort & le supplice aux horreurs de la faim qui les consumoit lentement.

Nouvelles tentatives de Tite, toujours inutiles, pour vaincre l'opiniâtreté des assiégés.

Tite averti de cette erreur, entreprit de la dissiper: & ayant fait couper les mains à quelques-uns des prisonniers, il les envoya dans la ville, afin qu'ils instruisissent leurs concitoyens de la vérité des faits. En même tems il pressoit de-nouveau les Chefs des deux factions de ne pas attendre la derniére extrémité, leur promettant la vie sauve, & la conservation de leur ville & de leur Temple. Et pour appuyer ses invitations du motif de la terreur, il visitoit ses travaux, & exhortoit les travailleurs à les mettre promptement en état. Toutes ces tentatives n'eurent d'autre fruit que d'augmenter l'insolence des furieux qu'il vouloit ménager. Ils se répandirent en invectives & contre Tite, & contre l'Empereur son pére: & quant à ce qui les regardoit eux-mêmes, ils crioient que la mort ne leur causoit point d'effroi. „Nous „ avons pris notre parti, disoient-ils, de „ la choisir préférablement à une honteu„ se servitude. Tant que nous respirerons, „ nous ferons aux Romains tout le mal „ que nous pourrons leur faire. Que nous „ importe la patrie, puisque nous devons „ périr? Le Temple de Dieu, c'est le „ Monde entier. L'édifice que nous dé-

„ fen-

„ fendons, sera pourtant sauvé par le Maître auquel il appartient. Nous comptons sur son secours, & nous nous rions de toutes les menaces destituées d'effet. *L'événement est en la main de Dieu.* "

Cette fureur étoit aveugle; mais elle formoit des combattans, qu'il n'étoit pas aisé de vaincre : & Epiphane, fils d'Antiochus de Commagéne, eut lieu de l'éprouver. Il arriva à l'armée de Tite dans le tems dont je parle avec une troupe choisie & très-leste, tous beaux hommes, grands de taille, dans la fleur de l'âge, & armés à la Macédonienne, d'où ils étoient appellés Macédoniens. Ce jeune Prince, dont la valeur alloit jusqu'à la témérité, témoigna s'étonner de ce que les Romains sembloient n'oser s'approcher des murailles. „ Eh bien, „ lui dit Tite en souriant, le champ est libre, vous pouvez tenter. " Aussitôt Epiphane part avec ses Macédoniens, & s'avance jusqu'au pied du mur. Il fut si bien reçu par les Juifs, qu'il comprit que la réserve des Romains étoit prudence. Sa troupe s'étant opiniâtrée à faire ferme & à ne point reculer, pour soutenir l'engagement qu'elle avoit pris, fut accablée d'une grêle de traits & de pierres par les assiégés; & il la ramena bien diminuée, & réduite à un petit nombre, dont la plupart étoient blessés.

Témérité d'Epiphane, châtiée par l'événement.

Cependant les terrasses des Romains se trouvérent achevées le vingt-neuf du mois

Les ouvrages des Romains sont

brulés & détruits par les Juifs.

mois Artémisius (a), après dix-sept jours de travail. Deux de ces terrasses étoient dressées contre la tour Antonia, & deux contre la ville haute. Mais elles ne furent d'aucun usage aux assiégeans, & elles devinrent au contraire une matiére de triomphe pour les Juifs.

Jean avoit creusé sous celles qui le menaçoient, & qui n'étoient éloignées l'une de l'autre que de vingt coudées, une large mine, soutenant les terres avec des étayes. Lorsque l'ouvrage fut fini, il remplit sa mine d'une grande quantité de bois enduit de poix & de bitume, & il y mit le feu. Les Romains n'étoient point en garde contre ce péril, & ils ne s'apperçurent de rien, jusqu'à ce que les étayes ayant été consumées, tout d'un coup la terre s'ouvrit, & les terrasses s'écroulérent avec un grand bruit dans le vuide immense qui se forma. Cette chute excita d'abord un nuage de poussiére mêlé d'une épaisse fumée: mais bientôt le feu perça tous les obstacles, & la flamme s'élança dans les airs. Les Romains, tristes spectateurs de leurs ouvrages de plusieurs jours détruits en un instant, demeurérent consternés, ne pouvant apporter aucun reméde à un mal aussi prompt qu'imprévu.

Les deux autres terrasses n'eurent pas un meilleur sort. Déjà les Romains y avoient placé leurs béliers, & commençoient

(a) Ce mois répond à nôtre mois de Mai.

çoient à battre la muraille, lorsque Simon fit sur eux une terrible sortie. Ses troupes étoient excellentes, & il avoit sçu leur inspirer un tel respect pour la personne de leur Chef, qu'aucun de ceux qui lui obéissoient n'eût fait difficulté sur ses ordres, dit Joséphe, de se donner la mort à lui-même. Trois des plus braves Officiers, suivis de soldats également intrépides, sortirent donc armés de torches & de flambeaux. Rien ne peut se compa-rer à leur audace. Ils avancérent sur l'ennemi, comme s'il eût été question d'aller joindre une troupe amie. Sans donner aucun signe de crainte, sans hésiter, sans s'arrêter, ils percent & se font jour jusqu'auprès des machines, & malgré les traits qui voloient de toutes parts, malgré les épées dont ils étoient environnés, ils ne firent aucun mouvement en arriére, qu'ils n'y eussent mis le feu. Lorsque la flamme commençoit déjà à s'élever, les Romains accoururent de leur camp pour sauver leurs machines, & de nouvelles troupes de Juifs vinrent de la ville avec non moins d'ardeur pour empêcher le secours. La mêlée fut des plus vives; les uns s'efforçoient de tirer du feu leurs galleries & leurs béliers, les autres les y retenoient par des efforts contraires. Pendant ce combat le feu gagnoit toujours, & il se communiqua aux terrasses, de façon que les Romains tout entourés de flammes, & désespérant de sauver non

Jos. de B. Jud. VI. 8.

Jos. de B. Jud. VI. 12.

seulement leurs machines, mais leurs ouvrages, commencérent à se retirer vers leur camp. Les Juifs animés par le succès les poursuivent; & leur nombre grossissant toujours, ils arrivérent jusqu'aux retranchemens des Romains, & attaquérent les gardes des portes. La sévérité de la discipline fut en cette occasion le salut du camp Romain. Les gardes sçavoient qu'il y alloit pour eux de la vie d'abandonner leur poste, & par cette raison ils firent ferme. Leur exemple encouragea plusieurs de ceux qui avoient pris la fuite. On se rassure, on se rallie, & les Juifs trouvérent une résistance qui les arrêta. Ils s'obstinérent à tâcher de la vaincre, combattant comme des forcenés, ou plutôt comme des bêtes féroces, qui possédées d'une aveugle furie, se jettent à travers les lances & les épées. Enfin Tite, qui étoit allé du côté de la tour Antonia, vint, sur l'avis qu'il reçut, au secours des siens. Sa présence, ses exhortations leur firent reprendre la supériorité; & les Juifs furent obligés de rentrer dans la ville, mais avec l'avantage d'avoir ruiné les travaux & les batteries des ennemis, & dérangé totalement leurs projets.

Tite enferme la ville d'un mur.

Tite fort embarrassé tint conseil pour délibérer sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour continuer le siége; & les avis se trouvérent partagés. Les plus hardis vouloient que sans autre préparation on livrât un assaut général. „ Jus-

„ qu'ici,

„ qu'ici, disoient-ils, notre armée n'a
„ combattu que par parties. Lorsque les
„ Juifs verront toutes nos forces réunies,
„ ils n'en pourront pas soutenir les pre-
„ miéres approches, & ils demeureront
„ ensévelis sous la multitude des traits
„ dont nous les accablerons". D'autres,
plus précautionnés & plus circonspects,
s'opposoient à un conseil si hazardeux,
& qui visiblement ne pouvoit pas réussir.
Mais d'accord sur ce qu'il falloit rejetter,
ils se divisoient par rapport au parti qu'il
étoit à propos de prendre. Les uns opi-
noient pour travailler à de nouvelles ter-
rasses : les autres inclinoient à convertir le
siége en blocus, & à attaquer la ville uni-
quement par la famine sans s'exposer à au-
cun combat. „ Le désespoir est invinci-
„ ble, disoient-ils : & c'est une témérité
„ & une folie de vouloir se battre contre
„ des furieux pour qui mourir par l'épée
„ est un sort désirable, au moyen duquel
„ ils évitent une mort plus cruelle."

Tite n'approuva aucun de ces avis. Le premier ne pouvoit plaire qu'à des têtes échauffées. La construction de nouvelles terrasses souffroit de grandes difficultés, parce que le bois manquoit dans le pays. Se contenter de bloquer la ville, c'étoit un parti qui traînoit beaucoup les choses en longueur. Et le jeune (a) Prince, si nous

(a) Tito Roma, & opes, voluptatesque ante oculos : &, ni statim Hierosolyma conciderent, morari videbantur. *Tac. Hist. V.* 11.

nous en croyons Tacite, désiroit vivement le séjour de Rome, où la grandeur, l'opulence, & les plaisirs l'attendoient: & tout ce qui en retardoit la jouissance, lui devenoit odieux. Supposé que Tite eût ce motif dans l'esprit, il ne le manifesta pas: mais il représenta „ Qu'il n'é-
„ toit point honorable de demeurer dans
„ une totale inaction avec une si belle ar-
„ mée. Que d'ailleurs la longueur du
„ tems qu'exigeoit un blocus, diminue-
„ roit d'autant la gloire de leur conquête,
„ qui dépendoit en grande partie de la
„ célérité. Qu'il falloit donc d'une part
„ tirer avantage de la disette qui tour-
„ mentoit les assiégés, en investissant la
„ ville si exactement que rien ne pût y
„ entrer ni en sortir, & de l'autre ne point
„ discontinuer les attaques, afin que la
„ force des armes & la nécessité insur-
„ montable de la faim concourussent à
„ réduire les Juifs à une prompte soumis-
„ sion. Que son plan étoit d'enfermer
„ toute la ville d'un mur, afin d'ôter ab-
„ solument aux assiégés l'espérance d'é-
„ chapper: que l'entreprise pouvoit pa-
„ roître difficile & pénible, mais qu'elle
„ ne devoit pourtant effrayer que ceux
„ qui ignorent que les grands succès s'a-
„ chétent par les grands travaux ".

Tous se rangérent à cet avis, & l'armée, à qui l'on distribua les différentes parties de l'ouvrage, s'y porta avec une ardeur & une émulation incroyables. On

a de la peine à concevoir comment dans l'espace de trois jours put être élevé un mur de trente-neuf stades, ou cinq mille pas de circuit, flanqué par dehors de treize forts ou châteaux, dont les enceintes mises ensemble auroient fait un contour de dix stades. La garde se faisoit autour de ces murs avec une exactitude parfaite, & Tite prenoit sur lui-même de faire la ronde pendant la premiére veille de chaque nuit.

Horrible famine dans la ville.

Toute issue étant fermée aux assiégés, la famine, & les miséres affreuses qui en sont les suites, prirent de nouveaux accroissemens dans la ville, & Joséphe en fait une description lamentable. Les toits, (qui sont plats dans l'Orient, comme l'on sçait) étoient, dit cet Historien, couverts de méres expirantes avec leurs enfans à la mammelle, & les rues jonchées de vieillards étendus morts sur le pavé. Les jeunes-gens, à qui l'âge donnoit plus de vigueur, se soutenoient un peu, & paroissoient dans la place, mais plus semblables à des spectres qu'à des hommes, & on les voyoit souvent tomber de foiblesse & d'inanition. Au milieu de si grands maux un morne silence régnoit dans la ville: on n'entendoit ni gémissemens ni plaintes: la faim étouffoit tout autre sentiment. Le sort de ceux qui mouroient les premiers, paroissoit même digne d'envie à des infortunés qui ne leur survivoient que pour souffrir, & qui envisageoient la mort com-

me

me un repos & comme une consolation. Plusieurs, dans le désespoir qui les tourmentoit, s'adressoient aux gens de guerre, leur demandant la mort comme une grace. Mais ces barbares, qui se faisoient souvent un plaisir inhumain d'achever les mourans, refusoient leur funestes secours à ceux qui l'imploroient pour être délivrés de la vie. L'orgueil de ces scélérats heureux & triomphans mettoit le comble à la douleur de ceux qui périssoient, & en mourant ils fixoient leurs derniers regards sur le Temple, pour demander justice au Souverain Maître, qui y étoit adoré. Les corps seroient demeurés le plus souvent sans sépulture, si l'on s'en fût rapporté à la piété de leurs proches, qui n'étoient & ne pouvoient être occupés que de ce qu'ils souffroient eux-mêmes. Comme il falloit néanmoins se délivrer d'objets tristes & odieux, les tyrans gagérent d'abord sur le trésor public des mercénaires, qu'ils chargérent de cet office. Mais s'étant bientôt lassés de cette dépense, ils firent jetter les corps morts dans les précipices qui environnoient la ville. Tite, en visitant les dehors de la place, apperçut ces monceaux de cadavres qui se pourrissoient : & frappé d'un si horrible spectacle, il leva les mains au Ciel, prenant Dieu à témoin qu'il n'étoit point cause de ces maux.

Cependant la disette commençoit à s'étendre même jusqu'aux factieux : & le sentiment en devenoit plus vif pour eux, &

plus

plus cruel par la comparaiſon avec l'abondance dont jouiſſoient les Romains, qui affectoient même d'en faire oſtentation à leurs yeux, en dreſſant devant les murailles des tables très-bien ſervies. L'audace de ces furieux, mattée par la grandeur du mal, s'affoibliſſoit vis-à-vis de l'ennemi : mais leur rage contre leurs concitoyens, qui ne pouvoient leur réſiſter, ne faiſoit que croître & s'allumer de plus en plus.

Simon n'épargna pas même celui à qui il étoit redevable de ſon entrée dans la ville. Le Pontife Matthias, accuſé d'intelligence avec les Romains, fut par lui condamné à mort, & en même tems trois de ſes fils : le quatriéme s'étoit ſauvé dans le camp de Tite. Ce vénérable vieillard fut appliqué à une queſtion très-dure, par laquelle on vouloit le contraindre d'avouer ſon prétendu crime : & lorſque le moment de ſon exécution fut venu, Matthias demandant pour toute grace de mourir avant ſes enfans, ne fut point écouté, & le tyran eut la barbarie de le réſerver pour le dernier. Joignant l'inſulte à la cruauté, il choiſit pour lieu de ſon ſupplice un endroit d'où l'on découvroit le camp des Romains, afin qu'en périſſant ces infortunés euſſent devant les yeux l'aſyle qui les auroit ſauvés : & après qu'ils eurent été exécutés, il fit jetter leurs corps ſans ſépulture.

Nouvelles cruautés de Simon.

Il traita avec la même inhumanité dix-ſept autres citoyens des plus diſtingués. Il ſe contenta d'enfermer dans une priſon

(a)

(*a*) la mére de Joséphe, la gardant vraisemblablement comme ôtage. Dans la crainte d'une trahison, il défendit à tous les habitans de s'assembler, & même d'avoir entre eux aucun entretien : & si quelques-uns étoient surpris se communiquant mutuellement leurs douleurs sur les maux qu'ils souffroient, ils étoient sur le champ massacrés sans autre information.

Il arrête & punit un Officier qui le trahissoit.

Ses craintes n'étoient pas sans fondement. Un de ses propres satellites, las de sa tyrannie, & plus frappé encore du danger d'une perte infaillible, entreprit de livrer aux Romains une tour dont il avoit la garde. Il avoit gagné dix de ses soldats, & déjà il appelloit les Romains du haut de la tour. Ils ne se pressérent pas assez, se défiant de ces invitations qu'ils avoient trouvé fausses en plusieurs rencontres. Pendant qu'ils perdent le tems, Simon, averti de la chose, accourt : il se rend maître du Capitaine & de ses complices, & il les fait égorger & jetter dans les fossés à la vue des ennemis.

Joséphe, exhortant ses compatriotes à se reconnoître, est blessé.

Dans ces circonstances Joséphe, qui ne se lassoit point d'exhorter ses compatriotes à se reconnoître, s'étant approché trop près du mur, reçut à la tête un coup de

*(a) C'est le pére de Joséphe qui est nommé dans le Texte. Mais comme il n'en est fait mention nulle part ailleurs durant le siége, & qu'au contraire la mére de Joséphe se trouve citée devant & après l'endroit dont il s'agit actuellement, j'ai suivi la correction de Mr. d'Andilli, & de Mr. de Tillemont.*

de pierre, qui le fit tomber sans connoissance. Les factieux, pleins de haine contre lui, sortirent promptement pour l'enlever dans la ville; & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent. Mais Tite envoya un secours, qui le tira de leurs mains. Le coup qu'avoit reçu Joséphe étoit si violent, que pendant le combat qui se livra autour de lui, il ne donna aucun signe de vie, & le bruit de sa mort se répandit dans Jérusalem. Ce fut un nouveau sujet de découragement pour les gens du peuple, qui n'avoient d'autre ressource que de fuir dans le camp des Romains, ni de protection plus puissante & plus assurée auprès des Romains que Joséphe. Sa mére actuellement détenue dans les prisons fut consternée de cette fausse nouvelle, qu'on eut soin de lui porter: & quoiqu'elle affectât de la constance vis-à-vis des géoliers, à qui elle dit qu'il y avoit déja trois ans qu'elle avoit perdu son fils, & que dès le tems du siége de Jotapate il étoit mort pour elle, lorsqu'elle se trouvoit en liberté avec ses femmes, elle se plaignoit amérement de ne pouvoir rendre les derniers devoirs à celui de qui elle avoit espéré les recevoir. Ni sa douleur, ni le triomphe des factieux ne fut de longue durée. Bientôt Joséphe guéri de sa blessure fut en état de se montrer, & menaçant les opiniâtres d'une prompte vengeance, il continua d'inviter le peuple à se confier en la clémence des Romains.

Il en fut cru, & les désertions recommencérent. Mais la colére céleste poursuivoit par-tout ce peuple criminel, & les transfuges trouvérent leur perte où ils cherchoient leur sureté.

Sort affreux des transfuges qui passoient dans le camp des Romains.

Premiérement, le changement seul de leur situation, & l'abondance succédant à une horrible disette, causa la mort à plusieurs. Pressés de la faim, ils se jettoient avidement sur la nourriture, & l'entassant sans précaution dans un estomac desaccoutumé depuis longtems de faire ses fonctions, ils en étoient étouffés. Mais d'ailleurs ceux qui par une conduite plus prudente avoient évité ce danger, tombérent dans un autre encore plus affreux. J'ai dit que la plupart des Juifs qui abandonnoient la ville, avaloient leur or avant que de partir; & ils le retrouvoient ensuite, lorsque la nature se soulageoit. Un d'eux cherchant ainsi son trésor, fut apperçu par un Syrien de l'armée de Tite; & aussitôt le bruit se répandit dans le camp, que les Juifs arrivoient tout remplis d'or. La cupidité des Arabes surtout fut aiguillonnée par cette espérance; & ils eurent la barbarie d'éventrer les transfuges, pour chercher dans leurs entrailles les richesses qu'ils y supposoient cachées. Quelques-uns même des Romains, gâtés par le mauvais exemple, se portérent à cette cruauté. Le nombre des malheureux qui en devinrent les victimes fut très-grand, & on en compta jusqu'à

deux

deux mille dans une ſeule nuit.

Tite informé de ces horreurs, qui deshonoroient l'humanité & le nom Romain, en fut honteux & irrité. Son premier mouvement fut de raſſembler les coupables, de les environner d'un corps de cavalerie, & de les faire percer à coups de traits. Mais ils étoient en ſi grand nombre, que le Prince ſe crut obligé de ſe contenter de défendre à l'avenir tout ſemblable excès ſous peine de mort. L'avidité plus forte que la crainte du ſupplice, rendit inutiles les défenſes de Tite, & porta les ſoldats, non à ceſſer leurs criminelles violences, mais à les mieux cacher. Ils alloient au devant des transfuges, & avant qu'on les apperçût du camp, ils les égorgeoient pour leur ouvrir enſuite le ventre. Dieu, (*a*) dit Joſéphe, avoit condamné ceux que la clémence de Tite vouloit épargner, & il tournoit en piéges pour eux tout ce qui eût dû être voie de ſalut.

Miſére du peuple de Jéruſalem. Nombre prodigieux des morts.

Le peuple de Jéruſalem ſe trouvoit donc entre deux extrémités également cruelles. Sortir de la ville, c'étoit ſe perdre; & il ne reſtoit aucun moyen d'y ſubſiſter. La meſure de bled ſe vendoit un talent, & la néceſſité forçoit les faméliques à fouiller dans les égouts & dans de vieux fumiers, & à porter à leurs bouches ce qu'ils

(*a*) Θεὸς δὲ ἦν ὁ τοῦ λαοῦ παντὸς κατακρίνας, καὶ πᾶσαν αὐτοῖς σωτηρίας ὁδὸν εἰς ἀπώλειαν ἀποστρέφων. *Joſ. de B. Jud. VI.* 15.

qu'ils n'auroient pu même regarder dans un autre tems sans horreur. Une si affreuse nourriture étoit aussi funeste que la faim, & l'une & l'autre tuoient un monde infini. Un certain Mannéus, commis à la garde d'une des portes de la ville, ayant passé dans le camp des Romains, assûra à Tite que depuis le quatorze du mois (*) Xanthicus, époque du commencement du siége, jusqu'au premier du mois (†) Panémus, ce qui fait un espace d'environ quatrevingts jours, il étoit sorti par la seule porte confiée à ses soins cent quinze mille huit cens quatrevingts corps morts. Selon le rapport d'autres transfuges, gens distingués parmi les Juifs, le nombre des morts enlevés par toutes les portes se montoit à six cens mille. Quoique la sépulture qu'on leur donnoit, ne consistât qu'à les jetter dans les ravines autour des murs, ceux qui étoient chargés de cette commission ne pûrent enfin y suffire. Les morts restoient amoncelés dans les rues, ou bien on les entassoit dans les maisons vuides, que l'on fermoit ensuite, afin que personne n'y entrât.

Les factieux se sentent eux-mêmes de la famine. Rapines sacriléges de Jean.

Les tyrans, auteurs de la misére publique, ne pouvoient plus, comme je l'ai déjà remarqué, s'en garantir eux-mêmes entiérement. Ils n'avoient point fait de provisions, & ils ne trouvoient plus rien à piller sur un peuple qui périssoit par la faim.

(*) *Avril.* (†) *Juillet.*

faim. L'or des vases sacrés, que Jean, maître du Temple, avoit fait fondre, étoit une foible ressource dans une ville où il ne restoit plus de vivres à acheter. Il se rabattoit sur les viandes des victimes, que l'on continuoit d'offrir encore; & il avoit converti à son usage, & à celui de ses satellites, le vin & l'huile destinés aux libations & aux sacrifices. Ces rapines sacriléges ne l'effrayoient point. Il en plaisantoit même, disant que pour la défense du Culte Divin on pouvoit bien se servir de ce qui étoit consacré à ce culte; & que ceux qui défendoient le Temple avoient droit de vivre du Temple. Malgré les extrémités d'un état si violent, les factieux persistoient dans leur opiniâtreté, & ne vouloient pas entendre parler de se rendre. Au défaut de l'espérance de vaincre le désespoir du pardon les animoit. *Jos. VII. 1. & VI. 14.*

Tite dresse de nouvelles terrasses.

Outre les motifs qu'avoit déjà Tite de réduire par la force leur orgueil désespéré, la vue de la misére que souffroient les habitans de Jérusalem le touchoit de compassion, & il vouloit, en hâtant la prise de la ville, & en détruisant les tyrans, sauver au-moins les restes d'un peuple infortuné. Il se détermina donc à relever de nouvelles terrasses, quoiqu'il fallût aller chercher les bois de construction à quatrevingts-dix stades du camp, parce que tout le voisinage de la ville en étoit dépouillé. Il dressa, comme la première fois, quatre terrasses, mais plus grandes, & toutes dirigées contre la tour Antonia.

Les

Prise de la tour Antonia.
Jos. VII. 1.

Les Juifs n'avoient plus le même courage qu'au commencement du siége, & ils laissérent travailler les Romains sans les incommoder par des sorties. Néanmoins, lorsque Jean vit les terrasses achevées, sentant la grandeur du péril, il voulut tenter d'y mettre le feu avant que l'on y eût établi les batteries. Les Juifs sortirent donc avec des flambeaux allumés: mais l'attaque fut molle, & la défense fut au contraire vigoureuse de la part des Romains à proportion de l'affoiblissement qu'ils remarquoient dans les ennemis. Ainsi les Juifs après quelques vains efforts rentrérent dans la ville, en se reprochant mutuellement leur lâcheté.

Aussitôt les Romains placérent leurs béliers sur les terrasses, & malgré les pierres & les traits de toute espéce que lançoient sur eux les assiégés, ils commencérent à battre les murailles. Elles étoient très-solidement construites, & les béliers paroissant faire peu d'effet, & même s'émousser & se rompre, un nombre de soldats Romains couverts de leurs boucliers en tortue, allérent à la sappe, & à force de bras & de léviers ils parvinrent à détacher quatre pierres des fondemens. La nuit survint, qui interrompit l'ouvrage.

Quoique la muraille n'eût point cédé aux coups du bélier, elle en étoit ébranlée: les quatre pierres emportées des fondemens, les avoient affoiblis: enfin le sol même plia, à l'endroit de la mine que Jean

Jean avoit creusé pour attaquer & détruire les terrasses précédentes : ensorte que pendant la nuit un grand pan du mur tomba de lui-même, & laissa une large ouverture.

Les Romains dans le premier moment se crurent vainqueurs. Mais en examinant la bréche, ils furent bien étonnés de voir au dedans de la place un mur que Jean avoit pris la précaution de faire construire d'avance, & qui les arrêta tout court. Ici Joséphe ne nous donne pas une grande idée du courage des troupes de Tite. Car il observe que l'attaque étoit devenue beaucoup plus aisée ; que les débris du premier mur servoient comme de degré pour monter à la bréche ; que le nouveau mur étoit moins fort que l'ancien, & de plus construit récemment & à la hâte, & par conséquent moins capable de résister. Cependant aucun soldat Romain ne voulut tenter l'assaut : tous craignirent le péril, qui réellement étoit grand pour ceux qui monteroient les premiers. Je ne crois pas qu'une telle crainte, dans les circonstances que je viens de décrire, retardât l'ardeur de nos François. Envain Tite par une exhortation des plus pressantes entreprit d'encourager ses soldats, & de leur faire sentir que leur gloire étoit intéressée à achever une victoire déjà si avancée. Ils l'écoutérent froidement, & refusérent de marcher. Un seul, Syrien de naissance, ame héroïque dans un corps petit &

malfait, éleva sa voix, & adressant la parole à Tite, „ Je m'offre, dit-il, à vous, „ César, pour monter le premier à la bréche. Je souhaite que votre fortune seconde mon courage. Mais si le sort „ trompe mes vœux, sçachez qu'il ne „ trompera point mon attente, & que „ c'est de propos délibéré que je vais à la „ mort. " En finissant ces mots, Sabinus, c'étoit le nom de ce soldat, s'avance vers la bréche, couvrant sa tête de son bouclier, & tenant son épée nue à la main. Onze de ses camarades le suivirent, enflammés par l'exemple de son courage; & douze soldats, sans autre Chef que leur propre ardeur, allérent en plein midi affronter une bréche bordée d'ennemis & de machines de guerre.

J'avoue que dans une entreprise si mal concertée je ne reconnois plus la sagesse de la discipline Romaine. Il faut de toute nécessité, ou que l'Historien ait peint les objets, plutôt d'après son imagination, que selon l'exacte vérité; ou que Tite permît à ses soldats une licence, qui ressemble mieux à l'impétuosité des Barbares, qu'à une valeur guidée par l'obéissance.

Quoi qu'il en soit, la témérité fut payée par le succès qu'elle méritoit. Sabinus gagna le haut de la bréche; mais le pied lui ayant glissé, il tomba; & malgré les efforts d'une bravoure qui se soutint jusqu'au bout, il fut percé de traits par les Juifs. Trois de ceux qui l'avoient accompagné pé-

périrent avec lui, & les huit autres revinrent au camp couverts de blessûres. Cet événement est daté dans le texte de Joséphe, tel que nous l'avons, du troisiéme jour du mois Panémus. Mais la suite me porte à croire qu'il y a faute, & qu'au trois il faut substituer le treize.

Deux jours après, c'est-à-dire, le quinze du même mois, la tour Antonia fut emportée dans un assaut livré encore, si nous en croyons Joséphe, par la fougue du soldat, & sans l'ordre du Général. Au commencement de la quatriéme veille de la nuit, vingt soldats, du nombre de ceux qui gardoient les terrasses, s'étant réunis pour tenter l'entreprise, appellent à eux le porte-enseigne de la cinquiéme Légion, deux cavaliers, & un trompette. Tous ensemble ils s'approchent à petit bruit de la bréche, surprennent les gardes endormis, & les ayant égorgés, ils s'emparent du mur, & ordonnent à leur trompette de sonner la charge. Ce signal réveilla tout ce qu'il y avoit de Juifs dans la tour: la crainte les saisit: ils crurent avoir sur les bras toutes les forces Romaines, & ils s'enfuirent dans le Temple. En même tems Tite averti par le son de la trompette, fait prendre les armes à toutes ses troupes, & le premier il entre dans la forteresse Antonia.

La mine dont j'ai parlé plus d'une fois, n'avoit point été comblée, & subsistoit toute entiére. Une grande partie des Ro-

mains l'enfila, & par elle parvint jusqu'à l'entrée du Temple. Là il se livra un combat des plus vifs & très-meurtrier. Les deux troupes de Jean & de Simon réunies firent les derniers efforts pour empêcher la prise du Temple, qui eût été leur ruïne. On se battoit corps à corps: & c'étoit une nécessité pour ceux qui se trouvoient à la tête, de tuer ou de mourir. Car il n'étoit pas possible de reculer, vu que les derniers pressoient les premiers, & ne laissoient aucun intervalle libre. Si quelqu'un étoit tombé, celui qui le suivoit, lui marchant sur le corps prenoit sa place. L'ardeur fut long-tems égale, & le combat dura dix heures, c'est-à-dire, depuis la neuviéme heure de la nuit, jusqu'à la septiéme du jour. Enfin le désespoir l'emporta sur un courage qu'animoit seulement le désir de vaincre. Les Juifs sauvérent le Temple, & c'en fut assez pour les Romains d'être demeurés maîtres de la tour Antonia.

Pendant qu'ils la regagnoient assez en désordre, un Centurion nommé Julien, qui à côté de Tite avoit jusques-là considéré les alternatives du combat, ne put voir sans indignation fuir les Romains devant les Juifs, & il se jetta dans la mêlée. Il y fit des prodiges, & par sa valeur incroyable il força les Juifs de prendre la fuite à leur tour. Mais comme, suivant un usage universellement pratiqué alors parmi les troupes, il avoit ses souliers garnis de cloux, en marchant sur un pavé de gran-

des

des pierres unies, il tomba à la renverse, & fut sur le champ environné d'ennemis, qui ne lui permirent pas de se relever, & le percérent à coup de lances.

*Cessation du sacrifice perpétuel.*

Le dix-sept du même mois, le sacrifice perpétuel cessa, faute (*a*) d'agneaux. On sçait que ce sacrifice consistoit en deux agneaux que l'on offroit tous les jours, l'un le matin, l'autre le soir. Ce malheur n'étoit jamais arrivé depuis la nouvelle Dédicace du Temple par Judas Maccabée. La consternation en fut extrême parmi le peuple, & aujourd'hui encore les Juifs célébrent à cette occasion un jeûne, marqué dans leur calendrier au dix-septiéme jour de leur dixiéme mois.

*Tillem. Ruine des Juifs, art. 70.*

*Nouveaux & inutiles efforts de Tite pour engager les assiégés à rendre la ville & le Temple.*

*Jos. VII. 4.*

Tite, qui désiroit ardemment de sauver le Temple, profita de cet événement pour faire encore un effort sur l'inflexible dureté des assiégés. Il chargea Joséphe de dire à Jean, que s'il avoit une si violente passion de faire la guerre, on lui permettoit de sortir avec tel nombre de ses partisans qu'il voudroit emmener: mais qu'il ne s'opiniâtrât point à faire périr avec lui la ville & le Temple, qu'il cessât de souiller le Lieu Saint, & de se rendre criminel envers son Dieu. Tite offrit même de lui fournir des victimes pour continuer le sacrifice, dont l'interruption causoit une si amére

(*a*) *Le texte de Joséphe porte*, faute d'hommes: *ce qui me paroît peu clair. Je suppose qu'au-lieu du mot* ἀνδρῶν hommes *il faut lire* ἀρνῶν agneaux.

amére douleur à toute la Nation. Joséphe fit à Jean ces propofitions en langue vulgaire du pays, afin d'être entendu du peuple. Mais le tyran toujours plein d'un fol orgueil ne répondit que par des injures & des malédictions dont il accabla Joséphe, & qu'il conclut en proteſtant qu'il ne craignoit point la priſe d'une ville dont Dieu étoit le maître & le ſouverain. Joſéphe reprit avec indignation : „ Ta confiance eſt aſſurément bien fondée. Car „ tu as grand ſoin de conſerver dignes du „ Dieu auteur de toute ſainteté & ſa ville „ & ſon Temple. Ta fidélité à lui offrir „ les ſacrifices qu'il exige, doit ſans-doute „ te le rendre propice. O le plus criminel „ des hommes! Envain tu t'en prens aux „ Romains, qui plus religieux que toi „ ſe montrent zélateurs de nos loix & de „ nos ſaintes cérémonies. Quel ſujet de „ douleur & de larmes qu'un ſi triſte parallèle! Des étrangers & des ennemis „ témoignent du reſpect pour notre Temple: & toi, né Juif, & nourri dans „ le reſpect de nos loix, tu t'en rens le deſtructeur. " Joſéphe ajoûta qu'il étoit encore tems pour lui de ſe repentir, & qu'il avoit pouvoir de lui promettre de la part des Romains l'impunité & le pardon. Ni les reproches, ni les promeſſes ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de Jean. Il interrompit Joſéphe pour l'inſulter, pour l'outrager, comme un traître à ſa patrie, comme un vil eſclave des Romains. „ Ah!

„ s'écria Joséphe, je vois bien que je m'-
„ oppose à l'ordre de Dieu, en voulant
„ sauver ceux qu'il a condamnés. Il faut
„ que ce malheureux Temple soit purifié
„ par les flammes (*a*). C'est Dieu, c'est
„ Dieu lui-même qui envoye les Romains
„ pour y mettre le feu, & qui détruit une
„ ville souillée de tant d'horreurs." Joséphe n'en put pas dire davantage : les larmes & les sanglots lui coupérent la parole : & il se retira dans un état de douleur qui faisoit compassion aux Romains.

Son ambassade ne fut pas néanmoins entiérement infructueuse. Plusieurs grands personnages s'échappérent de Jérusalem & vinrent se jetter entre les bras de Tite, qui les accueillit avec toute sorte de bonté, & qui même craignant qu'ils ne se trouvassent gênés au milieu d'une armée d'étrangers, leur permit de se retirer à Gophna, petite ville du voisinage, pour y vivre en toute liberté, & avec assûrance de recouvrer leurs biens après la fin de la guerre. Les factieux ne les voyant point paroître, saisirent ce prétexte pour publier dans la ville que Tite les avoit fait tuer. Mais le Prince instruit de cette calomnie, les manda de nouveau dans son camp ; & ces illustres transfuges, dont deux avoient été

(*a*) Θεὸς ἄγει, Θεὸς αὐτὸς ἐπάγει μετὰ Ῥωμαίων καθάρσιον αὐτῷ (τῷ ἱερῷ) πῦρ, καὶ τὴν τοσούτων μιασμάτων γέμουσαν πόλιν ἀναρπάζει. *Jos.*

été Grands Prêtres, se montrérent aux assiégés, les conjurant avec larmes de ne point forcer les Romains, qui souhaitoient épargner le Temple, à le détruire malgré eux. Ils ne furent pas plus heureux que Joséphe. Les tyrans & leurs satellites s'endurcissoient par les efforts que l'on faisoit pour les toucher; & déterminés à rejetter toute proposition de paix, ils établirent leurs batteries sur les portes Sacrées: ensorte, dit Joséphe, que toute l'enceinte du Temple remplie de corps morts ressembloit à ces tombeaux où l'on entasse ceux qui ont été tués dans une bataille, & le Lieu Saint bordé de machines présentoit l'image d'une place de guerre. Aussi impies qu'intraitables, ils profanoient le Sanctuaire sans aucun remords: & ils se logeoient tout armés, & tout couverts du sang de leurs fréres, dans ce lieu redoutable, où le Grand Prêtre seul avoit permission d'entrer une seule fois dans l'année. Leur impiété faisoit frémir les Romains mêmes, parmi lesquels il n'étoit, au rapport de Joséphe, aucun soldat qui n'eût du respect pour le Temple, & qui ne souffrît avec impatience de le voir indignement profané.

Tite surtout étoit pénétré de ces sentimens, & il renvoya encore Joséphe vers les assiégés, pour leur reprocher leur audace sacrilége, & les exhorter à y mettre fin. „ Voici, dit Joséphe, ce que César
„ vous déclare par ma bouche: voici les
„ paroles qu'il vous adresse. Je prens à té-

„ moin

„ moin les Dieux de nos ancêtres, & celui qui autrefois prenoit intérêt à ce lieu, (car aujourd'hui il ne le regarde plus) je prens à témoin mon armée, les Juifs qui sont dans mon camp, & vous-mêmes, que ce n'est point moi qui vous contrains de souiller par vos abominations un Temple que vous devez respecter. Si vous consentez à changer le champ de bataille, aucun Romain n'approchera du Temple : &, quelque chose qui arrive, je vous le conserverai même malgré vous. " Rien n'étoit plus pressant que ce discours. Mais les Juifs, au-lieu d'y reconnoître la bonté de Tite, l'attribuérent à la crainte qu'il avoit de ne pas réussir. Ils en firent des railleries, & Tite fut obligé de recourir à la force des armes.

Résolu donc de livrer au Temple un assaut, il tira trente hommes de chaque compagnie, & dans le corps qu'ils formérent par leur réunion il distribua plusieurs Tribuns, un par mille hommes. Il vouloit lui-même se mettre à la tête de ce corps : mais sur les représentations des Officiers, qui le priérent de ménager sa personne, il choisit pour commander l'attaque Cérialis, apparemment fils de celui que nous avons vu commander les Légions sur le Rhin, & faire la guerre avec succès contre Civilis & les Bataves. Pour lui il se plaça en un lieu élevé de la tour Antonia, d'où il pouvoit voir tout ce qui se passeroit.

Assaut livré au Temple sans succès.

roit, afin d'animer les combattans par les regards du Prince, en la main duquel étoient les récompenses & les châtimens.

L'attaque commença vers la quatriéme veille de la nuit. Les Juifs se tenoient alerte, & ils se mirent promptement en état de défense. Tant que dura la nuit, on se battit avec beaucoup de confusion. Les soldats du même parti ne se connoissoient pas, & souvent ils se prenoient mutuellement pour ennemis. Le jour venu mit plus d'ordre dans le combat, & augmenta l'acharnement. Voyant, & sachant qu'ils étoient vus, les assaillans & les assiégés redoublérent d'ardeur. Chacun se tenoit ferme dans son poste, & s'efforçoit de gagner du terrain. Si quelques-uns se trouvoient contraints de plier, ne pouvant s'écarter ni à droite ni à gauche, parce que l'espace étoit étroit & serré, il falloit qu'ils revinssent à la charge avec une nouvelle vigueur, & ils rechassoient à leur tour les ennemis. Après plusieurs alternatives pareilles, qui n'avoient rien de décisif, le combat ayant duré jusqu'à la cinquiéme heure du jour, on se sépara à armes égales, & les Juifs restérent maîtres du Temple.

Tite se prépare à attaquer le Temple par les machines.

Tite n'ayant point réussi à l'assaut, se détermina à l'attaquer par les machines. Il fit détruire une partie de la forteresse Antonia, pour ouvrir un large chemin, par lequel toute son armée pût s'approcher du Temple; & il ordonna que l'on construisît quatre nouvelles terrasses vis-à-vis différens

reus points des faces septentrionale & occidentale. Ces ouvrages coutérent beaucoup de fatigues, parce qu'il falloit aller chercher les bois à cent stades ; & les Juifs ne laissoient pas les Romains tranquilles. Quoiqu'ils ne fissent plus de sorties générales, néanmoins ils leur tendoient des embuscades, & souvent les maltraitoient avec d'autant plus de facilité, que les Romains surs de vaincre se tenoient peu sur leurs gardes. Les cavaliers surtout négligeoient beaucoup leurs chevaux, & lorsqu'ils alloient au bois ou au fourage, pendant qu'ils s'occupoient à amasser leurs provisions, ils les laissoient paitre en toute liberté. Les Juifs couroient à cette proye, bien avantageuse pour des affamés, & ils enlevérent ainsi un très-grand nombre de chevaux. Tite fut obligé, pour remédier à la négligence des siens, d'employer la sévérité ; & ayant puni de mort un cavalier, qui étoit revenu sans son cheval, il rendit par cet exemple les autres plus circonspects.

Cependant les assiégés sentoient que le danger devenoit très-pressant, & quelques-uns d'entre eux s'étant concertés, & ayant formé un peloton, sortirent du côté de la montagne des Oliviers, & entreprirent de passer le mur pour se sauver dans la campagne. Ils avoient choisi la onziéme heure, parce que c'étoit celle du souper des troupes ; & ils comptoient que la vigilance des ennemis, occupés par le repas, seroit moins active, & leur permet-

troit de s'échapper aisément. Ils se trompérent dans leur attente. Les Romains les apperçurent, & s'étant promptement rassemblés des châteaux voisins, ils les arrêtérent, & les repoussérent dans le vallon. Joséphe rapporte en cette occasion un trait remarquable de l'adresse & de la force de corps d'un cavalier Romain, qui poursuivant un Juif, le saisit par le talon, l'enleva en l'air, & le porta ainsi tout vivant à son Général. Il en fut récompensé, & le prisonnier mis à mort.

Les Juifs commencent les premiers à mettre le feu aux galleries du Temple, & sont imités par les Romains.

Comme l'ouvrage des terrasses avançoit, les Juifs prirent une résolution extrême, & pour couper le passage de la tour Antonia au Temple, ils mirent le feu aux galleries qui en faisoient la communication. Ils en détruisirent ainsi une longueur de vingt coudées, donnant les premiers l'exemple de bruler les édifices dépendans du Lieu Saint. Les Romains les imitérent deux jours après, & mirent pareillement le feu à une gallerie voisine, sans-doute dans le dessein que l'incendie gagnât, & leur facilitât les accès du Temple intérieur. Mais les Juifs arrêtérent le feu, en abattant le toit de la gallerie à une distance de quinze coudées, attentifs à conserver la partie qui pouvoit servir à leur défense, & charmés de voir bruler celle qui étoit à portée de la tour Antonia.

Ils combattoient toujours avec vigueur, & souvent à la bravoure ils joignoient la ruse. Ainsi après avoir rempli de bois sec,

de-

de poix, & de bitume, le haut de la gallerie occidentale, entre le toit & la charpente qui le soutenoit, ils engagérent un combat, dans lequel feignant de se trouver trop pressés, ils se retirérent un peu en désordre. Leur retraite trop prompte fut suspecte aux plus prudens d'entre les Romains : mais le plus grand nombre emportés par l'ardeur de vaincre, poursuivirent ceux qu'ils voyoient fuir devant eux, & montérent à la gallerie avec des échelles. Alors les Juifs mirent le feu aux matiéres combustibles dont ils avoient fait amas, & en un instant les Romains se virent environnés de flammes. Ils y périrent presque tous. Le secours étoit impossible. Tite les plaignoit, quoiqu'ils se fussent jettés dans le péril sans ses ordres, mais il ne pouvoit que les plaindre. L'incendie étoit si violent, que personne n'osoit en approcher. Quelques-uns de ces téméraires se percérent eux-mêmes de leurs épées, pour se procurer une mort plus prompte & moins affreuse. Les autres furent consumés par le feu, ou tués par les Juifs.

Joséphe nous a conservé dans le récit de ce désastre une avanture assez remarquable. Un soldat qu'il nomme Artorius, ayant apperçu en bas un de ses camarades, lui cria, „ Je te fais mon héritier, „ si tu veux me recevoir entre tes bras". Celui-ci accepta la proposition pour son malheur. Car le poids de la chute d'Artorius le fit tomber si lourdement sur le

carreau, qu'il se tua, & Artorius fut sauvé.

La perte que firent en cette occasion les Romains, fut pour eux une leçon utile, qui les avertit de se précautionner dans la suite avec plus de soin. Et les Juifs se trouvérent plus à découvert que jamais. Ils avoient brulé eux-mêmes une partie de la gallerie occidentale, & abattu le reste avec le fer pour ôter à ceux qui y étoient montés le moyen de se sauver: & les Romains détruisirent le lendemain la gallerie septentrionale jusqu'à la vallée de Cédron.

Horreurs de la famine. Mére qui mange son enfant. La famine continuoit ses ravages dans la ville, & elle armoit, non plus seulement les brigands contre le peuple, mais les citoyens les uns contre les autres. Tout ce qui étoit capable de servir de

*Jos. VI.* 11. subsistance devenoit un sujet de guerre entre les personnes les plus étroitement unies: les maris arrachoient la nourriture des mains de leurs femmes, & les méres de celles de leurs enfans. Mais il manquoit encore un trait pour l'entier accomplissement de la prédiction de Jésus-Christ, qui en allant à la mort avoit me-

*Luc.* XXIII. 29. nacé les habitans de Jérusalem, qu'il viendroit un tems où l'on diroit, „ Heureuses les stériles, & les entrailles qui „ n'ont point porté d'enfans, & les mammelles qui n'en ont point alaité "!

*Jos. VII.* 8. Une mére en se nourrissant de la chair de son propre enfant, porta à son comble & l'horreur de la famine, & l'exécution de la menace prophétique. Elle

Elle se nommoit Marie, femme distinguée par sa naissance & par ses richesses, & elle étoit venue du pays au-delà du Jourdain, où elle avoit son établissement, s'enfermer, comme tant d'autres, dans Jérusalem. Elle fut d'abord dépouillée par les factieux de tout ce qu'elle avoit apporté d'argent de son pays. Ses joyaux, qu'elle avoit cachés, lui servirent pendant quelque tems de ressource pour se procurer de la nourriture, qui souvent lui étoit enlevée par les mêmes ravisseurs. Enfin manquant de tout, tourmentée par la faim qui la dévoroit jusques dans les moëlles, & non moins enflammée d'indignation contre l'horrible violence des tyrans, ces sentimens lui firent oublier ceux de la nature. Elle avoit un enfant à la mammelle; elle le saisit avec fureur, & lui adressant la parole, „ Triste fruit de mes entrailles, dit-elle, „ pour qui te réservé-je dans ce tems „ malheureux de guerre, de famine, & „ de tyrannie. Destiné à périr, ne vaut-„ il pas mieux que tu serves à soutenir sa „ vie de ta mére"? Elle le tue, le coupe en morceaux, le fait rôtir, & en mange une partie, gardant le reste pour un autre repas. L'odeur de cet abominable mets la décela. Des soldats, qui avides de proie couroient par la ville, entrent subitement, & lui demandent avec menaces de quelle viande elle vient de se nourrir. Marie, que son crime accompli ren-

doit

doit encore plus féroce, les écoute d'un air hardi, & leur montre ce qu'elle avoit mis à part. „ C'est mon enfant, leur dit-„ elle. Mangez, je vous en ai donné l'e-„ xemple. Etes-vous plus délicats qu'u-„ ne femme, ou plus tendres qu'une „ mére"? Quelque endurcis que fussent ces scélérats par l'habitude des plus grands forfaits, ils demeurérent interdits, & s'enfuirent pleins d'effroi, annonçant à tous ceux qu'ils rencontrérent l'horrible avanture dont ils venoient d'être témoins. Le bruit s'en répandit dans le camp des assiégeans, & il y augmenta la haine contre une Nation souillée par un crime si contraire à la nature. Tite en fut attendri, & levant les mains au Ciel, il prit Dieu à témoin qu'il n'avoit point à se reprocher d'en être la cause, puisqu'il ne cessoit d'offrir la paix aux Juifs. Mais il protesta en même tems qu'il enséveliroit la mémoire de cette abomination sous les ruines de la ville où elle avoit été commise.

Tite s'ouvre par le feu un chemin jusqu'au corps même du Temple.

L'effet suivit de près la menace. Tite étant maître d'une grande partie de la cour des Gentils, attaqua de deux côtés en même tems les édifices intérieurs, qui couvroient l'autel & le Lieu Saint. Il fit agir le bélier, il employa la sappe. Mais les murs étoient si solidement construits, les pierres si grandes & si bien liées, que rien ne s'ébranloit. Tite ordonna que l'on plantât les échelles, & que l'on montât

à

à l'assaut. Mais les Juifs firent une défense si vigoureuse, que l'avantage leur resta, & qu'ils enlevérent même aux Romains quelques-unes de leurs enseignes. Enfin malgré sa répugnance, fondée sur le désir d'épargner le Temple, Tite commanda que l'on mît le feu aux portes de l'enceinte intérieure. Le feu prit avec violence: & les Juifs, au rapport de Joséphe, en furent tellement troublés, que leur courage les abandonna, & qu'ils demeurérent immobiles spectateurs d'un désastre qui exigeoit d'eux les plus grands & les plus vifs efforts pour en arrêter les suites. Les flammes allumées successivement en divers endroits durérent avec violence pendant un jour & une nuit, & ce fut Tite qui ne voulant pas tout détruire, & curieux de conserver au moins le Lieu Saint, donna ordre à une partie de ses troupes d'éteindre le feu, & de profiter du ravage qu'il avoit fait pour ouvrir aux Légions une route large & aisée.

Tite fait prendre dans le Conseil la résolution d'épargner le Temple.

Pendant que l'on travailloit à cet ouvrage, après lequel un dernier assaut devoit être décisif, Tite aussi attentif à sauver le Temple, que les Juifs étoient acharnés à en rendre la destruction inévitable, tint Conseil pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre par rapport à ce fameux édifice, ou plutôt pour amener les principaux Officiers à la résolution de clémence & de douceur à laquelle il s'étoit lui-même fixé. Quelques-uns opinoient

ent à toute rigueur, prétendant que la sureté de la conquête demandoit la ruine entiére du Temple, qui, tant qu'il subsisteroit, seroit pour les Juifs répandus dans l'Univers un centre de ralliement. D'autres plus modérés consentoient qu'on le laissât subsister, pourvu que les Juifs l'abandonnassent, & cessassent de le défendre par les armes. Mais dans le cas d'une résistance opiniâtre, leur avis étoit de le livrer aux flammes, le regardant non comme un Temple, mais comme une forteresse ennemie, dont la destruction seroit un acte de justice de la part des Romains, & ne pouvoit être une impiété que pour les Juifs. Avant que l'un de ces deux avis prévalût, Tite se hâta de déclarer qu'il étoit très-résolu de ne point tourner contre un édifice innocent & inanimé la peine que méritoient des hommes coupables; & qu'il ne consentiroit jamais à bruler un monument magnifique, dont la ruine seroit une perte pour les Romains, & qui, s'il étoit conservé, feroit un des plus beaux ornemens de leur Empire. Une déclaration du Prince si nette & si précise entraîna tout le Conseil. Les uns par inclination, les autres par politique, se rangérent à son sentiment, & il fut résolu que le Temple seroit épargné. Mais (a) il en avoit été autrement ordonné dans un Conseil

(a) Τοῦ δ' ἄρα (ναοῦ) κατεψήφιστο μὲν τὸ πῦρ ὁ Θεὸς πάλαι. Jos.

seil supérieur, & toute la bonne volonté de Tite ne put sauver ce que Dieu avoit condamné à périr.

Le Temple est brulé, malgré les ordres & les efforts de Tite.

Le lendemain, dix du mois Loüs (a), jour auquel plusieurs siécles auparavant le Temple de Salomon avoit été brulé par Nabuchodonosor, étoit aussi le jour marqué par l'ordre de Dieu pour la ruine du second Temple. Le matin les Juifs firent une sortie par la porte orientale sur les Romains qui gardoient l'enceinte extérieure du Temple. Le combat fut très-vif, & Tite fut obligé de venir de la tour Antonia au secours des siens. Il repoussa non sans peine les assiégés, qui se battoient avec fureur, & il retourna ensuite à la tour, résolu de donner le jour suivant un assaut général.

Les Juifs ne l'attendirent pas. Impatiens, & incapables de souffrir le repos, ceux qui gardoient le corps même du Temple attaquent de-nouveau les Romains occupés à éteindre le feu des galleries extérieures qui bruloient encore; & n'ayant pas réussi dans leur attaque, en prenant la fuite ils attirérent leurs vainqueurs au pied du mur de l'enceinte intérieure. En ce moment un soldat Romain, sans ordre d'aucun Commandant, & (b) poussé, dit Joséphe, par une inspiration divine, saisit un morceau de bois enflammé, & s'étant fait

(a) *Ce mois répond à notre mois d'Août.*
(b) Δαιμονίῳ ὁρμῇ τινὶ χρώμενος.

fait soulever par un de ses camarades, il jette le feu par une fenêtre dans les appartemens qui environnoient le Lieu Saint du côté du septentrion. Les Juifs voyant la flamme s'élever poussent un cri de douleur, &, dès que le Temple périssoit, unique objet de leur attachement & de leur zèle, ils ne craignent plus de périr eux-mêmes, & se jettent sans ménagement à travers le fer & le feu. Les Romains les repoussent, & nourrissent l'incendie, qui gagne de plus en plus.

Cette nouvelle ayant été portée à Tite, qui retiré dans la tour Antonia se reposoit des fatigues du combat de la matinée, il accourt pour éteindre le feu, & toute l'armée le suit. De la voix, de la main, il s'efforce d'arrêter la fougue du soldat. On ne l'écoute point, on compte pour rien ses défenses. La haine, le désir de la vengeance, l'espoir du butin, étouffent dans tous les cœurs le respect dû aux ordres du Prince. Non seulement les premiers auteurs de l'incendie, mais les Légions venues avec Tite, augmentent le feu & massacrent tout ce qui s'offre à leur rencontre. Les gens du peuple périssent comme ceux qui ont les armes à la main. Les monceaux de corps morts s'accumulent autour de l'autel, & l'autel même est inondé de sang humain.

Tite voyant que tous ses efforts étoient vains, voulut visiter l'intérieur du Temple, & il y entra avec les principaux Officiers.

ciers. La magnificence des riches étoffes, & des ouvrages d'or, qu'il y admira, fut pour lui un nouveau motif de conserver au-moins le Lieu Saint, jusqu'auquel les flammes n'étoient point encore parvenues. Il donna de nouveaux ordres, plus rigoureux & aussi inutiles que les premiers. Les troupes n'obéissoient plus qu'à leur cupidité, que flattoit de l'espérance d'un immense & précieux butin la vue de l'or qui brilloit de toutes parts dans les édifices extérieurs dont ils étoient déjà maîtres. En même tems un soldat s'étant glissé au dedans du Lieu Saint, mit le feu aux portes, & Tite convaincu qu'il s'opposoit envain à un torrent qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'arrêter, se retira.

Ainsi fut brulé le Temple de Jérusalem six cens trente-neuf ans après sa réconstruction, & onze cens trente ans depuis qu'il avoit été bâti pour la premiére fois par Salomon. Mais au-lieu qu'après la destruction du premier Temple un second avoit été relevé sur les anciens fondemens, le désastre de celui-ci fut sans reméde: & les efforts que fit trois cens ans après Julien l'Apostat pour le rebâtir, ne servirent qu'à prouver la réalité de l'anathême irrévocable que Dieu avoit prononcé contre un lieu qui lui avoit été cher durant tant de siécles. Le Temple devoit subsister jusqu'à la venue du Messie: depuis la prédication de l'Evangile dans une grande partie de l'Univers, il devenoit non seu-

le-

lement inutile, mais même dangereux.

Les Juifs dupes de leurs faux Prophétes jusqu'au dernier moment.

Ce qui est bien singulier, c'est que jusqu'au dernier moment ce peuple aveugle fut la dupe des faux Prophétes qui le trompoient. Tant que dura le siége, les tyrans avoient eu à leurs gages des séducteurs qui soutenoient le courage de la multitude par l'espérance d'un secours d'enhaut. Et pendant que le Lieu Saint bruloit, six mille tant hommes que femmes & enfans suivirent les impressions d'un fourbe, qui les exhortoit à monter sur le toit d'une gallerie encore subsistante, parce que là Dieu leur montreroit des signes de salut. Ils y montérent, & les Romains ayant mis le feu à la gallerie, toute cette troupe périt, sans qu'il en échappât un seul homme.

Avertissement de Dieu aux Juifs avant leur dernier désastre.

Ils méritoient bien d'ouvrir leurs oreilles aux mensonges des faux Prophétes, après avoir crucifié celui qui étoit la vérité même. Jésus-Christ leur avoit prédit en termes clairs leur dernier malheur, & la bonté divine ajoûta encore, peu de tems avant le siége, de nouveaux avertissemens. Je ne parle point des chariots armés & des troupes que l'on crut voir combattre dans les airs : ce pouvoient être des effets naturels d'un phénoméne ignoré alors, & aujourd'hui très-connu sous le nom d'Aurore Boréale. Je n'insiste pas même beaucoup sur un fait, qu'il n'est pourtant pas possible de détourner par aucune interprétation. La nuit de la Pentecôte, les Prêtres étant entrés suivant leur usage

*Jos. VII. 12. & Tac. Hist. V. 13.*

dans

dans le Lieu Saint pour faire leurs fonctions, entendirent d'abord comme un bruit confus, & ensuite plusieurs voix articulées, qui prononçoient avec vivacité ces mots, „ Sortons d'ici. " C'étoient sans-doute les saints Anges protecteurs de la Nation qui en abandonnoient le Sanctuaire, devenu l'objet de la colére de Dieu. Mais de peur qu'on ne s'obstine à accuser de foiblesse superstitieuse & les Prêtres, & Joséphe, & Tacite, voici un événement unique, une merveille qui subsista plusieurs années, & qui porte des caractéres d'évidence auxquels ne peut se refuser l'incrédulité la plus déterminée.

Un Paysan nomme Jésus, quatre ans Jés.
avant la guerre, & dans un tems où la ville jouissoit de la paix & de l'abondance, étant venu à Jérusalem pour la Fête des Tabernacles, se mit tout d'un coup à crier, „ Voix du côté de l'Orient, voix du cô„ té de l'Occident, voix des quatre par„ ties du Monde, voix contre Jérusalem „ & contre le Temple, voix contre les „ nouveaux époux & les jeunes épouses, „ voix contre toute la Nation." Il répétoit jour & nuit ces terribles paroles sans discontinuer, parcourant successivement toutes les rues de la ville. Il fut saisi & maltraité par l'ordre de quelques-uns des principaux citoyens, qui importunés de ses cris de mauvais augure vouloient le réduire au silence. On n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte sur ce qu'il

souf-

ſouffroit, aucun reproche contre ceux qui le frappoient: & il ne ſe défendit qu'en pourſuivant les menaces dont il étoit porteur. On le traduiſit devant le Magiſtrat Romain, qui le fit déchirer à coups de fouet juſqu'à lui découvrir les os. Il ne ſupplia point, il ne verſa point de larmes; mais d'un ton lamentable il répondoit à chaque coup qu'il recevoit, „ Malheur „ à Jéruſalem". On ne le vit ni parler à perſonne, ni demander les beſoins de la vie. Ceux qui l'outrageoient, ceux qui lui donnoient de la nourriture, ne tiroient de lui aucune autre réponſe que la formule plaintive qu'il avoit commiſſion de répéter. Dans les jours de Fêtes il redoubloit ſes cris, & il continua pendant ſept ans & cinq mois ſans ſe fatiguer, ſans que ſa voix parût s'affoiblir. Enfin, lorſque le ſiége fut formé, faiſant le tour des murs, & prononçant toujours ſes imprécations accoutumées, „ Malheur à la ville, malheur au „ peuple, malheur au Temple": une derniére fois il ajoûta, „ Malheur à moi-mê„ me": & en même tems une pierre lancée d'une machine des aſſiégeans le tua ſur la place. Un fait ſi étrange, & ſans aucun exemple dans l'Hiſtoire du Genre Humain, n'a pas beſoin de commentaire. On peut conſulter à ce ſujet les belles & religieuſes réflexions de M. Boſſuet dans ſon Hiſtoire Univerſelle. Je reprens le fil de mon récit.

Tout ce qui reſtoit de l'enceinte

Les Romains ayant mis le feu au lieu le plus ſaint & le plus révéré, crurent ne

de-

devoir plus rien épargner de ce qui l'environnoit. Ils brulérent & les restes des galleries, & les portes, & surtout le trésor, où ils firent un butin immense. Ils y trouvérent une prodigieuse quantité d'argent, de meubles, de vases, & en un mot toutes les richesses des Juifs. Car chacun s'étoit empressé d'y porter comme dans un dépôt inviolable tout ce qu'il possédoit de précieux. On peut juger de la grandeur du butin par la diminution du prix de l'or, qui tomba de moitié dans la Syrie.

extérieure du Temple, brulé. Prêtres mis à mort.

Les Romains maîtres de tout l'emplacement du Temple, y apportérent toutes leurs enseignes, auxquelles ils sacrifiérent sur le lieu avec mille cris de joie, & proclamérent Tite *Imperator*.

Plusieurs des Prêtres Juifs, lorsqu'ils avoient vu commencer l'embrasement du Lieu Saint, s'étoient retirés sur le mur, qui avoit huit coudées d'épaisseur. Ils y demeurérent cinq jours durant, jusqu'à ce que contraints par la faim ils descendirent & se rendirent à discrétion. On les mena à Tite, à qui ils demandérent grace inutilement. Il leur répondit que le tems de la miséricorde étoit passé; que l'objet en considération duquel il auroit pu leur pardonner, n'étoit plus; & qu'il falloit que les Prêtres périssent avec le Temple. Ainsi ils furent tous mis à mort.

Les tyrans & leurs satellites, après la prise & l'incendie du Temple, avoient encore la ville haute pour retraite & pour res-

Tite est obligé d'assiéger encore la ville haute, qui

tient près d'un mois. Il l'emporte de vive force.

ressource, & ils pouvoient en la livrant obtenir leur pardon. Tite le leur offrit dans une conférence qu'il voulut bien leur accorder sur le pont qui joignoit le Temple & Sion. Ils eurent l'insolence de refuser cette offre, de crainte, disoient ces hommes religieux, de violer le serment qu'ils avoient fait de ne jamais se rendre: & ils demandérent qu'il leur fût permis de sortir de la place avec leurs femmes & leurs enfans, & de s'enfoncer dans les déserts. Tite entra en indignation, & sur le champ il fit publier par un trompette une défense à tous les assiégés de se retirer dans son camp, parce qu'il ne feroit plus quartier à personne. En même tems il ordonna de mettre le feu à la partie de la ville dont il étoit maître depuis longtems, & qu'il avoit jusqu'alors épargnée: & pour réduire celle qui résistoit encore, il fit travailler à de nouvelles terrasses.

Ce travail emporta un long tems, parce qu'il falloit aller chercher le bois à cent stades, comme je l'ai déjà remarqué: & pendant cet intervalle la faim, & la barbarie des factieux, qui croissoit avec les maux publics, tourmentérent les misérables restes du peuple enfermé dans Sion. Il n'étoit pas possible de supporter un état si violent: & malgré les défenses de Tite, malgré la vigilance cruelle des tyrans qui faisoient garder toutes les issues pour empêcher les désertions & qui massacroient sans pitié quiconque se laissoit

soit surprendre, un très-grand nombre de Juifs se jettoient dans le camp des Romains comme dans un asyle. Ils y trouvérent en effet la vie. La bonté du cœur de Tite ne lui permit pas de réaliser sa menace. Seulement il établit des Juges pour discerner ceux qui par quelque crime commis s'étoient rendus indignes de grace. Les autres furent ou vendus, ou même renvoyés en pleine liberté.

Enfin le sept du mois Gorpiæus (*a*) les ouvrages se trouvérent en état, & les béliers commencérent à battre. Les factieux soutinrent mal leur fierté. Après avoir poussé l'opiniâtreté à un si grand excès, ils devoient chercher la mort les armes à la main. Tout au-contraire, dès qu'ils virent une bréche faite à la muraille, ils ne songérent qu'à mettre leur vie en sureté, en allant se cacher dans de vastes souterrains, où ils espéroient demeurer inconnus, jusqu'à ce que les Romains retirés du pays leur laissassent la liberté de reparoître. Ils abandonnérent donc & les murs, & les tours Hippicos, Phasael, & Mariamne, qui par leur force & leur solidité bravoient tout l'effort des machines, & dont la faim seule pouvoit déloger ceux qui s'y seroient enfermés. Les Romains plantérent leurs enseignes sur les murailles, & se félicitant d'une victoire plus aisée qu'ils ne l'avoient espéré, ils entrérent dans la place,

(*a*) Septembre.

ce, firent main basse sur tout ce qui se rencontra devant eux, & mirent le feu aux édifices; & les flammes allumées en différens endroits s'étant réunies pendant la nuit, le huit du mois Gorpiæus vit Jérusalem en proie à un seul & vaste incendie.

Tite reconnoit qu'il n'a été que l'instrument de la vengeance divine.

Tite étant entré dans la place, admira la solide construction des tours que les tyrans avoient abandonnées par un aveuglement inconcevable: & il dit à ses amis, (a) „ C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre: c'est Dieu qui a „ chassé les Juifs de ces forteresses, contre lesquelles ni les forces humaines, ni „ les machines ne pouvoient rien ". Il étoit si pénétré de ce sentiment, que dans la suite, lorsque les Nations lui envoyérent des couronnes, suivant l'usage, pour honorer sa victoire, il déclara (b) à diverses reprises qu'il ne croyoit point mériter cet honneur. „ Ce n'est point moi, disoit-„ il, qui ai vaincu. Je n'ai fait que prêter „ mes mains à la vengeance divine. " Il laissa subsister les trois tours, dont j'ai parlé, pendant qu'il abattoit le reste des fortifications & des murailles: il voulut que ces

Phil Apoll. Tyan. l. VI. c. 29.

(a) Σὺν θεῷ γ' ἐπολεμήσαμεν, καὶ θεὸς ἦν ὁ τῶνδε τῶν ἐρυμάτων Ἰουδαίους καθελών· ἐπεὶ χεῖρές τε ἀνθρώπων ἢ μηχαναὶ τί πρὸς τούτους τοὺς πύργους δύνανται. *Jos. VII.* 16.

(b) Ὁ δὲ οὐκ ἠξίου ἑαυτὸν τούτου· μὴ γὰρ αὐτὸς ταῦτα εἰργάσθαι, θεῷ δὲ ὀργὴν φήναντι ἐπιδεδωκέναι τὰς ἑαυτοῦ χεῖρας. *Philostr.*

ces tours servissent de monument à la postérité de la protection singuliére que le Ciel avoit accordée à ses armes.

Après la premiére fureur du carnage appaisée, Tite fit publier un ordre de ne tuer aucun des Juifs qui mettroient bas les armes. Les soldats ne laissérent pas de massacrer encore, par pure inhumanité, ceux qui par l'âge ou par la foiblesse du corps étoient incapables de rendre service. Les autres en très-grand nombre furent rassemblés dans le Temple, & enfermés dans une enceinte que l'on appelloit la cour des femmes. Tite préposa un de ses affranchis pour les garder, & il chargea Fronto, l'un des premiers Officiers de l'armée, d'examiner les différens cas où chacun des prisonniers se trouvoit, & de décider de leur sort. Tous ceux qui par le témoignage de leurs compatriotes furent décélés comme instrumens & complices des crimes des tyrans, furent mis à mort. Parmi la jeunesse on réserva les plus grands & les mieux faits pour décorer le triomphe de leur vainqueur. Du reste on fit deux parts. Ceux qui passoient dix-sept ans, furent envoyés en Egypte chargés de chaînes pour y travailler aux ouvrages les plus rudes, ou distribués dans les Provinces des environs pour servir de divertissement au peuple en combattant entre eux, ou contre les bêtes: les enfans au dessous de dix-sept ans furent vendus.

Prisonniers & leurs différens sorts.

Dans ce désastre de sa nation José-

Le crédit de Joséphe

 phe

est une ressource pour quelques-uns. *Jos. vit.*

phe fut une ressource pour quelques-uns des Juifs. Tite, qui le considéroit beaucoup, lui permit de choisir & de prendre pour lui parmi le butin tout ce qu'il jugeroit à propos. Joséphe demanda avant toutes choses les exemplaires qui pourroient se rencontrer des Livres Saints, apparemment pour les préserver de la profanation. Ensuite rien ne lui parut plus précieux que les personnes libres. Il demanda donc & obtint la vie & la liberté pour son frére & pour cinquante de ses amis. Il visita les prisonniers renfermés dans la cour des femmes, & tous ceux qu'il reconnut & pour lesquels il s'intéressa, au nombre de cent quatrevingts-dix, furent sur le champ délivrés sans rançon. Quelque tems après en revenant de Thécué, où Tite l'avoit envoyé pour voir si ce lieu étoit propre à un campement, il passa devant plusieurs Juifs crucifiés, parmi lesquels il en vit trois de sa connoissance. Il courut à Tite les larmes aux yeux, & à sa priére ce Prince ordonna qu'on détachât de la croix ceux que Joséphe protégeoit, & qu'on pansât leurs plaies. Deux en moururent, le troisiéme échappa & survécut.

Nombre des morts & des prisonniers. *Jos. VII. 17.*

Le nombre de ceux qui périrent dans le siége de Jérusalem par le fer, par la faim, par la misére, est évalué par Joséphe à onze cens mille Juifs pour la plus grande partie, mais non pas tous habitans de Jérusalem; car il en étoit venu beaucoup de

de dehors à cause de la Fête de Pâques. Si l'on joint à ce premier nombre ceux qui furent tués ou dans les combats donnés hors de Jérusalem, ou à la prise des différentes villes forcées par les Romains, le nombre total des morts du côté des Juifs durant tout le cours de la guerre se monte à treize cens trente-sept mille quatre cens quatrevingts-dix. Pour ce qui est des prisonniers, l'Historien en compte dans toute la durée de la guerre quatrevingt-dix-sept mille.

*Usser. Ann.*

*Jos.*

La Nation des Juifs ne s'est jamais relevée d'un si rude coup. Elle n'est pourtant pas exterminée. Dieu a voulu qu'elle subsistât, comme il l'avoit fait prédire par (a) David, afin qu'elle servît de leçon à tous les peuples de l'Univers, au milieu desquels elle est répandue, sans être mêlée ni confondue avec aucun. Son Temple n'a jamais été rebâti : mais elle n'en conserve pas moins un attachement inviolable pour une Religion, dont le culte lui est devenu impratiquable ; & depuis dix-sept siécles les (b) enfans d'Israël vivent, suivant la prédiction d'Osée, sans Roi, sans Prince, sans sacrifice, & sans autel.

Sort singulier de la Nation des Juifs, & prédit.

Les Chefs de la rebellion, Jean & Simon, ne furent pas longtems sans tomber

Jean & Simon sont

(a) Ne occidas eos, ne quando obliviscantur populi mei. *Ps.* LVIII. 12.

(b) Dies multos sedebunt filii Israël sine Rege, & sine Pincipe, & sine sacrificio, & sine altari. *Os.* III. 4.

Forcés de se livrer aux Romains.

ber au pouvoir des vainqueurs. Ils s'étoient tous deux retirés dans des souterrains. Jean, pressé par la faim, en sortit le premier, & étant venu se livrer aux Romains, il trouva encore en eux assez de clémence, pour obtenir la vie sauve. Ils se contentérent de le condamner à une prison perpétuelle: traitement trop doux pour un scélérat, qui méritoit d'être immolé à la vengeance & de sa nation, dont il avoit causé la ruine, & de ses ennemis, qu'il avoit forcés de se priver, en détruisant Jérusalem & le Temple, du plus doux fruit de leur victoire.

*Jos. VII.* 17. & 20.

Simon, par une opiniâtreté plus persévérante, s'attira la juste peine de ses crimes. Au moment où il vit la ville haute forcée, il prit avec lui les plus affectionnés de ses satellites, & quelques ouvriers en pierre munis de leurs outils, & ainsi accompagné, après avoir fait provision de vivres pour plusieurs jours, il s'enfonça dans un souterrain. Son plan étoit de se percer une issue dans la campagne, loin de la ville & des Romains, & par ce moyen de se mettre en liberté. Simon & les siens pénétrérent fort avant dans ces demeures ténébreuses: mais lorsqu'il fallut travailler, ils trouvérent le roc, qui leur fit une résistance invincible. Déjà les vivres, quoique ménagés avec une grande œconomie, alloient leur manquer. Il fallut donc abandonner cette retraite, & Simon sortit de terre à l'endroit où a-

voit

voit été le Temple, ayant pris la précaution de se vêtir d'une tunique de lin, pardessus laquelle il mit une casaque de pourpre, dans l'espérance bien vaine d'en imposer à ceux qui le verroient paroître, de les effrayer, & de profiter de leur trouble pour se sauver. Tite n'étoit plus à Jérusalem, mais il y avoit laissé la dixiéme Légion, avec quelques autres corps de troupes, cavalerie & infanterie, pour garder sa conquête. Les soldats qui étoient en faction dans le lieu où Simon se montra, demeurérent d'abord étonnés. Néanmoins sans quitter leur poste, ils lui demandérent qui il étoit. Simon ne les satisfit point sur cette question, & témoigna vouloir parler au Commandant. Quelques-uns se détachérent pour aller avertir Térentius Rufus, qui commandoit les troupes laissées dans Jérusalem : & lorsqu'il fut venu, Simon lui fit sa déclaration. Térentius ordonna qu'on le mît aux fers, & il en écrivit à Tite, qui étoit alors à Césarée de Philippe. Tite jugea avec raison que la soumission tardive & forcée de Simon, ne devoit pas l'exemter du supplice; & il voulut qu'il fût gardé étroitement, pour être ensuite mené en triomphe, & mis à mort.

Il y avoit déjà quelque tems que la ville étoit détruite, lorsque Simon se rendit. Car Tite, après sa victoire, donna ses ordres pour qu'elle fût entiérement rasée, à l'exception des trois tours dont j'ai parlé, & du mur occidental, qu'il destina au lo-

La ville & le Temple entiérement rasés. Jos. VII. 18.

gement des troupes qui devoient demeurer sur le lieu. Du reste tout fut abattu, & les murs, & les fortifications, & le Temple, & tous les autres édifices, ensorte qu'il n'y parut plus de vestige que ce terrain eût jamais été habité. L'usage pratiqué en ces cas par les Romains porte à croire qu'ils y firent passer la charrue : & les plus anciens Ecrivains Juifs, cités par Scaliger, attestent la vérité (*a*) du fait.

*Scal. Isag. l. III. p. 304.*

Tite loue les soldats, récompense ceux qui s'étoient signalés. *Jos.*

L'armée victorieuse méritoit de la part de son Général des éloges & des récompenses. Tite la ramena dans son premier camp : & là, étant monté sur un tribunal, qui lui avoit été dressé, il harangua toutes les troupes assemblées, louant leur bravoure contre les ennemis, leur obéissance pour leurs Chefs. Il ajoûta, que s'il leur étoit glorieux d'avoir vaincu des rebelles & des opiniâtres, c'étoit encore une plus grande gloire pour eux d'avoir donné à l'Empire un Chef qui en faisoit le bonheur, & de voir leur choix approuvé par le Sénat & par le Peuple Romain. Il conclut son discours par annoncer des récompenses à ceux qui s'étoient signalés par quelque action d'éclat. On en avoit tenu un régître exact : il les fit tous appeller par leurs

(*a*) *Mr. de Tillemont pense que les Romains ne firent passer la charrue que sur l'emplacement du Temple, & non sur toute la ville.; & il recule cet événement jusqu'au tems de la derniére désolation des Juifs sous Adrien. On peut voir ses raisons*, T. II. de l'Hist. des Empereurs, note 5. sur les révoltes des Juifs.

leurs noms, & il leur distribua des couronnes, des haussecols, des piques, des drapeaux; il les avança à des grades supérieurs; & pour joindre l'utile aux distinctions d'honneur, il leur donna une part abondante dans le butin fait sur les ennemis. Cette brillante cérémonie, si propre à encourager le mérite, fut terminée par un sacrifice, où on immola un grand nombre de victimes, qui furent distribuées aux soldats. Tite donna lui-même un magnifique repas aux premiers Officiers.

Il sépare son armée, & en laisse une partie dans la Judée.

La guerre étoit finie, & il ne s'agissoit plus que de réduire quelques mutins cantonnés en divers châteaux. Tite sépara donc son armée. Pour achever le peu qui restoit à faire en Judée, & y maintenir la paix, il y laissa, comme je l'ai dit, la dixiéme Légion avec quelques autres troupes. La douziéme, qui s'étoit laissé battre sous Cestius, ne fut pas renvoyée en Syrie, où elle avoit eu jusques-là ses quartiers. Tite lui assigna pour séjour la Méliténe, petite Province entre l'Arménie & la Cappadoce, soit qu'il voulût punir cette Légion d'une ancienne faute, comme Joséphe le fait entendre, soit que son dessein fût, comme il me paroît plus vraisemblable, de l'opposer (a) aux courses des barbares qui infestoient le pays où on l'envoyoit. Il garda avec lui les deux autres Légions jusqu'au tems de son départ pour l'I-

(a) *Voyez les Fastes du régne de Vespasien, an de Rome 824.*

l'Italie. Après avoir donné ces ordres, il se rendit à Césarée, où il fit porter les dépouilles, & conduire les prisonniers, en attendant que la saison lui permît de se mettre en mer.

Il passe l'hiver à visiter la Judée & la Syrie. Sa compassion sur Jérusalem.

*Jos. VII. 19. 20. 24.*

Il employa l'hiver à visiter les villes de Judée & de Syrie, & partout il donna des fêtes aux dépens des malheureux Juifs, qu'il exposoit aux bêtes, ou forçoit de combattre les uns contre les autres. Il n'avoit pourtant pas une haine aveugle contre la Nation, & les Juifs d'Antioche trouvérent en lui un protecteur contre les Syriens avec lesquels ils habitoient cette grande ville. Ils y jouïssoient des droits de citoyens en vertu des priviléges qui leur avoient été accordés par les anciens Rois de Syrie. Mais on leur envioit leur état; & depuis longtems il régnoit une grande animosité entre eux & les autres habitans. Ceux-ci regardérent la rebellion des Juifs contre les Romains, & le désastre de cette malheureuse Nation, comme une occasion favorable pour satisfaire leur vieille haine: & lorsque Tite vint à Antioche, ils lui demandérent premiérement que les Juifs en fussent chassés, & ensuite qu'au moins ils fussent privés du droit de bourgeoisie. Tite rejetta leur requête, & maintint les Juifs dans tous les priviléges dont ils jouïssoient. Ce n'étoit point le nom de la Nation qu'il haïssoit: & il ne jugeoit dignes de sa sévérité que ceux qui s'étoient réellement rendu coupables.

En

En visitant la Syrie, il poussa jusqu'à Zeugma, sur l'Euphrate, & il y reçut des Ambassadeurs de Vologése Roi des Parthes, qui lui présentérent de la part de leur Maître une couronne d'or, pour le féliciter de sa victoire sur les Juifs. Delà repassant par Antioche, il revint dans la Judée, & il voulut voir le lieu où avoit été Jérusalem. L'aspect de ce sol nud & désert comparé avec la magnificence d'une ville autrefois si florissante, le toucha & l'attendrit: & au-lieu de se sçavoir bon gré d'avoir signalé sa puissance par la ruine d'une si forte place, il ne témoigna que de l'indignation contre les scélérats qui par leur aveugle opiniâtreté l'avoient forcé à la détruire. Ceux qui l'accompagnoient s'occupérent d'un tout autre soin. Ils cherchérent à déterrer les trésors que les Juifs pendant le siége de Jérusalem avoient cachés: & soit par leurs recherches, soit sur les avis qu'ils reçurent, ils trouvérent de l'or, de l'argent, toutes sortes d'effets précieux, dont ils firent leur profit.

Il part d'Alexandrie, vient à Rome, & triomphe avec son pére.

Tite continua sa route par terre jusqu'à Alexandrie, où il devoit s'embarquer. Delà il renvoya les deux Légions, qu'il avoit retenues près de sa personne, dans les Provinces d'où elles avoient été tirées, c'est-à-dire, la cinquiéme dans la Mœsie, la quinziéme dans la Pannonie. Parmi les prisonniers Juifs il choisit sept cens des plus beaux hommes, & il les fit partir pour être menés en triomphe avec leurs Chefs,

 Jean

Jean & Simon. Tous ses arrangemens étant pris, il partit lui-même au commencement du printems de l'an de Jésus-Christ An. R. 822. 71. & ayant fait heureusement le trajet, il triompha des Juifs conjointement avec son pére, quoique le Sénat eût décerné le triomphe à chacun d'eux en particulier. Le char de Tite marcha à la suite de celui de Vespasien, & Domitien les accompagnoit à cheval.

Joséphe raconte toute cette pompe avec beaucoup d'emphase, dans son goût de style un peu enflé & Asiatique. Ce qui nous paroît plus digne de remarque, c'est que l'on y porta les principales dépouilles du Temple, la table d'or sur laquelle on offroit les pains de proposition, le chandelier d'or à sept branches, & le Livre de la Loi. On y porta aussi la plante du baûme, que l'on croyoit alors naître dans la seule Judée, mais qui, suivant (a) les observations des tems postérieurs, a pour vraie patrie l'Arabie Heureuse. Cette plante précieuse se cultivoit avec soin dans les plaines de Jéricho, & il avoit fallu que les Romains la défendissent contre la rage des Juifs, qui par fureur & par désespoir vouloient la détruire. Entre les prisonniers il n'y eut que Simon fils de Gioras qui fût mis à mort & étranglé dans la prison, avant que

*Plin. XII. 25. Geoffroi, Mat. Med. T. II. p. 475.*

*Jos. & Dio.*

(a) *Ces observations sont conformes à une tradition attestée par Joséphe, Ant. l. VIII. c. 6. suivant laquelle le baûme avoit été apporté à Salomon par la Reine de Saba.*

que les triomphateurs montassent au Capitole, suivant l'usage. Joséphe parle de troupes qui suivirent & décorérent le triomphe, mais il n'en spécifie ni le nombre, ni la qualité. La pratique des tems de l'ancienne République étoit que les Légions victorieuses triomphassent avec leur Général. Il n'est pas hors de vraisemblance, que les cinquiéme & quinziéme Légions aient passé par Rome, & assisté au triomphe de Tite, avant que de se rendre aux lieux de leur destination.

Dio.

J'ai dit qu'il restoit encore quelques pelotons de Juifs opiniâtres, qui refusoient de se soumettre. Ils s'étoient enfermés dans trois châteaux, Hérodium, Machéronte, & Masada. Lucilius Bassus eut ordre de les réduire, & d'employer à cette fin les troupes que Tite avoit laissées dans la Judée. Il n'eut pas de peine à réussir à l'égard d'Hérodium. Dès qu'il se fut présenté devant la place, ceux qui la tenoient se rendirent à composition.

Réduction des trois châteaux qui restoient aux Juifs rebelles, Hérodium, Machéronte, & Masada.

*Jos. de B. Jud. VII.* 25. 26. 28.

Machéronte lui donna plus d'exercice. C'étoit un roc extrémement élevé, & tout environné de précipices. Alexandre Jannée Roi des Juifs y avoit construit un fort, qui fut détruit dans la guerre que Gabinius fit à Aristobule. Mais lorsqu'Hérode fut maître de la Judée, ce Prince, qui avoit de grandes vues, comprit toute l'importance de la situation de Machéronte, qui pouvoit servir de barriére contre les courses des Arabes. Il y bâtit une

une ville sur la pente du rocher, & tout au sommet une citadelle, dont les murailles étoient flanquées de tours de cent soixante coudées de hauteur. Dans cette citadelle il ménagea plusieurs citernes, & il la munit de toutes les provisions qui pouvoient la mettre en état de soutenir un long siége. Il y construisit aussi un magnifique Palais, faisant de ce lieu en même tems une place de guerre & une maison Royale.

Lorsque Bassus parut devant Machéronte, cette place étoit occupée par une de ces bandes de brigands, dont les armes de Vespasien avoient nettoyé le plat pays, & qui ne pouvant plus tenir la campagne s'étoient renfermés dans une forteresse qu'ils jugeoient imprenable. Bassus se mit en devoir de leur prouver qu'elle ne l'étoit pas. Ayant reconnu que du côté de l'Orient le roc étoit plus accessible, & la vallée moins profonde, il entreprit de la combler, & il avança l'ouvrage malgré les fréquentes & vigoureuses sorties des assiégés. Le succès pouvoit néanmoins se faire longtems attendre, si une avanture particuliére n'eût amolli la résistance des Juifs.

Ils avoient parmi eux un jeune Officier très-brave, nommé Eléazar, qui étoit l'ame de toutes les sorties, toujours le premier quand il s'agissoit d'attaquer, toujours le dernier quand il falloit faire retraite, & couvrant les autres par son audace. Il arriva que dans une de ces occasions, tous

tous étant rentrés, Eléazar plein de confiance demeura quelque tems hors de la porte, s'entretenant d'enbas avec ceux qui étoient sur le mur, & occupé tout entier de ce qui faisoit l'objet de la conversation. Un soldat Romain épia ce moment, & s'approchant à petit bruit il le saisit par le milieu du corps, & l'enleva tout armé dans le camp Romain. Bassus ordonna sur le champ qu'on le dépouillât, & qu'on le frappât cruellement de verges vis-à-vis de la place. Ce spectacle excita les larmes & les gémissemens des assiégés, de qui Eléazar étoit estimé & chéri, & parmi lesquels il avoit une nombreuse & honorable parenté. Bassus voulant tirer avantage de cette disposition des esprits, fit planter une croix, comme pour y attacher sur le champ son prisonnier. Les Juifs ne purent tenir contre la crainte de voir crucifier Eléazar sous leurs yeux. Sensibles par eux-mêmes, & attendris encore par les cris lamentables de cet infortuné, qui les conjuroit de lui épargner une mort infame & cruelle, ils députérent à Bassus, offrant de lui rendre la place, s'il vouloit leur remettre Eléazar, & leur accorder toute liberté de se retirer. Le Commandant Romain accepta leur offre, & la capitulation fut exécutée de bonne foi de part & d'autre. Non seulement les gens de guerre qui occupoient la citadelle, la livrérent aux Romains, mais ils les avertirent que le peu-

plè

ple s'enfuyoit de la ville basse. Sur cet avis les Romains y entrérent l'épée à la main, & s'ils ne purent empêcher les plus vigoureux & les plus alertes de se sauver, ils arrêtérent & massacrérent les traîneurs au nombre de dix-sept cens, & firent prisonniers les enfans & les femmes. Pour ce qui est de la garnison, avec laquelle seule ils avoient traité, ils la laissérent aller, après lui avoir rendu Eléazar selon la convention.

Les fugitifs de Machéronte s'étoient retirés dans un bois épais, où ils avoient trouvé plusieurs compagnons de fortune, qui s'étant échappés pendant le siége de Jérusalem, étoient venus chercher en cet endroit leur sureté. Bassus les y suivit, & ayant environné tout le bois d'une enceinte de cavalerie, il ordonna à son infanterie de couper les arbres. Les malheureux Juifs voyant que l'on détruisoit leur asyle, furent obligés de combattre. Les plus braves se firent tuer sur la place : les autres en voulant fuir rencontrérent la cavalerie Romaine, qui ne fit quartier à aucun. Le carnage fut complet, & de trois mille qu'ils étoient, il ne s'en sauva pas un seul.

Restoit le château de Masada, occupé par les plus opiniâtres de tous les Juifs. C'étoient des sectateurs de Judas le Galiléen, fanatiques sur l'article de la liberté, & persuadés qu'ils ne pouvoient sans violer le respect dû à Dieu, seul souverain

rain Seigneur des hommes, reconnoître aucun maître sur la Terre. Ils avoient les premiers jetté les semences de la rebellion, dès le tems du dénombrement fait par Quirinius sous Auguste après la mort d'Archélaüs, & ils y persistérent les derniers, ayant à leur tête Eléazar petit-fils de l'auteur de leur secte. Ils s'étoient emparés du château de Masada dès les commencemens de la guerre, & pendant que Florus étoit encore en Judée. Delà, comme d'un centre, ils se répandoient aux environs, exerçant le brigandage le plus odieux. D'eux étoient sortis les assassins qui commirent tant de meurtres, & qui auroient été regardés comme les plus scélérats des mortels, si les Zélateurs ne les eussent encore surpassés. Nous avons vu quel étoit leur attachement pour leur forteresse, d'où Simon fils de Gioras tenta inutilement de les tirer pour les mener à Jérusalem; & ils en demeurérent en possession jusqu'à l'an de Jésus-Christ 72. que AN. R. 823. Flavius Silva, successeur de Bassus, qui étoit mort depuis la prise de Machéronte, vint avec toutes les troupes Romaines restées en Judée camper devant Masada.

La situation de cette place ressembloit beaucoup à celle de Machéronte. C'étoit un roc très-élevé, & environné de toutes parts de profondes vallées. Le sommet n'étoit accessible que par deux routes, l'une à l'Orient, qui à cause des contours tortueux par lesquels elle se replioit

plioit sur elle-même, avoit été nommée le *Serpent*. Elle étoit très-étroite: & il falloit que ceux qui y marchoient prissent grand soin d'assurer leurs pieds. Car à droite & à gauche elle étoit bordée de précipices affreux, où pour peu que l'on glissât, on ne pouvoit manquer de périr. L'autre chemin par le côté occidental étoit plus doux & plus aisé. Mais à l'endroit où il se retrécissoit le plus, une tour en occupoit toute la largeur & le fermoit; ensorte que l'on ne pouvoit arriver au haut, que sous le bon plaisir de ceux qui gardoient cette tour, ou en la forçant. Sur le sommet, qui formoit un terrain uni, dont le contour étoit de sept stades, s'élevoit une forteresse, ouvrage du Grand-Prêtre Jonathas, mais augmenté & perfectionné par Hérode. Le mur, construit de la plus belle pierre, avoit douze coudées de haut sur huit de large, & il étoit flanqué de trente-sept tours, dont la hauteur alloit à cinquante coudées. Les maisons étoient bâties tout autour du mur en dedans, afin que l'on pût cultiver & mettre en valeur tout l'espace du milieu, qui étoit d'une qualité de terre excellente, & plus fertile qu'aucune plaine, grande ressource dans les besoins d'un siége. Hérode d'ailleurs avoit pris soin d'approvisionner la place en grains, vins, huiles, légumes de toute espéce; &, ce qui est bien singulier, ces provisions se conservérent pendant une durée de près de cent ans.

Eléa-

Eléazar & les siens en firent usage, & lorsque les Romains se rendirent maîtres de la place, ce qui restoit se trouva encore frais & exempt d'altération. Joséphe donne pour cause de cet effet étonnant la pureté de l'air, qui à une si grande hauteur n'étoit mêlé d'aucunes vapeurs humides & terrestres. Mais je m'imagine qu'il avoit fallu que l'art & certaines précautions aidassent la nature. Hérode n'avoit pas oublié les munitions de guerre. Il avoit mis dans Masada dequoi armer dix mille hommes, & de plus une grande quantité de fer, d'airain, & de plomb, pour fabriquer de nouvelles armes, s'il en étoit besoin. Un lieu si élevé manquoit d'eau. Hérode, pour parer à cet inconvénient, avoit fait creuser un grand nombre de réservoirs qui gardoient l'eau de la pluie. Dans cette forteresse ainsi préparée & munie il s'étoit bâti un grand & beau Palais, fortifié comme une place de guerre. C'étoit une retraite qu'il avoit prétendu s'assurer en cas de disgrace, soit que les Juifs se révoltassent en faveur des Princes de la race des Asmonéens, qu'il avoit détrônés; soit que la haine de Cléopatre, à laquelle il fut longtems en butte, armât contre lui Antoine & les Romains.

Flavius Silva ayant entrepris de forcer cette place, commença par entourer tout le roc d'un mur garni de redoutes & de bons corps de garde, afin qu'il fût impos-

possible aux assiégés de s'échapper. Il établit ensuite son camp le plus près du roc qu'il lui fut possible : & comme il falloit aller chercher les vivres & l'eau à une grande distance, il chargea de cette corvée les Juifs vaincus. Il s'agissoit de trouver un endroit d'où l'on pût batre la muraille. Après s'être emparé sans beaucoup de peine de la tour qui barroit le chemin occidental, Flavius rencontra une éminence de rocher, qui avoit de la largeur & une saillie considérable, mais qui étoit encore de trois cens coudées plus basse que le mur de Masada. Il ne fut point effrayé de l'ouvrage immense qu'il falloit faire pour atteindre à une telle hauteur. Sur la plateforme du rocher il éleva une terrasse de deux cens coudées de hauteur, & au dessus un massif de pierre, qui avoit cinquante coudées en hauteur & en largeur. Sur ce massif fut dressée une tour de bois, mais toute revêtue de lames de fer, qui s'élevoit à soixante coudées, & qui par conséquent surpassoit de dix coudées la hauteur du mur. Delà les Romains avec différentes machines lancérent une telle grêle de traits & de pierres, que bientôt ils eurent nettoyé le mur, de façon qu'aucun des assiégés n'osoit s'y montrer. En même tems le bélier battoit la muraille, & à grande peine il vint pourtant à bout de faire bréche. Mais Eléazar avoit eu soin de construire en dedans un nouveau mur, qui arrêta tout court les assiégeans.

Ce

Ce mur étoit fait avec art & intelligence. Il ne fut point bâti de pierres, qui en résistant à l'action du bélier donnassent lieu à cette redoutable machine d'appuyer selon tout ce qu'elle avoit de force. Les Juifs n'y employérent que le bois & la terre : ensorte que le coup du bélier s'amollissoit contre cette matiére disposée à lui céder ; & s'il ébranloit la charpente, il secouoit la terre, qui par ce mouvement s'entassoit, & rendoit l'ouvrage plus solide. Flavius voyant donc que le bélier ne produisoit plus aucun effet, eut recours au feu, & il ordonna à ses soldats de lancer contre le nouveau mur une multitude de torches enflammées. Cet expédient réussit, la charpente prit feu : mais un vent de Nord qui s'éleva portoit les flammes du côté des machines des Romains, qui couroient risque d'être brulées. Par un changement subit, que les assiégeans & les assiégés attribuérent également à une volonté expresse de Dieu, le vent se tourna en sens contraire, & le mur fut consumé. Les Romains rentrérent dans leur camp pleins de joie, & résolus de donner l'assaut le lendemain. Pendant la nuit ils firent une garde très exacte, afin qu'aucun des ennemis ne pût s'enfuir.

Eléazar ne pensoit nullement ni à prendre lui-même la fuite, ni à la permettre à ses gens. Déterminé depuis longtems à une résolution qu'il regardoit comme plus digne de son courage, sa ressource

étoit

étoit la mort volontaire, & le carnage de tous ceux qui se trouvoient enfermés dans Masada avec lui. Pour parvenir à l'exécution de son funeste dessein, il assemble les plus braves, & il leur représente que depuis longtems résolus à périr plutôt que de reconnoître aucun autre maître que Dieu seul, le tems est venu pour eux de vérifier par les effets une si noble façon de penser. „ Nous avons jusqu'ici, ajoûta-t-il, „ rejetté avec indignation une servitude „ exempte de danger. Quelle honte ne se- „ roit-ce pas à nous d'accepter maintenant „ avec la servitude les supplices cruels, „ que nous devons attendre des Romains, „ si nous tombons vivans sous leur pou- „ voir. Profitons plutôt de la grace que „ Dieu nous accorde d'être les maîtres de „ notre sort. Il nous prive de tout moyen „ de conserver en même tems notre vie & „ notre liberté : sa juste colére contre tou- „ te la Nation se manifeste par les rigu- „ eurs que nous éprouvons depuis plu- „ sieurs années. Nous n'avons pas néan- „ moins lieu de nous plaindre, non seule- „ ment parceque nous sommes coupables, „ mais parce qu'il nous laisse encore une „ porte pour prévenir la captivité. Saisis- „ sons l'ouverture que nous offre la bonté „ divine. Qu'une mort honorable & pro- „ curée par des mains amies préserve nos „ femmes des outrages que leur prépa- „ rent d'insolens vainqueurs, & nos en- „ fans de la servitude. Rendons-nous en-

„ sui-

„ suite ce noble service les uns aux au-
„ tres, persuadés que la liberté conser-
„ vée jusqu'au dernier soupir est pour des
„ gens de cœur le plus glorieux tombe-
„ au. Mais auparavant frustrons l'avidi-
„ té de nos ennemis en détruisant par le
„ feu tout ce qui pourroit devenir leur
„ proie. Ne laissons subsister que les vi-
„ vres, qui nous serviront de témoigna-
„ ge qu'une résolution généreuse, & non
„ la nécessité de la faim, aura terminé
„ nos jours".

Ce discours ne fit pas d'abord tout l'effet qu'Eléazar en avoit espéré. Parmi ceux qui l'écoutérent, il y en eut plusieurs sur qui agissoit plus puissamment l'horreur naturelle de la mort, & surtout la compassion pour de tendres enfans, pour des épouses chéries. Il fallut qu'Eléazar revînt à la charge, & que par les reproches les plus vifs il leur fît honte de leur mollesse. Enfin il vint à bout de transmettre dans leurs ames le courage barbare dont il étoit lui-même enflammé. Tous approuvérent son conseil, & se mirent en devoir de l'exécuter. Ils commencérent par égorger leurs femmes & leurs enfans, pensant, dans l'aveugle rage qui les transportoit, leur donner une derniére preuve d'affection & de tendresse. Ils entassérent tous ces corps morts dans le Palais bâti par Hérode; ils y apportérent tout ce qu'il y avoit de richesses dans la place; après quoi dix d'entre eux choisis par

le sort se chargérent de tuer tous leurs camarades. Ces victimes volontaires vinrent se ranger à côté des morts qu'ils étoient empressés de suivre, & présentant la gorge ils recevoient avec action de graces le coup mortel. Le dernier des dix qui resta, mit le feu au Palais, & il termina cette horrible tragédie par se tuer lui-même. Le nombre de ceux qui périrent ainsi se montoit à neuf cens soixante, en y comprenant les femmes & les enfans. Il y eut pourtant deux vieilles femmes & cinq enfans, qui échappérent au massacre général, ayant trouvé moyen de se cacher dans un souterrain pendant le tumulte d'une si affreuse exécution.

Lorsque le jour fut venu, les Romains se préparoient, suivant ce qui avoit été résolu la veille, à donner l'assaut. Ils furent bien étonnés de n'appercevoir aucun ennemi. Le silence, la solitude, le feu qui frappoit leurs yeux, tout cela les mettoit dans une grande perplexité. Ils jettérent un cri, comme s'ils eussent voulu faire une décharge, afin de forcer les ennemis à se montrer. Mais ils ne virent paroître que les deux femmes dont j'ai parlé, qui averties par le cri qu'elles avoient entendu, sortirent de leur retraite souterraine, vinrent se présenter aux Romains, & leur racontérent tout le détail de la scéne tragique dont elles avoient été témoins. Les Romains entrent, éteignent le feu, & ayant pénétré dans le Palais, ils

ils virent cette multitude de cadavres à demi brulés, dont l'aspect leur inspira moins d'horreur, que d'estime & d'admiration pour la générosité de tant de personnes de tout sexe & de tout âge, qui avoient préféré la mort à la captivité. Flavius ayant mis une garnison dans le fort, se retira à Césarée.

La prise de Masada est le dernier exploit de la guerre des Romains contre les Juifs. Cet événement tombe au seize du mois Xanthique de l'an de Jésus-Christ 72. & par conséquent nous donne six ans de durée pour la guerre, qui avoit commencé le 16. du mois Artémisius de l'an 66. La fin de cette guerre fut, comme on l'a vu, la destruction d'une grande partie de la Nation des Juifs, & de plus la confiscation du pays. Dès l'an 71. Vespasien avoit ordonné que l'on en vendît les terres & les villes au profit du Fisc. Il n'exempta de cette loi que la ville & le territoire d'Emmaüs, où il établit une Colonie de huit cens vétérans, qui prit le nom de Nicopolis, ou *Ville de la victoire*. Le Royaume d'Agrippa, qui étoit toujours demeuré fidéle dans l'alliance des Romains, ne devoit pas être compris dans la punition des rebelles; & il subsista jusqu'à la mort de ce Prince. Les Juifs répandus dans toutes les parties de l'Empire eurent toute liberté d'y jouïr, pourvu qu'ils demeurassent tranquilles, des mêmes droits dont ils étoient auparavant en possession. Ils ne

Fin de la guerre. *Jos. VII.* 29.

*Jos. VII.* 26.

furent point punis des crimes de leurs compatriotes, si ce n'est que Vespasien les assujettit à payer au Capitole le tribut de deux dragmes qu'ils payoient précédemment au Temple de Jérusalem.

Troubles à Alexandrie. Plusieurs des Assassins y sont arrêtés & mis à mort. Leur opiniâtreté.

*Jos. VII. 29.*

L'opiniâtreté indomptable de quelques-uns leur attira néanmoins encore de nouvelles disgraces. Parmi le nombre des Assassins, sectateurs de Judas le Galiléen, il y en avoit eu d'assez heureux pour se sauver à Alexandrie. Ils y portérent l'esprit turbulent dont ils étoient possédés, & au lieu de se trouver bien contens d'avoir pu éviter la mort si justement méritée, ils jettérent parmi leurs hôtes des semences de troubles, les exhortant à venger leur liberté, à ne point regarder les Romains comme des Souverains qu'ils dûssent respecter, & à ne reconnoître que Dieu seul pour leur maître. Ils poussérent l'audace jusqu'à tuer ceux qui s'opposoient à leur doctrine séditieuse; & s'ils trouvoient des disciples dociles, ils les animoient ouvertement à la révolte. Les Chefs du Conseil des Juifs d'Alexandrie furent allarmés, voyant bien que les excès de ces fanatiques ne manqueroient pas d'être imputés à tous ceux qui étoient liés avec eux par la société d'une même Religion. Ils convoquérent une assemblée du peuple, & par de vives représentations l'ayant animé contre des scélérats, qui venoient envelopper dans le supplice dont ils étoient dignes ceux qui n'avoient pris aucune part

à

à leurs forfaits, ils conclurent que l'intérêt de la sureté commune exigeoit que l'on s'assurât des Assassins, pour les livrer au Magistrat Romain. Le peuple suivit le sentiment de ses Chefs, & sur le champ six cens de ces misérables furent arrêtés, & l'on poursuivit jusqu'à Thébes dans la haute Egypte ceux qui s'y étoient sauvés : on les saisit, & on les ramena à Alexandrie. Ce qui est bien singulier, c'est qu'il ne fut possible de réduire à la raison aucun de ces furieux. Le fanatisme s'étoit tellement emparé de leurs ames, que malgré les tourmens dont on épuisa sur eux la rigueur, aucun ne voulut consentir à reconnoître César pour maître. Tous, jusqu'aux enfans en bas âge, persistérent dans leur opiniâtreté, & plutôt que de se démentir ils aimérent mieux perdre la vie par les plus horribles supplices.

Le Temple d'Onias est fermé par ordre de Vespasien.

Ce mouvement, quoiqu'arrêté dans sa naissance, attira néanmoins l'attention de Vespasien sur le Temple schismatique, qu'Onias (*a*) avoit bâti en Egypte à l'imitation de celui de Jérusalem. L'Empereur Romain voyant combien étoit incurable le panchant des Juifs à la révolte, craignit que le Temple d'Onias, devenu plus cher à la Nation, parce qu'il lui restoit seul, ne fût pour elle une occasion de s'assembler, & d'exciter de nouveaux troubles. Par cette

(*a*) *Voyez sur la fondation de ce Temple, le Tome IX. de l'Histoire Ancienne de Mr. Rollin, p. 282.*

te raiſon il ordonna à Lupus Préfet d'Egypte de le détruire. Lupus ſe contenta de le fermer. Paulinus ſon ſucceſſeur le dépouilla, & défendit aux Juifs d'en approcher. Ainſi fut aboli entiérement le Culte Judaïque, & il n'en reſta pas même l'ombre illicite, qui auroit ſemblé le perpétuer. Le Temple d'Onias avoit ſubſiſté pendant deux cens vingt-trois ans.

Troubles à Cyréne.

La contagion de l'eſprit de révolte ſe manifeſta auſſi parmi les Juifs de Cyréne. Un certain Jonathas, tiſſerand de ſon métier, engagé dans la faction des Aſſaſſins, s'étant retiré dans cette ville, y fit le rôle de Prophéte ; & en promettant des prodiges & des miracles, il perſuada à quelques-uns de la populace de le ſuivre dans le déſert. Les principaux d'entre les Juifs avertirent de ce trouble naiſſant Catullus Gouverneur de la Pentapole (a) de Libye, qui ayant envoyé quelques troupes diſſipa cette canaille, & en prit le Chef vivant. Ce malheureux, pour obtenir ſa grace & l'exemption du ſupplice, promit de venir à révélation, & il accuſa les plus riches de ſes compatriotes d'être les promoteurs ſecrets des démarches qu'il avoit faites. Catullus prêta des oreilles avides à cette calomnie, & voulant ſe donner une part dans la glôire d'avoir terminé la guerre des Juifs, il fit grand bruit d'une affaire qui n'étoit rien, il groſſit les objets, il effra-

(a) *Petit pays dont Cyréne étoit la Capitale.*

fraya les esprits par l'idée d'une conjuration importante. Non content de recevoir sans preuve des accusations aussi graves, il dictoit lui-même aux délateurs leurs dépositions. Et d'abord il se défit par cette voie d'un Juif qu'il haïssoit, & de sa femme. Ensuite il attaqua tous ceux qui se faisoient remarquer par leur opulence, & il en impliqua dans cette odieuse affaire plus de trois mille, qu'il condamna & fit exécuter, comptant que le profit qui revenoit à l'Empereur de tant de confiscations, couvriroit ses injustices. La chose alla plus loin. Jonathas & ses compagnons, toujours à l'instigation de Catullus, étendirent leurs accusations jusques sur les plus distingués des Juifs établis soit à Alexandrie, soit à Rome, & ils chargérent Joséphe en particulier de leur avoir envoyé des armes & de l'argent. Par là Vespasien eut occasion de prendre lui-même connoissance de l'affaire. Il n'étoit pas de ces Princes auprès desquels être accusé en matiére de crime d'Etat, c'est être coupable. Il se donnoit le tems d'examiner : il portoit un esprit d'équité dans la discussion des preuves. Les informations frauduleuses faites par Catullus ne pûrent soutenir la lumiére d'une pareille révision. La calomnie fut découverte, & Jonathas, qui avoit été amené à Rome, subit enfin le supplice trop longtems différé. Il fut battu de verges, & ensuite brulé vif. Pour ce qui est de Catullus, l'indulgence excessive

Joséphe est impliqué dans cette affaire. Son accusateur est puni.

des Loix Romaines & de l'Empereur lui épargna la peine qu'il avoit méritée : mais la vengeance divine exerça par elle-même ses droits sur cet insigne criminel. Bientôt après, une maladie, dont les symptômes furent horribles, le conduisit au tombeau.

Autorité de son Histoire.

C'est par ce fait que Joséphe termine son Histoire de la guerre des Juifs : monument précieux, comme je l'ai déjà marqué, pour la Religion, & dont l'autorité est au dessus de toute critique. Non seulement c'est un témoin oculaire qui parle d'événemens auxquels il a eu lui-même grande part, mais il publia son ouvrage sous les yeux de ceux qui, comme lui, avoient été témoins de ce qu'il racontoit, ou même acteurs ; & qui par conséquent étoient à portée de le démentir, si dans son récit il eût altéré la vérité. Parmi ces témoins nous comptons Vespasien & Tite, à qui il offrit son Histoire ; le Roi Agrippa, à qui il la fit lire : & sa fidélité garantie par des noms si respectables surpasse la mesure des preuves que l'on est en droit d'exiger communément d'un Ecrivain.

*Jos. vit. 65. & in Ap. I. 9.*

Au reste l'éloge que je donne à la sincérité & à la fidélité de Joséphe, doit être renfermé dans ce qui regarde les faits éclatans & leurs principales circonstances ; & je ne voudrois pas me rendre responsable de tous les petits détails. En le lisant, il est aisé de remarquer en lui un caractére vain, quel-

quelquefois un peu crédule, flatteur envers les puissans: & ce ne sont pas là les traits d'un Ecrivain sur le témoignage duquel on puisse compter pleinement. Ajoûtez un style ambitieux, qui court après les ornemens, qui ne connoît point les graces aimables de la simple nature, qui se perd souvent dans des discours d'une longueur excessive & fatiguante, & qui y fait un vain étalage d'une Philosophie & d'une érudition déplacées. Mais ce sont là des défauts de l'Auteur, qui ôtent peu du prix de l'ouvrage.

Il fut Ecrivain fécond. Outre l'Histoire de la guerre des Juifs, qui est incontestablement son plus important ouvrage, & qu'il composa en sa langue maternelle & en Grec, dans le tems même, comme je l'ai observé, où les faits étoient tout récens, nous avons de lui les Antiquités Judaïques en vingt livres, sa vie écrite par lui-même, deux livres contre Apion, & un petit écrit sur le martyre des sept fréres Maccabées.

Quelques détails sur ses ouvrages & sur sa personne.

*Jos. de B. Jud. l. 1.*

Il écrivit ses Antiquités pour répandre parmi ceux qui parloient & entendoient la Langue Grecque, la connoissance de l'Histoire de sa Nation, remontant d'après Moyse jusqu'à l'origine du Monde. C'est un ouvrage utile, & qui seroit encore plus estimable, si l'Auteur n'avoit pas en plusieurs endroits entrepris de farder la majestueuse simplicité des Ecritures, & dans d'autres au contraire dégra-

*Jos. Ant. l. 1.*

dé les merveilles de la puissance & de la bonté de Dieu pour les rendre plus croyables à ses lecteurs.

Sa vie sert de conclusion à son ouvrage des Antiquités. Il ne s'y épargne pas les éloges, & l'on seroit porté à croire plus de bien de lui, s'il n'en disoit pas tant.

Ses Antiquités sont dédiées à un Epaphrodite, qui peut être le fameux affranchi de Néron, mis à mort par Domitien. Il nous assure lui-même qu'il acheva ce grand ouvrage la treiziéme année de cet Empereur, qui étoit la cinquante-sixiéme de son âge.

*Jos. Ant. XX. 9.*

Ses livres contre Apion, dédiés pareillement à Epaphrodite, sont une suite de son ouvrage des Antiquités, & une apologie de sa Nation contre les calomnies débitées par quelques Ecrivains Grecs, dont le principal est Apion le Grammairien, & renouvellées par quelques-uns de ceux qui avoient lu les écrits de Joséphe.

Le récit de la mort courageuse des Maccabées & de leur mére sent beaucoup la déclamation, & il a pour but d'établir une maxime plus digne de l'orgueil Stoïque, que des principes de la vraie Religion, qui rapporte tout à Dieu. Joséphe se propose de faire voir que (a) la raison doit & peut se rendre maîtresse des passions, & il prouve sa thése en citant des exem-

(a) Αὐτοδέσποτός ἐστι τῶν παθῶν ὁ εὐσεβὴς λογισμός.

exemples de vertu, où il auroit dû reconnoître la puissance de Dieu venant au secours de l'infirmité humaine.

Pour ce qui regarde la personne de Joséphe, j'ai peu de chose à ajoûter à ce que j'en ai dit dans le corps de mon Histoire. Il étoit de race sacerdotale, de la premiére des vingt-quatre classes, dans lesquelles David avoit distribué la postérité d'Aron. Par sa mére il appartenoit à la Maison Royale des Asmonéens. Depuis la ruine de son pays, il vécut à Rome sous la protection des Empereurs Vespasien, Tite, & Domitien, de qui il reçut plusieurs marques de bonté. Nous n'avons point de preuve qu'il ait poussé sa vie au delà du régne du dernier de ces Empereurs. *Jos. vit.*



# LIVRE XVII.

## §. I.

### FASTES DU REGNE DE TITE.

An. R. 830. De J. C. 79. VESPASIANUS AUGUSTUS IX.
TITUS CÆSAR VII.

Tite confirme par une ſeule Ordonnance tous les dons & toutes les graces qu'avoient accordé ſes prédéceſſeurs.

Sa douceur & ſa modération envers Domitien. Il bannit les délateurs. Il renvoie Bérénice.

Embraſement du Mont Véſuve. Mort de Pline l'ancien.

An. R. 831. De J. C. 80. TITUS AUGUSTUS VIII.
DOMITIANUS CÆSAR VII.

Peſte violente.

Horrible incendie dans Rome.

Dédicace de l'Amphithéatre commencé par Veſpaſien, & achevé par Tite, qui donne à cette occaſion des Jeux magnifiques au peuple.

An. R. 832. De J. C. 81. SEX. (a) FLAVIUS SILVANUS.
T. ANNIUS VERUS POLLIO.

Tite meurt le treize Septembre.

HIS-

(a) *Je ſuis le texte de Dion, qui appelle ce Conſul* Flavius. *Il eſt nommé* Annius *dans une inſcription rapportée par* Gruter.

# HISTOIRE

## DU REGNE DE TITE.

*Tite reconnu Empereur malgré les intrigues de Domitien son frère. Il mérite d'être appellé les* Délices du Genre-humain. *Traits de sa bonté. La souveraine puissance le perfectionne & le réforme. Bérénice renvoyée. Embrasement du Mont Vésuve. La ville d'Herculane retrouvée sous terre de nos jours. Mort de Pline l'ancien. Dangers que court Pline le jeune. Détails sur Pline l'ancien. Ses ouvrages. Sa passion pour l'étude. Peste violente. Soins paternels de Tite dans les maux que souffroient ses sujets. Incendie dans Rome. Magnificence de Tite dans les Jeux & les Spectacles. Mort de Tite. Faux Néron. Exploits d'Agricola dans la Grande-Bretagne.*



Près la mort de Vespasien, Tite son fils aîné fut reconnu sans difficulté pour Empereur par le Sénat & par les soldats. Ce n'est pas que Domitien, dont l'ambition étoit effrénée, ne désirât disputer l'Empire à son frére, ou au moins le partager avec lui. Il eut la pensée d'offrir aux soldats une

Tite reconnu Empereur malgré les intrigues de Domitien son frére. *Suet. Domit.* 2.

gratification double de celle que Tite leur accordoit. Il prétendoit que le Testament de son pére avoit été altéré, & que l'intention de Vespasien étoit que ses deux fils jouïssent en commun de l'Empire. Ces discours étoient bien démentis par toute la conduite de Vespasien, qui avoit toujours mis une très-grande différence entre ses deux fils, associant l'aîné à sa puissance & à l'autorité du Gouvernement, & traitant le second avec une sévérité qui avoit eu plus d'une fois besoin d'être tempérée par les représentations & les priéres de Tite. Aussi les plaintes de Domitien n'eurent-elles d'autre effet que de manifester de plus en plus son mauvais cœur, & d'inspirer à Tite des ombrages, auxquels il eût dû, pour sa sureté & pour le bonheur de l'Empire, faire plus d'attention.

Il mérite d'être appellé les *Délices du Genre-humain.* *Suet. Tit.* 1.

Il n'est personne qui ne connoisse cet Empereur par le glorieux titre de *Délices du Genre-humain.* Il le mérita par une bonté constante & universelle, & tout ce que nous avons à dire de son régne se réduit presque aux preuves qu'il donna de cet aimable caractére.

Traits de sa bonté. *Suet. Tit.* 8. 9. *Dio.*

Il s'annonça tout d'un coup par une Ordonnance que lui dicta son inclination bienfaisante. Ses prédécesseurs depuis Tibére avoient pris pour régle de regarder tous les dons (*a*) faits sur le domaine de la Ré-

(*a*) *Suétone se sert du mot* beneficia, *qui ne paroît pas devoir être pris ici pour* bienfaits *en général,* *mais*

République par ceux à qui ils ſuccédoient comme annullés par la mort des donateurs. Il falloit que les particuliers qui les avoient reçus, en obtinſſent la confirmation du nouveau Prince. Tite les exempta de cette néceſſité importune, & par un Edit général il confirma tous les dons de ſes prédéceſſeurs. Son exemple fit loi, & fut ſuivi par les Princes qui lui ſuccédérent.

En prenant poſſeſſion du grand Pontificat il déclara qu'il recevoit cette dignité ſacrée comme un engagement à garder ſes mains pures, & à ne les jamais ſouiller par le ſang d'aucun citoyen. Il tint parole, & pendant ſon régne, qui malheureuſement fut trop court, il n'ordonna la mort de perſonne, quoique les occaſions ne lui aient pas manqué d'exercer une légitime vengeance.

Deux Patriciens furent convaincus d'avoir conſpiré contre lui. Tite fidéle à ſes maximes de clémence, & proteſtant (*a*) avec ſerment qu'il aimoit mieux périr que tuer, manda les coupables, & les exhorta à ſe déſiſter du projet inſenſé de s'élever à l'Empire, dont l'ordre ſeul des deſtins diſpoſoit : il leur promit de leur accorder toute autre choſe qu'ils pourroient ſouhai-

*mais expliqué dans un ſens plus reſtraint, & entendu ſurtout des établiſſemens accordés par les Empereurs aux gens de guerre ſur les terres conquiſes. On peut auſſi y comprendre les penſions ſur le Tréſor du Prince.*

(*a*) Periturum ſe potiùs quàm perditurum adjurans. *Suet.*

traiter : & comme la mére de l'un d'eux étoit absente de Rome, il dépêcha à cette Dame un courier pour calmer ses inquiétudes, & l'assurer que la vie de son fils ne couroit aucun risque. Enfin il invita les conspirateurs à souper familiérement avec lui : & le lendemain, assistant à un spectacle de gladiateurs, il les fit asseoir à ses côtés, & lorsqu'on lui apporta selon l'usage les armes des combattans, afin qu'il pût examiner si elles étoient en bon état, il les remit avec confiance entre les mains de ceux qui venoient de former des desseins contre sa vie.

Son frére ne cessa de lui tendre des embuches : il sollicitoit presque ouvertement les armées à la révolte : il tramoit des projets pour s'éloigner de la Cour. Jamais Tite ne put prendre sur lui, non seulement de faire mourir un frére si criminel, mais de s'assurer de sa personne, ou même de lui témoigner moins de considération. Il le fit son Collégue dans le Consulat : dès le premier jour qu'il s'étoit vu Empereur, il lui avoit déclaré que n'ayant point d'enfans mâles il le regardoit comme son successeur à l'Empire, & il continua de lui tenir toujours le même langage. Bien plus, dans des entretiens secrets il le conjura souvent avec larmes de répondre enfin à ses avances, & de lui rendre amitié pour amitié.

Un Prince si plein de douceur étoit bien éloigné de recevoir ni de souffrir les accu-

fations odieuses, qui transformant en crimes de lése-majesté de simples paroles, souvent innocentes, avoient été pendant longtems la terreur des gens de bien. Il en abolit entiérement l'usage, & voici de quelle maniére il s'expliquoit sur ce sujet. „ Ces prétendus crimes ou me regardent, „ ou regardent mes prédécesseurs. Quant „ à moi, je ne puis être outragé ni insul- „ té: car je ne fais rien de condamnable, „ & les discours qui n'ont d'autre appui „ que le mensonge ne me paroissent di- „ gnes que de mépris. Pour ce qui est des „ Empereurs qui m'ont précédé, c'est à „ eux à venger leurs injures, supposé „ qu'ils soient véritablement entrés en „ part des droits de la Divinité." Ainsi bien loin que les délateurs trouvassent accès auprès de lui, ceux qui restoient encore de la licence des régnes précédens, éprouvérent de la part de Tite une juste rigueur. Les uns furent simplement chassés de Rome; d'autres plus coupables, après avoir été battus & fouettés dans la place publique, & promenés ignominieusement dans l'Amphithéatre, furent ou vendus comme esclaves, ou enfermés dans des Iles désertes. Il prit même des précautions pour l'avenir, & par de sages réglemens il tâcha de mettre un frein aux criminelles chicanes de ceux qui faisoient servir les loix à l'oppression des innocens, & à l'accroissement de leur fortune.

Il étoit si porté à faire du bien, que s'il

ne croyoit pas devoir accorder ce qu'on lui demandoit, au moins donnoit-il des espérances : & ses Officiers ayant pris la liberté de lui représenter à ce sujet qu'il promettoit peut-être plus qu'il ne pouvoit tenir, il leur répondit „ Qu'il (a) ne falloit point qu'aucun citoyen sortît mécontent de l'audience de son Prince. " Tout le monde sçait en quels termes il témoigna son regret d'avoir laissé passer un jour sans le marquer par aucun bienfait. „ Mes (b) amis, dit-il à ceux qui soupoient avec lui, j'ai perdu ma journée :" mot consacré à jamais dans les Annales du Genre-humain, & plus digne de louanges que toutes les victoires d'Alexandre & de César.

*Suet. Tit. 7.* Après ce trait il est inutile d'observer que jamais Tite ne fit aucune injustice à personne, jamais il ne dépouilla de son bien un légitime possesseur. Il ne reçut pas même les contributions établies par l'usage, & regardées comme des témoignages volontaires de l'affection des peuples pour leur Prince.

*Suet. Tit. 8.* Populaire par inclination, autant que les premiers citoyens de Rome l'étoient autrefois par nécessité, s'il donnoit des combats de gladiateurs, il laissoit la multitude décider du nombre & du choix des com-

(a) Non oportere quemquam à sermone Principis tristem discedere *Suet.*

(b) Amici, diem perdidi. *Suet.*

combattans. En prenant le bain dans les Thermes qu'il avoit bâties, il y admettoit les gens du peuple avec lui. Suétone obſerve néanmoins que même dans ſes plus grandes familiarités il ſçavoit toujours garder ſon rang, & ne point avilir la majeſté du commandement ſuprême : & nous avons déjà vu Tacite lui rendre le même témoignage.

Un commerce doux & aiſé dans le particulier lui gagnoit les cœurs de tous ceux qui l'approchoient. Il mérita d'avoir des amis : avantage infiniment rare dans une ſi haute fortune: & il les choiſit ſi bien, que ceux qui avoient eu part à ſa confiance conſervérent le même rang auprès des Princes amis de la vertu qui vinrent après lui. *Suet. Tit. 7.*

Il connoiſſoit le prix de l'amitié, & il en rempliſſoit les devoirs. Etant à peu près de même âge que Britannicus, il avoit été élevé avec ce jeune Prince, ayant les mêmes maîtres, & formé par les mêmes leçons. Ils étoient ſi familiérement liés enſemble, que l'on a dit que dans le repas qui termina ſi triſtement les jours du fils de Claude, Tite aſſis à côté de lui prit une partie de la coupe empoiſonnée, & en fut longtems & dangereuſement malade. Lorſqu'il fut parvenu à l'Empire, il ſe ſouvint de celui dont la ſociété avoit honoré ſon enfance. Il fit faire deux ſtatues de Britannicus, l'une d'or qu'il plaça dans le Palais ; l'autre d'ivoire & équeſtre, pour être portée avec les images des Dieux & *Suet. Tit. 2.*

des grands-hommes dans la pompe solemnelle des Jeux du Cirque.

La souveraine puissance le perfectionne & le réforme. Bérénice renvoyée.

Suet. Tit. 6. 7. & Dio.

Ce qui me paroît extrêmement remarquable, c'est que la souveraine puissance, dont la séduction a été souvent dangereuse pour des caractéres qui dans la condition privée avoient paru vertueux, perfectionna les bonnes qualités de Tite, & corrigea ses défauts. Car sous l'Empire de son pére sa conduite n'avoit pas été nette, ni entiérement exempte de taches. On lui reprochoit surtout divers actes de rigueur dans l'exercice de la charge de Préfet du Prétoire, & de grands dérangemens dans les mœurs. La chose avoit été poussée si loin, que, si nous en croyons Suétone, on se faisoit une idée sinistre de l'avénement de Tite au rang suprême, & on craignoit en lui un nouveau Néron.

Je ne doute pas qu'il n'y ait de l'exagération dans ce langage, & que la fantaisie d'établir un contraste brillant entre Tite César & le même Tite Empereur, n'ait fait charger beaucoup le portrait de sa premiére conduite. Nous avons vu que les prétendus actes de rigueur qu'on lui impute du vivant de son pére, étoient des actes de justice contre des criminels, & des précautions nécessaires pour assurer la vie du Prince & la tranquillité publique. L'habitude de l'équité & de la bonté étoit déja ancienne chez lui, lorsqu'il prit les rênes de l'Empire. C'est dequoi la guerre des Juifs nous a fourni plusieurs preuves.

Il

Il n'est pas aussi aisé de justifier Tite sur les accusations qui concernent le déréglement des mœurs. Sa maison, tant que vécut Vespasien, étoit composée, en grande partie, de pantomimes, d'eunuques, & d'une troupe de jeunes esclaves, dont une plume chaste n'ose exprimer la destination. Ses amours pour Bérénice, depuis qu'ils ont été chantés par le plus tendre de nos Poëtes, sont connus de tout le monde parmi nous. C'est sur cet important article, que la licence du pouvoir souverain le réforma.

Un des premiers usages qu'il fit de l'autorité dévolue en ses mains fut de renvoyer Bérénice, qu'il aimoit, & dont il étoit aimé. Cette Princesse, fille d'Agrippa premier, sœur d'Agrippa second, avoit été mariée d'abord à Hérode Roi de Chalcis son oncle, & après la mort d'Hérode à Polémon Roi de Cilicie, de qui elle se sépara. Sa conduite n'étoit rien moins que réguliére, & on la soupçonnoit même d'inceste avec son frére. Mais elle avoit des graces, de l'esprit, de l'adresse, de l'élevation dans les sentimens, des mœurs magnifiques: & par ces différens charmes elle sçut plaire à Tite, qui eut occasion de faire connoissance avec elle pendant la guerre de Judée. Elle le suivit à Rome après la prise de Jérusalem, & vivant avec lui dans le Palais elle étoit regardée comme destinée à devenir son épouse légitime, & elle s'en attribuoit d'avance tout le crédit &

*Jos. Ant. XVIII. 7. & XX. 5.*

*Dio & Suet.*

tous

*Dio, Vesp.* tous les honneurs. Il paroît néanmoins que Tite interrompit ses liaisons avec elle du vivant de son pére, & même l'éloigna, mais probablement avec promesse de la rappeller. *Suet. & Dio, in Tito.* Dès qu'elle sçut que ce Prince étoit devenu pleinement maître de ses actions, elle revint à Rome, & elle trouva que ce qui fondoit ses espérances, en étoit la ruine. Tite en devenant Empereur avoit pris les sentimens de sa place. Plus sévére à lui-même depuis que la décision de ses démarches rouloit sur sa volonté seule, il fut frappé de l'inconvénient d'un mariage qui déplaîroit à tous les Romains. On sçait qu'ils ne connoissoient d'autre Noblesse que celle de leur sang, & que les Rois & les Reines n'étoient pour eux que des esclaves couronnés. Le mariage d'Antoine avec Cléopatre avoit été universellement condamné. Et quelle comparaison entre Cléopatre Reine puissante & issue d'une longue suite de Rois, & Bérénice, qui n'avoit que le titre de Reine, & (a) dont la sœur Drusille avoit épousé Félix affranchi de Claude? Tite persuadé que son principal devoir étoit de ne donner à ceux qui lui obéissoient aucune occasion de censure & de plainte fondée, se vainquit lui-même, & sacrifiant son panchant à la raison d'E-

(a) *Mr. Racine fait Félix successivement mari de deux Reines du sang de Bérénice. J'ignore quelle autre Reine outre Drusille cet affranchi a épousée.*

d'Etat, il renvoya Bérénice ſans retour.

Suétone ne dit pas poſitivement que Tite ait éloigné de ſa Cour toute cette troupe débauchée qui avoit longtems terni ſa réputation. Mais ce Prince s'en détacha ſi bien, que ſes Pantomimes ayant eu des ſuccès brillans ſur le Théatre, & s'étant attiré des applaudiſſemens proportionnés à la paſſion que la multitude avoit pour leur art, Tite n'y prit aucun intérêt, & s'abſtint même de les voir jouer.

On avoit encore blâmé la profuſion de ſes repas, qu'il pouſſoit ſouvent juſqu'à minuit avec des amis de table & de bonne chére. Il étendit ſa réforme ſur ce point, comme ſur les autres endroits répréhenſibles de ſa conduite. Il voulut que la gaieté & la liberté régnaſſent dans ſes repas, mais ſans aucune ſorte d'excès: & la vertu ſeule donna droit à ſon amitié.

Enfin quelques-uns l'avoient taxé d'avidité pour l'argent; & Suétone aſſûre comme un fait conſtant, qu'il entroit pour ſa part dans les ſordides trafics qu'exerçoit ſon pére. Nous avons pourtant vu que dès lors ils en deſapprouvoit l'indécence. Mais lorſqu'il fut le maître, il effaça entiérement cette tache par des procédés non ſeulement exemts de toute injuſte exaction, mais généreux & magnifiques.

Tel eſt le changement que la ſouveraine puiſſance opéra dans Tite. Il ſe perſuada que la premiére place reſtraignoit ſa liberté; & que dans la même proportion qu'il

qu'il pouvoit plus, moins de choses lui étoient permises. C'est ce qu'il répondit à un homme étonné de ce qu'il lui refusoit ce qu'il avoit sollicité en sa faveur auprès de Vespasien. „ Il y a bien de la différence, lui dit-il, entre solliciter un autre, ou juger soi-même; entre appuyer une demande, ou avoir à l'accorder ".

Embrasement du Mont Vésuve.

Suet. Tit. 8. & Dio.

La félicité dont jouissoient les Romains sous un Prince uniquement occupé du soin de les rendre heureux, fut troublée par trois grandes calamités, sçavoir l'embrasement du Mont Vésuve, une maladie épidémique & contagieuse, & un terrible incendie dans Rome. Le premier de ces trois désastres est en même tems le plus important & le plus funeste, & il a acquis un nouveau degré d'intérêt pour nous par la découverte récente d'une ville qu'avoit enseveli sous terre ce furieux ébranlement, & qui vient d'être retrouvée entiére après un intervalle de près de dix-sept siécles. Par ces raisons je crois ne devoir pas craindre les détails dans la description d'un si mémorable événement.

Et d'abord j'observe que jusqu'au tems dont je parle, le mont Vésuve ne s'étoit point rendu redoutable par ces violentes éruptions de flammes, qui depuis se sont (a) tant de fois renouvellées, & ont produit

(a) *Il n'en est arrivé depuis le régne de Tite que deux furieuses, l'une en 472. l'autre en 1631. Mais les éruptions moins terribles, quoique toujours fâcheuses, ont été & sont assez fréquentes.*

duit tant de ravages. S'il en étoit arrivé quelqu'une, le souvenir n'en subsistoit plus: seulement on en raisonnoit par conjectures. La bouche du Volcan, qui étoit ouverte, le feu qui paroissoit au dessus pendant la nuit, & la fumée pendant le jour, la face du terrain jusqu'à une certaine distance couvert de cendres & de pierres calcinées, les tremblemens de terre assez fréquens aux environs, tout cela faisoit conclure que ce lieu renfermoit des flammes, qui autrefois plus vives & plus impétueuses s'étoient ensuite amorties faute de matiéres propres à les entretenir. C'est ce que l'on peut recueillir des témoignages combinés du Poéte Lucréce, de Diodore de Sicile, & de Strabon, qui tous ont écrit & sont morts avant le régne de Tite. Pline l'ancien, à qui l'embrasement que j'ai à raconter couta la vie, parle froidement du Vésuve en plus d'un endroit de son Histoire Naturelle, sans faire mention d'aucune singularité qui rendît ce mont remarquable. Senéque, qui employe tout le sixiéme Livre de ses Questions Naturelles à rechercher les causes des tremblemens de terre, & en particulier de celui qui sous le régne de Néron (a) durant le Consulat de Régulus & de Virginius affligea la Campanie, & causa de très-grands dommages aux villes de Pompéies & d'Herculane, ne paroît avoir fait

(a) *Voyez ci-dessus, T. IV. p. 208.*

fait aucune attention au voisinage du Mont Vésuve, dont il ne dit pas un seul mot. On vivoit donc à cet égard dans la sécurité, & l'on croyoit n'avoir pas beaucoup à craindre d'un feu médiocre, qui sortoit par une ouverture assez étroite, & dont les effets sembloient même avantageux par la beauté & la fertilité des campagnes d'alentour.

AN. R. 830. *Plin. VI. ep. 16. & Dio.*

Le vingt-quatre (*a*) Août de la premiére année du régne de Tite, qui concourt avec la soixante-&-dix-neuviéme depuis Jésus-Christ, à une heure après midi parurent les préludes de l'affreuse désolation qui devoit apprendre aux voisins du Mont Vésuve à le craindre. Pline le jeune, qui étoit alors avec son oncle à Miséne, rapporte qu'on y apperçut comme un grand nuage d'une figure singuliére, & qui semblable à un pin s'élevoit d'abord à une hauteur considérable, & formoit comme un tronc d'où se séparoient plusieurs branches. Ce nuage étoit tantôt blanc, tantôt sale & parsemé de taches, sélon qu'il portoit avec soi de la cendre, ou de la terre. D'où sortoit le nuage, c'est ce qu'on ignoroit à Miséne : & Pline l'ancien, qui commandoit la flotte que les Romains tenoient dans ce port, fit équiper aussitôt un vaisseau léger, & partit, aussi courageux

(*a*) *Les manuscrits des Lettres de Pline varient beaucoup sur cette date, & il y en a qui reculent l'événement jusqu'au trois Novembre. Je suis la leçon commune des Éditions, sans prétendre la garantir.*

geux que curieux obſervateur, pour aller reconnoître de près un phénomène inuſité.

Tout étoit effrayant, ſecouſſes violentes données à la terre, ébranlement des montagnes juſqu'à leurs cimes, bruits ſouterrains ſemblables au tonnerre, longs mugiſſemens qui faiſoient retentir le rivage, le ſol échauffé & preſque brulant, la mer bouillonnante, le ciel en feu : il ſembloit que tous les élémens ſe fiſſent une guerre dont les hommes alloient être les victimes. Cette furieuſe commotion étoit l'effet du feu allumé dans le gouffre, & qui avoit peine à ſe faire une iſſue. Enfin il vainquit les obſtacles : il lança avec roideur des pierres d'une groſſeur prodigieuſe, qui ſorties de la bouche du Volcan retomboient par leur poids, & rouloient le long de la montagne. Les flammes parurent, & furent bientôt ſuivies d'une épaiſſe fumée, qui obſcurcit l'air, qui cacha le Soleil, & changea le jour en une nuit affreuſe.

Ce fut alors que la frayeur fut portée à ſon comble. Chacun penſoit toucher à ſa derniére heure. L'imagination troublée ajoûtoit au danger réel des peurs chimériques de phantômes & de géans, que l'on croyoit voir dans l'ombre. On ſe perſuadoit que la Nature étoit bouleverſée dans ſon entier, que le Monde périſſoit, & qu'il alloit rentrer dans le cahos. Les uns quittoient leurs maiſons agitées & prêtes à ſe renverſer ſur eux, pour chercher plus de ſureté dans les rues & dans les campagnes : les

autres fuyoient des campagnes dans les villes & dans les maisons. Ceux qui étoient en mer s'efforçoient de gagner la terre, & de la terre on couroit vers la mer. Chacun s'imaginoit que le lieu où il n'étoit pas, lui offriroit un meilleur asyle.

Cependant arrivent d'immenses nuées de cendres, qui remplirent l'air, la terre, & la mer. Elles se portérent jusqu'à Rome en assez grande quantité pour y obscurcir le jour : & la surprise fut égale à la terreur, parce que la cause d'un si étrange effet étoit encore ignorée dans cette Capitale. Elles passérent même les mers, & volérent, si nous en croyons Dion, en Afrique, en Syrie, & en Egypte. Mais dans le voisinage elles devinrent un mal atroce, & la partie la plus funeste du fléau qui accabloit ce pays malheureux. Elles tomboient en pluie si épaisse & si rapide, que Pline le jeune, qui étoit alors dans la campagne de Miséne, à plus de cinq lieues de distance du Vésuve en ligne directe, ayant été obligé de s'asseoir avec sa mére à côté du chemin, de peur que la foule de ceux qui fuyoient ne les écrasât dans l'obscurité, rapporte qu'il leur falloit se lever de tems en tems pour secouer la cendre, qui, sans cette précaution, les eût couverts & même étouffés : & son oncle, qui s'étoit avancé bien plus près du danger, & qui se trouvoit actuellement à Stabies, où il dormoit, fut éveillé par ses amis & par ses gens, qui l'avertirent que la cour de la maison se rem-

*Plin. VI. ep. 16. & 20.*

remplissoit de cendres mêlées de pierres rongées & raboteuses, ensorte qu'il couroit risque de se voir incessamment assiégé & enfermé sans avoir d'issue pour sortir.

Les villes de Pompéies & d'Herculane éprouvérent le malheur qui étoit près d'arriver à la maison d'où Pline se sauva, elles furent ensévelies sous les horribles monceaux de cendres. Ces cendres détrempées par les pluies, qui accompagnent d'ordinaire les éruptions du Vésuve, & mastiquées par les torrens de matiéres fondues, métaux, souffres, minerais de toute espéce, qui couloient du haut de la montagne, & qui se durcissoient en se refroidissant, formérent un massif, qui remplit les rues, & les vuides des édifices, & qui s'élevant au dessus de leur plus grande hauteur enterra tellement ces villes infortunées, que les yeux n'en découvroient plus aucun vestige. Il n'est pas besoin de remarquer que ces mêmes cendres causérent de grands dommages aux terres, aux hommes, aux bestiaux. Dion assûre qu'elles tuérent les oiseaux dans l'air, & les poissons dans la mer.

Il paroît que le mal dura dans toute sa violence pendant trois jours, & ne s'éteignit que le quatriéme. Car Pline l'ancien mourut le second jour de l'embrasement, & ce ne fut que le troisiéme jour après sa mort, que l'on fut assez tranquille pour aller chercher son corps, & lui rendre les derniers honneurs.

Les Auteurs ne nous apprennent point si le nombre de ceux qui périrent fut considérable. Le danger s'étoit annoncé par des menaces avant que de devenir extrême, & l'on avoit eu le tems de s'enfuir à une assez grande distance pour mettre sa vie en sureté. Nous ne croyons donc pas devoir ajoûter foi à Dion touchant le sort des habitans de Pompéies & d'Herculane, qu'il dit avoir été surpris par la pluie de cendres dans les théatres de leurs villes. Le peuple de ces lieux si voisins du péril s'étoit sans doute répandu dans les campagnes. Et d'ailleurs, le théatre d'Herculane découvert & visité, comme je l'ai dit, il y a peu d'années, n'a présenté aux yeux des curieux aucun corps mort. Il est pourtant plus que probable que s'il y en eût eu, ils s'y seroient conservés dans le mortier qui les auroit environnés & pénétrés ; de même que l'on y a trouvé des raisins, des noix, des avellines, du bled, du pain, des olives, un pâté d'un pied de diamétre, le tout brulé en dedans, mais gardant sa forme extérieure.

La ville d'Herculane retrouvée sous terre de nos jours.

Comme j'ai été obligé de faire mention de cette découverte de la ville d'Herculane trouvée après tant de siécles à dix toises de profondeur en terre, je ne sçais si le Lecteur me pardonneroit de ne lui point donner ici quelque idée d'un événement aussi singulier. J'employerai en grande partie les propres termes d'un (a) Ecrivain éga-

(a) *Mr. le Président de la Brosse.*

également distingué dans les Lettres & dans la Magistrature, qui a été sur les lieux, qui a tout vu par lui-même, & qui s'est fait un plaisir de communiquer au Public ses observations, & ce que contiennent de plus important celles des autres (a).

*Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculane MDCCL.*

Au commencement de ce siécle-ci, quelques habitans du village de Rétina, situé sur le bord de la mer, à peu de distance du Mont Vésuve, faisant creuser un puits, trouvérent plusieurs morceaux de marbre jaune antique, & de marbre Grec de couleurs variées. En 1711. le Prince d'Elbeuf, que des avantures qui ne sont point de mon sujet avoient conduit au Royaume de Naples, ayant besoin de poudre de marbre pour faire des statues dans une maison de campagne qu'il bâtissoit à Portici, village voisin de Rétina, fit excaver les terres à fleur d'eau, dans ce même puits où l'on avoit déjà trouvé des fragmens de marbre. On trouva alors un Temple orné de colonnes de marbre d'Orient, & de statues, qui furent enlevées & envoyées au Prince Eugéne de Savoye. Une pareille découverte devoit inspirer le désir de pousser plus loin les recherches. Cependant elles furent interrompues jusqu'au mois de Décembre 1738. tems auquel le Roi des deux Siciles Don Carlos, qui a une

(a) Ceux qui seront curieux de voir un détail plus ample, & plus circonstancié sur les Découvertes faites à *Herculanum*, en trouveront la Description dans les Tomes 47 & 48 de la *Bibliothéque Raisonnée*.

une maison de plaisance à Portici, donna ordre de continuer à excaver les terres dans la Grotte déjà commencée par le Prince d'Elbeuf, & de pousser des mines de côté & d'autre. Le creux, à dix toises de profondeur, donna justement au milieu d'un théatre, dont on découvrit peu à peu les différentes parties. On perça ensuite en tout sens des conduits souterrains, mais bas & étroits : ensorte que l'on ne peut discerner les objets qu'à la lueur des torches, ce qui en rend l'observation pénible & imparfaite. Ces difficultés n'ont pas empêché que l'on n'ait découvert par degrés la ville d'Herculane presque entiére : & l'on s'est assuré qu'elle n'avoit point été renversée, ni engloutie, mais simplement couverte & enterrée par les matiéres sorties du Volcan. Les murailles gardent dans la plupart des endroits une situation à peu près perpendiculaire, ou du-moins elles ne sont inclinées que du côté de la mer, ayant été poussées par le poids des terres que le Vésuve avoit fait ébouler.

Comme donc la ville d'Herculane n'a point été détruite, on y rencontre tout ce qui doit se trouver dans une ville, édifices publics & particuliers, temples, théatres, maisons, beaucoup de statues, dont quelques-unes sont très belles, des bas reliefs, des peintures à fresque très-bien conservées, à la réserve du coloris qui paroît altéré, des inscriptions, des médailles, des meubles de toute espéce, vases, ur-

nes,

nes, tables, lampes, chandeliers, & autres choses pareilles, jusqu'à des fruits & du pain, comme je l'ai déjà remarqué. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne parle d'aucun livre. Cette découverte, déjà si précieuse pour la Littérature, le deviendroit bien davantage, si elle nous rendoit au-moins quelques parties des Ecrits des grands Maîtres de l'Antiquité, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Tacite, qui ne sont parvenus jusqu'à nous que mutilés, & pleins de lacunes.

La matiére solide entre le sol extérieur & l'emplacement d'Herculane, est fort mêlangée de terres, de minerais d'un mortier de cendres & de sables, & de *lave* dure. C'est ainsi qu'on appelle dans le pays la fonte qui coule du Vésuve, & qui devient en se refroidissant presque aussi dure que le fer. Entre Herculane & le sol d'enhaut on apperçoit quelques restes d'une autre petite ville, rebâtie autrefois au-dessus de celle-ci, & de même ensévelie par de nouveaux dégorgemens du Vésuve. C'est sur les croûtes qui couvrent successivement ces deux villes, qu'est bâti le nouveau village de Portici, où le Roi des deux Siciles & plusieurs Seigneurs de sa Cour ont leurs maisons de campagne, en attendant que quelque révolution semblable aux précédentes les fasse disparoître, & que l'on bâtisse un autre bourg au quatriéme étage.

La ville de Pompéies, compagne de

l'infortune de celle d'Herculane, n'est point non plus demeurée entiérement inconnue depuis son enséveliſſement: & même, si les lumiéres que l'on croit avoir sur ce point ne sont pas trompeuses, elle a été découverte la premiére, mais très-imparfaitement. En 1689. un Architecte de Naples, nommé François Pichetti, en faisant fouiller un terrein entre le Vésuve & la mer, trouva, à seize pieds de profondeur, du charbon, des ferrures de portes, & deux inscriptions Latines, qui faisoient mention de la ville de Pompéies: d'où l'on conjecture que c'étoit là l'ancien sol de cette ville. Ce travail n'a point été suivi, & par conséquent laiſſe encore quelque incertitude sur la découverte.

*Mémoires de l'Académie des Inscriptions, T. IX. p. 19. 20. & 21.*

Je reviens à mon sujet, dont il me reste à traiter la mort de Pline l'ancien, & le danger que courut son neveu.

Mort de Pline l'ancien.

*Plin. VI. ep. 16.*

L'oncle en partant de Miséne, demanda à son neveu, s'il vouloit l'accompagner. Pline le jeune avoit plus de goût pour l'Eloquence & pour les Beaux-Arts, que pour les Sciences naturelles. Il répondit qu'il aimoit mieux étudier: & il avoit actuellement à travailler une matiére que son oncle lui avoit donnée. Car ces anciens Romains, qui dans des postes éminens connoiſſoient néanmoins tout le prix des Lettres, ne regardoient point comme au deſſous d'eux les fonctions de maîtres & de précepteurs par rapport à ceux qui leur appartenoient. L'oncle s'embarqua donc

donc ſans ſon neveu, & quoiqu'il vît tout le monde prendre la fuite, il s'avança vers le terme d'où tous les autres fuyoient : il dirigea ſa courſe vers le centre du péril, gardant une ſi parfaite tranquillité d'ame, qu'il dictoit à un ſécretaire la deſcription de toutes les circonſtances, de tous les mouvemens, de toutes les formes que prenoit ſucceſſivement le phénoméne terrible qu'il venoit obſerver. Déjà les cendres tomboient à flots : déjà les pierres voloient : déjà les ſecouſſes que ſouffroit la terre ſous les eaux faiſoient naître des écueils ſubits qui arrêtoient le vaiſſeau, & les terres éboulées de la montagne prolongeoient le rivage, & combloient l'entrée du baſſin. Pline frappé alors de la grandeur du danger, délibéra pendant quelques mômens s'il ne reculeroit point en arriére, & le pilote l'y exhortoit ; mais l'avidité de ſçavoir & de s'inſtruire l'emporta. „ La fortune, dit-il, favoriſe les „ hommes de courage. Allons à Stabies, „ où eſt actuellement Pomponianus " : c'étoit un de ſes amis, qu'il trouva faiſant tous les préparatifs néceſſaires pour s'enfuir, dès que le vent qui étoit contraire auroit changé de direction, ou ſe feroit appaiſé. Pline l'embraſſe, l'encourage ; & pour diminuer la crainte de ſon ami par l'exemple de ſa ſécurité, il prend le bain, après le bain il ſe met à table, & ſoupe gaiement, ou, ce qui ne marque pas moins de force d'ame, avec toutes les apparen-

ces de la gaieté. Cependant on voyoit s'élever des tourbillons de flammes, dont l'éclat étoit augmenté & devenoit plus vif par l'épaisse obscurité des ténébres, au milieu desquelles elles brilloient. Pline, pour rassurer ceux qui trembloient autour de lui, disoit que c'étoient des feux qu'avoient laissé les gens de la campagne dans la précipitation de leur fuite, & qui bruloient les maisons abandonnées. Il se coucha, & dormit d'un sommeil si plein & si profond, que de la porte de sa chambre on put en entendre la preuve. Néanmoins comme la cour de la maison se remplissoit de cendres & de pierres, ainsi que je l'ai déjà remarqué, on l'éveilla, & il délibéra avec sa compagnie sur le parti qu'il falloit prendre. Car les murs & les appartemens chanceloient, & par des balancemens alternatifs menaçoient de se renverser. D'un autre côté on craignoit dans la pleine campagne la chûte des pierres que le gouffre lançoit. On se détermina pourtant à sortir, & pour se garantir des pierres, ils mirent sur leurs têtes des coussins attachés avec des cordons noués sous les bras.

Déjà il étoit jour partout ailleurs : mais autour de Pline régnoit une nuit noire, qu'il falloit vaincre par la lumiére des flambeaux. Il parut absolument nécessaire de s'éloigner, & on gagna le rivage pour voir si la mer seroit navigable. Elle étoit plus furieuse que jamais, & Pline se jetta sur

sur un drap que l'on étendit par terre. Là il demanda successivement deux verres d'eau froide, qu'il but. Dans le moment se répand une odeur de souffre qui annonçoit la flamme, & la flamme suivit de près. Tous s'enfuyent: Pline se léve appuyé sur deux esclaves, & tout d'un coup il tomba, étouffé sans doute par l'air brulant, à l'impression duquel il résista d'autant moins qu'il avoit la poitrine mauvaise, étroite, & de tout tems sujette à des accès d'asthme. Deux jours après son corps fut retrouvé, comme je l'ai dit, entier, sans aucune blessure, avec ses habits: on eût pensé qu'il étoit simplement endormi.

Ainsi périt par un trop ardent désir d'étendre ses connoissances l'un des plus beaux génies, & en même tems des plus savans & des plus laborieux Ecrivains de l'Antiquité. Les avantures de son neveu en cette même occasion n'ont pas moins droit de nous intéresser; & dans le récit qu'il nous en a laissé lui-même nous trouverons de nouvelles circonstances, qui nous donneront une idée plus compléte du terrible événement que j'ai décrit.

Pline le jeune étoit resté, comme je l'ai dit, à Miséne pour étudier, & réellement il donna au travail le reste du jour. La nuit troubla ce calme. Un tremblement de terre, qui duroit déja depuis quelques jours, & qui d'abord avoit causé peu d'effroi, parce que c'est un accident ordinaire en Campanie, devint si violent, que la

Dangers que court Pline le jeune. *Plin. VI. ep. 20.*

la maison où Pline étoit avec sa mére, non plus simplement agitée, mais ébranlée jusqu'aux fondemens par des secousses furieuses, s'entrouvroit & paroissoit prête à tomber. La mére tremblante court avec précipitation à la chambre de son fils, qui de son côté se levoit en ce moment pour aller éveiller sa mére, supposé qu'elle dormît. Ils sortent, & viennent s'asseoir dans une petite place entre leur maison & le rivage de la mer: & là Pline, qui couroit alors sa dix-huitiéme année, par une imprudence que comportoit son âge, & dont le motif est bien louable, prend un volume de Tite-Live, le lit, & suivant sa coutume il en fait des extraits. Pendant ce tems arrive un ami de l'oncle, qui voyant la mére & le fils assis tranquillement, & celui-ci occupé à lire, se met en colére, leur reproche leur sécurité déplacée: mais ses discours véhémens ne peuvent vaincre le charme secret qui attiroit Pline vers son livre.

Il étoit la premiére heure du jour, & la lumiére encore foible & pâle n'éclairoit que tristement. Le tremblement de terre continuant toujours avec la même violence, Pline & sa mére ne se crurent pas en sureté dans l'endroit où ils étoient, & ils résolurent de s'éloigner de tout édifice & de sortir de la ville. La multitude des habitans les suivit, inquiéte, consternée, incapable de se déterminer par elle-même, & faisant ce qu'elle voyoit faire. Pline rap-

porte

porte ici un grand nombre de phénoménes aussi singuliers qu'effrayans. Les voitures dans une campagne très-unie reculoient; & quoiqu'on mît des pierres sous les roues, elles ne pouvoient demeurer en place. La mer refluoit sur elle-même, & sembloit repoussée par les ébranlemens de la terre; & les eaux retirées subitement laissoient à sec les poissons palpitans sur le rivage. D'un autre côté on voyoit une nuée noire & affreuse, d'où s'élançoient en différens sens des serpenteaux de feu, plus grands & aussi vifs que les éclairs qui ont coutume de précéder le tonnerre.

Il étoit tems de fuir: & cependant Pline ni sa mére ne pouvoient s'y résoudre, dans l'inquiétude où les tenoit le sort incertain du frére de l'une, oncle de l'autre.
„ S'il vit encore, leur dit cet ami dont j'ai
„ parlé, il veut que vous vous sauviez:
„ s'il est mort, son intention a été que
„ vous vous missiez en état de lui survi-
„ vre. Fuyez, il n'y a pas un moment à
„ perdre. Non, répondirent d'un com-
„ mun accord la mére & le fils, nous ne
„ songerons point à notre sureté tant que
„ nous douterons de la sienne." Alors celui qui les exhortoit à fuir, prit pour lui-même le conseil qu'il leur avoit donné inutilement, & il s'éloigna si diligemment, qu'ils l'eurent bientôt perdu de vue.

Un moment après la nuée s'abaissa sur la terre, & couvrit la face de la mer: elle enveloppa l'Ile de Caprées, elle cacha le

Pro-

Promontoire de Miséne. Alors la mére de Pline pria son fils, le pressa, lui ordonna de prendre la fuite à quelque prix que ce fût. „ Moi, dit-elle, infirme & âgée com-„ me je suis, je me trouverai heureuse de „ mourir, si je ne suis pas la cause de vo-„ tre mort." Le fils, non moins généreux, déclara à sa mére qu'il étoit résolu de ne vivre qu'avec elle. En même tems il la prend par la main, & l'oblige de doubler le pas. Elle le suit, non sans peine, & en se reprochant le retardement qu'elle lui cause.

Déjà la cendre les atteignoit, mais en pluie encore déliée. Pline regarde derriére lui, & il apperçoit une épaisse obscurité, qui comme un torrent rouloit sur la terre & les suivoit de près. Ce fut alors qu'il s'écarta du chemin avec sa mére, de peur que dans les ténébres qui alloient survenir la multitude dont ils étoient accompagnés ne les écrasât. A peine s'étoient-ils assis, que la nuit arriva, non pas telle qu'est la nuit la plus obscure dans une pleine campagne, lorsqu'on ne voit ni Lune ni Etoiles, mais aussi noire qu'on l'éprouve dans une chambre bien fermée après qu'on a éteint les lumiéres. Il n'est pas besoin de décrire quelle fut la consternation, quels furent les cris lamentables de toute cette foule de fuyards, hommes, femmes, & enfans, qui croyoient leur perte certaine. Je me contenterai d'observer que tous étoient frappés de l'idée d'un désastre universel „

ſel, qui menaçoit la Nature entiére. Pline, à qui il n'échappa ni plainte ni ſoupir dans un ſi horrible danger, attribue lui-même ſa fermeté à cette opinion dont il étoit prévenu comme les autres. C'étoit pour lui une triſte conſolation, mais enfin c'en étoit une, de penſer qu'il périſſoit avec l'Univers, & que l'Univers périſſoit avec lui. Le peuple n'exceptoit pas les Dieux mêmes du ſort commun; &, ſuivant les idées baſſes que le Paganiſme donnoit de la Divinité, la plupart s'imaginoient qu'il n'y avoit plus de Dieux, & que le Monde en tombant les entraînoit dans ſa chûte.

Ces ténébres effroyables furent interrompues par un intervalle de lumiére, qui n'étoit pas le jour, mais l'annonce d'une flamme prête à partir. Elle parut, mais elle n'arriva pas juſqu'au lieu où étoit Pline. Lorſqu'elle ſe fut éteinte, revinrent les ténébres, revint la pluie de cendres en plus grande abondance qu'auparavant. Enfin l'obſcurité diminuant par degrés ſe diſſipa comme en fumée ou en brouillard. Le jour ſe montra: on vit même le Soleil, mais pâle, & tel qu'il paroît lorſqu'il eſt en partie éclipſé. On fit alors uſage de ſes yeux, chacun porta ſes regards ſur les objets environnans. Tout étoit changé, bouleverſé: & la terre couverte de monceaux de cendres, comme elle l'eſt quelquefois par la neige dans l'hiver, préſentoit le plus affligeant ſpectacle. Pline retourna à Miſéne avec ſa mére. Ils y paſſérent une nuit fort

fort peu tranquille; car le tremblement de terre n'étoit pas encore appaisé. Cependant ni le danger qu'ils avoient éprouvé, ni celui qu'ils craignoient, ne put les déterminer à s'éloigner d'un séjour si rempli d'allarmes, qu'ils ne fussent informés de ce qu'étoit devenu celui dont le sort les inquiétoit plus que le leur propre. Les nouvelles furent bien tristes, comme on l'a vu, & leurs inquiétudes ne finirent que par la douleur amére d'avoir perdu le digne objet de leur respect & de leur tendresse.

Détails sur Pline l'ancien. Ses ouvrages. Sa passion pour l'étude.

*Vit. C. Plinii. Plin. ep. III. 5.*

Pline l'ancien est un personnage si illustre, que je ne puis le quitter, sans placer ici ce que nous sçavons de sa personne, de ses écrits, & surtout de son incroyable passion pour l'étude. Il étoit de Vérone, &, selon l'usage des Romains, il mêla les lettres & les armes, les fonctions civiles & militaires. Il plaida dans le Barreau: il servit dans les Armées, & il y occupa un poste que nous pourrions comparer à celui de Mestre de Camp parmi nous. Il fut aussi Intendant des Césars en Espagne, & lorsqu'il mourut, il avoit, comme je l'ai dit, le commandement de la flotte de Miséne. C'est au milieu de ces emplois si pleins de distractions qu'il composa un nombre d'Ouvrages auquel rarement a pu atteindre le loisir d'un studieux, purement homme de lettres. Nous n'avons de lui que son Histoire Naturelle, dédiée à Tite encore César, qui avoit une grande considération pour l'Auteur. C'est un Ouvrage immense,

se, qui embrasse toute la Nature, & qui a demandé de prodigieuses recherches. On a accusé Pline d'y avoir souvent débité des fables: & comme il avoit plus lu qu'étudié la Nature en elle-même, ce reproche n'est peut-être pas sans fondement. Néanmoins nos Naturalistes modernes l'ont justifié à bien des égards, & ont certifié l'exactitude & la vérité de son témoignage dans des choses qu'avoient traitées de fabuleuses ceux qui ne les avoient examinées que superficiellement.

Cet Ouvrage seul suffiroit pour nous faire connoître l'application de son Auteur au travail. Mais il en avoit composé un grand nombre d'autres, dont son neveu nous a donné la notice. Etant Officier de cavalerie, il écrivit un Traité sur l'exercice propre aux troupes de cheval. Il fit la vie de Pomponius Secundus, Consulaire & Poëte Tragique, dont j'ai plus d'une fois fait mention. C'étoit un tribut que Pline payoit à l'amitié dont Pomponius l'avoit singuliérement favorisé. J'ai parlé de l'Histoire des Guerres de Germanie, qu'il avoit renfermées en vingt livres. Il composa aussi un Traité de Rhétorique, prenant, comme a fait depuis Quintilien, l'Orateur au berceau, & le conduisant jusqu'à la maturité. Sous les derniéres années de Néron, tout mérite étoit suspect: tout ouvrage d'esprit qui marquoit de l'élévation, piquoit la jalousie, & excitoit les ombrages du Tyran. Pline, incapable de

de-

demeurer oisif, & ne voulant pas trop attirer les regards, trouva un milieu : il se jetta dans la Grammaire, & écrivit huit livres sur les phrases douteuses de la Langue Latine. Après la mort de Néron il prit un sujet plus digne de ses talens, & il composa en trente-&-un livres l'Histoire de son tems, commençant où avoit fini un Historien célébre alors, Aufidius Bassus. Enfin son dernier Ouvrage fut son Histoire Naturelle.

Outre tous ces livres donnés au public, il laissa à son neveu cent soixante portefeuilles, qui contenoient les extraits de ses lectures. Car il mettoit à contribution tout ce qu'il lisoit, & il avoit coutume de dire, qu'il n'est point de livre si mauvais, où l'on ne puisse trouver quelque chose d'utile.

On est étonné de cette multitude & de cette variété d'ouvrages sortis de la plume d'un homme vivant dans le grand monde, chargé d'emplois, obligé de faire sa cour aux Princes, & qui est mort avant l'âge de cinquante-six ans accomplis. Pline à un esprit extrêmement aisé joignoit un goût pour l'étude, qui alloit, comme je l'ai dit, jusqu'à la passion. Il demeuroit très peu de tems au lit, & après un court sommeil il se ménageoit sur la nuit quelques heures de travail. Avant le jour il alloit au lever de Vespasien, qui vigilant & laborieux, comme je l'ai observé ailleurs, donnoit audience & se mettoit au travail de très

grand

grand matin. Pline s'acquittoit ensuite des fonctions de ses emplois : après quoi tout le reste de la journée, si l'on en excepte le tems du bain, étoit consacré à l'étude. Quand je dis le tems du bain, il ne faut entendre que les momens qu'il passoit dans l'eau. Car pendant que ses esclaves le frottoient & l'essuyoient, il se faisoit lire, ayant un sécretaire à ses côtés pour extraire tout ce qui lui paroissoit digne de remarque. Durant son souper, dont l'heure étoit fixée par une loi sévére, & qui finissoit en été avant le coucher du Soleil, en hiver dans la premiére heure de la nuit, on lui lisoit, & toujours il avoit soin de faire ses extraits. Telle étoit sa vie au milieu du tumulte de Rome. A la campagne, où rien ne le détournoit de son occupation chérie, il donnoit tout son tems à l'étude. Dans ses voyages il en étoit de même. Il avoit à côté de lui dans sa chaise un sécretaire, qui ne cessoit de lire & d'extraire tant que le voyage duroit. Par la même raison, & pour ne point perdre de tems, il alloit aussi en chaise dans Rome.

Deux traits, rapportés par son neveu, nous feront connoître combien il avoit à cœur cette studieuse œconomie. Un jour, celui qui lisoit pendant le repas ayant mal prononcé quelques mots, un des amis de Pline l'arrêta, & l'obligea de recommencer. Pline dit à cet ami : „ Vous aviez pour-
„ tant entendu ? & l'autre en étant conve-
„ nu, Pourquoi donc, ajoûta Pline, avez-

„ vous

„ vous fait recommencer le Lecteur ; vo-
„ tre interruption nous a fait perdre plus
„ de dix lignes. " Dans une autre occasion voyant son neveu se promener sans livre, il lui dit : „ Vous pouviez ne pas perdre „ ce tems-là. " Il regardoit comme perdu tout moment qui n'étoit pas donné à l'étude.

Je ne pense pas qu'il y ait un exemple plus singulier de l'assiduité à la lecture & au travail. Pline le jeune, qui nous a conservé tous ces détails, se traite lui-même de paresseux en se comparant à son oncle. Tout est relatif: & celui qui se taxe ici de paresse, seroit bien laborieux vis-à-vis de la plupart des hommes, & peut-être de plusieurs de ceux dont la profession unique est la Littérature.

L'étude de la Nature n'avoit point appris à Pline l'ancien à en connoître & à en révérer l'Auteur. Tout son ouvrage est semé de maximes d'irreligion, qui doivent nous faire comprendre combien dans tout ce qui se rapporte à Dieu l'esprit humain a besoin d'être conduit par une lumière supérieure à la raison. Pline a ramassé un nombre infini de faits où la Providence est écrite en caractéres plus lumineux que le Soleil ; & il donnoit dans l'impiété Epicurienne.

*Plin. V. ep. 8.* Il avoit adopté son neveu, fils de sa sœur, qui en conséquence prit son nom, & en soutint la gloire dans les Lettres, quoiqu'en un genre différent. Pline le jeune devint l'un

l'un des premiers Orateurs de son siécle, & à l'éloquence il joignit, ce qui est plus estimable, une belle ame, l'inclination bienfaisante, la fidélité à tous les devoirs de la société, la générosité même dans des occasions périlleuses, & assez de fermeté pour risquer sa fortune & sa vie, plutôt que de manquer à ce qu'il devoit à des amis vertueux. J'aurai lieu de faire souvent mention de lui dans la suite, & je recueillerai avec soin tous les traits qui peuvent caractériser un homme encore plus recommandable par les vertus, que par les talens.

Peste violente.

Dio. Suet. 8. Euseb. Chron.

L'embrasement du Mont Vésuve, déjà si funeste par lui-même, amena encore un autre fléau. Les cendres dont il avoit couvert tout le pays se mêlant avec l'air que l'on respiroit, altérérent la constitution des corps, & causérent une peste si violente, que pendant un espace de tems considérable on compta dans Rome dix mille morts par jour.

Soins paternels de Tite dans les maux que souffroient ses sujets.

Dio, & Suet.

De si grands maux (a) ne pouvoient manquer de toucher un cœur tel que celui de Tite. Il les ressentit, non pas simplement en Prince, mais en pére, & il n'épargna ni soins ni dépenses pour y apporter du soulagement. Par rapport à la maladie, tout ce qui peut servir ou de préservatif ou de reméde, fut recherché & mis en

(a) In his tot adversis ac talibus, non modò Principis sollicitudinem, sed & parentis affectum unicum præstitit. *Suet.*

en œuvre par ses ordres. Pour réparer les dommages que la côte de Campanie avoit soufferts, il assigna des fonds abondans, & en particulier les biens de ceux qui avoient péri dans l'incendie sans laisser d'héritier, & dont par conséquent la succession étoit dévolue au Fisc. Il chargea deux Consulaires du détail des mesures & des arrangemens convenables pour soulager ce pays malheureux : & voulant hâter les secours par sa présence, il se transporta

AN. R. 831. lui-même sur les lieux l'année suivante.

Incendie dans Rome.

Pendant ce voyage survint une nouvelle calamité dans Rome. Le feu prit à la ville avec une très-grande violence, & il dura trois jours & trois nuits. Il consuma plusieurs édifices publics, & entre autres, le Panthéon, la Bibliothéque d'Octavie, & le Capitole, qui venoit d'être rétabli. Il n'est pas besoin de remarquer qu'un nombre infini de maisons particuliéres éprouvérent le même désastre. Mais Tite, avec une magnificence digne des plus grands éloges, déclara (a) par une Ordonnance publiquement affichée, que toutes les pertes étoient sur son compte. Il consacra aux Temples & aux ouvrages publics tous les ornemens de ses maisons de plaisance : & il préposa des Chevaliers Romains à la réparation (b) de tous les dommages des parti-

(a) Nihil nisi sibi periisse publicè testatus. *Suet.*

(b) *Suétone ne parle pas nommément de la réparation des dommages qu'avoient soufferts les particuliers, mais la suite & la liaison de son texte y conduisent.*

culiers, & à la réconstruction des maisons. Il fut si jaloux de cette gloire, qu'il voulut se la réserver à lui seul : & il refusa les dons que lui offroient les villes, les Rois, & même de riches particuliers, pour diminuer le poids d'une si énorme dépense. Mais l'œconomie est une ressource bien féconde pour un Souverain ; & c'est dans ce fond que Tite trouva de quoi suffire non seulement aux besoins de l'Etat, mais aux plaisirs & à l'amusement du peuple.

On sçait que chez les Romains les spectacles étoient un objet très-important, & un des ressorts de la politique des Empereurs. Tite acheva l'Amphithéatre commencé par son pére : & en dédiant cet édifice & les bains qu'il y avoit joints, il donna des Jeux avec une magnificence qui ne le céda à aucun de ses prédécesseurs. L'Amphithéatre étoit un ouvrage superbe, que Martial ne craint point de mettre au dessus des Pyramides & des autres merveilles vantées dans la haute Antiquité : & les restes qui en subsistent encore aujourd'hui dans Rome, comme je l'ai déjà observé, ne démentent point cette idée. Le choix même de l'emplacement où il fut bâti, avoit quelque chose de populaire. Pour l'Amphithéatre & pour les Bains on prit une partie du terrain que Néron avoit enfermé dans son Palais. Ainsi, (a) dit Mar-

Magnificence de Tite dans les Jeux & les Spectacles.

*Mart. de Spectac.*

(a) Reddita Roma sibi est : & sunt te Præside, Cæsar,
Deliciæ populi, quæ fuerant domini. *Mart.*

Martial, Rome fut rendue à elle-même: & ce qui avoit fait les délices du tyran, devenoit, par la bienveillance des Vespasiens, pére & fils, l'amusement des citoyens.

Les Jeux qu'il donna pour cette fête durérent cent jours, & réunirent toutes les différentes espéces de spectacles qui pouvoient s'exécuter dans un Amphithéatre; combats de gladiateurs, combats de bêtes, batailles sur terre, batailles navales. En un sèul jour furent tuées cinq mille bêtes des forêts. On fit battre des grues les unes contre les autres, on fit battre des éléphans. Une femme combattit un lion, & le tua. Le même lieu successivement rempli d'eau & mis à sec, tantôt présenta des flottes, tantôt des troupes de terre, qui sous les noms de Peuples célébres autrefois par les guerres qu'ils s'étoient faites, Corcyréens & Corinthiens, Syracusains & Athéniens, renouvellérent l'image des combats décrits par Thucydide.

A ces divertissemens, qui n'étoient que pour les yeux, Tite ajoûta une sorte de Jeu qui intéressoit par le profit: c'est-à-dire, une lotterie semblable à celle dont j'ai parlé sous Néron, & qui consistoit en petites boules, ayant chacune son inscription, & jettées parmi la multitude. Quiconque en saisissoit une, se trouvoit possesseur d'un bon billet, dont il alloit se faire payer à un bureau établi pour cela: &, selon le lot qui lui étoit échu, il recevoit ou des choses bon-

bonnes à manger, ou des habits, ou même de la vaisselle d'argent & d'or, ou enfin des chevaux, des bestiaux, des esclaves.

On rapporte que le dernier jour de ces spectacles si magnifiques, & uniquement destinés au plaisir, Tite pleura abondamment en présence de tout le peuple : & il semble que les Historiens veuillent nous faire passer ces larmes pour un présage de sa mort prochaine. Ils auroient plutôt dû nous en marquer le sujet.

Mort de Tite. AN. R. 832.

Peu de tems après il alla au pays des Sabins, d'où sa famille étoit originaire, & Suétone remarque qu'en partant il étoit un peu triste. La superstition causoit sa tristesse. Il tiroit mauvais augure de deux événemens bien simples & bien naturels, un coup de tonnerre entendu pendant que le ciel paroissoit serein, & la fuite d'une victime qu'il étoit prêt d'immoler. Ce Prince croyoit ainsi que son pére aux folies de la Divination & de l'Astrologie : & Suétone rapporte que dans le tems qu'il pardonna à ces deux Patriciens qui avoient conspiré contre lui, s'étant fait instruire de leur Thême natal, il les avertit qu'un grand danger les menaçoit, mais dans la suite des tems, & de la part d'un autre.

*Suet. Tit. 9.*

Quoique la distance de Rome à Riéti ne soit guéres que de douze de nos lieues, Tite en faisoit deux journées, & au premier gîte il fut pris de la fiévre. Il ne laissa pas de continuer sa route, & sentant son mal croître pendant le chemin, il

*Id. ibid. 10 & Dio.*

il (a) ouvrit sa litiére, & regardant le ciel, il se plaignit d'être condamné à mourir sans l'avoir mérité. „ Car, ajoûta-t-il, je „ n'ai rien à me reprocher dans ma vie, „ si ce n'est une seule action. " Il disoit peut-être vrai, à ne consulter que la probité humaine, & en faisant abstraction des désordres de sa jeunesse. Mais il ignoroit que l'on peut être innocent envers les hommes, & très-coupable envers Dieu; & qu'outre les devoirs à l'égard de nos semblables, il est un autre ordre de devoirs plus sublimes qui se rapportent à l'Etre suprême, & qui doivent servir de base à toute véritable vertu.

On ne sçait pas quelle est cette faute unique dont Tite se reconnoissoit coupable. Quelques-uns devinoient qu'il vouloit parler d'un commerce adultére avec Domitia sa belle-sœur. Mais Suétone réfute ce soupçon par le témoignage de Domitia elle-même, qui nia constamment le fait, & qui étoit de caractére à s'en faire honneur, s'il eût été vrai. Dion, peu heureux en conjectures, incline à croire que l'Empereur mourant se reprochoit son excessive indulgence envers son frére, & qu'il se repentoit de ce que l'ayant trouvé coupable d'attentats contre sa personne, il ne l'avoit pas fait mourir, & n'avoit pas ainsi délivré l'Em-

(a) Suspexisse dicitur, dimotis plagulis, cœlum, multùmque conquestus: *Eripi sibi vitam immerenti: neque enim exstare ullum suum factum pœnitendum, excepto duntaxat uno.* Suet.

l'Empire de celui qui en devoit être le fléau. Mais, suivant la judicieuse remarque de Mr. de Tillemont, Néron lui-même ne se feroit pas reproché comme un crime le pardon accordé à un frére. Consentons à ignorer ce qu'il ne nous est ni possible ni fort important de sçavoir.

Sa maladie ne fut pas longue. Plutarque a écrit sur le rapport des Médecins qui avoient traité Tite, que dans l'origine le mal n'étoit pas considérable; & que ce Prince l'augmenta lui-même en prenant le bain, dont l'habitude lui avoit fait une nécessité. Plusieurs crurent qu'il avoit été empoisonné par son frére: & cè soupçon n'a rien qui ne convienne au génie de Domitien, qui ne s'est que trop prouvé capable des plus grands crimes. On ajoûte que, comme Tite ne mouroit pas assez vite, Domitien, sous prétexte que la maladie demandoit du rafraîchissement, le fit mettre dans une cuve pleine de neiges & que pendant que son frére respiroit encore, il courut à Rome à toute bride pour se faire reconnoître & saluer Empereur par les Prétoriens. Tous ces faits ne peuvent point être rejettés comme improbables, mais je m'étonne que Suétone n'en ait fait aucune mention.

*Plut. ὑγιεινὰ παραγγέλματα.*

*Dio & Zonaras.*

Tite mourut le treize Septembre dans la même maison de campagne que son pére, près de Riéti, étant dans la quarante-&-uniéme année de son âge, & ayant régné deux ans, deux mois, & vingt jours.

*Suet. Tit. 11. 1. & 2.*

Il étoit né le trente Décembre de (a) l'an de Rome ſept cent quatrevingts-onze, quarante de Jéſus-Chriſt. On montroit encore, du tems que Suétone écrivoit, la maiſon & la chambre où Tite avoit pris naiſſance, & qui étoient tout-à-fait médiocres, & très-diſproportionnées à la grandeur à laquelle il parvint. Il fut marié deux fois: la premiére, à Arricidia Tertulla, fille d'un Chevalier Romain, ancien Préfet du Prétoire. Sa ſeconde femme fut Marcia Furnilla, d'une naiſſance illuſtre, & il en eut une fille, à laquelle il donna le nom de Julie. Il répudia enſuite Marcia, ſans que nous ſçachions la cauſe de ce divorce, qui pourroit bien n'être autre que ſes amours avec Bérénice: & lorſqu'il eut renvoyé cette Reine, il ne ſongea point à contracter un nouveau mariage, quoique la raiſon d'Etat ſemblât l'y inviter, & que ne pouvant laiſſer l'Empire à ſa fille, il dût, par amour pour ſes peuples, ſe mettre dans le cas d'avoir un fils qui donnât l'excluſion à Domitien. Il paroît que, par le droit qu'ont les méchans de ſe faire craindre des bons, Domitien avoit pris ſur Tite une eſpéce d'aſcendant, auquel celui-ci ne pouvoit ou n'oſoit réſiſter.

L'Hiſtoire, depuis ſon avénement à
Dio. l'Empire, le comble d'éloges ſans mélange d'aucun reproche. Quelques-uns ont pen-

(a) Voyez la note de Mr. de Tillemont ſur la naiſſance de Tite.

pensé que sa mort prématurée avoit mis sa gloire en sureté, & que de même qu'il a été utile à Auguste de vivre longtems pour faire oublier aux Romains les maux qu'il leur avoit faits dans ses premiéres années, & pour leur apprendre peu à peu à l'aimer; au contraire Tite chéri tout d'un coup de tous les Ordres de l'Etat, est heureux d'avoir peu vécu, parce qu'il auroit eu peine à soutenir de si favorables commencemens. Mais ces sortes de conjectures malignes, qui ne sont fondées sur rien de positif, doivent être rejettées par des juges équitables & sensés.

Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Dès que la nouvelle en fut venue à Rome, le Sénat, sans attendre de convocation, courut au Palais où il avoit coutume de s'assembler, & il lui prodigua plus de louanges, il lui témoigna une affection plus tendre, qu'il n'avoit jamais fait, lorsqu'il voyoit cet aimable Prince présider à ses délibérations. *Suet. 11.*

Tite fut mis au rang des Dieux. C'est le seul honneur que Domitien fit rendre à la mémoire d'un frére, qui avoit toujours été pour lui un objet de haine & d'envie, & dont il ne cessa dans toutes les occasions de critiquer la conduite, si différente de la sienne. *Suet. Dom. 2.*

Sous le régne de Tite parut encore un faux Néron. C'étoit un homme né en Asie, en son vrai nom Térentius Maximus, qui ressemblant par la figure, par le *Faux Néron.* *Zonar.*

son de voix, par le goût pour la Musique, à celui pour lequel il vouloit se faire passer, trouva un nombre de partisans, & un protecteur puissant en la personne d'Artabane Roi des Parthes, & alors brouillé avec l'Empereur Romain. Zonare, qui seul fait mention de cet imposteur, ne nous apprend point quel en fut le sort : & même l'Artabane dont il parle, n'est point d'ailleurs connu dans l'Histoire.

Exploits d'Agricola dans la Grande-Bretagne.

Agricola, qui avoit été envoyé par Vespasien dans la Grande-Bretagne, continua sous Tite d'y faire la guerre avec des succès brillans, qui méritérent à son Prince le titre d'*Imperator*. Ce Général, que Tacite son gendre nous a si bien fait connoître, doit sans doute tenir une place illustre dans l'Histoire des tems que je décris. Mais je remets à en parler à la fin de ses expéditions, & de son emploi, qui dura sept années entiéres.

FIN.





# TABLE
## DU SIXIEME VOLUME
## DE L'HISTOIRE
## DES EMPEREURS
# ROMAINS.

## LIVRE XV.

§. I. *Vespasien, Prince digne de notre estime*, 3. *Cruautés & pillages exercés dans Rome par les vainqueurs*, 4. *Dernières étincelles de la guerre civile étouffées*, 5. *Les titres de la puissance souveraine sont déférés à Vespasien par le Sénat & par le Peuple*, 6. *Lettre de Mucien au Sénat, blâmée*, 7. *Helvidius se fait remarquer par quelques avis singuliers*, 9. *Son caractère*, ibid. *Il a une prise très-vive avec Eprius Marcellus, accusateur de Thraséa*, 12. *Musonius attaque P. Celer*, 17. *Mucien arrive à Rome, & devient ar-*

S 5

*arbitre de tout*, ibid. *Meurtre de Calpurnius Galerianus*, 19. *Assemblée du Sénat le premier Janvier. Domitien Prêteur de la ville*, 20. *Mucien affoiblit Primus: rend le calme à la ville*, 21. *Discours de Domitien au Sénat. Honneurs de Galba rétablis*, 22. *Commissaires du Sénat pour quatre objets importans*, 23. *Condamnation de P. Celer*, 24. *Efforts du Sénat pour punir les accusateurs*, ibid. *Régulus vivement attaqué*, 26. *Helvidius attaque de-nouveau Eprius*, 29. *Mucien protége les accusateurs & les met à couvert*, 30. *Il s'efforce d'appaiser le Sénat irrité*, 31. *Mouvement de sédition parmi les troupes*, 32. *Mucien céde à leurs désirs, mais par adresse il reprend ce qu'il avoit accordé*, 34. *Divers faits moins importans*, 35. *Mort de Pison Proconsul d'Afrique, qui étoit devenu suspect à Mucien*, ibid. *La paix rétablie dans la Région Tripolitaine*, 40. *Vespasien à Alexandrie*, ibid. *Chagrins que lui cause la conduite de Domitien*, 41. *Bon cœur de Tite*, 42. *Vespasien ne se fait pas aimer des Alexandrins*, 43. *Prétendus miracles de Vespasien*, 44. *Ordre de Vespasien pour rebâtir le Capitole. Cérémonie de la première pierre*, 47.

§. II. *Les Gaulois se préparent à se révolter, & à se joindre à Civilis*, 51. *Conseil tenu à Cologne entre les Chefs des rebelles*, 54. *Ils tâchent de tromper & de surprendre Vocula*, 55. *Ils corrompent la fidélité des Légions*, 57. *Discours de Vocula à ses sol-*

*soldats infidéles*, 58. *Classicus, Chef des Gaulois rebelles, fait tuer Vocula*, 61. *Les Légions que Vocula avoit commandées, prêtent serment aux Gaulois*, ibid. *Cologne & les Troupes Romaines sur le haut Rhin en font autant*, 62. *Les Légions assiégées dans Vétéra se rendent, & prêtent le même serment*, ibid. *Elles sont détruites*, 63. *Ni Civilis, ni aucun Batave, ne se lie par ce serment*, 64. *Il fait hommage de sa victoire à Velléda, prétendue Prophétesse*, ibid. *Les Légions captives se transportent à Tréves par ordre de leurs vainqueurs*, 65. *Les habitans de Cologne se tirent d'un grand danger par un adroit tempérament*, 67. *Civilis acquiert encore de nouvelles forces & de nouveaux alliés*, 71. *Défaite de Sabinus par les Séquanois*, 72. *Mucien songe à quitter Rome pour s'approcher du Rhin, ôte à Arrius Varus la charge de Préfet du Prétoire*, 73. *Il donne des desagrémens à Antonius Primus, qui va trouver Vespasien, & demeure auprès de lui sans crédit*, 74. *Ardeur de Domitien pour le départ, lenteur de Mucien*, 75. *Sept Légions envoyées sur le Rhin*, 76. *Les Peuples de la Gaule assemblés à Rheims se décident pour le parti de la soumission*, ibid. *Ceux de Tréves persistent dans la révolte*, 78. *Cérialis vient prendre le commandement des Troupes Romaines: son caractére*, 79. *Victoire qu'il remporte sur ceux de Tréves*, 80. *Ils se soumettent: Cérialis préserve leur ville du*

*pillage*, ibid. *Les Légions qui avoient prêté serment aux Gaulois, se rejoignent à l'armée de Cérialis*, 81. *Soumission de ceux de Langres*, 83. *Discours de Cérialis à ceux de Tréves & de Langres, pour les affermir dans leurs bonnes dispositions*, ibid. *Civilis vient attaquer les Romains, & surprend leur camp*, 87. *Cérialis reprend sur eux son camp, & remporte la victoire*, 90. *Cologne retourne à l'alliance des Romains*, 92. *Quelques succès relévent les espérances de Civilis*, 93. *Mucien sur la nouvelle des avantages remportés par Cérialis, oblige Domitien de ne point passer Lyon*, 94. *Projets séditieux de Domitien*, 95. *Sa feinte modestie*, 96. *Grande victoire remportée par Cérialis sur les Bataves auprès de Vétéra*, ibid. *Civilis ruine la digue de Drusus*, 102. *Entreprise hardie, mais infructueuse, de Civilis*, 103. *Négligence de Cérialis*, 104. *Peu s'en faut qu'il ne soit enlevé par les ennemis*, ibid. *Derniére tentative de Civilis*, 105. *Danger que courent les Romains dans l'Ile des Bataves*, 106. *Soumission de Civilis, & fin de la guerre*, ibid. *Date de la prise de Jérusalem*. 109.

§. III. *Bonheur singulier de Vespasien dans la maniére dont il est parvenu à l'Empire*, 118. *Tous les Ordres de l'Etat prévenus des sentimens les plus favorables pour lui*, 119. *Il est reçu dans l'Italie & à Rome avec une joie universelle*, ibid. *Domitien ne paroît devant lui qu'en tremblant, & n'en reçoit qu'un accueil sévére*, 121. *Vespasien s'ap-*

*s'applique à réformer l'Etat*, ibid. *Sa conduite ferme à l'égard des gens de guerre*, ibid. *Il rend au Sénat & à l'Ordre des Chevaliers leur ancien lustre*, 122. *Son attention à maintenir l'égalité entre tous les Citoyens*, ibid. *Il fait vuider une multitude de procès, dont les Tribunaux étoient surchargés*, 123. *Il réforme le luxe des tables par son exemple*, ibid. *Réglemens pour arrêter les désordres contre les mœurs*, 124. *Goût de Vespasien pour la simplicité. Sa douceur, sa modération*, 125. *Expulsion des Philosophes*, 131. *Exil & mort d'Helvidius Priscus*, 133. *Vespasien répare les ruines de Rome, & l'embellit par de nouveaux ouvrages*, 135. *Il protége les Lettres & les Arts*, 136. *Vespasien est taxé d'avarice*, 137. *On ne peut disconvenir qu'il n'ait aimé l'argent*, 138. *Considérations qui diminuent cette tache*, 141. *Conduite privée de Vespasien*, 143. *Mort de Mucien: ses ouvrages*, 144. *Avantures & mort de Sabinus & d'Epponine*, ibid. *Conjuration de Cécina & de Marcellus*, 147. *Mort de Vespasien*, ibid.

# LIVRE XVI.

§. I. *LA ruine des Juifs, évènement très-intéressant, surtout par rapport à la Religion*, 153. *Force & importance du témoignage de Josephe*, 155. *Nécessité d'abréger son récit dans cet Ouvrage*, ibid.

*Zèle*

*Zèle des Juifs pour leur Religion : première source d'antipathie contre les Romains*, 156. *Anciennes Prophéties mal entendues : second principe de révolte*, 157. *Foule d'Imposteurs*, ibid. *Judas le Galiléen, auteur d'une faction qui se perpétue*, 158. *Florus Intendant de la Judée sur la fin du régne de Néron. Etat affreux où il trouve la Judée*, 159. *Gouvernement tyrannique de Florus*, 162. *Cestius, Gouverneur de Syrie, néglige de remédier au mal*, 163. *Florus se propose de faire naître la guerre*, ibid. *Troubles dans Césarée entre les Juifs & les Idolâtres, habitans de cette ville*, 164. *Florus entretient ces troubles, au-lieu de les éteindre*, 165. *Sédition dans Jérusalem occasionnée par Florus, & punie avec une cruauté capable de porter les Juifs au désespoir*, 167. *Epoque du commencement de la guerre*, 171. *Trois partis parmi les Juifs*, ibid. *Nouvelle sédition dans Jérusalem. Perfidie de Florus. Nouveau carnage des Juifs*, 172. *Officier envoyé par le Gouverneur de Syrie pour examiner l'état des choses*, 174. *Le Roi Agrippa tâche de calmer les esprits des Juifs, & il les engage à plier sur quelques articles*, 175. *Mais il ne peut obtenir d'eux qu'ils se soumettent à Florus*, 177. *Les séditieux refusent les victimes présentées au nom des Romains*, 178. *Les Grands, après avoir tenté inutilement de ramener les séditieux, implorent contre eux le secours de Florus & d'Agrippa*, 179. *Guerre intestine dans Jérusalem entre les*

*Grands & la plus saine partie du Peuple d'une part, & les séditieux de l'autre. Ceux-ci restent vainqueurs*, 180. *Horrible perfidie des séditieux envers la Garnison Romaine*, 183. *Les Juifs de Césarée sont exterminés*, 184. *Toute la Syrie remplie de carnages par les combats entre les Juifs & les Syriens*, 185. *Cypros & Machéronte enlevées aux Romains*, ibid. *Siége de Jérusalem par Cestius*, 186. *Il manque plusieurs fois l'occasion de prendre la ville*, 188. *Il est poursuivi dans sa retraite par les Juifs*, 189. *Plusieurs Juifs s'enfuyent de Jérusalem*, 190. *Les Chrétiens en sortent, & se retirent à Pella*, 191. *Plaintes portées à Néron contre Florus*, ibid. *Le Conseil des Juifs distribue les départemens*, ibid. *Joséphe envoyé en Galilée*, 192. *Sages arrangemens de Joséphe pour le civil & pour le militaire*, ibid. *Jean de Giscale, ennemi de Joséphe, lui suscite bien des traverses. Caractère de ce scélérat, & son histoire*, 195. *Vespasien est chargé par Néron de la guerre contre les Juifs*, 198. *Il assemble son armée à Ptolémaïde*, ibid. *Il entre dans la Galilée*, 199. *Siége de Jotapate*, 201. *Prise de cette ville*, 205. *Joséphe retiré dans une caverne, y est découvert*, 206. *Il consent à se rendre, inspiré selon qu'il l'assure, par un mouvement divin*, 207. *Fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne*, 208. *Ils se tuent tous les uns après les autres, & Joséphe délivré*

*d'eux*

d'eux se rend aux Romains, 211. Prétendues prédictions de Joséphe. Il est bien traité par Vespasien, ibid. Prise de Japha par les Romains, 212. Ils taillent en piéces les Samaritains attroupés sur le Mont Garizim, 213. Prise & destruction de Joppé, 214. Vespasien marche vers Tibériade, qui lui ouvre ses portes, 215. Il prend Tarichée. Clémence de Tite, 216. Près de 40000 scélérats mis à mort, ou vendus par Vespasien, contre la foi donnée, 218. Il achève la conquête de la Galilée. Jean s'enfuit de Giscale à Jérusalem, 220. Il y augmente le trouble & la folle ardeur pour la guerre, 223. Rapines, brigandages, cruautés exercées par les factieux, 225. Ils prennent le nom de Zélateurs. Ils s'emparent du Temple, 226. Discours d'Ananus au peuple contre les Zélateurs, 227. Le peuple prend les armes, & force la première enceinte du Temple, 230. Trahison de Jean de Giscale. Les Zélateurs appellent les Iduméens à leur secours, 231. Discours de Jésus Grand-Pontife aux Iduméens pour les détourner de l'alliance avec les Zélateurs, 234. Il ne peut rien gagner sur eux, 236. Les Iduméens introduits par les Zélateurs dans la Ville & dans le Temple, font un grand carnage du peuple, ibid. Mort du Pontife Ananus, tué par les Iduméens, 238. Cruautés exercées par les Zélateurs & les Iduméens, 240. Jugement & mort de Zacharie fils de Baruch, ibid. Les Iduméens reconnoissent qu'ils ont été trompés

par

*par les Zélateurs, & ils se retirent de Jérusalem*, 242. *Nouvelles cruautés des Zélateurs. Horrible oppression du peuple de Jérusalem*, 243. *Vespasien laisse les Juifs se ruiner par leurs fureurs intestines*, 244. *Prise de Gadare, Capitale de la Pérée. Réduction de tout le pays*, 246. *Toute la Judée soumise hors Jérusalem, & trois forteresses occupées par les brigands*, 248 *Vespasien est obligé d'interrompre la guerre contre les Juifs*, 250. *Il délivre Joséphe de ses chaînes*, ibid. *Tite est envoyé par son pére pour assiéger Jérusalem*, 251.

§ II. *Description de la ville de Jérusalem*, 255. *Courte description du Temple*, 259. *Nombre prodigieux des habitans de Jérusalem*, 261. *Trois factions dans Jérusalem sous trois Chefs, Eléazar, Jean, & Simon*, 262. *Tite s'avance avec de grandes forces pour assiéger Jérusalem*, 271. *Il s'expose en allant lui-même reconnoître la ville, & éprouve quelque peine à sortir de danger*, 273. *Sortie vigoureuse des Juifs. Tite sauve deux fois en un jour la dixiéme Légion*, 274. *Jean réunit la faction d'Eléazar à la sienne, & demeure maître de tout le Temple*, 276. *Tite prépare ses approches*, 277. *Ruse employée avec succès par les Juifs contre les Romains*, 278. *Sévérité de Tite, qui s'en tient néanmoins aux menaces*, 279. *Distinction des quartiers de l'Armée Romaine*, 280. *Tite attaque le côté septentrional de la ville, & force le premier mur*, ibid. *Attaque du second mur*, 285. *Ména-*

*nagemens de Tite pour les Juifs*, ibid. *Le second mur est forcé*, 287. *Tite fait la montre de son armée dans la ville*, ibid. *Tite se prépare à attaquer à la fois la ville haute & la tour Antonia*, 288. *Il essaye d'engager les Juifs à se soumettre par l'entremise de Josèphe*, 289. *Opiniâtreté des factieux. Déserteurs*, 292. *Famine horrible, & aggravée par les cruautés des factieux*, ibid. *Tite fait crucifier les prisonniers Juifs, pour intimider leurs compatriotes*, 295. *Nouvelles tentatives de Tite, toujours inutiles, pour vaincre l'opiniâtreté des assiégés*, 296. *Témérité d'Epiphane, châtiée par l'événement*, 297. *Les ouvrages des Romains sont brulés & détruits par les Juifs*, ibid. *Tite enferme la ville d'un mur*, 300. *Horrible famine dans la ville*, 303. *Nouvelles cruautés de Simon*, 305. *Il arrête & punit un Officier qui le trahissoit*, 306. *Josèphe, exhortant ses compatriotes à se reconnoître, est blessé*, ibid. *Sort affreux des transfuges qui passoient dans le camp des Romains*, 308. *Misère du peuple de Jérusalem. Nombre prodigieux des morts*, 309. *Les factieux se sentent eux-mêmes de la famine. Rapines sacriléges de Jean*, 310. *Tite dresse de nouvelles terrasses*, 311. *Prise de la tour Antonia*, 312. *Cessation du sacrifice perpétuel*, 317. *Nouveaux & inutiles efforts de Tite pour engager les assiégés à rendre la ville & le Temple*, ibid. *Assaut livré au Temple sans succès*, 321. *Tite se prépare à attaquer le Temple par les machines*,

*nes*, 322. *Les Juifs commencent les premiers à mettre le feu aux galleries du Temple, & sont imités par les Romains*, 324. *Horreurs de la famine. Mére qui mange son enfant*, 326. *Tite s'ouvre par le feu un chemin jusqu'au corps même du Temple*, 328. *Tite fait prendre dans le Conseil la résolution d'épargner le Temple*, 329. *Le Temple est brulé, malgré les ordres & les efforts de Tite*, 331. *Les Juifs dupes de leurs faux Prophétes jusqu'au dernier moment*, 334. *Avertissemens envoyés de Dieu aux Juifs avant leur dernier désastre*, ibid. *Tout ce qui restoit de l'enceinte extérieure du Temple, brulé. Prêtres mis à mort*, 336. *Tite est obligé d'assiéger encore la ville haute, qui tient près d'un mois. Il l'emporte de vive force*, 337. *Tite reconnoit qu'il n'a été que l'instrument de la vengeance divine*, 340. *Prisonniers, & leurs différens sorts*, 341. *Le crédit de Joséphe est une ressource pour quelques-uns*, 342. *Nombre des morts & des prisonniers*, ibid. *Sort singulier de la Nation des Juifs, & prédit*, 343. *Jean & Simon sont forcés de se livrer aux Romains*, 344. *La ville & le Temple entiérement rasés*, 345. *Tite loue les soldats, récompense ceux qui s'étoient signalés*, 346. *Il sépare son armée, & en laisse une partie dans la Judée*, 347. *Il passe l'hiver à visiter la Judée & la Syrie. Sa compassion sur Jérusalem*, 348. *Il part d'Alexandrie, vient à Rome, & triomphe avec son pére*, 349. *Réduction des trois châteaux qui restoient aux Juifs rebelles, Héro-*

rodium, Machéronte, & Masada, 351. Fin de la guerre, 363. Troubles à Alexandrie. Plusieurs des assassins y sont arrêtés & mis à mort. Leur opiniâtreté, 364. Le Temple d'Onias est fermé par ordre de Vespasien, 365. Troubles à Cyréne, 366. Joséphe est impliqué dans cette affaire. Son accusateur est puni, 367. Autorité de son Histoire, 368. Quelques détails sur ses ouvrages & sur sa personne, 369.

## LIVRE XVII.

§ I. *Tite reconnu Empereur malgré les intrigues de Domitien son frére*, 374. *Il mérite d'être appellé les* Délices du Genre-humain, 375. *Traits de sa bonté*, ibid. *La souveraine puissance le perfectionne & le réforme. Bérénice renvoyée*, 380. *Embrasement du Mont Vésuve*, 384. *La ville d'Herculane retrouvée sous terre de nos jours*, 390. *Mort de Pline l'ancien*, 394. *Dangers que court Pline le jeune*, 397. *Détails sur Pline l'ancien. Ses ouvrages. Sa passion pour l'étude*, 402. *Peste violente*, 407. *Soins paternels de Tite dans les maux que souffroient ses sujets*, ibid. *Incendie dans Rome*, 408. *Magnificence de Tite dans les Jeux & les Spectacles*, 409. *Mort de Tite*, 411. *Faux Néron*, 415. *Exploits d'Agricola dans la Grande-Bretagne*, 416.

Fin de la Table.